La chronique de Godefroid de Bouillon et du royaume de Jérusalem première et deuxième croisades 10801187 par J. Collin de Plancy

1. Notice

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

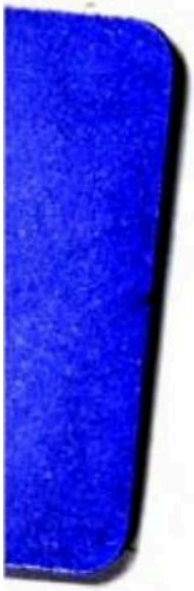
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

. ? A ' f Digitized by Google

Digitized by Google

3/284



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

IV.ª SALA

SCAFFALE 8

PLUTEO I

N.° CATENA 12

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.53% accurate

/ ^ r^ , ■ (' y^ir r.tx s* f *?■ / c<S’ //> fC //< />s -< /SJ* Digilized by Google

Il Signor Contino

Sig.r Eduardo Lucchesi Palli

Ernesto Taranto

nel dì 13 Ottobre 1854

The text on this page is estimated to be only 21.62% accurate

BIBLIOTHÈQUE APPROUVEE. LA CHRONIQUE DE GODEFROID DE BOUILLON ET DU ROYAUME DE JÉRUSALEM.
Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE APPROUVÉE.

LA CHRONIQUE

DE

GODEFROID DE BOUILLON

ET DU ROYAUME DE JÉRUSALEM.

V I VI T DOMINOS. APPROBATION. NOUS, MARIE-JOSEPH-FRANÇOIS-VICTOH MONYER l)E PRILLY, par la miséricorde divine et la grâce du Saint Siège apostolique, évêque de Cbâlons, La Société de la Bibliothèque approuvée ayant soumis à notre approbation un livre intitulé La Chronique de G ode froid de Bouillon et du Royaume de Jérusalem, etc. , par M. J. Collin de Piancy, — nous avons fait examiner cet ouvrage ; et, sur le compte qui nous en a été rendu , nous avons cru qu'il pouvait offrir une lecture intéressante et sans danger. Châlons, 26 décembre 1845. f M J. F. V., Évêque de Chalo.ns. l'ar Monseigneur, Leydier , ch. -sec. PARIS, IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, Ht», IICE DE VAUGIRAKI).
Digitized by Google

VIVIT DOMINUS.

APPROBATION.

NOUS, MARIE-JOSEPH-FRANÇOIS-VICTOR MONYER DE PRILLY, par la miséricorde divine et la grâce du Saint Siége apostolique, évêque de Châlons,

La Société de la BIBLIOTHÈQUE APPROUVÉE ayant soumis à notre approbation un livre intitulé *La Chronique de Godefroid de Bouillon et du Royaume de Jérusalem*, etc., par M. J. Collin de Plancy, — nous avons fait examiner cet ouvrage; et, sur le compte qui nous en a été rendu, nous avons cru qu'il pouvait offrir une lecture intéressante et sans danger.

Châlons, 26 décembre 1845.

† M J. F. V., ÉVÊQUE DE CHALONS.

Par Monseigneur,

LEYDIER, ch.-sec.

PARIS, IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.

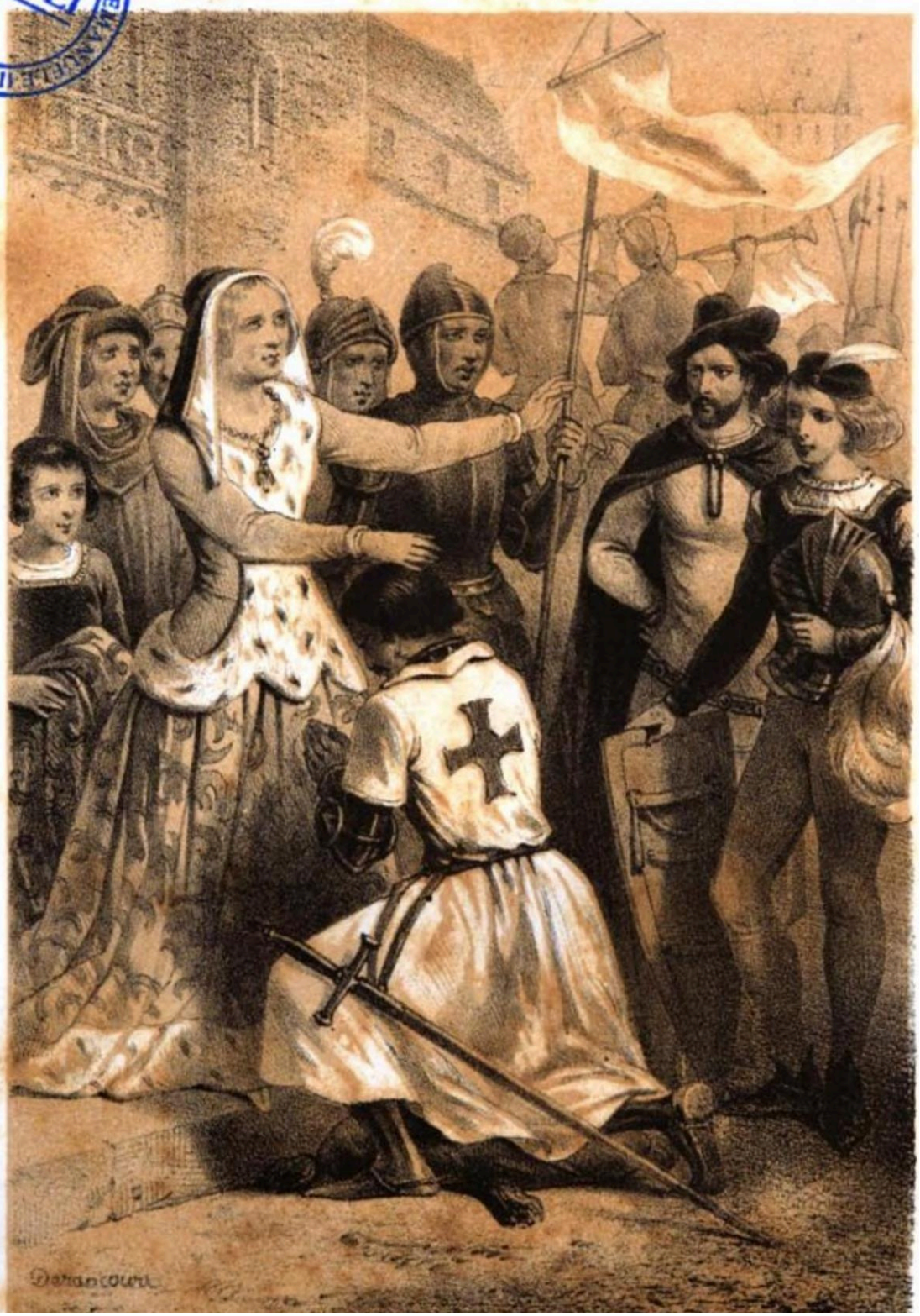
The text on this page is estimated to be only 20.00% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.06% accurate

Godefroidde Bouillon est boni par sa mère avant de pjji'Lir^poui * la Terre Garnie T Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI



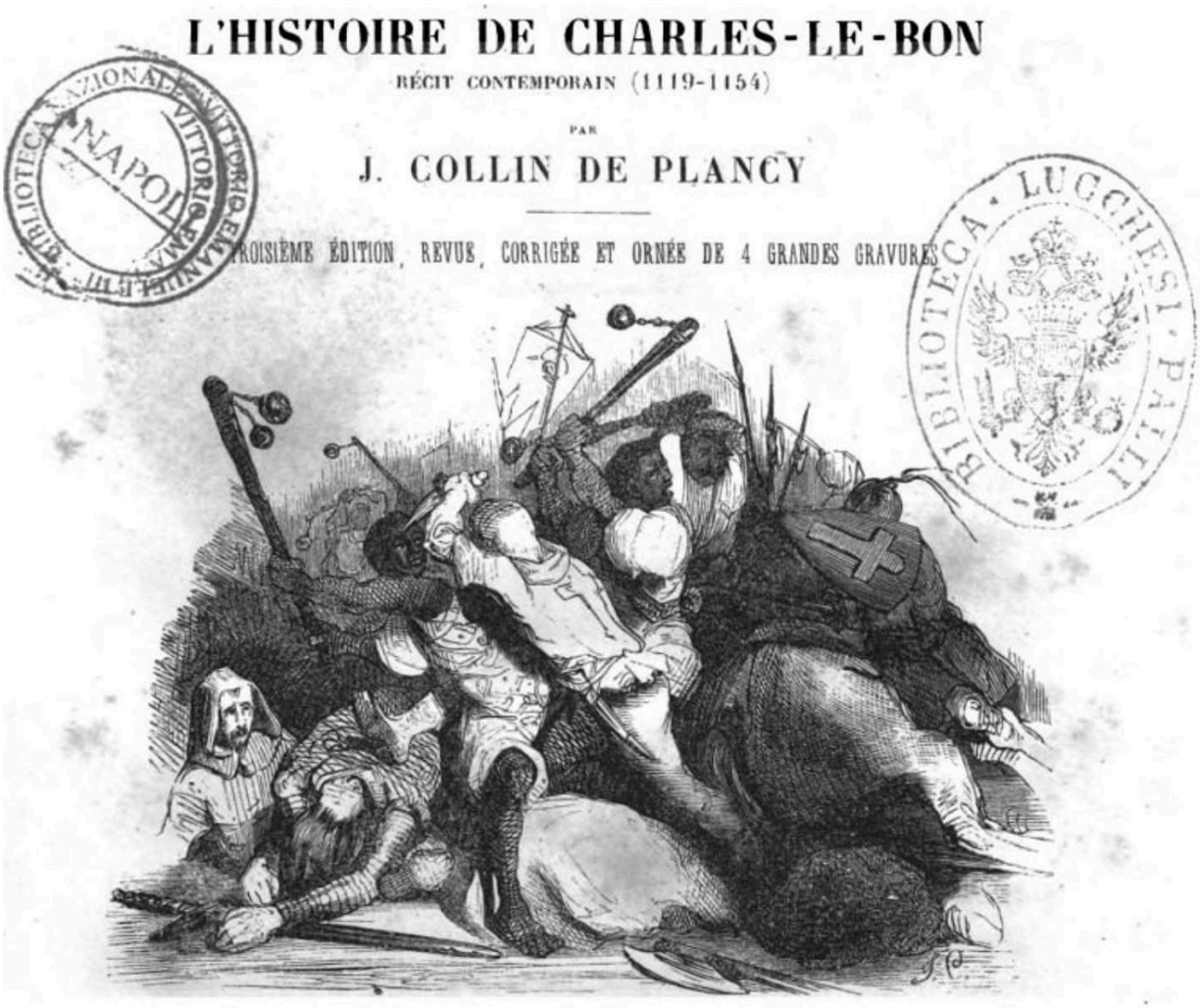
■ V .s.--'- *$&(} •W ^ - ; -•/ .

The text on this page is estimated to be only 26.94% accurate

7 *>• • A*': .. * . VVi -, \«V Oltjitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 29.32% accurate

$ & LA CHRONIQUE GODEFROID DE BOUILLON ET DU ROYAUME DE JÉRUSALEM PREMIÈRE ET DEUXIÈME CHOIS ARES (I080-I 187) livre LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES PARIS, NOUVELLE MAISON HUE l>U PETIT-BOURBON, N" 18, angle de la place Saint-Sulpice. LYON, ANCIENNE MAISON GRANDE RUE MERCIÈRE, N° en face l'allée Marchande. 33, PARIS A LA L I II K A I R I F. DES LIVRES LITURGIQUES ILLUSTRÉS RUE RK VA UC III A Rl>, 3 0. ISIS Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

Digitized by Google

Page

AVANT-PROPOS. Il n’y a pas long- temps encore qu’il était de mode de condamner les Croisades. Les cœurs arides, qui ne voyaient qu’à leur superficie ces grands pèlerinages militaires , s’ils ne pouvaient en admirer le noble et généreux élan , auraient dû reconnaître pourtant que les Croisades achevèrent ce que Charles-Martel avait commencé vaillamment dans les plaines de Tours. Si les étendards chrétiens n'eussent pas porté subitement l’effroi chez les infidèles, les Turcs, qui ne prirent Constantinople qu’au quinzième siècle, s’en fussent emparés au douzième; les Sarrasins, que deux cents ans de combats retinrent en Asie , fussent venus alors , avec plus de succès qu'en 732 , envahir l’Europe sans chef et divisée en mille petites principautés désunies. On pourrait aux critiques parler aussi du commerce, dont la renaissance remonte aux Croisades; des arts, qui nous revinrent de l’Orient; des invenDigitized by Google

AVANT-PROPOS.

Il n'y a pas long-temps encore qu'il était de mode de condamner les Croisades. Les cœurs arides, qui ne voyaient qu'à leur superficie ces grands pèlerinages militaires, s'ils ne pouvaient en admirer le noble et généreux élan, auraient dû reconnaître pourtant que les Croisades achevèrent ce que Charles-Martel avait commencé vaillamment dans les plaines de Tours. Si les étendards chrétiens n'eussent pas porté subitement l'effroi chez les infidèles, les Turcs, qui ne prirent Constantinople qu'au quinzième siècle, s'en fussent emparés au douzième; les Sarrasins, que deux cents ans de combats retinrent en Asie, fussent venus alors, avec plus de succès qu'en 732, envahir l'Europe sans chef et divisée en mille petites principautés désunies.

On pourrait aux critiques parler aussi du commerce, dont la renaissance remonte aux Croisades; des arts, qui nous revinrent de l'Orient; des inven-

 (ions ignorées que les Croisés apportèrent ; de la liberté, qui se retrempa dans les camps. On ajouterait même, sans craindre de se heurter à des contradicteurs bien solides, qu'il était beau de rétablir la foi aux saints lieux où elle est née ; qu'il était doux de penser que Jérusalem était chrétienne ; que nous avions des frères qui priaient. pour nous sur le tombeau de Jésus-Christ ; que nous pouvions compter des parents ou des compatriotes à Bethléem , à Nazareth , au Thabor, au Sinaï, aux rives du Jourdain ; que la terre consacrée par nos mystères révérés n'était plus souillée tous les jours des profanations de l'Islamisme; que le mont des Oliviers ne donnait ses ombrages qu'à des chrétiens , et qu'il nous était permis, avant lé jugement dernier, d'aller nous incliner devant Dieu dans la vallée de Josaphat. Oh! si la Palestine fût restée soumise à la Croix, qu'elle serait différente de ce qu'elle apparaît , triste et désolée , aux voyageurs qui entreprennent encore le saint pèlerinage! La seule contrée de cette patrie auguste de l'Homme-Dieu qui soit habitée par des enfonts du Christ, le Liban, offre une population forte et nombreuse. Le reste ne présente que des ruines ou des déserts. On lit avec douleur, dans les récents voyages, cette peinture de Césarée, qui attend des habitants dans ses murailles, et qui n'a pour hôtes que des chacals et des serpents. On voit la plaintive Jérusalem dévorée par la peste, cette compagne persévérante des Musulmans. On cherche l'opulente terre d'Israël ; et , comme dans la Grèce moderne , sur laDigitized by Google

AVANT-PROPOS. 3 quelle aussi le Croissant a passé , on ne trouve que des souvenirs et des regrets. Et si les rois de l’Europe, renonçant enfin à cet appareil menaçant qu’ils se plaisent à étaler l’un contre l’autre, voulaient, dans une pensée loyale, utiliser leurs vastes armées et réjouir les jeunes têtes chaudes qui demandent la guerre , croyez vous que ce ne serait pas aussi un grand et bel exploit que d’ aller reprendre la Terre-Sainte? Toutes les fatigues immenses qui ont accablé nos pères seraient maintenant évitées. La conquête serait facile, la régénération aisée. Un royaume chrétien, rétabli dans les lieux où Dieu s’est manifesté tant de fois, serait une haute allégresse pour les cendres des Croisés , une grande splendeur pour les braves , une fête pour les Ames pieuses ' . * La Société des Fastes militaires en 1 837, et la Société des BeauxArts en 1812, ont publié de ce livre deux premières éditions. Celle-ci est notablement corrigée. t Digitized by Google

quelle aussi le Croissant a passé, on ne trouve que des souvenirs et des regrets.

Et si les rois de l'Europe, renonçant enfin à cet appareil menaçant qu'ils se plaisent à étaler l'un contre l'autre, voulaient, dans une pensée loyale, utiliser leurs vastes armées et réjouir les jeunes têtes chaudes qui demandent la guerre, croyez-vous que ce ne serait pas aussi un grand et bel exploit que d'aller reprendre la Terre-Sainte? Toutes les fatigues immenses qui ont accablé nos pères seraient maintenant évitées. La conquête serait facile, la régénération aisée. Un royaume chrétien, rétabli dans les lieux où Dieu s'est manifesté tant de fois, serait une haute allégresse pour les cendres des Croisés, une grande splendeur pour les braves, une fête pour les âmes pieuses [1].

[1] La Société des Fastes militaires en 1837, et la Société des Beaux-Arts en 1842, ont publié de ce livre deux premières éditions. Celle-ci est notablement corrigée.

The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

Digitized by Google

• LA CHRONIQUE DE GODEFROID DE BOUILLON ET DE BAUDOUIN, SON FRÈRE. CHAPITRE PREMIER. DE L'EMPEREUR HENRI IV, DU SIÈGE DE ROME ET DU SAINT PAPE GRÉGOIRE VII. Taisez- vous sur cette victoire : Tâchez Tl'en étouffer l'histoire ; Car un jour vous en rougirez. P.* Njîlis. Il est assurément curieux que ce soit un protestant, le professeur Voigt, qui ait, de nos jours, au grand dépit des philosophes arriérés , défendu et relevé dans une savante histoire le nom et la glorieuse vie du saint Pape Grégoire VII. Celui que Voltaire et son école appelaient le fougueux Hildebrand , est reconnu aujourd'hui , — par les ennemis persévérants de la papauté , — pour le sauveur de l'Europe et de la civilisation au onzième siècle. Dans les guerres obstinées que l'empereur Henri IV fit à ce grand Pontife , on remarquait deux guerriers unis par l'affection , par le courage et par le mérite. Tous deux étaient loyaux chrétiens, hommes d'énerDigitized by Google

LA CHRONIQUE

DE

GODEFROID DE BOUILLON

ET

DE BAUDOUIN, SON FRÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'EMPEREUR HENRI IV, DU SIÉGE DE ROME ET DU SAINT PAPE GRÉGOIRE VII.

Taisez-vous sur cette victoire :
Tâchez d'en étouffer l'histoire ;
Car un jour vous en rougirez.
P. NÉLIS.

Il est assurément curieux que ce soit un protestant, le professeur Voigt, qui ait, de nos jours, au grand dépit des philosophes arriérés, défendu et relevé dans une savante histoire le nom et la glorieuse vie du saint Pape Grégoire VII. Celui que Voltaire et son école appelaient le fougueux Hildebrand, est reconnu aujourd'hui, — par les ennemis persévérants de la papauté, — pour le sauveur de l'Europe et de la civilisation au onzième siècle.

Dans les guerres obstinées que l'empereur Henri IV fit à ce grand Pontife, on remarquait deux guerriers unis par l'affection, par le courage et par le mérite. Tous deux étaient loyaux chrétiens, hommes d'éner-

 gie, hommes de cœur et de droiture. Mais, ayant fait le serment féodal à l'empereur Henri , leur suzerain , ils ne voulaient pas croire aux. forfaits dont il était souillé. Ils avaient combattu le noble et vertueux Rodolphe de Souabe, son compétiteur, en qui on leur avait montré un rebelle; et maintenant que Henri marchait contre le Pape lui-même, ces deux guerriers étaient campés devant Rome assiégée. Chrétiens abusés qu'ils étaient, ils ne voyaient pas encore que celte guerre devenait impie. Et pourtant, dans la balance qui eût pu servir à peser les titres des deux bannières, il y avait, du côté de Henri IV, la débauche, la tyrannie, les penchants barbares, la hideuse hypocrisie; du côté de Grégoire VII, la sainteté, le droit, la justice, la religion, la grandeur et le progrès. Tandis que l'Empereur vendait les dignités de l'Église, trafiquait des abbayes, usurpait tous les pouvoirs et sacrifiait tout à d'indignes orgies, le Pape ne songeait qu'à rendre l'espèce humaine à sa dignité, qn a reconstituer la société perdue , qu'à ramener quelque liberté parmi les hommes. C'est cet illustre Pontife qui le premier prêcha avec autorité la guerre sainte pour la délivrance de Jérusalem. Il voyait là le germe de tous les grands sentiments ; elle devait affranchir les chrétiens, esclaves ou martyrs dans l'Orient ; éclairer dans l'Occident les masses, expier les crimes, ramener à la Religion ses splendeurs, rapprocher les seigneurs de leurs serfs dans la communauté des dangers, renouveler la face de l'Europe. Constantinople menacée réclamait depuis long-temps les secours de

Digitized by Google

LE SIÈGE DE ROME T l'Occident, et promettait , si on la sauvait des Turcs, de sortir du schisme pour rentrer dans l’Église romaine. Cinquante mille guerriers avaient répondu à Tardent appel de Grégoire. Déjà Jérusalem tressaillait d’allégresse et d’espoir *. Mais , au lieu d’aller glorieusement délivrer le tombeau de Jésus-Christ, Henri IV avait mieux aimé poursuivre ses ignobles tyrannies dans l’Occident; et les périls de T Église en Europe, clouant Grégoire sur son siège, l’avaient empêché de recueillir les fruits qu’il avait semés. C’était en l’année 1082. Les deux guerriers dont nous avons parlé, et qui, avec une multitude d’hommes vaillants , rassemblés sous l’étendard de l’Empereur, se préparaient à l’assaut de Rome , ne soupçonnaient pas non plus qu'ils seraient bientôt eux-mêmes les exécuteurs du vœu suprême de ce Pontife, dont ils servaient alors les ennemis. Le premier était jeune; il avait vingt-deux ans. Noble et beau, vaillant et fort, il avait déjà illustré son nom. Il s’appelait Godefroid ; il était duc de Bouillon , et le sang de Charlemagne qui coulait dans ses veines l’alliait aux plus grands princes. Il avait reçu une éducation religieuse et à la fois austère et martiale. Il était très-instruit pour son temps, sage et digne dans ses discours , réglé dans ses mœurs , intrépide et généreux , doux et humain. Il avait fait de bonne heure ses premières armes ; il comptait plus d’exploits que d’années, et mainte1 Tout près d’un siècle auparavant , le pape Sylvestre II avait cherché, devancé , dit-on , dans cette pensée par Charlemagne , à soulever l’Europe en armes pour la délivrance de l'Orient. Digitized by Google

l'Occident, et promettait, si on la sauvait des Turcs, de sortir du schisme pour rentrer dans l'Église romaine. Cinquante mille guerriers avaient répondu à l'ardent appel de Grégoire. Déjà Jérusalem tressaillait d'allégresse et d'espoir [1]. Mais, au lieu d'aller glorieusement délivrer le tombeau de Jésus-Christ, Henri IV avait mieux aimé poursuivre ses ignobles tyrannies dans l'Occident; et les périls de l'Église en Europe, clouant Grégoire sur son siége, l'avaient empêché de recueillir les fruits qu'il avait semés.

C'était en l'année 1082. Les deux guerriers dont nous avons parlé, et qui, avec une multitude d'hommes vaillants, rassemblés sous l'étendard de l'Empereur, se préparaient à l'assaut de Rome, ne soupçonnaient pas non plus qu'ils seraient bientôt eux-mêmes les exécuteurs du vœu suprême de ce Pontife, dont ils servaient alors les ennemis.

Le premier était jeune; il avait vingt-deux ans. Noble et beau, vaillant et fort, il avait déjà illustré son nom. Il s'appelait Godefroid; il était duc de Bouillon, et le sang de Charlemagne qui coulait dans ses veines l'alliait aux plus grands princes. Il avait reçu une éducation religieuse et à la fois austère et martiale. Il était très-instruit pour son temps, sage et digne dans ses discours, réglé dans ses mœurs, intrépide et généreux, doux et humain.

Il avait fait de bonne heure ses premières armes; il comptait plus d'exploits que d'années, et mainte-

[1] Tout près d'un siècle auparavant, le pape Sylvestre II avait cherché, devancé, dit-on, dans cette pensée par Charlemagne, à soulever l'Europe en armes pour la délivrance de l'Orient.

 » nant il attendait l’ordre de dresser les échelles contre les remparts de Rome. L’autre guerrier, son ami très- fidèle, âgé de plus de quarante ans , était né, selon les uns, auprès d’Amiens, selon d’autres, dans le pays des Ardennes ou de Liège. On ne le connaît que sous le nom de Pierre l'Ermite. Pauvre et sans domaine, il n’est pas sûr qu’il fût chevalier. Mais il avait fait à Paris de solides études, et c’était à lui que Godefroid devait sa mâle éducation : il le révérait comme un père. Pierre, petit et dépourvu des agréments extérieurs, était doué d’une âme ardente et d’un cœur formé pour les grandes choses. Le siège de Rome dura long-temps. Les troupes de l’Empereur étaient campées dans les prairies de Néron, devant le fort Saint-Pierre. Elles y restèrent deux ans, exposées à des sorties , à des attaques , à des revers , à des défaites, à des souffrances variées. Ce ne fut qu’ après de longs efforts que, une large brèche ayant été faite aux murailles , l’assaut fut ordonné le 21 mars 1084. Godefroid de Bouillon, disent les vieilles chroniques, fut le premier qui mit le pied dans Rome par la brèche ouverte. — Il alla aussitôt ouvrir à l’armée de l’Empereur la porte de Latran ’. Mais, au milieu de cette victoire, qui n’était pas 1 C’est la chronique du Mont-Cassin qui rapporte cette circonstance (liv. 3, chap. liii) ; et elle mérite de faire autorité, quoique plusieurs historiens se bornent à dire que , sans attendre ce dernier assaut, les partisans que Henri avait à Rome lui ouvrirent la porte de Latran le 21 mars 1084, et qu’il entra ainsi en grande pompe , accompagné de l’antipape Guibert. Digitized by Google

nant il attendait l'ordre de dresser les échelles contre les remparts de Rome.

L'autre guerrier, son ami très-fidèle, âgé de plus de quarante ans, était né, selon les uns, auprès d'Amiens, selon d'autres, dans le pays des Ardennes ou de Liége. On ne le connaît que sous le nom de Pierre l'Ermite. Pauvre et sans domaine, il n'est pas sûr qu'il fût chevalier. Mais il avait fait à Paris de solides études, et c'était à lui que Godefroid devait sa mâle éducation : il le révérait comme un père.

Pierre, petit et dépourvu des agréments extérieurs, était doué d'une âme ardente et d'un cœur formé pour les grandes choses.

Le siége de Rome dura long-temps. Les troupes de l'Empereur étaient campées dans les prairies de Néron, devant le fort Saint-Pierre. Elles y restèrent deux ans, exposées à des sorties, à des attaques, à des revers, à des défaites, à des souffrances variées. Ce ne fut qu'après de longs efforts que, une large brèche ayant été faite aux murailles, l'assaut fut ordonné le 21 mars 1084. Godefroid de Bouillon, disent les vieilles chroniques, fut le premier qui mit le pied dans Rome par la brèche ouverte. — Il alla aussitôt ouvrir à l'armée de l'Empereur la porte de Latran [1].

Mais, au milieu de cette victoire, qui n'était pas

[1] C'est la chronique du Mont-Cassin qui rapporte cette circonstance (liv. 3, chap. LIII); et elle mérite de faire autorité, quoique plusieurs historiens se bornent à dire que, sans attendre ce dernier assaut, les partisans que Henri avait à Rome lui ouvrirent la porte de Latran le 21 mars 1084, et qu'il entra ainsi en grande pompe, accompagné de l'antipape Guibert.

pour lui sans trouble, il tomba subitement frappé d'une maladie grave; et alors, pressé par une conscience inquiète , il fit le vœu d'aller, s’il se guérissait, expier à Jérusalem , devant le tombeau du Christ , les plaies qu’il venait de faire à son Église. Pierre, atteint du même coup et souffrant à ses côtés, se lia par le même serment, sans prévoir plus que Godefroid les desseins de Dieu. Ils avaient fait prisonnier le savant et pieux Eudes ", évêque d’Ostie, né en Champagne, élève de saint Bruno qui allait fonder la Chartreuse, et ainsi leur compatriote C’est lui qui , un peu plus tard élevé au saint-siège sous le nom d’Urbain II, travaillera avec eux au grand œuvre de la Croisade. CHAPITRE 11. DE l.A FAMILLE DE GODEFROID ET DE SES PREMIÈRES ANNÉES. Mnxirna debetur pnero revcrentia. Juvkxal. Avant de marcher dans les récits de la guerre sainte,' il est nécessaire que nous portions un regard rétrospectif sur les jeunes années de Godefroid de Bouillon, qui en sera le capitaine, sur ses parents, sur ses maîtres. On trouvera dans ces détails une nouvelle preuve de cette vérité, que les hommes en général vont dans 1 Odo et Otto, dans le latin du temps. Il était né à Chàlillon-surMarne. Digitized by Google

pour lui sans trouble, il tomba subitement frappé d'une maladie grave; et alors, pressé par une conscience inquiète, il fit le vœu d'aller, s'il se guérissait, expier à Jérusalem, devant le tombeau du Christ, les plaies qu'il venait de faire à son Église.

Pierre, atteint du même coup et souffrant à ses côtés, se lia par le même serment, sans prévoir plus que Godefroid les desseins de Dieu.

Ils avaient fait prisonnier le savant et pieux Eudes [1], évêque d'Ostie, né en Champagne, élève de saint Bruno qui allait fonder la Chartreuse, et ainsi leur compatriote C'est lui qui, un peu plus tard élevé au saint-siége sous le nom d'Urbain II, travaillera avec eux au grand œuvre de la Croisade.

CHAPITRE II.

DE LA FAMILLE DE GODEFROID ET DE SES PREMIÈRES ANNÉES.

Maxima debetur puero reverentia.
JUVENAL.

Avant de marcher dans les récits de la guerre sainte, il est nécessaire que nous portions un regard rétrospectif sur les jeunes années de Godefroid de Bouillon, qui en sera le capitaine, sur ses parents, sur ses maîtres. On trouvera dans ces détails une nouvelle preuve de cette vérité, que les hommes en général vont dans

[1] Odo et Otto, dans le latin du temps. Il était né à Châtillon-sur-Marne.

40 PREMIÈRES ANNÉES la vie sur la route de bassesse ou de grandeur que leur éducation leur a faite. Eustache II, comte de Boulogne, qui sortait du sang de Charlemagne par Charles-le-Chauve , avait épousé, en 1057, la pieuse et sage Ida. Elle descendait de la même tige par Louis-le-Débonnaire. Elle était fille de Godefroid-le-Grand , duc de Lotharingie ; elle était nièce du pape Étienne X; elle était alliée à tout ce qu'il y avait de noble et d'illustre à cette époque. Eustache II partageant la piété de la bonne Ida (que l'Église a mise au rang des bienheureuses), sa maison devint le modèle des cours. La bienfaisance et l'aumône étaient son luxe. Les actions généreuses, les exercices religieux, l'accomplissement de tous les devoirs étaient ses plaisirs. Les sujets du comte Eustache le bénissaient. Dieu le bénit aussi. Il lui donna pour enfants de ces nobles cœurs qui sont la joie et l'honnête orgueil d'un bon père. Ses trois fils ont été célèbres , et tous les trois ont combattu avec éclat sous la bannière de la Croix. L'aîné, appelé Eustache comme lui, devait hériter de ses domaines ; Godefroid , le second , annoncé par de grands présages, s'il faut en croire les légendes populaires , portera un autre sceptre ; Baudouin , le troisième, lui succédera. Godefroid était né en 1060, au château de Baizy, qui appartenait à sa mère , et qui était situé à quatre lieues de Bruxelles, dans le Brabant. On dit qu'en naissant il avait au bras une marque qui représentait une épée surmontée d'une croix. On le nomma GodeDigitized by Google

la vie sur la route de bassesse ou de grandeur que leur éducation leur a faite.

Eustache II, comte de Boulogne, qui sortait du sang de Charlemagne par Charles-le-Chauve, avait épousé, en 1057, la pieuse et sage Ida. Elle descendait de la même tige par Louis-le-Débonnaire. Elle était fille de Godefroid-le-Grand, duc de Lotharingie; elle était nièce du pape Étienne X; elle était alliée à tout ce qu'il y avait de noble et d'illustre à cette époque.

Eustache II partageant la piété de la bonne Ida (que l'Église a mise au rang des bienheureuses), sa maison devint le modèle des cours. La bienfaisance et l'aumône étaient son luxe. Les actions généreuses, les exercices religieux, l'accomplissement de tous les devoirs étaient ses plaisirs.

Les sujets du comte Eustache le bénissaient. Dieu le bénit aussi. Il lui donna pour enfants de ces nobles cœurs qui sont la joie et l'honnête orgueil d'un bon père. Ses trois fils ont été célèbres, et tous les trois ont combattu avec éclat sous la bannière de la Croix. L'aîné, appelé Eustache comme lui, devait hériter de ses domaines; Godefroid, le second, annoncé par de grands présages, s'il faut en croire les légendes populaires, portera un autre sceptre; Baudouin, le troisième, lui succédera.

Godefroid était né en 1060, au château de Baizy, qui appartenait à sa mère, et qui était situé à quatre lieues de Bruxelles, dans le Brabant. On dit qu'en naissant il avait au bras une marque qui représentait une épée surmontée d'une croix. On le nomma Gode-

DE GODEFROID DE BOUILLON. 4 4 froid, du nom de ses deux oncle», Godefroid de Boulogne, évêque de Paris, frère .de son père, et Godefroid V, duc de Lotharingie, frère de sa mère *. On rapporte que , pendant qu'elle était enceinte de cet enfant, plusieurs fois des songes, qui tous présageaient sa grandeur future, avaient frappé l'imagination de la bonne comtesse. Elle priait Dieu sans cesse sur la jeune âme remise à ses soins. Tant que dura la première enfance de Godefroid, sa mère ne songea qu'à lui inspirer profondément les sentiments religieux qui sont, dans tous les états de la société, la base sur laquelle reposent les seules vertus solides. Lorsqu'il eut atteint l'âge de onze ans, son père choisit parmi tous les personnages qui l'entouraient , non le plus élevé par sa naissance , ni le plus brillant par ses heureux exploits , mais celui qui , par ses vertus et son courage , pouvait le mieux guider l'adolescence du jeune prince et lui donner l'éducation mâle , pieuse et chevaleresque , qui devait le rendre digne du haut rang qu'il était appelé à occuper. Aux qualités que nous venons de dire cet homme unissait encore une instruction rare dans ce siècle. C était Pierre, déjà , dit-on , appelé l'Ermite , parce qu'il aimait à vivre solitaire, et que nous verrons bientôt rem* Un chroniqueur conte qu'un jour la mère de ces trois enfants les tenant blottis sous son manteau, leur père lui demanda ce qu'elle cachait ainsi, et qu'elle répondit en souriant : Trois grands princes, dont l'un sera un noble comte, l'autre duc et roi, le troisième comte et roi. tda avait allaité elle-même ses trois fils et sa fille Pra&ède. On dit encore que la pieuse Ida, enceinte de Godefroy, crut voir en un songe le fils qu'elle portait assis dans le soleil et resplendissant de gloire. (Guillaume de Waha, Laborcs Herculis christiani, H b. n.)
Digitized by Google

froid, du nom de ses deux oncles, Godefroid de Boulogne, évêque de Paris, frère de son père, et Godefroid V, duc de Lotharingie, frère de sa mère[1].

On rapporte que, pendant qu'elle était enceinte de cet enfant, plusieurs fois des songes, qui tous présageaient sa grandeur future, avaient frappé l'imagination de la bonne comtesse. Elle priait Dieu sans cesse sur la jeune âme remise à ses soins. Tant que dura la première enfance de Godefroid, sa mère ne songea qu'à lui inspirer profondément les sentiments religieux qui sont, dans tous les états de la société, la base sur laquelle reposent les seules vertus solides.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de onze ans, son père choisit parmi tous les personnages qui l'entouraient, non le plus élevé par sa naissance, ni le plus brillant par ses heureux exploits, mais celui qui, par ses vertus et son courage, pouvait le mieux guider l'adolescence du jeune prince et lui donner l'éducation mâle, pieuse et chevaleresque, qui devait le rendre digne du haut rang qu'il était appelé à occuper. Aux qualités que nous venons de dire cet homme unissait encore une instruction rare dans ce siècle. C'était Pierre, déjà, dit-on, appelé l'Ermite, parce qu'il aimait à vivre solitaire, et que nous verrons bientôt rem-

[1] Un chroniqueur conte qu'un jour la mère de ces trois enfants les tenant blottis sous son manteau, leur père lui demanda ce qu'elle cachait ainsi, et qu'elle répondit en souriant : Trois grands princes, dont l'un sera un noble comte, l'autre duc et roi, le troisième comte et roi. Ida avait allaité elle-même ses trois fils et sa fille Praxède.

On dit encore que la pieuse Ida, enceinte de Godefroy, crut voir en un songe le fils qu'elle portait assis dans le soleil et resplendissant de gloire. (Guillaume de Waha, *Labores Herculis christiani, lib.* II.)

 plir l' univers de son nom, en prêchant la Croisade. Ce maître grave et austère sut toutefois si bien gagner l'affection de son élève, que Godefroid se plaisait plus à écouter ses discours et ses bons conseils qu'à se livrer aux frivoles plaisirs des jeunes gens de son Age. L'éducation que l'on donnait en ce temps-là ressemblait , sous plus d'un rapport, à celle que recevaient les Spartiates aux beaux jours de leur république. La force physique étant dans un chef une nécessité , les exercices du corps passaient généralement avant les travaux de l'esprit, et on était moins étonné de voir un chevalier ne sachant ni lire ni écrire que maladroit à se battre ou mal formé aux fatigues. La chasse était en honneur : la jeune noblesse se livrait avec ardeur à cet exercice , qu'on appelait déjà alors l'image de la guerre. Godefroid ne venait d'atteindre que sa treizième année, lorsqu'une guerre se déclara entre son oncle Godefroid V, duc de Lotharingie, marquis d'Anvers, duc de Bouillon, etc., et Robert-le-Frison , comte de Flandre, qui voulait usurper la Hollande. Le père et l'oncle du jeune Godefroid le comblèrent de joie en consentant à ce qu'il fît, dans cette expédition, ses premières armes. Ils rassurèrent la tendresse de sa mère en lui promettant les mêmes soins et la même surveillance que s'il était encore sous ses yeux. Pierre, son maître chéri , devait l'accompagner. Dès que Godefroid fut arrivé au camp, il fut armé chevalier. Cette imposante cérémonie, qui était plus religieuse encore que militaire, en lui imprimant l'obligation de nouveaux devoirs, ne fit qu'augmenter Digitized by Google

 sa bienveillance envers ses inférieurs et sa simplicité dans toutes les actions de la vie. Les mœurs qui régnent au milieu des camps pouvaient séduire le jeune prince ; mais son âme forte et pieuse était armée contre tout désordre. Loin de faire des mauvais exemples la règle de sa conduite , il conserva inébranlables les principes dans lesquels sa mère l'avait élevé. Rapportant les succès qu'il obtenait à celui qui tient tout dans sa main , on le voyait , chaque jour, prosterné au pied de l'autel, remercier Dieu des bienfaits et des grâces qu'il répandait sur lui. Son exemple, à un âge si jeune , ramena dans la voie plus d'un chevalier qui s'égarait. La carrière qu'il devait parcourir si brillante s'annonça , pour lui , par une victoire. II contribua , par sa valeur mûre et son sang-froid intrépide, au succès de la bataille qui se livra près de Leyde, et qui vit la défaite de Robert-le-Frison. Le duc Godefroid , son oncle, devint maître de la Hollande. Ravi de son noble neveu , ce duc, que Yoigt représente comme le modérateur des Pays-Bas, n'ayant point d'enfants, désigna le jeune Godefroid pour l'héritier de tout ce dont il pouvait disposer, c'est-à-dire des fiefs féminins; car les autres domaines redevenaient la propriété de l'Empereur. Le bon duc ayant été assassiné à Anvers par un scélérat qui échappa à toutes les recherches, Godefroid, à l'âge de seize ans, fut donc mis en possession du duché de Bouillon et de tous les biens que son onclelui avait légués. L'Empereur, voulant récompenser enlui les services qui lui avaient été rendus par sa faDigitized by Google

sa bienveillance envers ses inférieurs et sa simplicité dans toutes les actions de la vie.

Les mœurs qui règnent au milieu des camps pouvaient séduire le jeune prince ; mais son âme forte et pieuse était armée contre tout désordre. Loin de faire des mauvais exemples la règle de sa conduite, il conserva inébranlables les principes dans lesquels sa mère l'avait élevé. Rapportant les succès qu'il obtenait à celui qui tient tout dans sa main, on le voyait, chaque jour, prosterné au pied de l'autel, remercier Dieu des bienfaits et des grâces qu'il répandait sur lui. Son exemple, à un âge si jeune, ramena dans la voie plus d'un chevalier qui s'égarait.

La carrière qu'il devait parcourir si brillante s'annonça, pour lui, par une victoire. Il contribua, par sa valeur mûre et son sang-froid intrépide, au succès de la bataille qui se livra près de Leyde, et qui vit la défaite de Robert-le-Frison. Le duc Godefroid, son oncle, devint maître de la Hollande. Ravi de son noble neveu, ce duc, que Voigt représente comme le modérateur des Pays-Bas, n'ayant point d'enfants, désigna le jeune Godefroid pour l'héritier de tout ce dont il pouvait disposer, c'est-à-dire des fiefs féminins ; car les autres domaines redevenaient la propriété de l'Empereur.

Le bon duc ayant été assassiné à Anvers par un scélérat qui échappa à toutes les recherches, Godefroid, à l'âge de seize ans, fut donc mis en possession du duché de Bouillon et de tous les biens que son oncle lui avait légués. L'Empereur, voulant récompenser en lui les services qui lui avaient été rendus par sa fa-

U PREMIÈRES ANNÉES mille, l'investit en même temps du marquisat d'Anvers, sous la suzeraineté de Conrad, son fds, duc récemment nommé de la Lotharingie, duché qui comprenait le pays de Metz, les Ardennes et le Luxembourg. Cet Empereur était Henri IV, qui s'allia encore de plus près à Codefroid de Bouillon en épousant sa sœur Praxède. La comtesse Mathilde, veuve du duc Godefroid V, conçut alors contre son neveu une prévention qui s'explique par rattachement que le jeune chevalier vouait à l'abominable empereur Henri IV, dont il ne soupçonnait pas les crimes , et dont la pieuse Mathilde , si lidèle au Saint-Siège, était justement l' ennemie. Le comte Albert de .Namur fut, dit-on, encouragé par elle à réclamer les biens légués à Godefroid. A la tête de ses troupes , Albert marcha sur le château de Bouillon. Cette forteresse, presque imprenable, eût servi de clef à ses états. Il ne se déguisait pas les difficultés de l'entreprise; mais il comptait sur la jeunesse et le peu d'expérience de Godefroid. Voyant pourtant que le jeune prince s'était renfermé en hâte dans le château avec ses chevaliers, il le fit sommer de le lui livrer, sous peine de voir mettre tout à feu et à sang. Sur le refus de Godefroid , il se disposa à tenter l'assaut. Mais tout à coup il fut averti que des troupes arrivaient , appelées par le jeune duc prévoyant. Il comprit le danger de sa position , et leva le siège. La garnison alors fit une sortie, et le comte Albert dut rendre grâces à la modération du prince qui, après l'avoir vaincu , s'arrêta sans entrer dans ses domaines , et lui accorda la paix. L'évêque-comte de Verdun s'était ligué avec AIDigitized by Google

 bert. Godefroid, se rappelant que ses ancêtres avaient eu des droits à porter le titre de comtes de Verdun , marcha sur la petite ville de Stenay, qui dépendait de l'évêché, s'en empara, et obligea l'allié du comte de Namur à lui reconnaître le titre de vicomte de Verdun. Depuis lors , personne ne troubla- plus Godefroid dans la tranquille possession de ses domaines. L'empereur Henri IV cependant gouvernait si mal et avec tant de tyrannie , qu'il était obligé de soutenir des guerres continuelles contre ses sujets. A la fin, pour ses atteintes aux droits de l'Église, il fut excommunié. Les insurgés alors élurent empereur Rodolphe, duc de Souabe , en déclarant Henri IV indigne de posséder le trône. Le tyran d.échu appela autour.de lui ceux qui lui restaient encore dévoués. Le jeune Godefroid se crut obligé d'obéir à la voix de son suzerain, qui était aussi son beau-frère. Ayant assemblé toutes les troupes qu'il put réunir dans ses États, il se mit à leur tète pour aller joindre Henri. Tout en parlant pour se ranger sous la bannière d'un ennemi de Dieu et de l'Église, le jeune duc avait le cœur si droit qu'un nouvel acte de piété signala son départ. Il mit l'église de Bouillon sous la juridiction de l'abbaye de SaintHubert. Cette abbaye était devenue célèbre par l'affluence des fidèles qui s'y rendaient en foule pour révérer les saintes reliques du premier évêque de Liège et pour obtenir, par son intercession, la guérison de diverses maladies. La renommée avait publié le récit de la sage conduite de Godefroid lors de la défense du château de Bouillon et dans la guerre de Hollande. L'Empereur Digitized by Google

bert. Godefroid, se rappelant que ses ancêtres avaient eu des droits à porter le titre de comtes de Verdun, marcha sur la petite ville de Stenay, qui dépendait de l'évêché, s'en empara, et obligea l'allié du comte de Namur à lui reconnaître le titre de vicomte de Verdun. Depuis lors, personne ne troubla plus Godefroid dans la tranquille possession de ses domaines.

L'empereur Henri IV cependant gouvernait si mal et avec tant de tyrannie, qu'il était obligé de soutenir des guerres continuelles contre ses sujets. A la fin, pour ses atteintes aux droits de l'Église, il fut excommunié. Les insurgés alors élurent empereur Rodolphe, duc de Souabe, en déclarant Henri IV indigne de posséder le trône. Le tyran déchu appela autour de lui ceux qui lui restaient encore dévoués. Le jeune Godefroid se crut obligé d'obéir à la voix de son suzerain, qui était aussi son beau-frère. Ayant assemblé toutes les troupes qu'il put réunir dans ses États, il se mit à leur tête pour aller joindre Henri. Tout en partant pour se ranger sous la bannière d'un ennemi de Dieu et de l'Église, le jeune duc avait le cœur si droit qu'un nouvel acte de piété signala son départ. Il mit l'église de Bouillon sous la juridiction de l'abbaye de Saint-Hubert. Cette abbaye était devenue célèbre par l'affluence des fidèles qui s'y rendaient en foule pour révérer les saintes reliques du premier évêque de Liége et pour obtenir, par son intercession, la guérison de diverses maladies.

La renommée avait publié le récit de la sage conduite de Godefroid lors de la défense du château de Bouillon et dans la guerre de Hollande. L'Empereur

16 PREMIÈRES ANNÉES Henri le reçut avec joie; il lui confia l'étendard de l'Empire. Quelques avantages partiels inspirèrent dès lors de l'assurance aux partisans de Henri. Celui-ci, rempli d'espoir, réunit toutes ses forces et marcha contre Rodolphe de Soualie , qui était aussi lui-même à la tête de son armée. Ce fut le 1o octobre 1080 que les deux ennemis se joignirent dans les plaines de Volksheim , en Saxe. La bataille fut engagée avec un acharnement égal des deux côtés; cependant les troupes de Rodolphe faisaient plier celles de Henri , lorsque Godefroid s'élança vers l'ennemi de son prince, qu'il jugeait toujours comme un rebelle , et lui plongea le fer de sa lance dans le côté , au défaut de la cuirasse. Rodolphe ne survécut que peu d'instants à sa blessure: l'armée des insurgés se retira en désordre 1 . Les principaux chefs désignèrent alors le successeur de Rodolphe. Hermann de Luxembourg fut choisi pour le remplacer, et proclamé Empereur. Il s'empressa de rallier les troupes dispersées , et il harcela l'armée de Henri. * La victoire était gagnée par les adversaires de Henri IV lorsque son rival Rodolphe , voulant traverser un ruisseau , fut frappé d'uncoup de lance par Godefroy de Bouillon , qui l'avait long-temps cherché dans la mêlée. Ce coup de lance avait fait à Rodolphe, dans le bas-ventre, une blessure mortelle. En mourant il demanda : — A qui la victoire ? — A vous, seigneur, a vous, répondirent ceux qui l'entouraient. — J'accepte donc avec joie le sort que Dieu me fait répliqua Rodolphe ; la mort est belle au milieu d'un triomphe. Et il rendit l'Ame, — comme un autre Épaminondas. Ceux qui ont écrit que Godefroy lui avait coupé la main avec laquelle il avait juré fidélité à Henri IV n'ont admis ce conte que pour faire de l'effet. Digitized by Google

 Ce dernier pensa qu'il fallait chercher à sa source la fin de cetle guerre. Il était excommunié. Ce fut à Rome qu'il se décida à se rendre pour forcer le Souverain-Pontife, qu'il avait si odieusement trahi, à le reconnaître solennellement et à le couronner. Il traversa rapidement la Lombardie et mit le siège devant Rome. Grégoire VII se retira au château Saint-Ange, et ne refusa point d'entrer en pourparlers avec Henri , qui, pendant ce temps, travaillait à se procurer des intelligences dans la ville, déposait le Pape de son autorité, et faisait nommer l'antipape Guibert. Il se décida alors , après deux ans de négociations perfides, à donner l'assaut aux murs de Rome. Ce fut à la faveur d'une nuit obscure qu'on dressa les échelles contre les remparts. * Godefroid , égaré par son opiniâtre obéissance et ne réfléchissant pas que la guerre qu'il faisait, dirigée contre le Saint-Siège, était devenue une guerre infâme , franchit le premier les murailles et soutient seul l'effort des Romains qui, éveillés en sursaut, s'étaient élancés aux murailles. Les coups redoublés du prince, sa valeur téméraire, leur font penser qu'ils ont à soutenir l'attaque de plusieurs bataillons. Le désordre se met parmi eux ; ils reculent devant Godefroid , qui , profitant de cette terreur, arrive à la porte de Latran , qu'il ouvre aux troupes impériales : elles pénètrent dans la place , et bientôt Henri est reconnu maître de Rome. Grégoire VII se retira à Salerne, où il mourut l'année suivante. Disons encore quelques mots du caractère de Godefroid. a Digitized by Google

Ce dernier pensa qu'il fallait chercher à sa source la fin de cette guerre. Il était excommunié. Ce fut à Rome qu'il se décida à se rendre pour forcer le Souverain-Pontife, qu'il avait si odieusement trahi, à le reconnaître solennellement et à le couronner. Il traversa rapidement la Lombardie et mit le siége devant Rome. Grégoire VII se retira au château Saint-Ange, et ne refusa point d'entrer en pourparlers avec Henri, qui, pendant ce temps, travaillait à se procurer des intelligences dans la ville, déposait le Pape de son autorité, et faisait nommer l'antipape Guibert. Il se décida alors, après deux ans de négociations perfides, à donner l'assaut aux murs de Rome. Ce fut à la faveur d'une nuit obscure qu'on dressa les échelles contre les remparts.

Godefroid, égaré par son opiniâtre obéissance et ne réfléchissant pas que la guerre qu'il faisait, dirigée contre le Saint-Siége, était devenue une guerre infâme, franchit le premier les murailles et soutient seul l'effort des Romains qui, éveillés en sursaut, s'étaient élancés aux murailles. Les coups redoublés du prince, sa valeur téméraire, leur font penser qu'ils ont à soutenir l'attaque de plusieurs bataillons. Le désordre se met parmi eux; ils reculent devant Godefroid, qui, profitant de cette terreur, arrive à la porte de Latran, qu'il ouvre aux troupes impériales: elles pénètrent dans la place, et bientôt Henri est reconnu maître de Rome.

Grégoire VII se retira à Salerne, où il mourut l'année suivante.

Disons encore quelques mots du caractère de Godefroid.

Quoique géaéreux et humain , il avait nécessairement les préjugés de son époque. Ainsi * le duel ne pouvait être à ses yeux qu'une institution légitime. C'était dans les mœurs '. Un seigneur eut avec lui une discussion violente, relativement à des possessions qu'il prétendait devoir lui être remises et que le jeune prince, fort de son droit , tenait à conserver. Tout arrangement fut repoussé : l'Empereur lui-même, voulant intervenir dans le différend , ne put rien obtenir, et le duel fut résolu. C était avant le siège de Rome. Godefroid, dès qu'il fut dans la lice, en présence de son adversaire , se précipita sur lui et lui donna un coup de son épée sur son casque ; mais le casque résista , et l'épée fut brisée de manière à ne laisser que le pommeau aux mains de son maître. Un cri général s'éleva : la lutte devenait tellement inégale, que l'intérêt qu'on portait au jeune prince se manifesta hautement. Plus furieux encore à la vue de ce pressant danger, il frappa de nouveau son ennemi , qui était resté étourdi par la violence du premier coup , et il le renversa. Mais, à ce moment, le noble caractère du jeune héros reprit le dessus : il laissa la vie à son adversaire. L'Empereur, maître de Rome, voulant récompenser 1 Dans les procès obscurs, les différends se vidaient par le duel chez les peuples que gouvernait Godefroy. Les deux plaideurs, qu'on appelait alors les deux champions, couverts d'une armure peinte en rouge, arm»'* tecli miniatis , devaient se battre dans un champ de vingt pieds carrés. Celui qui terrassait son adversaire était réputé innocent; car, par une persuasion téméraire, l'issue de ces combats était regardée comme un témoignage de la divinité en faveur de l'innocence, d'où leur est venu le nom de jugement de Dieu. Digitized by Google

Quoique généreux et humain, il avait nécessairement les préjugés de son époque. Ainsi, le duel ne pouvait être à ses yeux qu'une institution légitime. C'était dans les mœurs [1]. Un seigneur eut avec lui une discussion violente, relativement à des possessions qu'il prétendait devoir lui être remises et que le jeune prince, fort de son droit, tenait à conserver. Tout arrangement fut repoussé : l'Empereur lui-même, voulant intervenir dans le différend, ne put rien obtenir, et le duel fut résolu. C'était avant le siége de Rome. Godefroid, dès qu'il fut dans la lice, en présence de son adversaire, se précipita sur lui et lui donna un coup de son épée sur son casque; mais le casque résista, et l'épée fut brisée de manière à ne laisser que le pommeau aux mains de son maître. Un cri général s'éleva : la lutte devenait tellement inégale, que l'intérêt qu'on portait au jeune prince se manifesta hautement. Plus furieux encore à la vue de ce pressant danger, il frappa de nouveau son ennemi, qui était resté étourdi par la violence du premier coup, et il le renversa. Mais, à ce moment, le noble caractère du jeune héros reprit le dessus : il laissa la vie à son adversaire.

L'Empereur, maître de Rome, voulant récompenser

[1] Dans les procès obscurs, les différends se vidaient par le duel chez les peuples que gouvernait Godefroy. Les deux plaideurs, qu'on appelait alors les deux champions, couverts d'une armure peinte en rouge, *armis tecti miniatis*, devaient se battre dans un champ de vingt pieds carrés. Celui qui terrassait son adversaire était réputé innocent; car, par une persuasion téméraire, l'issue de ces combats était regardée comme un témoignage de la divinité en faveur de l'innocence, d'où leur est venu le nom de *jugement de Dieu*.

 les services que Godefroid lui avait rendus , l’investit du duché de Lotharingie. Mais peu après , il répudia Praxède , et cet outrage fut le premier châtiment que subit Godefroid. Il rompit avec le tyran , se rappela son vœu et s’occupa du bien-être de ses peuples , qu’il songeait à laisser bientôt sans prince. Son héroïsme guerrier fit place à des travaux paisibles. Il se borna à entretenir les inclinations belliqueuses de ses sujets sans prendre part aux guerres que l’Empereur continua de soutenir. Il institua des écoles publiques. Il accueillit des hommes pieux et instruits , et leur confia le soin de former à la piété , à la morale , les élèves qui fréquentèrent ces institutions. Les pères , ne voulant point avoir à rougir devant leurs enfants , réformaient leurs mœurs. Une pépinière d’hommes solides florissait autour de lui , quand la croisade vint lui offrir les moyens de faire de l'accomplissement de son vœu une grande expiation. CHAPITRE III. DES PÈLERINS DE LA TERRE-SAINTE ET DE PIERRE L’ERMITE. Il était aux yeux des hommes de peu d’apparence. Mais Dieu le rendit suffisant. Gesta Dei per Francos. Plus heureux que Godefroid , demeuré en Europe avec ses embarras et ses inquiétudes, Pierre, son maître , peu de temps après sa guérison , avait pris le bâton du pèlerin ; et , remplissant son vœu , il était parti pour la Terre-Sainte. 2. Digitized by Google

les services que Godefroid lui avait rendus, l'investit du duché de Lotharingie. Mais peu après, il répudia Praxède, et cet outrage fut le premier châtiment que subit Godefroid. Il rompit avec le tyran, se rappela son vœu et s'occupa du bien-être de ses peuples, qu'il songeait à laisser bientôt sans prince. Son héroïsme guerrier fit place à des travaux paisibles. Il se borna à entretenir les inclinations belliqueuses de ses sujets sans prendre part aux guerres que l'Empereur continua de soutenir. Il institua des écoles publiques. Il accueillit des hommes pieux et instruits, et leur confia le soin de former à la piété, à la morale, les élèves qui fréquentèrent ces institutions. Les pères, ne voulant point avoir à rougir devant leurs enfants, réformaient leurs mœurs. Une pépinière d'hommes solides florissait autour de lui, quand la croisade vint lui offrir les moyens de faire de l'accomplissement de son vœu une grande expiation.

CHAPITRE III.

DES PÈLERINS DE LA TERRE-SAINTE ET DE PIERRE L'ERMITE.

Il était aux yeux des hommes de peu d'apparence.
Mais Dieu le rendit suffisant.
GESTA DEI PER FRANCOS.

Plus heureux que Godefroid, demeuré en Europe avec ses embarras et ses inquiétudes, Pierre, son maître, peu de temps après sa guérison, avait pris le bâton du pèlerin; et, remplissant son vœu, il était parti pour la Terre-Sainte.

PÈLERINS 2» Ses compagnons , dans le saint voyage , ne le connaissaient , ainsi que nous , que sous le nom de Pierrel'Ermite. Il débarqua sur le sol dé l'Asie , terre maudite alors, et qui semblait avoir oublié les merveilles dont le ciel lui avait si magnifiquement prodigué le privilège. Les étendards des enfants du Coran profanaient tous les lieux sanctifiés par les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ; et le croissant, remplaçant la croix , dominait les tours désolées de la ville sainte. De tous les points du monde, les chrétiens avaient les yeux tournés vers Jérusalem, le berceau de leur rédemption. Ilsallaienten pèlerinage visiter le Calvaire, le jardin des Oliviers, l'église du Saint-Sépulcre. Ils voyaient là Dieu partout présent. Ils y recevaient avec joie une sainte mort , ou s'en revenaient meilleurs dans leur patrie. Depuis la conversion de Constantin jusqu'à la prise de Jérusalem par le farouche Omar, ce pèlerinage illustre avait été libre. Sous les Musulmans , les pèlerins, traités en étrangers, étaient obligés de payer un tribut pour avoir le droit de se prosterner au Calvaire, l'n moment le calife Haroun-al-Raschid , admirateur de Charlemagne, lui avait solennellement envoyé les clefs du saint tombeau , et il avait entouré de sa protection puissante les pèlerins de la Palestine. Mais après lui, les Turcs ayant conquis une partie de la terre d'Israël , ce n'était qu'en bravant des périls sans nombre que les chrétiens pouvaient entrer dans la ville où était mort le Fds de Dieu. Malgré les récits lugubres des barbaries qui se comDigitized by Google

DE LA TERRE- SAINTE. t!l mettaient à Jérusalem , la foi était si vive dans certaines Ames qu'il y avait toujours des Mêles embrasés du désir de faire le saint voyage. Quand l'évêque le leur avait permis, qu'il les avait jugés dignes de visiter la ville du Seigneur, ou qu'il leur avait imposé ce pèlerinage, ce qui avait lieu souvent dans les grandes expiations', ils recevaient le bourdon et la panetière bénite. Le suzerain de %qui ils dépendaient leur donnait une charte ou passe-port; leurs parents et le clergé de leur paroisse les conduisaient en procession, priant et bénissant, jusqu'aux limites du territoire oîi ils étaient nés; et le pèlerin allait , reçu dans les châteaux et dans les monastères , honoré comme un serviteur de Jésus -Christ, respecté comme un être con1 Ainsi le pape Grégoire VII, en 1075, imposa le pèlerinage de Jérusalem à l'abominable Censius , qui avait odieusement attenté à sa liberté et à sa vie. En 8G8, un seigneur breton, nommé Frotmond, meurtrier de son oncle et du plus jeune de ses frères, avait fait trois fois le pèlerinage du Saint- Sépulcre pour obtenir l'entière rémission desescrimes. Foulques d'Anjou et Robert de Normandie, père de Guillaume-le-Conquérant , avaient fait la même pénitence au commencement du onzième siècle. Ce siècle était une époque de désordres et de crimes , où le mal était si répandu que les princes se bornaient à obtenir quelques jours de paix et de justice dans l'année. C'est ce qu'on appelait paix de Dieu ou trêves du Soigneur. « Les lecteurs qui n'ont lu que les livres bleus ne sauraient s'arracher de la tète le préjugé que les guerres de cette époque , que Grégoire VII appelait si bien le siècle île fer, eurent lieu à cause des excommunications, et que sans les excommunications on ne se serait pas battu. C'est la plus grande de toutes les erreurs. On se battait avant, on se battait après. La paix n'est pas possible partout où la souveraineté n'est pas assurée. Or elle ne l'était point alors. Nulle part elle ne durait assez pour se faire respecter. L'Empire même, étant électif, n'inspirait point cette sorte de respect qui n'appartient qu'à l'hérédité. Les changements, les usurpations, les vœux outrés t Digitized by Google

mettaient à Jérusalem, la foi était si vive dans certaines âmes qu'il y avait toujours des fidèles embrasés du désir de faire le saint voyage. Quand l'évêque le leur avait permis, qu'il les avait jugés dignes de visiter la ville du Seigneur, ou qu'il leur avait imposé ce pèlerinage, ce qui avait lieu souvent dans les grandes expiations[1], ils recevaient le bourdon et la panetière bénite. Le suzerain de qui ils dépendaient leur donnait une charte ou passe-port; leurs parents et le clergé de leur paroisse les conduisaient en procession, priant et bénissant, jusqu'aux limites du territoire où ils étaient nés; et le pèlerin allait, reçu dans les châteaux et dans les monastères, honoré comme un serviteur de Jésus-Christ, respecté comme un être con-

[1] Ainsi le pape Grégoire VII, en 1075, imposa le pèlerinage de Jérusalem à l'abominable Censius, qui avait odieusement attenté à sa liberté et à sa vie. En 868, un seigneur breton, nommé Frotmond, meurtrier de son oncle et du plus jeune de ses frères, avait fait trois fois le pèlerinage du Saint-Sépulcre pour obtenir l'entière rémission de ses crimes. Foulques d'Anjou et Robert de Normandie, père de Guillaume-le-Conquérant, avaient fait la même pénitence au commencement du onzième siècle. Ce siècle était une époque de désordres et de crimes, où le mal était si répandu que les princes se bornaient à obtenir quelques jours de paix et de justice dans l'année. C'est ce qu'on appelait paix de Dieu ou trèves du Seigneur.

« Les lecteurs qui n'ont lu que les livres bleus ne sauraient s'arracher de la tête le préjugé que les guerres de cette époque, que Grégoire VII appelait si bien le siècle de fer, eurent lieu à cause des excommunications, et que sans les excommunications on ne se serait pas battu. C'est la plus grande de toutes les erreurs. On se battait avant, on se battait après. La paix n'est pas possible partout où la souveraineté n'est pas assurée. Or elle ne l'était point alors. Nulle part elle ne durait assez pour se faire respecter. L'Empire même, étant électif, n'inspirait point cette sorte de respect qui n'appartient qu'à l'hérédité. Les changements, les usurpations, *les vœux outrés*,

22 PÈLERINS sacré à Dieu, protégé par les chevaliers, exempt de tous droits de péage ’. Il traversait saus danger, dans les pays chrétiens, les armées et les champs de bataille. Mais, en arrivant dans la Palestine , il n’avait que rarement le bonheur d’atteindre le but de ses vœux ardents. Lietbert, évéque de Cambrai, était parti en lO.'ii avec trois mille pèlerins des Pays-Bas ; presque tous avaient péri ; et le prélat s’en était revenu tout navré, sans avoir mouillé de ses larmes le tombeau du Seigneur Jésus. Dix ans après, sept mille chrétiens de la Belgique et de la Neerlande avaient pris aussi le chemin de l’Orient , et n’avaient pas été beaucoup plus fortunés que les compagnons de Lietbert. La plupart de ceux qui, en très-petit nombre, avaient pu s’approcher enfin de Jérusalem, nus, dépouillés de tout, meurtris par les Turcs , erraient misérablement autour des remparts où reposait lé tombeau de Jésus-Christ, et ne pouvaient entrer dans la cité sainte, objet de tant de les projets vastes, devaient être les idées à la mode ; et réellement ces idées régnaient dans tous les esprits. La vile et abominable politique de Machiavel est infectée de cet esprit de brigandage ; c’est la politique des coupe-gorges qui, dans le quinzième siècle encore, occupait une foule de grandes tètes. Elle n'a guère qu'un problème : Comment un assassin pourra t-il en prévenir un autre ? Il n’y avait pas alors en Allemagne ni en Italie un seul souverain qui se crût propriétaire sûr de ses états et qui ne convoitât ceux do son voisin. Pour comble de malheur, la souveraineté morcelée se livrait par lambeaux aux princes en état de l’acheter. Il n’y avait pas de château qui ne recelât un brigand ou le fils d’un brigand » (Joseph de Maistre, du Pape, liv. it.) 1 Ou verra ces détails dans le pèlerinage d’Olivier Leefdale. Digitized by Google

sacré à Dieu, protégé par les chevaliers, exempt de tous droits de péage [1].

Il traversait sans danger, dans les pays chrétiens, les armées et les champs de bataille. Mais, en arrivant dans la Palestine, il n'avait que rarement le bonheur d'atteindre le but de ses vœux ardents.

Lietbert, évêque de Cambrai, était parti en 1054 avec trois mille pèlerins des Pays-Bas ; presque tous avaient péri ; et le prélat s'en était revenu tout navré, sans avoir mouillé de ses larmes le tombeau du Seigneur Jésus.

Dix ans après, sept mille chrétiens de la Belgique et de la Neerlande avaient pris aussi le chemin de l'Orient, et n'avaient pas été beaucoup plus fortunés que les compagnons de Lietbert. La plupart de ceux qui, en très-petit nombre, avaient pu s'approcher enfin de Jérusalem, nus, dépouillés de tout, meurtris par les Turcs, erraient misérablement autour des remparts où reposait le tombeau de Jésus-Christ, et ne pouvaient entrer dans la cité sainte, objet de tant de

les projets vastes, devaient être les idées à la mode ; et réellement ces idées régnaient dans tous les esprits. La vile et abominable politique de Machiavel est infectée de cet esprit de brigandage ; c'est la politique des coupe-gorges qui, dans le quinzième siècle encore, occupait une foule de grandes têtes. Elle n'a guère qu'un problème : *Comment un assassin pourra t-il en prévenir un autre ?* Il n'y avait pas alors en Allemagne ni en Italie un seul souverain qui se crût propriétaire sûr de ses états et qui ne convoitât ceux de son voisin. Pour comble de malheur, la souveraineté morcelée se livrait par lambeaux aux princes en état de l'acheter. Il n'y avait pas de château qui ne recélât un brigand ou le fils d'un brigand..... » (Joseph de Maistre, *du Pape*, liv. II.)

[1] On verra ces détails dans le pèlerinage d'Olivier Leefdale.

DE LA TERRE-SAINTE. 23 «* soupirs, s’ils n’avaient pas une pièce d'or qu’il leur fallait payer à la porte. On trouve dans Voigt* un curieux épisode du grand pèlerinage de 1064. Nous croyons utile de le citer: « Pendant l’automne de 1064, une foule de chrétiens des Pays-Bas et de l’Allemagne, à la tête desquels se trouvaient Guillaume, évêque d’Utrecht, Sigefroid, évêquê de Mayence, Gunlher, évêque de Bamberg, Otton, évêque de Ratisbonne, et beaucoup d’autres seigneurs , se déterminèrent à partir pour Jérusalem , afin de visiter le Saint-Sépulcre et d’y faire des prières mêlées de larmes. » Mais ces pèlerins eurent l’imprudence de laisser voir en route leurs richesses. Partout les habitants des villes et des campagnes accouraient en foule sur leur passage , pour les voir et pour admirer leur faste. Ils étaient déjà sur le territoire des Sarrasins, à une journée de la ville de Ramla, lorsque, la veille de Pâques, vers les trois heures de l’après-midi, ils se virent assaillis par une troupe d’Arabes qui , à la nouvelle de leur arrivée, s’étaient armés pour les piller. Le combat fut bientôt engagé. Au premier choc , un grand nombre de chrétiens tombèrent, grièvement meurtris et dépouillés de tout ce qu’ils possédaient. Guillaume d’Utrecht restait sur le champ de bataille, à demi mort, nu et blessé au bras ; ses serviteurs l’emportèrent et le sauvèrent. Les chrétiens , se défendant à coups de pierre, gagnèrent peu à peu , non loin de la route, un village qu’ils prirent pour Capharnaüm. 1 J. Voigt, Histoire du pape Grégoire Vil et de son siècle, chap. ni et vin. Digitized by Google

U PÈLERINS » Là , ils se réfugièrent dans une cour, dont l’enceinte très-basse et très-faible menaçait ruine. Il y avait dans cette cour une maison dont l’appartement supérieur était admirablement disposé pour la défense. L’archevêque de Mayence, l'évêque de Bamberg et leurs ecclésiastiques s’y logèrent. Les autres prélats restèrent en bas. Les laïques se placèrent à l’enceinte, afin de soutenir l’attaque de l’ennemi. Pendant que les Arabes faisaient pleuvoir une nuée de traits, les chrétiens se précipitèrent sur eux , en désarmèrent plusieurs et, sortant de l’enceinte, leur livrèrent un combat corps à corps. » Les Arabes, voyant qu’ils avaient à faire à des ennemis intrépides, investirent la maison, afin de réduire par la famine et l’épuisement ceux qu’ils ne pouvaient entamer. Ils divisèrent leurs forces, qui se portaient, dit-on, à douze mille hommes, et se relevèrent sans cesse, afin de ne laisser aux chrétiens aucun relâche. » Les pèlerins combattirent le lendemain , jour de Pâques, jusqu’à trois heures de l'après-midi, sans avoir pu prendre ni nourriture ni repos. Le jour suivant, poussés par la faim, la fatigue et le désespoir, ils suivirent le conseil d’un prêtre qui leur dit que Dieu n’avait jamais abandonné ceux qui se dévouaient à lui et à son Fils ; ils envoyèrent aux Arabes un interprète demandant à capituler. Le chef barbare s’avança à cheval; et, après avoir pris l’interprète avec lui , il enlra dans la maison , suivi de dix-sept de ses compagnons, les plus distingués de sa troupe. Il laissa à la porte son fils , avec des gardes , afin d’empêcher tout autre d’y entrer. Digitized by Google

» Là, ils se réfugièrent dans une cour, dont l'enceinte très-basse et très-faible menaçait ruine. Il y avait dans cette cour une maison dont l'appartement supérieur était admirablement disposé pour la défense. L'archevêque de Mayence, l'évêque de Bamberg et leurs ecclésiastiques s'y logèrent. Les autres prélats restèrent en bas. Les laïques se placèrent à l'enceinte, afin de soutenir l'attaque de l'ennemi. Pendant que les Arabes faisaient pleuvoir une nuée de traits, les chrétiens se précipitèrent sur eux, en désarmèrent plusieurs et, sortant de l'enceinte, leur livrèrent un combat corps à corps.

» Les Arabes, voyant qu'ils avaient à faire à des ennemis intrépides, investirent la maison, afin de réduire par la famine et l'épuisement ceux qu'ils ne pouvaient entamer. Ils divisèrent leurs forces, qui se portaient, dit-on, à douze mille hommes, et se relevèrent sans cesse, afin de ne laisser aux chrétiens aucun relâche.

» Les pèlerins combattirent le lendemain, jour de Pâques, jusqu'à trois heures de l'après-midi, sans avoir pu prendre ni nourriture ni repos. Le jour suivant, poussés par la faim, la fatigue et le désespoir, ils suivirent le conseil d'un prêtre qui leur dit que Dieu n'avait jamais abandonné ceux qui se dévouaient à lui et à son Fils; ils envoyèrent aux Arabes un interprète demandant à capituler. Le chef barbare s'avança à cheval; et, après avoir pris l'interprète avec lui, il entra dans la maison, suivi de dix-sept de ses compagnons, les plus distingués de sa troupe. Il laissa à la porte son fils, avec des gardes, afin d'empêcher tout autre d'y entrer.

DE LA TERRE -SAINTE. 25 » Il monta , accompagné de quelques-uns des siens, dans la chambre de l'archevêque de Mayence et de l'évêque de Bamberg. Ce dernier demanda un libre passage, offrant de livrer ce qu'il avait. Mais l'Arabe, furieux et exaspéré par une résistance de trois jours, répliqua que c'était à lui de prescrire des conditions et non à eux ; qu'il voulait manger leur chair et boire leur sang. Il prit en même temps le turban dont, suivant l'usage du pays, sa tête était ornée, le déroula et le jeta autour du cou du prélat pour l'étrangler. Celui-ci , tout calme et de sang-froid qu'il était , allongea un si solide coup de poing dans le visage de l'Arabe, qu'il le jeta par terre. Les autres pèlerins se jetèrent sur ses compagnons et leur lièrent les mains derrière le dos. » A leurs eris effroyables , les chrétiens qui étaient aux portes s'encouragèrent et attaquèrent la garde arabe , dont une partie fut massacrée et l'autre mise en fuite. Ce succès ranima les pèlerins , qui empêchèrent leurs ennemis de pénétrer dans la maison. Peu après, ceux de l'étage supérieur descendirent, menant devant eux les chefs liés , les exposant aux lieux où les traits tombaient le plus fort , tenant sur leurs tètes le glaive suspendu , et menaçant de tuer leurs captifs si le combat ne cessait sur-le-champ. A la prière de ces prisonniers, le fils du chef des Arabes ordonna à sa troupe furieuse de mettre bas les armes. Au même moment arriva aux chrétiens un messager, envoyé par leurs frères qui étaient parvenus à gagner Kamla, après avoir été complètement dépouillés, et qui leur annonçait que le gouverneur de celte ville, Digilized by Google

» Il monta, accompagné de quelques-uns des siens, dans la chambre de l'archevêque de Mayence et de l'évêque de Bamberg. Ce dernier demanda un libre passage, offrant de livrer ce qu'il avait. Mais l'Arabe, furieux et exaspéré par une résistance de trois jours, répliqua que c'était à lui de prescrire des conditions et non à eux; qu'il voulait manger leur chair et boire leur sang. Il prit en même temps le turban dont, suivant l'usage du pays, sa tête était ornée, le déroula et le jeta autour du cou du prélat pour l'étrangler. Celui-ci, tout calme et de sang-froid qu'il était, allongea un si solide coup de poing dans le visage de l'Arabe, qu'il le jeta par terre. Les autres pèlerins se jetèrent sur ses compagnons et leur lièrent les mains derrière le dos.

» A leurs cris effroyables, les chrétiens qui étaient aux portes s'encouragèrent et attaquèrent la garde arabe, dont une partie fut massacrée et l'autre mise en fuite. Ce succès ranima les pèlerins, qui empêchèrent leurs ennemis de pénétrer dans la maison. Peu après, ceux de l'étage supérieur descendirent, menant devant eux les chefs liés, les exposant aux lieux où les traits tombaient le plus fort, tenant sur leurs têtes le glaive suspendu, et menaçant de tuer leurs captifs si le combat ne cessait sur-le-champ. A la prière de ces prisonniers, le fils du chef des Arabes ordonna à sa troupe furieuse de mettre bas les armes. Au même moment arriva aux chrétiens un messager, envoyé par leurs frères qui étaient parvenus à gagner Ramla, après avoir été complétement dépouillés, et qui leur annonçait que le gouverneur de cette ville,

 moyennant une somme convenue, venait à leur secours avec des troupes nombreuses. A cette nouvelle, les Arabes prirent la fuite. » Le secours arriva en effet : les chrétiens livrèrent au gouverneur leurs captifs et la somme stipulée, et ils arrivèrent heureusement à Rarnla. Une escorte leur fut donnée ensuite pour les mettre à l'abri des Itrigands et les conduire jusqu'à Jérusalem. Ils n'eurent plus' à souffrir, ni pendant leur voyage, ni dans leur retour. Gunther de Bamberg, celui qui avait donné le coup de poing , mourut subitement en Hongrie. Sigefroid de Mayence rentra dans son évêché. Guillaume d'Ulrecht revint aussi sur son siège, où il se montra plus guerrier que pontife, et prit parti pour l'Empereur contre Grégoire VH'. » Nous pourrions multiplier les récits de ce genre; 1 Voigt a remarqué , dans tout te' cours de son histoire de Grégoire VII, que tous tes ennemis de ce saint pontife eurent une fin déplorable ; comme si Dieu eut voulu manifester, avec la dernière évidence, que sa main était sur Grégoire. Transcrivons en passant ce qui concerne ce Guillaume d'Ulrecht : « Henri IV s'était rendu à Utreeht pour célébrer les fêtes de Pâques, qui commençaient l'année 1076 ; car l'évêque Guillaume, homme actif et entreprenant , lui était entièrement dévoué. Ce fut en cette ville que l'ambassadeur de Henri IV, revenant de Rome, le rejoignit et lui remit la sentence d'excommunication que le Pape avait prononcée contre lui. Dans le premier moment, le prince en fut extrêmement frappé; mais, d'après le conseil de Guillaume, il cacha son trouble et affecta de l'inditrércnce. Tout cela se passait quelques jours avant Pâques. » Le jour de la fêle, l'évéque entra dans l'église en grande pompe et monta en chaire. A peine eut-il prononcé quelques mots sur le texte de l'Évangile, qu'il se mit à faire une sortie violente contre le Pape, le traitant de parjure, de faux apétre , et ajoutant d'un ton Digitized by Google

moyennant une somme convenue, venait à leur secours avec des troupes nombreuses. A cette nouvelle, les Arabes prirent la fuite.

» Le secours arriva en effet : les chrétiens livrèrent au gouverneur leurs captifs et la somme stipulée, et ils arrivèrent heureusement à Ramla. Une escorte leur fut donnée ensuite pour les mettre à l'abri des brigands et les conduire jusqu'à Jérusalem. Ils n'eurent plus à souffrir, ni pendant leur voyage, ni dans leur retour. Gunther de Bamberg, celui qui avait donné le coup de poing, mourut subitement en Hongrie. Sigefroid de Mayence rentra dans son évêché. Guillaume d'Utrecht revint aussi sur son siége, où il se montra plus guerrier que pontife, et prit parti pour l'Empereur contre Grégoire VII[1]. »

Nous pourrions multiplier les récits de ce genre;

[1] Voigt a remarqué, dans tout le cours de son histoire de Grégoire VII, que tous les ennemis de ce saint pontife eurent une fin déplorable ; comme si Dieu eût voulu manifester, avec la dernière évidence, que sa main était sur Grégoire. Transcrivons en passant ce qui concerne ce Guillaume d'Utrecht :

« Henri IV s'était rendu à Utrecht pour célébrer les fêtes de Pâques, qui commençaient l'année 1076 ; car l'évêque Guillaume, homme actif et entreprenant, lui était entièrement dévoué. Ce fut en cette ville que l'ambassadeur de Henri IV, revenant de Rome, le rejoignit et lui remit la sentence d'excommunication que le Pape avait prononcée contre lui. Dans le premier moment, le prince en fut extrêmement frappé; mais, d'après le conseil de Guillaume, il cacha son trouble et affecta de l'indifférence. Tout cela se passait quelques jours avant Pâques.

» Le jour de la fête, l'évêque entra dans l'église en grande pompe et monta en chaire. A peine eut-il prononcé quelques mots sur le texte de l'Évangile, qu'il se mit à faire une sortie violente contre le Pape, le traitant de parjure, de faux apôtre, et ajoutant d'un ton

DE LA TERRE-SAINTE. 27 mais tous ces pèlerinages n’étaient que des Faits isolés. En vain Grégoire VU avait médité la délivrance du Saint-Sépulcre ; en vain l’empereur Alexis Comnène , menacé par les Turcs, suppliait les chrétiens de T Europe de protéger aussi la ville de Constantin ; les chrétiens de l’Europe , occupés à se déchirer entre eux dans de petites guerres qui renaissaient tous les jours, ne donnaient pas l’espoir qu’ils s’entendraient jamais pour une ligue générale soumise à l’étendard de la Croix. Il fallait qu’un obscur pèlerin, doué d'un cœur de feu, « un homme dont le corps était petit, mais dont l’ûme était grande, » le pauvre ermite Pierre, conduit par le doigt de Dieu , vînt soulever l’Occident tout entier et le lancer sur l’Orient. Le comte de Flandre Robert- le-Frison était parti en 1 085 pour le saint voyage, à peu près en même temps que Conrad de Luxembourg, à qui on avait imposé railleur : El» bien ! c'est par un tel homme que notre souverain a été excommunié, anathème qui ne mérite que nos risées!... » Mais, au sortir de l'église, l'évèque calomniateur tomba dangereusement malade. Au milieu des plus horribles souffrances de l’âme et du corps, il demandait pardon.à Dieu, le suppliant de lui accorder la vie éternelle, qu’il avait perdue, disait-il, en soutenant Henri dans sa conduite déréglée et en parlant du Saint-Père d'une manière infâme et mensongère. — Allez dire au Prince, criait-il en s’adressant aux serviteurs de Henri , que lui et moi et tous ceux qui ont favorisé ses dérèglements nous sommes perdus dans l’éternité. n Et comme les clercs qui l’entouraient le priaient de ne pas parler de la sorte : — Et pourquoi ne dirais-je pas , reprit-il , ce qui est clair et évident à mon esprit ? Ne voyez-vous pas les démons qui se tiennent à mon chevet pour se saisir de mon âme aussitôt quelle sortira de mon corps? Je vous en conjure, vous et tous les fidèles , « ne priez pas pour moi après ma mort. — Sur cela, il expira dans le désespoir. » (J. Voigt, chap. vui.) Digitized by Google

mais tous ces pèlerinages n'étaient que des faits isolés. En vain Grégoire VII avait médité la délivrance du Saint-Sépulcre ; en vain l'empereur Alexis Comnène, menacé par les Turcs, suppliait les chrétiens de l'Europe de protéger aussi la ville de Constantin ; les chrétiens de l'Europe, occupés à se déchirer entre eux dans de petites guerres qui renaissaient tous les jours, ne donnaient pas l'espoir qu'ils s'entendraient jamais pour une ligue générale soumise à l'étendard de la Croix. Il fallait qu'un obscur pèlerin, doué d'un cœur de feu, « un homme dont le corps était petit, mais dont l'âme était grande, » le pauvre ermite Pierre, conduit par le doigt de Dieu, vînt soulever l'Occident tout entier et le lancer sur l'Orient.

Le comte de Flandre Robert-le-Frison était parti en 1085 pour le saint voyage, à peu près en même temps que Conrad de Luxembourg, à qui on avait imposé

railleur : Eh bien ! c'est par un tel homme que notre souverain a été excommunié, anathème qui ne mérite que nos risées !...

» Mais, au sortir de l'église, l'évêque calomniateur tomba dangereusement malade. Au milieu des plus horribles souffrances de l'âme et du corps, il demandait pardon à Dieu, le suppliant de lui accorder la vie éternelle, qu'il avait perdue, disait-il, en soutenant Henri dans sa conduite déréglée et en parlant du Saint-Père d'une manière infâme et mensongère. — Allez dire au Prince, criait-il en s'adressant aux serviteurs de Henri, que lui et moi et tous ceux qui ont favorisé ses déréglements nous sommes perdus dans l'éternité.

» Et comme les clercs qui l'entouraient le priaient de ne pas parler de la sorte : — Et pourquoi ne dirais-je pas, reprit-il, ce qui est clair et évident à mon esprit ? Ne voyez-vous pas les démons qui se tiennent à mon chevet pour se saisir de mon âme aussitôt qu'elle sortira de mon corps? Je vous en conjure, vous et tous les fidèles, ne priez pas pour moi après ma mort. — Sur cela, il expira dans le désespoir. » (J. Voigt, chap. VIII.)

 celte pénitence pour avoir combattu contre P Église. Pierre-l’ Ermite avait suivi les chrétiens compagnonsde Robert. Non content de s’ être humilié avec eux devant le tombeau de son Dieu, il se crut bientôt appelé à une plus haute mission. Pendant que ceux d’entre eux qui avaient survécu à leurs souffrances regagnaient consolés les ports de l’Europe , Pierre était demeuré dans la Terre -Sainte. Il visita tous les lieux consacrés par les divins miracles. Il mesura de ses yeux les douleurs des fidèles et les profanations des barbares. 11 conçut dès lors le ferme projet d'appeler les chrétiens aux armes. Le patriarche de Jérusalem, Siméon, vit en lui tout d’un coup l’instrument que Dieu destinait à sa délivrance. Il l’embrassa en pleurant, le bénit et le chargea , comme messager de Dieu , d’aller appeler à la guerre sainte les enfants de l’Europe ’. Pierre, muni des lettres du patriarche, s’embarqua plein d’ardeur, plein d’enthousiasme et plein de foi. II n’arriva en Italie qu’au printemps de l’année 1095. Il alla se jeter aussitôt aux genoux du Souverain Pontife. C’était son ancien prisonnier, l’évêque d’Ostie, maintenant Urbain IL Dès que le Pape l’eût entendu, il confirma comme par inspiration les paroles de Siméon; et à l’instant 1 On lit dans plusieurs relations qu’avant de quitter Jérusalem pour prêcher la guerre de la Croix, Pierre passa toute une nuit en prières dans l’église du Saint-Sépulcre ; qu’il y eut une vision qui l’encouragea à poursuivre sa généreuse entreprise et qui lui en promit le succès. Noire Seigneur lui-même, dit-on, lui apparut et lui dit: Levez-vous; partez promptement, et faites sans peur ce qui vous est inspiré, car je serai avec vous. — Surge, propera, et quœ tibisunt injuncta intrepidus perage. Ego cnim tecum ero. (Moianus, 45 julii.) Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉDICATION DE PIERRE L'ERMITE. Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

(Page 29.)

Imprimé par PLON frères

DH LA TERRE-SAINTE. 2a il chargea Pierre d'aller prêcher la guerre sainte. Le messager de Dieu, animé du zèle et de la flamme des prophètes, traverse l'Italie, franchit les Alpes, parcourt l'Allemagne , les Pays-Bas et la France. Il cheminait sans faste, monté sur un âne, vêtu de sa robe d'ermite rade et grossière, le corps ceint d'une corde, la tête découverte, les pieds nus, ne se comptant pour rien , mais ne doutant pas de celui dont il portait la parole. Dans les cités, dans les hameaux, sur les places publiques et à la porte des églises , dans les nobles manoirs et sous les toits de chaume, il annonçait aux chrétiens que le moment était venu de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. . Sa parole remuait les cœurs. Il racontait, avec une poitrine bouleversée de sanglots , les douleurs de la Terre-Sainte, et peignait sous des couleurs énergiques le deuil de Jérusalem. Les guerriers qui l'entendaient, qui le voyaient gémir et pleurer, croyaient et pleuraient avec lui , l'interrompaient au milieu de ses récits , secouaient leurs armes et murmuraient de frémissantes paroles, qui étaient déjà le serment de combattre. Partout on regarda Pierre comme l'envoyé du ciel. On. touchait avec respect son vêtement flétri. On s'estimait heureux de posséder quelques poils de sa pauvre monture. Une fermentation inouïe gagnait toutes les têtes. Tout ce qui portait un cœur vaillant avec une âme chrétienne demanda à marcher enfin sous la bannière de la Croix et à mourir pour la cause de JésusChrist. Digitized by Google

il chargea Pierre d'aller prêcher la guerre sainte.

Le messager de Dieu, animé du zèle et de la flamme des prophètes, traverse l'Italie, franchit les Alpes, parcourt l'Allemagne, les Pays-Bas et la France. Il cheminait sans faste, monté sur un âne, vêtu de sa robe d'ermite rude et grossière, le corps ceint d'une corde, la tête découverte, les pieds nus, ne se comptant pour rien, mais ne doutant pas de celui dont il portait la parole.

Dans les cités, dans les hameaux, sur les places publiques et à la porte des églises, dans les nobles manoirs et sous les toits de chaume, il annonçait aux chrétiens que le moment était venu de délivrer le tombeau de Jésus-Christ.

Sa parole remuait les cœurs. Il racontait, avec une poitrine bouleversée de sanglots, les douleurs de la Terre-Sainte, et peignait sous des couleurs énergiques le deuil de Jérusalem. Les guerriers qui l'entendaient, qui le voyaient gémir et pleurer, croyaient et pleuraient avec lui, l'interrompaient au milieu de ses récits, secouaient leurs armes et murmuraient de frémissantes paroles, qui étaient déjà le serment de combattre.

Partout on regarda Pierre comme l'envoyé du ciel. On touchait avec respect son vêtement flétri. On s'estimait heureux de posséder quelques poils de sa pauvre monture. Une fermentation inouïe gagnait toutes les têtes. Tout ce qui portait un cœur vaillant avec une âme chrétienne demanda à marcher enfin sous la bannière de la Croix et à mourir pour la cause de Jésus-Christ.

30 CONCILE DE LA CROISADE. CHAPITRE IV. DU CONCILE QUI DÉCIDA I.A CROISADE. Voici la guerre qui ra expier tous les crimes. Discours d'Urbain II. Le pape Urbain II indiqua promptement un concile à Plaisance pour y arrêter la guerre de Jérusalem. Quatre mille ecclésiastiques et trente mille laïques se rendirent à cette assemblée, qu'on fut obligé de tenir dans une plaine. Mais l'Italie, troublée comme l'Allemagne par Henri IV, était froide et insensible. Ce concile ne put rien produire. Urbain en convoqua donc un autre dans des régions plus zélées, sur le sol des Francs. Le rendezvous fut donné à Clermont, en Auvergne. L'alïluence y fut plus grande qu'à Plaisance ; et, quoiqueau mois de novembre, toutes les plaines qui environnent Clermont devinrent un camp immense où se pressaient cent mille guerriers. Le concile préluda par des mesures de police générale; la Paix-de-Dieu, qui interdisait les guerres particulières, fut proclamée comme loi pour tous. Des anathèmes furent prononcés contre tout homme qui oserait la violer. On déclara sacrés et spécialement sous la tutelle de Dieu les orphelins et les veuves, les marchands et les laboureurs. Toutes les églises, toutes les chapelles, toutes les croix placées aux carrefours, furent décrétées solennellement asiles contre la violence. Digitized by Google

CHAPITRE IV.

DU CONCILE QUI DÉCIDA LA CROISADE.

Voici la guerre qui va expier tous les crimes.
DISCOURS D'URBAIN II.

Le pape Urbain II indiqua promptement un concile à Plaisance pour y arrêter la guerre de Jérusalem. Quatre mille ecclésiastiques et trente mille laïques se rendirent à cette assemblée, qu'on fut obligé de tenir dans une plaine.

Mais l'Italie, troublée comme l'Allemagne par Henri IV, était froide et insensible. Ce concile ne put rien produire. Urbain en convoqua donc un autre dans des régions plus zélées, sur le sol des Francs. Le rendez-vous fut donné à Clermont, en Auvergne. L'affluence y fut plus grande qu'à Plaisance; et, quoique au mois de novembre, toutes les plaines qui environnent Clermont devinrent un camp immense où se pressaient cent mille guerriers.

Le concile préluda par des mesures de police générale; la Paix-de-Dieu, qui interdisait les guerres particulières, fut proclamée comme loi pour tous. Des anathèmes furent prononcés contre tout homme qui oserait la violer. On déclara sacrés et spécialement sous la tutelle de Dieu les orphelins et les veuves, les marchands et les laboureurs. Toutes les églises, toutes les chapelles, toutes les croix placées aux carrefours, furent décrétées solennellement asiles contre la violence.

CONCILE DE LA CROISADE. 31 La dixième séance du concile , attendue de tous , se tint sur la grande place de Clermont, au milieu d'une foule innombrable. Le Pape, entouré de ses cardinaux, s'avança sur l'estrade. Dès qu'on vit à sa droite l'ermite Pierre, sous son pauvre vêtement, le silence le plus profond domina les masses compactes. Le Souverain-Pontife parla le premier. Son discours nous a été conservé parmi les actes du concile. C'est le style du temps, hérissé de citations, d'expressions figurées, de locutions de l'époque. Nous en citerons pourtant quelques beaux passages. « Les fils de l'Égypte esclave occupent par la violence le berceau de notre salut et la patrie de notre Dieu , dit gravement le chef de l'Église. Ce tombeau , où la mort n'a pu garder sa victime, est souillé par ceux qui ne doivent ressusciter un jour que pour servir d'aliment au feu éternel. Ainsi le peuple que le Christ a béni gémit et succombe. Et si les gardiens du Calvaire, si les chrétiens de Jérusalem, concitoyens de l'Homme-Dieu, restent encore au milieu de tant de misères, c'est qu'ils craignent de laisser sans prêtres et sans autels une terre couverte du sang de JésusChrist. » Malheur sur nous , guerriers ! poursuivit-il , si nous demeurons calmes quand la ville du Seigneur va périr. Que la guerre sainte s'allume donc ! Que ce soit, désormais la charité et l'amour de nos frères qui nous entraîne aux combats! Que cet amour soit plus fort que la mort même, contre les ennemis de Jésus-Christ! Souvenez-vous des victoires de Charles-Martel et de Charlemagne. Vos pères ont sauvé l'Occident du joug

Dlgitized by Google

La dixième séance du concile, attendue de tous, se tint sur la grande place de Clermont, au milieu d'une foule innombrable. Le Pape, entouré de ses cardinaux, s'avança sur l'estrade. Dès qu'on vit à sa droite l'ermite Pierre, sous son pauvre vêtement, le silence le plus profond domina les masses compactes. Le Souverain-Pontife parla le premier. Son discours nous a été conservé parmi les actes du concile. C'est le style du temps, hérissé de citations, d'expressions figurées, de locutions de l'époque. Nous en citerons pourtant quelques beaux passages.

« Les fils de l'Égypte esclave occupent par la violence le berceau de notre salut et la patrie de notre Dieu, dit gravement le chef de l'Église. Ce tombeau, où la mort n'a pu garder sa victime, est souillé par ceux qui ne doivent ressusciter un jour que pour servir d'aliment au feu éternel. Ainsi le peuple que le Christ a béni gémit et succombe. Et si les gardiens du Calvaire, si les chrétiens de Jérusalem, concitoyens de l'Homme-Dieu, restent encore au milieu de tant de misères, c'est qu'ils craignent de laisser sans prêtres et sans autels une terre couverte du sang de Jésus-Christ.

» Malheur sur nous, guerriers! poursuivit-il, si nous demeurons calmes quand la ville du Seigneur va périr. Que la guerre sainte s'allume donc! Que ce soit désormais la charité et l'amour de nos frères qui nous entraîne aux combats! Que cet amour soit plus fort que la mort même, contre les ennemis de Jésus-Christ! Souvenez-vous des victoires de Charles-Martel et de Charlemagne. Vos pères ont sauvé l'Occident du joug

 des Sarrasins. Des exploits plus grands encore vous appellent aujourd'hui. Vous qui aimez à combattre, réjouissez- vous; voici une guerre que Dieu même ordonne. Voici le moment de montrer si vous êtes vaillants et courageux. Vous qni vendiez votre bras pour un vil salaire, allez maintenant, armés du glaive des Machabées, défendre la maison d'Israël. Ce ne sont plus les injures des hommes, c'est l'injure de Dieu luimême que vous allez venger. Voici la guerre qui va expier tous les crimes et ouvrir aux braves les porte» du ciel. Si vous triomphez, les royaumes de l'Asie seront votre partage. Si vous succombez, vous mourrez dans les lieux augustes où Jésus-Christ est mort ; et Dieu n'oubliera pas ceux qu'il aura vus sous sa bannière. » Un frémissement universel agitait l'assemblée. Pierre-1' Ermite parla à son tour, d'une voix ardente et attendrie. Il retraça de nouveau la vive peinture des outrages faits par une race infidèle au tombeau de Jésus-Christ, les angoisses des chrétiens, les sacrilèges des Musulmans. 11 représenta les autels du Christ envahis par les barbares et les vases sacrés profanés durant les saints offices , les prêtres foulés aux pieds et battus de verges au milieu de leurs fonctions les plus augustes , les fidèles meurtris et abreuvés de sanglantes avanies, aux jours surtout où expira le Sauveur, où il demeura dans le cercueil , où il se releva d'entre les morts... Lorsqu'au récit de ces horreurs, qui n'étaient que l'expression nue de la vérité, Pierre vit l'assemblée tout en pleurs , il s'écria : — Eh bien ! vous tous qui Digitized by Google

des Sarrasins. Des exploits plus grands encore vous appellent aujourd'hui. Vous qui aimez à combattre, réjouissez-vous; voici une guerre que Dieu même ordonne. Voici le moment de montrer si vous êtes vaillants et courageux. Vous qui vendiez votre bras pour un vil salaire, allez maintenant, armés du glaive des Machabées, défendre la maison d'Israël. Ce ne sont plus les injures des hommes, c'est l'injure de Dieu lui-même que vous allez venger. Voici la guerre qui va expier tous les crimes et ouvrir aux braves les portes du ciel. Si vous triomphez, les royaumes de l'Asie seront votre partage. Si vous succombez, vous mourrez dans les lieux augustes où Jésus-Christ est mort; et Dieu n'oubliera pas ceux qu'il aura vus sous sa bannière. »

Un frémissement universel agitait l'assemblée. Pierre-l'Ermite parla à son tour, d'une voix ardente et attendrie. Il retraça de nouveau la vive peinture des outrages faits par une race infidèle au tombeau de Jésus-Christ, les angoisses des chrétiens, les sacriléges des Musulmans. Il représenta les autels du Christ envahis par les barbares et les vases sacrés profanés durant les saints offices, les prêtres foulés aux pieds et battus de verges au milieu de leurs fonctions les plus augustes, les fidèles meurtris et abreuvés de sanglantes avanies, aux jours surtout où expira le Sauveur, où il demeura dans le cercueil, où il se releva d'entre les morts...

Lorsqu'au récit de ces horreurs, qui n'étaient que l'expression nue de la vérité, Pierre vit l'assemblée tout en pleurs, il s'écria : — Eh bien! vous tous qui

CONCILE DE LA CROISADE. 33 m’écoutez, que répondrez-vous à Dieu, le jour du jugement, lorsqu’il vous demandera ce que vous avez fait de vos armes? Une sourde clameur mélée de sanglots roulait comme les approches d'un ouragan sur toutes les tètes de la foule immense. On ne pouvait distinguer que ces mots : — La guerre! la guerre! — qui éclataient en accents étouffés. Urbain II fit aussitôt un second discours : « Vous venez d’entendre avec nous, mes frères, reprit-il, et nous ne pouvons en parler sans une profonde douleur, par combien de calamités, par combien de souffrances , par combien de cruelles misères , nos frères les chrétiens, membres dû Christ comme nous, à Jérusalem, à Antioche, et dans le reste des villes de l'Orient, sont flagellés , sont opprimés , sont injuriés. Ce sont des frères , sortis du même sein , destinés au. même héritage. Ils sont fils comme vous du même Christ et du même Dieu. Eh bien! dans leurs propres demeures héréditaires, ils sont faits esclaves par des maîtres étrangers. Les uns sont chassés de leurs maisons et de leur pays , et viennent mendier chez vous. Les autres, plus malheureux encore, sont déchirés de coups et vendus sur leur propre patrimoine. Ce sang qui se verse est du sang chrétien , il a été racheté par le sang du Christ. Cette chair qui est livrée aux opprobres et aux tourments est de la chair chrétienne, de la même nature que la chair elle-même de JésusChrist... » Un torrent de voix interrompit le Souverain-Pontife. — La guerre ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! — criaient cent mille assistants. 3 Digitized by Google

m'écoutez, que répondrez-vous à Dieu, le jour du jugement, lorsqu'il vous demandera ce que vous avez fait de vos armes?

Une sourde clameur mêlée de sanglots roulait comme les approches d'un ouragan sur toutes les têtes de la foule immense. On ne pouvait distinguer que ces mots: — La guerre! la guerre! — qui éclataient en accents étouffés. Urbain II fit aussitôt un second discours :

« Vous venez d'entendre avec nous, mes frères, reprit-il, et nous ne pouvons en parler sans une profonde douleur, par combien de calamités, par combien de souffrances, par combien de cruelles misères, nos frères les chrétiens, membres du Christ comme nous, à Jérusalem, à Antioche, et dans le reste des villes de l'Orient, sont flagellés, sont opprimés, sont injuriés. Ce sont des frères, sortis du même sein, destinés au même héritage. Ils sont fils comme vous du même Christ et du même Dieu. Eh bien! dans leurs propres demeures héréditaires, ils sont faits esclaves par des maîtres étrangers. Les uns sont chassés de leurs maisons et de leur pays, et viennent mendier chez vous. Les autres, plus malheureux encore, sont déchirés de coups et vendus sur leur propre patrimoine. Ce sang qui se verse est du sang chrétien, il a été racheté par le sang du Christ. Cette chair qui est livrée aux opprobres et aux tourments est de la chair chrétienne, de la même nature que la chair elle-même de Jésus-Christ... »

Un torrent de voix interrompit le Souverain-Pontife. — La guerre! Dieu le veut! Dieu le veut! — criaient cent mille assistants.

34 CONCILE DE LA CROISADE. — Oui, Dieu le veut ! reprit encore Urbain. Dieu le veut ! Que ce mot soit donc votre cri de guerre. Dieu le veut! Allez, soldats de Dieu. C'est Dieu qui vous ouvre la carrière ! Tous les assistants debout, emportés, entraînés, jurèrent , dans un enthousiasme unanime , de marcher pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Au milieu de ce grand mouvement, Adhémar, évêque du Puy-en-Velay, s'avança sur l'estrade, et s'approchant du Pape , le visage rayonnant , il se mit à genoux, demandant, avec la bénédiction du SaintPère, son congé pour aller en Terre-Sainte. Non-seulement Urbain lui accorda cette demande ; mais il le nomma aussitôt vicaire apostolique de l'expédition. Alors un des cardinaux lut à haute voix une formule de confession générale, comme il s'est fait quelquefois pour les armées au moment d'une bataillé. Tout le monde tomba à genoux en se frappant la poitrine; et le Souverain-Pontife, élevant les mains qui délient, au nom du Seigneur Jésus , donna à tous ceux qui venaient de jurer la guerre sainte, et qui se repentaient de leurs fautes, l'absolution générale. Les guerriers , pour se reconnaître désormais , s'attachèrent au môme instant, sur l'épaule, une petite croix de drap rouge ; ce qui leur fit donner le nom de Croisés , et à la guerre qu'ils avaient jurée le nom de Croisade. Parmi les hommes vaillants qui ce jour-là décidèrent par acclamation la guerre sainte , on remarquait en majorité immense les enfants de la France et des PaysBas. Ils y devaient briller aux premiers rangs. Tous Digitized by Google

— Oui, Dieu le veut! reprit encore Urbain. Dieu le veut! Que ce mot soit donc votre cri de guerre. Dieu le veut! Allez, soldats de Dieu. C'est Dieu qui vous ouvre la carrière!

Tous les assistants debout, emportés, entraînés, jurèrent, dans un enthousiasme unanime, de marcher pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ.

Au milieu de ce grand mouvement, Adhémar, évêque du Puy-en-Velay, s'avança sur l'estrade, et s'approchant du Pape, le visage rayonnant, il se mit à genoux, demandant, avec la bénédiction du Saint-Père, son congé pour aller en Terre-Sainte. Non-seulement Urbain lui accorda cette demande; mais il le nomma aussitôt vicaire apostolique de l'expédition.

Alors un des cardinaux lut à haute voix une formule de confession générale, comme il s'est fait quelquefois pour les armées au moment d'une bataille. Tout le monde tomba à genoux en se frappant la poitrine; et le Souverain-Pontife, élevant les mains qui délient, au nom du Seigneur Jésus, donna à tous ceux qui venaient de jurer la guerre sainte, et qui se repentaient de leurs fautes, l'absolution générale.

Les guerriers, pour se reconnaître désormais, s'attachèrent au même instant, sur l'épaule, une petite croix de drap rouge; ce qui leur fit donner le nom de Croisés, et à la guerre qu'ils avaient jurée le nom de Croisade.

Parmi les hommes vaillants qui ce jour-là décidèrent par acclamation la guerre sainte, on remarquait en majorité immense les enfants de la France et des Pays-Bas. Ils y devaient briller aux premiers rangs. Tous

35 DÉPART DES CROISÉS. firent bénir par le Saint-Père leur croix, leur épée, leur étendard; et quand la voix du vicaire de Jésus-Christ eut appelé le regard de Dieu sur ces armes et sur ceux qui allaient s'en servir pour la défense de la Croix, les chevaliers reprirent à la hâte le chemin de leur pays , et s'en vinrent assembler leurs hommes d'armes
CHAPITRE V. DÉPART DES CROISÉS. — PREPARATIFS DE GODEFROID. Ce fut lui qui accrut la gloire de son peuple ; et son épée était la protection de tout le camp. Les Mach aujLes. Ces contrées qui autrefois portaient le nom de Gaules, et qui sont aujourd'hui la France, la Belgique, les Pays-Bas , les Provinces-Rhénanes , se divisaient alors , depuis les invasions normandes , en une multitude de petites principautés. Philippe I" était roi de France, mais ne possédant qu'un état peu étendu , de la grandeur environ de quatre ou cinq de nos départements d'aujourd'hui; toutes les provinces avaient leurs souverains, ducs ou comtes. Godefroid de Bouillon était duc de Lotharingie. 1 Ainsi donc, dit Joseph de Maistre, en parlant de Pierre-l'Ermite, c'est un simple particulier qui n'a légué à la postérité que son nom de baptême, orné du modeste surnom d'Ermile , qui , aidé seulement de sa foi et de son invincible volonté, va soulever l'Europe, épouvanter l'Asie, briser la féodalité, ennoblir les serfs, transporter le flambeau des sciences ët changer l'Europe. (Du Pape, discours préliminaire.) 3. Digitized by Google

firent bénir par le Saint-Père leur croix, leur épée, leur étendard; et quand la voix du vicaire de Jésus-Christ eut appelé le regard de Dieu sur ces armes et sur ceux qui allaient s'en servir pour la défense de la Croix, les chevaliers reprirent à la hâte le chemin de leur pays, et s'en vinrent assembler leurs hommes d'armes [1].

CHAPITRE V.

DÉPART DES CROISÉS. — PRÉPARATIFS DE GODEFROID.

Ce fut lui qui accrut la gloire de son peuple;
et son épée était la protection de tout le camp.
LES MACHABÉES.

Ces contrées qui autrefois portaient le nom de Gaules, et qui sont aujourd'hui la France, la Belgique, les Pays-Bas, les Provinces-Rhénanes, se divisaient alors, depuis les invasions normandes, en une multitude de petites principautés.

Philippe Ier était roi de France, mais ne possédant qu'un état peu étendu, de la grandeur environ de quatre ou cinq de nos départements d'aujourd'hui; toutes les provinces avaient leurs souverains, ducs ou comtes. Godefroid de Bouillon était duc de Lotharingie.

[1] Ainsi donc, dit Joseph de Maistre, en parlant de Pierre-l'Ermite, c'est un simple particulier qui n'a légué à la postérité que son nom de baptême, orné du modeste surnom d'Ermite, qui, aidé seulement de sa foi et de son invincible volonté, va soulever l'Europe, épouvanter l'Asie, briser la féodalité, ennoblir les serfs, transporter le flambeau des sciences et changer l'Europe. (*Du Pape, discours préliminaire.*)

36 DÉPART DES CROISÉS. Tous les princes du pays des Francs prenaient part à la Croisade, décidés à y marcher en personnes, ou, si des intérêts graves les retenaient dans leurs états, à envoyer sous la bannière de la Croix leurs hommes d'armes et leurs plus vaillants chevaliers. Il en était ainsi dans toutes les contrées dont les prédications de Pierre-l' Ermite avaient convoqué les guerriers au concile de Clermont. On ne s'occupait que de la Croisade. Les plus exaltés, prenant les devants, partaient en désordre pour Jérusalem , armés comme ils pouvaient, sans chefs et sans guides . Les marchands, les laboureurs, les artisans, ne rêvant plus d'autre avenir, s'élançaient en tumulte vers la Palestine, avec une croix rouge sur l'épaule. Les femmes mêmes se croisaient. Les barons et les seigneurs, ne soupçonnant pas les distances, allaient devanteux, avec leurs chiens de chasse, leurs faucons et leurs serviteurs, demandant de temps en temps s'ils étaient toujours sur le chemin de Jérusalem , et s'ils n'y arriveraient pas bientôt. . . Les brigands et les voleurs de grands chemins, qui pullulaient alors, confessaient leurs péchés et voulaient, disaient-ils, les expier en combattant les inûdèlcs. Ce vœu était si général, qu'on ouvrait partout les prisons aux détenus pour dettes et aux coupables dont les délits pouvaient s'atténuer, dès qu'ils manifestaient le désir de se croiser. Une comète qui parut alors acheva d'échauffer les tètes. On raconta mille prodiges. On disait qu'on avait vu l'ombre de Charlemagne exciter les chrétiens à marcher. « C'était un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs. Le plus grand Digitized by Google -4

37 DÉPART DES CROISÉS, nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés; d'autres descendaient les fleuves dans des barques. Ils étaient diversement vêtus , armés de lances , d'épées , de javelots, de massues de fer. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec les serviteurs. Tous juraient d'exterminer les Sarrasins; et de toutes parts retentissait le cri de guerre des Croisés : — Dieu le veut ! Dieu le veut ' ! » Une des premières troupes qui se réunit en forme d'armée et qui s'éleva bientôt au nombre de cent mille combattants , partit des bords de la Meuse. Elle était composée d'hommes de toutes nations. N'ayant point de chef, elle choisit Pierre -l'Ermite, qui, se faisant illusion et croyant que le zèle suffisait à tout, eut la faiblesse de consentir à être un mauvais général , après avoir été un heureux apôtre. 11 ne changea ni de vêtement ni de monture. Lorsqu'il se vit à la tôle de cette multitude trop nombreuse, il la divisa en deux corps. La première colonne marcha sous les ordres d'un capitaine habile et vaillant, que tous les chroniqueurs nomment Gauthier-sansAvoir, apparemment parce qu'il ne possédait pas de domaines. Ce chef, qui avait une innombrable quantité de fantassins et huit chevaux seulement, passa le Rhin le 8 mars 1096. La seconde colonne resta sou1 Midland, Histoire des Croisades, liv. i. Diç

 mise aü commandement de Pierre et suivit l'autre à quelques jours de distance. Ces deux bandes tumultueuses traversèrent heureusement l'Allemagne. Mais chez les Hongrois et chez les Bulgares inhospitaliers, les Croisés, contraints de recourir à la violence pour arracher des vivres, se virent si cruellement maltraités , que des cent mille hommes qui avaient passé le Rhin , le quart à peine arriva à Constantinople, où l'empereur Alexis Comnène, par égard pour le prédicateur de la Croisade, qu'il combla de prévenances , leur fournit des vivres et des vaisseaux. D'autres malheurs les attendaient au delà du Bosphore. L'armée que conduisait Pierre-1' Ermite n'était pas la seule qui se fût engagée aussi imprudemment. Un prêtre allemand , Gotschalk , ayant secondé Pierre , en prêchant la guerre sainte dans son pays, partit sur les pas des premiers Croisés, à la tête de vingt mille hommes qui se firent massacrer en Hongrie. Une autre armée de Croisés , français , flamands et italiens, presque aussi nombreuse que celle de l'Ermite, partit aussi des bords de la Meuse, commandée par deux hommes que l'on ne connaît que sous les noms d'Émicon et Yolkmar. Ceux-là, plus grossiers encore, marchaient au hasard, ignorant jusqu'à la route qu'ils devaient tenir, et dirigés, à ce qu'on assure, par une chèvre et une oie, à qui ils supposaient quelque chose de divin. Dans tons les lieux où ils passaient, ils commençaient la guerre contre les infidèles par le massacre des Juifs, et se montraient sourds à la voix des

Digitized by Google

mise au commandement de Pierre et suivit l'autre à quelques jours de distance.

Ces deux bandes tumultueuses traversèrent heureusement l'Allemagne. Mais chez les Hongrois et chez les Bulgares inhospitaliers, les Croisés, contraints de recourir à la violence pour arracher des vivres, se virent si cruellement maltraités, que des cent mille hommes qui avaient passé le Rhin, le quart à peine arriva à Constantinople, où l'empereur Alexis Comnène, par égard pour le prédicateur de la Croisade, qu'il combla de prévenances, leur fournit des vivres et des vaisseaux.

D'autres malheurs les attendaient au delà du Bosphore.

L'armée que conduisait Pierre-l'Ermite n'était pas la seule qui se fût engagée aussi imprudemment. Un prêtre allemand, Gotschalk, ayant secondé Pierre, en prêchant la guerre sainte dans son pays, partit sur les pas des premiers Croisés, à la tête de vingt mille hommes qui se firent massacrer en Hongrie.

Une autre armée de Croisés, français, flamands et italiens, presque aussi nombreuse que celle de l'Ermite, partit aussi des bords de la Meuse, commandée par deux hommes que l'on ne connaît que sous les noms d'Émicon et Volkmar. Ceux-là, plus grossiers encore, marchaient au hasard, ignorant jusqu'à la route qu'ils devaient tenir, et dirigés, à ce qu'on assure, par une chèvre et une oie, à qui ils supposaient quelque chose de divin. Dans tous les lieux où ils passaient, ils commençaient la guerre contre les infidèles par le massacre des Juifs, et se montraient sourds à la voix des

DÉPART DES CROISÉS. 39 Évêques qui s’opposaient de tout leur pouvoir à de telles barbaries. Presque tous ces Croisés périrent avant d’atteindre l’Asie. Il était réservé aux guerriers plus sages de recueillir les honneurs de la Croisade. Les chefs, rassemblant leurs chevaliers dans des tournois ou dans de sérieuses assemblées , avaient fait leurs préparatifs avec calme. Ce ne fut que huit mois après qu’ils avaient pris la Croix, qu’on les vit se mettre en marche, le 15 août de l'année 1 09G, jour que le Pape leur avait fixé. Leur armée n’avait de ressemblance que le signe avec les trois cent mille Croisés qui, devant eux, ensanglantaient les routes qu’ils allaient parcourir. Godefroid de Bouillon avait le premier levé sa bannière; et toute la chevalerie de la France et des PaysBas avait apprêté ses armes. Le besoin d’expier sa guerre de Rome le rendait plus empressé que tout autre au saint voyage. Pour se procurer de suffisantes ressources, il avait aliéné son comté de Verdun; il avait vendu aux habitants de Metz ses droits sur leur ville; il avait engagé à l’évêque de Liège son duché de Bouillon. De tous côtés il avait rassemblé de l’or et des armes. Il partait, béni par sa pieuse mère, qui devait jouir de ses succès. Tous les barons suivaient son exemple et hâtaient leurs apprêts. Plusieurs se ruinèrent pour leur équipement. Ou en vit même qui se procurèrent par le pillage les moyens d’aller combattre les infidèles. Cette armée régulière était composée de quatre-vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers, tous sachant porter leurs armes. Elle avait des chefs nombreux : GoDigitized by Google

Évêques qui s'opposaient de tout leur pouvoir à de telles barbaries. Presque tous ces Croisés périrent avant d'atteindre l'Asie.

Il était réservé aux guerriers plus sages de recueillir les honneurs de la Croisade. Les chefs, rassemblant leurs chevaliers dans des tournois ou dans de sérieuses assemblées, avaient fait leurs préparatifs avec calme. Ce ne fut que huit mois après qu'ils avaient pris la Croix, qu'on les vit se mettre en marche, le 15 août de l'année 1096, jour que le Pape leur avait fixé. Leur armée n'avait de ressemblance que le signe avec les trois cent mille Croisés qui, devant eux, ensanglantaient les routes qu'ils allaient parcourir.

Godefroid de Bouillon avait le premier levé sa bannière; et toute la chevalerie de la France et des Pays-Bas avait apprêté ses armes. Le besoin d'expier sa guerre de Rome le rendait plus empressé que tout autre au saint voyage. Pour se procurer de suffisantes ressources, il avait aliéné son comté de Verdun; il avait vendu aux habitants de Metz ses droits sur leur ville; il avait engagé à l'évêque de Liége son duché de Bouillon. De tous côtés il avait rassemblé de l'or et des armes. Il partait, béni par sa pieuse mère, qui devait jouir de ses succès.

Tous les barons suivaient son exemple et hâtaient leurs apprêts. Plusieurs se ruinèrent pour leur équipement. On en vit même qui se procurèrent par le pillage les moyens d'aller combattre les infidèles.

Cette armée régulière était composée de quatre-vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers, tous sachant porter leurs armes. Elle avait des chefs nombreux : Go-

 defroid de Bouillon, le plus éminent; ses deux frères Eustache et Baudouin ; son cousin Baudouin du Bourg. Puis venaient Hugues de Vermandois, frère du roi de France Philippe I"; Robert de Paris; Robert II, comte de Flandre, appelé la lance et l'épée des chevaliers; Robert de Normandie, fils aîné de Guillaume-Ie-Conquérant ; Baudouin II, comte de Hainaut, qui s'arrachait à la tendresse de sa jeune épouse , Ida de Louvain ; le palatin du Rhin Sigefroid, époux de Geneviève de Brabant, sœur d'Ida. Godefroid de Louvain, qui portera dans la suite le nom de Godefroid-le-Barbu , oncle de ces deux femmes, était parti déjà, et l'on disait qu'il avait rejoint l'armée de Gauthier-sans-Avoir. On remarquait aussi Ecko Liaukama , Frédéric Botnia , chevaliers de la Frise; Jean de Namur ; Étienne, comte de Blois et de Chartres , qui avait autant de châteaux que l'on compte de jours dans l'an ; et une foule d'autres chevaliers. La partie de cette armée qui s'était levée dans les provinces du milieu de la France traversa les Alpes pour se réunir aux Croisés d'Italie, qui obéissaient à Bohémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, à Richard, prince de Salerne, à Tancrède, dont les poètes ont célébré les faits héroïques, à d'autres chefs des Normands de Sicile, et à Renaud d'Est, chanté par le Tasse, à qui il doit son renom. Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, s'était fait le chef des provinces méridionales de la France, qui alors obéissaient à divers souverains. Déjà en Espagne, à côté du Cid ', Raymond avait rougi son épée 1 Rodrigue Dias, surnommé le Cid, avait été, dit-on, le plus brave Digitized by Google

defroid de Bouillon, le plus éminent; ses deux frères Eustache et Baudouin; son cousin Baudouin du Bourg. Puis venaient Hugues de Vermandois, frère du roi de France Philippe Ier; Robert de Paris; Robert II, comte de Flandre, appelé la lance et l'épée des chevaliers; Robert de Normandie, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant; Baudouin II, comte de Hainaut, qui s'arrachait à la tendresse de sa jeune épouse, Ida de Louvain; le palatin du Rhin Sigefroid, époux de Geneviève de Brabant, sœur d'Ida. Godefroid de Louvain, qui portera dans la suite le nom de Godefroid-le-Barbu, oncle de ces deux femmes, était parti déjà, et l'on disait qu'il avait rejoint l'armée de Gauthier-sans-Avoir. On remarquait aussi Ecko Liaukama, Frédéric Botnia, chevaliers de la Frise; Jean de Namur; Étienne, comte de Blois et de Chartres, qui avait autant de châteaux que l'on compte de jours dans l'an; et une foule d'autres chevaliers.

La partie de cette armée qui s'était levée dans les provinces du milieu de la France traversa les Alpes pour se réunir aux Croisés d'Italie, qui obéissaient à Bohémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, à Richard, prince de Salerne, à Tancrède, dont les poëtes ont célébré les faits héroïques, à d'autres chefs des Normands de Sicile, et à Renaud d'Est, chanté par le Tasse, à qui il doit son renom.

Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, s'était fait le chef des provinces méridionales de la France, qui alors obéissaient à divers souverains. Déjà en Espagne, à côté du Cid [1], Raymond avait rougi son épée

[1] Rodrigue Dias, surnommé le Cid, avait été, dit-on, le plus brave

DÉPART DES CROISÉS. it du sang des Maures ; et dans un âge mûr il gardait un bouillant courage. Il était le plus vieux et le plus puissant des princes qui avaient pris la Croix. On estimait sa loyauté; on appréciait ses talents. 11 avait fait le vœu de mourir dans la Terre-Sainte et de ne jamais reprendre le chemin de l'Europe. Raimbaud, comte d'Orange, Guillaume, comte de Forez, Gérard, comte de Roussillon , Roger, comte de Foix, Gaston, vicomte de Béarn, lesBalazun, les Sabran, les Polignac, les Castrie, les Montredon, les Hautpoul , les Lastour , toute la noblesse du Languedoc, delà Provence, de l'Auvergne, s'étaient pressés sous les étendards de Raymond. Parmi les prélats qui s'étaient ceints pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ, on remarquait Adhémar de Monteil , évéque du Puy. Il était de la maison d'Orange, célèbre déjà dans les fastes de Charlemagne. Le premier, au concile de Clermont, il avait pris la Croix , comme on l a vu ; et le pape Urbain 11 l'avait établi légat apostolique et chef spirituel de la Croisade. Il devait être pour les armées chrétiennes un soutien et un modèle. Les cent mille hommes que commandait Raymond de Saint-Gilles franchirent les Alpes et rejoignirent les Français1. Pendant que ces vastes armées s'emchevalier de son temps. Cet héroïque ennemi des Maures eilt été heureux de voler à la guerre sainte ; mais il était alors chargé d'ans ; et il mourut l'année même du départ des Croisés (1096) L'Espagne fournit peu de chevaliers aux bannières de la Palestine. Ils avaient chez eux, contre les Sarrasins, depuis des siècles, une croisade permanente. 1 Urbain II, au départ des Croisés, promulgua un décret par lequel Digitized by Google

du sang des Maures; et dans un âge mûr il gardait un bouillant courage. Il était le plus vieux et le plus puissant des princes qui avaient pris la Croix. On estimait sa loyauté; on appréciait ses talents. Il avait fait le vœu de mourir dans la Terre-Sainte et de ne jamais reprendre le chemin de l'Europe.

Raimbaud, comte d'Orange, Guillaume, comte de Forez, Gérard, comte de Roussillon, Roger, comte de Foix, Gaston, vicomte de Béarn, les Balazun, les Sabran, les Polignac, les Castrie, les Montredon, les Hautpoul, les Lastour, toute la noblesse du Languedoc, de la Provence, de l'Auvergne, s'étaient pressés sous les étendards de Raymond.

Parmi les prélats qui s'étaient ceints pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ, on remarquait Adhémar de Monteil, évêque du Puy. Il était de la maison d'Orange, célèbre déjà dans les fastes de Charlemagne. Le premier, au concile de Clermont, il avait pris la Croix, comme on l'a vu; et le pape Urbain II l'avait établi légat apostolique et chef spirituel de la Croisade. Il devait être pour les armées chrétiennes un soutien et un modèle.

Les cent mille hommes que commandait Raymond de Saint-Gilles franchirent les Alpes et rejoignirent les Français[1]. Pendant que ces vastes armées s'em-

chevalier de son temps. Cet héroïque ennemi des Maures eût été heureux de voler à la guerre sainte ; mais il était alors chargé d'ans ; et il mourut l'année même du départ des Croisés (1096). L'Espagne fournit peu de chevaliers aux bannières de la Palestine. Ils avaient chez eux, contre les Sarrasins, depuis des siècles, une croisade permanente.

[1] Urbain II, au départ des Croisés, promulgua un décret par lequel

42 DÊPXltT DES CIIOISÉS. barquaient en Italie 1 et voguaient vers Constantinople, Godefroid de Bouillon suivait la route de Pierre-l'Ermite Mais telle était la discipline de ses troupes qu'elles ne trouvèrent point d'ennemis jusqu'en Hongrie. Là régnait un roi barbare, quoique chrétien, au moins de nom. Il se nommait Coloman. On savait qu'il avait massacré une partie des premiers Croisés. Godefroid lui envoya une députation , chargée d'une lettre écrite en son nom et au nom des autres chefs. «Nous sommes étonnés, lui mandait-il, que, faisant profession du christianisme, vous ayez exterminé, livré au martyre et calomnié ensuite les soldats du Dieu vivant. Nous attendons que vous nous expliquiez pourquoi de si grands crimes ont été commis par des chrétiens sur d'autres chrétiens. » Le roi Coloman , qui avait entendu parler de l'armée des princes, s'excusa sur la nécessité, alléguant qu'il avait laissé passer la colonne de Pierre-l'Ermite . et qu'il n'avait tué quelques mille des autres que parce que c'étaient des pillards et des voleurs; mais qu'il ions les biens de ceux qui parlaient pour la Croisade élaicnl rais , jusqu'à leur retour, sous la garantie de la Paix de Dieu. • Les armées de la Croix, qui avaient traversé l'Italie, avaient en même temps délivré le Saint-Siège, en dissipant le parti de Henri tV. * Ce partage des chemins était destiné à faire trouver à chaque troupe des vivres en suflisance sur la route ; il était le résultat d'une correspondance trés-active , entretenue pendant tout l'hiver entre les princes croisés. (Guillaume do Tyr, liv. 1 , chap. xvii.) « Godefroy de Bouillon réussit, comme on l'avait attendu de sa prudence, à maintenir une exacte discipline parmi ces guerriers indépendants ; il sc fit ainsi respecter dans les régions qu'il traversait. » (Simonde de Sismondi , Histoire des Français, 3* partie, chap. x.) Digitized by Google

barquaient en Italie [1] et voguaient vers Constantinople, Godefroid de Bouillon suivait la route de Pierre-l'Ermite [2].

Mais telle était la discipline de ses troupes qu'elles ne trouvèrent point d'ennemis jusqu'en Hongrie.

Là régnait un roi barbare, quoique chrétien, au moins de nom. Il se nommait Coloman. On savait qu'il avait massacré une partie des premiers Croisés. Godefroid lui envoya une députation, chargée d'une lettre écrite en son nom et au nom des autres chefs.

« Nous sommes étonnés, lui mandait-il, que, faisant profession du christianisme, vous ayez exterminé, livré au martyre et calomnié ensuite les soldats du Dieu vivant. Nous attendons que vous nous expliquiez pourquoi de si grands crimes ont été commis par des chrétiens sur d'autres chrétiens. »

Le roi Coloman, qui avait entendu parler de l'armée des princes, s'excusa sur la nécessité, alléguant qu'il avait laissé passer la colonne de Pierre-l'Ermite, et qu'il n'avait tué quelques mille des autres que parce que c'étaient des pillards et des voleurs; mais qu'il

tous les biens de ceux qui partaient pour la Croisade étaient mis, jusqu'à leur retour, sous la garantie de la Paix de Dieu.

[1] Les armées de la Croix, qui avaient traversé l'Italie, avaient en même temps délivré le Saint-Siége, en dissipant le parti de Henri IV.

[2] Ce partage des chemins était destiné à faire trouver à chaque troupe des vivres en suffisance sur la route; il était le résultat d'une correspondance très-active, entretenue pendant tout l'hiver entre les princes croisés. (Guillaume de Tyr, liv. 1, chap. XVII.) « Godefroy de Bouillon réussit, comme on l'avait attendu de sa prudence, à maintenir une exacte discipline parmi ces guerriers indépendants; il se fit ainsi respecter dans les régions qu'il traversait. » (Simonde de Sismondi, *Histoire des Français*, 3e partie, chap. X.)

 voulait faire alliance avec Godefroid et les chefs de son rang. Il fêta les députés; il les renvoya ensuite en compagnie de ses propres ambassadeurs , munis d'une lettre conçue en ces termes : « Le roi Coloman au duc Godefroid et à tous les » chrétiens, salut et affection sans feinte. » Nous avons appris que vous êtes un homme puis» sant et un prince dans votre pays. Nous savons que » tous ceux qui vous connaissent vous ont trouvé » fidèle ; c'est pourquoi nous désirons vous voir et » vous connaître aussi. Nous vous engageons donc à » vous rendre sans défiance auprès de nous , au châ» teau de Liperode. Nous resterons sur l'un et l'autre » bord du fossé ; nous nous entretiendrons de tout ce » dont vous vous plaignez et dont vous nous croyez » coupable. » Godefroid accepta l'invitation et se rendit au lieu indiqué , suivi seulement de trois cents hommes à cheval. Il laissa son escorte au bord du fossé, passa le pont sans crainte et se présenta au roi Coloman. 11 en reçut l'accueil le plus amical. Un traité fut conclu, en vertu duquel l'armée pouvait traverser librement la Hongrie, pourvu qu'on s'engageât à ne la pas dévaster, et qu'on donnât pour sûreté des otages. Le chef des Croisés offrit son frère Baudouin. Mais celui-ci se refusait à l'acte de dévouement qu'on demandait de lui, lorsque Godefroid lui proposa de commander à sa place , décidé à rester lui-même auprès de Coloman, comme garant des paroles données. Baudouin sentit, avec tous les autres princes, que Godefroid ne pouvait pas être remplacé à la tête Digitized by Google

voulait faire alliance avec Godefroid et les chefs de son rang. Il fêta les députés; il les renvoya ensuite en compagnie de ses propres ambassadeurs, munis d'une lettre conçue en ces termes :

« Le roi Coloman au duc Godefroid et à tous les » chrétiens, salut et affection sans feinte.

» Nous avons appris que vous êtes un homme puis- » sant et un prince dans votre pays. Nous savons que » tous ceux qui vous connaissent vous ont trouvé » fidèle; c'est pourquoi nous désirons vous voir et » vous connaître aussi. Nous vous engageons donc à » vous rendre sans défiance auprès de nous, au châ- » teau de Liperode. Nous resterons sur l'un et l'autre » bord du fossé; nous nous entretiendrons de tout ce » dont vous vous plaignez et dont vous nous croyez » coupable. »

Godefroid accepta l'invitation et se rendit au lieu indiqué, suivi seulement de trois cents hommes à cheval. Il laissa son escorte au bord du fossé, passa le pont sans crainte et se présenta au roi Coloman. Il en reçut l'accueil le plus amical. Un traité fut conclu, en vertu duquel l'armée pouvait traverser librement la Hongrie, pourvu qu'on s'engageât à ne la pas dévaster, et qu'on donnât pour sûreté des otages. Le chef des Croisés offrit son frère Baudouin.

Mais celui-ci se refusait à l'acte de dévouement qu'on demandait de lui, lorsque Godefroid lui proposa de commander à sa place, décidé à rester lui-même auprès de Coloman, comme garant des paroles données. Baudouin sentit, avec tous les autres princes, que Godefroid ne pouvait pas être remplacé à la tête

U LES CROISÉS de l’expédition ; il se soumit à ce qu'exigeait de lui le succès de l’entreprise. Il alla donc avec sa femme et tous les siens à la cour de Coloman , qui le traita de son mieux ; et , après le passage paisible de l’armée, il rejoignit les Croisés en Bulgarie Bientôt cette multitude disciplinée entra en bon ordre sur les terres de l’Empire grec CHAPITRE VI. LES CROISÉS A CONSTANTINOPLE. — SAGESSE DE GODEFROID. Timeo Danaos et dona ferentes. VlRGII.E. Alexis Comnène , qui avait appelé les Croisés à sa défense contre les invasioas des enfants de Mahomet , effrayé maintenant par les bandes nombreuses qui avaient précédé l’armée deGodefroid, avait conçu de vives alarmes et tremblait sur son vieux trône. Il eût pu se mettre à la tête de la Croisade. Elle n’avait pas encore de chef, bien que déjà Godefroid en fût l’âme et, comme dit Guillaume de Tyr, la colonne (totius ' Voyez l’excellente histoire de Godefroid de Bouillon , par M. d'Exauvillez. ’ Les Croisés avaient un chant de départ, dont l’air n’a pas péri. C’est l’air do Malbrough. Chaque couplet se terminait par ce vers, qu’on répétait trois fois : Dieu le veut! Dieu le veut! Mais la chanson ne parait pas avoir été conservée. Digitized by Google

de l'expédition ; il se soumit à ce qu'exigeait de lui le succès de l'entreprise. Il alla donc avec sa femme et tous les siens à la cour de Coloman, qui le traita de son mieux ; et, après le passage paisible de l'armée, il rejoignit les Croisés en Bulgarie [1].

Bientôt cette multitude disciplinée entra en bon ordre sur les terres de l'Empire grec [2].

CHAPITRE VI.

LES CROISÉS A CONSTANTINOPLE. — SAGESSE DE GODEFROID.

Timeo Danaos et dona ferentes.
VIRGILE.

Alexis Comnène, qui avait appelé les Croisés à sa défense contre les invasions des enfants de Mahomet, effrayé maintenant par les bandes nombreuses qui avaient précédé l'armée de Godefroid, avait conçu de vives alarmes et tremblait sur son vieux trône. Il eût pu se mettre à la tête de la Croisade. Elle n'avait pas encore de chef, bien que déjà Godefroid en fût l'âme et, comme dit Guillaume de Tyr, la colonne (*totius*

[1] Voyez l'excellente histoire de Godefroid de Bouillon, par M. d'Exauvillez.

[2] Les Croisés avaient un chant de départ, dont l'air n'a pas péri. C'est l'air de Malbrough. Chaque couplet se terminait par ce vers, qu'on répétait trois fois :

Dieu le veut ! Dieu le veut !

Mais la chanson ne paraît pas avoir été conservée.

A CONSTANTINOPLE. 15 excrcilû» columna). Mais Alexis manqua de cœur; et dans la crainte que ses propres états ne tentassent les Croisés , il les abreuva de dégoûts. Tout en leur adressant des compliments perfides, il les faisait attaquer secrètement sur tous les points. Hugues de Vermandois et quelques autres chevaliers , qui étaient en avant des armées régulières, jetés par la tempête sur les côtes de l'Épire , avaient été conduits à Constantinople, où Alexis les retenait comme otages. L'armée des Italiens n'avait rien fait pour laver cette insulte. Dès queGodefroid de Bouillon arriva, il en fit demander réparation à l'Empereur. Alexis l'ayant refusée, Godefroid, à l'instant, déclara l'Empire pays ennemi, occupa militairement les bourgades de la Thrace; et le monarque grec vit ses armées en déroute se réfugier tremblantes dans sa capitale. Godefroid, dans cette circonstance remarquable, réalisait déjà l'un des plus heureux résultats des Croisades ; l'adoucissement de ce préjugé barbare et misérable qui , créant des nationalités de clocher, parquait les hommes par seigneuries, faisait autant de races que de bannières, et rendait les habitants d'un coin de terre ennemi du coin de terre voisin. Il avait compris que, dans tous les chrétiens, il n'y avait plus que des concitoyens et des frères dont la cause était la même. Alexis s'épouvanta ; il envoya à. Godefroid une ambassade, qui lui promit la liberté des prisonniers, aussitôt qu'il serait aux portes de Constantinople/ pourvu qu'il jurât de protéger la grande cité : Godefroid remit l'épée dans le fourreau, et l'Empereur, qui Digitized by Google

exercitûs columna). Mais Alexis manqua de cœur ; et dans la crainte que ses propres états ne tentassent les Croisés, il les abreuva de dégoûts.

Tout en leur adressant des compliments perfides, il les faisait attaquer secrètement sur tous les points. Hugues de Vermandois et quelques autres chevaliers, qui étaient en avant des armées régulières, jetés par la tempête sur les côtes de l'Épire, avaient été conduits à Constantinople, où Alexis les retenait comme otages. L'armée des Italiens n'avait rien fait pour laver cette insulte. Dès que Godefroid de Bouillon arriva, il en fit demander réparation à l'Empereur. Alexis l'ayant refusée, Godefroid, à l'instant, déclara l'Empire pays ennemi, occupa militairement les bourgades de la Thrace ; et le monarque grec vit ses armées en déroute se réfugier tremblantes dans sa capitale.

Godefroid, dans cette circonstance remarquable, réalisait déjà l'un des plus heureux résultats des Croisades ; l'adoucissement de ce préjugé barbare et misérable qui, créant des nationalités de clocher, parquait les hommes par seigneuries, faisait autant de races que de bannières, et rendait les habitants d'un coin de terre ennemi du coin de terre voisin. Il avait compris que, dans tous les chrétiens, il n'y avait plus que des concitoyens et des frères dont la cause était la même.

Alexis s'épouvanta ; il envoya à Godefroid une ambassade, qui lui promit la liberté des prisonniers, aussitôt qu'il serait aux portes de Constantinople ; pourvu qu'il jurât de protéger la grande cité : Godefroid remit l'épée dans le fourreau, et l'Empereur, qui

 avait si promptement appris à le connaître , lui tint sa promesse. Peu après, il dut à Godefroid sa couronne. L'ambitieux Bohémond, qui ne s'était croisé que pour conquérir de riches domaines , voulait prendre Constantinople et partager l'Empire avec ses amis. Robert de Paris, Tancrède, Hugues de Vermandois , presque tous les autres chefs , méprisant Alexis Comnène , étaient disposés à cette conquête facile. Godefroid leur rappela qu'ils avaient pris les armes pour délivrer le Saint-Sépulcre, et qu'ils avaient juré tous de ne plus combattre que les infidèles. Son autorité les rameua : il avait retrouvé Pierre-l'Ermite dans la capitale de l'Empire. Plus habile à persuader qu'à commander, Pierre le seconda utilement. L'Empereur reconnaissant, dans une pompeuse cérémonie , adopta publiquement Godefroid , le revêtit du manteau impérial , le fit asseoir à ses côtés , le combla de présents et d'honneurs, et déclara qu'il mettait l'Empire sous son bouclier. Pendant quatre mois que les chefs de la Croisade restèrent à Constantinople, attendant les navires que l'on équipait pour leur transport, Alexis leur fournit par semaine, pour l'entretien de leurs armées, neuf boisseaux de monnaie d'argent, et autant d'or et de pierreries que deux hommes en pouvaient porter. Quand les navires furent prêts pour le départ de tous ces guerriers, Alexis fut atteint d'un nouvel effroi. Il s'imagina que, si les Croisés étaient repoussés par les Sarrasins, ils reviendraient sur lui et diviseraient entre eux ses dépouilles. Afin de se rassurer un peu, il employa tous ses efforts à obtenir qu'ils lui fissent

Digitized by Google

avait si promptement appris à le connaître, lui tint sa promesse.

Peu après, il dut à Godefroid sa couronne. L'ambitieux Bohémond, qui ne s'était croisé que pour conquérir de riches domaines, voulait prendre Constantinople et partager l'Empire avec ses amis. Robert de Paris, Tancrède, Hugues de Vermandois, presque tous les autres chefs, méprisant Alexis Comnène, étaient disposés à cette conquête facile. Godefroid leur rappela qu'ils avaient pris les armes pour délivrer le Saint-Sépulcre, et qu'ils avaient juré tous de ne plus combattre que les infidèles. Son autorité les ramena : il avait retrouvé Pierre-l'Ermite dans la capitale de l'Empire. Plus habile à persuader qu'à commander, Pierre le seconda utilement. L'Empereur reconnaissant, dans une pompeuse cérémonie, adopta publiquement Godefroid, le revêtit du manteau impérial, le fit asseoir à ses côtés, le combla de présents et d'honneurs, et déclara qu'il mettait l'Empire sous son bouclier.

Pendant quatre mois que les chefs de la Croisade restèrent à Constantinople, attendant les navires que l'on équipait pour leur transport, Alexis leur fournit par semaine, pour l'entretien de leurs armées, neuf boisseaux de monnaie d'argent, et autant d'or et de pierreries que deux hommes en pouvaient porter.

Quand les navires furent prêts pour le départ de tous ces guerriers, Alexis fut atteint d'un nouvel effroi. Il s'imagina que, si les Croisés étaient repoussés par les Sarrasins, ils reviendraient sur lui et diviseraient entre eux ses dépouilles. Afin de se rassurer un peu, il employa tous ses efforts à obtenir qu'ils lui fissent

A CONSTANTINOPLE. i7 hommage. La plupart des chefs y consentirent , séduits par de magnifiques présents. Mais indépendamment des plus grands sacrifices, l'Empereur paya cette vanité par une foule d'humiliations. Aussi ce fut avec une joie profonde qu'il vit s'éloigner à pleines voiles les armées de la Croix. Au printemps de l'année 1097, les chevaliers chrétiens entrèrent dans les plaines de la Bithynie. Leur avant-garde était formée de quatre mille hommes , armés de haches et de pioches, qui déblayaient le chemin et marquaient , par des croix plantées de distance en distance , la route que l'armée devait suivre. Dès la première journée, ils virent accourir à eux, du fond des bois et des cavernes , des hommes presque nus , maigres et mourant de faim ; c'étaient les débris de l'armée de Pierre-l'Ermite. Ils racontèrent qu'une première colonne de chrétiens, après s'ètre livrée à des excès criminels , avait été massacrée par les Turcs, à l'exception de quelques-uns qui avaient embrassé la foi de Mahomet ; et ce récit fit frémir les Croisés. Ils ajoutèrent, en montrant sur le chemin de Nicée un vaste monceau d'ossements entassés, que c'était là ce qui restait de l'armée conduite par Gauthiersans-Avoir. Lui-même , en combattant avec vaillance, était tombé percé de sept flèches. L'ermite Pierre qui, au commencement de ces désastres dont il n'avait pu voir toute l'horreur, s'était échappé et avait rejoint les princes croisés à Constantinople, pleura sur le triste sort de ses infortunés compagnons. Godefroid s'arrêta devant le camp désert de Gauthier. On y voyait encore la pierre qui avait servi d'auDigitized by Google

hommage. La plupart des chefs y consentirent, séduits par de magnifiques présents. Mais indépendamment des plus grands sacrifices, l'Empereur paya cette vanité par une foule d'humiliations. Aussi ce fut avec une joie profonde qu'il vit s'éloigner à pleines voiles les armées de la Croix.

Au printemps de l'année 1097, les chevaliers chrétiens entrèrent dans les plaines de la Bithynie. Leur avant-garde était formée de quatre mille hommes, armés de haches et de pioches, qui déblayaient le chemin et marquaient, par des croix plantées de distance en distance, la route que l'armée devait suivre.

Dès la première journée, ils virent accourir à eux, du fond des bois et des cavernes, des hommes presque nus, maigres et mourant de faim; c'étaient les débris de l'armée de Pierre-l'Ermite. Ils racontèrent qu'une première colonne de chrétiens, après s'être livrée à des excès criminels, avait été massacrée par les Turcs, à l'exception de quelques-uns qui avaient embrassé la foi de Mahomet; et ce récit fit frémir les Croisés.

Ils ajoutèrent, en montrant sur le chemin de Nicée un vaste monceau d'ossements entassés, que c'était là ce qui restait de l'armée conduite par Gauthier-sans-Avoir. Lui-même, en combattant avec vaillance, était tombé percé de sept flèches. L'ermite Pierre qui, au commencement de ces désastres dont il n'avait pu voir toute l'horreur, s'était échappé et avait rejoint les princes croisés à Constantinople, pleura sur le triste sort de ses infortunés compagnons.

Godefroid s'arrêta devant le camp désert de Gauthier. On y voyait encore la pierre qui avait servi d'au-

 tel. Le sol qui l’entourait avait été baigné du sang des prêtres et des femmes massacrées au milieu de leurs prières. Au spectacle de tant de malheurs que l'imprévoyance avait causés , les Croisés jurèrent spontanément d’être unis ; les chefs formèrent un conseil sans l’avis duquel désormais rien ne pouvait se décider; et quoiqu’il y eût là de graves et d’augustes vieillards, ce fut Godefroid de Bouillon qui, malgré sa modestie , en eut la présidence. CHAPITRE VIL MARCHE DES CROISÉS- — ILS ASSIÈGENT MCÉE. Ils prenaient des villes; et il se Taisait que d'autres en avaient le profit. Frossard. Après avoir recueilli et consolé les infortunés qui avaient échappé aux massacres , l’armée , suivant un ordre régulier, marcha en colonnes serrées. Elle arriva bientôt devant Nicée, capitale de la Bithynie, siège de l’empire de Roum, occupée par les Turcs, qui de là jetaient sur Constantinople un œil avide. Les Sarasins avaient été long-temps maîtres de la Perse, de l’Égypte, de la Syrie et de la Palestine. Les Turcs , venus du Nord , barbares qui prétendaient avoir la même origine que les Frisons et les Francs , avaient embrassé le mahométisme; peu après, ils s’étaient mesurés avec les Sarasins , leur avaient enlevé plusieurs grandes contrées , et entre autres , depuis peu

Digitized by Google

tel. Le sol qui l'entourait avait été baigné du sang des prêtres et des femmes massacrées au milieu de leurs prières. Au spectacle de tant de malheurs que l'imprévoyance avait causés, les Croisés jurèrent spontanément d'être unis; les chefs formèrent un conseil sans l'avis duquel désormais rien ne pouvait se décider; et quoiqu'il y eût là de graves et d'augustes vieillards, ce fut Godefroid de Bouillon qui, malgré sa modestie, en eut la présidence.

CHAPITRE VII.

MARCHE DES CROISÉS. — ILS ASSIÈGENT NICÉE.

Ils prenaient des villes; et il se faisait
que d'autres en avaient le profit.
FROISSARD.

Après avoir recueilli et consolé les infortunés qui avaient échappé aux massacres, l'armée, suivant un ordre régulier, marcha en colonnes serrées. Elle arriva bientôt devant Nicée, capitale de la Bithynie, siége de l'empire de Roum, occupée par les Turcs, qui de là jetaient sur Constantinople un œil avide.

Les Sarasins avaient été long-temps maîtres de la Perse, de l'Égypte, de la Syrie et de la Palestine. Les Turcs, venus du Nord, barbares qui prétendaient avoir la même origine que les Frisons et les Francs, avaient embrassé le mahométisme; peu après, ils s'étaient mesurés avec les Sarasins, leur avaient enlevé plusieurs grandes contrées, et entre autres, depuis peu

 de temps , une partie des places importantes de la Palestine. Le sultan Kilig-Arslan (l'épée du lion) commandait à Nicée. Trois cent soixante-dix tours protégeaient la double enceinte de cette ville; le lac Ascanius, qui communiquait avec la mer de Marmara, alimentait ses larges fossés. Sur les montagnes qui l'avoisinaient, Kilig-Arslan avait rassemblé cent mille guerriers. L'armée des Croisés, qui n'avait cessé de s'accroître, était forte alors de cinq cent mille fantassins et de cent mille cavaliers. Elle investit Nicée. Chaque nation avait son quartier dans les vastes plaines ; de hautes tentes tenaient lieu d'églises. Des flottes qui arrivaient tous les jours entretenaient l'abondance. Ces hommes, fournis par toutes les nations de l'Europe , étaient habillés diversement. Les simples cavaliers portaient des casques de fer ; ceux des capitaines étaient d'acier ou d'airain; ceux des princes étaient revêtus d'une lame d'argent. Sur les cottes de mailles, sur les cuirasses , sur les justaucorps de cuir, recouverts d' écailles de fer ou d'acier, on voyait flotter des écharpes de toutes les couleurs. Tous avaient la croix ou sur leur épaule ou sur leur casque. La forme de cette coiffure était ronde, ou ovale, ou aplatie, ou allongée en pain de sucre , et surmontée d'oiseaux, de panaches, de figures bizarres , d'ailes de vautour, ou de quelque gage conquis dans un tournoi. Chaque banneret distinguait son étendard , éclatant d'or et de pourpre, par des figures particulières, devenues, diton, l'origine des armoiries. Les Turcs avaient des armures comme celles des i Digitized by Google

de temps, une partie des places importantes de la Palestine.

Le sultan Kilig-Arslan (l'épée du lion) commandait à Nicée. Trois cent soixante-dix tours protégcaient la double enceinte de cette ville; le lac Ascanius, qui communiquait avec la mer de Marmara, alimentait ses larges fossés. Sur les montagnes qui l'avoisinaient, Kilig-Arslan avait rassemblé cent mille guerriers. L'armée des Croisés, qui n'avait cessé de s'accroître, était forte alors de cinq cent mille fantassins et de cent mille cavaliers. Elle investit Nicée. Chaque nation avait son quartier dans les vastes plaines; de hautes tentes tenaient lieu d'églises. Des flottes qui arrivaient tous les jours entretenaient l'abondance.

Ces hommes, fournis par toutes les nations de l'Europe, étaient habillés diversement. Les simples cavaliers portaient des casques de fer; ceux des capitaines étaient d'acier ou d'airain; ceux des princes étaient revêtus d'une lame d'argent. Sur les cottes de mailles, sur les cuirasses, sur les justaucorps de cuir, recouverts d'écailles de fer ou d'acier, on voyait flotter des écharpes de toutes les couleurs. Tous avaient la croix ou sur leur épaule ou sur leur casque. La forme de cette coiffure était ronde, ou ovale, ou aplatie, ou allongée en pain de sucre, et surmontée d'oiseaux, de panaches, de figures bizarres, d'ailes de vautour, ou de quelque gage conquis dans un tournoi. Chaque banneret distinguait son étendard, éclatant d'or et de pourpre, par des figures particulières, devenues, dit-on, l'origine des armoiries.

Les Turcs avaient des armures comme celles des

50 LE SIÈGE DE NICÉE. Européens , niais plus pesantes ; leurs chevaux étaient bardés de fer. Ceux des Croisés étaient cuirassés d'une sorte de treillis serré, tissé de cordes fort dures. Les Français avaient généralement des boucliers ronds et peints, de grandes lances, au bois desquelles flottait une banderole ornée de la croix , de lourdes épées , des haches d'armes, des poignards ou dagues effilées que l'on appelait miséricordes. Ils avaient aussi le fléau, la faux ou lance recourbée, la massue, la fronde qui lançait des pierres ou des balles de plomb , l'arc, et enfin l'arbalète, que les Orientaux ne connaissaient pas encore. Ils allaient au combat au son des cornets , des trompettes, des clairons, des cornemuses. Ils se servaient aussi de crécelles , de claquettes en bois ou en fer et du tambour, instrument que les Sarasins avaient introduit en Europe, môme avant Charles-Martel'. Le premier combat fut présenté par dix mille archers turcs, qui descendirent des montagnes et attaquèrent le corps d'armée du comte de Toulouse. Dès que le sultan de Roum vit l'affaire engagée , il s'élança à la tête de cinquante mille hommes. Les Croisés ne furent pas effrayés. Godefroid de Bouillon, Baudouin son frère, Robert de Flandre et le vaillant Tancrède donnaient sur tous les points l'exemple du courage héroïque; et les défenseurs de Nicée durent bien vite reconnaître que ce n'étaient plus là les soldats de PierrelErmite et de Gaulhier-sans-Avoir. La mêlée dura une journée pleine , ardente et sou1 Les tambours des Romains étaient, à ce qu'on croit, de la forme des tambours de basque et ne servaient pas à la guerre. Digitized by Google

Européens, mais plus pesantes; leurs chevaux étaient bardés de fer. Ceux des Croisés étaient cuirassés d'une sorte de treillis serré, tissé de cordes fort dures. Les Français avaient généralement des boucliers ronds et peints, de grandes lances, au bois desquelles flottait une banderole ornée de la croix, de lourdes épées, des haches d'armes, des poignards ou dagues effilées que l'on appelait miséricordes. Ils avaient aussi le fléau, la faux ou lance recourbée, la massue, la fronde qui lançait des pierres ou des balles de plomb, l'arc, et enfin l'arbalète, que les Orientaux ne connaissaient pas encore.

Ils allaient au combat au son des cornets, des trompettes, des clairons, des cornemuses. Ils se servaient aussi de crécelles, de claquettes en bois ou en fer et du tambour, instrument que les Sarasins avaient introduit en Europe, même avant Charles-Martel[1].

Le premier combat fut présenté par dix mille archers turcs, qui descendirent des montagnes et attaquèrent le corps d'armée du comte de Toulouse. Dès que le sultan de Roum vit l'affaire engagée, il s'élança à la tête de cinquante mille hommes. Les Croisés ne furent pas effrayés. Godefroid de Bouillon, Baudouin son frère, Robert de Flandre et le vaillant Tancrède donnaient sur tous les points l'exemple du courage héroïque; et les défenseurs de Nicée durent bien vite reconnaître que ce n'étaient plus là les soldats de Pierre-l'Ermite et de Gauthier-sans-Avoir.

La mêlée dura une journée pleine, ardente et sou-

[1] Les tambours des Romains étaient, à ce qu'on croit, de la forme des tambours de basque et ne servaient pas à la guerre.

51 LE SIÈGE DE NICÉE. tenue des deux parts. « On voyait partout, dit un historien des Croisades', étinceler les casques et les épées nues. On entendait au loin le choc descuirasses et les puissants coups de lance , qui brisaient les boucliers. L'air retentissait de cent mille cris effrayants. Les chevaux frémissaient au sifflement des flèches; et la terre, couverte de javelots et de débris, tremblait sous les pas des combattants. » Les Turcs , qui faisaient surtout la guerre par escarmouches, avec des fuites simulées et des retours imprévus , recoururent avec rage , mais inutilement , à tous leurs stratagèmes. A la chute du jour, complètement vaincus, partout repoussés, ils regagnèrent, en fuyant , leurs montagnes , laissant quatre mille morts sur le champ de bataille. Les Croisés, à la voix de l'évèque Adhémar, se mirent à genoux aussitôt et entonnèrent des cantiques d'actions de grâces , pour remercier Dieu de leur première victoire. Mais, en même temps, alliant aux pieuses coutumes des chrétiens les usages des barbares, ou peut-être voulant user de représailles, après avoir enterré leurs morts, ils coupèrent les têtes de leurs ennemis restés sur le terrain , et les attachant aux gourmettes de leurs chevaux , ils les rapportèrent au camp. Le lendemain , mille de ces têtes furent lancées dans la ville par des machines ; mille autres furent envoyées à l'empereur Alexis , qui les reçut comme un premier tribut des chevaliers chrétiens. ■■ Matthieu d'Édesse. 4. Digitized by Google

52 LE SIÈGE DE NICÉE. Les Turcs ne reparaissant plus , le siège fut poussé avec plus de vigueur. Des galeries, surmontées d'un double toit de charpente, furent poussées jusqu'aux murs que l'on battit en brèche. Des tours mobiles furent construites à une telle hauteur, que du sommet on dominait la ville , où les Croisés lançaient des javelots enflammés. Des assauts se donnèrent; dans l'un d'eux, Baudouin de Gand périt , et les chrétiens lui témoignèrent leurs regrets. Les assiégés \ersaientdes flots d'huile bouillante et de poix allumée sur les guerriers qui s'approchaient des murailles , couverts de leurs boucliers ou abrités de grandes claies d'osier garnies de cuir. Dans une de ces approches, un Turc, dont la taille était celle d'un géant, se présenta debout sur les remparts , défiant tous les chevaliers. Il jeta son bouclier et se mit à lancer aux chrétiens une grêle de pierres pesantes et de quartiers de roc , qui semaient la mort dans les rangs avancés. En vain les assiégeants prodiguaient leurs flèches ; elles ne perçaient pas sa solide armure. Godefroid irrité s'avance, tenant une lourde arbalète. 11 vise le cou du fier géant, entre la mentonnière du casque et la cuirasse; le trait qu'il tient part, décoché par une main puissante. Aussitôt le colosse chancelle, s'ébranle et tombe avec fracas du haut des murs dans les fossés profonds. Ce siège plein de périls durait depuis cinquante jours, lorsque les chrétiens reconnurent que le lac, situé au pied de la ville , fournissait toutes les nuits des provisions et des secours aux Turcs. Une résolution hardie fut prise. Une foule de chaloupes et de petits Digitized by Google

Les Turcs ne reparaissant plus, le siége fut poussé avec plus de vigueur. Des galeries, surmontées d'un double toit de charpente, furent poussées jusqu'aux murs que l'on battit en brèche. Des tours mobiles furent construites à une telle hauteur, que du sommet on dominait la ville, où les Croisés lançaient des javelots enflammés.

Des assauts se donnèrent; dans l'un d'eux, Baudouin de Gand périt, et les chrétiens lui témoignèrent leurs regrets. Les assiégés versaient des flots d'huile bouillante et de poix allumée sur les guerriers qui s'approchaient des murailles, couverts de leurs boucliers ou abrités de grandes claies d'osier garnies de cuir. Dans une de ces approches, un Turc, dont la taille était celle d'un géant, se présenta debout sur les remparts, défiant tous les chevaliers. Il jeta son bouclier et se mit à lancer aux chrétiens une grêle de pierres pesantes et de quartiers de roc, qui semaient la mort dans les rangs avancés. En vain les assiégeants prodiguaient leurs flèches; elles ne perçaient pas sa solide armure. Godefroid irrité s'avance, tenant une lourde arbalète. Il vise le cou du fier géant, entre la mentonnière du casque et la cuirasse; le trait qu'il tient part, décoché par une main puissante. Aussitôt le colosse chancelle, s'ébranle et tombe avec fracas du haut des murs dans les fossés profonds.

Ce siége plein de périls durait depuis cinquante jours, lorsque les chrétiens reconnurent que le lac, situé au pied de la ville, fournissait toutes les nuits des provisions et des secours aux Turcs. Une résolution hardie fut prise. Une foule de chaloupes et de petits

LE SIÈGE DE NICÉE. 53 bâtiments, qui pouvaient contenir chacun cinquante guerriers , furent tirés de la mer, hissés sur des chariots accouplés et transportés en une nuit jusqu'au lac , que les assiégés virent le lendemain couvert de chrétiens. En môme temps, on approcha une tour, faite par un charpentier lombard ; elle était à l'épreuve du feu. Poussée au pied d'un énorme bastion , elle y demeura sans que l'ennemi pût la détruire. Les ouvriers qui étaient à couvert à sa base minèrent en sûreté la redoute ennemie qui s'écroula à grand bruit. L'effroi commençait à gagner la ville. La femme du sultan de Roum, voulant s'enfuir sur le lac, fut prise par les Croisés. Nicée allait se rendre, quand une machination , ourdie par l'empereur Alexis , enleva celte proie aux Européens *. Craignant que les Croisés ne lui 1 L'empereur d'Oricnt était ainsi l'ennemi secret des Croisés ; et l'empereur d'Occident (Henri IV) aimait mieux , ainsi qu'on l'a dit , poursuivre ses ignobles exactions que d'ailer délivrer le tombeau du Seigneur. « Il est sûr que si les deux empereurs d'Orient et d'Occident eussent réuni leurs efforts , ils auraient inévitablement renvoyé dans les sables de l'Afrique ces peuples (les Sarasins et les Turcs) qu'ils devaient craindre de voir établis au milieu d'eux. Mais il y avait entre les deux Empires une jalousie que rien ne put détruire et qui se manifesta bien plus pendant les Croisades. Le schisme des Grecs leur donnait contre Rome une antipathie religieuse ; et celle-là se soutint toujours, même contre leur propre intérêt. » Le comte Ff.riund, Lettres sur l'Histoire. « Si les Papes avaient eu sur l'empire d'Orient la même autorité qu'ils avaient sur l'autre, non-seulement ils auraient chassé les Sarasins, mais les Turcs encore. Tous les maux que ces peuples nous ont faits n'auraient pas eu lieu. Les Soliman, les Âmurat seraient des noms inconnus pour nous. — Les chrétiens régneraient à ConDigitized by Google

bâtiments, qui pouvaient contenir chacun cinquante guerriers, furent tirés de la mer, hissés sur des chariots accouplés et transportés en une nuit jusqu'au lac, que les assiégés virent le lendemain couvert de chrétiens.

En même temps, on approcha une tour, faite par un charpentier lombard; elle était à l'épreuve du feu. Poussée au pied d'un énorme bastion, elle y demeura sans que l'ennemi pût la détruire. Les ouvriers qui étaient à couvert à sa base minèrent en sûreté la redoute ennemie qui s'écroula à grand bruit.

L'effroi commençait à gagner la ville. La femme du sultan de Roum, voulant s'enfuir sur le lac, fut prise par les Croisés. Nicée allait se rendre, quand une machination, ourdie par l'empereur Alexis, enleva cette proie aux Européens [1]. Craignant que les Croisés ne lui

[1] L'empereur d'Orient était ainsi l'ennemi secret des Croisés; et l'empereur d'Occident (Henri IV) aimait mieux, ainsi qu'on l'a dit, poursuivre ses ignobles exactions que d'aller délivrer le tombeau du Seigneur.

« Il est sûr que si les deux empereurs d'Orient et d'Occident eussent réuni leurs efforts, ils auraient inévitablement renvoyé dans les sables de l'Afrique ces peuples (les Sarasins et les Turcs) qu'ils devaient craindre de voir établis au milieu d'eux. Mais il y avait entre les deux Empires une jalousie que rien ne put détruire et qui se manifesta bien plus pendant les Croisades. Le schisme des Grecs leur donnait contre Rome une antipathie religieuse; et celle-là se soutint toujours, même contre leur propre intérêt. » Le comte FERRAND, *Lettres sur l'Histoire.*

« Si les Papes avaient eu sur l'empire d'Orient la même autorité qu'ils avaient sur l'autre, non-seulement ils auraient chassé les Sarasins, mais les Turcs encore. Tous les maux que ces peuples nous ont faits n'auraient pas eu lieu. Les Soliman, les Amurat seraient des noms inconnus pour nous. — Les chrétiens régneraient à Con-

 devinssent redoutables s’ils possédaient Nicée , Alexis s’était ménagé, à force d’argent, des intelligences dans la place qui , au moment suprême , se livra à lui; et les étendards de l’Empire parurent tout à coup sur les tours. Les Croisés , furieux de cette déception , voulaient en tirer vengeance. Alexis, plus habile à séduire que prompt- à combattre , parvint encore à les apaiser Après quelques jours de- repos , l’armée reprit son voyage, par deux chemins différents : carde si grandes multitudes' étaient difficiles à faire subsister. stantinople fet dans la cité sainte.' Les Assises de Jérusalem , qui ne sont plus qu’un monument historique, seraient citées et observées aux lieux où elles furent écrites. On parlerait français en Palestine. » J. de maistre, Du Pape, liv. 3. 1 Sismondi prend un peu le parti d’Alexis , et peut-être n’a-t-il pas complètement tort , relativement du moins à ses prétentions de suzeraineté. Nicée lui avait appartenu ; il pouvait se figurer que les Croisés reprenaient ou devaient reprendre cette place pour lui, d’autant plus qu’ils lui avaient fait hommage à Constantinople, et que, sans doute, en conséquence de cet hommage féodal , ils lui avaient envoyé les têtes de leurs ennemis, trophées de leur première victoire, comme on l'a vu plus haut. Ajoutons que l’illustre princesse Anne Comnène, fille d'Alexis,. qui a écrit l’histoire de son père, est assez habile, mais quelquefois vraie, quand elle défend Alexis et qu’elle expose les torls de certains chefs grossiers de la Croisade. Digitized by Google

devinssent redoutables s'ils possédaient Nicée, Alexis s'était ménagé, à force d'argent, des intelligences dans la place qui, au moment suprême, se livra à lui; et les étendards de l'Empire parurent tout à coup sur les tours.

Les Croisés, furieux de cette déception, voulaient en tirer vengeance. Alexis, plus habile à séduire que prompt à combattre, parvint encore à les apaiser[1].

Après quelques jours de repos, l'armée reprit son voyage, par deux chemins différents : car de si grandes multitudes étaient difficiles à faire subsister.

stantinople et dans la cité sainte. Les Assises de Jérusalem, qui ne sont plus qu'un monument historique, seraient citées et observées aux lieux où elles furent écrites. On parlerait français en Palestine. » J. DE MAISTRE, *Du Pape,* liv. 3.

[1] Sismondi prend un peu le parti d'Alexis, et peut-être n'a-t-il pas complétement tort, relativement du moins à ses prétentions de suzeraineté. Nicée lui avait appartenu ; il pouvait se figurer que les Croisés reprenaient ou devaient reprendre cette place pour lui, d'autant plus qu'ils lui avaient fait hommage à Constantinople, et que, sans doute, en conséquence de cet hommage féodal, ils lui avaient envoyé les têtes de leurs ennemis, trophées de leur première victoire, comme on l'a vu plus haut. Ajoutons que l'illustre princesse Anne Comnène, fille d'Alexis, qui a écrit l'histoire de son père, est assez habile, mais quelquefois vraie, quand elle défend Alexis et qu'elle expose les torts de certains chefs grossiers de la Croisade.

LA BATAILLE DE DORYLÉE. I ' * . ' ' * * CHAPITRE VIII. LA GRANDE BATAILLE DE DORYLHE. Tout périssait ; mais tout fut sauvé dès qu'il parut. Maimoourg. On était dans l'été de l'année 1097. Les corps commandés par Bohémond, par Tancrède et par Robert de Normandie, prirent la gauche; ceux qui obéissaient à Godefroid de Bouillon , à Hugues de Vermandois , à l'évêque Adhémar, au comte de Flandre et à Raymond, se dirigèrent par la droite. Le premier juillet, dès le matin, la colonne de gauche aperçut des nuages de poussière. Ils annonçaient l'approche de l'ennemi. Les Croisés savaient qu'une armée de Turcs devait les attaquer. Tout le monde aussitôt prend les armes. Les chrétiens avaient devant eux une petite rivière, et derrière eux un marais couvert de roseaux. Ils barricadèrent leurs flancs ' » 4 I l . , • . • . ' . 4 ' , . J avec les chariots et improvisèrent des palissades au moyen des pieux qui soutenaient les tentes dans leurs campements. On avait mis au centre les prêtres, les enfants et les femmes. A peine tes premiers préparatifs sont terminés que les Turcs paraissent. Impétueux et hardis, ils font pleuvoir une grêle de flèches. On n'était séparé d'eux que par la petite rivière. Les chevaliers chrétiens, impatients de se mesurer avec un ennemi qu'ils ont déjà battu , la franchissent en colère et tombent sur les Musulmans, qui fuient, se

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

LA GRANDE BATAILLE DE DORYLÉE.

Tout périssait ; mais tout fut sauvé
dès qu'il parut.
MAIMBOURG.

On était dans l'été de l'année 1097. Les corps commandés par Bohémond, par Tancrède et par Robert de Normandie, prirent la gauche ; ceux qui obéissaient à Godefroid de Bouillon, à Hugues de Vermandois, à l'évêque Adhémar, au comte de Flandre et à Raymond, se dirigèrent par la droite.

Le premier juillet, dès le matin, la colonne de gauche aperçut des nuages de poussière. Ils annonçaient l'approche de l'ennemi. Les Croisés savaient qu'une armée de Turcs devait les attaquer. Tout le monde aussitôt prend les armes. Les chrétiens avaient devant eux une petite rivière, et derrière eux un marais couvert de roseaux. Ils barricadèrent leurs flancs avec les chariots et improvisèrent des palissades au moyen des pieux qui soutenaient les tentes dans leurs campements. On avait mis au centre les prêtres, les enfants et les femmes.

A peine les premiers préparatifs sont terminés que les Turcs paraissent. Impétueux et hardis, ils font pleuvoir une grêle de flèches.

On n'était séparé d'eux que par la petite rivière. Les chevaliers chrétiens, impatients de se mesurer avec un ennemi qu'ils ont déjà battu, la franchissent en colère et tombent sur les Musulmans, qui fuient, se

 dispersent , mais , selon leur coutume , reviennent bientôt à la charge; et le combat s'anime avec une fureur inouïe. A chaque instant on voit les Turcs devenir plus nombreux ; les soldats de la Croix ne suffisent plus à leurs ennemis. Guillaume, frère de Tancrède, est tué. Tancrède lui-même n'est sauvé que par la valeur de Bohémond. Le vaillant Robert de Paris et quarante chevaliers français qui l'entourent sont mis à mort. Après une longue défense, le camp est pris, les femmes sont captives des infidèles. Bohémond, Tancrède, Robert de Normandie, ne peuvent plus soutenir le choc. Tout semble perdu , — quand subitement le courage des chrétiens se relève. Ils ont vu briller au loin des bannières amies. Les rayons du soleil se reflètent sur les casques et les boucliers de la seconde colonne qui s'avance au pas de charge. Godefroid de Bouillon, Hugues de Vermandois, Robert de Flandres, prévenus du péril de leurs frères, accouraient en toute hâte. A la tête de cinquante chevaliers , Godefroid devance ses bataillons ; et sa seule approche jette l'épouvante parmi les infidèles. Le sultan deRoum, comptant que Godefroid n'oserait l'attaquer sur ses montagnes, fait sonner la retraite. Mais les Turcs emmenaient des captifs, et les guerriers Francs reconnaissaient leurs compagnons mourants sur le champ de bataille que l'ennemi abandonnait, lis poussent leur terrible cri de guerre ; ils gravissent les rochers, mettent de nouveau les Turcs en désordre , reprennent les prisonniers et vengent par la mort de vingt mille infidèles la défaite du matin. Digitized by Google

dispersent, mais, selon leur coutume, reviennent bientôt à la charge; et le combat s'anime avec une fureur inouïe. A chaque instant on voit les Turcs devenir plus nombreux; les soldats de la Croix ne suffisent plus à leurs ennemis. Guillaume, frère de Tancrède, est tué. Tancrède lui-même n'est sauvé que par la valeur de Bohémond. Le vaillant Robert de Paris et quarante chevaliers français qui l'entourent sont mis à mort. Après une longue défense, le camp est pris, les femmes sont captives des infidèles. Bohémond, Tancrède, Robert de Normandie, ne peuvent plus soutenir le choc. Tout semble perdu, — quand subitement le courage des chrétiens se relève. Ils ont vu briller au loin des bannières amies. Les rayons du soleil se reflètent sur les casques et les boucliers de la seconde colonne qui s'avance au pas de charge. Godefroid de Bouillon, Hugues de Vermandois, Robert de Flandres, prévenus du péril de leurs frères, accouraient en toute hâte.

A la tête de cinquante chevaliers, Godefroid devance ses bataillons; et sa seule approche jette l'épouvante parmi les infidèles. Le sultan de Roum, comptant que Godefroid n'oserait l'attaquer sur ses montagnes, fait sonner la retraite. Mais les Turcs emmenaient des captifs, et les guerriers Francs reconnaissaient leurs compagnons mourants sur le champ de bataille que l'ennemi abandonnait. Ils poussent leur terrible cri de guerre; ils gravissent les rochers, mettent de nouveau les Turcs en désordre, reprennent les prisonniers et vengent par la mort de vingt mille infidèles la défaite du matin.

LA BATAILLE DE DORYLÉE. 57 Le camp, les tentes et les trésors de l’ennemi tombèrent dans les mains des chrétiens vainqueurs, qui s’en revinrent chargés de butin , ramenant des coursiers arabes , dont ils sentaient tout le prix dans ces contrées, et des chameaux, montures pour eux toutes nouvelles. Les Croisés n’avaient perdu que quatre mille hommes, à qui on rendit le lendemain les honneurs funéraires et que l’on regarda comme des martyrs. Après quoi , on partagea les robes flottantes , les flèches légères et les sabres recourbés que l’on avait conquis. Cette victoire avait eu lieu dans le voisinage de Dorylée. En avançant dans ce pays brûlant , au milieu de l’été, les Croisés eurent beaucoup à souffrir. Une grande partie de leurs chevaux périrent; et l’on vit des chefs montés sur des ânes, sur des chameaux, sur des bœufs. Les chiens et les chèvres traînaient les bagages. La soif causa aussi des maladies parmi les pèlerins. Une foule d'aventures varie l’aspect de ces vieux récits. Un jour que Godefroid de Bouillon s’était un peu écarté dans une forêt où il cherchait de la fraîcheur , il entendit les cris d’un soldat que l’on avait chargé de ramasser du bois et qui allait succomber, attaqué par une ourse affamée. Il courut au secours du soldat, affronta la bête monstrueuse et la tua à grands coups d’épée. Mais lui-même, gravement blessé à la cuisse dans cette lutte dangereuse, il sentit qu’il perdait son sang et tomba épuisé. Il fallut que le soldat qui lui devait la vie le rapportât sur ses épaules. Digitized by Google

Le camp, les tentes et les trésors de l'ennemi tombèrent dans les mains des chrétiens vainqueurs, qui s'en revinrent chargés de butin, ramenant des coursiers arabes, dont ils sentaient tout le prix dans ces contrées, et des chameaux, montures pour eux toutes nouvelles.

Les Croisés n'avaient perdu que quatre mille hommes, à qui on rendit le lendemain les honneurs funéraires et que l'on regarda comme des martyrs. Après quoi, on partagea les robes flottantes, les flèches légères et les sabres recourbés que l'on avait conquis. Cette victoire avait eu lieu dans le voisinage de Dorylée.

En avançant dans ce pays brûlant, au milieu de l'été, les Croisés eurent beaucoup à souffrir. Une grande partie de leurs chevaux périrent; et l'on vit des chefs montés sur des ânes, sur des chameaux, sur des bœufs. Les chiens et les chèvres traînaient les bagages.

La soif causa aussi des maladies parmi les pèlerins. Une foule d'aventures varie l'aspect de ces vieux récits. Un jour que Godefroid de Bouillon s'était un peu écarté dans une forêt où il cherchait de la fraîcheur, il entendit les cris d'un soldat que l'on avait chargé de ramasser du bois et qui allait succomber, attaqué par une ourse affamée. Il courut au secours du soldat, affronta la bête monstrueuse et la tua à grands coups d'épée. Mais lui-même, gravement blessé à la cuisse dans cette lutte dangereuse, il sentit qu'il perdait son sang et tomba épuisé. Il fallut que le soldat qui lui devait la vie le rapportât sur ses épaules.

38 AVENTURE La terreur à ce spectacle s’empara de tous les Croisés, qui voyaient dans Godefroid leur chef et leur père. Les soins les plus tendres lui furent prodigués ; des prières publiques furent récitées dans tout le camp pour demander au ciel la conservation d’ un chef aimé de tous ; et l’on se remit en marche, portant le noble prince dans une litière, entourée d’une garde attentive. CHAPITRE IX. AVENTURE DE BAUDOUIN , FRÈRE PE GODEFROID. Sous la croix , l'expiation. Dkydmne. ' Quelques jours après, Baudouin, frère de Godefroid, et le hardi Tancrède s’écartèrent avec leurs détachements pour aller à la découverte. Ils enlevèrent aux Turcs la ville de Tarse. Puis ils se la disputèrent. Baudouin en resta maître par la violence et força Tancrède à chercher d’autres conquêtes. Cependant Baudouin disposait de peu de guerriers ; et il avait tout à redouter des infidèles. Bientôt une vive alerte lui fut donnée ; ce fait de l’histoire, dont le fond est incontesté , a été l’objet d’une légende, que nous devpns rapporter, sans en garantir tous les détails : Par une chaude soirée du mois de juillet de l’année 1097, deux vaisseaux de l’çmperetur Alexis Coamène, montés par des Grecs de Constantinople, supportaient un rude combat en vue des côtes de la Cilicie. Dix 1 4 ^ ' t ' • f i* * ' • . . I ‘ • petits bâtiments bons voiliers entouraient ces deux Digitized by Google

La terreur à ce spectacle s'empara de tous les Croisés, qui voyaient dans Godefroid leur chef et leur père. Les soins les plus tendres lui furent prodigués; des prières publiques furent récitées dans tout le camp pour demander au ciel la conservation d'un chef aimé de tous; et l'on se remit en marche, portant le noble prince dans une litière, entourée d'une garde attentive.

CHAPITRE IX.

AVENTURE DE BAUDOUIN, FRÈRE DE GODEFROID.

Sous la croix, l'expiation.
BRYDAINE.

Quelques jours après, Baudouin, frère de Godefroid, et le hardi Tancrède s'écartèrent avec leurs détachements pour aller à la découverte.

Ils enlevèrent aux Turcs la ville de Tarse. Puis ils se la disputèrent. Baudouin en resta maître par la violence et força Tancrède à chercher d'autres conquêtes. Cependant Baudouin disposait de peu de guerriers; et il avait tout à redouter des infidèles. Bientôt une vive alerte lui fut donnée; ce fait de l'histoire, dont le fond est incontesté, a été l'objet d'une légende, que nous devons rapporter, sans en garantir tous les détails :

Par une chaude soirée du mois de juillet de l'année 1097, deux vaisseaux de l'empereur Alexis Comnène, montés par des Grecs de Constantinople, supportaient un rude combat en vue des côtes de la Cilicie. Dix petits bâtiments bons voiliers entouraient ces deux

DE BAUDOUIN. 39 gros navires. Ces petits bâtiments portaient tous à leur avant un lion grossièrement sculpté et varié dans ses attitudes, llsétaienl montés par des pirates, qui savaient fuir quand ils n'étaient pas les plus forts, et vaincre lorsqu'ils se décidaient à attaquer. Depuis dix ans, ces pirates couraient impunément les mers. Toutes les côtes de la Méditerranéens connaissaient, et quelques villes leur payaient up tribut , pour avoir le droit de naviguer en sûreté. Ces pirates étaient des Français , des Flamands et des Frisons, qui , ayant fait quelque temps le commerce et la pèche , avaient fini par trouver qu'il était plus commode de prendre que d'échanger, et s'étaient mis à écumer la mer, comme déjà on disait alors. Leur force consistait en, quatre ou cinq cents hommes déterminés , à la fois marins et soldats , qui d'une main faisaient la manœuvre et de l'autre maniaient habilement la hache d'abordage. Les deux vaisseaux grecs portaient une troupe plus nombreuse , qui allait rejoindre les Croisés, avec des intentions que nous ne connaissons pas. Ils se défendaient de leur mieux ; et le combat se trouvait chaudement engagé. Les pirates faisaient jouer de grandes machines qu'ils appelaient la fronde et l'arbalète: c'étaient d'énormes, bascules, au moyen desquelles ils lançaient au loin de^ papiers de cailloux, des pièces de bois. armées, de fer, et dps flèches entourées de résine . ardente. Avec des faux emmanchées à de longues perches , ils coupaient les cordages .et déchiraient les voiles. Puis ils jetaient des harpons qui saisissaient ,1e bord du navire; et ils l'entraînaient avec eux.
Digitized by Google

gros navires. Ces petits bâtiments portaient tous à leur avant un lion grossièrement sculpté et varié dans ses attitudes. Ils étaient montés par des pirates, qui savaient fuir quand ils n'étaient pas les plus forts, et vaincre lorsqu'ils se décidaient à attaquer. Depuis dix ans, ces pirates couraient impunément les mers. Toutes les côtes de la Méditerranée les connaissaient, et quelques villes leur payaient un tribut pour avoir le droit de naviguer en sûreté.

Ces pirates étaient des Français, des Flamands et des Frisons, qui, ayant fait quelque temps le commerce et la pêche, avaient fini par trouver qu'il était plus commode de prendre que d'échanger, et s'étaient mis à écumer la mer, comme déjà on disait alors. Leur force consistait en quatre ou cinq cents hommes déterminés, à la fois marins et soldats, qui d'une main faisaient la manœuvre et de l'autre maniaient habilement la hache d'abordage.

Les deux vaisseaux grecs portaient une troupe plus nombreuse, qui allait rejoindre les Croisés, avec des intentions que nous ne connaissons pas. Ils se défendaient de leur mieux; et le combat se trouvait chaudement engagé. Les pirates faisaient jouer de grandes machines qu'ils appelaient la fronde et l'arbalète: c'étaient d'énormes bascules, au moyen desquelles ils lançaient au loin des paniers de cailloux, des pièces de bois armées de fer, et des flèches entourées de résine ardente. Avec des faux emmanchées à de longues perches, ils coupaient les cordages et déchiraient les voiles. Puis ils jetaient des harpons qui saisissaient le bord du navire; et ils l'entraînaient avec eux.

60 AVENTURE II y avait une heure que le combat durait , très-meurtrier pour les Grecs qui se défendaient sur leurs ponts, moins funeste aux pirates qui, dans leurs manœuvres, s'abritaient au fond de leurs petits bâtiments. Les cordages et les voiles des vaisseaux de l'Empereur étaient en pièces, et la moitié de leur équipage hors de combat. Mais, comme on était près de la côte, ils refusaient de se rendre et cherchaient à gagner l'embouchure du Cydnus, quand Wimer de Boulogne, l'un des chefs des pirates, appela ses plongeurs. Des hommes aussitôt se jettent à la mer, munis d'énormes tarières; d'instant en instant on les voyait reparaître pour respirer quelques secondes, puis ils plongeaient de nouveau autour du plus grand navire grec. Au bout d'un quart d'heure , on vit le vaisseau , qu'ils avaient percé de tous côtés, faire eau si vivement qu'il s'enfonçait d'une manière sensible. Les Grecs alors se rendirent ; les pirates leur donnèrent la vie; mais ils prirent exactement tout ce que portaient les deux navires; et avant de permettre aux soldats d'Alexis de gagner le large, sur le seul vaisseau qui allait leur rester, les chefs des corsaires détachèrent trois de leurs bâtiments , chargés d'aller vendre à la ville voisine les objets qu'ils venaient de conquérir. C'étaient des étoffes, des provisions et des armes. Les pirates , détachés de la flottille , remontèrent le Cydnus pour aller à Tarse, qui était à une lieue et demie de la mer. Leur surprise fut grande en apercevant sur les murailles l'étendard de leur pays et des hommes armés qui portaient l'habit des Francs. Leur cœur endurci palpita au souvenir de leur patrie. La garnison Digitized by Google

Il y avait une heure que le combat durait, très-meurtrier pour les Grecs qui se défendaient sur leurs ponts, moins funeste aux pirates qui, dans leurs manœuvres, s'abritaient au fond de leurs petits bâtiments. Les cordages et les voiles des vaisseaux de l'Empereur étaient en pièces, et la moitié de leur équipage hors de combat. Mais, comme on était près de la côte, ils refusaient de se rendre et cherchaient à gagner l'embouchure du Cydnus, quand Wimer de Boulogne, l'un des chefs des pirates, appela ses plongeurs. Des hommes aussitôt se jettent à la mer, munis d'énormes tarières; d'instant en instant on les voyait reparaître pour respirer quelques secondes, puis ils plongeaient de nouveau autour du plus grand navire grec.

Au bout d'un quart d'heure, on vit le vaisseau, qu'ils avaient percé de tous côtés, faire eau si vivement qu'il s'enfonçait d'une manière sensible. Les Grecs alors se rendirent; les pirates leur donnèrent la vie; mais ils prirent exactement tout ce que portaient les deux navires; et avant de permettre aux soldats d'Alexis de gagner le large, sur le seul vaisseau qui allait leur rester, les chefs des corsaires détachèrent trois de leurs bâtiments, chargés d'aller vendre à la ville voisine les objets qu'ils venaient de conquérir. C'étaient des étoffes, des provisions et des armes.

Les pirates, détachés de la flottille, remontèrent le Cydnus pour aller à Tarse, qui était à une lieue et demie de la mer. Leur surprise fut grande en apercevant sur les murailles l'étendard de leur pays et des hommes armés qui portaient l'habit des Francs. Leur cœur endurci palpita au souvenir de leur patrie. La garnison

 de Tarse , qui les avait pris pour des Sarasins qu'il fallait combattre, reconnut en même temps leur idiome et leur tendit les bras. Ce fut une grande joie. Ils débarquèrent en tumulte. On les conduisit au palais où dominait un guerrier de leur pays. C'était Baudouin. Déjà il s'était revêtu de son armure de fer. Il tressaillit d'allégresse en reconnaissant Zegher , Ghérart et surtout Wimer de Boulogne, avec qui autrefois il avait fait la guerre. Un avis fut expédié aux sept autres petits navires, qui entrèrent bientôt dans le port de Tarse. Baudouin avait fait préparer un grand festin pour recevoir les pirates, tous également étonnés de cette rencontre. Ils avaient bien entendu dire que les chevaliers chrétiens de l'Occident, ayant pris la Croix, étaient partis pour la conquête de Jérusalem. Mais ils savaient que les trois premières armées avaient péri en chemin. Ils ignoraient que de nouvelles phalanges, conduites par des chefs dont les plus marquants étaient leurs compatriotes , poursuivaient plus heureusement leur pèlerinage héroïque. Baudouin leur raconta tout le grand voyage des Croisés, leur marche à travers l'Empire qu'ils avaient intimidé, la prise de Nicée, malgré sa double enceinte, la victoire de Dorylée. Il leur apprit que Godefroid de Bouillon s'avançait sur Antioche, pendant que lui , Baudouin , allant à la découverte de quelque principauté , s'était emparé de Tarse. Il se mit ensuite à les exhorter : — Vous menez mauvaise vie, leur dit-il ; cependant vous êtes chrétiens comme nous. Il vous faut venir à repentance. Nous sommes ici dans la renommée ville de Tarse ; ici est né le bienheureux apôtre saint Paul ; Digitlzed by Google

62 avhntürk ici est enterré le grand prophétie Daniel. Que des lieux si sacrés vous touchent ! Nous sommes les soldats de Jésus-Christ, et vous, nos compatriotes , vous êtes les soldats du diable. Mes frères , poursuivit-il en pleurant , car alors les plus rudes guerriers pleuraient sans honte, abandonnez le métier de pirates et suivez-nous. Notre but est noble et digne; nous tenons délivrer la patrie du Seigneur. Allez avec mon frère Godefroid à la conquête de Jérusalem, ou suivez ma fortune; et, si vous m'aidez de cœur, je vous ferai gagner de bonnes seigneuries. Les pirates applaudirent et se mirent à crier tous : — La Croix ! la Croix ! si nous en sommes dignes. — Elle expiera tous vos péchés, répliqua Baudouin. On apporta aussitôt, sur de grands piafs, des croix de drap vert , que les pirates s'attachèrent à l'épaule. Dès lors ces voleurs de la mer, transformés en soldats de la Croisade, marchèrent sous les étendards de Baudouin, à qui ils rendirent d'éminents services, et ceux qui survécurent aux hasards de la guerre devinrent de bons chevaliers. Ce renfort permit à Baudouin de laisser dans Tarse une garnison , et il rejoignit Tancrède. La petite armée de ce chef, lui reprochant de l'avoir dépouillé de Tarse, attaqua ses chevaliers. Les Italiens, battus par lui, furent un sujet de douleur pour les capitaines de la guerre sainte , et Godefrôid de Bouillon , quand son frère reparut au camp, lui feprocha d'avoir oublié les serments des pèlerins de la Croix. Mais alors Baudouin était ambitieux ; il voulait pour lui-même une principauté. Il fit voir, parla manière hautaine avec Digitized by Google

ici est enterré le grand prophète Daniel. Que des lieux si sacrés vous touchent! Nous sommes les soldats de Jésus-Christ, et vous, nos compatriotes, vous êtes les soldats du diable.

Mes frères, poursuivit-il en pleurant, car alors les plus rudes guerriers pleuraient sans honte, abandonnez le métier de pirates et suivez-nous. Notre but est noble et digne; nous venons délivrer la patrie du Seigneur. Allez avec mon frère Godefroid à la conquête de Jérusalem, ou suivez ma fortune; et, si vous m'aidez de cœur, je vous ferai gagner de bonnes seigneuries.

Les pirates applaudirent et se mirent à crier tous: — La Croix! la Croix! si nous en sommes dignes.

— Elle expiera tous vos péchés, répliqua Baudouin.

On apporta aussitôt, sur de grands plats, des croix de drap vert, que les pirates s'attachèrent à l'épaule. Dès lors ces voleurs de la mer, transformés en soldats de la Croisade, marchèrent sous les étendards de Baudouin, à qui ils rendirent d'éminents services, et ceux qui survécurent aux hasards de la guerre devinrent de bons chevaliers.

Ce renfort permit à Baudouin de laisser dans Tarse une garnison, et il rejoignit Tancrède. La petite armée de ce chef, lui reprochant de l'avoir dépouillé de Tarse, attaqua ses chevaliers. Les Italiens, battus par lui, furent un sujet de douleur pour les capitaines de la guerre sainte, et Godefroid de Bouillon, quand son frère reparut au camp, lui reprocha d'avoir oublié les serments des pèlerins de la Croix. Mais alors Baudouin était ambitieux; il voulait pour lui-même une principauté. Il fit voir, par la manière hautaine avec

DE BAUDOUIN. 63 laquelle il reçut le bh\me des chefs , qu'il avait suivi l'armée pour sa fortune personnelle, en môme temps que pour la délivrance du Saint-Sépulcre. La mort de sa femme Gondechilde, qui l'avait pieusement accompagné et qui rendit le dernier soupir1, à Marésie, ne le ramena pas à des sentiments plus chrétiens. Ayant appris que le conseil des Croisés voulait l'empêcher désormais de s'écarter de l'armée, il s'en détacha de nouveau pendant la nuit , à la tête des siens , s'engagea encore dans la Cilicie et s'avança jusqu'à Édesse, où s'étaient réfugiés tous les habitants chrétiens de la contrée. Ville autrefois royale', Édesse n'avait alors la paix 1 Édesse, avant l'ére moderne, avait eu des rois ; et tout le monde sait quelque chose de la légende du roi. d'Édesse , contemporain de notre Seigneur. Voici toutefois celle légende, rapportée par Thévenot (Voyage du Levant) : Abgare, roi d'Édesse, ayant entendu parler des miracles du Fils de Dieu, lui envoya, dit-on, un peintre habile, afin d'avoir son portrait. Ce prince était malade de la lèpre ; et il disait : Si je puis seulement voir l'image de Jésus, je serai guéri. Mais l'éclat divin qui brillait sur le visage du Sauveur empêchait l'artîste d'en copier les traits. Alors le Fils de Dieu, voulant satisfaire à Tardent désir du roi d'Édesse et récompenser sa foi , posa sur son visage un voile, auquel toute sa ressemblance s'imprima aussitôt, et l'envoya au Prince. Comme les messagers revenaient à Édesse, dit encore la légende naïve, ils furent poursuivis par des voleurs. Celui qui portait le voile précieux se hâta de le jeter dans un puits , pour le sauver, et gagna promptement la ville. Le lendemain matin , Abgare vint en pompe chercher la précieuse image. Il trouva les eaux du puits accrues jusqu a ses bords ; le voile surnageait au-dessus. Il le prit, le contempla avec adoration, fut aussitôt guéri de sa lèpre et se fit chrétien à l'instant ; tout son peuple suivit son exemple. Les Turcs, au dix-septième siècle (et nous citons le témoignage de Thévcnot), attribuaient encore aux eaux de ce puits révéré un grand Digitized by Google

laquelle il reçut le blâme des chefs, qu'il avait suivi l'armée pour sa fortune personnelle, en même temps que pour la délivrance du Saint-Sépulcre.

La mort de sa femme Gondechilde, qui l'avait pieusement accompagné et qui rendit le dernier soupir à Marésie, ne le ramena pas à des sentiments plus chrétiens. Ayant appris que le conseil des Croisés voulait l'empêcher désormais de s'écarter de l'armée, il s'en détacha de nouveau pendant la nuit, à la tête des siens, s'engagea encore dans la Cilicie et s'avança jusqu'à Édesse, où s'étaient réfugiés tous les habitants chrétiens de la contrée.

Ville autrefois royale[1], Édesse n'avait alors la paix

[1] Édesse, avant l'ère moderne, avait eu des rois ; et tout le monde sait quelque chose de la légende du roi d'Édesse, contemporain de notre Seigneur. Voici toutefois cette légende, rapportée par Thévenot (*Voyage du Levant*) :

Abgare, roi d'Édesse, ayant entendu parler des miracles du Fils de Dieu, lui envoya, dit-on, un peintre habile, afin d'avoir son portrait. Ce prince était malade de la lèpre ; et il disait : Si je puis seulement voir l'image de Jésus, je serai guéri. Mais l'éclat divin qui brillait sur le visage du Sauveur empêchait l'artiste d'en copier les traits. Alors le Fils de Dieu, voulant satisfaire à l'ardent désir du roi d'Édesse et récompenser sa foi, posa sur son visage un voile, auquel toute sa ressemblance s'imprima aussitôt, et l'envoya au Prince.

Comme les messagers revenaient à Édesse, dit encore la légende naïve, ils furent poursuivis par des voleurs. Celui qui portait le voile précieux se hâta de le jeter dans un puits, pour le sauver, et gagna promptement la ville. Le lendemain matin, Abgare vint en pompe chercher la précieuse image. Il trouva les eaux du puits accrues jusqu'à ses bords ; le voile surnageait au-dessus. Il le prit, le contempla avec adoration, fut aussitôt guéri de sa lèpre et se fit chrétien à l'instant ; tout son peuple suivit son exemple.

Les Turcs, au dix-septième siècle (et nous citons le témoignage de Thévenot), attribuaient encore aux eaux de ce puits révéré un grand

 qu’en se reconnaissant tributaire des Sarasins. Elle était gouvernée par un prince grec, qui commandait au nom de l’empereur Alexis. Baudouin n’avait pu amener qu’un petit nombre de guerriers. Mais tous les chrétiens s’étant déclarés pour lui , il fut bientôt proclamé prince d’Édesse , élu par le peuple , qui s’était révolté et avait tué son gouverneur. Il accepta cette fortune. Peu de jours après il enleva Samosate; et, par un mariage qu’il contracta avec une princesse arménienne, il étenditses possessions jusqu’au Taurus. Une partie de la Mésopotamie et les deux rives de l’Euphrate reconnurent son autorité. L’Asie vit alors un chevalier franc régner sans obstacle sur les plus riches provinces de l’ancien royaume d’Assyrie. Cet audacieux coup de main de Baudouin fut utile, ajoute Michaud '. La principauté d’Édesse servit à contenir les Turcs et les Sarasins; et jusqu’à la seconde croisade, ce fut le premier boulevard des chrétiens en Orient. nombre de miracles. Évagre dit que la ville d’Édesse étant assiégée par Chosroès, les habitants portèrent ce voile sur les remparts ; que les machines des ennemis prirent feu aussitôt et qu’Édcsse fut délivrée. La ville garda cette sainte relique jusqu’au jour où elle fut obligée de la livrer à l’empereur Constantin Y'Ill pour se sauver du pillage. L’église do Saint-Sylvestre à Rome croit aujourd’hui la posséder. 1 Histoire des Croisades, liv. II. Digitized by Google

qu'en se reconnaissant tributaire des Sarasins. Elle était gouvernée par un prince grec, qui commandait au nom de l'empereur Alexis. Baudouin n'avait pu amener qu'un petit nombre de guerriers. Mais tous les chrétiens s'étant déclarés pour lui, il fut bientôt proclamé prince d'Édesse, élu par le peuple, qui s'était révolté et avait tué son gouverneur.

Il accepta cette fortune. Peu de jours après il enleva Samosate ; et, par un mariage qu'il contracta avec une princesse arménienne, il étendit ses possessions jusqu'au Taurus. Une partie de la Mésopotamie et les deux rives de l'Euphrate reconnurent son autorité.

L'Asie vit alors un chevalier franc régner sans obstacle sur les plus riches provinces de l'ancien royaume d'Assyrie. Cet audacieux coup de main de Baudouin fut utile, ajoute Michaud [1]. La principauté d'Édesse servit à contenir les Turcs et les Sarasins ; et jusqu'à la seconde croisade, ce fut le premier boulevard des chrétiens en Orient.

nombre de miracles. Évagre dit que la ville d'Édesse étant assiégée par Chosroès, les habitants portèrent ce voile sur les remparts ; que les machines des ennemis prirent feu aussitôt et qu'Édesse fut délivrée. La ville garda cette sainte relique jusqu'au jour où elle fut obligée de la livrer à l'empereur Constantin VIII pour se sauver du pillage. L'église de Saint-Sylvestre à Rome croit aujourd'hui la posséder.

[1] *Histoire des Croisades*, liv. II.

SIÈGE D’ANTIOCHE. 6*» CHAPITRE X. CK LONG SIÈGE D>’ANTIOCIIE. Via aspera et longa. Gerta Déc per Franc*.*. Les Croisés cependant poursuivaient leur marche. Mais ayant négligé de laisser des garnisons derrière eux , ils perdirent bientôt leurs communications avec l’Europe. Ils traversèrent, par- un soleil accablant, les montagnes du Taurus, respirèrent un moment dans la Syrie, repoussèrent plusieurs attaques des Turcs, prirent Arthésie (l'ancienne Chalcis); et enfin ils aperçurent Antioche, cette ville où saint Pierre avait siégé, où les apôtres avaient laissé tant de traces augusles, ville immense, que protégeait l’Oronte, que trois lieues de murailles entouraient, hérissées de trois cent soixante-quatre tours. Il fallait , pour s’approcher tf Antioche, franchir le pont de l’Oronte, qu’on appelait le Pont-de-Fer, et qui était protégé par deux tours énormes, revêtues de fer et défendues par de vaillants guerriers. Les Musulmans étaient, des deux côtés, rangés en bataille. Le duc de Normandie et le comte de Flandre s’élancèrent les premiers sur te pont. Ils attaquèrent l’ennemi si vivement que le passage fut enlevé. Les Turcs se replièrent en fuyant sur Antioche, dont la forteresse passait pour imprenable, dont les remparts étaient s

Digitized by Google

06 SIÈGE D’ANTIOCHE, baignés par de vastes fossés , par l’Oronle qui était là un grand fleuve et par de profonds marais. L’émir Aecien gardait la place avec vingt-sept mille guerriers. Ce siège parut si difficile qu’une partie des Croisés ne voulait pas qu’on l’entreprît. On manquait de machines. Le plus grand nombre des chefs demandait que l’on attendît les secours promis par l’empereur Alexis. Godefroid de Bouillon pensa que les délais seraient plus favorables aux Musulmans qu’aux chrétiens. Il rappela aux Croisés leurs précédents exploits. Il leur fit voir quelle serait leur force lorsqu’ils seraient maîtres d’Antioche; et six cent mille pèlerins, dont plusdedeux cent mille portaient des armes, investirent la ville. Les postes , comme devant Nycée , furent partagés entre les diverses nations qui composaient l’armée de la Croix. Les Français et les Flamands , sous la conduite de leurs chefs, furent placés à l’orient, entre la porte de Saint-Paul et la porte du Chien ; les autres guerriers, dans la longue distance qui s’étend de la porte du Chien à l’Oronte. On négligea au commencement d' investir le côté occidental que bordait le fleuve; lés assiégés continuèrent de recevoir par là des secours. Dès qu’on s’en fut aperçu, Godefroid de Bouillon ayant établi sur l’Oronte un pont de bateaux, la ville fut bloquée enfin de tous côtés. Les Turcs faisaient des sorties imprévues, principalement par la porte du Chien : les Croisés , avec d’énormes fragments de rocher, murère t cette porte. Mais au milieu d’une foule d’actions éclatantes, F hiver s’avança , humide et destructeur. Toutes les

Digitized by Google

baignés par de vastes fossés, par l'Oronte qui était là un grand fleuve et par de profonds marais. L'émir Accien gardait la place avec vingt-sept mille guerriers.

Ce siége parut si difficile qu'une partie des Croisés ne voulait pas qu'on l'entreprît. On manquait de machines. Le plus grand nombre des chefs demandait que l'on attendît les secours promis par l'empereur Alexis. Godefroid de Bouillon pensa que les délais seraient plus favorables aux Musulmans qu'aux chrétiens. Il rappela aux Croisés leurs précédents exploits. Il leur fit voir quelle serait leur force lorsqu'ils seraient maîtres d'Antioche; et six cent mille pèlerins, dont plus de deux cent mille portaient des armes, investirent la ville.

Les postes, comme devant Nycée, furent partagés entre les diverses nations qui composaient l'armée de la Croix. Les Français et les Flamands, sous la conduite de leurs chefs, furent placés à l'orient, entre la porte de Saint-Paul et la porte du Chien; les autres guerriers, dans la longue distance qui s'étend de la porte du Chien à l'Oronte. On négligea au commencement d'investir le côté occidental que bordait le fleuve; les assiégés continuèrent de recevoir par là des secours. Dès qu'on s'en fut aperçu, Godefroid de Bouillon ayant établi sur l'Oronte un pont de bateaux, la ville fut bloquée enfin de tous côtés. Les Turcs faisaient des sorties imprévues, principalement par la porte du Chien : les Croisés, avec d'énormes fragments de rocher, murèrent cette porte.

Mais au milieu d'une foule d'actions éclatantes, l'hiver s'avança, humide et destructeur. Toutes les

SIÈGE D'ANTIOCHE. 67 calamités qui découragent survinrent, la disette, les épidémies, les sanglantes rencontres. En vain d'intrépides excursions amenèrent dans le camp quelques mulets chargés de vivres ; ces secours fortuits étaient insuffisants. L'armée ne recevait plus rien de l'Europe. De soixante-dix mille chevaux qui étaient arrivés devant Antioche, il n'en resta bientôt plus que deux mille, qu'on ne pouvait plus nourrir. Plusieurs chefs désertèrent; le vicomte de Melun et Pierre-l'Ermite luimême voulaient retourner en Europe. Il fallut toute l'autorité de Tancrède pour les en détourner. Un dernier malheur frappa les soldats chrétiens : Godefroid, blessé grièvement dans un combat, resta malade sous sa tente. On avait envoyé à l'empereur de Constantinople des messagers qui ne revenaient point. Il faut lire, à cette époque, les vieux chroniqueurs et les légendaires. Un soir, disent-ils, plusieurs chevaliers entrèrent dans la tente de Godefroid malade. Les communications avec Constantinople étaient rompues; les vaisseaux de la Hollande, de la Flandre et de Gênes n'apportaient plus de vivres ; le port de Saint-Siméon, situé à trois lieues d'Antioche , ne recevait plus de navires amis. Le premier guerrier qui entra venait de Laodicée. Echappé de cette ville , que les perfides Grecs avaient surprise pour la remettre aux Infidèles, il annonçait que ceux des pirates Croisés à qui Baudouin avait confié la garde de Tarse étaient prisonniers. Un autre chevalier raconta que l'archidiacre deToul, s'étant retiré la veille avec trois cents pèlerins à quelques milles du camp , dans une vallée où il comptait trouver des vivres, ve5. Digitized by Google

t>8 SIÈGE D’ANTIOCHE, nait d'être massacré par les Turcs, ainsi que tous ses compagnons. On apprenait de toutes parts le meurtre des Croises qui, désertant pour trouver à manger sous les tentes ennemies, n’y rencontraient que la mort prompte. Ces nouvelles pleines de tristesse et de douleur, selon l’expression deGuillaume de Tyr, ajoutaient au sentiment de toutes les calamités qu’on éprouvait. Un autre guerrier venu de loin parut; il était encore souillé du sang des batailles. En le voyant , Robert de Flandre lui demanda ce qu’il avait fait de Svvenn, que les chroniqueurs appellent Suénon. Suénon était un jeune et brillant prince, fils du vieux roi de Danemark Olaw et frère du roi régnant Erik III. Sur l’invitation du comte de Flandre, ce prince du Nord, son allié, avait aussi pris la Croix; il amenait quinze cents guerriers danois. La veille, on avait appris qu’il arrivait , et des hauteurs du camp on avait aperçu ses bannières à l’horizon. — Suénon n’est plus, messeigneurs, dit l’homme que le comte de Flandre avait interrogé. Hélas! ce noble chevalier, à la stature de géant , à la blonde chevelure, au visage d’ange, au bras si puissant, la mort ne l’a point épargné. Nous sommes maudits à cause de nos péchés, et Suénon avait l’âme trop pure .pour combattre au milieu de nous. Une jeune fille, la princesse Florine, si pieuse et si sainte, et si renommée pour sa beauté et ses grâces, généreuse fille du noble duc Eudes de Bourgogne et de Mathilde- la- Belle, Florine, vous le savez, était fiancéeavec le héros danois. Selon leurs vœux, le mariage ne devait se célébrer que dans Jérusalem, après la délivrance du Saint-Sépulcre. FloDigitized by Google

nait d'être massacré par les Turcs, ainsi que tous ses compagnons. On apprenait de toutes parts le meurtre des Croisés qui, désertant pour trouver à manger sous les tentes ennemies, n'y rencontraient que la mort prompte. Ces nouvelles pleines de tristesse et de douleur, selon l'expression de Guillaume de Tyr, ajoutaient au sentiment de toutes les calamités qu'on éprouvait.

Un autre guerrier venu de loin parut; il était encore souillé du sang des batailles. En le voyant, Robert de Flandre lui demanda ce qu'il avait fait de Swenn, que les chroniqueurs appellent Suénon. Suénon était un jeune et brillant prince, fils du vieux roi de Danemark Olaw et frère du roi régnant Erik III. Sur l'invitation du comte de Flandre, ce prince du Nord, son allié, avait aussi pris la Croix; il amenait quinze cents guerriers danois. La veille, on avait appris qu'il arrivait, et des hauteurs du camp on avait aperçu ses bannières à l'horizon.

—Suénon n'est plus, messeigneurs, dit l'homme que le comte de Flandre avait interrogé. Hélas! ce noble chevalier, à la stature de géant, à la blonde chevelure, au visage d'ange, au bras si puissant, la mort ne l'a point épargné. Nous sommes maudits à cause de nos péchés, et Suénon avait l'âme trop pure pour combattre au milieu de nous. Une jeune fille, la princesse Florine, si pieuse et si sainte, et si renommée pour sa beauté et ses grâces, généreuse fille du noble duc Eudes de Bourgogne et de Mathilde-la-Belle, Florine, vous le savez, était fiancée avec le héros danois. Selon leurs vœux, le mariage ne devait se célébrer que dans Jérusalem, après la délivrance du Saint-Sépulcre. Flo-

SIÉGK D’ANTIOCHK. 69 rine elle-même avait pris la Croix. Animée de la même piété qui brûlait au cœur de Suénon , elle avait voulu partager tous ses dangers. Elle marchait auprès de lui sous la bannière du Seigneur. La nuit dernière , pendant que Suénon reposait , et que Florine, encore en prières, songeait à Dieu et à l’objet de ses chastes affections, elle entendit un bruit; elle reconnut les pas des Infidèles : elle courut éperdue à la tente de Suénon : il était déjà trop tard ; le camp danois était investi par les Sarasins. Il fallut combattre dans les ténèbres et sans espoir de vaincre ; car le nombre des ennemis était immense. Après une heure de carnage, Suénon tomba percé de cent blessures mortelles. L’ardente Florine, armée de l’épée comme nous , n’avait cessé de combattre aux côtés du chevalier qui devait être son époux. Protégée longtemps par nos efforts, elle succomba, quand Suénon pour la dernière fois lui tendit sa main défaillante ; et leur hymen est consacré par la mort... C’étaient donc tous les jours d'aussi lugubres nouvelles. Cependant l’horrible hiver passa. Dès que le temps devint plus doux , l'évêque Adhémar, qui ne désespérait pas de sa mission , fit labourer et ensemencer les terres autour du camp, pour montrer aux Infidèles que les assiégeants comptaient persévérer. Godefroid , guéri de sa blessure , avait tout ranimé. Son frère Baudouin , à qui il avait demandé des secours , venait d’envoyer de l’argent et des grains. On construisit pour l’armée des moulins à vent, maohines que les chrétiens avaient trouvées pour la première fois en Digitized by Google

rine elle-même avait pris la Croix. Animée de la même piété qui brûlait au cœur de Suénon, elle avait voulu partager tous ses dangers. Elle marchait auprès de lui sous la bannière du Seigneur.

La nuit dernière, pendant que Suénon reposait, et que Florine, encore en prières, songeait à Dieu et à l'objet de ses chastes affections, elle entendit un bruit; elle reconnut les pas des Infidèles : elle courut éperdue à la tente de Suénon : il était déjà trop tard; le camp danois était investi par les Sarasins. Il fallut combattre dans les ténèbres et sans espoir de vaincre; car le nombre des ennemis était immense. Après une heure de carnage, Suénon tomba percé de cent blessures mortelles. L'ardente Florine, armée de l'épée comme nous, n'avait cessé de combattre aux côtés du chevalier qui devait être son époux. Protégée longtemps par nos efforts, elle succomba, quand Suénon pour la dernière fois lui tendit sa main défaillante; et leur hymen est consacré par la mort...

C'étaient donc tous les jours d'aussi lugubres nouvelles.

Cependant l'horrible hiver passa. Dès que le temps devint plus doux, l'évêque Adhémar, qui ne désespérait pas de sa mission, fit labourer et ensemencer les terres autour du camp, pour montrer aux Infidèles que les assiégeants comptaient persévérer. Godefroid, guéri de sa blessure, avait tout ranimé. Son frère Baudouin, à qui il avait demandé des secours, venait d'envoyer de l'argent et des grains. On construisit pour l'armée des moulins à vent, machines que les chrétiens avaient trouvées pour la première fois en

70 SIÈGE D’ANTIOCHE. Asie. La disette cessa enfin , et l'armée reprit confiance. Sur ces entrefaites , des ambassadeurs du calife de l’Égypte se présentèrent devant les chefs des Croisés. Le calife sachant , dirent- ils, que les chrétiens étaient venus pour délivrer Jérusalem , s’obligeait , s’ils voulaient mettre bas les armes , à relever les églises de la ville sainte et à leur permettre d’y entrer en pèlerins. Mais s’ils allaient plus avant, lui, le calife, était prêt à lancer contre eux tous les hommes armés de l’Égypte et de l’Éthiopie, et tous les musulmans de T Asie et de l’Afrique. Ce discours irrita les Croisés. Codefiroid répondit, au nom de tous, qu’ils étaient venus pour affranchir Jérusalem , dont les chrétiens voulaient être seuls les gardiens et les maîtres; qu’ils ne redoutaient ni l'Égypte ni ses alliés, et qu’ils ne pouvaient faire de traités qu’avec les princes qui juraient au nom de Jésus-Christ. En même temps que ces Égyptiens se retiraient, une armée de vingt mille Sarasins, venus d’Alep et de Damas, s’approchait pour secourir Antioche. Elle fut en quelques heures taillée en pièces par les guerriers francs et par les soldats de Bohémond. Le comte de Flandre , voulant ajouter une démonstration à la réponse que Godefroid venait de faire aux ambassadeurs du calife de l’Égypte, fit courir après eux et leur envoya sur des chameaux deux cents têtes d’infidèles. Deux cents autres furent lancées dans la ville assiégée. Peu de jours après, une flotte génoise étant entrée Digitized by Google

Asie. La disette cessa enfin, et l'armée reprit confiance.

Sur ces entrefaites, des ambassadeurs du calife de l'Égypte se présentèrent devant les chefs des Croisés. Le calife sachant, dirent-ils, que les chrétiens étaient venus pour délivrer Jérusalem, s'obligeait, s'ils voulaient mettre bas les armes, à relever les églises de la ville sainte et à leur permettre d'y entrer en pèlerins. Mais s'ils allaient plus avant, lui, le calife, était prêt à lancer contre eux tous les hommes armés de l'Égypte et de l'Éthiopie, et tous les musulmans de l'Asie et de l'Afrique.

Ce discours irrita les Croisés. Godefroid répondit, au nom de tous, qu'ils étaient venus pour affranchir Jérusalem, dont les chrétiens voulaient être seuls les gardiens et les maîtres; qu'ils ne redoutaient ni l'Égypte ni ses alliés, et qu'ils ne pouvaient faire de traités qu'avec les princes qui juraient au nom de Jésus-Christ.

En même temps que ces Égyptiens se retiraient, une armée de vingt mille Sarasins, venus d'Alep et de Damas, s'approchait pour secourir Antioche. Elle fut en quelques heures taillée en pièces par les guerriers francs et par les soldats de Bohémond.

Le comte de Flandre, voulant ajouter une démonstration à la réponse que Godefroid venait de faire aux ambassadeurs du calife de l'Égypte, fit courir après eux et leur envoya sur des chameaux deux cents têtes d'Infidèles. Deux cents autres furent lancées dans la ville assiégée.

Peu de jours après, une flotte génoise étant entrée

 dans le port Saint-Siméon , des pèlerins , sous la conduite de Bohémond , allèrent recovoir les provisions qu'elle apportait. Comme ils s'en revenaient chargés , ils furent attaqués par quatre mille musulmans qui les épiaient et qui les mirent en déroute. Bohémond luimême commençait à fuir. Godefroid, surveillant tout, vole à leur secours avec son frère Eustache et quelques chevaliers à qui il ne dit que ces mots : — Imitez-moi. Il se précipite l'épée à la main au milieu des ennemis , et les Infidèles tournent le dos , s'enfuyant vers la ville. Accien , qui la défend , fait sortir un renfort d'élite pour soutenir ces alliés qui lui arrivent. A l'appel de Godefroid , le nombre des Croisés se grossit en même temps. La bataille s'engage plus sérieuse. Godefroid , par un mouvement habile , se place de manière à couper à l'ennemi la retraite dans Antioche. Tous les musulmans furent massacrés. Ceux qui cherchèrent à fuir, pressés par les chrétiens, se noyèrent dans l'Oronte , au nombre de deux mille. Dans cette journée , où la valeur des soldats de la Croix éclata par des prodiges , Godefroid faisait voler en éclats les casques et les cuirasses. On lit dans les chroniques qu'un Sarasin de taille démesurée, l'ayant assailli, mit du premier coup son bouclier en pièces. Godefroid furieux s'élance sur son gigantesque adversaire, se dresse sur ses étriers, et laissant tomber avec force sa lourde épée , partage le corps du Sarasin en deux parts, dont l'une roule dans la poussière, tandis que l'autre, emportée par son cheval , rentre dans la ville qu'elle épouvante. Les Croisés vainqueurs ramenèrent le soir dans leur Digitized by GoogI

 camp, avec leurs provisions sauvées, les chevaux, les armes et les vêlements de soie des Infidèles. Le siège néanmoins était toujours sans autres résultats , faute de machines. Dans l'intérieur des murs , les Turcs se vengeaient de leurs défaites sur les chrétiens qui habitaient Antioche et sur les prisonniers qu'ils pouvaient faire. Un jour ils amenèrent sur les remparts un chevalier captif; il se nommait Raymond Porcher; il avait les mains enchaînées. On lui enjoignit d'engager les chefs de la Croisade à le racheter, s'ils ne voulaient pas qu'on lui coupât la tête. Raymond , élevant la voix , cria aux chrétiens : — Ne faites pour moi aucun sacrifice; il est bon que je meure. Mais pressez le siège; cette ville maudite ne peut plus vous résister long-temps. Restez fidèles à la foi du Christ , qui est avec vous. Accien, s'étant fait traduire ces paroles, fut étonné d'une telle grandeur d'âme. Il offrit les plus hauts honneurs au chevalier, s'il voulait embrasser la religion de Mahomet, la mort, s'il persistait dans sa croyance. Raymond Porcher, pour toute réponse, se mit à genoux, tourna ses regards vers l'orient et fit sa dernière prière, bénissant Jésus-Christ. On lui trancha la tête. On jeta ensuite d'autres chrétiens dans un bûcher. Mais la ville était tombée à son tour dans une disette si profonde , que le fier Accien se vit réduit à demander une trêve. Les chrétiens, abattus par les longues . fatigues, l'accordèrent. Baudouin, sur ces entrefaites, envoya d'Édesse quelques sommes d'argent , et on prit dans le camp un peu de repos. II y eut des pourparlers Digitized by Google

camp, avec leurs provisions sauvées, les chevaux, les armes et les vêtements de soie des Infidèles.

Le siége néanmoins était toujours sans autres résultats, faute de machines. Dans l'intérieur des murs, les Turcs se vengeaient de leurs défaites sur les chrétiens qui habitaient Antioche et sur les prisonniers qu'ils pouvaient faire. Un jour ils amenèrent sur les remparts un chevalier captif; il se nommait Raymond Porcher; il avait les mains enchaînées. On lui enjoignit d'engager les chefs de la Croisade à le racheter, s'ils ne voulaient pas qu'on lui coupât la tête. Raymond, élevant la voix, cria aux chrétiens :

— Ne faites pour moi aucun sacrifice; il est bon que je meure. Mais pressez le siége; cette ville maudite ne peut plus vous résister long-temps. Restez fidèles à la foi du Christ, qui est avec vous.

Accien, s'étant fait traduire ces paroles, fut étonné d'une telle grandeur d'âme. Il offrit les plus hauts honneurs au chevalier, s'il voulait embrasser la religion de Mahomet, la mort, s'il persistait dans sa croyance. Raymond Porcher, pour toute réponse, se mit à genoux, tourna ses regards vers l'orient et fit sa dernière prière, bénissant Jésus-Christ. On lui trancha la tête. On jeta ensuite d'autres chrétiens dans un bûcher.

Mais la ville était tombée à son tour dans une disette si profonde, que le fier Accien se vit réduit à demander une trève. Les chrétiens, abattus par les longues fatigues, l'accordèrent. Baudouin, sur ces entrefaites, envoya d'Édesse quelques sommes d'argent, et on prit dans le camp un peu de repos. Il y eut des pourparlers

 entre les Turcs et les Croisés. I n Arménien, nommé Phirous, qui avait abjuré le christianisme pour se ranger sous les étendards de Mahomet, et qui commandait trois des tours d'Antioche, offrit secrètement alors à Bohémond de lui livrer la ville. Voici comment la chose se passa. Phirous, honoré de la confiance de l'Émir, avait avec lui son fils et son frère, apostats comme lui, et investis de commandements sous ses ordres. Avant de chercher à gagner son frère, qu'il savait très-dévoué à la cause des Turcs, il ébranla son fils, lequel entra dans ses projets. Sans admettre d'autres tiers au complot , il descendit le jeune homme dans le fossé par une échelle de cuir, et le chargea de faire des ouvertures à l'un des chefs croisés. Le jeune homme , à la faveur de la nuit , se présenta aux portes du camp. On le conduisit à Bohémond. Le prince de Tarente reçut avec joie des propositions qui allaient terminer tant de maux. Il renvoya l'émissaire à son père avec de séduisantes promesses et fit sur-le-champ rassembler en conseil secret les chefs de la Croisade. Ils commencèrent par rejeter les offres de l'Arménien, en disant que la trahison était indigne de leur cause et honteuse pour leur valeur, mais peut-être intérieurement jaloux de Bohémond, qui prétendait, s'il gagnait Antioche par stratagème, considérer cette ville comme son domaine. On décida de reprendre le siège , en arrêtant que chacun des chefs commanderait sept jours, et que la ville appartiendrait à celui qui serait de semaine lorsqu'elle se rendrait. Le commandement de la première semaine fut donné Digitized by Google

74 SIÈGE D’ANTIOCHE, à Bohémond , et , dès le lendemain du conseil secret , on apprit que Kerbogâ , prince de Mossoul , après avoir ravagé la Mésopotamie , amenait au secours d’Antioche une armée que l’on disait forte de deux cent mille hommes. De vives alarmes se répandirent dans le camp. Ceux qui s’étaient le plus opposés à la proposition du prince de Tarente vinrent le presser d’exécuter ce qu’il avait dit. Bohémond , ayant fait prévenir Phirous , osa la nuit suivante monter lui-même à la tour, au moyen de l’échelle de cuir. L’Arménien était prêt. Il livra son fds en otage, pour sûreté de son engagement. Le jeune homme , arrivé au camp , fut présenté aux chefs. Tout était conduit dans cette affaire avec une discrétion extrême. Bohémond , qui devenait maître de l’entreprise, voulant inspirer une fausse sécurité aux assiégés , lit sonner les trompettes , déployer les bannières et donna l’ordre à l’armée de se mettre en marche, en annonçant partout avec bruit qu’on allait à la rencontre du prince de Mossoul. Cette manœuvre occupa toute la journée. Aussitôt qu'il fut nuit, les nombreux corps des armées de la Croix reçurent le commandement de faire volte-face, et furent ramenés dans le plus grand silence sous les murs d'Antioche. Ils s’arrêtèrent dans un vallon, au pied de la tour des Trois-Sœurs , où commandait Phirous , et tous apprirent là ce qui se préparait. Un grand orage s’était élevé, mêlé de vents et de tonnerres. Les Croisés virent dans ce tumulte des éléments une marque certaine de la protection du ciel , qui empêchait ainsi les sentinelles de rien entendre. Digitized by Google

à Bohémond, et, dès le lendemain du conseil secret, on apprit que Kerbogâ, prince de Mossoul, après avoir ravagé la Mésopotamie, amenait au secours d'Antioche une armée que l'on disait forte de deux cent mille hommes. De vives alarmes se répandirent dans le camp. Ceux qui s'étaient le plus opposés à la proposition du prince de Tarente vinrent le presser d'exécuter ce qu'il avait dit.

Bohémond, ayant fait prévenir Phirous, osa la nuit suivante monter lui-même à la tour, au moyen de l'échelle de cuir. L'Arménien était prêt. Il livra son fils en otage, pour sûreté de son engagement. Le jeune homme, arrivé au camp, fut présenté aux chefs. Tout était conduit dans cette affaire avec une discrétion extrême. Bohémond, qui devenait maître de l'entreprise, voulant inspirer une fausse sécurité aux assiégés, fit sonner les trompettes, déployer les bannières et donna l'ordre à l'armée de se mettre en marche, en annonçant partout avec bruit qu'on allait à la rencontre du prince de Mossoul.

Cette manœuvre occupa toute la journée. Aussitôt qu'il fut nuit, les nombreux corps des armées de la Croix reçurent le commandement de faire volte-face, et furent ramenés dans le plus grand silence sous les murs d'Antioche. Ils s'arrêtèrent dans un vallon, au pied de la tour des Trois-Sœurs, où commandait Phirous, et tous apprirent là ce qui se préparait.

Un grand orage s'était élevé, mêlé de vents et de tonnerres. Les Croisés virent dans ce tumulte des éléments une marque certaine de la protection du ciel, qui empêchait ainsi les sentinelles de rien entendre.

SIEGE D'ANTIOCHE. 75 Le complot de Phirous allait donc se consommer. Comme l'Arménien n'attendait plus que l'heure convenue , le bruit vague d'une trahison se répandit tout à coup dans la ville. On en accusait le peu de chrétiens qui s'y trouvaient. On soupçonnait plus vivement peutêtre les apostats , gens en qui on n'a jamais une confiance entière. On nommait sourdement Phirous : on disait qu'il entretenait des correspondances avec les Croisés. Accien le fit venir et l'interrogea, fixant sur lui un de ces regards qui fouillent dans les plus intimes pensées. Le sang-froid de l'Arménien le sauva. Lui-même proposa avec calme des mesures de sûreté: — Il faut changer, dit-il , tous les gardiens des tours et mettre aux fers tous les chrétiens. — C'est ce que je ferai demain , répondit l'Émir en le renvoyant. Phirous retourna à son poste, plus pressé que jamais d'en finir. Mais son frère n'était pas encore prévenu ; et il ne pouvait rien faire sans son concours, parce qu'il commandait la tour voisine de la sienne. Il alla le trouver. — Vous savez ce qui se passe, lui dit-il. On arrête tous les chrétiens. Demain matin, avant le jour peutêtre, tous seront mis à mort. C'est pour moi une vive douleur ; je ne puis oublier que nous sommes nés dans la même religion et que nous avons été leurs frères. — Et c'est une raison de plus pour les avoir en horreur, répondit froidement l'autre apostat. Depuis que ces Croisés sont venus , nous ne vivons que dans les alarmes. Puissent-ils périr tous, et les Irai très avec eux ! Le frère de Phirous avait, en disant cela, un air si Digitized by Google

 menaçant et si farouche, que l’Arménien vit bien qu’il ne deviendrait jamais son complice. 11 n’hésita pas un instant. Se précipitant sur lui avec violence, il lui plongea son poignard dans le cœur , et jeta aussitôt le cadavre dans les fossés. Un peu rassuré alors, il descendit son échelle de cuir. Un émissaire de Bohémond , posté au pied de la tour, monta pour s’entendre avec Phirous. — Nous n’avons qu’une seule ressource , dit l’Arménien, c’est que tous les intrépides de l’armée viennent ici par l’écheHe flottante. Dès que nous serons en nombre, nous irons ouvrir une des portes. Pendant qu'il parlait ainsi , un officier de ronde se présenta tout à coup avec une lanterne. Phirous n’avait eu que le temps de cacher le Croisé sous les coussins d'un divan. Pourtant son air calme ne laissa rien soupçonner. L’officier loua sa vigilance , examina tout avec sa lanterne et ne vit rien. Lorsqu’il se fut éloigné, l’Arménien fit descendre le soldat, en lui recommandant bien de dire à Bohémond qu’une heure de retard perdrait tout. Mais à ce moment suprême, la frayeur s’empare des soldats chrétiens. Tous calculent le danger. Tous s’épouvantent. Personne ne veut se hasarder sur la tremblante échelle. En vain Bohémond donne l’exemple en montant le premier; en vain il prie; personne ne le suit. Les paroles même de Godefroid de Bouillon n’excitent pas les braves. Robert de Flandre s’approche alors, suivi de soixante guerriers d’élite. Digitized by Google

menaçant et si farouche, que l'Arménien vit bien qu'il ne deviendrait jamais son complice. Il n'hésita pas un instant. Se précipitant sur lui avec violence, il lui plongea son poignard dans le cœur, et jeta aussitôt le cadavre dans les fossés.

Un peu rassuré alors, il descendit son échelle de cuir. Un émissaire de Bohémond, posté au pied de la tour, monta pour s'entendre avec Phirous.

— Nous n'avons qu'une seule ressource, dit l'Arménien, c'est que tous les intrépides de l'armée viennent ici par l'échelle flottante. Dès que nous serons en nombre, nous irons ouvrir une des portes.

Pendant qu'il parlait ainsi, un officier de ronde se présenta tout à coup avec une lanterne. Phirous n'avait eu que le temps de cacher le Croisé sous les coussins d'un divan. Pourtant son air calme ne laissa rien soupçonner.

L'officier loua sa vigilance, examina tout avec sa lanterne et ne vit rien.

Lorsqu'il se fut éloigné, l'Arménien fit descendre le soldat, en lui recommandant bien de dire à Bohémond qu'une heure de retard perdrait tout.

Mais à ce moment suprême, la frayeur s'empare des soldats chrétiens. Tous calculent le danger. Tous s'épouvantent. Personne ne veut se hasarder sur la tremblante échelle. En vain Bohémond donne l'exemple en montant le premier; en vain il prie; personne ne le suit. Les paroles même de Godefroid de Bouillon n'excitent pas les braves.

Robert de Flandre s'approche alors, suivi de soixante guerriers d'élite.

LA SAINTE LANCE. 77 i 'I — Nous irons donc, nous autres, dit-il. Ses soixante compagnons le suivent en silence. L'élan était donné ; une foule de soldats montent intrépidement. Dix tours sont en quelques minutes au pouvoir des Croisés. Une porte est enfoncée ; Godefroid de Bouillon entre dans Antioche au son des trompettes, au cri de guerre Dieu le veut! qui retentit partout. La garnison turque est exterminée; et au point du jour on voit flotter sur les remparts la bannière rouge de Bohémond. Accien, voulant s'enfuir, fut tué par un bûcheron qui le reconnut, et qui apporta aux chefs des Croisés sa tête énorme, aux oreilles larges et velues, à la longue barbe blanche. 4 CHAPITRE XL DÉTRESSE DES CROISÉS. — DECOUVERTE DE LA SAINTE LANCE. La victoire est à Dieu. Bosse ET. La prise d'Antioche eut lieu au commencement de juin de l'année 1098, après un siège de huit mois. Il y avait peu de jours que les chrétiens se reposaient de leurs longs travaux et se réjouissaient de leur triomphe , quand l'armée du prince de Mossoul , forte en effet de deux cent mille hommes, se montra en vue d'Antioche. Vingt-huit émirs marchaient, avec leurs corps d'armée, sous les ordres de Kerbogâ. Il s'avançait comme un homme sûr de vaincre. Digitized by Google

78 LA SAINTE LANCE. Un détachement de chevaliers sortit à la rencontre de ce nouvel ennemi. Sans doute qu'ils vendirent chèrement leur vie; mais aucun d'eux ne revint. Un nouveau corps d'armée, qui allait au secours du premier détachement, fut obligé de rentrer précipitamment dans la ville , investie une heure après par les bannières innombrables des Musulmans; et les Croisés, d'assiégeants qu'ils étaient la semaine précédente , se trouvèrent assiégés tout à coup , sans avoir eu le temps de s'approvisionner. Des sorties de tous les jours produisirent alors mille faits héroïques, mais n'amenèrent aucun succès; et parmi les chrétiens , bloqués dans un cercle qui semblait se resserrer à chaque heure, la disette vint de nouveau. Ce fut bientôt la plus hideuse famine. On mangea les chiens , puis les chevaux de bataille , puis les cuirs des baudriers et des chaussures. Les chefs partageaient les peines des soldats. On savait que l'empereur Alexis amenait enfin des secours, et on prenait courage. Le comte de Blois, ayant fait une percée dans les rangs compactes de l'ennemi, trouva le moyen de s'échapper; il courut à la rencontre de l'Empereur qui s'avançait en effet. Il le pressa d'accélérer sa marche. Mais Alexis ne venait que pour partager les victoires des Croisés. Dès qu'il apprit la situation d'Antioche, il rebroussa chemin et s'en retourna lâchement dans Constantinople. Le comte de Blois, découragé, n'osa revenir et reprit le chemin de la France. Abandonnés ainsi , les Croisés , dans leur misère , ne songeaient plus qu'à mourir. Quelques chefs firent Digitized by Google

Un détachement de chevaliers sortit à la rencontre de ce nouvel ennemi. Sans doute qu'ils vendirent chèrement leur vie; mais aucun d'eux ne revint.

Un nouveau corps d'armée, qui allait au secours du premier détachement, fut obligé de rentrer précipitamment dans la ville, investie une heure après par les bannières innombrables des Musulmans; et les Croisés, d'assiégeants qu'ils étaient la semaine précédente, se trouvèrent assiégés tout à coup, sans avoir eu le temps de s'approvisionner.

Des sorties de tous les jours produisirent alors mille faits héroïques, mais n'amenèrent aucun succès; et parmi les chrétiens, bloqués dans un cercle qui semblait se resserrer à chaque heure, la disette vint de nouveau. Ce fut bientôt la plus hideuse famine. On mangea les chiens, puis les chevaux de bataille, puis les cuirs des baudriers et des chaussures. Les chefs partageaient les peines des soldats.

On savait que l'empereur Alexis amenait enfin des secours, et on prenait courage. Le comte de Blois, ayant fait une percée dans les rangs compactes de l'ennemi, trouva le moyen de s'échapper; il courut à la rencontre de l'Empereur qui s'avançait en effet. Il le pressa d'accélérer sa marche. Mais Alexis ne venait que pour partager les victoires des Croisés. Dès qu'il apprit la situation d'Antioche, il rebroussa chemin et s'en retourna lâchement dans Constantinople. Le comte de Blois, découragé, n'osa revenir et reprit le chemin de la France.

Abandonnés ainsi, les Croisés, dans leur misère, ne songeaient plus qu'à mourir. Quelques chefs firent

LA SAINTE LANCE. 79 même offrir à Kerbogâ de lui rendre la ville , s'il leur voulait permettre de s'en retourner dans leur pays. Le prince de Mossoul se refusa à cette transaction , dont Godefroid n'apprit la pensée que pour la blâmer sévèrement. Car au milieu de l'abattement général , il y avait encore parmi les chrétiens quelques hommes qui conservaient de l'enthousiasme. Godefroid de Bouillon, Robert de Flandre, Tancrède, juraient que tant qu'il leur resterait soixante chevaliers, ils ne renonceraient pas à l'espoir d aller délivrer Jérusalem. On raconta bientôt des visions prodigieuses, qui semblaient annoncer un terme à tant de maux. Un déserteur passait à l'ennemi ; il s'en revint de luimême, disant qu'il avait été arrêté par son frère, mort dans un précédent combat. Le fantôme lui avait révélé qu'à la prochaine bataille, tous ceux qui avaient succombé sous la bannière de la Croix se lèveraient de leur tombe et viendraient combattre à leurs rangs. Pour mettre le comble à ces merveilles, un bon et saint prêtre marseillais , nommé Pierre-Barthélemi , eut une révélation plus importante. Un matin , il annonça tout ému que saint André s'était montré à lui , en réalité ou en songe, et qu'il lui avait déclaré le lieu où était enterrée, dans l'église vénérée de SaintPierre d'Antioche , la lance qui avait percé le côté et ouvert le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le saint apôtre avait ajouté que celte lance, devenue auguste et sacrée, donnerait la victoire aux chrétiens. On trouva en effet au lieu désigné la précieuse relique, après avoir fouillé assez long-temps. Des épreuves et des miracles signalèrent sa sainteté. L'abalteDigitized by Google

même offrir à Kerbogâ de lui rendre la ville, s'il leur voulait permettre de s'en retourner dans leur pays. Le prince de Mossoul se refusa à cette transaction, dont Godefroid n'apprit la pensée que pour la blâmer sévèrement. Car au milieu de l'abattement général, il y avait encore parmi les chrétiens quelques hommes qui conservaient de l'enthousiasme. Godefroid de Bouillon, Robert de Flandre, Tancrède, juraient que tant qu'il leur resterait soixante chevaliers, ils ne renonceraient pas à l'espoir d'aller délivrer Jérusalem.

On raconta bientôt des visions prodigieuses, qui semblaient annoncer un terme à tant de maux. Un déserteur passait à l'ennemi ; il s'en revint de lui-même, disant qu'il avait été arrêté par son frère, mort dans un précédent combat. Le fantôme lui avait révélé qu'à la prochaine bataille, tous ceux qui avaient succombé sous la bannière de la Croix se lèveraient de leur tombe et viendraient combattre à leurs rangs.

Pour mettre le comble à ces merveilles, un bon et saint prêtre marseillais, nommé Pierre-Barthélemi, eut une révélation plus importante. Un matin, il annonça tout ému que saint André s'était montré à lui, en réalité ou en songe, et qu'il lui avait déclaré le lieu où était enterrée, dans l'église vénérée de Saint-Pierre d'Antioche, la lance qui avait percé le côté et ouvert le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le saint apôtre avait ajouté que cette lance, devenue auguste et sacrée, donnerait la victoire aux chrétiens.

On trouva en effet au lieu désigné la précieuse relique, après avoir fouillé assez long-temps. Des épreuves et des miracles signalèrent sa sainteté. L'abatte-

•* 80 LA SAINTE. LANCE, ment s’évanouit alors, et tout le monde voulut de nouveau marcher au combat. L’ermite Pierre fut envoyé à Kerbogâ , à qui il demanda fièrement, au nom des chrétiens, s’il souhaitait une bataille générale, ou s’il ne préférait pas un combat d’un certain nombre de chevaliers croisés contre un nombre égal de Musulmans? Le prince de Mossoul , souriant de dédain , répondit qu'il ne traitait pas avec des mourants. Il renvoya ainsi le parlementaire. Toute l’armée chrétienne se mit donc en prières. Ln reste de vivres, que l’on trouva et qui fournit un repas frugal à tous les guerriers , parut un nouveau miracle. Le lendemain matin, 2U juin, jour même où l’on fête les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, cent mille Croisés , après avoir tous communié , sortirent d’Antioche avec tous les chefs, précédés du pieux évêque Adhémar , qui portait la cuirasse sur sa robe épiscopale , et auprès de qui marchait Raymond d’ Agiles, l’un des historiens de la Croisade, élevant dans ses mains la sainte lance. L’armée s’avançait en chantant le psaume de la guerre: Exuryat Deux; <t Que le seigneur se lève! Que ses ennemis soient dispersés! » Tous ceux qui étaient sans armes priaient à genoux sur les remparts. Presque tous les soldats de la Croix étaient à pied. Les chefs avaient pour monture des ânes et des chameaux. Il ne restait qu'un cheval , qu’on avait donné à Godefroid de Bouillon. Lorsqu'on annonça au prince de Mossoul que les •chrétiens sortaient de la ville, dont les tours venaient Digitized by Google

ment s'évanouit alors, et tout le monde voulut de nouveau marcher au combat. L'ermite Pierre fut envoyé à Kerbogâ, à qui il demanda fièrement, au nom des chrétiens, s'il souhaitait une bataille générale, ou s'il ne préférait pas un combat d'un certain nombre de chevaliers croisés contre un nombre égal de Musulmans?

Le prince de Mossoul, souriant de dédain, répondit qu'il ne traitait pas avec des mourants. Il renvoya ainsi le parlementaire.

Toute l'armée chrétienne se mit donc en prières. Un reste de vivres, que l'on trouva et qui fournit un repas frugal à tous les guerriers, parut un nouveau miracle. Le lendemain matin, 29 juin, jour même où l'on fête les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, cent mille Croisés, après avoir tous communié, sortirent d'Antioche avec tous les chefs, précédés du pieux évêque Adhémar, qui portait la cuirasse sur sa robe épiscopale, et auprès de qui marchait Raymond d'Agiles, l'un des historiens de la Croisade, élevant dans ses mains la sainte lance.

L'armée s'avançait en chantant le psaume de la guerre: *Exurgat Deus;* « Que le seigneur se lève! Que ses ennemis soient dispersés! » Tous ceux qui étaient sans armes priaient à genoux sur les remparts. Presque tous les soldats de la Croix étaient à pied. Les chefs avaient pour monture des ânes et des chameaux. Il ne restait qu'un cheval, qu'on avait donné à Godefroid de Bouillon.

Lorsqu'on annonça au prince de Mossoul que les chrétiens sortaient de la ville, dont les tours venaient

LA SAINTE LANCE. 81 d'arborer le drapeau noir, il crut qu'ils s'avançaient humblement pour implorer sa clémence. Mais ses premiers détachements, violemment dispersés, l'obligèrent bientôt à quitter son jeu d'échecs et à monter à cheval. Il divisa rapidement son armée en quinze bataillons. Les chrétiens, de leur côté, s'étaient partagés en douze corps , sous la protection des douze saints apôtres. Tous ces arrangements furent détruits en un moment. La mêlée devint subitement générale. La bataille s'engagea sur tous les points, avec tant de courage de la part d'hommes que l'on croyait exténués , que Kerbogà , pris de peur , envoya à son tour proposer aux princes chrétiens ce qu'il avait refusé la veille , d'éviter le carnage en se bornant à faire combattre des deux parts l'élite des guerriers. Les Croisés à leur tour méprisèrent des offres qui redoublaient leur confiance. Une petite pluie vint les rafraîchir , en même temps qu'un vent assez vif poussait leurs flèches vers l'ennemi. Us reconnurent là encore la protection de Dieu. Godefroidde Bouillon, Robert de Flandre, qu'on surnomma , à cause de ses exploits dans cette grande journée , le fils de saint Georges, le comte de Hainaut, Baudouin du Bourg, Tancrède, tous les capitaines se montraient aux postes les plus avancés. Us voyaient tomber autour d'eux les plus braves Sarasins. L'armée immense de Kerbogà fut mise en pleine déroute. Le prince de Mossoul s'enfuit , laissant sur le champ de bataille cent mille Infidèles. Les chrétiens avaient perdu quatre mille hommes. Us trouvèrent dans les camps ennemis des chevaux, de l'or, des vivres 6 Digitized by Google

d'arborer le drapeau noir, il crut qu'ils s'avançaient humblement pour implorer sa clémence. Mais ses premiers détachements, violemment dispersés, l'obligèrent bientôt à quitter son jeu d'échecs et à monter à cheval. Il divisa rapidement son armée en quinze bataillons. Les chrétiens, de leur côté, s'étaient partagés en douze corps, sous la protection des douze saints apôtres. Tous ces arrangements furent détruits en un moment. La mêlée devint subitement générale.

La bataille s'engagea sur tous les points, avec tant de courage de la part d'hommes que l'on croyait exténués, que Kerbogâ, pris de peur, envoya à son tour proposer aux princes chrétiens ce qu'il avait refusé la veille, d'éviter le carnage en se bornant à faire combattre des deux parts l'élite des guerriers. Les Croisés à leur tour méprisèrent des offres qui redoublaient leur confiance.

Une petite pluie vint les rafraîchir, en même temps qu'un vent assez vif poussait leurs flèches vers l'ennemi. Ils reconnurent là encore la protection de Dieu. Godefroid de Bouillon, Robert de Flandre, qu'on surnomma, à cause de ses exploits dans cette grande journée, *le fils de saint Georges*, le comte de Hainaut, Baudouin du Bourg, Tancrède, tous les capitaines se montraient aux postes les plus avancés. Ils voyaient tomber autour d'eux les plus braves Sarasins. L'armée immense de Kerbogâ fut mise en pleine déroute.

Le prince de Mossoul s'enfuit, laissant sur le champ de bataille cent mille Infidèles. Les chrétiens avaient perdu quatre mille hommes. Ils trouvèrent dans les camps ennemis des chevaux, de l'or, des vivres

 et quinze mille chameaux , qu'ils emmenèrent à Antioche , encore chargés des cordes et des chaînes que le vaincu leur avait destinées. Cette heureuse victoire fut suivie de quelque jours de repos Les chefs de la Croisade , ne voyant plus d'ennemis devant eux , se disposèrent bientôt à poursuivre leur marche vers Jérusalem. Ils n'étaient pas encore désabusés sur le compte de l'empereur Alexis. Ils lui envoyèrent Hugues de Vermandois et Baudouin de Hainaut, pour lui rappeler de nouveau les promesses qu'il avait faites de fournir des secours. Le jeune comte de Hainaut, attaqué par un corps de Turcs dans les environs de Nicée , ne reparut plus ; et jamais on n'a pu savoir sa fin. Hugues, s'étant caché dans un bois, échappa aux barbares. Mais, arrivé à Constantinople, il abandonna aussi la cause périlleuse des Croisés et s'en retourna dans son pays. Bohémond avait été reconnu prince d'Antioche; une forte garnison avait été laissée dans cette ville, et l'armée s'était éloignée. Une grande douleur devait la frapper encore. Dans une nouvelle épidémie qui survint, l'évèque Adhémar, ce chef spirituel de la Croisade , dont l'appui avait soutenu tant de courages, fut emporté tristement. 11 mourut sans avoir vu Jérusalem. Plusieurs places furent prises dans la route, et de nobles prouesses pourraient agrandir nos récits. L'armée du prince d'Alep fut battue par Godefroid de 1 L'histoire de la sainte lance est contée différemment dans la Chronique de l'abbaye de Saint-André. Voyez les appendices ci-après. Digitized by Google

et quinze mille chameaux, qu'ils emmenèrent à Antioche, encore chargés des cordes et des chaînes que le vaincu leur avait destinées.

Cette heureuse victoire fut suivie de quelque jours de repos [1].

Les chefs de la Croisade, ne voyant plus d'ennemis devant eux, se disposèrent bientôt à poursuivre leur marche vers Jérusalem. Ils n'étaient pas encore désabusés sur le compte de l'empereur Alexis. Ils lui envoyèrent Hugues de Vermandois et Baudouin de Hainaut, pour lui rappeler de nouveau les promesses qu'il avait faites de fournir des secours. Le jeune comte de Hainaut, attaqué par un corps de Turcs dans les environs de Nicée, ne reparut plus; et jamais on n'a pu savoir sa fin. Hugues, s'étant caché dans un bois, échappa aux barbares. Mais, arrivé à Constantinople, il abandonna aussi la cause périlleuse des Croisés et s'en retourna dans son pays.

Bohémond avait été reconnu prince d'Antioche; une forte garnison avait été laissée dans cette ville, et l'armée s'était éloignée. Une grande douleur devait la frapper encore. Dans une nouvelle épidémie qui survint, l'évêque Adhémar, ce chef spirituel de la Croisade, dont l'appui avait soutenu tant de courages, fut emporté tristement. Il mourut sans avoir vu Jérusalem.

Plusieurs places furent prises dans la route, et de nobles prouesses pourraient agrandir nos récits. L'armée du prince d'Alep fut battue par Godefroid de

[1] L'histoire de la sainte lance est contée différemment dans la *Chronique de l'abbaye de Saint-André*. Voyez les appendices ci-après.

LA SAINTE LANCE. 83 Bouillon. L'émir de Tripoli fut vaincu dans une sanglante rencontre. Marra fut assiégée. Les habitants, au rapport de Guillaume de Tyr, lançaient du haut des remparts des flots de bitume enflammé, des tonnes de chaux vive, des ruches pleines d'abeilles, des monceaux de pierres et des grêles de traits. Néanmoins le comte de Flandre planta l'étendard de la Croix sur les tours de Marra. On marcha enfin sur Laodicée, où l'armée des Croisés se renforça de plusieurs chevaliers venus de l'Angleterre Elle délivra les pirates croisés qui s'y trouvaient captifs. Beaucoup d'autres villes furent enlevées ou se soumirent; tout tremblait enfin devant les chrétiens. Ptolémaïs eut peur et envoya des vivres. Mais en même temps, les chefs qui commandaient dans cette ville lâchèrent des colombes qui portèrent à Cé~ sarée, attachés à leurs ailes, des avis écrits contre les chrétiens. Un de ces innocents messagers, échappé des serres d'un faucon, tomba dans le camp des Croisés , qui apprirent à connaître leurs prétendus alliés. Ils ne s'arrêtèrent pourtant pas dans leur projet d'aller en toute hâte à Jérusalem. Ayant pris Lydda et Ramla, comme ils n'étaient plus qu'à quelques lieues de la ville sainte, des chrétiens de Bethléem vinrent implorer leur secours. Tan1 L'Angleterre prit peu de part à la première Croisade. Guillatimele-Roux, successeur de Guillaurne-le-Conquérant, s'occupait moins de consoler l'Église que d'affermir sa tyrannie brutale dans la GrandeBretagne envahie par son père. Le petit nombre de chevaliers anglais qui vinrent s'unir à Godefroy arrivaient par leur propre Voeu, mais non envoyés par Guillaume. 6. Digitized by Google

Bouillon. L'émir de Tripoli fut vaincu dans une sanglante rencontre. Marra fut assiégée. Les habitants, au rapport de Guillaume de Tyr, lançaient du haut des remparts des flots de bitume enflammé, des tonnes de chaux vive, des ruches pleines d'abeilles, des monceaux de pierres et des grêles de traits. Néanmoins le comte de Flandre planta l'étendard de la Croix sur les tours de Marra.

On marcha enfin sur Laodicée, où l'armée des Croisés se renforça de plusieurs chevaliers venus de l'Angleterre [1]. Elle délivra les pirates croisés qui s'y trouvaient captifs. Beaucoup d'autres villes furent enlevées ou se soumirent; tout tremblait enfin devant les chrétiens. Ptolémaïs eut peur et envoya des vivres. Mais en même temps, les chefs qui commandaient dans cette ville lâchèrent des colombes qui portèrent à Césarée, attachés à leurs aîles, des avis écrits contre les chrétiens. Un de ces innocents messagers, échappé des serres d'un faucon, tomba dans le camp des Croisés, qui apprirent à connaître leurs prétendus alliés. Ils ne s'arrêtèrent pourtant pas dans leur projet d'aller en toute hâte à Jérusalem.

Ayant pris Lydda et Ramla, comme ils n'étaient plus qu'à quelques lieues de la ville sainte, des chrétiens de Bethléem vinrent implorer leur secours. Tan-

[1] L'Angleterre prit peu de part à la première Croisade. Guillaume-le-Roux, successeur de Guillaume-le-Conquérant, s'occupait moins de consoler l'Église que d'affermir sa tyrannie brutale dans la Grande-Bretagne envahie par son père. Le petit nombre de chevaliers anglais qui vinrent s'unir à Godefroy arrivaient par leur propre vœu, mais non envoyés par Guillaume.

 crède partit avec trois cents hommes; et à minuit, heure consacrée par la naissance du Sauveur, l'étendard de la Croix fut arboré sur Bethléem délivrée. CHAPITRE XII. LA PRISE DE JÉRUSALEM. Ce capitaine qui délivra le tombeau de Jésus-Christ... 11 ne dut qu'à sa valeur et à sa sagesse cette conquête glorieuse , qui lui coûta tant de travaux. Le Tasse. Le lendemain, on aperçut à l'horizon Jérusalem; — et soixante mille chrétiens de l'Occident, car l'armée des Croisés était maintenant réduite à ce nombre ,. purent contempler enfin la cité sainte. Pénétrés d'un vif attendrissement, ils tombèrent tous à genoux, la tête découverte, fondant en larmes, priant en silence, et se frappant la poijtrine. Us reprirent ensuite leur marche en continuant de prier ou en chantant de pieux cantiques. Les chevaliers avaient mis pied à terre. Tous les Croisés, ayant ôté leurs chaussures, marchaient les pieds nus, et ne foulaient qu'avec recueillement ce sol consacré par les pas augustes de l' Homme-Dieu. Leur piété ardente se confondait dans la tendresse et les saints transports. Ils pleuraient sur les souffrances de Jésus-Chrst, sur l'humiliation du SaintSépulcre outragé ; puis ils juraient derechef de ne déposer maintenaut les armes qu' après avoir vengé la grande cause de la Croix. Digitized by Google

crède partit avec trois cents hommes; et à minuit, heure consacrée par la naissance du Sauveur, l'étendard de la Croix fut arboré sur Bethléem délivrée.

CHAPITRE XII.

LA PRISE DE JÉRUSALEM.

> Ce capitaine qui délivra le tombeau de Jésus-Christ... Il ne dut qu'à sa valeur et à sa sagesse cette conquête glorieuse, qui lui coûta tant de travaux.
>
> LE TASSE.

Le lendemain, on aperçut à l'horizon Jérusalem; — et soixante mille chrétiens de l'Occident, car l'armée des Croisés était maintenant réduite à ce nombre, purent contempler enfin la cité sainte.

Pénétrés d'un vif attendrissement, ils tombèrent tous à genoux, la tête découverte, fondant en larmes, priant en silence, et se frappant la poitrine. Ils reprirent ensuite leur marche en continuant de prier ou en chantant de pieux cantiques. Les chevaliers avaient mis pied à terre. Tous les Croisés, ayant ôté leurs chaussures, marchaient les pieds nus, et ne foulaient qu'avec recueillement ce sol consacré par les pas augustes de l'Homme-Dieu.

Leur piété ardente se confondait dans la tendresse et les saints transports. Ils pleuraient sur les souffrances de Jésus-Christ, sur l'humiliation du Saint-Sépulcre outragé; puis ils juraient derechef de ne déposer maintenant les armes qu'après avoir vengé la grande cause de la Croix.

PRISE DE JÉRUSALEM. .85 Jérusalem, détruite par Titus, relevée partiellement depuis , était alors , comme on l'a dit , la proie des grossiers enfants de Mahomet , qui la désolaient d'odieuses profanations 1 . Cette ville formait un carré long et contenait dans son enceinte quatre collines , dont la plus célèbre était le Golgotha ou Calvaire , lieu rendu à jamais vénérable par la passion du Sauveur des hommes. L'impératrice Hélène avait fait bâtir sur cette colline l'église de la Résurrection. Au moment de l'arrivée des Croisés , les Musulmans d'Égypte, qui venaient à leur tour d'enlever Jérusalem aux Turcs , avaient achevé de la fortifier de remparts , de bastions et de larges fossés. Instruits de l'approche des chrétiens, ils avaient comblé ou empoisonné les puits et les citernes des environs. C'était le milieu de l'été. L'armée de la Croix se trouva bientôt exposée à mourir de soif ; car les sources étaient taries , le torrent de Cédron desséché ; la fontaine de Siloé coulait à peine. L'armée entoura néanmoins Jérusalem. Le comte de Flandre assit son camp au nord , entre la porte d'Hérode et la porte Saint-Étienne. Les diverses nations se partagèrent le reste du circuit de la ville. Godefroid de Bouillon planta son pavillon entre la porte de Damas et la porte de Jaffa , au lieu même où s'était élevée la tente de Titus. Quoique les Croisés n'eussent ni échelles, ni machines , ils commencèrent le siège par un assaut général. Ils comblèrent une partie des fossés ; puis, tan1 Voyez sur Jérusalem les appendices. Digitized by Google

 dis que les uns lançaient des pierres et des javelots sur la ville avec la fronde et l'arbalète, les autres, s'avançant au pied des murailles, couverts de leurs boucliers serrés, comme d'une tortue impénétrable, s'efforçaient d'ébranler , avec la pioche et le marteau , les remparts et les tours. Les flots d'huile et de poix bouillantes qui tombaient sur eux ne les firent pas reculer. Des pans de muraille s'écroulèrent ; on apporta la seule échelle de siège que l'armée possédât, et les guerriers, se plaçant quatre de front, cent d'entre eux y montèrent, étonnant dès ce premier jour les Musulmans , qui ne s'expliquaient pas un tel excès de valeur. Mais ne pouvant être soutenus sur les autres points, les plus avancés se firent exterminer, et l'armée fut obligée de faire sa retraite. On se décida à construire des machines. Des détachements envoyés à la découverte ayant trouvé du bois, tous les bras s'employèrent à le mettre en œuvre. On fit des béliers, des catapultes. On traça et on établit des galeries couvertes. On prépara des claies et des fascines. On avait fini par découvrir de l'eau à quelques lieues du camp, et toute l'armée montrait du courage. De toutes parts contre les murs se dressèrent les apprêts , parmi lesquels on distinguait trois énormes tours mobiles, solidement construites, qui avaient chacune trois étages , et qui s'élevaient plus haut que les remparts de la ville assiégée. Des ponts à bascule étaient debout au sommet , prêts à s'abattre sur les créneaux. La plus grande de ces machines était celle de Go defroid de Bouillon. Elle contenait , renfermés dans la Digitized by Googl

dis que les uns lançaient des pierres et des javelots sur la ville avec la fronde et l'arbalète, les autres, s'avançant au pied des murailles, couverts de leurs boucliers serrés, comme d'une tortue impénétrable, s'efforçaient d'ébranler, avec la pioche et le marteau, les remparts et les tours. Les flots d'huile et de poix bouillantes qui tombaient sur eux ne les firent pas reculer. Des pans de muraille s'écroulèrent ; on apporta la seule échelle de siége que l'armée possédât, et les guerriers, se plaçant quatre de front, cent d'entre eux y montèrent, étonnant dès ce premier jour les Musulmans, qui ne s'expliquaient pas un tel excès de valeur. Mais ne pouvant être soutenus sur les autres points, les plus avancés se firent exterminer, et l'armée fut obligée de faire sa retraite.

On se décida à construire des machines. Des détachements envoyés à la découverte ayant trouvé du bois, tous les bras s'employèrent à le mettre en œuvre. On fit des béliers, des catapultes. On traça et on établit des galeries couvertes. On prépara des claies et des fascines. On avait fini par découvrir de l'eau à quelques lieues du camp, et toute l'armée montrait du courage. De toutes parts contre les murs se dressèrent les apprêts, parmi lesquels on distinguait trois énormes tours mobiles, solidement construites, qui avaient chacune trois étages, et qui s'élevaient plus haut que les remparts de la ville assiégée. Des ponts à bascule étaient debout au sommet, prêts à s'abattre sur les créneaux.

La plus grande de ces machines était celle de Godefroid de Bouillon. Elle contenait, renfermés dans la

87 PRISE DE JÉRUSALEM, chambre inférieure, les nombreux ouvriers qui la faisaient mouvoir sur ses énormes roues. Les étages supérieurs portaient les guerriers. Les parois de cet édifice étaient couvertes de cuir mouillé, qui devait opposer de la résistance à la flamme. Les Croisés se préparèrent, par trois jours de jeûne et de prières ardentes, à l'assaut qu'ils méditaient. Le quatrième jour , l'armée entière fit une procession solennelle autour de la ville sainte. Tous les chevaliers, tous les pèlerins, tous les guerriers allaient nu-pieds et la tête découverte. Ils marchaient au son des timbales et des trompettes. Toutes les pieuses bannières étaient déployées. Tous les prêtres du camp, vêtus de chapes blanches, portaient les images des saints et chantaient des psaumes. De la montagne des Oliviers, les regards des Croisés planaient sur Jérusalem. Les Infidèles garnissaient les remparts, où ils avaient apporté des croix qu'ils insultaient. — Vous le voyez, s'écria Pierre-l'Ermite, c'est JésusChrist qui expire de nouveau pour nous. Toute l'armée poussa des gémissements , et chacun rentra dans ses quartiers l'âme remplie d'indignation. Le lendemain matin , avant le lever du soleil , ils préparèrent leurs armes, décidés à ne plus les déposer. Pendant la nuit, le comte de Flandre et Tancrède avaient fait avancer leurs tours devant la porte de Damas. L'immense machine de Godefroid de Bouillon avait été poussée à vingt pas de la porte de SaintÉtienne. Les fossés, sur ces points-là, étaient comblés de fascines et de pierres. On approcha les béliers et Digitized by Google

chambre inférieure, les nombreux ouvriers qui la faisaient mouvoir sur ses énormes roues. Les étages supérieurs portaient les guerriers. Les parois de cet édifice étaient couvertes de cuir mouillé, qui devait opposer de la résistance à la flamme.

Les Croisés se préparèrent, par trois jours de jeûne et de prières ardentes, à l'assaut qu'ils méditaient. Le quatrième jour, l'armée entière fit une procession solennelle autour de la ville sainte. Tous les chevaliers, tous les pèlerins, tous les guerriers allaient nu-pieds et la tête découverte. Ils marchaient au son des timbales et des trompettes. Toutes les pieuses bannières étaient déployées. Tous les prêtres du camp, vêtus de chapes blanches, portaient les images des saints et chantaient des psaumes.

De la montagne des Oliviers, les regards des Croisés planaient sur Jérusalem. Les Infidèles garnissaient les remparts, où ils avaient apporté des croix qu'ils insultaient.

— Vous le voyez, s'écria Pierre-l'Ermite, c'est Jésus-Christ qui expire de nouveau pour nous.

Toute l'armée poussa des gémissements, et chacun rentra dans ses quartiers l'âme remplie d'indignation.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, ils préparèrent leurs armes, décidés à ne plus les déposer.

Pendant la nuit, le comte de Flandre et Tancrède avaient fait avancer leurs tours devant la porte de Damas. L'immense machine de Godefroid de Bouillon avait été poussée à vingt pas de la porte de Saint-Étienne. Les fossés, sur ces points-là, étaient comblés de fascines et de pierres. On approcha les béliers et

 les catapultes; et l'attaque s'engagea sous les nuées de traits qui pleuvaient des remparts. La défense était si acharnée que trois jours et trois nuits se passèrent en combats sans relâche. Mais les efforts des assiégés n'avaient pu détruire les machines. Le jeudi 14 juillet 1099, Godefroid de Bouillon, à la première heure du jour , ordonna l'assaut sur tous les points. Les catapultes vomirent des pierres sur la ville , les béliers battirent ses remparts; les pionniers, sous des galeries couvertes, sapèrent les bases des tours; les frondeurs, les archers, les arbalétriers lancèrent des balles de plomb, des javelots armés de pointes de fer, des flèches à crochet, des matières enflammées. Cent mille voix, formant un hurlement confus, qui n'eût pas permis au tonnerre de se faire entendre, excitaient partout au carnage. Les assiégés, à l'aide de quatorze machines fixées sur leurs remparts, rendaient aux chrétiens les javelines, les traits enflammés, l'huile ardente, et lançaient le feu grégeois dont ils possédaient le terrible secret. Plusieurs des tours qui avaient coûté tant de peines aux assiégeants furent brûlées et abattues ; les Croisés virent arriver la quatrième nuit sans pouvoir entrer dans Jérusalem. Le comte de Flandre en pleurait de désespoir. La tour de Godefroid, à moitié démantelée, menaçait ruine; on passa la nuit à la réparer, et l'assaut fut repris aux premières lueurs de l'aurore. Le théâtre des plus grands faits d'armes fut dès lors la tour du prince des Croisés, qu'on avait solidement étayée. Godefroid s'y tenait debout, comme la veille, dirigeant tous les mouvements et lançant des javelots Digitized by Google

les catapultes; et l'attaque s'engagea sous les nuées de traits qui pleuvaient des remparts. La défense était si acharnée que trois jours et trois nuits se passèrent en combats sans relâche. Mais les efforts des assiégés n'avaient pu détruire les machines.

Le jeudi 14 juillet 1099, Godefroid de Bouillon, à la première heure du jour, ordonna l'assaut sur tous les points. Les catapultes vomirent des pierres sur la ville, les béliers battirent ses remparts; les pionniers, sous des galeries couvertes, sapèrent les bases des tours; les frondeurs, les archers, les arbalétriers lancèrent des balles de plomb, des javelots armés de pointes de fer, des flèches à crochet, des matières enflammées. Cent mille voix, formant un hurlement confus, qui n'eût pas permis au tonnerre de se faire entendre, excitaient partout au carnage. Les assiégés, à l'aide de quatorze machines fixées sur leurs remparts, rendaient aux chrétiens les javelines, les traits enflammés, l'huile ardente, et lançaient le feu grégeois dont ils possédaient le terrible secret.

Plusieurs des tours qui avaient coûté tant de peines aux assiégeants furent brûlées et abattues; les Croisés virent arriver la quatrième nuit sans pouvoir entrer dans Jérusalem. Le comte de Flandre en pleurait de désespoir. La tour de Godefroid, à moitié démantelée, menaçait ruine; on passa la nuit à la réparer, et l'assaut fut repris aux premières lueurs de l'aurore.

Le théâtre des plus grands faits d'armes fut dès lors la tour du prince des Croisés, qu'on avait solidement étayée. Godefroid s'y tenait debout, comme la veille, dirigeant tous les mouvements et lançant des javelots

 ■qui répandaient la mort. Derrière lui était élevée une croix d'or, dont l'aspect semblait redoubler la rage des Sarasins. Ils lançaient des pots de feu et des pierres ■énormes, qui ne purent la renverser. Le Tasse n'a pas introduit sans autorité des scènes de magie dans ses récits épiques de la Jérusalem délin 'ée. On lit dans Raymond d' Agiles , l'un des historiens de la Croisade, que les Infidèles employaient fréquemment ces sinistres ressources contre les chrétiens. Au moment grave où nous sommes, ils amenèrent sur les remparts deux magiciennes, qui avaient promis de détruire par leurs enchantements la croix d'or de Godefroid , qu'elles regardaient comme son talisman, et de l'obliger à la retraite. Leurs promesses ne furent pas heureuses pour elles, car au moment où elles faisaient leurs charmes contre le héros, une pierre lancée par l'une des catapultes de la tour de Godefroid écrasa les deux sorcières, et les livra , dit l'historien» à ces mêmes démons qu'elles invoquaient. Parmi les hommes vaillants qui entouraient Godefroid sur sa plate forme, le brave Matthieu, son écuyer, et beaucoup d'autres tombèrent. L'avantage semblait se maintenir encore du côté des Sarasins. Les chrétiens étaient partout repoussés, malgré leurs efforts intrépides. Les tours mobiles brûlaient; celle de Godefroid venait de prendre feu à sa base, quand tout à coup une vision prodigieuse frappa l'armée chrétienne. Un brillant chevalier, revêtu d'armes éclatantes, apparaît au sommet du mont des Oliviers. Il agite son bouclier blanc, sur lequel étincellent trois étoiles; il montre Jérusalem de la pointe de sa flamboyante épée. Digitized by Google

qui répandaient la mort. Derrière lui était élevée une croix d'or, dont l'aspect semblait redoubler la rage des Sarasins. Ils lançaient des pots de feu et des pierres énormes, qui ne purent la renverser.

Le Tasse n'a pas introduit sans autorité des scènes de magie dans ses récits épiques de la *Jérusalem délivrée*. On lit dans Raymond d'Agiles, l'un des historiens de la Croisade, que les Infidèles employaient fréquemment ces sinistres ressources contre les chrétiens. Au moment grave où nous sommes, ils amenèrent sur les remparts deux magiciennes, qui avaient promis de détruire par leurs enchantements la croix d'or de Godefroid, qu'elles regardaient comme son talisman, et de l'obliger à la retraite. Leurs promesses ne furent pas heureuses pour elles, car au moment où elles faisaient leurs charmes contre le héros, une pierre lancée par l'une des catapultes de la tour de Godefroid écrasa les deux sorcières, et les livra, dit l'historien, à ces mêmes démons qu'elles invoquaient.

Parmi les hommes vaillants qui entouraient Godefroid sur sa plate forme, le brave Matthieu, son écuyer, et beaucoup d'autres tombèrent. L'avantage semblait se maintenir encore du côté des Sarasins. Les chrétiens étaient partout repoussés, malgré leurs efforts intrépides. Les tours mobiles brûlaient; celle de Godefroid venait de prendre feu à sa base, quand tout à coup une vision prodigieuse frappa l'armée chrétienne. Un brillant chevalier, revêtu d'armes éclatantes, apparaît au sommet du mont des Oliviers. Il agite son bouclier blanc, sur lequel étincellent trois étoiles; il montre Jérusalem de la pointe de sa flamboyante épée.

90 PRISE DE JÉRUSALEM. Tous les soldats de la Croix le prennent pour un envoyé du ciel. Godefroid s'écrie : — Dieu est pour nous ! Et pendant que ceux qui l'environnent lancent sur les remparts une grêle de traits , sentant que sa tour allait crouler , il laisse tomber son énorme pont-levis sur la muraille, et se précipite dans la ville, au milieu d'un corps de Sarasins qu'il renverse. Deux frères de Tournai, Ludolphe et Guillaume, le soutiennent. Après ces trois héros, qui prennent possession de la ville sainte, Eustache de Boulogne et Baudouin du Bourg sautent sur les remparts. De tous côtés cet exemple est suivi. Le comte.de Flandre et une foule de guerriers francs, entrés par un chemin semblable, vont briser à coups de hache la porte de Saint-Étienne. A trois heures de ce jour-là, qui était le vendredi 15 juillet 1099, l'étendard de la Croix flotte sur Jérusalem, après trente-neuf jours de siège. C'étaient l'heure même et le jour de la semaine où Jésus-Cbrist était mort. Une mêlée terrible eut lieu dans toutes les rues. Les Musulmans et les Juifs furent partout massacrés. En beaucoup de lieux , disent les chroniques , les Croisés avaient du sang jusqu'aux genoux. Les chrétiens de Jérusalem, enfin délivrés, baisaient les mains flétries de Pierre -l'Ermite; on lui faisait bénir te petits enfants, et les vieillards lui paient : Paradis dans le ciel à l'envoyé de Dieu! Gloire à l'homme saint qui nous a tenu parole ! Godefroid, ayant déposé l'épée aussitôt après la victoire, s'était rendu, pieds nus et sans armes, au SaintDigitized by Google

Tous les soldats de la Croix le prennent pour un envoyé du ciel. Godefroid s'écrie :

— Dieu est pour nous !

Et pendant que ceux qui l'environnent lancent sur les remparts une grêle de traits, sentant que sa tour allait crouler, il laisse tomber son énorme pont-levis sur la muraille, et se précipite dans la ville, au milieu d'un corps de Sarasins qu'il renverse. Deux frères de Tournai, Ludolphe et Guillaume, le soutiennent.

Après ces trois héros, qui prennent possession de la ville sainte, Eustache de Boulogne et Baudouin du Bourg sautent sur les remparts. De tous côtés cet exemple est suivi. Le comte de Flandre et une foule de guerriers francs, entrés par un chemin semblable, vont briser à coups de hache la porte de Saint-Étienne. A trois heures de ce jour-là, qui était le vendredi 15 juillet 1099, l'étendard de la Croix flotte sur Jérusalem, après trente-neuf jours de siége. C'étaient l'heure même et le jour de la semaine où Jésus-Christ était mort.

Une mêlée terrible eut lieu dans toutes les rues. Les Musulmans et les Juifs furent partout massacrés. En beaucoup de lieux, disent les chroniques, les Croisés avaient du sang jusqu'aux genoux. Les chrétiens de Jérusalem, enfin délivrés, baisaient les mains flétries de Pierre-l'Ermite; on lui faisait bénir les petits enfants, et les vieillards lui criaient : Paradis dans le ciel à l'envoyé de Dieu ! Gloire à l'homme saint qui nous a tenu parole !

Godefroid, ayant déposé l'épée aussitôt après la victoire, s'était rendu, pieds nus et sans armes, au Saint-

 <M Sépulcre, où il tomba prosterné dans une longue émotion. Mais de la part des autres chevaliers, le massacre des Sarasins ne cessa , dit-on , qu'au bout d'une semaine. Les historiens portent à soixante-dix mille le nombre des Infidèles mis à mort dans cette grande vengeance. Alors on purifia la ville. On y porta en procession la vraie Croix , trésor incomparable que l'on avait retrouvé. Et le 25 juillet, tous les chefs de la Croisade s'assemblèrent , pour élire un roi qui devait relever le trône de David. CHAPITRE XIII. de l'établissement di* royaume de Jérusalem. L'histoire eût encor vu des faits plus éclatants, Si ce règne d'un jour eût duré plus long -temps. Frédéric II. Quand les princes Croisés se trouvèrent réunis pour l'élection d'un roi de Jérusalem , le comte de Flandre Robert se leva : « Mes compagnons et mes frères, dit-il, jamais nous n'avons eu besoin, comme aujourd'hui, de la sagesse et des divines inspirations. Dans les circonstances ordinaires, on veut voir le sceptre aux mains du plus habile. Que sera-ce pour ce royaume, qui est encore en si grande partie au pouvoir des Infidèles? Déjà nous savons que l'Égypte menace le trône que nous allons élever ; et les chrétiens qui vont habiter Jérusalem n'auront pas des chrétiens pour voisinage. Ce peuple verra
Digitized by Google

9» ROYAUME DE JÉRUSALEM, ses ennemis à sa porte et ses amis au delà des mers. Le roi que nous lui donnerons sera son seul appui. Il faut donc qu'il soit vaillant et brave, et en même temps pieux et humain. Car, vous le savez, c'est en vain qu'on a triomphé par les armes, si l'on ne confie les fruits de la victoire à la vertu et à la religion. » Le prince que nous allons nommer doit aussi servir de père à tous ceux qui auront quitté leur patrie et leur famille pour se vouer à la défense du tombeau de JésusChrist. Successeur de l'Homme-Dieu , où puisera-t-il assez de vertu? Songez que l'Occident tout entier a les yeux sur notre choix. S'il est funeste, tous les maux qu'éprouvera ce royaume seront, aux yeux de nos frères d'Europe, l'ouvrage de notre imprudence. » Mes compagnons et mes frères, ne pensez pas que je tienne ce langage pour attirer sur moi vos bonnes grâces. Je n'aspire pas à un tel honneur. Je m'exprime de la sorte au contraire, parce que, quand même vous voudriez me donner la couronne, je ne l'accepterais pas', résolu que je suis de m'en retourner dans mon cher pays de Flandre. Ce que je vous dis n'est donc que pour le bien de tous et pour notre honneur commun. » Tous les chefs applaudirent au discours de Robert. Les dix princes les plus recommandables furent chargés d élire le roi de Jérusalem ; et l'héroïque Tancrède, qui, dans son admiration , avait adopté Godefroid de 1 C'est à cause de ce passage du noble discours de Robert que •quelques écrivains ont dit qu'on lui avait présenté la couronne de Jérusalem, avant de l'offrir à Godefroid de Bouillon. Mais ces écrivains se sont trompés. Digitized by Google

seigneur, lui ayant donné sa voix, tous les autres le reconnurent pour le plus digne, et le proclamèrent roi , aux acclamations et à la vive joie de toute l'armée chrétienne On le conduisit en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre, et ce fut devant le tombeau de Jésus-Christ qu'il fut inauguré. Aussi , il ne voulut recevoir ni la couronne d'or, ni les autres insignes de la royauté , dans des lieux où, comme il le remarqua pieusement, le Fils de Dieu, couronné d'épines, avait eu pour sceptre un roseau ; et quoiqu'on lui donnât le titre de roi , que l'histoire lui a conservé, il ne prit jamais que celui d'avoué ou défenseur du Saint-Sépulcre. Il s'occupa , dès le lendemain de son élection , de ramener la justice dans les états qui lui étaient confiés. 11 repeupla Jérusalem en y appelant tous les chrétiens disséminés dans le pays. Il rétablit les remparts de la ville. Il exerça son armée. Il prépara des lois. Mais les Sarasins de la Syrie et de la Perse lui laissèrent à peine quel (jues jours de repos. Une nombreuse armée d'infidèles envahit le royaume naissant. Cette nouvelle, qu'on apprit un soir, fut annoncée par la ville à la lueur des flambeaux. Le lendemain matin, tous les guerriers prirent leurs armes et sortirent de Jérusalem sous la conduite de Godefroid. ün portait la vraie Croix à l'avant-garde. Les femmes, les enfants et les vieillards, restés dans 1 On lit dans les chroniques du temps que, les dix électeurs ayant fait sur chaque prince la plus minutieuse enquête, Godefroid de Bouillon fut le seul sur lequel on ne recueillit qu'un concert unanime de louanges, auxquelles ne se mêlait aucun reproche ni aucun blâme. Digitized by Google

 la cité sainte avec Pierre-l'Ermite, priaient au son des cloches. Les Croisés, à la fin du jour, arrivèrent en face de l'armée musulmane, campée dans les plaines d'Ascalon. Le lendemain matin, qui était le 1 4 août, le patriarche de Jérusalem ayant béni les chrétiens , le nouveau roi donna le signal de la bataille. Le son des tambours et des trompettes fut couvert aussitôt par les cris de joie des Croisés qui, selon l'expression d'un historien du temps, allaient au-devant du péril comme à un joyeux festin. L'émir de Ramla s'était joint à l'armée de Godefroid, décidé à embrasser une religion qui donnait tant de constance. Les chrétiens marchaient sur le camp des Sarasins , assis dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer, protégé par une flotte nombreuse , et formant un demicercle dans lequel ils comptaient envelopper les chevaliers. Les récits contemporains , sans doute exagérés, élèvent à trois cent mille le nombre des Musulmans rassemblés là. Le roi de Jérusalem n'avait que vingt mille hommes. Mais il avait coutume de ne pas compter ses ennemis. Les Croisés s'élancèrent sur les Infidèles qui, déjà étonnés de voir qu'un si petit nombre de guerriers eût osé venir au-devant d'eux, se prirent de terreur. Le comte de Flandre , Tancrède , Eustache de Boulogne , Baudouin du Bourg, commandaient, sous les ordres de Godefroid, les différents détachements de l'armée. Ils repoussaient l'ennemi de toutes parts. Les plus redoutables de ces Infidèles étaient les Éthiopiens, avec leur hideux visage noir. De leurs Digitized by Google

la cité sainte avec Pierre-l'Ermite, priaient au son des cloches.

Les Croisés, à la fin du jour, arrivèrent en face de l'armée musulmane, campée dans les plaines d'Ascalon. Le lendemain matin, qui était le 14 août, le patriarche de Jérusalem ayant béni les chrétiens, le nouveau roi donna le signal de la bataille. Le son des tambours et des trompettes fut couvert aussitôt par les cris de joie des Croisés qui, selon l'expression d'un historien du temps, allaient au-devant du péril comme à un joyeux festin. L'émir de Ramla s'était joint à l'armée de Godefroid, décidé à embrasser une religion qui donnait tant de constance.

Les chrétiens marchaient sur le camp des Sarasins, assis dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer, protégé par une flotte nombreuse, et formant un demi-cercle dans lequel ils comptaient envelopper les chevaliers. Les récits contemporains, sans doute exagérés, élèvent à trois cent mille le nombre des Musulmans rassemblés là. Le roi de Jérusalem n'avait que vingt mille hommes. Mais il avait coutume de ne pas compter ses ennemis.

Les Croisés s'élancèrent sur les Infidèles qui, déjà étonnés de voir qu'un si petit nombre de guerriers eût osé venir au-devant d'eux, se prirent de terreur. Le comte de Flandre, Tancrède, Eustache de Boulogne, Baudouin du Bourg, commandaient, sous les ordres de Godefroid, les différents détachements de l'armée. Ils repoussaient l'ennemi de toutes parts.

Les plus redoutables de ces Infidèles étaient les Éthiopiens, avec leur hideux visage noir. De leurs

 fléaux armés de boulets de fer , ils frappaient le front des ehevaux et brisaient les cuirasses et les boucliers. Ils ne firent pourtant pas reculer les soldats de la Croix ; et il fallut bientôt que les Sarasins prissent la fuite vers la mer. Godefroid, tombant alors sur leurs bataillons en désordre , acheva de les disperser ; ils s'embarquèrent à la hâte, laissant, disent les vieux historiens, une si grande quantité de morts, qu'on n'en put savoir le nombre, et abandonnant leur camp plein de richesses. Cette victoire fut due surtout à la résolution hardie que prit Godefroid d'intimider l'ennemi en marchant sans hésiter à sa rencontre. Les chrétiens s'en retournèrent triomphants dans la ville sainte; et le grand étendard du prophète, qu'ils avaient pris, fut suspendu en trophée devant le sépulcre de Jésus-Christ. Le nouvel état paraissant assuré de la paix , après une victoire si éclatante , les princes de la Croisade pensèrent que leur vœu était rempli. Ils firent donc leurs adieux à Godefroid, et ils reprirent le chemin de l'Europe. Le seul Tancrède ne voulut pas quitter le héros de la guerre sainte , à qui il ne restait que trois cents chevaliers pour défendre son jeune trône. Les chroniqueurs ont peint, d'une manière touchante, cette séparation des braves, à la suite de tant de périls communs. On remarquait dans le nombre de ceux qui espéraient enfin revoir leur patrie, outre les chefs connus par leurs exploits, d'autres bons personnages, marquants par leurs malheurs. Telle était la jeune comtesse Ida de Louvain , qui avait fait le voyage de l'Orient, à travers mille dangers, pour rechercher BauDigitized by Google

fléaux armés de boulets de fer, ils frappaient le front des chevaux et brisaient les cuirasses et les boucliers. Ils ne firent pourtant pas reculer les soldats de la Croix; et il fallut bientôt que les Sarasins prissent la fuite vers la mer. Godefroid, tombant alors sur leurs bataillons en désordre, acheva de les disperser; ils s'embarquèrent à la hâte, laissant, disent les vieux historiens, une si grande quantité de morts, qu'on n'en put savoir le nombre, et abandonnant leur camp plein de richesses.

Cette victoire fut due surtout à la résolution hardie que prit Godefroid d'intimider l'ennemi en marchant sans hésiter à sa rencontre. Les chrétiens s'en retournèrent triomphants dans la ville sainte; et le grand étendard du prophète, qu'ils avaient pris, fut suspendu en trophée devant le sépulcre de Jésus-Christ.

Le nouvel état paraissant assuré de la paix, après une victoire si éclatante, les princes de la Croisade pensèrent que leur vœu était rempli. Ils firent donc leurs adieux à Godefroid, et ils reprirent le chemin de l'Europe. Le seul Tancrède ne voulut pas quitter le héros de la guerre sainte, à qui il ne restait que trois cents chevaliers pour défendre son jeune trône.

Les chroniqueurs ont peint, d'une manière touchante, cette séparation des braves, à la suite de tant de périls communs. On remarquait dans le nombre de ceux qui espéraient enfin revoir leur patrie, outre les chefs connus par leurs exploits, d'autres bons personnages, marquants par leurs malheurs. Telle était la jeune comtesse Ida de Louvain, qui avait fait le voyage de l'Orient, à travers mille dangers, pour rechercher Bau-

 douin de Hainaut, son époux, qu'elle pleurait et qu'elle ne retrouva point. Mais elle avait rejoint son frère Godefroid, délivré par le fidèle Olivier Leefdale d'une captivité qui avait duré plus de deux ans*. Beaucoup de pèlerins remportaient des richesses. D'autres ayant vaincu des lions et des tigres, s'en retournaient avec des dépouilles dont ils allaient orner leurs armoiries. De singuliers récits ont semé des merveilles sur ce départ. On lit dans le Magnum Chronioon Belgicum qu'un chevalier nommé Geoffroi de la Tour, ayant un jour aperçu dans une forêt un beau lion, qu'un énorme serpent étouffait, avait volé au secours du noble animal et tué le serpent. Le lion reconnaissant n'avait plus quitté son libérateur, l'avait accompagné à Jérusalem et le suivait fidèlement en tous lieux. Lorsqu'il fallut s'embarquer, on ne voulut pas recevoir le lion dans le navire qui allait porter Geoffroi en Europe. Le chroniqueur ajoute que le pauvre animal se noya dans la mer, en suivant à la nage le bâtiment qui le séparait de son maître. Le retour des Croisés fut regardé en plusieurs pays comme un miracle. Car on avait répandu à leur sujet les bruits les plus sinistres; et en beaucoup de lieux on ne les attendait plus. Ils reparaissaient, portant des palmes à la main; on se mettait à genoux devant eux ; on baisait les mains des guerriers qui avaient délivré le tombeau du Seigneur ; on touchait avec respect leurs pieds qui avaient foulé la terre consacrée. 1 On lira plus loin le pèlerinage d'Olivier Leefdale.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.94% accurate

I Page 97.) Imprimé pur Puos frère» MORT DE GODEPROID DE BOLILLOX*. Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

REGNE DE GODEFUOID. 97 Dans quelques vil'es, leur retour fut une fête qui n’est pas oubliée encore. Bruxelles, par exemple, célèbre toujours la commémoration du 1 9 janvier de l’an 1100, jour où les Croisés bruxellois, que l’on n’espérait plus, reparurent dans leurs familles *. Eustache , frère de Godefroid , à son retour dans sa patrie , trouva que le comte Henri de Limbourg, son . parent, comme lui de la maison d’Ardennes, s’élait fait investir, pendant son absence, du duché de Lotharingie et du marquisat d’Anvers. Revenu des vanités de ce monde, Eustache, de l’avis de sa pieuse mère, la bonne comtesse Ida *, ne revendiqua pas ses fiefs , et ne s’occupant que de son salut et du bonheur de ses sujets, acheva ses jours dans les domaines de ses pères. Une foule de chevaliers imitèrent son abnégation. CHAPITRE XIV. LE RÈGNE DE GODEFROID DE BOUILLON. Il avait assez vécu pour sa gloire. Mascaron. Godefroid cependant, avec ses trois cents chevaliers, s’efforçait de dresser une petite armée d'infan1 C’est en mémoire de cet heureux retour qu'on fête toujours à Bruxelles, le 19 janvier, la Veillée des Dames (Wrouwens-avond). Selon les traditions populaires , dès qu’on avait appris le retour des Croisés, on leur avait préparé un souper splendide. Après tant de fatigues, le plaisir de se retrouver chez eux fut très-grand ; et dans la petite fêle commémorative qui tous les ans se célèbre en famille, ce soir-là, chez les bons bourgeois de Bruxelles, les femmes ont le privilège d’èlre maîtresses au logis ; les cloches sonnent toute la soirée en leur honneur. 1 La bienheureuse Ida ne mourut qu’en Ht S. 7 Digitized by Google

Dans quelques villes, leur retour fut une fête qui n'est pas oubliée encore. Bruxelles, par exemple, célèbre toujours la commémoration du 19 janvier de l'an 1100, jour où les Croisés bruxellois, que l'on n'espérait plus, reparurent dans leurs familles [1].

Eustache, frère de Godefroid, à son retour dans sa patrie, trouva que le comte Henri de Limbourg, son parent, comme lui de la maison d'Ardennes, s'était fait investir, pendant son absence, du duché de Lotharingie et du marquisat d'Anvers. Revenu des vanités de ce monde, Eustache, de l'avis de sa pieuse mère, la bonne comtesse Ida [2], ne revendiqua pas ses fiefs, et ne s'occupant que de son salut et du bonheur de ses sujets, acheva ses jours dans les domaines de ses pères. Une foule de chevaliers imitèrent son abnégation.

CHAPITRE XIV.

LE RÈGNE DE GODEFROID DE BOUILLON.

Il avait assez vécu pour sa gloire.
MASCARON.

Godefroid cependant, avec ses trois cents chevaliers, s'efforçait de dresser une petite armée d'infan-

[1] C'est en mémoire de cet heureux retour qu'on fête toujours à Bruxelles, le 19 janvier, la *Veillée des Dames* (Wrouwens-avond). Selon les traditions populaires, dès qu'on avait appris le retour des Croisés, on leur avait préparé un souper splendide. Après tant de fatigues, le plaisir de se retrouver chez eux fut très-grand ; et dans la petite fête commémorative qui tous les ans se célèbre en famille, ce soir-là, chez les bons bourgeois de Bruxelles, les femmes ont le privilége d'être maîtresses au logis ; les cloches sonnent toute la soirée en leur honneur.

[2] La bienheureuse Ida ne mourut qu'en 1113.

 terie. Il avait pour sujets des Européens , des Arabes , des Arméniens , des Grecs , des Juifs , des pénitents de toutes les nations. Il trouva quelque assistance dans l'ordre de Saint-Lazare, religieux qui desservaient les hôpitaux des pèlerins , et qui prirent l'épée pour la défense du Saint-Sépulcre délivré. Ce fut alors aussi que neuf chevaliers, se consacrant au nom de saint Jean de Jérusalem, formèrent l'ordre du Temple, légion de héros qui marchèrent si long-temps , selon l'expression de saint Bernard , armés de foi au dedans et de fer au dehors. Les monastères devinrent des forteresses , où les moines furent obligés souvent de manier la lance. Les chanoines du Saint-Sépulcre, portant le casque et la cuirasse, étaient à l'église des hommes de prière et à la guerre des chevaliers. Le royaume de Jérusalem, composé de la capitale cl de quelques villes éparses , était hérissé d'enclaves occupées par les Infidèles. Les bannières de Mahomet flottaient au milieu des étendards chrétiens. Godefroid devait conquérir son royaume. Presque partout ses armes furent heureuses ; il imposa des tributs aux émirs d'Ascalon , de Césarée , de Ptolémaïs. Il traversa le Jourdain et soumit les Arabes qui habitaient l'autre rive. Il marcha ensuite contre Arsur ou Arsouf, ville située entre Césarée et Jaffa, et qui, frappée d'un tribut, depuis la victoire d'Ascalon , refusait de le payer. Au moment où les tours mobiles s'approchaient des murailles d'Arsouf, l'armée infidèle qui la défendait s'avisa d'un cruel stratagème. Deux guerriers chréDigitized by Google

terie. Il avait pour sujets des Européens, des Arabes, des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des pénitents de toutes les nations. Il trouva quelque assistance dans l'ordre de Saint-Lazare, religieux qui desservaient les hôpitaux des pèlerins, et qui prirent l'épée pour la défense du Saint-Sépulcre délivré.

Ce fut alors aussi que neuf chevaliers, se consacrant au nom de saint Jean de Jérusalem, formèrent l'ordre du Temple, légion de héros qui marchèrent si long-temps, selon l'expression de saint Bernard, armés de foi au dedans et de fer au dehors. Les monastères devinrent des forteresses, où les moines furent obligés souvent de manier la lance. Les chanoines du Saint-Sépulcre, portant le casque et la cuirasse, étaient à l'église des hommes de prière et à la guerre des chevaliers.

Le royaume de Jérusalem, composé de la capitale et de quelques villes éparses, était hérissé d'enclaves occupées par les Infidèles. Les bannières de Mahomet flottaient au milieu des étendards chrétiens. Godefroid devait conquérir son royaume.

Presque partout ses armes furent heureuses; il imposa des tributs aux émirs d'Ascalon, de Césarée, de Ptolémaïs. Il traversa le Jourdain et soumit les Arabes qui habitaient l'autre rive. Il marcha ensuite contre Arsur ou Arsouf, ville située entre Césarée et Jaffa, et qui, frappée d'un tribut, depuis la victoire d'Ascalon, refusait de le payer.

Au moment où les tours mobiles s'approchaient des murailles d'Arsouf, l'armée infidèle qui la défendait s'avisa d'un cruel stratagème. Deux guerriers chré-

tiens, Lambert et Gérard d'Avesnes, étaient restés en otages dans cette ville. On les amena sur le rempart le plus exposé. On les attacha à deux mâts, au-devant des pierres et des traits que lançaient les assaillants. Gérard d'Avesnes, qui était aimé de Godefroid , se troubla un instant et supplia le Prince de l'épargner, en abandonnant le siège. — Je ne le puis, répondit Godefroid avec douleur. Mon frère Eustache lui -même serait à votre place, que je ne pourrais , à cause de lui , sacrifier les intérêts du royaume qui m'est confié. Mourez donc , brave chevalier , pour le salut de vos frères et pour la gloire de Jésus-Christ. Ces paroles rendirent à Gérard d'Avesnes le courage du martyre; il ne demanda plus aux Croisés que d'offrir au Saint-Sépulcre, pour le salut de son Ame , son cheval de bataille et ses armes , les seuls biens qu'il laissât. Et aussitôt les pierres et les javelots volèrent sur les remparts, mais pourtant en ménageant les lieux où étaient attachés les deux frères, quoique le feu grégeois, lancé de là , brûlât les tours des assiégeants. Les Infidèles se défendirent si vaillamment , que Godefroid se vit, ce jour-là, obligé à la retraite; et hâtons nous de dire que Lambert et Gérard d'Avesnes, épargnés par la mort, rejoignirent peu après le Roi leur ami , qui paya leur rançon. Les vertus de Godefroid lui donnaient tous les jours autant de conquêtes que ses armes. Les Musulmans, frappés de sa renommée, venaient le voir de loin; et tout émerveillés de le trouver sans appareil et sans 7. Digitized by Google

tiens, Lambert et Gérard d'Avesnes, étaient restés en otages dans cette ville. On les amena sur le rempart le plus exposé. On les attacha à deux mâts, au-devant des pierres et des traits que lançaient les assaillants. Gérard d'Avesnes, qui était aimé de Godefroid, se troubla un instant et supplia le Prince de l'épargner, en abandonnant le siége.

— Je ne le puis, répondit Godefroid avec douleur. Mon frère Eustache lui-même serait à votre place, que je ne pourrais, à cause de lui, sacrifier les intérêts du royaume qui m'est confié. Mourez donc, brave chevalier, pour le salut de vos frères et pour la gloire de Jésus-Christ.

Ces paroles rendirent à Gérard d'Avesnes le courage du martyre; il ne demanda plus aux Croisés que d'offrir au Saint-Sépulcre, pour le salut de son âme, son cheval de bataille et ses armes, les seuls biens qu'il laissât. Et aussitôt les pierres et les javelots volèrent sur les remparts, mais pourtant en ménageant les lieux où étaient attachés les deux frères, quoique le feu grégeois, lancé de là, brûlât les tours des assiégeants.

Les Infidèles se défendirent si vaillamment, que Godefroid se vit, ce jour-là, obligé à la retraite; et hâtons-nous de dire que Lambert et Gérard d'Avesnes, épargnés par la mort, rejoignirent peu après le Roi leur ami, qui paya leur rançon.

Les vertus de Godefroid lui donnaient tous les jours autant de conquêtes que ses armes. Les Musulmans, frappés de sa renommée, venaient le voir de loin; et tout émerveillés de le trouver sans appareil et sans

UK» RÈGNE DE GODKKKOJI). pompe, assis non sur un trône d’or, mais sur une botte de paille, ils faisaient alliance avec lui. Parfois, à leur demande, il déployait devant eux sa force extraordinaire. Il abattait d’un seul coup d’épée la tête d'un sanglier; il fendait eu deux une lourde armure. Les Infidèles admiraient tant de puissance, unie à tant de douceur. A l’approche de Noël , Baudouin , prince d’Édesse, frère de Godefroid , vint le voir, pour fêter avec lui la naissance de Notre Seigneur. Plusieurs autres princes se trouvant à Jérusalem , attirés par la même solennité , le Roi voulut mettre à profit leur séjour dans la ville sainte. Législateur aussi bien que guerrier , il rédigea avec eux et soumit aux avis des plus sages vieillards, ce fameux code de lois féodales, les plus parfaites qu’on eût vues jusqu’alors, que l’on appelle les Assises de Jérusalem , parce qu’elles furent arrêtées dans les états ou assises tenues alors dans cette ville , sous la présidence de Godefroid de Bouillon. Ces lois établissaient les droits de tous et de chacun selon le système féodal. On y trouve le détail curieux des forces militaires du royaume de Jérusalem. Conformément aux usages de son époque , Godefroid de Bouillon avait distribué aux compagnons de ses dangers les terres conquises , érigées en fiefs à charge de service militaire. Ainsi la sainte cité de Jérusalem devait fournir 328 chevaliers; la baronnie d’ Acre, 329 chevaliers; la baronnie de Naplouse, 328 chevaliers ; les baronnies de Jafia , d’ Ascalon , de Ramla , d’Ibelin et de Mirabel réunies, 500 chevaliers; la baronnie de Galilée , 500 chevaliers; la baronnie deSaielte, MontDigitized by Google

pompe, assis non sur un trône d'or, mais sur une botte de paille, ils faisaient alliance avec lui. Parfois, à leur demande, il déployait devant eux sa force extraordinaire. Il abattait d'un seul coup d'épée la tête d'un sanglier; il fendait en deux une lourde armure. Les Infidèles admiraient tant de puissance, unie à tant de douceur.

A l'approche de Noël, Baudouin, prince d'Édesse, frère de Godefroid, vint le voir, pour fêter avec lui la naissance de Notre Seigneur. Plusieurs autres princes se trouvant à Jérusalem, attirés par la même solennité, le Roi voulut mettre à profit leur séjour dans la ville sainte. Législateur aussi bien que guerrier, il rédigea avec eux et soumit aux avis des plus sages vieillards, ce fameux code de lois féodales, les plus parfaites qu'on eût vues jusqu'alors, que l'on appelle les *Assises de Jérusalem*, parce qu'elles furent arrêtées dans les états ou assises tenues alors dans cette ville, sous la présidence de Godefroid de Bouillon.

Ces lois établissaient les droits de tous et de chacun selon le système féodal. On y trouve le détail curieux des forces militaires du royaume de Jérusalem. Conformément aux usages de son époque, Godefroid de Bouillon avait distribué aux compagnons de ses dangers les terres conquises, érigées en fiefs à charge de service militaire. Ainsi la sainte cité de Jérusalem devait fournir 328 chevaliers; la baronnie d'Acre, 329 chevaliers; la baronnie de Naplouse, 328 chevaliers; les baronnies de Jaffa, d'Ascalon, de Ramla, d'Ibelin et de Mirabel réunies, 500 chevaliers; la baronnie de Galilée, 500 chevaliers; la baronnie de Saiette, Mont-

 fort et Césarée, 600 chevaliers; la seigneurie du Krak et du Mont-Réal, 60 chevaliers ; la seigneurie du comte Josselin, 60 chevaliers; la seigneurie d'Arsouf (qui n'avait pas résisté à une seconde attaque), 330 chevaliers ; la seigneurie de Darou , 220 chevaliers ; la seigneurie de Baruch, 21 chevaliers. « Les églises et bourgeois, quand il y a grand be» soin en la terre du royaume de Jérusalem, doivent » 331 chevaliers. » Ce qui faisait en tout 3,497 chevaliers, commandés par le Roi ou par le connétable. De plus , le patriarche de la sainte cité devait fournir 600 sergents; le chapitre du Saint-Sépulcre , 600 ; les autres évêchés, abbayes ou monastères, 4,076. En joignant à ces hommes d'armes les servants ou varlets , les hommes de poeste 1 ou serfs, les pèlerins et les volontaires, on suppute que le Roi de Jérusalem pouvait mettre sur pied trente à quarante mille hommes. De sages dispositions avaient été prises, en rapport avec l'état des choses. Pour fixer les habilants dans cette terre de conquête , il avait été établi que tout homme qui aurait occupé un an et un jour une maison ou une terre du royaume , en serait le propriétaire légitime. Une absence de la même durée lui faisait perdre tous ses drois. On avait institué des cours de justice , où chacun était jugé par ses pairs. Les épreuves du fer et du feu y étaient admises, ainsi que les combats en champ clos, dits jugements de Dieu , qui terminaient si vite les procès \ ' Homme de poeste {de poteslale), qui est au pouvoir d'un autre. * Voyez, dans les appendices, une longue note sur les Assises. Digitized by Googl

402 REGNE DE GODEFROID. Ce recueil de lois, qui allait régir le pays, fut lu en grande pompe, devant tout le peuple assemblé. Il fut renfermé ensuite dans un coffre richement sculpté, et déposé devant le Saint-Sépulcre. Après que ce grand devoir eut été rempli, Baudouin reprit le chemin de sa principauté d'Édesse. Les autres princes s'en retournèrent dans leurs seigneuries. Godefroid jouissait de quelque paix, lorsqu'il apprit que Tancrède , qui avait la baronnie de Galilée , était attaqué par le prince de Damas. C'était pendant l'été de l'an \ 100. Il vola à son aide; et son concours dispersa les Musulmans. 11 s'en revenait , ramenant sa part de butin , escorté des vœux et des acclamations du peuple, qui bénissait ses victoires et sa sagesse. Un émir vint à sa rencontre , pour lui rendre hommage. Il lui présenta des fruits de la Palestine. Godefroid accepta une pomme de cèdre ; peu après qu'il l'eut mangée , il se sentit malade. De Joppé * où il était , il fallut le transporter à Jérusalem. Un cortège de chrétiens en pleurs l'accompagnait. On supposa qu'il était empoisonné. On l'entoura des soins les plus tendres ; mais tout fut inutile. On le voyait s'affaiblir d'instant en instant. Au bout 1 Aujourd'hui Jaffa. « Le soir, nous jetâmes l'ancre devant Jaffa. C'est une ville bâtie en amphithéâtre, d'un assez triste aspect. S'on premier nom était Joppc, et <'’est celui que lui donne l'Écriture, qui en parle souvent. Quelques auteurs profanes ont prétendu qu'elle fut ainsi appelée de Joppe, fille d'Eole et femme de Céphée. On croit communément quelle est une des plus anciennes villes du monde, et qu'elle doit sa fondation à Japhel , second tils de Noé. Ce fut là que Digitized by Google

Ce recueil de lois, qui allait régir le pays, fut lu en grande pompe, devant tout le peuple assemblé. Il fut renfermé ensuite dans un coffre richement sculpté, et déposé devant le Saint-Sépulcre.

Après que ce grand devoir eut été rempli, Baudouin reprit le chemin de sa principauté d'Édesse. Les autres princes s'en retournèrent dans leurs seigneuries.

Godefroid jouissait de quelque paix, lorsqu'il apprit que Tancrède, qui avait la baronnie de Galilée, était attaqué par le prince de Damas. C'était pendant l'été de l'an 1100. Il vola à son aide; et son concours dispersa les Musulmans.

Il s'en revenait, ramenant sa part de butin, escorté des vœux et des acclamations du peuple, qui bénissait ses victoires et sa sagesse. Un émir vint à sa rencontre, pour lui rendre hommage. Il lui présenta des fruits de la Palestine. Godefroid accepta une pomme de cèdre; peu après qu'il l'eut mangée, il se sentit malade.

De Joppé [1] où il était, il fallut le transporter à Jérusalem. Un cortége de chrétiens en pleurs l'accompagnait. On supposa qu'il était empoisonné. On l'entoura des soins les plus tendres; mais tout fut inutile. On le voyait s'affaiblir d'instant en instant. Au bout

[1] Aujourd'hui Jaffa. « Le soir, nous jetâmes l'ancre devant Jaffa. C'est une ville bâtie en amphithéâtre, d'un assez triste aspect. Son premier nom était *Joppé*, et c'est celui que lui donne l'Écriture, qui en parle souvent. Quelques auteurs profanes ont prétendu qu'elle fut ainsi appelée de Joppe, fille d'Eole et femme de Céphée. On croit communément qu'elle est une des plus anciennes villes du monde, et qu'elle doit sa fondation à Japhet, second fils de Noé. Ce fut là que

 de quelques jours de souffrances , les extrémités se refroidirent. Les uns , dit-on , réchauffaient ses pieds sur leur sein ; les autres cherchaient à ranimer ses mains par des baisers et des larmes. Rien ne put le sauver. Dieu peut-être, dans sa miséricorde, trouvait qu'il avait expié suffisamment les guerres de sa jeunesse. Il mourut saintement , le 18 juillet de l'an 1100. II y avait un an qu'il régnait et il était âgé de quarante et un ans. Ses dernières paroles recommandèrent à ses compagnons l'union, la vertu, l'amour de la religion et la défense de la ville sainte. Son héritage allait être recueilli par son frère Baudouin ; et sa déjjouille ensevelie, au Saint-Sépulcre, aux pieds de la tombe révérée de son divin maître. Ici nous reposerons un moment le lecteur sur un récit dont l'authenticité n'est douteuse que dans les détails particuliers. Jouas s'embarqua pour aller à Tliarse. iliram, roi de Tyr, y faisait arriver les vaisseaux chargés de bois et de marbre, qu'il envoyait à Salomon pour la construction du temple. Saint Pierre y demeurait, lorsqu'il eut une vision au sujet de Corneille, et qu'il ressuscita Tabithe. Josèphe rapporte que les Romains ruinèrent cette ville de fond en comble, pendant le siège de Jérusalem. » (Le P. de Géramb, Pèlerinage à Jérusalem.) Digitized by Google

de quelques jours de souffrances, les extrémités se refroidirent. Les uns, dit-on, réchauffaient ses pieds sur leur sein; les autres cherchaient à ranimer ses mains par des baisers et des larmes. Rien ne put le sauver. Dieu peut-être, dans sa miséricorde, trouvait qu'il avait expié suffisamment les guerres de sa jeunesse. Il mourut saintement, le 18 juillet de l'an 1100.

Il y avait un an qu'il régnait et il était âgé de quarante et un ans.

Ses dernières paroles recommandèrent à ses compagnons l'union, la vertu, l'amour de la religion et la défense de la ville sainte. Son héritage allait être recueilli par son frère Baudouin; et sa dépouille ensevelie, au Saint-Sépulcre, aux pieds de la tombe révérée de son divin maître.

Ici nous reposerons un moment le lecteur sur un récit dont l'authenticité n'est douteuse que dans les détails particuliers.

Jonas s'embarqua pour aller à Tharse. Hiram, roi de Tyr, y faisait arriver les vaisseaux chargés de bois et de marbre, qu'il envoyait à Salomon pour la construction du temple. Saint Pierre y demeurait, lorsqu'il eut une vision au sujet de Corneille, et qu'il ressuscita Tabithe. Josèphe rapporte que les Romains ruinèrent cette ville de fond en comble, pendant le siége de Jérusalem. » (Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem.*)

404 LÉGENDE DU PÈLERINAGE CHAPITRE XV. LÉGENDE DU PÈLERINAGE D'OLIVIER LEEFDALE A LA RECHERCHE DE GODEPROID LE BARBU. Prosperum itcr facial tibi Deus, et cuslodiant te angdi Dei, in omnibus viis tuis. Ancien rituel. i. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen. Ceci est la relation de mon pèlerinage à la recherche de monseigneur Godefroid de Louvain, aujourd hui comte de Brabant et duc de la Lotharingie-Inférieure. On y verra comment je suis parti de Brabant le 12 avril de l'année 1097, pour n'y revenir qu'au mois de janvier de l'an 1100. Aux fêtes de Pâques de l'année 1096 , pendant que tous les chrétiens, animés par les pieuses prédications du bienheureux ermite Pierre, se hâtaient de prendre la Croix pour aller délivrer le sépulcre de Notre Seigneur, on vit plusieurs princes et nobles personnages exciter leurs amis à les accompagner. Ils donnaient , pour les réunir, de grandes fêtes en leurs cours. Monseigneur Everart, prince de Tournai, avait annoncé des jeux militaires. Les plus vaillants hommes y étaient invités. Parmi tous , on remarquait monseigneur Henri le troisième, comte de Louvain et avoué de plusieurs abbayes. Ayant rev êtu sa bonne armure de buflle chargée de lames de fer, il fit équiper son cheDigitized by Google

CHAPITRE XV.

LÉGENDE DU PÈLERINAGE D'OLIVIER LEEFDALE A LA RECHERCHE DE GODEFROID LE BARBU.

Prosperum iter faciat tibi Deus, et custodiant te angeli Dei, in omnibus viis tuis.

ANCIEN RITUEL.

I.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Ceci est la relation de mon pèlerinage à la recherche de monseigneur Godefroid de Louvain, aujourd'hui comte de Brabant et duc de la Lotharingie-Inférieure. On y verra comment je suis parti de Brabant le 12 avril de l'année 1097, pour n'y revenir qu'au mois de janvier de l'an 1100.

Aux fêtes de Pâques de l'année 1096, pendant que tous les chrétiens, animés par les pieuses prédications du bienheureux ermite Pierre, se hâtaient de prendre la Croix pour aller délivrer le sépulcre de Notre Seigneur, on vit plusieurs princes et nobles personnages exciter leurs amis à les accompagner. Ils donnaient, pour les réunir, de grandes fêtes en leurs cours.

Monseigneur Everart, prince de Tournai, avait annoncé des jeux militaires. Les plus vaillants hommes y étaient invités. Parmi tous, on remarquait monseigneur Henri le troisième, comte de Louvain et avoué de plusieurs abbayes. Ayant revêtu sa bonne armure de buffle chargée de lames de fer, il fit équiper son che-

D'OLIVIER LEEFDALE. 105 val de combat, avec les tabliers de cuir et le chanfrein d'argent; puis il embrassa Gertrude de Flandre, sa femme , la bonne comtesse Adèle , sa mère , et , suivi de deux écuyers seulement , il partit de son château de Louvain pour la ville de Tournai. Il fit ce voyage en quatre jours , s'étant arrêté, pour passer les nuits, à Bruxelles , à Enghien , et en un manoir voisin d'Ath. Plusieurs chevaliers de ces lieux-là s'étaient joints à lui. Le seigneur Everart fut content de l'honneur que lui faisait le comte de Louvain. 11 voulut le loger chez lui, tout le temps de son séjour à Tournai. Il habitait le vieux château royal , qui est dans l'île formée au bas de la ville par le petit bras de l'Escaut '. Sur la rive gauche, entre le fleuve et la cathédrale, il avait fait préparer une lice pour le tournoi. Avant de combattre , bon nombre de seigneurs reçurent la croix, comme il s'était fait à la passe d'armes de monseigneur Baudouin de Hainaut à Anchin ; et ils jurèrent de faire le saint voyage en la compagnie de Godefroid de Bouillon , qui rassemblait une grosse armée. Monseigneur le comte de Louvain promit aussi d'aller aux saints lieux, mais toutefois après le retour de son frère Godefroid , qui était parti depuis long-temps déjà , avec les premiers Croisés. Il ne de vait pas remplir ce vœu. Le tournoi s'étant ouvert, il se fit de belles joutes et rencontres , d'un contre un , deux contre deux , dix contre dix. C'était un spectacle de guerre qui faisait 1 Cette île n'existe plus, le petit bras de l'Escaut ayant été comblé. Digitized by Google

val de combat, avec les tabliers de cuir et le chanfrein d'argent; puis il embrassa Gertrude de Flandre, sa femme, la bonne comtesse Adèle, sa mère, et, suivi de deux écuyers seulement, il partit de son château de Louvain pour la ville de Tournai. Il fit ce voyage en quatre jours, s'étant arrêté, pour passer les nuits, à Bruxelles, à Enghien, et en un manoir voisin d'Ath. Plusieurs chevaliers de ces lieux-là s'étaient joints à lui.

Le seigneur Everart fut content de l'honneur que lui faisait le comte de Louvain. Il voulut le loger chez lui, tout le temps de son séjour à Tournai. Il habitait le vieux château royal, qui est dans l'île formée au bas de la ville par le petit bras de l'Escaut [1]. Sur la rive gauche, entre le fleuve et la cathédrale, il avait fait préparer une lice pour le tournoi.

Avant de combattre, bon nombre de seigneurs reçurent la croix, comme il s'était fait à la passe d'armes de monseigneur Baudouin de Hainaut à Anchin; et ils jurèrent de faire le saint voyage en la compagnie de Godefroid de Bouillon, qui rassemblait une grosse armée. Monseigneur le comte de Louvain promit aussi d'aller aux saints lieux, mais toutefois après le retour de son frère Godefroid, qui était parti depuis long-temps déjà, avec les premiers Croisés. Il ne devait pas remplir ce vœu.

Le tournoi s'étant ouvert, il se fit de belles joutes et rencontres, d'un contre un, deux contre deux, dix contre dix. C'était un spectacle de guerre qui faisait

[1] Cette île n'existe plus, le petit bras de l'Escaut ayant été comblé.

406 LÉGENDE I)ü PÈLERINAGE grand fracas , toutefois sans effusion de sang : car les armes de fer se heurtaient avec bruit ; mais n'étant qu'armes de jeu , elles ne perçaient point. Par malheur et fâcheuse affaire , au milieu du dernier jour qui devait clore le tournoi, monseigneur Henri de Louvain eut une querelle, on ne sait pourquoi , avec le seigneur Gosceguin , chevalier du Tournaisis. Ils se reprirent à voix basse et sans qu'on soupçonnât qu'ils disputaient avec fiel. Puis ils sortirent tous deux un instant et demandèrent au retour qu'on leur donnât le champ. On ne s'aperçut pas qu'ils avaient changé leurs armes et pris des lances de guerre. La lice leur fut laissée; la foule se mit à regarder qui des deux romprait la lance de son adversaire. On vit rapidement le combat devenir sérieux et animé. Au bout d'un quart d'heure au plus, on fut surpris par un événement terrible : le comte de Louvain tomba percé d'un coup de lance qui lui traversait la poitrine. Le seigneur Gosceguin , abandonnant son arme , se retira en l'église de Saint Piat. 11 n'en sortit que quand on se fut assuré que le combat s'élait passé loyalement , et que le comte Henri était armé aussi de la lance affilée. Le pauvre prince mourut peu d'instants après, ayant eu le temps à peine de reconnaître ses torts , de recevoir la sainte communion , et de recommander qu'on rappelât son frère Godefroid de la Palestine pour lui succéder, car il ne laissait que des filles. Le tournoi fut clos avec consternation , à cause d'une calamité si grande; et les seigneurs du pays, s'étant assemblés à Louvain , donnèrent la régence à Digitized by Google

grand fracas, toutefois sans effusion de sang : car les armes de fer se heurtaient avec bruit ; mais n'étant qu'armes de jeu, elles ne perçaient point.

Par malheur et fâcheuse affaire, au milieu du dernier jour qui devait clore le tournoi, monseigneur Henri de Louvain eut une querelle, on ne sait pourquoi, avec le seigneur Gosceguin, chevalier du Tournaisis. Ils se reprirent à voix basse et sans qu'on soupçonnât qu'ils disputaient avec fiel. Puis ils sortirent tous deux un instant et demandèrent au retour qu'on leur donnât le champ. On ne s'aperçut pas qu'ils avaient changé leurs armes et pris des lances de guerre. La lice leur fut laissée ; la foule se mit à regarder qui des deux romprait la lance de son adversaire. On vit rapidement le combat devenir sérieux et animé. Au bout d'un quart d'heure au plus, on fut surpris par un événement terrible : le comte de Louvain tomba percé d'un coup de lance qui lui traversait la poitrine.

Le seigneur Gosceguin, abandonnant son arme, se retira en l'église de Saint-Piat. Il n'en sortit que quand on se fut assuré que le combat s'était passé loyalement, et que le comte Henri était armé aussi de la lance affilée. Le pauvre prince mourut peu d'instants après, ayant eu le temps à peine de reconnaître ses torts, de recevoir la sainte communion, et de recommander qu'on rappelât son frère Godefroid de la Palestine pour lui succéder, car il ne laissait que des filles. Le tournoi fut clos avec consternation, à cause d'une calamité si grande ; et les seigneurs du pays, s'étant assemblés à Louvain, donnèrent la régence à

 la comtesse Adèle, qui administra au nom de son second fils Godefroid. On envoya à la recherche de ce prince plusieurs messagers, chargés de lui annoncer la mort de son frère et de le ramener pour hériter du comté de Louvain. Mais de ces messagers, les uns ne revinrent jamais ; d'autres reparurent sans avoir rien découvert. Un seul, qui s'appelait Hugues, après huit mois de pénibles voyages, rapporta pour tous détails qu'il avait parlé à divers chevaliers, dans le pays de Constantinople, et à l'empereur d'Asie lui-même, et que tous l'avaient assuré que le seigneur Godefroid de Louvain était captif chez les Inlidèles. Mais il n'avait pu savoir en quelles contrées. D'autres renseignements qui vinrent pendant l'hiver confirmèrent ce triste rapport. La grande armée des Croisés que conduisaient Godefroid de Bouillon, Hugues de Vermandois, Baudouin de Mons , Robert de Paris et Robert de Flandre était partie. On avait promis de hautes récompenses à celui qui pourrait ramener le comte de Louvain ; mais cespromesses n'avaient produit aucun résultat. On en fit de nouvelles. On demanda des hommes qui voulussent se consacrer spécialement à la recherche du prince et jurer de ne pas revenir sans lui. Le seigneur évêque de Tournai, le seigneur évêque de Liège et d'autres prélats offrirent aussi pour ce périlleux voyage de grandes faveurs. Mais personne ne s'y décidait. II. Dans ces entrefaites, quoique j'eusse alors un peu plus de trente ans , ayant passé plusieurs de mes meilDigitized by Google

la comtesse Adèle, qui administra au nom de son second fils Godefroid.

On envoya à la recherche de ce prince plusieurs messagers, chargés de lui annoncer la mort de son frère et de le ramener pour hériter du comté de Louvain. Mais de ces messagers, les uns ne revinrent jamais ; d'autres reparurent sans avoir rien découvert. Un seul, qui s'appelait Hugues, après huit mois de pénibles voyages, rapporta pour tous détails qu'il avait parlé à divers chevaliers, dans le pays de Constantinople, et à l'empereur d'Asie lui-même, et que tous l'avaient assuré que le seigneur Godefroid de Louvain était captif chez les Infidèles. Mais il n'avait pu savoir en quelles contrées. D'autres renseignements qui vinrent pendant l'hiver confirmèrent ce triste rapport.

La grande armée des Croisés que conduisaient Godefroid de Bouillon, Hugues de Vermandois, Baudouin de Mons, Robert de Paris et Robert de Flandre était partie. On avait promis de hautes récompenses à celui qui pourrait ramener le comte de Louvain ; mais ces promesses n'avaient produit aucun résultat. On en fit de nouvelles. On demanda des hommes qui voulussent se consacrer spécialement à la recherche du prince et jurer de ne pas revenir sans lui. Le seigneur évêque de Tournai, le seigneur évêque de Liége et d'autres prélats offrirent aussi pour ce périlleux voyage de grandes faveurs. Mais personne ne s'y décidait.

II.

Dans ces entrefaites, quoique j'eusse alors un peu plus de trente ans, ayant passé plusieurs de mes meil-

lus LEGENDE I>U PÈLERINAGE leures années dans les armes , je cherchais à épouser une jeune fille de seize ans qui se nommait Alix. Elle avait pour père André de Warik, noble homme de Bruxelles. Je priai le chapelain de Saint-Jacques, qui était mon confesseur, de la demander en mariage. Il lut accueilli avec bienveillance. Mais on lui dit que la fille étant trop jeune, on ne la marierait que dans deux ou trois ans, après le retour des Croisés; que cependant on me permettait de lui parler. Ce fut déjà pour moi une bonne chose, et j'allai saluer Alix. Ses parents l'ayant laissée seule avec moi, pour qu elle fût plus libre en ses déterminations , elle me dit qu'elle avait fait un vœu ; et comme je pâlissais , elle se hâta de me l'expliquer : c'était de ne se marier qu'après le retour du comte Godefroid , à qui son père devait sa fortune. Voyant qu'elle ne disait rien de mon âge, je me rassurai , et je dis que je ne pouvais blâmer ses généreux sentiments. Elle ajouta : — Mais pourquoi n'ôtes-vous pas Croisé? Tout homme vaillant ne doit-il pas saisir une occasion si belle d'effacer ses péchés? Je répondis que j'avais équipé trois hommes pour l'armée de la Croix. Alors elle reprit : — Je ferai donc un autre vœu , s'il peut vous plaire, celui de n être jamais à autre que vous, pourvu que vous alliez à la recherche du seigneur comte, et que vous le rameniez à Louvain, ou que du moins vous rapportiez de lui des nouvelles si certaines que l'on puisse traiter de sa rançon. — J'accepte votre vœu , répondis-je au bout d'un Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

!/ RdinJclrprrurttKcTtBK tJilîi :* !nq ■•i * Cnkmiu Lr Comte de Louvain est blesse a mort dons un tournoi Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

f Digitized by Google

D'OLIVIER LEEKDALE. 10<^ instant ; et dans huit jours je partirai, pour ne revenir qu'après avoir satisfait à ce qui est votre désir. Mais pour rendre mon voyage plus doux, consentez-vous, avant mon départ, à êlre ma fiancée? Alix ayant dit qu'elle consentait , et André de Warik approuvant tout , il fut fait ainsi. Je fus conduit à la comtesse Adèle, qui me donna ses instructions et me remit des pierres précieuses pour payer la rançon de son cher fils. De toutes parts je reçus de grands encouragements. Je fus muni des cédules de protection de plus de vingt seigneurs. J'eus une charte de l'évôque de Tournai , une de l'évêque de Liège, une de l'abbesse de Nivelles, et le douzième jour d'avril de l'année 1097, quatre de mes amis ayant consenti à m'accompagner, je remis ma maison du chemin de Saint-Jacques' à la garde de l'église , et je montai sur le Caudenberg , à la cha. pelle, pour être béni comme pèlerin consacré à Dieu. On demanda à tous les fidèles de la paroisse s'ils ne me trouvaient pas indigne d'aller visiter les lieux saints, à la recherche du comte Godefroid? Personne ne s'étant levé contre moi, le chapelain de SaintJacques exposa mes projets. Il mit ma fiancée sous la garde de Dieu et de l'Église, et il dit que pour mou salut je désirais, en faisant un si long voyage, aller adorer, si je le pouvais, dans Jérusalem. Tout le monde ayant répondu amen, il m'imposa les mains, me donna la panetière et le bourdon bénits , avec une lettre encore qui me recommandait à tous les raona1 Aujourd'hui la Montagne de la Cour à Bruxelles. Digitized by Google

 stères et à tous les serviteurs de Dieu. La même cérémonie eut lieu pour mes quatre compagnons. De toutes parts on nous combla de bénédictions et de louanges; après quoi , selon l'usage, la paroisse entière, avec le clergé, la bannière de Saint-Jacques et un très-grand nombre d'habitants de Bruxelles nous fit la conduite en chantant les cantiques de l'église, les litanies des saints, et jetant devant nous des rameaux de buis vert, jusqu'aux limites du territoire de Bruxelles, sur le chemin de Vilvorde. Là, le bon chapelain nous bénit encore et nous embrassa. III. Nous allâmes ce premier jour coucher à Malines , où le seigneur Gauthier de Grimberg, avoué de cette ville, qui est fief de l'évêque de Liège, nous reçut avec grande bonté. Le lendemain , nous allâmes faire nos prières devant la châsse du bon saint Amand, à Anvers. Trois jours apres, nous nous embarquâmes sur un vaisseau marchand, qui partait, chargé de draps de Louvain , d'Arras et de Bruxelles, les plus renommés du monde. 11 y avait huit mois que l'armée qui devait délivrer le Saint-Sépulcre avait quitté le pays. Nous ne voulions pas suivre la route de terre ; nous savions tous les malheurs des premiers Croisés , massacrés en partie chez les barbares. A la vérité , ceux que Godefroid de Bouillon avait menés par le même chemin l'avaient plus heureusement traversé. Mais nous étions sans défense, et nous aimions beaucoup mieux nous fier à la mer, en ce temps-là sillonnée en tous sens par les Digitized by Google

stères et à tous les serviteurs de Dieu. La même cérémonie eut lieu pour mes quatre compagnons. De toutes parts on nous combla de bénédictions et de louanges; après quoi, selon l'usage, la paroisse entière, avec le clergé, la bannière de Saint-Jacques et un très-grand nombre d'habitants de Bruxelles nous fit la conduite en chantant les cantiques de l'église, les litanies des saints, et jetant devant nous des rameaux de buis vert, jusqu'aux limites du territoire de Bruxelles, sur le chemin de Vilvorde. Là, le bon chapelain nous bénit encore et nous embrassa.

III.

Nous allâmes ce premier jour coucher à Malines, où le seigneur Gauthier de Grimberg, avoué de cette ville, qui est fief de l'évêque de Liége, nous reçut avec grande bonté. Le lendemain, nous allâmes faire nos prières devant la châsse du bon saint Amand, à Anvers. Trois jours après, nous nous embarquâmes sur un vaisseau marchand, qui partait, chargé de draps de Louvain, d'Arras et de Bruxelles, les plus renommés du monde.

Il y avait huit mois que l'armée qui devait délivrer le Saint-Sépulcre avait quitté le pays. Nous ne voulions pas suivre la route de terre; nous savions tous les malheurs des premiers Croisés, massacrés en partie chez les barbares. A la vérité, ceux que Godefroid de Bouillon avait menés par le même chemin l'avaient plus heureusement traversé. Mais nous étions sans défense, et nous aimions beaucoup mieux nous fier à la mer, en ce temps-là sillonnée en tous sens par les

D'OLIVIER LEEFDALE. IM vaisseaux amis, qui portaient continuellement des secours aux Croisés. Notre navigation fut heureuse. Je n'en ferai aucun récit. En ces derniers temps , un si grand nombre des nôtres ont traversé les mers pour le saint pèlerinage, que tout le monde sait ce que je pourrais dire. Nous arrivâmes à Constantinople , dont les habitants sont chrétiens, mais hérétiques et mal portés pour nous. J'appris les fâcheuses trahisons qu'ils avaient faites aux Croisés; et je sus là que si Godefroid de Bouillon ne fût pas venu, qui intimida l'empereur d'Asie, les pèlerins de Jérusalem eussent probablement péri tous dans les pièges qu'on leur tendait. Nous savions déjà que les premiers soldats de la Croix avaient été massacrés ou faits prisonniers par les Infidèles , et que notre jeune comte Godefroid de Louvain faisait partie des captifs. Il nous fut dit que l'armée de Godefroid de Bouillon avait pris Nicée, et qu'elle s'avançait en triomphe sur la Palestine. Nous étant réunis à plusieurs autres, nous fîmes marché d'un petit navire qui devait nous conduire, en remontant le fleuve Sangar, jusqu'à trois ou quatre lieues de Nicée. On nous trompa cruellement ; car on nous débarqua au-dessus d'Héraclée, au bord d'une rivière de la Paphlagonie; c'est le nom qu'on donne à ce pays inconnu. Nous étions soixante et dix pèlerins. Nous prîmes un chemin qu'on nous indiqua sur notre gauche, croyant gagner Nicée, dont nous étions séparés par plusieurs journées de marche. Après nous être avancés tout un jour, sous un soleil brûlant, mourant de soif, nous aperçûmes un bois, Digitized by Google

vaisseaux amis, qui portaient continuellement des secours aux Croisés.

Notre navigation fut heureuse. Je n'en ferai aucun récit. En ces derniers temps, un si grand nombre des nôtres ont traversé les mers pour le saint pèlerinage, que tout le monde sait ce que je pourrais dire.

Nous arrivâmes à Constantinople, dont les habitants sont chrétiens, mais hérétiques et mal portés pour nous. J'appris les fâcheuses trahisons qu'ils avaient faites aux Croisés; et je sus là que si Godefroid de Bouillon ne fût pas venu, qui intimida l'empereur d'Asie, les pèlerins de Jérusalem eussent probablement péri tous dans les piéges qu'on leur tendait. Nous savions déjà que les premiers soldats de la Croix avaient été massacrés ou faits prisonniers par les Infidèles, et que notre jeune comte Godefroid de Louvain faisait partie des captifs. Il nous fut dit que l'armée de Godefroid de Bouillon avait pris Nicée, et qu'elle s'avançait en triomphe sur la Palestine.

Nous étant réunis à plusieurs autres, nous fîmes marché d'un petit navire qui devait nous conduire, en remontant le fleuve Sangar, jusqu'à trois ou quatre lieues de Nicée. On nous trompa cruellement; car on nous débarqua au-dessus d'Héraclée, au bord d'une rivière de la Paphlagonie; c'est le nom qu'on donne à ce pays inconnu. Nous étions soixante et dix pèlerins. Nous prîmes un chemin qu'on nous indiqua sur notre gauche, croyant gagner Nicée, dont nous étions séparés par plusieurs journées de marche.

Après nous être avancés tout un jour, sous un soleil brûlant, mourant de soif, nous aperçûmes un bois,

<1i LÉGENDE Dü PÈLERINAGE qui nous fit espérer de la fraîcheur et de l'eau. Mais nous n'y étions pas arrivés , qu'un de mes compaguons s'arrêta tout à coup avec effroi. Il nous montra , parmi les arbres , des hommes montés sur des chevaux et sur des chameaux. Ils avaient pour nous un aspect sinistre; leur chevelure était ornée de rubans qui pendaient, ou surmontée d'aigrettes; ils étaient entièrement nus, à l'exception de leurs épaules, que couvraient de petits manteaux rayés, et de leurs pieds , qui reposaient dans des bottines grossières. Tous nos camarades s'arrêtèrent, pensant à fuir; mais les hommes du bois , lançant leurs chevaux et leurs chameaux, montures que je voyais pour la première fois , vinrent sur nous. Us tenaient à la main de très-grands arcs bandés et chargés de longues flèches. Nous tombâmes tous à genoux ; ce qui nous sauva. Les barbares, nous voyant humiliés, nous épargnèrent et se contentèrent de nous emmener prisonniers. Ils nous prirent tout ce que nous possédions , excepté les pierreries que j'avais emportées pour la rançon du comte Godefroid , et que j'eus l'adresse de cacher. Pendant vingt-deux mois, nous restâmes captifs des Infidèles, mal nourris et continuellement surveillés, mais occupés à des travaux assez doux. Nous apprenions là , par des prisonniers chrétiens , qui on amenait de temps en temps et qui partageaient notre malheur, les progrès de la guerre sainte : c'était pour nous une consolation. Personne toutefois ne pouvait nous rien dire de Godefroid de Louvain. Nous espérions néanmoins toujours. Pour moi , je pensais continuellement à ma fiancée et je me disais : Digitized by Google

qui nous fit espérer de la fraîcheur et de l'eau. Mais nous n'y étions pas arrivés, qu'un de mes compaguons s'arrêta tout à coup avec effroi. Il nous montra, parmi les arbres, des hommes montés sur des chevaux et sur des chameaux. Ils avaient pour nous un aspect sinistre; leur chevelure était ornée de rubans qui pendaient, ou surmontée d'aigrettes; ils étaient entièrement nus, à l'exception de leurs épaules, que couvraient de petits manteaux rayés, et de leurs pieds, qui reposaient dans des bottines grossières.

Tous nos camarades s'arrêtèrent, pensant à fuir; mais les hommes du bois, lançant leurs chevaux et leurs chameaux, montures que je voyais pour la première fois, vinrent sur nous. Ils tenaient à la main de très-grands arcs bandés et chargés de longues flèches. Nous tombâmes tous à genoux; ce qui nous sauva. Les barbares, nous voyant humiliés, nous épargnèrent et se contentèrent de nous emmener prisonniers. Ils nous prirent tout ce que nous possédions, excepté les pierreries que j'avais emportées pour la rançon du comte Godefroid, et que j'eus l'adresse de cacher.

Pendant vingt-deux mois, nous restâmes captifs des Infidèles, mal nourris et continuellement surveillés, mais occupés à des travaux assez doux. Nous apprenions là, par des prisonniers chrétiens, qu'on amenait de temps en temps et qui partageaient notre malheur, les progrès de la guerre sainte : c'était pour nous une consolation. Personne toutefois ne pouvait nous rien dire de Godefroid de Louvain. Nous espérions néanmoins toujours. Pour moi, je pensais continuellement à ma fiancée et je me disais :

D'OLIVIER LEEFDALE. H3 — Dieu me permettra de la revoir. J’étais trop préoccupé pour observer assidûment les mœurs de ces barbares qui adorent Mahomet. Plu^ sieurs fois, dès qu’il y en eut parmi nous qui surent quelques mots de leur langue, ils nous proposèrent la liberté, si nous voulions adopter leur religion. Mais aucun n'y consentit, et ils nous tourmentèrent peu à ce sujet. Deux d’entre nous , qui étaient d’habiles artisans de Louvain, ayant imaginé, pour gagner le cœur de nos maîtres , de construire un métier à lisser 4 le drap, les barbares en furent si contents, qu’ils promirent de nous laisser libres , aussitôt que nous aurions pu leur apprendre à fabriquer les étoffes qu’ils allaient acheter à Chalcédoine. Cet espoir nous inspira à tous de l’ardeur ; et ces hommes tinrent leur promesse. IV. Au mois d’août de l’année 1099 , on sut que Godefroid de Bouillon venait de prendre Jérusalem. Il inspirait dans toute l’Asie une grande terreur. Voulant avoir un titre à ses bonnes grâces , nos maîtres comptaient s'appuyer auprès de lui de notre témoignage; et nous n’avions pas trop à nous plaindre en effet d’une captivité qui eût pu être bien plus rude. Ils nous conduisirent donc, par de longs chemins, jusqu’au pied du mont Liban, où l’on disait que plusieurs chefs de l’armée de la Croix avaient posté leurs camps. En traversant ainsi des villes et des bourgs inconnus , je remarquai plusieurs choses nouvelles. Je fus frappé de voir des moulins que le vent faisait tourner: 8 Digitized by Google

— Dieu me permettra de la revoir.

J'étais trop préoccupé pour observer assidûment les mœurs de ces barbares qui adorent Mahomet. Plusieurs fois, dès qu'il y en eut parmi nous qui surent quelques mots de leur langue, ils nous proposèrent la liberté, si nous voulions adopter leur religion. Mais aucun n'y consentit, et ils nous tourmentèrent peu à ce sujet. Deux d'entre nous, qui étaient d'habiles artisans de Louvain, ayant imaginé, pour gagner le cœur de nos maîtres, de construire un métier à tisser le drap, les barbares en furent si contents, qu'ils promirent de nous laisser libres, aussitôt que nous aurions pu leur apprendre à fabriquer les étoffes qu'ils allaient acheter à Chalcédoine. Cet espoir nous inspira à tous de l'ardeur; et ces hommes tinrent leur promesse.

IV.

Au mois d'août de l'année 1099, on sut que Godefroid de Bouillon venait de prendre Jérusalem. Il inspirait dans toute l'Asie une grande terreur. Voulant avoir un titre à ses bonnes grâces, nos maîtres comptaient s'appuyer auprès de lui de notre témoignage; et nous n'avions pas trop à nous plaindre en effet d'une captivité qui eût pu être bien plus rude. Ils nous conduisirent donc, par de longs chemins, jusqu'au pied du mont Liban, où l'on disait que plusieurs chefs de l'armée de la Croix avaient posté leurs camps.

En traversant ainsi des villes et des bourgs inconnus, je remarquai plusieurs choses nouvelles. Je fus frappé de voir des moulins que le vent faisait tourner:

Ili LÉGENDE DD PÈLERINAGE invention qui ne pent être due qu'à des hommes entièrement dépourvus d'eaux courantes. Au lieu de la roue, que fait aller un ruisseau, c'est un assemblage de quatre, cinq ou six voiles, à peu près comme les voiles de nos barques de pêche, supportées par autant de petits mâts disposés en croix ou en étoile, et qui ont pour centre commun un essieu. On expose cette roue de voiles au souffle du vent, au moyen d'un pivot sur lequel tourne l'édifice, et le moulin intérieurement va comme les nôtres. Mais je n'en dirai pas plus; on commence déjà à construire de ces sortes de v moulins dans notre pays. J'admirai encore une imagination qui me parut ingénieuse. Ces peuples, quand ils sont en guerre , ont, en deux ou trois heures , des nouvelles de ce qui se passe à cinquante ou soixante lieues , par des colombes ou pigeons apprivoisés, qu'on lâche avec une petite lettre sous l'aile et qui s'en retournent fidèlement à leur gîte. Ces découvertes , en nous instruisant , nous réjouissaient et nous consolaient un peu de nos peines. Les peuples de l'Asie reçoivent aussi de la nature quelques dons qui prouvent bien que leur terre a été autrefois le pays chéri de Dieu. Ils recueillent sur des arbustes une laine fine qui est plus douce que celle des agneaux '. Ils tirent de certains roseaux une poussière jaunâtre , plus exquise que le miel ; ils l'appellent sucre (zucar). Mêlée à toute boisson, cette substance est très-délicieuse. • , r . ' • 1 Le colon.
Digitized by Google

invention qui ne peut être due qu'à des hommes entièrement dépourvus d'eaux courantes. Au lieu de la roue, que fait aller un ruisseau, c'est un assemblage de quatre, cinq ou six voiles, à peu près comme les voiles de nos barques de pêche, supportées par autant de petits mâts disposés en croix ou en étoile, et qui ont pour centre commun un essieu. On expose cette roue de voiles au souffle du vent, au moyen d'un pivot sur lequel tourne l'édifice, et le moulin intérieurement va comme les nôtres. Mais je n'en dirai pas plus; on commence déjà à construire de ces sortes de moulins dans notre pays.

J'admirai encore une imagination qui me parut ingénieuse. Ces peuples, quand ils sont en guerre, ont, en deux ou trois heures, des nouvelles de ce qui se passe à cinquante ou soixante lieues, par des colombes ou pigeons apprivoisés, qu'on lâche avec une petite lettre sous l'aile et qui s'en retournent fidèlement à leur gîte.

Ces découvertes, en nous instruisant, nous réjouissaient et nous consolaient un peu de nos peines.

Les peuples de l'Asie reçoivent aussi de la nature quelques dons qui prouvent bien que leur terre a été autrefois le pays chéri de Dieu. Ils recueillent sur des arbustes une laine fine qui est plus douce que celle des agneaux [1]. Ils tirent de certains roseaux une poussière jaunâtre, plus exquise que le miel; ils l'appellent sucre (zucar). Mêlée à toute boisson, cette substance est très-délicieuse.

[1] Le coton.

D’OLIVIER LEEFDALE. 4*3 J’allais donc, m’enquérant partout avec persévérance du comte Godefroid de Louvain , et n’en ayant encore sérieusement aucune nouvelle. Des chevaliers , que nous rencontrâmes un jour, m’assurèrent qu’il avait été emmené captif chez le roi d’Arménie et qu’il y était mort. J’espérai qu’il n’en serait pas ainsi. Je conservais toujours en secret mes pierreries pour le racheter. En arrivant au Liban , les Paphlagoniens nous apprirent que Godefroid de Bouillon était à Jérusalem , où le peuple venait de le faire roi. Avant de quitter ces hommes, qui nous traitaient de leur mieux et qui faisaient notre sûreté au milieu des Infidèles, comme nous faisions la leur au milieu des chrétiens , nous demandâmes à visiter le Liban. Il nous fallut monter sept à huit heures pour arriver jusqu’aux cèdres, dont quelques-uns sont énormes et remontent , dit-on , au commencement du monde. , Nous nous embarquâmes pour aller à Jérusalem, où j’espérais gagner l’absolution de mes péchés et recueillir, parmi tant de soldats de la Croix réunis dans la ville sainte, des renseignements sur le comte de Louvaiu. Les barque^ qui nous transportaient relâchèrent à Berithe 1 ; je profitai de quelques instants pour aller voir la caverne du dragon de saint Georges. On me raconta des choses qui semblent très-prodigieuses. 11 y avait là , me dit-on , au bord de La mer, ds temps de l’empereur Dioclétien, un puissant dragon qui dévastait le pays. Il se retirait sous un roche*, * Aujourd'hui Beyrouth. ‘ ■> 8. Digitized by Google

J'allais donc, m'enquérant partout avec persévérance du comte Godefroid de Louvain, et n'en ayant encore sérieusement aucune nouvelle. Des chevaliers, que nous rencontrâmes un jour, m'assurèrent qu'il avait été emmené captif chez le roi d'Arménie et qu'il y était mort. J'espérai qu'il n'en serait pas ainsi. Je conservais toujours en secret mes pierreries pour le racheter.

En arrivant au Liban, les Paphlagoniens nous apprirent que Godefroid de Bouillon était à Jérusalem, où le peuple venait de le faire roi. Avant de quitter ces hommes, qui nous traitaient de leur mieux et qui faisaient notre sûreté au milieu des Infidèles, comme nous faisions la leur au milieu des chrétiens, nous demandâmes à visiter le Liban. Il nous fallut monter sept à huit heures pour arriver jusqu'aux cèdres, dont quelques-uns sont énormes et remontent, dit-on, au commencement du monde.

Nous nous embarquâmes pour aller à Jérusalem, où j'espérais gagner l'absolution de mes péchés et recueillir, parmi tant de soldats de la Croix réunis dans la ville sainte, des renseignements sur le comte de Louvain. Les barques qui nous transportaient relâchèrent à Berithe[1]; je profitai de quelques instants pour aller voir la caverne du dragon de saint Georges. On me raconta des choses qui semblent très-prodigieuses.

Il y avait là, me dit-on, au bord de la mer, du temps de l'empereur Dioclétien, un puissant dragon qui dévastait le pays. Il se retirait sous un rocher,

[1] Aujourd'hui Beyrouth.

 dans un antre qu'on fait voir encore. Pour calmer ce monstre, on lui livrait de jeunes filles qu'il dévorait. La masure , où ces pauvres victimes étaient exposées, subsiste toujours, et j'y ai fait ma prière. On y conduisit la fille d'un notable seigneur de la contrée : le sort l'avait désignée à son tour, et elle se lamentait en longs sanglots , s'apprêtant à mourir. Son vieux père s'arrachait les cheveux , quand le glorieux saint Georges, l'un des plus vaillants capitaines de l'Empire, débarqua à Berithe. 11 se fit conduire à la masure , tua le. dragon , détacha la jeune fille et la ramena à son père. Ce haut fait d'armes parut si noble, que depuis, les chevaliers ont pris saint Georges pour leur patron. De Berithe , nous passâmes près de Sidon , où l'on trouve encore la maison de la Cananéenne, dont notre Seigneur guérit la fille. On me montra aussi les ruines de Sarepta, ville habitée autrefois par cette pauvre veuve qui reçut si bien le prophète Élie. Je ne pus voir Tyr ni Damas. Mais j'obtins de nos guides la permission de monter au Carmel , où je priai dans la grotte d'Élie. Quelques bons moines de son ordre, le plus ancien de tous, sont là, vivant dans la pénitence. Ils me menèrent à un lieu qu'on nomme le jardin d'Élie et qui est , comme presque tous les lieux saints , un miracle perpétuel. Les religieux me rapportèrent qu'un soir le saint prophète , accablé par la chaleur, aperçut en ces lieux-là un jardinier qui avait beaucoup de melons. Il s'approcha de cet homme et lui demanda un melon pour se rafraîchir. — Ne voyez-vous pas , dit le jardinier avare , que Digitized by Google

dans un antre qu'on fait voir encore. Pour calmer ce monstre, on lui livrait de jeunes filles qu'il dévorait. La masure, où ces pauvres victimes étaient exposées, subsiste toujours, et j'y ai fait ma prière. On y conduisit la fille d'un notable seigneur de la contrée : le sort l'avait désignée à son tour, et elle se lamentait en longs sanglots, s'apprêtant à mourir. Son vieux père s'arrachait les cheveux, quand le glorieux saint Georges, l'un des plus vaillants capitaines de l'Empire, débarqua à Berithe. Il se fit conduire à la masure, tua le dragon, détacha la jeune fille et la ramena à son père. Ce haut fait d'armes parut si noble, que depuis, les chevaliers ont pris saint Georges pour leur patron.

De Berithe, nous passâmes près de Sidon, où l'on trouve encore la maison de la Cananéenne, dont notre Seigneur guérit la fille. On me montra aussi les ruines de Sarepta, ville habitée autrefois par cette pauvre veuve qui reçut si bien le prophète Élie. Je ne pus voir Tyr ni Damas. Mais j'obtins de nos guides la permission de monter au Carmel, où je priai dans la grotte d'Élie. Quelques bons moines de son ordre, le plus ancien de tous, sont là, vivant dans la pénitence. Ils me menèrent à un lieu qu'on nomme le jardin d'Élie et qui est, comme presque tous les lieux saints, un miracle perpétuel. Les religieux me rapportèrent qu'un soir le saint prophète, accablé par la chaleur, aperçut en ces lieux-là un jardinier qui avait beaucoup de melons. Il s'approcha de cet homme et lui demanda un melon pour se rafraîchir.

— Ne voyez-vous pas, dit le jardinier avare, que

D’OLIVIER LEEFDALE. 117 ces objets qui vous semblent des melons ne sont que des pierres? — Eh bien ! répliqua doucement le saint , si vous voulez que ce soient des pierres, qu’elles restent des pierres. Tous les melons s’étaient pétrifiés pendant qu’il parlait; et je vis en effet, sur ce lieu maudit, une multitude de pierres qui ont la forme de melons. Cette histoire, toutefois, est très-vieille et peut avoir été «Itérée. A six lieues du Carmel , nous allâmes visiter Nazareth , qui n’est plus qu’un pauvre village. On y arrive en descendant toujours, comme dans une fondrière. Je me prosternai la face contre terre dans la chambre de la Sainte Vierge et dans son oratoire. Cet oratoire est une grotte creusée dans le rocher ; il n’a pas seize pieds de long sur douze de large. Marie était en prière dans la chambre , quand l’ange vint lui annoncer le choix que Dieu faisait d’elle. L’impératrice Hélène a fait placer une colonne de marbre à l’endroit où le messager du ciel prononça l 'Ave Maria. Les Infidèles ont respecté ces monuments. Malgré leur égarement impie , qui leur fait adorer Mahomet , ils honorent Notre Seigneur, l'appelant le prophète Jésus; et ils révèrent sa très-sainte Mère. On voit auprès de Nazareth une grande pierre ronde , qu’on nomme la table de Notre Seigneur , parce qu’il y mangea , dit-on , plusieurs fois avec ses disciples; et à peu de distance la fontaine où la Sainte Vierge lavait de ses mains les langes de l’enfant Jésus. On sait que quelques-uns de ces précieux langes ont Digitized by Google

ces objets qui vous semblent des melons ne sont que des pierres?

— Eh bien! répliqua doucement le saint, si vous voulez que ce soient des pierres, qu'elles restent des pierres.

Tous les melons s'étaient pétrifiés pendant qu'il parlait; et je vis en effet, sur ce lieu maudit, une multitude de pierres qui ont la forme de melons. Cette histoire, toutefois, est très-vieille et peut avoir été altérée.

A six lieues du Carmel, nous allâmes visiter Nazareth, qui n'est plus qu'un pauvre village. On y arrive en descendant toujours, comme dans une fondrière. Je me prosternai la face contre terre dans la chambre de la Sainte Vierge et dans son oratoire. Cet oratoire est une grotte creusée dans le rocher; il n'a pas seize pieds de long sur douze de large. Marie était en prière dans la chambre, quand l'ange vint lui annoncer le choix que Dieu faisait d'elle. L'impératrice Hélène a fait placer une colonne de marbre à l'endroit où le messager du ciel prononça l'*Ave Maria*. Les Infidèles ont respecté ces monuments. Malgré leur égarement impie, qui leur fait adorer Mahomet, ils honorent Notre Seigneur, l'appelant le prophète Jésus; et ils révèrent sa très-sainte Mère.

On voit auprès de Nazareth une grande pierre ronde, qu'on nomme la table de Notre Seigneur, parce qu'il y mangea, dit-on, plusieurs fois avec ses disciples; et à peu de distance la fontaine où la Sainte Vierge lavait de ses mains les langes de l'enfant Jésus. On sait que quelques-uns de ces précieux langes ont

 -été conservés et que l’ empereur Charlemagne en a enrichi la sainte basilique d’Aix-la Chapelle. - De Nazareth , nous montâmes au Thabor , qui est la plus belle montagne du monde. On y voit la pierre où Abraham dîna avec Melchisédech, et plus haut trois autels rustiques , appelés les trois tabernacles , qui marquent le lieu où Notre Seigneur fut transfiguré , ayant à ses côtes Élie (S Moïse. Nous dominions sur de vastes plaines. On me désigna le champ où les apôtres , ayant faim , pressèrent les épis , la colline où Notre Seigneur rassasia cinq mille personnes avec sept pains et deux poissons , le tertre sur lequel il prononça les béatitudes. J’allai ensuite , à deux lieues, visiter Cana où Jésus changea l’eau en vin. Je bus à la fontaine où l'on allait remplir les cruches. L’église que sainte Hélène avait fait bâtir sur le lieu du festin est en ruine. Près de Cana , on me fit voir le tombeau de Jonas. Les Infidèles , qui honorent aussi ce prophète , ont élevé là un temple à leur usage ; personne de nous n’y entra. Au milieu des agitations de la guerre, qui n’était pas finie, car toute la Terre Sainte n’obéissait pas encore aux chefe chrétiens , nous allions pourtant sans mésaventures. Il est vrai que nous étions prudents, selon le conseil de l’Évangile; et malgré notre empressement à honorer le Saint-Sépulcre , nous nous hâtions avec une sage lenteur.' En nous éloignant de Cana , nous vîmes de foin la ville de Naïm , où le bon Sauveur ressuscita le fils de la veuve et le rendit à sa mère. Ce n’est plus qu’un village. Je remarquai les raines d’Endor , où vivait la Digitized by Google

été conservés et que l'empereur Charlemagne en a enrichi la sainte basilique d'Aix-la Chapelle.

De Nazareth, nous montâmes au Thabor, qui est la plus belle montagne du monde. On y voit la pierre où Abraham dîna avec Melchisédech, et plus haut trois autels rustiques, appelés les trois tabernacles, qui marquent le lieu où Notre Seigneur fut transfiguré, ayant à ses côtes Élie et Moïse.

Nous dominions sur de vastes plaines. On me désigna le champ où les apôtres, ayant faim, pressèrent les épis, la colline où Notre Seigneur rassasia cinq mille personnes avec sept pains et deux poissons, le tertre sur lequel il prononça les béatitudes.

J'allai ensuite, à deux lieues, visiter Cana où Jésus changea l'eau en vin. Je bus à la fontaine où l'on allait remplir les cruches. L'église que sainte Hélène avait fait bâtir sur le lieu du festin est en ruine. Près de Cana, on me fit voir le tombeau de Jonas. Les Infidèles, qui honorent aussi ce prophète, ont élevé là un temple à leur usage; personne de nous n'y entra.

Au milieu des agitations de la guerre, qui n'était pas finie, car toute la Terre-Sainte n'obéissait pas encore aux chefs chrétiens, nous allions pourtant sans mésaventures. Il est vrai que nous étions prudents, selon le conseil de l'Évangile; et malgré notre empressement à honorer le Saint-Sépulcre, nous nous hâtions avec une sage lenteur.

En nous éloignant de Cana, nous vîmes de loin la ville de Naïm, où le bon Sauveur ressuscita le fils de la veuve et le rendit à sa mère. Ce n'est plus qu'un village. Je remarquai les ruines d'Endor, où vivait la

D'OLIVIER LEEFDALE. • «19 pythonisse que Saül alla consulter , les montagnes de Gelboé , terres stériles et maudites , depuis que Satil s'y tua de son épée. On me montra le triste village d'Iscariote , lieu natal de Judas. Je vis à Joppé (Jaffa) la demeure de Tabitha, à qui saint Pierre rendit la vie, touché par les larmes des pauvres qui lui montraient les vêtements qu'elle leur avait donnés. Je saluai dans Rarnla la maison de Joseph d'Àrimathie; je traversai le village où était né le bon larron; et enfin je sus que nous étions près de Jérusalem , en me trouvant dans cette plaine où David tua autrefois Goliath et où depuis peu les soldats de la Croix avaient défait les Sarrasins. Nous aperçûmes bientôt la cité sainte. Tous nous tombâmes à genoux. VJérusalem , le but de tant de pèlerinages , est bâtie sur des collines et entourée de montagnes. Celte ville nous parut désolée. Mais sa vue nous touchait le cœur. Nous y entrâmes pieds nus , en nous frappant la poitrine. J'étais si pénétré de la sainteté du lieu, que d'abord je ne remarquai rien. Après que je me fus prosterné devant le Saint-Sépulcre, où je priai et pleurai bien longuement , dans une douleur mêlée de tant de joie et de tendresse , que jamais je n'ai rien éprouvé de tel, comme je m'en retournais pour cher-v cher un gîte, j'appris que le seigneur Baudouin, qui avait conquis la principauté d'Édesse, était en ce moment à Jérusalem auprès de Godefroid de Bouillon , son frère. Je. sus de -quelques-uns de ses chevaliers. Digitized by Google

pythonisse que Saül alla consulter, les montagnes de Gelboé, terres stériles et maudites, depuis que Saül s'y tua de son épée. On me montra le triste village d'Iscariote, lieu natal de Judas. Je vis à Joppé (Jaffa) la demeure de Tabitha, à qui saint Pierre rendit la vie, touché par les larmes des pauvres qui lui montraient les vêtements qu'elle leur avait donnés. Je saluai dans Ramla la maison de Joseph d'Arimathie; je traversai le village où était né le bon larron; et enfin je sus que nous étions près de Jérusalem, en me trouvant dans cette plaine où David tua autrefois Goliath et où depuis peu les soldats de la Croix avaient défait les Sarrasins.

Nous aperçumes bientôt la cité sainte. Tous nous tombâmes à genoux.

V.

Jérusalem, le but de tant de pèlerinages, est bâtie sur des collines et entourée de montagnes. Cette ville nous parut désolée. Mais sa vue nous touchait le cœur. Nous y entrâmes pieds nus, en nous frappant la poitrine. J'étais si pénétré de la sainteté du lieu, que d'abord je ne remarquai rien. Après que je me fus prosterné devant le Saint-Sépulcre, où je priai et pleurai bien longuement, dans une douleur mêlée de tant de joie et de tendresse, que jamais je n'ai rien éprouvé de tel, comme je m'en retournais pour chercher un gîte, j'appris que le seigneur Baudouin, qui avait conquis la principauté d'Édesse, était en ce moment à Jérusalem auprès de Godefroid de Bouillon, son frère. Je sus de quelques-uns de ses chevaliers,

 qui étaient du Brabant, que très-certainement le prince que je cherchais était captif en Arménie. Je fis part de cette nouvelle à mes amis. Il fut décidé que nous partirions avec Baudouin , qui , dans quelques jours, devait reprendre le chemin d'Édesse. Mais comme on me dit qu'il faudrait une grosse somme pour racheter le comte de Louvain, je confiai toute ma position au roi de Jérusalem, qui me doona généreusement cinquante marcs d'or et fit promettre à son frère de m'aider de reste, s'il le fallait. Plus tranquille alors , je profitai du peu de temps qui me restait pour visiter les saints lieux de Jérusalem. Cette ville forme une espèce de carré qui a plus d'une lieue de circuit. Lçs rues en sont étroites et obscures. Je commençai par aller au mont de Sion. Je me prosternai à l'endroit où furent la tour et le palais de David. C'est à ce môme lieu que, dans une chambre qui subsiste encore et qu'on appelle aujourd'hui le cénacle, Notre Seigneur fit la Cène avec ses apôtres, leur lava les pieds, et institua l'adorable sacrement de son amour. Cest là encore que -descendit le Saint-Esprit. A peu de distance était la maison dans laquelle l'apôtre saint Jean se retira avec la Sainte Vierge. De cette maison , notre tendre mère à tous, au milieu des apôtres et des disciples merveilleusement rassemblés de tous les points du monde , s'enleva au ciel , où son divin fils lui avait préparé la plus riche couronne. Je descendis à la piscine probatique , ouvrage de Salomon. Elle n'a plus rien de miraculeux. Mais autrefois un ange venait à certain temps en troubler Digitized by Google

qui étaient du Brabant, que très-certainement le prince que je cherchais était captif en Arménie. Je fis part de cette nouvelle à mes amis. Il fut décidé que nous partirions avec Baudouin, qui, dans quelques jours, devait reprendre le chemin d'Édesse. Mais comme on me dit qu'il faudrait une grosse somme pour racheter le comte de Louvain, je confiai toute ma position au roi de Jérusalem, qui me donna généreusement cinquante marcs d'or et fit promettre à son frère de m'aider de reste, s'il le fallait. Plus tranquille alors, je profitai du peu de temps qui me restait pour visiter les saints lieux de Jérusalem.

Cette ville forme une espèce de carré qui a plus d'une lieue de circuit. Les rues en sont étroites et obscures. Je commençai par aller au mont de Sion. Je me prosternai à l'endroit où furent la tour et le palais de David. C'est à ce même lieu que, dans une chambre qui subsiste encore et qu'on appelle aujourd'hui le cénacle, Notre Seigneur fit la Cène avec ses apôtres, leur lava les pieds, et institua l'adorable sacrement de son amour.

C'est là encore que descendit le Saint-Esprit.

A peu de distance était la maison dans laquelle l'apôtre saint Jean se retira avec la Sainte Vierge. De cette maison, notre tendre mère à tous, au milieu des apôtres et des disciples merveilleusement rassemblés de tous les points du monde, s'enleva au ciel, où son divin fils lui avait préparé la plus riche couronne.

Je descendis à la piscine probatique, ouvrage de Salomon. Elle n'a plus rien de miraculeux. Mais autrefois un ange venait à certain temps en troubler

D’OLIVIER LEKFOALK. 121 l’eau ; après quoi le premier malade qui s’y plongeait en sortait guéri. On me conduisit , dans une partie assez reculée de la ville, à la maison de Caiphe. J’v vis l’olivier sous lequel était Jésus, lorsqu’il reçut un violent soufflet de la main d’un soldat infâme. Je pleurai amèrement dans la petite salle basse où saint Pierre avait renié son divin maître. Je visitai, dans la maison d’Anne-le-Pontife, le prétoire où Jésus comparut devant le magistrat. Tétais surpris de retrouver aussi aisément toutes ces traces sacrées, dans une ville occupée si longtemps par les Infidèles. Mais on me dit que les Sarasins avaient tout conservé, parce qu’ils en tiraient profit, faisant payer aux pèlerins de gros droits pour entrer dans tous les saints lieux. Pe plus, beaucoup de chrétiens, depuis l’invasion musulmane, étaient restés à Jérusalem. Il nous fallut traverser presque toute la ville pour aller de la maison d’Anne à celle de Pilate. Je vis audevant un escalier que les fidèles ne montent qu’à genoux , parce que Notre Seigneur le monta et le descendit au milieu des gardes qui le conduisaient à Pilate. Je vis la colonne à laquelle notre Seigneur fut attaché pour la flagellation, et la pierre où ou le fit asseoir pour le couronner d’épines. Tout ce que j'avais souffert s’effaça à ce spectacle ; car que sont nos peines auprès de tant de douleurs volontairement endurées pour nous par le Fils de Dieu? On me montra la terrasse où Pilate fit voirie Seigneur Jésus au peuple, en disant : — Ecve Homo. C'est dans cette rue, qu'on appelle via Do/orum ', que le peuple ' Le chemin des Douleurs ou la voie Douloureuse. Digitized by Google

l'eau ; après quoi le premier malade qui s'y plongeait en sortait guéri.

On me conduisit, dans une partie assez reculée de la ville, à la maison de Caïphe. J'y vis l'olivier sous lequel était Jésus, lorsqu'il reçut un violent soufflet de la main d'un soldat infâme. Je pleurai amèrement dans la petite salle basse où saint Pierre avait renié son divin maître. Je visitai, dans la maison d'Anne-le-Pontife, le prétoire où Jésus comparut devant le magistrat. J'étais surpris de retrouver aussi aisément toutes ces traces sacrées, dans une ville occupée si longtemps par les Infidèles. Mais on me dit que les Sarasins avaient tout conservé, parce qu'ils en tiraient profit, faisant payer aux pèlerins de gros droits pour entrer dans tous les saints lieux. De plus, beaucoup de chrétiens, depuis l'invasion musulmane, étaient restés à Jérusalem.

Il nous fallut traverser presque toute la ville pour aller de la maison d'Anne à celle de Pilate. Je vis au-devant un escalier que les fidèles ne montent qu'à genoux, parce que Notre Seigneur le monta et le descendit au milieu des gardes qui le conduisaient à Pilate. Je vis la colonne à laquelle notre Seigneur fut attaché pour la flagellation, et la pierre où on le fit asseoir pour le couronner d'épines. Tout ce que j'avais souffert s'effaça à ce spectacle ; car que sont nos peines auprès de tant de douleurs volontairement endurées pour nous par le Fils de Dieu?

On me montra la terrasse où Pilate fit voir le Seigneur Jésus au peuple, en disant : — *Ecce Homo*. C'est dans cette rue, qu'on appelle *via Dolorum* [1], que le peuple

[1] Le chemin des Douleurs ou la voie Douloureuse.

 cria : — : Qu’il soit crucifié!... Je baisai la pierre où Notre Seigneur tomba sous le poids de sa croix. Après avoir gémi sur ces durs souvenirs, que nous oublions trop souvent, j’allai voir la maison de sainte Anne , mère de la Sainte Vierge, et la prison où sont encore les anneaux de fer auxquels saint Pierre fut enchaîné. Je retournai le jour suivant au Saint-Sépulcre. L’Église est trois fois plus grande que Saint- Géry de Bruxelles; mais elle n’en a pas la forme, car elle n’a point d’ailes. Elle a été bâtie par sainte Hélène. Elle est presque ronde et soutenue par de gros piliers. Le Calvaire s’y trouve renfermé. On y monte par un escalier de dix-neuf degrés, taillé dans le roc. Je vis le trou de la croix , qui est au lieu môme , dit -on , où Adam fut enterré, où Abraham s’apprêta à sacrifier son fils. Je descendis sous le Calvaire, dans le caveau sombre où sainte Hélène trouva la sainte croix de Notre Seigneur.' J’entrai prosterné dans le Saint-Sépulcre, dont la porte n’a pas trois pieds de haut.. Les sentiments que j’éprouvai là ne sauraient jamais se décrire. N’ayant que peu de jours, je me hâtai d’aller visiter les environs de la cité sainte. A un trait d’arc de Jérusalem est le tombeau de la Sainte Vierge. C’est un grand caveau où son corps n’est pas resté,, puisqu’ il a été enlevé par les anges. En y allant, par la porte Saint-Étienne, on me fit remarquer un petit rocher plat, sur lequel saint Étienne fut lapidé. Les traces de ses pieds et de ses genoux sont encore imprimées sur la pierre. J’allai de là à la montagne des Oliviers. Je m'agenouillai dans le lieu qu’on appelle spécialement le jarDigitized by Google

D’OLIVIER LEKFDALE. tJS din des Olives. C’est un carré long irrégulier, planté de dix oliviers énormes, les plus gros qu’on puisse voir. L'ombre de chacun de ces arbres prodigieux peut couvrir plus de cent personnes. Ce sont les mêmes, dit-on , sous lesquels le Sauveur a eu , devant l’aspect de sa passion, la sueur mêlée de sang. C'est sur la montagne des Oliviers que parut l’ange lumineux, lorsque Godefroid de Bouillon donna le dernier assaut à Jérusalem. Cet ange portait sur son bouclier blanc trois étoiles flamboyantes ; ce qui fait que depuis peu on nomme le monticule où il se montra à cheval , la montagne des (rois lumières. Je voulais rapporter quelques feuilles tie ces arbres sacrés. Mais on me dit qu’il était défendu d'en ôter une seule, sous peine d’ anathème du patriarche. C’est à La cime de la montagne des Oliviers que Jésus-Christ se trouvait avec ses disciples, le jour de son Ascension, Au milieu d’une chapelle ronde, qui a un dôme ouvert, car on n’a pas voulu couvrir le chemin triomphal de Notre Seigneur montant au ciel, je vis sur une pierre très-dure l'empreinte de ses deux pieds divins, qu’il me fut permis de baiser. Je traversai , en revenant , la vallée de Josaphat , qui n’est guère plus large que l'étang de Saint-Nicolas 1 r C’est dans ces sombres lieux, dont la puissance divine saura bien étendre les limites , que les morts doivent se rassembler tous, au jour du jugement dernier. On me fit remarquer, sur une des crêtes qui bordent cette vallée, le sureau vieux, triste et plein de rugosités, auquel l’affreux Judas se pendit. 1 Aujourd’hui la grande place de Bruxelles. Digitized by Google

din des Olives. C'est un carré long irrégulier, planté de dix oliviers énormes, les plus gros qu'on puisse voir. L'ombre de chacun de ces arbres prodigieux peut couvrir plus de cent personnes. Ce sont les mêmes, dit-on, sous lesquels le Sauveur a eu, devant l'aspect de sa passion, la sueur mêlée de sang. C'est sur la montagne des Oliviers que parut l'ange lumineux, lorsque Godefroid de Bouillon donna le dernier assaut à Jérusalem. Cet ange portait sur son bouclier blanc trois étoiles flamboyantes; ce qui fait que depuis peu on nomme le monticule où il se montra à cheval, la montagne des trois lumières. Je voulais rapporter quelques feuilles de ces arbres sacrés. Mais on me dit qu'il était défendu d'en ôter une seule, sous peine d'anathème du patriarche.

C'est à la cime de la montagne des Oliviers que Jésus-Christ se trouvait avec ses disciples, le jour de son Ascension. Au milieu d'une chapelle ronde, qui a un dôme ouvert, car on n'a pas voulu couvrir le chemin triomphal de Notre Seigneur montant au ciel, je vis sur une pierre très-dure l'empreinte de ses deux pieds divins, qu'il me fut permis de baiser.

Je traversai, en revenant, la vallée de Josaphat, qui n'est guère plus large que l'étang de Saint-Nicolas[1]. C'est dans ces sombres lieux, dont la puissance divine saura bien étendre les limites, que les morts doivent se rassembler tous, au jour du jugement dernier. On me fit remarquer, sur une des crêtes qui bordent cette vallée, le sureau vieux, triste et plein de rugosités, auquel l'affreux Judas se pendit.

[1] Aujourd'hui la grande place de Bruxelles.

•121 LEGENDE DU PÈLERINAGE Le jour d'après, je voulus aller à Bethléem, qui n'est qu'à deux heures de chemin. Je passai devant le térébinthe qui épanouit ses branches, comme un parasol, pour donner de l'ombrage à la Sainte Vierge, lorsqu'elle s'arrêta au pied, avec l'enfant Jésus. Plus loin, on me fit boire de l'eau d'un puits, auprès duquel s'étaient reposés les trois rois mages. Le village de Bethléem a un aspect de deuil. La sainte étable est enfermée dans une église assez grande. Je me mis à genoux en y entrant -, et je baisai avec amour une pierre de jaspe, qui marque l'endroit où naquit le Sauveur. J'honorai la sainte crèche qui lui servit de berceau. Puis j'allai à la grotte où veillaient les bergers , quand l'ange leur annonça la naissance du divin Messie. Je profitai du peu d'instants qui me restaient pour aller à Jéricho. Je vis à une lieue de cette ville, dans une espèce de désert sauvage, la grotte où Notre Seigneur jeûna quarante jours. On me montra encore les pierres que le démon lui présenta , en lui disant de les changer en pains. J'allai ensuite au Jourdain , où je me baignai avec joie , moi et mes compagnons , — et j'emportai de l'eau de ce fleuve sacré dans mon bourdon de pèlerin. Je m'en revins à Jérusalem achever mes dévotions ; et le surlendemain, le patriarche nous ayant bénis, nous partîmes à la suite de Baudouin et de ses chevaliers, qui s'en retournaient à Édesse. Nous marchions à si grandes journées que je ne pus rien observer dans ce voyage. D'ailleurs je ne songeais plus qu'à remplir ma mission. Digitized by Google

Le jour d'après, je voulus aller à Bethléem, qui n'est qu'à deux heures de chemin. Je passai devant le térébinthe qui épanouit ses branches, comme un parasol, pour donner de l'ombrage à la Sainte Vierge, lorsqu'elle s'arrêta au pied, avec l'enfant Jésus. Plus loin, on me fit boire de l'eau d'un puits, auprès duquel s'étaient reposés les trois rois mages.

Le village de Bethléem a un aspect de deuil. La sainte étable est enfermée dans une église assez grande. Je me mis à genoux en y entrant, et je baisai avec amour une pierre de jaspe, qui marque l'endroit où naquit le Sauveur. J'honorai la sainte crèche qui lui servit de berceau. Puis j'allai à la grotte où veillaient les bergers, quand l'ange leur annonça la naissance du divin Messie.

Je profitai du peu d'instants qui me restaient pour aller à Jéricho. Je vis à une lieue de cette ville, dans une espèce de désert sauvage, la grotte où Notre Seigneur jeûna quarante jours. On me montra encore les pierres que le démon lui présenta, en lui disant de les changer en pains.

J'allai ensuite au Jourdain, où je me baignai avec joie, moi et mes compagnons, — et j'emportai de l'eau de ce fleuve sacré dans mon bourdon de pèlerin.

Je m'en revins à Jérusalem achever mes dévotions; et le surlendemain, le patriarche nous ayant bénis, nous partîmes à la suite de Baudouin et de ses chevaliers, qui s'en retournaient à Édesse. Nous marchions à si grandes journées que je ne pus rien observer dans ce voyage. D'ailleurs je ne songeais plus qu'à remplir ma mission.

ll’QMVIER I.EEFDA1.F. lî!» VI. Dès que je fus arrivé à Édesse, où il nous fut confirmé que Godefroid de Louvain était dans les prisons du roi d’Arménie, je cherchai les moyens de passer en ce pays avec mes quatre concitoyens. Le bon prince Baudouin nous offrit quelques-uns de ses chevaliers pour nous protéger. Je crus avoir trouvé une sauvegarde plus sûre. Qu’auraient fait dix hommes contre une bande d'infidèles? Moi et mes amis nous nous déguisâmes en marchands et nous nous mîmes en route. En posant le pied sur les terres d’Arménie, je me hâtai d’annoncer que nous étions adressés au Roi, à qui nous portions des étoffes. On nous respecta aussitôt, comme je m’y étais attendu , et nous arrivâmes sans encombre devant le souverain. C’était un prince qui paraissait calme et sérieux. Dès que je fus introduit en sa présence, j’étalai mes pierreries et des tissus de l’Occident, que j’ avais achetés à Jérusalem. Je les lui offris pour la rançon de Godefroid de Louvain , disant que j’étais parent du captif, sans déclarer qu’il fût prince. Mais le Roi le savait. Il me répondit qu’il mettait à un plus haut prix la liberté du vaillant chevalier qu’il avait dans ses prisons. Il me permit de le voir peur me concerter avec lui. Le comte de Loqvain était gardé dans une tour écartée du jïalais. Il versa d’abondantes larmes en me voyant et en apprenant la cause et les détails de mon pèlerinage. J'avais eu d'abord un peu de peine à le reconnaître, à cause qu’il avait fait vœu, en tombant Digitized by Google

VI.

Dès que je fus arrivé à Édesse, où il nous fut confirmé que Godefroid de Louvain était dans les prisons du roi d'Arménie, je cherchai les moyens de passer en ce pays avec mes quatre concitoyens. Le bon prince Baudouin nous offrit quelques-uns de ses chevaliers pour nous protéger. Je crus avoir trouvé une sauvegarde plus sûre. Qu'auraient fait dix hommes contre une bande d'Infidèles? Moi et mes amis nous nous déguisâmes en marchands et nous nous mîmes en route. En posant le pied sur les terres d'Arménie, je me hâtai d'annoncer que nous étions adressés au Roi, à qui nous portions des étoffes. On nous respecta aussitôt, comme je m'y étais attendu, et nous arrivâmes sans encombre devant le souverain.

C'était un prince qui paraissait calme et sérieux. Dès que je fus introduit en sa présence, j'étalai mes pierreries et des tissus de l'Occident, que j'avais achetés à Jérusalem. Je les lui offris pour la rançon de Godefroid de Louvain, disant que j'étais parent du captif, sans déclarer qu'il fût prince. Mais le Roi le savait. Il me répondit qu'il mettait à un plus haut prix la liberté du vaillant chevalier qu'il avait dans ses prisons. Il me permit de le voir pour me concerter avec lui.

Le comte de Louvain était gardé dans une tour écartée du palais. Il versa d'abondantes larmes en me voyant et en apprenant la cause et les détails de mon pèlerinage. J'avais eu d'abord un peu de peine à le reconnaître, à cause qu'il avait fait vœu, en tombant

 dans les mains des Infidèles, de ne couper sa barbe qu' après son retour dans son pays. C'est cette circonstance qui lui a valu, chez nous, le surnom de Barbu. Il m'apprit qu'il avait été fait prisonnier à l'issue de la cruelle bataille où le brave et malheureux chevalier. Gauthier- sans-Avoir avait péri ; qu'on l'avait relevé à demi mort, en voyant à son armure qu'il était riche seigneur, et qu'on l'avait emmené en Arménie, d'où il n'avait pu jamais donner de ses nouvelles. Quand je lui annonçai la mort de son frère, qu'il ignorait, il s'affligea de nouveau avec amertume, et il me donna pour Baudouin d'Édesse une. lettre qui réclamait son assistance. Il me fallut donc retourner à Édesse ; je me remis en chemin, portant une charte de sûreté du prince arménien , qui exigeait, outre ce que j'avais offert, une somme de cent marcs d'or. Baudouin n'hésita pas. La somme me fut comptée; et quoique la saison des pluies fût venue, je repris avec joie la route de l'Arménie, l'eus le bonheur enfin de voir tomber devant moi les fers qui retenaient mon seigneur. Je me mis à genoux devant lui ; et, le premier de tous ses vassaux, je lui fis hommage. Nous nous embarquâmes peu après , ayant rejoint eeux de nos compatriotes qui attendaient les résultats de mes démarches et plusieurs Croisés du Brabant qui eussent pu revenir quelques mois phis tôt, mais qui avaient voulu faire l'escorte de leur prince à son retour. Notre navigation fut pénible. Nous arrivâmes en hiver, après bien des travaux et par un froid rigoureux, au port de Gand. On ne nous attendait plus; et

Digitized by Google

RÈGNE DE BAUDOUIN. <Î7 cependant la régente de Brabant , comme si son cœur de mère nous eût devinés, annonçait depuis quelques • jours le retour de son fils, lorsque le 1 9 janvier de l'an 1 1 00 nous revîmes notre cher pays. Notre arrivée fut une fêle publique. Je devins alors l'époux de ma chère Alix; et ce fut pour me récompenser de mon heureux voyage que monseigneur Godefroid-le-Barbu , aujourd'hui comte de Brabant, me donna la dignité de burgrave ou vicomte de Bruxelles, châtelain du Borgendal. CHAPITRE XVI. LE RÈGNE DE BAUDOUIN, FRÈRE DE GODEFROID. « ». Le trône agrandira cette âme ambitieuse. La MOTTE. Reprenons les annales du royaume de Jérusalem. Baudouin, le vaillant prince d'Édesse, venant de nouveau visiter son cher frère Godefroid , et ne s attendant guère à la triste nouvelle qui allait déchirer son coeur, entra dans Jérusalem au moment, même où la ville entière pleurait ce héros , dont il apprit aussitôt la mort funeste. C'était le 19 juillet de 1 an 1100. Godefroid était mort la veille. Baudouin était escorté de quatre cents chevaliers et de mille fantassins. Il avait défait eu ckernin les émirs de Damas et d'Émèse; car alors, dans ces contrées, il était rare qu'un voyage ne devînt pas une expédition militaire.. : Digitized by Google

cependant la régente de Brabant, comme si son cœur de mère nous eût devinés, annonçait depuis quelques jours le retour de son fils, lorsque le 19 janvier de l'an 1100 nous revîmes notre cher pays. Notre arrivée fut une fête publique.

Je devins alors l'époux de ma chère Alix; et ce fut pour me récompenser de mon heureux voyage que monseigneur Godefroid-le-Barbu, aujourd'hui comte de Brabant, me donna la dignité de burgrave ou vicomte de Bruxelles, châtelain du Borgendal.

CHAPITRE XVI.

LE RÈGNE DE BAUDOUIN, FRÈRE DE GODEFROID.

Le trône agrandira cette âme ambitieuse.
LAMOTTE.

Reprenons les annales du royaume de Jérusalem.

Baudouin, le vaillant prince d'Édesse, venant de nouveau visiter son cher frère Godefroid, et ne s'attendant guère à la triste nouvelle qui allait déchirer son cœur, entra dans Jérusalem au moment même où la ville entière pleurait ce héros, dont il apprit aussitôt la mort funeste. C'était le 19 juillet de l'an 1100. Godefroid était mort la veille.

Baudouin était escorté de quatre cents chevaliers et de mille fantassins. Il avait défait en chemin les émirs de Damas et d'Émèse; car alors, dans ces contrées, il était rare qu'un voyage ne devînt pas une expédition militaire.

 Après avoir donné bien des larmes à Godefroid , • Baudouin , selon son droit , se fit proclamer roi de la Terre-Sainte. Il céda à son cousin Baudouin du Bourg sa principauté d'Ëdesse, et il commença sans peur un règne qui ne devait être qu'une suite de combats et ne se passer que dans les camps. Ses premiers exploits furent le châtiment des Infidèles du pays d'Ascalon, la prise de Ségor, la destruction de plusieurs bandes arabes, sur lesquelles il recueillit un grand butin. Moins humble que son frère, Baudouin témoigna le désir d'être couronné; mais il n'osa pas célébrer cette pompe à Jérusalem. La cérémonie eut lieu à Bethléem», le 25 décembre, jour de Noël (même année 1 100). Fier et satisfait de la possession d'un trône qui passait en ce temps-là pour le plus auguste, Baudouin, dont on avait pu blâmer auparavant l'ambition mondaine , déploya dès lors sans réserve toutes les vertus généreuses des plus dignes chevaliers chrétiens, à côté d une valeur qui ferait de lui l'un des plus héroïques guerriers, si l'on recueillait bien les faits de sa vie si pleine. Comme un jour il s'en revenait d'une course contre les Infidèles, qu'il avait vaincus au delà du Jourdain, il eut l'occasion de faire voir qu'il était non-seulement vaillant, mais encore bon chevalier. Il regagnait sa capitale à la tète de sa petite armée , lorsqu'il entendit des gémissements qui partaient d'un bois voisin. Il s'avança seul et vit une femme arabe dans les douleurs de l'enfantement. Au milieu de la déroute récente des Musulmans, elle s'était égarée Digitized by Google

Après avoir donné bien des larmes à Godefroid, Baudouin, selon son droit, se fit proclamer roi de la Terre-Sainte. Il céda à son cousin Baudouin du Bourg sa principauté d'Édesse, et il commença sans peur un règne qui ne devait être qu'une suite de combats et ne se passer que dans les camps.

Ses premiers exploits furent le châtiment des Infidèles du pays d'Ascalon, la prise de Ségor, la destruction de plusieurs bandes arabes, sur lesquelles il recueillit un grand butin. Moins humble que son frère, Baudouin témoigna le désir d'être couronné; mais il n'osa pas célébrer cette pompe à Jérusalem. La cérémonie eut lieu à Bethléem, le 25 décembre, jour de Noël (même année 1100).

Fier et satisfait de la possession d'un trône qui passait en ce temps-là pour le plus auguste, Baudouin, dont on avait pu blâmer auparavant l'ambition mondaine, déploya dès lors sans réserve toutes les vertus généreuses des plus dignes chevaliers chrétiens, à côté d'une valeur qui ferait de lui l'un des plus héroïques guerriers, si l'on recueillait bien les faits de sa vie si pleine.

Comme un jour il s'en revenait d'une course contre les Infidèles, qu'il avait vaincus au delà du Jourdain, il eut l'occasion de faire voir qu'il était non-seulement vaillant, mais encore bon chevalier.

Il regagnait sa capitale à la tête de sa petite armée, lorsqu'il entendit des gémissements qui partaient d'un bois voisin. Il s'avança seul et vit une femme arabe dans les douleurs de l'enfantement. Au milieu de la déroute récente des Musulmans, elle s'était égarée

 avec une esclave , et la frayeur avait hâté sa délivrance. Quoique ce fût la femme d'un ennemi , Baudouin , arrêtant sa marche , couvrit cette femme de son manteau et la fit reposer sur des tapis. Des fruits et des outres remplies d'eau sont apportés par ses ordres auprès de ce lit de douleur. On y amène la femelle d'un chameau pour allaiter l'enfant qui vient de naître; et, aussitôt que la pauvre accouchée annonce qu'elle peut supporter le transport , le roi de Jérusalem la place sur une litière et la fait reconduire à son époux avec une sauvegarde. Celui-ci occupait un rang élevé chez les barbares. Il versa des larmes de joie en revoyant sa femme chérie, ' dont il pleurait la perte ; et il jura en lui même de n'oublier jamais la générosité de Baudouin Peu de temps après , aidé des pèlerins et de quelques guerriers qui arrivaient tous les jours d'Occident, le roi de Jérusalem avait repris Arsouf. Il s'était emparé de Césarée , où les chrétiens avaient trouvé de grandes richesses. Vers la fin de l'année 1101, il marcha contre des bandes égyptiennes qui dévastaient les environs de Ramla. Avec trois cents chevaliers et neuf cents hommes de pied contre douze mille Infidèles, il fit sonner la charge en disant aux siens : — Compagnons, songez qu'il n'y a pas ici de salut pour nous dans la fuite. Notre patrie est au delà des mers, et l'Orient n'a point d'asile pour les vaincus. En avant ! 1 Michaud, Histoire des Croisades, liv. V. Guillaume de Tyr, liv. X. 9 Digitized by Google

avec une esclave, et la frayeur avait hâté sa délivrance. Quoique ce fût la femme d'un ennemi, Baudouin, arrêtant sa marche, couvrit cette femme de son manteau et la fit reposer sur des tapis. Des fruits et des outres remplies d'eau sont apportés par ses ordres auprès de ce lit de douleur. On y amène la femelle d'un chameau pour allaiter l'enfant qui vient de naître; et, aussitôt que la pauvre accouchée annonce qu'elle peut supporter le transport, le roi de Jérusalem la place sur une litière et la fait reconduire à son époux avec une sauvegarde.

Celui-ci occupait un rang élevé chez les barbares. Il versa des larmes de joie en revoyant sa femme chérie, dont il pleurait la perte; et il jura en lui-même de n'oublier jamais la générosité de Baudouin [1].

Peu de temps après, aidé des pèlerins et de quelques guerriers qui arrivaient tous les jours d'Occident, le roi de Jérusalem avait repris Arsouf. Il s'était emparé de Césarée, où les chrétiens avaient trouvé de grandes richesses.

Vers la fin de l'année 1101, il marcha contre des bandes égyptiennes qui dévastaient les environs de Ramla. Avec trois cents chevaliers et neuf cents hommes de pied contre douze mille Infidèles, il fit sonner la charge en disant aux siens :

— Compagnons, songez qu'il n'y a pas ici de salut pour nous dans la fuite. Notre patrie est au delà des mers, et l'Orient n'a point d'asile pour les vaincus. En avant!

[1] Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. V. Guillaume de Tyr, liv. X.

 La première moitié des chrétiens qui entama la bataille fut taillée en pièces. Baudouin désolé tomba à genoux, pria quelques instants, puis, attachant à sa lance une longue banderole blanche qui devait marquer sa trace, et criant aux siens de le suivre , il se jeta parmi les Infidèles, les vainquit, les dispersa, vint rassurer les chrétiens de Jérusalem qui le croyaient perdu ; et , se donnant à peine le temps.de réunir une nouvelle troupe, il s'élança au-devant d'une autre armée égyptienne qui s'avançait entre Ascalon et les montagnes de Judée. Sans la compter, il livra bataille encore. Mais cette armée était si nombreuse qu'en un moment la poignée d'hommes que commandait le roi de Jérusalem fut entourée et massacrée. Baudouin, échappé seul , comme par miracle , se cacha dans des bruyères. Ses ennemis y mirent le feu , et ce fut à travers les plus grands périls que le prince parvint à se réfugier dans Ramla. Les Égyptiens aussitôt investirent cette place. Ramla ne pouvant se défendre , Baudouin ne devait plus attendre que la mort , lorsqu'un étranger se présente devant lui : c'était l'émir dont il avait sauvé la femme auprès du Jourdain. — Tu t' es montré humain, lui dit-il. Je braverai tout pour acquitter une dette sainte. Demain les Sarasins seront maîtres de la ville. Aucun des chrétiens qui l'habitent ne peut échapper au cimeterre. Mais toi , si tu veux me suivre , je sais des chemins qui ne sont point gardés; avant le jour tu seras parmi les tiens. Baudouin hésita un moment; son cœur se déchirait Digitized by Google

La première moitié des chrétiens qui entama la bataille fut taillée en pièces. Baudouin désolé tomba à genoux, pria quelques instants, puis, attachant à sa lance une longue banderole blanche qui devait marquer sa trace, et criant aux siens de le suivre, il se jeta parmi les Infidèles, les vainquit, les dispersa, vint rassurer les chrétiens de Jérusalem qui le croyaient perdu ; et, se donnant à peine le temps de réunir une nouvelle troupe, il s'élança au-devant d'une autre armée égyptienne qui s'avançait entre Ascalon et les montagnes de Judée. Sans la compter, il livra bataille encore.

Mais cette armée était si nombreuse qu'en un moment la poignée d'hommes que commandait le roi de Jérusalem fut entourée et massacrée. Baudouin, échappé seul, comme par miracle, se cacha dans des bruyères. Ses ennemis y mirent le feu, et ce fut à travers les plus grands périls que le prince parvint à se réfugier dans Ramla. Les Égyptiens aussitôt investirent cette place.

Ramla ne pouvant se défendre, Baudouin ne devait plus attendre que la mort, lorsqu'un étranger se présente devant lui : c'était l'émir dont il avait sauvé la femme auprès du Jourdain.

— Tu t'es montré humain, lui dit-il. Je braverai tout pour acquitter une dette sainte. Demain les Sarasins seront maîtres de la ville. Aucun des chrétiens qui l'habitent ne peut échapper au cimeterre. Mais toi, si tu veux me suivre, je sais des chemins qui ne sont point gardés; avant le jour tu seras parmi les tiens.

Baudouin hésita un moment; son cœur se déchirait

The text on this page is estimated to be only 26.46% accurate

(Page 130.1 Imprimé par Puw frère». BAUDOUIN DANS LES BRUYÈRES. Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

Digitized by Google

131 ItÈGNE DE BAUDOUIN, en pensant à ses frères qu'il ne pouvait secourir. Il céda pourtant à la nécessité , et suivit son sauveur, qui le conduisit à Arsouf. Le massacre de Ramla , qu'on apprit le lendemain , fit croire de nouveau que Baudouin n'était plus. La grosse cloche de Jérusalem annonçait en même temps l'approche des Sarasins. Le roi. prompt comme l'éclair, reparut alors dans la cité effrayée, rassembla tous les chrétiens qui pouvaient porter les armes , et , sans prendre une heure de repos , se retourna contre les Égyptiens, qu'il battit complètement dans les plaines de Jaffa. Il ne rentra à Jérusalem qu'en triomphateur. (Année 1 102.) Les forces du jeune royaume eussent été vingt fois épuisées sans l'arrivée continuelle de quelques secours d'Europe. Après que l'Occident avait su la délivrance de Jérusalem , un nouvel enthousiasme s'était élevé et de nouvelles armées de pèlerins s'étaient rassemblées en tumulte sous les bannières de la Croix. « Les prédicateurs continuaient à entretenir les peuples des travaux et des dangers de leurs frères en Orient , et du devoir où ils étaient de les secourir. Les lettres qu'on recevait d'eux étaient lues dans les chaires, et les faits d'armes qu'ils avaient accomplis étaient assez brillants pour occuper tous les esprits". » Trois cent mille Fidèles, partis de la France, de la Lombardie, de l'Allemagne et des pays voisins, marchant sur la route de la Palestine avec l'imprévoyance des premiers compagnons de Pierre-l'Ermite et de Gauthier-sans-Avoir, 1 Sismondi , Histoire des Français , 3* partie, ehap. x. r 9. Digitized by Google

en pensant à ses frères qu'il ne pouvait secourir. Il céda pourtant à la nécessité, et suivit son sauveur, qui le conduisit à Arsouf.

Le massacre de Ramla, qu'on apprit le lendemain, fit croire de nouveau que Baudouin n'était plus. La grosse cloche de Jérusalem annonçait en même temps l'approche des Sarasins. Le roi, prompt comme l'éclair, reparut alors dans la cité effrayée, rassembla tous les chrétiens qui pouvaient porter les armes, et, sans prendre une heure de repos, se retourna contre les Égyptiens, qu'il battit complétement dans les plaines de Jaffa. Il ne rentra à Jérusalem qu'en triomphateur. (Année 1102.)

Les forces du jeune royaume eussent été vingt fois épuisées sans l'arrivée continuelle de quelques secours d'Europe. Après que l'Occident avait su la délivrance de Jérusalem, un nouvel enthousiasme s'était élevé et de nouvelles armées de pèlerins s'étaient rassemblées en tumulte sous les bannières de la Croix. « Les prédicateurs continuaient à entretenir les peuples des travaux et des dangers de leurs frères en Orient, et du devoir où ils étaient de les secourir. Les lettres qu'on recevait d'eux étaient lues dans les chaires, et les faits d'armes qu'ils avaient accomplis étaient assez brillants pour occuper tous les esprits[1]. » Trois cent mille Fidèles, partis de la France, de la Lombardie, de l'Allemagne et des pays voisins, marchant sur la route de la Palestine avec l'imprévoyance des premiers compagnons de Pierre-l'Ermite et de Gauthier-sans-Avoir,

[1] Sismondi, *Histoire des Français*, 3e partie, chap. x.

 s’étaient fait, comme eux, massacrer en partie par les Hongrois et les Bulgares. Parvenus sur les terres de l’empire grec, ils y avaient commis tant, d’excès, qu’ Alexis avait été obligé d’envoyer contre eux nonseulement ses gardes et son armée , mais encore des troupeaux de lions et de léopards, s’il faut en croire les récits d’Orderic Vital. Ceux qui échappèrent à tant de désastres ayant traversé le Korassan , prirent Ancyre, qu’ils saccagèrent, et se firent ensuite exterminer par les Turcs, tellement que dix mille guerriers à peine de ces bandes innombrables arrivèrent à Jérusalem. Une seconde armée, en 1103, fut mise en pièces auprès de Stancon , dans la Galatie ; une troisième fut conduite par le comte de Poitiers , Guillaume IX , prince illustre comme poète et troubadour plus encore que comme guerrier, par Hugues de Vermandois, qui s’était croisé de nouveau pour faire taire les blâmes semés sur sa retraite d’Antioche, par Alain Fergent, duc de Bretagne, par le margrave d’Autriche, par Eudes , duc de Bourgogne , qui devait mourir en Palestine , par Étienne , comte de Blois et de Chartres , qui voulut, à l’exemple de Hugues de Vermandois, aller expier dans une mort glorieuse la honte d’avoir douté des succès de la Croisade , par Herpin , vicomte de Bourges, par Hugues de Lusignan, par Henri de Bourgogne, premier comte de Portugal’, et par plu! , < ltenri de Bourgogne était allé, vers 1060, en Espagne, pour coinbatlre aux célésdu Cid. Le roi de (bastille, Alphonse VI, en 1072, avait récompensé ses services en lui donnant sa fille, Dona Thérèsa, avec le gouvernement de Porto. Il fut reconnu en 1096 comte souDigitized by Google

s'étaient fait, comme eux, massacrer en partie par les Hongrois et les Bulgares. Parvenus sur les terres de l'empire grec, ils y avaient commis tant d'excès, qu'Alexis avait été obligé d'envoyer contre eux non-seulement ses gardes et son armée, mais encore des troupeaux de lions et de léopards, s'il faut en croire les récits d'Orderic Vital. Ceux qui échappèrent à tant de désastres ayant traversé le Korassan, prirent Ancyre, qu'ils saccagèrent, et se firent ensuite exterminer par les Turcs, tellement que dix mille guerriers à peine de ces bandes innombrables arrivèrent à Jérusalem.

Une seconde armée, en 1103, fut mise en pièces auprès de Stancon, dans la Galatie; une troisième fut conduite par le comte de Poitiers, Guillaume IX, prince illustre comme poète et troubadour plus encore que comme guerrier, par Hugues de Vermandois, qui s'était croisé de nouveau pour faire taire les blâmes semés sur sa retraite d'Antioche, par Alain Fergent, duc de Bretagne, par le margrave d'Autriche, par Eudes, duc de Bourgogne, qui devait mourir en Palestine, par Étienne, comte de Blois et de Chartres, qui voulut, à l'exemple de Hugues de Vermandois, aller expier dans une mort glorieuse la honte d'avoir douté des succès de la Croisade, par Herpin, vicomte de Bourges, par Hugues de Lusignan, par Henri de Bourgogne, premier comte de Portugal[1], et par plu-

[1] Henri de Bourgogne était allé, vers 1060, en Espagne, pour combattre aux côtés du Cid. Le roi de Castille, Alphonse VI, en 1072, avait récompensé ses services en lui donnant sa fille, Dona Thérèsa, avec le gouvernement de Porto. Il fut reconnu en 1098 comte sou-

 sieurs autres princes renommés. La plus grande partie de ces armées s'anéantit dans la Lycaonie avec ses chefs. Pendant ce temps-là , une troupe de guerriers des Pays-Bas et du nord de la France, connaissant les périls du voyage, et se défiant de l'empereur Alexis, aimait mieux se livrer à la mer sur de bons navires, qui , en effet , les remirent heureusement au port de Jaffa. Ce fut avec ces secours, si importants au départ, si frêles à l'arrivée , que Baudouin soutint son règne orageux , pendant lequel il ne se passa pas une année sans que la grosse cloche de Jérusalem n'annonçât aux habitants alarmés l'approche des Sarasins. Et les guerriers en petit nombre qui parvenaient à mettre le pied sur la Terre-Sainte ne se rangeaient pas* tous sous les étendards du roi de Jérusalem. Comme lui , les autres princes chrétiens ne vivaient que le casque en tête et la cuirasse au dos. Baudouin du Bourg, Josselin de Courtenay, Bohémond et Tancrède voulurent, en 1104, s'emparer de Haran ou Charan , dans la Mésopotamie. Les Musulverain du Portugal, qu'il venait de délivrer des Maures, aidé par des Croisés, dont quelques Houilles avaient relâché sur scs côtes. Il s'occupa de relever la religion dans ses domaines, rebâtit les églises, replaça les évêques sur les sièges d'où ils avaient été chassés par les Musulmans ; et en 1103, voyant ses états tranquilles, il voulut prendre aussi sa part des gloires do la Palestine : il alla rejoindre les soutiens du roi de Jérusalem , quoiqu'il eût alors soixante-huit ans. Il assista à plusieurs batailles et rapporta de son voyage de précieuses reliques dont il enrichit la cathédrale de Braga. Ce prince mourut à Astorga, en 1 1 12, pleuré de ses sujets. Il avait gagné dixsept batailles contre les Maures. Son fils Alphonse sera le premier roi de Portugal. Digitized by Google

sieurs autres princes renommés. La plus grande partie de ces armées s'anéantit dans la Lycaonie avec ses chefs. Pendant ce temps-là, une troupe de guerriers des Pays-Bas et du nord de la France, connaissant les périls du voyage, et se défiant de l'empereur Alexis, aimait mieux se livrer à la mer sur de bons navires, qui, en effet, les remirent heureusement au port de Jaffa.

Ce fut avec ces secours, si importants au départ, si frêles à l'arrivée, que Baudouin soutint son règne orageux, pendant lequel il ne se passa pas une année sans que la grosse cloche de Jérusalem n'annonçât aux habitants alarmés l'approche des Sarasins.

Et les guerriers en petit nombre qui parvenaient à mettre le pied sur la Terre-Sainte ne se rangeaient pas tous sous les étendards du roi de Jérusalem. Comme lui, les autres princes chrétiens ne vivaient que le casque en tête et la cuirasse au dos.

Baudouin du Bourg, Josselin de Courtenay, Bohémond et Tancrède voulurent, en 1104, s'emparer de Haran ou Charan, dans la Mésopotamie. Les Musul-

verain du Portugal, qu'il venait de délivrer des Maures, aidé par des Croisés, dont quelques flottilles avaient relâché sur ses côtes. Il s'occupa de relever la religion dans ses domaines, rebâtit les églises, replaça les évêques sur les siéges d'où ils avaient été chassés par les Musulmans; et en 1103, voyant ses états tranquilles, il voulut prendre aussi sa part des gloires de la Palestine: il alla rejoindre les soutiens du roi de Jérusalem, quoiqu'il eût alors soixante-huit ans. Il assista à plusieurs batailles et rapporta de son voyage de précieuses reliques dont il enrichit la cathédrale de Braga. Ce prince mourut à Astorga, en 1112, pleuré de ses sujets. Il avait gagné dix-sept batailles contre les Maures. Son fils Alphonse sera le premier roi de Portugal.

 mans, s’étant réunis en force, remportèrent sur les Croisés une sanglante victoire. Bohémond et Tancrède s’échappèrent seuls avec six chevaliers. Baudouin du Bourg et Josselin de Courtenay, pris dans la bataille, furent emmenés captifs chez les Infidèles. Ce ne fut qu’au bout de cinq ans que le roi de Jérusalem parvint à les racheter. Dans cet intervalle, il avait établi avec l’Europe, au moyen des navires flamands, hollandais et génois, un commerce régulier qui affermissait son trône. En 1 11 0, vingt jours de siège lui livrèrent Ptolémaïs. Plusieurs autres places de la Syrie tombèrent en son pouvoir; Tripoli devint une principauté chrétienne. Sigur j prince de Norwége , accomplissant un vœu , » arriva la même année à Jérusalem. Les chrétiens de la Palestine admirèrent la haute stature et l’énorme haclie de bataille de ces nouveaux auxiliaires , dont le voyage, disait-on, avait duré trois ans. Avec ces vaillants guerriers, le roi Baudouin assiégea Sidon , qui ne tint que six semaines. Mais il s’était vainement flatté de l'espoir qu'il les retiendrait. Après cet unique fait d’armes, Sigur, qui disait nôtre venu qu’en pèlerin, s’en retourna dans sa froide Norwége, heureux d’emporter un morceau de la vraie croix que lui avait donné le roi de la Palestine : portion d’une relique sainte que les Croisés regardaient comme le gage constant de la victoire sur les Infidèles, et qui, durant le règue de Baudouin, toujours a la tête des armées, ne put presque jamais être adorée dans Jérusalem. C’est vers le temps du départ de Sigur que le comte Gênais, seigneur de Tibériade, ayant été surpris par Digitized by Google

mans, s'étant réunis en force, remportèrent sur les Croisés une sanglante victoire. Bohémond et Tancrède s'échappèrent seuls avec six chevaliers. Baudouin du Bourg et Josselin de Courtenay, pris dans la bataille, furent emmenés captifs chez les Infidèles. Ce ne fut qu'au bout de cinq ans que le roi de Jérusalem parvint à les racheter.

Dans cet intervalle, il avait établi avec l'Europe, au moyen des navires flamands, hollandais et génois, un commerce régulier qui affermissait son trône. En 1110, vingt jours de siége lui livrèrent Ptolémaïs. Plusieurs autres places de la Syrie tombèrent en son pouvoir; Tripoli devint une principauté chrétienne.

Sigur, prince de Norwége, accomplissant un vœu, arriva la même année à Jérusalem. Les chrétiens de la Palestine admirèrent la haute stature et l'énorme hache de bataille de ces nouveaux auxiliaires, dont le voyage, disait-on, avait duré trois ans. Avec ces vaillants guerriers, le roi Baudouin assiégea Sidon, qui ne tint que six semaines. Mais il s'était vainement flatté de l'espoir qu'il les retiendrait. Après cet unique fait d'armes, Sigur, qui disait n'être venu qu'en pèlerin, s'en retourna dans sa froide Norwége, heureux d'emporter un morceau de la vraie croix que lui avait donné le roi de la Palestine : portion d'une relique sainte que les Croisés regardaient comme le gage constant de la victoire sur les Infidèles, et qui, durant le règne de Baudouin, toujours à la tête des armées, ne put presque jamais être adorée dans Jérusalem.

C'est vers le temps du départ de Sigur que le comte Gervais, seigneur de Tibériade, ayant été surpris par

 les Infidèles et emmené à Dansas, une députation vint projwser à Baudouin l'échange de ce prisonnier oontre Ptolémaïs et Jaffa , en ajoutant qu'un refus causerait la mortde Gervais. Baudouin offrit de grandes sommes pour la rançon de ce chevalier. — Quant aux villes que vous me demandez, dit-il aux envoyés musulmans, je ne les donnerais pas pour mon frère Eustache, ni pour tous les princes chrétiens. Le comte Gervais fut tué à coups de flèches par les Sarasins. Des traits aussi tristes étaient fréquents. Les Infidèles comprenaient fort bien qu'entre eux et les Croisés c'était une lutte à mort et que le triomphe de la Croix devait éteindre l'Islamisme en Orient. Le sultan de Perse et le calife de Bagdad, plus effrayés de jour en jour par les progrès du peuple chrétien , se liguèrent en 1113 pour reconquérir la Palestine. De vastes armées se levèrent à leur appel. Baudouin, que rien n'intimidait, rassembla ses chevaliers et s'avança fièrement au-devant des nouveaux ennemis. A la tète de son avant-garde, il se trouva face à face avec leurs nombreuses cohortes sur les bords du lac de Génésareth. Il attaqua sans hésiter. Mais la masse compacte des Sarasins broya en un instant sa petite troupe de braves ; et le lac demeura plusieurs jours teint du sang des chrétiens. Baudouin du Bourg , le comte de Tripoli , le prince d'Antioche, qui amenaient le principal corps d'armée, fort de onze mille hommes, et que Baudouin avait eu l'imprudence de ne pas attendre, n'osèrent risquer une seconde affaire. Ils se retranchèrent sur les hauteurs, pendant que l'ennemi ravageait la contrée, désolait Digilized by Google

les Infidèles et emmené à Damas, une députation vint proposer à Baudouin l'échange de ce prisonnier contre Ptolémaïs et Jaffa, en ajoutant qu'un refus causerait la mort de Gervais. Baudouin offrit de grandes sommes pour la rançon de ce chevalier.

— Quant aux villes que vous me demandez, dit-il aux envoyés musulmans, je ne les donnerais pas pour mon frère Eustache, ni pour tous les princes chrétiens.

Le comte Gervais fut tué à coups de flèches par les Sarasins. Des traits aussi tristes étaient fréquents.

Les Infidèles comprenaient fort bien qu'entre eux et les Croisés c'était une lutte à mort et que le triomphe de la Croix devait éteindre l'Islamisme en Orient. Le sultan de Perse et le calife de Bagdad, plus effrayés de jour en jour par les progrès du peuple chrétien, se liguèrent en 1113 pour reconquérir la Palestine. De vastes armées se levèrent à leur appel. Baudouin, que rien n'intimidait, rassembla ses chevaliers et s'avança fièrement au-devant des nouveaux ennemis. A la tête de son avant-garde, il se trouva face à face avec leurs nombreuses cohortes sur les bords du lac de Génésareth. Il attaqua sans hésiter. Mais la masse compacte des Sarasins broya en un instant sa petite troupe de braves ; et le lac demeura plusieurs jours teint du sang des chrétiens.

Baudouin du Bourg, le comte de Tripoli, le prince d'Antioche, qui amenaient le principal corps d'armée, fort de onze mille hommes, et que Baudouin avait eu l'imprudence de ne pas attendre, n'osèrent risquer une seconde affaire. Ils se retranchèrent sur les hauteurs, pendant que l'ennemi ravageait la contrée, désolait

 Sichem , pillait Naplouse. Jérusalem , tremblant de retomber sous le joug des Musulmans , avait fermé ses portes. Baudouin, qui avait encore échappé au carnage, en se faisant jour avec sa lance à travers les ennemis, rendit le courage à son peuple. 11 rallia toutes ses forces et fit si bonne contenance, que les Infidèles ne purent s'entendre pour l'attaquer. Au milieu de cette désunion, le prince de Mossoul, l'un de leurs chefs les plus éminents ayant été assassiné par deux Ismaéliens 1 , ces bandes innombrables de barbares se dispersèrent aussitôt, malgré leur victoire, comme la paille que Dieu livre aux vents. Cest l'expression d'un vieux chroniqueur. L'année suivante, une autre armée formidable revint de la Perse et de Bagdad sur la Palestine. L'émir de Damas , à qui les Musulmans attribuaient une part dans l'assassinat du prince de Mossoul , parce que le meurtre avait été commis dans la ville qu'il comman1 Les Ismaéliens, appelés aussi dans l'Orient Assassins, mot qui a passé dans la langue française où il exprime le meurtrier qui tue par surprise, étaient une secte fanatique de Musulmans qui obéissaient à un chef redouté, nommé dans tous les récits le cheick ou vieux de la montagne, cheick ou vieux signifiant alors seigneur dans sa véritable acception, senior. Le Vieux de la Montagne habitait sur les hauteurs de la forteresse imprenable de Massiah. Son aversion profonde pour les Turcs le rendit souvent favorable aux chrétiens qui les combattaient. Il avait soixante mille sujets , dont les plus distingués étaient ses gardes ou fédaïs. En les enivrant d'opium, de hrachich et de plaisirs dans un sérail enchanté, il leur faisait croire qu'ils avaient là un avant-goût du paradis de Mahomet, qu'ils pouvaient gagner par une obéissance absolue. S'il leur commandait de mourir, la mort la plus violente ne leur causait aucun effroi. II les envoyait, à travers tous les' périls, poignarder ses ennemis; cl ils allaient, fiers d'obéir, heureux de mourir après avoir obéi. Digitized by Google

Sichem, pillait Naplouse. Jérusalem, tremblant de retomber sous le joug des Musulmans, avait fermé ses portes. Baudouin, qui avait encore échappé au carnage, en se faisant jour avec sa lance à travers les ennemis, rendit le courage à son peuple. Il rallia toutes ses forces et fit si bonne contenance, que les Infidèles ne purent s'entendre pour l'attaquer.

Au milieu de cette désunion, le prince de Mossoul, l'un de leurs chefs les plus éminents ayant été assassiné par deux Ismaéliens[1], ces bandes innombrables de barbares se dispersèrent aussitôt, malgré leur victoire, comme la paille que Dieu livre aux vents. C'est l'expression d'un vieux chroniqueur.

L'année suivante, une autre armée formidable revint de la Perse et de Bagdad sur la Palestine. L'émir de Damas, à qui les Musulmans attribuaient une part dans l'assassinat du prince de Mossoul, parce que le meurtre avait été commis dans la ville qu'il comman-

[1] Les Ismaéliens, appelés aussi dans l'Orient Assassins, mot qui a passé dans la langue française où il exprime le meurtrier qui tue par surprise, étaient une secte fanatique de Musulmans qui obéissaient à un chef redouté, nommé dans tous les récits le cheick ou vieux de la montagne, cheick ou vieux signifiant alors seigneur dans sa véritable acception, *senior*. Le Vieux de la Montagne habitait sur les hauteurs de la forteresse imprenable de Massiah. Son aversion profonde pour les Turcs le rendit souvent favorable aux chrétiens qui les combattaient. Il avait soixante mille sujets, dont les plus distingués étaient ses gardes ou fédaïs. En les enivrant d'opium, de hrachich et de plaisirs dans un sérail enchanté, il leur faisait croire qu'ils avaient là un avant-goût du paradis de Mahomet, qu'ils pouvaient gagner par une obéissance absolue. S'il leur commandait de mourir, la mort la plus violente ne leur causait aucun effroi. Il les envoyait, à travers tous les périls, poignarder ses ennemis; et ils allaient, fiers d'obéir, heureux de mourir après avoir obéi.

 dait, redoutant l'approche de ses frères qui pouvaient le traiter en ennemi, fit alliance avec Baudouin et unit ses forces aux troupes des chrétiens. Devant une telle ligue, les Sarrasins se retirèrent sans combat. Trois années de calme suivirent; et ce fut Baudouin, dont la guerre semblait être devenue l'élément , qui prit en 11 1 8 l'initiative des hostilités. Pensant qu'il donnerait plus de consistance au royaume de Jérusalem, s'il pouvait conquérir l'Égypte et y asseoir des princes chrétiens , il se mit en campagne. 11 commença par la surprise de Pharamia, place située à trois journées du Caire. 11 la pilla ; et il s'en revenait de cette première course , chargé de butin , lorsqu'il tomba malade de fatigue et d'épuisement à El-Arisch. Sentant sa fin approcher, il réunit autour de lui ses compagnons d'armes : — Je vais mourir , leur dit-il ; • mais ne vous en troublez pas. Vous ne perdez en moi qu'un seul homme, et vous avez parmi vous plusieurs chefs plus habiles que moi. "Restez donc unis, et accordez-moi une dernière faveur : Ne laissez pas mes os sur la terre étrangère; mais emportez -les à Jérusalem et les ensevelissez auprès de ceux de mon bon frère Godefroid 1 Le deuxième roi de Jérusalem expira peu après, en désignant pour son successeur Baudouin du Bourg, son cousin * Deux tombeaux , dit M. do Chateaubriand , se voyaient à Jérusalem, au pied du Saint-Sépulcre. L'un était celui de Godefroid do Bouillon; l'autre, celui de son frère Baudouin, qui lui succéda. ' Baudouin du Bourg, fils de Hugues de Rethel, était né dans les Ardennes. Quelques-uns disent qu'on l'appelait Baudouin du Bourg Digitized by Google

dait, redoutant l'approche de ses frères qui pouvaient le traiter en ennemi, fit alliance avec Baudouin et unit ses forces aux troupes des chrétiens. Devant une telle ligue, les Sarrasins se retirèrent sans combat. Trois années de calme suivirent; et ce fut Baudouin, dont la guerre semblait être devenue l'élément, qui prit en 1118 l'initiative des hostilités.

Pensant qu'il donnerait plus de consistance au royaume de Jérusalem, s'il pouvait conquérir l'Égypte et y asseoir des princes chrétiens, il se mit en campagne. Il commença par la surprise de Pharamia, place située à trois journées du Caire. Il la pilla; et il s'en revenait de cette première course, chargé de butin, lorsqu'il tomba malade de fatigue et d'épuisement à El-Arisch. Sentant sa fin approcher, il réunit autour de lui ses compagnons d'armes :

— Je vais mourir, leur dit-il; mais ne vous en troublez pas. Vous ne perdez en moi qu'un seul homme, et vous avez parmi vous plusieurs chefs plus habiles que moi. Restez donc unis, et accordez-moi une dernière faveur : Ne laissez pas mes os sur la terre étrangère; mais emportez-les à Jérusalem et les ensevelissez auprès de ceux de mon bon frère Godefroid [1].....

Le deuxième roi de Jérusalem expira peu après, en désignant pour son successeur Baudouin du Bourg, son cousin [2].

[1] Deux tombeaux, dit M. de Chateaubriand, se voyaient à Jérusalem, au pied du Saint-Sépulcre. L'un était celui de Godefroid de Bouillon; l'autre, celui de son frère Baudouin, qui lui succéda.

[2] Baudouin du Bourg, fils de Hugues de Rethel, était né dans les Ardennes. Quelques-uns disent qu'on l'appelait Baudouin du Bourg

 Les guerriers emj>ortèrent son corps et accomplirent son vœu. CHAPITRE XVII. l.ES Sl'CCESSEl'RS DE B AT DOITS. Hélas ! souvent c’est tout qu'un seul homme de moins. Lafargue. Les enfants de l’Europe continuaient à venir au secours des chrétiens de l’Asie. les Pays-Bas et la France ne perdaient rien de leur ardeur. Mais les mobiles armées que formaient les pèlerins, ardents à accourir, prompts à regagner leur patrie, n’ofliaient pas toujours au roi de Jérusalem tout l'appui que sa situation difficile eût exigé. Il y eut aussi d’abord contre Baudouin du Bourg, qui prit le nom de Baudouin II, quelques oppositions, que le brave Josseliu de Gourtenay parvint à dissiper. Eu récompense , le nouveau roi de Jérusalêm céda à Josseliu sa principauté d’Édesse. Peu après son avènement , Baudouin II apprit que le prince d’Antioche, battu par les Musulmans, ne pouvait plus défendre ses remparts. Il courut à son aide avec Josselin. .11 trouva Antioche dépourvue de guerriers et n’ayant plus pour la garder que quelques pauvres moines. Il marcha contre les Infidèles, retranchés sur les montagnes voisines, les dispersa et délivra la contrée. parce que son père lui avait donné en apanage la petite vallée du Bourg, près de la Meuse. Digitized by Google

SUCCESSEURS DE BAUDOUIN. «S» Mais il eut moins de bonheur en H 22. Un corps de Turcs, sous les ordres de l'émir Balac, avait surpris Josselin de Courtenay et l'emmenait prisonnier. Le roi de Jérusalem, volant à son secours, tomba lui-mème dans une embuscade. Balac lui fit partager la captivité de Josselin, dans la forteresse do Kharpout. La désolation de la ville sainte fut grande, lorsqu'on y apprit que le Roi était dans les fers. Cinquante chrétiens de l'Arménie, partis pour le délivrer, pénétrèrent dans la forteresse, sous des habits de marchands. Ayant massacré la garnison et remplacé sur les tours les étendards de Mahomet par la bannière de Jésus-Christ, ils emportaient les trésors de Balac et sortaient avec les deux princes, quand tout à coup ils se virent cernés par les Turcs. Josselin seul trouva moyen de s'échapper. Il fit serment de laisser croître sa barbe jusqu'à ce qu'il eût amené des secours suffisants pour rendre la liberté à ses frères. Mais Balac, ayant pénétré dans la forteresse, n'épargna que le Roi, dont il espérait une grande rançon, et fit mettre à mort les cinquante Arméniens. Pendant ce massacre , Josselin , ayant passé l'Euphrate sur deux outres enflées de vent, car il ne pouvait nager avec sa lourde armure, était arrivé à Jérusalem. A son appel, les chevaliers s'armèrent ^t coururent avec lui au secours de Baudouin 11. Ils ne trouvèrent plus, à la place de la forteresse de Kharpout , que des ruines. Balac était parti avec son prisonnier, qu'il retenait chargé de fers à Charan. On apprit alors qu'une armée égyptienne se rassemblait dans les plaines (T

AsDigitized by Google

Mais il eut moins de bonheur en 1122. Un corps de Turcs, sous les ordres de l'émir Balac, avait surpris Josselin de Courtenay et l'emmenait prisonnier. Le roi de Jérusalem, volant à son secours, tomba lui-même dans une embuscade. Balac lui fit partager la captivité de Josselin, dans la forteresse de Kharpout.

La désolation de la ville sainte fut grande, lorsqu'on y apprit que le Roi était dans les fers. Cinquante chrétiens de l'Arménie, partis pour le délivrer, pénétrèrent dans la forteresse, sous des habits de marchands. Ayant massacré la garnison et remplacé sur les tours les étendards de Mahomet par la bannière de Jésus-Christ, ils emportaient les trésors de Balac et sortaient avec les deux princes, quand tout à coup ils se virent cernés par les Turcs. Josselin seul trouva moyen de s'échapper. Il fit serment de laisser croître sa barbe jusqu'à ce qu'il eût amené des secours suffisants pour rendre la liberté à ses frères. Mais Balac, ayant pénétré dans la forteresse, n'épargna que le Roi, dont il espérait une grande rançon, et fit mettre à mort les cinquante Arméniens.

Pendant ce massacre, Josselin, ayant passé l'Euphrate sur deux outres enflées de vent, car il ne pouvait nager avec sa lourde armure, était arrivé à Jérusalem.

A son appel, les chevaliers s'armèrent et coururent avec lui au secours de Baudouin II. Ils ne trouvèrent plus, à la place de la forteresse de Kharpout, que des ruines. Balac était parti avec son prisonnier, qu'il retenait chargé de fers à Charan. On apprit alors qu'une armée égyptienne se rassemblait dans les plaines d'As-

 calon. Il fallut remettre à un autre temps la délivrance de Baudouin. En l'absence du Roi, on nomma régent du royaume de Jérusalem Eustache d'Agrain, comte deSidon; et on marcha contre les Égyptiens , qui furent vaincus , dispersés , refoulés dans leurs vaisseaux , puis battus encore sur mer par une flotte vénitienne qui venait à l'aide des Croisés. Le doge de Venise Michaéli commandait cette flotte. Avec les forces qu'il amenait, il fut décidé qu'on irait assiéger Tyr. Cette ville fut prise au bout d'un siège de six mois, malgré les efforts de l'émir Balac, qui était arrivé à son secours, et qui, dans une rencontre, fut tué par Josselin , lequel envoya sa tête au camp des Croisés. Ce farouche présent y causa tant de joie, que le comte de Tripoli fit chevalier celui qui l'avait apporté. Baudouin II profita de celte circonstance pour traiter de sa rançon. Il revint à Jérusalem, releva de son vœu le fidèle Josselin , qui put couper sa longue barbe. Quelques victoires signalèrent encore les dernières années de sa vie. En 1131 , sentant qu'il allait mourir , Baudouin se fit porter au Saint-Sépulcre, où il expira dans les bras de sa fille Melisende. Cette princesse avait épousé Foulques d'Anjou, qui succéda à Baudouin II. La décadence du royaume de Jérusalem marcha vite sous ce règne ; elle fut plus rapide encore sous Baudouin III, fils de Melisende. En 1145, les Musulmans reprirent Édesse, et trente mille chrétiens y périrent. Le fruit des longs travaux de Digitized by Google

calon. Il fallut remettre à un autre temps la délivrance de Baudouin.

En l'absence du Roi, on nomma régent du royaume de Jérusalem Eustache d'Agrain, comte de Sidon ; et on marcha contre les Égyptiens, qui furent vaincus, dispersés, refoulés dans leurs vaisseaux, puis battus encore sur mer par une flotte vénitienne qui venait à l'aide des Croisés.

Le doge de Venise Michaéli commandait cette flotte. Avec les forces qu'il amenait, il fut décidé qu'on irait assiéger Tyr. Cette ville fut prise au bout d'un siége de six mois, malgré les efforts de l'émir Balac, qui était arrivé à son secours, et qui, dans une rencontre, fut tué par Josselin, lequel envoya sa tête au camp des Croisés. Ce farouche présent y causa tant de joie, que le comte de Tripoli fit chevalier celui qui l'avait apporté.

Baudouin II profita de cette circonstance pour traiter de sa rançon. Il revint à Jérusalem, releva de son vœu le fidèle Josselin, qui put couper sa longue barbe. Quelques victoires signalèrent encore les dernières années de sa vie.

En 1131, sentant qu'il allait mourir, Baudouin se fit porter au Saint-Sépulcre, où il expira dans les bras de sa fille Melisende.

Cette princesse avait épousé Foulques d'Anjou, qui succéda à Baudouin II. La décadence du royaume de Jérusalem marcha vite sous ce règne ; elle fut plus rapide encore sous Baudouin III, fils de Melisende. En 1145, les Musulmans reprirent Édesse, et trente mille chrétiens y périrent. Le fruit des longs travaux de

RETOUR DES CROISÉS. Ut Godefroid et de ses successeurs allait s'anéantir, après avoir coûté tant de sang, lorsque saint Bernard prêcha la seconde croisade générale. CHAPITRE XVIII. DU RETOUR DES CROISES, NOTAMMENT DE ROBERT DE FLANDRE, ET DE LA FIN DE L'EMPEREUR HENRI IV. C'est le fait d'un brigand et non d'un prince d'envahir par surprise les biens d'un absent. Lettres dé Wazom. Parmi les Croisés qui revinrent en Europe au commencement de l'an H00, on remarquait surtout Eustache de Boulogne , dont nous avons mentionné le retour 1 , le duc de Normandie et le noble et vaillant comte de Flandre , qu'on a appelé Robert de Jérusalem , à cause de la grande part qu'il avait prise à la guerre sainte. On le reçut dans ses états en lui prodiguant mille témoignages de vénération et d'amour. Mais il reconnut bientôt que, chez lui aussi, l'absence du chef avait produit des relâchements et des désordres. Si les Croisades, en tournant vers un but héroïque l'ardeur guerrière de cet âge , avaient mis un terme dans certaines contrées aux ravages de province à province ; si elles avaient généralement rappelé les chrétiens à des sentiments plus humains ; si elles avaient accoutumé les peuples de Jésus-Christ à ne se considérer enfin que comme une seule nation ; si par des dangers communs elles leur avaient appris à se réunir; si elles ■ A la fin du chap. xm. Digitized by Google

Godefroid et de ses successeurs allait s'anéantir, après avoir coûté tant de sang, lorsque saint Bernard prêcha la seconde croisade générale.

CHAPITRE XVIII.

DU RETOUR DES CROISÉS, NOTAMMENT DE ROBERT DE FLANDRE, ET DE LA FIN DE L'EMPEREUR HENRI IV.

C'est le fait d'un brigand et non d'un prince d'envahir par surprise les biens d'un absent.
LETTRES DE WAZON.

Parmi les Croisés qui revinrent en Europe au commencement de l'an 1100, on remarquait surtout Eustache de Boulogne, dont nous avons mentionné le retour[1], le duc de Normandie et le noble et vaillant comte de Flandre, qu'on a appelé Robert de Jérusalem, à cause de la grande part qu'il avait prise à la guerre sainte. On le reçut dans ses états en lui prodiguant mille témoignages de vénération et d'amour. Mais il reconnut bientôt que, chez lui aussi, l'absence du chef avait produit des relâchements et des désordres. Si les Croisades, en tournant vers un but héroïque l'ardeur guerrière de cet âge, avaient mis un terme dans certaines contrées aux ravages de province à province; si elles avaient généralement rappelé les chrétiens à des sentiments plus humains; si elles avaient accoutumé les peuples de Jésus-Christ à ne se considérer enfin que comme une seule nation; si par des dangers communs elles leur avaient appris à se réunir; si elles

[1] A la fin du chap. XIII.

liî RETOUR DES CROISÉS, avaient donné aux villes l'occasion de regagner des libertés, aux serfs le moyen de s'affranchir en prenant les armes; si elles ramenaient quelque civilisation de l'Orient, avec le goût et l'amour des arts; si la première guerre sainte marquait l'époque de la renaissance du commerce en Europe , — car ce fut dès lors que des compagnies de navigateurs se formèrent dans tous nos ports; — d'un autre côté, la Croisade dépeuplait certaines régions , ou du moins en enlevait les hommes de cœur, et laissait ainsi les' états à la merci des ambitieux de toute nature, qui profitaient de l'éloignement des braves pour s'emparer de leurs domaines ou pour y semer des troubles. On ne lit nulle part que Godefroid de Bouillon, qui était marquis d'Anvers1, eût vendu aux bourgeois de cette ville leur liberté, comme à ceux de Metz. Cependant il est probable que cela fut, ou bien ils la reprirent. On voit en effet, peu après le retour des premiers Croisés, Anvers administrée par des échevins élus. Mais en même temps (et beaucoup d'autres villes offrent le même spectacle) elle n'a plus ni hommes vaillants, ni hommes religieux; l'hérétique Tanchelm, en 1 1 05 , y vient prêcher publiquement une doctrine 1 Le marquisat d'Anvers appartenant à Godefroid de Bouillon , cette souveraineté, à sa mort, devait être recueillie par Euslache de Boulogne, son frère , qui , la trouvant usurpée, ainsi que le titre de duc de Lotharingie , et revenu des vanités du monde , vécut dans lare traite sans réclamer rien. 11 est probable que Godcfroid-le-Barbu , ramené par Olivier Leefdale , et que l'on trouve un peu plus lard marquis d'Anvers, ne sut se faire reconnaître comme souverain dans cette partie des Pays-Bas qu'en accordant à la ville d'Anvers des immunités et des privilèges qui en firent une commune, ou peut-être seulement en reconnaissant et garantissant ces immunités. Digitized by Google

avaient donné aux villes l'occasion de regagner des libertés, aux serfs le moyen de s'affranchir en prenant les armes; si elles ramenaient quelque civilisation de l'Orient, avec le goût et l'amour des arts; si la première guerre sainte marquait l'époque de la renaissance du commerce en Europe, — car ce fut dès lors que des compagnies de navigateurs se formèrent dans tous nos ports; — d'un autre côté, la Croisade dépeuplait certaines régions, ou du moins en enlevait les hommes de cœur, et laissait ainsi les états à la merci des ambitieux de toute nature, qui profitaient de l'éloignement des braves pour s'emparer de leurs domaines ou pour y semer des troubles.

On ne lit nulle part que Godefroid de Bouillon, qui était marquis d'Anvers[1], eût vendu aux bourgeois de cette ville leur liberté, comme à ceux de Metz. Cependant il est probable que cela fut, ou bien ils la reprirent. On voit en effet, peu après le retour des premiers Croisés, Anvers administrée par des échevins élus. Mais en même temps (et beaucoup d'autres villes offrent le même spectacle) elle n'a plus ni hommes vaillants, ni hommes religieux; l'hérétique Tanchelm, en 1105, y vient prêcher publiquement une doctrine

[1] Le marquisat d'Anvers appartenant à Godefroid de Bouillon, cette souveraineté, à sa mort, devait être recueillie par Eustache de Boulogne, son frère, qui, la trouvant usurpée, ainsi que le titre de duc de Lotharingie, et revenu des vanités du monde, vécut dans la retraite sans réclamer rien. Il est probable que Godefroid-le-Barbu, ramené par Olivier Leefdale, et que l'on trouve un peu plus tard marquis d'Anvers, ne sut se faire reconnaître comme souverain dans cette partie des Pays-Bas qu'en accordant à la ville d'Anvers des immunités et des priviléges qui en firent une commune, ou peut-être seulement en reconnaissant et garantissant ces immunités.

 de débauche; toute la ville F écoute; il s'y fait honorer comme un prophète et ne rencontre dans la populeuse cité qu'un seul prêtre catholique, qui ne peut rien contre lui \ Partout les hommes qui avaient de la foi s'en allaient en Palestine, comme ceux qui avaient du courage. A leur, retour, ils se retiraient du monde; c'était comme s'ils ne fussent pas revenus. Pierre -l'Ermite ne rentra dans les Pays-Bas qu'en l'année 1 1 02 ; il accompagnait le seigneur de Montaigu, l'un des compagnons de Godefroid. Dans les transes de terreur qu'il avait éprouvées depuis le jour où il était parti à la tête de la première colonne des soldats de la Croix , il avait toujours, promis à Dieu de vivre en reclus, aussitôt qu'il aurait remis le pied sur le sol des Francs. Assailli d'une liorrible tempête daos son voyage de retour, il avait aussi fait vœu de bâtir une abbaye; et il ne s'occupait plus que de fonder, à Huy, dans l'évêché de Liège, la maison de prières de Neufmoutiers*, qu'il mit sous le vocable du Saint-Sépulcre. 11 devait vivre là, long-temps encore, dans une retraite profonde et sainte. Ceux qui reparaissaient en Europe avec des idées mondaines n'étaient pas tous assurés de retrouver leurs sujets ou leurs parents disposés à les bien recevoir, et souvent ils rencontraient des ennemis dans leurs anciens voisins. La veuve du comte de Hainaut, Ida de Louvain, revenait de l'Orient, qui avait dévoré son époux sans même lui rendre sa cendre ; elle 1 Voyez, dans les Légendes des sept péchés capitaux, la légende de Tanchelm l'hérétique. * Monastère neuf. Digitized by Google

lit RETOUR DES CROISÉS, traversait les Ardennes, se hâtant de revoir le jeune Baudouin III , son fils et son autre affection , lorsqu'elle apprit que le comte de Chiny lui avait tendu une embuscade. Alors les petits princes faisaient quelquefois le métier de voleurs de grand chemin ; ils enlevaient un passant , qu'ils appelaient leur captif; et ils en tiraient rançon s'il avait des domaines, ou ils le dépouillaient s'il était marchand. Le roi de France, Philippe I", avait reçu du pape Grégoire VII , ce grand redresseur de torts , une admonition sévère , parce qu'à la honte de sa couronne royale il se divertissait quelquefois lui-même avec ses favoris de ces odieux brigandages. Du moins on l'en accusait. Ida, effrayée, se réfugia dans l'abbaye de Saint-Hubert , qui la protégea, la rendit à son fils ; et la reconnaissance de la princesse enrichit les bons religieux. De tels exemples sont fréquents alors. 'Le comte de Flandre, dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, était rentré sans obstacles dans ses domaines. Mais il avait , lui , une vieille injure à venger. Au moment où il allait partir pour la Croisade , avec Godefroid de Bouillon , l'empereur Henri IV, saisissant lâchement une occasion que tous les princes chrétiens respectaient, lui avait réclamé subitement et avec le ton de la violence le pays d'Alost, les Quatre Métiers , le château dé G and et les îles de la Zélande , contrée» sur lesquelles l'Empire prétendait, en vertu de vieux droits, exercer sa suzeraineté. Robert, n'ayant pas le temps de vider cette chicane par la voie des négociations, était allé au-devant de l'armée impériale. II Digitized by Google

traversait les Ardennes, se hâtant de revoir le jeune Baudouin III, son fils et son autre affection, lorsqu'elle apprit que le comte de Chiny lui avait tendu une embuscade. Alors les petits princes faisaient quelquefois le métier de voleurs de grand chemin; ils enlevaient un passant, qu'ils appelaient leur captif; et ils en tiraient rançon s'il avait des domaines, ou ils le dépouillaient s'il était marchand. Le roi de France, Philippe Ier, avait reçu du pape Grégoire VII, ce grand redresseur de torts, une admonition sévère, parce qu'à la honte de sa couronne royale il se divertissait quelquefois lui-même avec ses favoris de ces odieux brigandages. Du moins on l'en accusait. Ida, effrayée, se réfugia dans l'abbaye de Saint-Hubert, qui la protégea, la rendit à son fils; et la reconnaissance de la princesse enrichit les bons religieux.

De tels exemples sont fréquents alors.

Le comte de Flandre, dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, était rentré sans obstacles dans ses domaines. Mais il avait, lui, une vieille injure à venger.

Au moment où il allait partir pour la Croisade, avec Godefroid de Bouillon, l'empereur Henri IV, saisissant lâchement une occasion que tous les princes chrétiens respectaient, lui avait réclamé subitement et avec le ton de la violence le pays d'Alost, les Quatre-Métiers, le château de Gand et les îles de la Zélande, contrées sur lesquelles l'Empire prétendait, en vertu de vieux droits, exercer sa suzeraineté. Robert, n'ayant pas le temps de vider cette chicane par la voie des négociations, était allé au-devant de l'armée impériale. Il

 avait harangué les troupes allemandes ; à sa voix, tous les plus braves guerriers de Henri IV, abandonnant leurs bannières, avaient pris la croix; et l'Empereur s'était vu contraint à se retirer presque seul dans ses états... Robert alors était parti pour Jérusalem , laissant la régence de la Flandre à sa femme Clémence et à son fils Baudouin VII auprès de qui étaient restés quelques vieux capitaines, qui avaient su garder du moins les domaines de leur maître. Robert , à son retour glorieux , ne voulut pas laisser impunie la perfide tentative de l'Empereur, renouvelée plusieurs fois sans fruit, pendant qu'il combattait en Palestine. Il lui fallait lutter contre un ennemi puissant : mais il en avait affronté de plus redoutables. Après quelques jours de repos, il marcha donc sur Cambrai , et il assiéga cette ville qui appartenait à F Empereur. ' Henri IV se hâta d'accourir. Mais tous les combats qui se livrèrent furent à l'avantage du héros de la Croisade ; Cambrai , à la fin de l'année I \ 02, se rendit à Robert. Une paix fut signée à Liège, au printemps de l'année suivante. Le Saint-Siège avait approuvé cette guerre contre un prince chargé de tous les anathèmes. Depuis longtemps déjà la main du Souverain-Pontife s'était retirée de Henri IV, abandonnant ses états à quiconque pourrait les enlever. On voulut engager alors le comte Robert à réprimer aussi les Liégeois qui, malgré l'ex* Celui qu'on a surnommé Baudouin à la Hache, l'une des figures gigantesques du moyen âge. 10 Digitized by Google

avait harangué les troupes allemandes ; à sa voix, tous les plus braves guerriers de Henri IV, abandonnant leurs bannières, avaient pris la croix ; et l'Empereur s'était vu contraint à se retirer presque seul dans ses états... Robert alors était parti pour Jérusalem, laissant la régence de la Flandre à sa femme Clémence et à son fils Baudouin VII [1], auprès de qui étaient restés quelques vieux capitaines, qui avaient su garder du moins les domaines de leur maître.

Robert, à son retour glorieux, ne voulut pas laisser impunie la perfide tentative de l'Empereur, renouvelée plusieurs fois sans fruit, pendant qu'il combattait en Palestine. Il lui fallait lutter contre un ennemi puissant : mais il en avait affronté de plus redoutables. Après quelques jours de repos, il marcha donc sur Cambrai, et il assiéga cette ville qui appartenait à l'Empereur.

Henri IV se hâta d'accourir. Mais tous les combats qui se livrèrent furent à l'avantage du héros de la Croisade ; Cambrai, à la fin de l'année 1102, se rendit à Robert.

Une paix fut signée à Liége, au printemps de l'année suivante.

Le Saint-Siége avait approuvé cette guerre contre un prince chargé de tous les anathèmes. Depuis longtemps déjà la main du Souverain-Pontife s'était retirée de Henri IV, abandonnant ses états à quiconque pourrait les enlever. On voulut engager alors le comte Robert à réprimer aussi les Liégeois qui, malgré l'ex-

[1] Celui qu'on a surnommé Baudouin à la Hache, l'une des figures gigantesques du moyen âge.

tenir le parti de l’Empereur. Mais Robert hésita à rompre la paix avec des chrétiens; il aima mieux exhorter les Liégeois que les combattre , et ne pas entrer dans ces cruelles dissensions où les enfants mêmes de l’affreux Henri IV avaient pris les armes contre lui. Conrad, son fils aîné, qu’il avait créé autrefois duc de Lotharingie, avait le premier levé l’étendard de la révolte, et. s’était fait couronner roi d’ Italie à Milan. Il mourut peu après cet acte de rébellion , pendant que l’Empereur, dans une diète publique, le faisait déclarer déchu de tous ses droits, et reconnaissait pour héritier son autre fils Henri, en obligeant toutefois ce dernier à jurer sur l’Évangile qu’il demeurerait fidèle à son père. Mais l’excommunié devait recueillir jusqu’au bout les fruits amers de ses iniquités. Cet autre fils, qui fut un peu plus tard Henri V, impatienté de ne pas recevoir assez tôt la couronne paternelle, parjure à sçs serments, prit les armes à son tour et battit l’Empereur, son père, qui se réfugia en Bohême. Là, il avait intéressé quelques princes à sa cause , lorsque , par une nouvelle perfidie, son fils s’empara de lui et le contraignit à abdiquer en sa faveur, en le menaçant de la mort s’il ne remettait pas publiquement , avec l'apparence du bon gré , la couronne , le sceptre , le globe , l’anneau et les autres marques do l’Empire , dont il avait si largement abusé. Après qu’il eut tout obtenu, Henri V enferma son père dans une étroite prison. Le vieux tyran dépouillé parvint à s'échapper. Il s’enfuit à Spire, pauvre, à demi nu, mourant de faim. Il demanda, pour
subDigitized by Google

communication, continuaient à tenir le parti de l'Empereur. Mais Robert hésita à rompre la paix avec des chrétiens; il aima mieux exhorter les Liégeois que les combattre, et ne pas entrer dans ces cruelles dissensions où les enfants mêmes de l'affreux Henri IV avaient pris les armes contre lui. Conrad, son fils aîné, qu'il avait créé autrefois duc de Lotharingie, avait le premier levé l'étendard de la révolte, et s'était fait couronner roi d'Italie à Milan. Il mourut peu après cet acte de rébellion, pendant que l'Empereur, dans une diète publique, le faisait déclarer déchu de tous ses droits, et reconnaissait pour héritier son autre fils Henri, en obligeant toutefois ce dernier à jurer sur l'Évangile qu'il demeurerait fidèle à son père. Mais l'excommunié devait recueillir jusqu'au bout les fruits amers de ses iniquités. Cet autre fils, qui fut un peu plus tard Henri V, impatienté de ne pas recevoir assez tôt la couronne paternelle, parjure à ses serments, prit les armes à son tour et battit l'Empereur, son père, qui se réfugia en Bohême. Là, il avait intéressé quelques princes à sa cause, lorsque, par une nouvelle perfidie, son fils s'empara de lui et le contraignit à abdiquer en sa faveur, en le menaçant de la mort s'il ne remettait pas publiquement, avec l'apparence du bon gré, la couronne, le sceptre, le globe, l'anneau et les autres marques de l'Empire, dont il avait si largement abusé.

Après qu'il eut tout obtenu, Henri V enferma son père dans une étroite prison. Le vieux tyran dépouillé parvint à s'échapper. Il s'enfuit à Spire, pauvre, à demi nu, mourant de faim. Il demanda, pour sub-

RETOUR DES CROISES. m sister inconnu , une place de chantre dans l’église. Il inspirait tant d’horreur, et sa demande était si singulière , puisque l’Eglise le rejetait , — d’un autre côté, on redoutait déjà tellement son fils Henri V, qu’on n’osa lui donner ce qu’il sollicitait , et le maudit n’eut plus de refuge que Liège , où il fut reçu par Otbert , le prince-évêque , qui n’oubliait pourtant pas que ce monstre n’avait cessé de désoler l'Église du Christ. Reprenant de l’énergie dans cet accueil , Henri IV écrivit de Liège des lettres suppliantes au roi de France et à tous les autres souverains , pour réclamer leur appui. Mais les princes chrétiens, partout occupés des Croisades, ne pouvaient prendre la querelle d’un excommunié, chargé des mépris de l’Europe : toutes les lettres de Henri restèrent sans réponse. Son fils , ayant découvert son asile, envoya l’ordre aux Liégeois de lui rendre son prisonnier; et, sur le refus d’Otbert, Henri V, décidé alors à tirer raison, par la guerre, de cette rébellion , s’empara du pont de Viset, entre Liège et Maestricht , et fit avancer ses armées. Le Limboùrg s’était uni au pays de Liège pour soutenir l’indigne querelle du vieil Empereur. Des embûches furent dressées habilement, et l’héritier du Limboùrg , Waleram , jeune homme que Henri IY récompensa en le nommant duc de Lotharingie, pendant que Henri V investissait Godefroid-le-Barbu de la même dignité, Waleram , ayant attiré les troupes du plus jeune des deux Empereurs dans les défilés, en massacra une partie : les Liégeois culbutèrent le reste dans la Meuse. Ces avantages relevèrent les affaires de Henri IV. Cologne, que Henri V assiégeait, lui 10. Digitized by Google

sister inconnu, une place de chantre dans l'église. Il inspirait tant d'horreur, et sa demande était si singulière, puisque l'Église le rejetait, — d'un autre côté, on redoutait déjà tellement son fils Henri V, qu'on n'osa lui donner ce qu'il sollicitait, et le maudit n'eut plus de refuge que Liége, où il fut reçu par Otbert, le prince-évêque, qui n'oubliait pourtant pas que ce monstre n'avait cessé de désoler l'Église du Christ.

Reprenant de l'énergie dans cet accueil, Henri IV écrivit de Liége des lettres suppliantes au roi de France et à tous les autres souverains, pour réclamer leur appui. Mais les princes chrétiens, partout occupés des Croisades, ne pouvaient prendre la querelle d'un excommunié, chargé des mépris de l'Europe : toutes les lettres de Henri restèrent sans réponse. Son fils, ayant découvert son asile, envoya l'ordre aux Liégeois de lui rendre son prisonnier; et, sur le refus d'Otbert, Henri V, décidé alors à tirer raison, par la guerre, de cette rébellion, s'empara du pont de Viset, entre Liége et Maestricht, et fit avancer ses armées.

Le Limbourg s'était uni au pays de Liége pour soutenir l'indigne querelle du vieil Empereur. Des embûches furent dressées habilement, et l'héritier du Limbourg, Waleram, jeune homme que Henri IV récompensa en le nommant duc de Lotharingie, pendant que Henri V investissait Godefroid-le-Barbu de la même dignité, Waleram, ayant attiré les troupes du plus jeune des deux Empereurs dans les défilés, en massacra une partie : les Liégeois culbutèrent le reste dans la Meuse. Ces avantages relevèrent les affaires de Henri IV. Cologne, que Henri V assiégeait, lui

 résistait depuis deux mois, quand son triste père mourut le 7 août 1 1 06. Le prince-évêque de Liège crut devoir lui donner une dernière marque d'attachement, tout souillé qu'il était, en se chargeant de sa sépulture. Mais cette sépulture d'un homme hors de l'Église ayant été condamnée , le cercueil de Henri IV fut déterré et emporté à Spire , oit il resta cinq ans sans honneurs. Henri V leva alors une nouvelle armée pour faire la guerre à Robert de Flandre. Il se ligua avec le jeune comte de Hainaut Baudouin III , qui voulait rentrer en possession de la ville de Douai , autrefois portion de ses états , et avec Florent-le-Gros, comte de Hollande , à qui il promit la Zélande , que tenait Robert. Robert ne s'effraya pas de cette ligue; il battit Florent , défit le comte de Hainaut , et mit en déroute l'armée impériale. Ces guerres ne se terminèrent qu'en 1110, par une paix qui augmenta la puissance de Robert, en ajoutant à ses domaines la ville de Cambrai et Cateau-Cambrésis. Tout en soutenant ainsi sa couronne de comte, Robert de Flandre prêtait encore le secours de ses armes au roi de France Louis-le-Gros , son suzerain. 11 l'avait aidé à réduire Bouchard de Montmorency, le comte de Champagne et d'autres vassaux turbulents. Dans une guerre que Louis-le-Gros eut à soutenir en 1111 contre les Anglais, Robert marchait à côté du roi de France , qui était brave aussi. Le 3 décembre, les troupes anglaises, battues à Gisors, s'enfuyaient en désordre ; le comte de Flandre les poursuivit avec ardeur jusqu'à Meulan, où elles se réfugiaient; là, comme il voulait entrer dans la

Digitized by Google

résistait depuis deux mois, quand son triste père mourut le 7 août 1106. Le prince-évêque de Liége crut devoir lui donner une dernière marque d'attachement, tout souillé qu'il était, en se chargeant de sa sépulture. Mais cette sépulture d'un homme hors de l'Église ayant été condamnée, le cercueil de Henri IV fut déterré et emporté à Spire, où il resta cinq ans sans honneurs.

Henri V leva alors une nouvelle armée pour faire la guerre à Robert de Flandre. Il se ligua avec le jeune comte de Hainaut Baudouin III, qui voulait rentrer en possession de la ville de Douai, autrefois portion de ses états, et avec Florent-le-Gros, comte de Hollande, à qui il promit la Zélande, que tenait Robert. Robert ne s'effraya pas de cette ligue; il battit Florent, défit le comte de Hainaut, et mit en déroute l'armée impériale. Ces guerres ne se terminèrent qu'en 1110, par une paix qui augmenta la puissance de Robert, en ajoutant à ses domaines la ville de Cambrai et Cateau-Cambrésis.

Tout en soutenant ainsi sa couronne de comte, Robert de Flandre prêtait encore le secours de ses armes au roi de France Louis-le-Gros, son suzerain. Il l'avait aidé à réduire Bouchard de Montmorency, le comte de Champagne et d'autres vassaux turbulents. Dans une guerre que Louis-le-Gros eut à soutenir en 1111 contre les Anglais, Robert marchait à côté du roi de France, qui était brave aussi.

Le 3 décembre, les troupes anglaises, battues à Gisors, s'enfuyaient en désordre; le comte de Flandre les poursuivit avec ardeur jusqu'à Meulan, où elles se réfugiaient; là, comme il voulait entrer dans la

 place, son cheval s’abattit sur un vieux pont. Le noble comte y fut tué. Son corps fut rapporté en Flandre , où les honneurs funèbres lui furent rendus par son fds Baudouin VII Nous le répétons encore , parmi les bienfaits des Croisades , on ne peut'trop remarquer la part qu’elles eurent à l’affranchissement de l’espèce humaine. Dans les camps et dans les longs pèlerinages armés , où si souvent les misères communes rapprochèrent les distances, les serfs se rappelèrent qu’ils étaient des hommes. Après le retour des premiers Croisés , c’est * Il fut enterré à Saint-Waast d’Arras. — Ajoutons un mot sur l’un des ennemis de Robert, le comte de Hollande, Florent II , dont il vient d’ôtre parlé : Florent II , surnommé le Gros , avait succédé en 1091 à Thierry V. Il régna trente ans, s'occupa de consolider ses états et n’eut point de part aux Croisades. L'histoire dit que ce prince était avare, prenant facilement ce qui était à sa convenance; et voici un trait, qui donnera une idée des mœurs de l’époque. Un jour il rencontra trois beaux chiens de chasse ; il s’en empara. Galama , puissant seigneur frison, à qui ils appartenaient, les ayant vainement réclamés, guetta le Comte, le trouva seul à la chasse et lui reprocha son vol en termes pou mesurés. Commo le Prince se fâchait, Galama tira son couteau de chasse , l’en frappa au bras , et l’eût tué si les domestiques de Florent ne fussent arrivés à son aide. Mais en voulant le défendre, ils tuèrent le Frison. La famille de Galama jura aussitôt d'en avoir vengeance par la chair et le sang , selon l'expression du pays; et cette dissension entre la maison des Comtes et la maison de Galama ne fut étouffée qu’en 1165 par l’empereur Frédéric-Barberousse, qui calma les vieux ressentiments au moyen de compositions. Le prince de Liège, Otbert, qui s’était rangé du parti de Henri IV contre le Saint-Siège, et qui régna jusqu’en 11 19, ne fit rien non plus dans les Croisades que s’emparer, à la mort de Godefroid, du duché de Bouillon, qui lui était engagé pour treize cents marcs d’argent et trois marcs d’or. 11 prétendit que l’engagement devenait vente au bout de quatorze ans, si la somme ne lui était pas remise. Mais on ne put jamais produire aucun titre de ces conventions, ni aucun témoin. Digitized by Google

place, son cheval s'abattit sur un vieux pont. Le noble comte y fut tué. Son corps fut rapporté en Flandre, où les honneurs funèbres lui furent rendus par son fils Baudouin VII [1].

Nous le répétons encore, parmi les bienfaits des Croisades, on ne peut trop remarquer la part qu'elles eurent à l'affranchissement de l'espèce humaine. Dans les camps et dans les longs pèlerinages armés, où si souvent les misères communes rapprochèrent les distances, les serfs se rappelèrent qu'ils étaient des hommes. Après le retour des premiers Croisés, c'est

[1] Il fut enterré à Saint-Waast d'Arras. — Ajoutons un mot sur l'un des ennemis de Robert, le comte de Hollande, Florent II, dont il vient d'être parlé : Florent II, surnommé le Gros, avait succédé en 1091 à Thierry V. Il régna trente ans, s'occupa de consolider ses états et n'eut point de part aux Croisades. L'histoire dit que ce prince était avare, prenant facilement ce qui était à sa convenance ; et voici un trait qui donnera une idée des mœurs de l'époque. Un jour il rencontra trois beaux chiens de chasse ; il s'en empara. Galama, puissant seigneur frison, à qui ils appartenaient, les ayant vainement réclamés, guetta le Comte, le trouva seul à la chasse et lui reprocha son vol en termes peu mesurés. Comme le Prince se fâchait, Galama tira son couteau de chasse, l'en frappa au bras, et l'eût tué si les domestiques de Florent ne fussent arrivés à son aide. Mais en voulant le défendre, ils tuèrent le Frison. La famille de Galama jura aussitôt d'en avoir vengeance *par la chair et le sang*, selon l'expression du pays; et cette dissension entre la maison des Comtes et la maison de Galama ne fut étouffée qu'en 1165 par l'empereur Frédéric-Barberousse, qui calma les vieux ressentiments au moyen de compositions.

Le prince de Liége, Otbert, qui s'était rangé du parti de Henri IV contre le Saint-Siége, et qui régna jusqu'en 1119, ne fit rien non plus dans les Croisades que s'emparer, à la mort de Godefroid, du duché de Bouillon, qui lui était engagé pour treize cents marcs d'argent et trois marcs d'or. Il prétendit que l'engagement devenait vente au bout de quatorze ans, si la somme ne lui était pas remise. Mais on ne put jamais produire aucun titre de ces conventions, ni aucun témoin.

150 RETOUR DES CROISÉS, surtout dans les pays où la guerre sainte a fait les plus grandes levées que le peuple travaille par des efforts nouveaux à reconquérir ses libertés. Et ces tentatives avaient eu lieu même avant le départ des soldats de la Croix, ranimées par les prédications d'une guerre où tous les chrétiens redevenaient des frères. On a vu le peuple de Metz racheter ses droits à prix d'argent, et la commune d'Anvers gouvernée, dès l'an 1 1 00, par ses élus. On citerait beaucoup de faits semblables. Mais il ne faut pas croire que les idées de liberté fussent nouvelles ; ce n'était qu'une réaction. Les chartes du douzième siècle ne sont pas toutes des octrois de franchises; la plupart se présentent comme rendues pour confirmer d'anciennes coutumes. Les communes en effet remontent très-haut dans l'histoire. Sans parler des petites républiques de l'ancienne Grèce, qui n'étaient que dos communes, sous la République Romaine , il y avait en Italie des cités qui s'administraient elles-mêmes, soumises aux lois générales, mais faisant leurs lois de police. Toutes les peuplades confédérées qui occupaient les Gaules à l'arrivée de César se régissaient de la sorte. Les chefs ou magistrats étaient élus. Si on ne votait pas les impôts, c'est uniquement parce qu'on n'en payait pas d'autre que l'impôt du sang ou le service militaire. A l'exception de quelques contrées que César jeta en servitude, il laissa à la plupart de ces nations leurs lois et leurs usages. Les noms seuls changèrent lentement. Les Francs, qui se gouvernaient en démocraties et chez qui toute autorité était élective , ne détruisirent pas ces privilèges lorsqu'ils vinrent s'établir sur le sol Digitized by Google

surtout dans les pays où la guerre sainte a fait les plus grandes levées que le peuple travaille par des efforts nouveaux à reconquérir ses libertés. Et ces tentatives avaient eu lieu même avant le départ des soldats de la Croix, ranimées par les prédications d'une guerre où tous les chrétiens redevenaient des frères.

On a vu le peuple de Metz racheter ses droits à prix d'argent, et la commune d'Anvers gouvernée, dès l'an 1100, par ses élus. On citerait beaucoup de faits semblables. Mais il ne faut pas croire que les idées de liberté fussent nouvelles ; ce n'était qu'une réaction. Les chartes du douzième siècle ne sont pas toutes des octrois de franchises ; la plupart se présentent comme rendues pour confirmer d'anciennes coutumes.

Les communes en effet remontent très-haut dans l'histoire. Sans parler des petites républiques de l'ancienne Grèce, qui n'étaient que des communes, sous la République Romaine, il y avait en Italie des cités qui s'administraient elles-mêmes, soumises aux lois générales, mais faisant leurs lois de police. Toutes les peuplades confédérées qui occupaient les Gaules à l'arrivée de César se régissaient de la sorte. Les chefs ou magistrats étaient élus. Si on ne votait pas les impôts, c'est uniquement parce qu'on n'en payait pas d'autre que l'impôt du sang ou le service militaire. A l'exception de quelques contrées que César jeta en servitude, il laissa à la plupart de ces nations leurs lois et leurs usages. Les noms seuls changèrent lentement.

Les Francs, qui se gouvernaient en démocraties et chez qui toute autorité était élective, ne détruisirent pas ces priviléges lorsqu'ils vinrent s'établir sur le sol

 lui des Gaulois. Dans leurs plus anciens documents, l'administrateur d'un lieu, rector loci, est appelé schuhlaig; c'est le gculteis ou écoutète des vieilles cités du Nord. Leurs commissaires de police ranhtenburg» , que les modernes ont appelés aussi rntimburgt ou mrfiinibourgg , en altérant leur nom , sont les échevins, scabiixi. On les trouve en fonction sous ce dernier titre dans les capitulaires de Charlemagne. Les premières expéditions des Francs, écrites par Grégoire de Tours, ne laissent apercevoir d'abord que la nation dont il s'occupe et ses chefs. Bientôt on reconnaît que les communes ne sont pas étouffées. Sous les enfants de Clovis, chaque province se régit elle-même et fournit son contingent de troupes. Les communes se montrent plus clairement encore sous Charlemagne. Mais les désordres causés par les invasions normandes bouleversèrent tout ; et à la fin du dixième siècle, les cités en général ne présentaient plus, comme dit Montesquieu, qu'un seigneur et des serfs. La liberté ne fut pas longtemps étouffée. Nos pères n'étaient pas faits pour le profond abaissement de la servitude. Les nobles pensées de la guerre sainte vinrent les relever d'un moment d'affaissement; presque toutes les communes qui avaient péri (et c'était le plus grand nombre) vont renaître, par de sanglants efforts, il est vrai; on reverra assez vite des aggrégations d'hommes affranchis, ayant pour chefs leur écoutète, maire ou majeur, avoué, bourgmestre, amman, qu'ils choisissent parmi eux, et leurs représentants, échevins, conseillers, jurés ou chefs-hommes, élus dans leurs rangs. Ils auront leur sceau pour légaliser Digitized by Google

des Gaulois. Dans leurs plus anciens documents, l'administrateur d'un lieu, *rector loci*, est appelé *schuldais;* c'est le *sculteis* ou écoutète des vieilles cités du Nord. Leurs commissaires de police *rachtenburgs*, que les modernes ont appelés aussi *ratimburgs* ou *rachimbourgs*, en altérant leur nom, sont les échevins, *scabini*. On les trouve en fonction sous ce dernier titre dans les capitulaires de Charlemagne. Les premières expéditions des Francs, écrites par Grégoire de Tours, ne laissent apercevoir d'abord que la nation dont il s'occupe et ses chefs. Bientôt on reconnaît que les communes ne sont pas étouffées. Sous les enfants de Clovis, chaque province se régit elle-même et fournit son contingent de troupes. Les communes se montrent plus clairement encore sous Charlemagne. Mais les désordres causés par les invasions normandes bouleversèrent tout; et à la fin du dixième siècle, les cités en général ne présentaient plus, comme dit Montesquieu, qu'un seigneur et des serfs.

La liberté ne fut pas longtemps étouffée. Nos pères n'étaient pas faits pour le profond abaissement de la servitude. Les nobles pensées de la guerre sainte vinrent les relever d'un moment d'affaissement; presque toutes les communes qui avaient péri (et c'était le plus grand nombre) vont renaître, par de sanglants efforts, il est vrai; on reverra assez vite des aggrégations d'hommes affranchis, ayant pour chefs leur écoutète, maire ou mayeur, avoué, bourgmestre, amman, qu'ils choisissent parmi eux, et leurs représentants, échevins, conseillers, jurés ou chefs-hommes, élus dans leurs rangs. Ils auront leur sceau pour légaliser

 leurs actes ; leur beffroi , du haut duquel ils feront le guet pour la sûreté publique; dans ce beffroi leur cloche qui les appellera aux . assemblées ; leur milice locale pour la défense et la police. Dans les communes qui n’auront pas de beffroi, le clocher de la modeste église en tiendra lieu , et la bannière du saint patron sera le drapeau national de la paroisse. Les droits du suzerain , dans cette organisation municipale, seront surveillés par un officier nommé généralement bailli ou drossart. L’un des plus anciens diplômes de liberté que le temps ait conservés jusqu’à nous est celui de la ville deGrammont, qui remonte à l'année 1068, époque de la fondation de cette cité. La comtesse de Hainaut, Richilde , fut forcée d’en donner quelques-uns ; mais il s’en est perdu de plus vieux encore. Philippe d’Alsace, dans presque toutes ses chartes, s’appuie, ainsi que nous l’avons dit, de l’ancienne loi, de l’ancienne coutume, de l’ancien droit, de l’ancienne keure, de voter i kora...

CHAPITRE XIX. LA CHRONIQUE DU ROYAUME DE JÉRUSALEM PENDANT LA DEUXIÈME CROISADE GÉNÉRALE. SAINT BERNARD, LOUIS VII, THIERRY D’ALSACE.

Dieu n’oubliera pas ceux qu’il aura tus sous sa bannière. Discours d'Ukdaix If. A travers tous les désordres du douzième siècle, on voyait de temps en temps la piété ou le repentir rassembler de petites armées qui prenaient la Croix et Digitized by Google

leurs actes; leur beffroi, du haut duquel ils feront le guet pour la sûreté publique; dans ce beffroi leur cloche qui les appellera aux assemblées; leur milice locale pour la défense et la police. Dans les communes qui n'auront pas de beffroi, le clocher de la modeste église en tiendra lieu, et la bannière du saint patron sera le drapeau national de la paroisse.

Les droits du suzerain, dans cette organisation municipale, seront surveillés par un officier nommé généralement bailli ou drossart.

L'un des plus anciens diplômes de liberté que le temps ait conservés jusqu'à nous est celui de la ville de Grammont, qui remonte à l'année 1068, époque de la fondation de cette cité. La comtesse de Hainaut, Richilde, fut forcée d'en donner quelques-uns; mais il s'en est perdu de plus vieux encore. Philippe d'Alsace, dans presque toutes ses chartes, s'appuie, ainsi que nous l'avons dit, de l'ancienne loi, de l'ancienne coutume, de l'ancien droit, de l'ancienne keure, *de veteri kora...*

CHAPITRE XIX.

LA CHRONIQUE DU ROYAUME DE JÉRUSALEM PENDANT LA DEUXIÈME CROISADE GÉNÉRALE. SAINT BERNARD, LOUIS VII, THIERRY D'ALSACE.

Dieu n'oubliera pas ceux qu'il aura vus sous sa bannière.
DISCOURS D'URBAIN II.

A travers tous les désordres du douzième siècle, on voyait de temps en temps la piété ou le repentir rassembler de petites armées qui prenaient la Croix et

 partaient au secours de leurs frères de la Palestine. Robert de Flandre avait eu pour successeurs son fils Baudouin VII et après lui le pieux comte Charlesle-Bon, son parent , dont nous raconterons la vie. Thierry d'Alsace , héritier de Charles-le-Bon par les femmes, l'avait remplacé bientôt. Il y avait neuf ans que Thierry était comte de Flandre, lorsqu'il perdit sa première femme. C'était le seul lien qui le retînt en Europe. II résolut de faire aussi le voyage de la Terre-Sainte. Il avait trente huit ans. Ses jeunes années s'étaient passées dans la Croisade, où il avait combattu avec éclat sous les ordres de son oncle Roger de Sicile. Croyant ses états tranquilles et laissant ses places fortes à la garde de bons capitaines, il prit la Croix en 1138, décidé à marcher sur les grandes traces de Robert. Il s'embarqua, suivi de trois cents chevaliers solidement équipés. Il arriva heureusement en Orient, où il fit dès les premiers jours de merveilleuses prouesses, comme dit Oudegherst, « tant en Syrie qu'en Barbarie, en Égypte et au delà du Jourdain; auquel lieu il enleva aux Turcs une forteresse que les historiens ne nomment pas, » et que Guillaume de Tyr désigne seulement comme une retraite formidable, repaire d'une bande de brigands, située près du Mont-Galaad, sur les confins du pays des Ammonites. L'arrivée de Thierry , qui rappelait un héros, et sa petite armée de braves Flamands, avaient produit une telle joie à Jérusalem ; sa valeur avait rendu immédia tement de si grands services, que Foulques d'Anjou, alors roi de la Terre-Sainte, voulut se l'attacher par des Digitized by Google

partaient au secours de leurs frères de la Palestine.

Robert de Flandre avait eu pour successeurs son fils Baudouin VII et après lui le pieux comte Charles-le-Bon, son parent, dont nous raconterons la vie. Thierry d'Alsace, héritier de Charles-le-Bon par les femmes, l'avait remplacé bientôt.

Il y avait neuf ans que Thierry était comte de Flandre, lorsqu'il perdit sa première femme. C'était le seul lien qui le retînt en Europe. Il résolut de faire aussi le voyage de la Terre-Sainte. Il avait trente-huit ans. Ses jeunes années s'étaient passées dans la Croisade, où il avait combattu avec éclat sous les ordres de son oncle Roger de Sicile. Croyant ses états tranquilles et laissant ses places fortes à la garde de bons capitaines, il prit la Croix en 1138, décidé à marcher sur les grandes traces de Robert. Il s'embarqua, suivi de trois cents chevaliers solidement équipés.

Il arriva heureusement en Orient, où il fit dès les premiers jours de merveilleuses prouesses, comme dit Oudegherst, « tant en Syrie qu'en Barbarie, en Égypte et au delà du Jourdain; auquel lieu il enleva aux Turcs une forteresse que les historiens ne nomment pas, » et que Guillaume de Tyr désigne seulement comme une retraite formidable, repaire d'une bande de brigands, située près du Mont-Galaad, sur les confins du pays des Ammonites.

L'arrivée de Thierry, qui rappelait un héros, et sa petite armée de braves Flamands, avaient produit une telle joie à Jérusalem; sa valeur avait rendu immédiatement de si grands services, que Foulques d'Anjou, alors roi de la Terre-Sainte, voulut se l'attacher par des

 liens sérieux. 11 lui donna en mariage sa fille Sybille, qui était une gracieuse princesse, pleine de vertus et de hautes qualités. Foulques en effet avait besoin d'appui, et il le sentait. Il avait trouvé , en montant sur le trône , un royaume fort et puissant. II le laissera bientôt penchant vers sa ruine, dans les mains de son fils Baudouin III, enfant. Mais Thierry, rappelé en Europe, ne put rester cette fois que deux ans sous les drapeaux du Saint -Sépulcre. Des troubles assez graves s'étaient élevés dans son comté, fomentés par deux partis, que l'on trouve nommés dans l'histoire les Blauvotins et les Ingerickins. Il parait, dans les documents obscurs qui nous restent sur ces événements, que ces deux partis avaient pris racine dans la châtellenie de Fûmes, et que de part et d'autre on s'entre-tuait sans miséricorde. Thierry partit, promettant de revenir bientôt. A son arrivée en Flandre, les deux partis qui se déchiraient s'évanouirent sous sa main habile , ou du moins se calmèrent pour un temps. Thierry se borna à la ruine d'un château qui appartenait à l'avoué de Thérouenné, parce que les troubles , disait-on , étaient nés dans ce manoir. Ap rès qu'il euLrétabli la paix, il s'occupa, selon sa promesse , des apprêts d'une seconde expédition en Orient. Gendre du roi de Jérusalem , il ressentait plus d'ardeur que jamais pour le théâtre de la gloire la plus grande qu'un chevalier chrétien pût recueillir alors. Il voulait emmener des forces; il recueillait de l'or, il équipait des vaisseaux, il rassemblait des armes,

Digitized by Google

liens sérieux. Il lui donna en mariage sa fille Sybille, qui était une gracieuse princesse, pleine de vertus et de hautes qualités.

Foulques en effet avait besoin d'appui, et il le sentait. Il avait trouvé, en montant sur le trône, un royaume fort et puissant. Il le laissera bientôt penchant vers sa ruine, dans les mains de son fils Baudouin III, enfant.

Mais Thierry, rappelé en Europe, ne put rester cette fois que deux ans sous les drapeaux du Saint-Sépulcre. Des troubles assez graves s'étaient élevés dans son comté, fomentés par deux partis, que l'on trouve nommés dans l'histoire les Blauvotins et les Ingerickins. Il paraît, dans les documents obscurs qui nous restent sur ces événements, que ces deux partis avaient pris racine dans la châtellenie de Furnes, et que de part et d'autre on s'entre-tuait sans miséricorde. Thierry partit, promettant de revenir bientôt. A son arrivée en Flandre, les deux partis qui se déchiraient s'évanouirent sous sa main habile, ou du moins se calmèrent pour un temps. Thierry se borna à la ruine d'un château qui appartenait à l'avoué de Thérouenne, parce que les troubles, disait-on, étaient nés dans ce manoir.

Après qu'il eut rétabli la paix, il s'occupa, selon sa promesse, des apprêts d'une seconde expédition en Orient. Gendre du roi de Jérusalem, il ressentait plus d'ardeur que jamais pour le théâtre de la gloire la plus grande qu'un chevalier chrétien pût recueillir alors. Il voulait emmener des forces; il recueillait de l'or, il équipait des vaisseaux, il rassemblait des armes,

DEUXIÈME CROISADE. 155 levait des hommes et les exerçait, lorsqu'un cri de détresse retentit de l'Orient jusqu'en Europe, au commencement de l'année \ 1 45. Édesse venait d' être prise , une multitude de chrétiens avaient été massacrés dans cette ville. Toute la Palestine était dans l'épouvante. Une bulle du pape Eugène III proclama aussitôt la deuxième Croisade générale et chargea saint Bernard de la prêcher. Ce grand saint, que sos vertus, sa piété, son génie et sa chaude éloquence ont rendu immortel, même aux yeux de la gloire humaine, s'adressa d'abord à Louis Vil, roi de France, qui, voulant expier des excès militaires ', se leva sans hésiter, prit la croix que lui offrait saint Bernard au nom du Saint-Père, se l'attacha à l'épaule et convoqua à Vézelay tous ses barons pour la guerre sainte '. La plupart des princes l'imitèrenO tous les chevaliers de la Champagne et de la Bourgogne, du Nord et du Midi, préparèrent leurs ' Louis VH, généreux et bienveillant, doux et courageux, était si jaloux de son autorité que l'orgueil l'entraîna dans sa jeunesse à des emportements qu'il déplora amèrement ensuite. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsque, se croyant offensé par Thibaud IV, comte de Champagne, il désola ses Étals, prit d'assaut Vitry , fit mettre cette ville à feu et à sang et brûla misérablement dans la grande église plus de quinze cents personnes qui s'y étaient réfugiées comme dans un asile. Une si terrible action, qui inspira de l'horreur ù tout le monde, lui en causa tant à lui-mème, quand sa colère fut passée, qu'il ne crut pouvoir la réparer qu'en prenant la croix. Il était donc bien disposé, lorsquo saint Bernard l'appela aux armes. J Lorsque Louis VII alla recevoir l'oriflamme à Saint-Denis, on lit qu'il contempla avec émotion les portraits de Godefroid de Bouillon, de Tancrède, de Raymond de Saint-Gilles et les batailles de Dorylée et d'Antioche, déjà peintes sur les vitraux de la basilique. Digitized by Google

levait des hommes et les exerçait, lorsqu'un cri de détresse retentit de l'Orient jusqu'en Europe, au commencement de l'année 1145.

Édesse venait d'être prise, une multitude de chrétiens avaient été massacrés dans cette ville. Toute la Palestine était dans l'épouvante. Une bulle du pape Eugène III proclama aussitôt la deuxième Croisade générale et chargea saint Bernard de la prêcher.

Ce grand saint, que ses vertus, sa piété, son génie et sa chaude éloquence ont rendu immortel, même aux yeux de la gloire humaine, s'adressa d'abord à Louis VII, roi de France, qui, voulant expier des excès militaires [1], se leva sans hésiter, prit la croix que lui offrait saint Bernard au nom du Saint-Père, se l'attacha à l'épaule et convoqua à Vézelay tous ses barons pour la guerre sainte [2]. La plupart des princes l'imitèrent; tous les chevaliers de la Champagne et de la Bourgogne, du Nord et du Midi, préparèrent leurs

[1] Louis VII, généreux et bienveillant, doux et courageux, était si jaloux de son autorité que l'orgueil l'entraîna dans sa jeunesse à des emportements qu'il déplora amèrement ensuite. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsque, se croyant offensé par Thibaud IV, comte de Champagne, il désola ses États, prit d'assaut Vitry, fit mettre cette ville à feu et à sang et brûla misérablement dans la grande église plus de quinze cents personnes qui s'y étaient réfugiées comme dans un asile. Une si terrible action, qui inspira de l'horreur à tout le monde, lui en causa tant à lui-même, quand sa colère fut passée, qu'il ne crut pouvoir la réparer qu'en prenant la croix. Il était donc bien disposé, lorsque saint Bernard l'appela aux armes.

[2] Lorsque Louis VII alla recevoir l'oriflamme à Saint-Denis, on lit qu'il contempla avec émotion les portraits de Godefroid de Bouillon, de Tancrède, de Raymond de Saint-Gilles et les batailles de Dorylée et d'Antioche, déjà peintes sur les vitraux de la basilique.

156 DEUXIÈME CROISADE. armes. L’empereur d’ Allemagne Conrad III se croisa aussi; et saint Bernard, sachant le zèle des enfants des Pays-Bas pour la guerre sainte, qui les avait tant illustrés, vint soulever encore ces contrées. Il parut à Liège, à Maestricht , visita Mons , Bruxelles , Gand et toutes les provinces. Partout il entraînait les hommes vaillants : — « Ne tentez plus, disait-il, d’apaiser la colère du ciel par des gémissements stériles. Ne vous couvrez plus du cilice, mais de la cuirasse et du bouclier. Le bruit des armes, les dangers, les travaux, les fatigues de la guerre : chrétiens ! voilà la pénitence que Dieu vous impose. Rachetez vos fautes par des victoires. Que la délivrance des lieux saints soit le fruit de votre repentir. Qu'une sainte colère vous anime au combat; que le monde chrétien retentisse de ces paroles du prophète : — Malheur à celui qui n’ensanglante pas son épée! » Comme à Pierre-l’Ermite, la foule répondait à saint Bernard : — Dieu le veut ! — Et de toutes parts on se disposait à marcher en Palestine. Thierry d’Alsace était prêt. Il remit le gouvernement de son comté de Flandre à sa femme Sybille, à qui il donna pour conseil Roger, prévôt de Saint-Donat; et il s’embarqua avec une bonne armée, accompagné de son neveu Arnold , de Lambert de Montaigu , de Thierry de Dixmude, de Gauthier de Malines, de Gerrem-Goethals et de plusieurs autres seigneurs. Gilion de Trazégnies sc croisa avec eux ; il vendit au comte de Hainaut, pour les frais de son expédition, la Digitized by Google

armes. L'empereur d'Allemagne Conrad III se croisa aussi; et saint Bernard, sachant le zèle des enfants des Pays-Bas pour la guerre sainte, qui les avait tant illustrés, vint soulever encore ces contrées. Il parut à Liége, à Maestricht, visita Mons, Bruxelles, Gand et toutes les provinces. Partout il entraînait les hommes vaillants :

— « Ne tentez plus, disait-il, d'apaiser la colère du ciel par des gémissements stériles. Ne vous couvrez plus du cilice, mais de la cuirasse et du bouclier. Le bruit des armes, les dangers, les travaux, les fatigues de la guerre : chrétiens! voilà la pénitence que Dieu vous impose. Rachetez vos fautes par des victoires. Que la délivrance des lieux saints soit le fruit de votre repentir. Qu'une sainte colère vous anime au combat; que le monde chrétien retentisse de ces paroles du prophète : — Malheur à celui qui n'ensanglante pas son épée! »

Comme à Pierre-l'Ermite, la foule répondait à saint Bernard :

— Dieu le veut! —

Et de toutes parts on se disposait à marcher en Palestine. Thierry d'Alsace était prêt. Il remit le gouvernement de son comté de Flandre à sa femme Sybille, à qui il donna pour conseil Roger, prévôt de Saint-Donat; et il s'embarqua avec une bonne armée, accompagné de son neveu Arnold, de Lambert de Montaigu, de Thierry de Dixmude, de Gauthier de Malines, de Gerrem-Goethals et de plusieurs autres seigneurs. Gilion de Trazégnies se croisa avec eux; il vendit au comte de Hainaut, pour les frais de son expédition, la

DEUXIÈME CROISADE. 457 ville d'Ath, dont il était seigneur; et il partit à la suite de Thierry La multitude des Croisés fut presque aussi grande que lors du départ de Godefroid de Bouillon ; et, chose remarquable, malgré les tragiques histoires de la première croisade , plusieurs nobles princesses et beaucoup d'illustres dames prirent la croix et la lance II y eut des bataillons d'amazones chrétiennes, commandés par un capitaine de leur sexe qu'on appelait la Dame aux jambes d'or, à cause de ses bottines dorées. Les prédications de saint Bernard donnèrent un élan si général, qu'en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas, on envoyait une quenouille et des fuseaux à tout chevalier qui ne s'empressait pas de courir aux armes. Un prédicateur flamand (on le désigne seulement sous le nom d'Arnoul') seconda puissamment les efforts de saint Bernard. Les ports de la Flandre étaient couverts de vaisseaux , qui partaient tous les jours avec la croix à leur pavillon. Les plus grands seigneurs français accompagnaient leur monarque , qui avait laissé à Suger l'administration de la France. Alphonse , comte de Saint-Gilles et de Toulouse , Henri de Champagne , le sire de Mesgrigny, le sire de Créquy, dont les aventures sont célèbres 5 , Guillaume de Nevers , Archambaud de 1 Voyez, dans les Légendes des sept péchés capitaux, la légende de Gilion de Trazegnies, et sur celte môme croisade, dans les Légendes de la sainte Vierge, la légende du sire de Créquy. * Ce prédicateur, ne sachant que le flamand, était accompagné d'un pieux interprète, appelé Lambert, qui expliquait aux Wallons scs ardentes exhortations. s Voyez sa légende dans les Légendes de la sainte Vierge.
Digitized by Google

ville d'Ath, dont il était seigneur; et il partit à la suite de Thierry [1].

La multitude des Croisés fut presque aussi grande que lors du départ de Godefroid de Bouillon; et, chose remarquable, malgré les tragiques histoires de la première croisade, plusieurs nobles princesses et beaucoup d'illustres dames prirent la croix et la lance. Il y eut des bataillons d'amazones chrétiennes, commandés par un capitaine de leur sexe qu'on appelait *la Dame aux jambes d'or*, à cause de ses bottines dorées.

Les prédications de saint Bernard donnèrent un élan si général, qu'en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas, on envoyait une quenouille et des fuseaux à tout chevalier qui ne s'empressait pas de courir aux armes. Un prédicateur flamand (on le désigne seulement sous le nom d'Arnoul [2]) seconda puissamment les efforts de saint Bernard. Les ports de la Flandre étaient couverts de vaisseaux, qui partaient tous les jours avec la croix à leur pavillon.

Les plus grands seigneurs français accompagnaient leur monarque, qui avait laissé à Suger l'administration de la France. Alphonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, Henri de Champagne, le sire de Mesgrigny, le sire de Créquy, dont les aventures sont célèbres [3], Guillaume de Nevers, Archambaud de

[1] Voyez, dans les *Légendes des sept péchés capitaux*, la légende de Gilion de Trazegnies, et sur cette même croisade, dans les *Légendes de la sainte Vierge*, la légende du sire de Créquy.

[2] Ce prédicateur, ne sachant que le flamand, était accompagné d'un pieux interprète, appelé Lambert, qui expliquait aux Wallons ses ardentes exhortations.

[3] Voyez sa légende dans les *Légendes de la sainte Vierge*.

151 DEUXIÈME CROISADE. Bourbon , Hugues de Lusignan, Engherrand de Coucy, le comte de Dreux, frère du Roi, la reine Eléonore, les évêques de Touruay, de Langres, d'Arras, de Lisieux , une foule d'autres grands personnages, s'étaient croisés à la célèbre assemblée de Vézelay ; et, à la réunion de Chartres, les croix manquant au nombre des enrôlements , saint Bernard avait déchiré ses habits et ceux de ses moines pour satisfaire à toutes les demandes. Mais le grand saint, que l'on voulait aussi faire chef et commandant général de la Croisade, s'était refusé à un tel honneur, bornant sa mission dans les limites que lui avait tracées le Saint-Siège1. En arrivant à Constantinople, par la route de Godefroid de Bouillon , les nouveaux Croisés, au nombre de plus de quaLre-vingl mille, trouvèrent, dans l'empereur Manuel-Comnène, petit-fils d'Alexis, un ennemi aussi rusé que celui qui avait fait tant de mal aux premiers soldats de la Croix. L'historien grec Nicétas avoue lui-même qu'on égorgeait dans l'empire grec les chrétiens de l'Occident qui s'égaraient, qu'on mêlait de la chaux aux farines qu'on leur vendait, et qu'on prévenait les Musulmans de leur approche. L'évêque de Langres, dont on renomme la sagesse, et avec lui quelques bons chevaliers voulaient qu'on s'emparât de Constantinople, et qu'on châtiât les Grecs perfides. Si ce conseil eut été suivi, l'Asie était sauvée. Mais le moment de cette conquête ne semblait pas 1 II représenta que ce serait un prodige de mauvais présage que de voir un religieux se mêler du commandement des armées, et it fut même dispensé, à cause de sa complexion trop faible, de faire le voyage de la Terre-Sainte. (Maimbuurg). Digitized by Google

Bourbon, Hugues de Lusignan, Engherrand de Coucy, le comte de Dreux, frère du Roi, la reine Eléonore, les évêques de Tournay, de Langres, d'Arras, de Lisieux, une foule d'autres grands personnages, s'étaient croisés à la célèbre assemblée de Vézelay; et, à la réunion de Chartres, les croix manquant au nombre des enrôlements, saint Bernard avait déchiré ses habits et ceux de ses moines pour satisfaire à toutes les demandes. Mais le grand saint, que l'on voulait aussi faire chef et commandant général de la Croisade, s'était refusé à un tel honneur, bornant sa mission dans les limites que lui avait tracées le Saint-Siége[1].

En arrivant à Constantinople, par la route de Godefroid de Bouillon, les nouveaux Croisés, au nombre de plus de quatre-vingt mille, trouvèrent, dans l'empereur Manuel-Comnène, petit-fils d'Alexis, un ennemi aussi rusé que celui qui avait fait tant de mal aux premiers soldats de la Croix. L'historien grec Nicétas avoue lui-même qu'on égorgeait dans l'empire grec les chrétiens de l'Occident qui s'égaraient, qu'on mêlait de la chaux aux farines qu'on leur vendait, et qu'on prévenait les Musulmans de leur approche. L'évêque de Langres, dont on renomme la sagesse, et avec lui quelques bons chevaliers voulaient qu'on s'emparât de Constantinople, et qu'on châtiât les Grecs perfides. Si ce conseil eût été suivi, l'Asie était sauvée. Mais le moment de cette conquête ne semblait pas

[1] Il représenta que ce serait un prodige de mauvais présage que de voir un religieux se mêler du commandement des armées, et il fut même dispensé, à cause de sa complexion trop faible, de faire le voyage de la Terre-Sainte. (*Maimbourg*).

DEUXIÈME CBOISADE. 45» venu. Les Croisés, liés par leur vœu, n'avaient en vue que la Palestine. Ils regrettèrent trop tard de n’avoir pas adopté l’avis du prélat. Les Allemands marchèrent en avant; ils furent presque tous exterminés dans. les montagnes de la Cappadoce. Les Français et les Flamands, plus heureux et plus habiles, battirent les Turcs aux bords du Méandre Le roi Louis VII se couvrit de gloire dans cette journée. II se battit en héros et se conduisit en grand capitaine. Le comte de Flandre et le comte de Champagne se montrèrent dignes des mêmes lauriers. Mais, en traversant une montagne qu’il fallait franchir pour gagner la Pamphilie, les Croisés éprouvèrent dans une embuscade une défaite cruelle : le vaillant monarque français vit tomber autour de lui ses capitaines les plus braves. Ce revers ne tarda pas à être vengé. Quand les Croisés furent parvenus à Satalie, ville située sur les côtes de la Pamphilie , à l’embouchure du fleuve Cestius, et occupée par les Grecs, ce furent de nouvelles perfidies qui accablèrent les soldats de la Croix de nouveaux désastres. On leur refusa des vivres. Les chefs ne purent obtenir que quelques vaisseaux sur lesquels Louis VII s’embarqua avec une partie de l’armée , laissant pour chefs à ceux qui ne purent le suivre le comte de Flandre Thierry et le brave Archambaud de Bourbon. Il séjourna peu à 1 Au passage du Méandre, l'armée des Croisés ne perdit qu’un seul homme, qui se noya. Ce fut Milon, seigneur de Nogent, et Maimbourg remarque, comme un fait curieux, qu’il ne se noya pareillement qu'un seul homme au passage du Rhin, si célébré par les poètes de Louis XIV. Ce seul homme fut le comte de Nogent. ■>
Digitized by Google

venu. Les Croisés, liés par leur vœu, n'avaient en vue que la Palestine. Ils regrettèrent trop tard de n'avoir pas adopté l'avis du prélat.

Les Allemands marchèrent en avant; ils furent presque tous exterminés dans les montagnes de la Cappadoce. Les Français et les Flamands, plus heureux et plus habiles, battirent les Turcs aux bords du Méandre [1]. Le roi Louis VII se couvrit de gloire dans cette journée. Il se battit en héros et se conduisit en grand capitaine. Le comte de Flandre et le comte de Champagne se montrèrent dignes des mêmes lauriers. Mais, en traversant une montagne qu'il fallait franchir pour gagner la Pamphilie, les Croisés éprouvèrent dans une embuscade une défaite cruelle : le vaillant monarque français vit tomber autour de lui ses capitaines les plus braves. Ce revers ne tarda pas à être vengé.

Quand les Croisés furent parvenus à Satalie, ville située sur les côtes de la Pamphilie, à l'embouchure du fleuve Cestius, et occupée par les Grecs, ce furent de nouvelles perfidies qui accablèrent les soldats de la Croix de nouveaux désastres. On leur refusa des vivres. Les chefs ne purent obtenir que quelques vaisseaux sur lesquels Louis VII s'embarqua avec une partie de l'armée, laissant pour chefs à ceux qui ne purent le suivre le comte de Flandre Thierry et le brave Archambaud de Bourbon. Il séjourna peu à

[1] Au passage du Méandre, l'armée des Croisés ne perdit qu'un seul homme, qui se noya. Ce fut Milon, seigneur de Nogent, et Maimbourg remarque, comme un fait curieux, qu'il ne se noya pareillement qu'un seul homme au passage du Rhin, si célébré par les poètes de Louis XIV. Ce seul homme fut le comte de Nogent.

160 DEUXIÈME CROISADE. Antioche, malgré tous les efforts que l'on fit pour le retenir dans cette ville, et se hâta d'arriver à Jérusalem, où le peuple le reçut en criant : Hosanna ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Thierry, cependant, impatient de se montrer sur le théâtre de la guerre sainte, trouva moyen de s'embarquer à son tour pour Jérusalem. Ce ne fut qu'en 1 1 48 que le quart à peine des Croisés se trouva réuni. Les autres avaient péri dépiorablement. La Palestine alors avait pour roi Baudouin 111 , fils de Foulques d'Anjou, jeune monarque entouré de vassaux désunis , sous lesquels la conquête de Godefroid de Bouillon périssait Dans une assemblée qui eut lieu à Ptolémaïs, on décida qu'il fallait prendre Damas. Le roi de France, le comte Thierry, l'empereur d'Allemagne, qui avait perdu presque tous ses chevaliers, tous les autres chefs , et avec eux l'élite des guerriers de la TerreSainte, s'ébranlèrent aussitôt. Damas, à quarante-cinq lieues de Jérusalem, défendue par un prince musulman, était à l'orient et au midi protégée de hautes murailles. A l'occident et au nord, elle n'avait pour remparts que ses nombreux jardins, coupés de fossés en tous sens , garnis de petites tours et retranchés à chaque instant de haies épaisses et de fortes palissades. On résolut d'attaquer par là. 11 fallut plusieurs jours de combats opiniâtres pour occuper tous ces jardins. Les Français et les Flamands, et, parmi les chrétiens de la Palestine, les Templiers et les chevaliers de Saint- Jean 1 se distinguèrent tous 1 Deux ordres de religieux militaires, qui méritaient alors les éloges magnifiques de saint Bernard et qui étaient nés des Croisades. Digitized by Google

Antioche, malgré tous les efforts que l'on fit pour le retenir dans cette ville, et se hâta d'arriver à Jérusalem, où le peuple le reçut en criant : Hosanna ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!

Thierry, cependant, impatient de se montrer sur le théâtre de la guerre sainte, trouva moyen de s'embarquer à son tour pour Jérusalem. Ce ne fut qu'en 1148 que le quart à peine des Croisés se trouva réuni. Les autres avaient péri déplorablement. La Palestine alors avait pour roi Baudouin III, fils de Foulques d'Anjou, jeune monarque entouré de vassaux désunis, sous lesquels la conquête de Godefroid de Bouillon périssait

Dans une assemblée qui eut lieu à Ptolémaïs, on décida qu'il fallait prendre Damas. Le roi de France, le comte Thierry, l'empereur d'Allemagne, qui avait perdu presque tous ses chevaliers, tous les autres chefs, et avec eux l'élite des guerriers de la Terre-Sainte, s'ébranlèrent aussitôt. Damas, à quarante-cinq lieues de Jérusalem, défendue par un prince musulman, était à l'orient et au midi protégée de hautes murailles. A l'occident et au nord, elle n'avait pour remparts que ses nombreux jardins, coupés de fossés en tous sens, garnis de petites tours et retranchés à chaque instant de haies épaisses et de fortes palissades. On résolut d'attaquer par là.

Il fallut plusieurs jours de combats opiniâtres pour occuper tous ces jardins. Les Français et les Flamands, et, parmi les chrétiens de la Palestine, les Templiers et les chevaliers de Saint-Jean [1] se distinguèrent tous

[1] Deux ordres de religieux militaires, qui méritaient alors les éloges magnifiques de saint Bernard et qui étaient nés des Croisades.

DEUXIÈME CROISADE. 161 les jours. Les Allemands, restés peu nombreux, faisaient la réserve. Lejeune roi de Jérusalem combattait ■dans les premiers rangs 1 « Damas estime des plus anciennes villes du monde. On s'accorde assez généralement à croire qu elle fut bâtie par Hus, fils d 'Arain et petit-fils de Sein. L'historien Josèphe le dit d'une manière expresse. Hus l'appela A ram, du nom de son père; elle prit dans la suite celui du Damascus, esclave d'Abraham et intendant de sa ipaison, qui l'avait agrandie et embellie. » Le mot de Damascus, en hébreu Dammesseck , selon les interprètes, signifie sac de. sang. Quelques savants, s'attachant exclusivement à cette étymologie, ont prétendu l'expliquer par une ancienne tradition qui porte que ce fut près des lieux où Damas fut fondée que Caïn tua son frère Abel ; mais rien n'est moins prouvé que le fait sur lequel leur opinion repose. » Damas fut la capitale de la Syrie et de la Phénicie jusqu'à l'époque où Séleucus-Xicanor , ayant fait bâtir Antioche, y transporta le siège de ses états, c'est-à-dire jusqu'à l'an 301 avant Jésus-Chri.-t. Elle n'avait cessé d'être tributaire des Juifs qu'après la mort de Salomon. Prise et ruinée plusieurs fois par les rois d'Assyrie , elle s'était relevée et était devenue puissante, lorsqu'à la suite des triomphes remportés sur Darius , l'armée d'Alexandre en fit la conquête. Lors de la guerre des Romains avec Tigrane , Pompée envoya contre elle deux de ses lieutenants, qui s'en rendirent maîtres; elle fut réunie à l'Empire. En l'an 636 de Jésus-Christ, elle fut envahie par les Musulmans commandés par Omar. Les califes en demeurèrent paisibles possesseurs jusqu'au temps des Croisades. Attaquée parles chrétiens en 1148, elle soutint plusieurs assauts et finit par triompher de leurs efforts , par suite de la discorde qui se mit entre les chefs, ou, comme d'autres le prétentent, par l'effet d'une trahison. En 1306, Tamerlan l'enleva aux Sarasins, la désola, et en fil un cimetière. Le sultan Sélim s'en empara en 1517, et la laissa à ses successeurs. Ibrahim-Pacha, fils du vice-roi d'Égypte, l'a reprise en juillet 1832. » Cette ville était autrefois entourée de triples murailles et défendue par des fours rondes ou carrées; il n'en reste que des ruines. Les murs nouveaux qu'on a élevés sur les fondations des anciens sont beaucoup moins solides : ils se ressentent déjà des ravages du temps. Il Digitized by Google

les jours. Les Allemands, restés peu nombreux, faisaient la réserve. Le jeune roi de Jérusalem combattait dans les premiers rangs [1].

[1] « Damas est une des plus anciennes villes du monde. On s'accorde assez généralement à croire qu'elle fut bâtie par *Hus*, fils d'*Aram* et petit-fils de *Sem*. L'historien Josèphe le dit d'une manière expresse. Hus l'appela *Aram*, du nom de son père; elle prit dans la suite celui du *Damascus*, esclave d'Abraham et intendant de sa maison, qui l'avait agrandie et embellie.

» Le mot de *Damascus*, en hébreu *Dammesseck*, selon les interprètes, signifie *sac de sang*. Quelques savants, s'attachant exclusivement à cette étymologie, ont prétendu l'expliquer par une ancienne tradition qui porte que ce fut près des lieux où Damas fut fondée que Caïn tua son frère Abel; mais rien n'est moins prouvé que le fait sur lequel leur opinion repose.

» Damas fut la capitale de la Syrie et de la Phénicie jusqu'à l'époque où Séleucus-Nicanor, ayant fait bâtir Antioche, y transporta le siége de ses états, c'est-à-dire jusqu'à l'an 301 avant Jésus-Christ. Elle n'avait cessé d'être tributaire des Juifs qu'après la mort de Salomon. Prise et ruinée plusieurs fois par les rois d'Assyrie, elle s'était relevée et était devenue puissante, lorsqu'à la suite des triomphes remportés sur Darius, l'armée d'Alexandre en fit la conquête. Lors de la guerre des Romains avec Tigrane, Pompée envoya contre elle deux de ses lieutenants, qui s'en rendirent maîtres; elle fut réunie à l'Empire. En l'an 636 de Jésus-Christ, elle fut envahie par les Musulmans commandés par Omar. Les califes en demeurèrent paisibles possesseurs jusqu'au temps des Croisades. Attaquée par les chrétiens en 1148, elle soutint plusieurs assauts et finit par triompher de leurs efforts, par suite de la discorde qui se mit entre les chefs, ou, comme d'autres le prétentent, par l'effet d'une trahison. En 1306, Tamerlan l'enleva aux Sarasins, la désola, et en fit un cimetière. Le sultan Sélim s'en empara en 1517, et la laissa à ses successeurs. Ibrahim-Pacha, fils du vice-roi d'Égypte, l'a reprise en juillet 1832.

» Cette ville était autrefois entourée de triples murailles et défendue par des tours rondes ou carrées; il n'en reste que des ruines. Les murs nouveaux qu'on a élevés sur les fondations des anciens sont beaucoup moins solides: ils se ressentent déjà des ravages du temps.

t<>2 DEUXIÈME CROISADE. Lorsqu'on se fut rendu maître des aitords de la ville, avant le dernier effort qui devait en ouvrir les portes, les princes croisés briguèrent tous la possession de Damas, l'une des plus belles et des plus riches principautés de la Syrie. Chacun sollicitait le suffrage du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, chefs suprêmes de l'armée. Les deux monarques, voulant aeçorder la ville conquise à celui qui avait rendu les plus grands services, déclarèrent que ce beau domaine serait la récompense du comte de Flandre. Dès que cet arrêt fut prononcé, les rivalités jalouses Leur enceinte forme on carré long dont le circuit est d'une lieue et demie. Les portes sont au nombre de dix-huit. La plus ancienne est eelie de Saint-Paul , Æ«6-f>on/os , par laquelle je suis entré. » L'ancienne Damas, d'après les livres saints, était arrosée par deux rivières principales : l'Abana et le Pharphar. Abana et Pliarphar fhtvii Damasci *. Quelques-uns croient que l'Abana est 1 'Oronte; d'autres, que c'est le Clinjsorroas des Grecs, et le Barrada des Musulmans. Des savants non moips estimables pensent devoir appliquer la dernière de ces dénominations au Pharphar. Peut-être ne serait-il pas déraisonnable de conjecturer que le Pharphar et l'Abana ne sont que deux branches d'un même fleuve. «Quoi qu'il en soit de ces opinions, sur la vérité desquelles il ne m'appartient pas de prononcer, je vous dirai que c'est surtout au Barrada què Damas doit la beauté et la fertilité de sa plaine. Sa source est au mont Liban. H se divise aujourd'hui en sept branches : ce sont autant de rivières qui arrosent lès jardins du dehors, pénètrent par divers canaux dans ceux de l'intérieur, fournissent de l'eau aux bain3, qui sont en grand nombre, aux fontaines publiques, aux bassins, au château fort, se réunissent ensuite à peu de distance de Damas, coulent en un seul fleuve pendant quelques lieues, et vont se perdre dans un grand lac que les Arabes appellent Behuirat el-Mardi , la mer du Pré. » (Le P. de Gérn'mb, Pèlerinage à Jérusalem.) * Bog., lib. IV, cap. 5, v. 12. • • ~
Digitized by Google

Lorsqu'on se fut rendu maître des abords de la ville, avant le dernier effort qui devait en ouvrir les portes, les princes croisés briguèrent tous la possession de Damas, l'une des plus belles et des plus riches principautés de la Syrie. Chacun sollicitait le suffrage du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, chefs suprêmes de l'armée. Les deux monarques, voulant accorder la ville conquise à celui qui avait rendu les plus grands services, déclarèrent que ce beau domaine serait la récompense du comte de Flandre.

Dès que cet arrêt fut prononcé, les rivalités jalouses

Leur enceinte forme un carré long dont le circuit est d'une lieue et demie. Les portes sont au nombre de dix-huit. La plus ancienne est celle de Saint-Paul, *Bab-boulos*, par laquelle je suis entré.

» L'ancienne Damas, d'après les livres saints, était arrosée par deux rivières principales : l'Abana et le Pharphar. *Abana et Pharphar fluvii Damasci* *. Quelques-uns croient que l'*Abana* est l'*Oronte;* d'autres, que c'est le *Chrysorroas* des Grecs, et le *Barrada* des Musulmans. Des savants non moins estimables pensent devoir appliquer la dernière de ces dénominations au *Pharphar*. Peut-être ne serait-il pas déraisonnable de conjecturer que le *Pharphar* et l'*Abana* ne sont que deux branches d'un même fleuve.

» Quoi qu'il en soit de ces opinions, sur la vérité desquelles il ne m'appartient pas de prononcer, je vous dirai que c'est surtout au *Barrada* que Damas doit la beauté et la fertilité de sa plaine. Sa source est au mont Liban. Il se divise aujourd'hui en sept branches : ce sont autant de rivières qui arrosent les jardins du dehors, pénètrent par divers canaux dans ceux de l'intérieur, fournissent de l'eau aux bains, qui sont en grand nombre, aux fontaines publiques, aux bassins, au château fort, se réunissent ensuite à peu de distance de Damas, coulent en un seul fleuve pendant quelques lieues, et vont se perdre dans un grand lac que les Arabes appellent *Behairat el-Mardi*, la mer du Pré. » (Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem.*)

* Reg., lib. IV, cap. 5, v. 12.

DEUXIÈME CROISADE. 163 élevèrent des intrigues. Plusieurs princes se retirèrent. Les assiégés, profitant de ces dissensions, corrompirent par des présents les principaux chevaliers de la Syrie et de la Palestine , qui proposèrent l'avis funeste de changer les dispositions de l'attaque. « L'armée chrétienne, disaient-Ü6 , dans la position qu'elle occupait, pouvait être surprise, et courait le danger d'être enfermée par l'ennemi , sans moyen de se défendre ; il était plus sûr et plus facile de livrer un assaut à la ville du côté du midi et de l'orient \ » Les chefs quittèrent donc les jardins et la rivière. Aussitôt Damas reçut par là dans son sein vingt mille auxiliaires. Les chances de la guerre tournèrent; les assiégeants furent tous les jours repoussés; et, les prinees d'Alep et de Mossoul arrivant encore, les Croisés furent obligés de lever le siège de Damas. Ainsi les petites passions humaines venaient corrompre ce qu'il y avait de grand et de saint dans ces nobles guerres. Le reste de cette Croisade (qui du moins avait sauvé l'Europe de troubles intérieurs) ne fut plus que désastres. On ne reprit pas Édesse. Josselin de Courtenay mourut en prison chez les Infidèles. Le comte de Tripoli fut assassiné dans sa capitale. Les Etats chrétiens de la Palestine continuèrent de s'affaisser dans leur décadence. Ce fut toutefois dans la seconde Croisade que se régularisa l'ordre des chevaliers du Temple, dont les statuts furent l'ouvrage de saint Bernard. 1 L'auteur des Gestes de Louis VIL cité par Micbaud, Jiv. VI. 14.
Digitized by Google

élevèrent des intrigues. Plusieurs princes se retirèrent. Les assiégés, profitant de ces dissensions, corrompirent par des présents les principaux chevaliers de la Syrie et de la Palestine, qui proposèrent l'avis funeste de changer les dispositions de l'attaque. « L'armée chrétienne, disaient-ils, dans la position qu'elle occupait, pouvait être surprise, et courait le danger d'être enfermée par l'ennemi, sans moyen de se défendre; il était plus sûr et plus facile de livrer un assaut à la ville du côté du midi et de l'orient [1]. »

Les chefs quittèrent donc les jardins et la rivière. Aussitôt Damas reçut par là dans son sein vingt mille auxiliaires. Les chances de la guerre tournèrent; les assiégeants furent tous les jours repoussés; et, les princes d'Alep et de Mossoul arrivant encore, les Croisés furent obligés de lever le siége de Damas.

Ainsi les petites passions humaines venaient corrompre ce qu'il y avait de grand et de saint dans ces nobles guerres.

Le reste de cette Croisade (qui du moins avait sauvé l'Europe de troubles intérieurs) ne fut plus que désastres. On ne reprit pas Édesse. Josselin de Courtenay mourut en prison chez les Infidèles. Le comte de Tripoli fut assassiné dans sa capitale. Les États chrétiens de la Palestine continuèrent de s'affaisser dans leur décadence.

Ce fut toutefois dans la seconde Croisade que se régularisa l'ordre des chevaliers du Temple, dont les statuts furent l'ouvrage de saint Bernard.

[1] L'auteur des *Gestes de Louis VII*, cité par Michaud, liv. VI.

Ifit DEUXIÈME CROISADE. Tous les princes croisés s’en revinrent épuisés en 1 1 49. Thierry d’Alsace, qui avait tant fait pour soutenir le trône chancelant de Baudouin III, son beau-frère, obtint, avant de partir, une récompense solennelle. Le roi et le patriarche de Jérusalem lui accordèrent de leurs saintes reliques la plus auguste, — le sang adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ , recueilli de la blessure que lui avait faite au côté le coup de lance, et conservé, suivant la tradition constante, par Joseph d’Arimathie. Ce sang révéré était enfermé dans une fiole de cristal , protégée par un cylindre transparent. On le couvrit d’un étui de velours lamé d’or ; et, dans l’église même du Saint-Sépulcre , Thierry d’Alsace reçut le précieux dépôt des mains du patriarche, qui le suspendit à son cou avec des cordons de soie. Les mains mêmes du comte de Flandre n’osaient toucher une telle relique. Il s’embarqua entouré de respects, honoré dans toute la traversée comme un autel où Dieu était présent , servi à genoux par tous ses compagnons, seigneurs ou princes, religieux ou chevaliers, partageant avec l’abbé de Saint-Bertin son saint fardeau, qu’il n'osait garder ni pendant ses repas ni pendant son sommeil. Le I" mai de l’an \ 1 49 , après la traversée la plus heureuse , il aperçut les côtes de la Flandre. Tout le peuple , apprenant les succès de son prince et le rare et drvin trésor qu’il ramenait, accourut sur son passage. La foule immense se prosterna à la vue du sang de Notre-Seigneur. Le comte se dirigea vers Digitized by Google

Tous les princes croisés s'en revinrent épuisés en 1149.

Thierry d'Alsace, qui avait tant fait pour soutenir le trône chancelant de Baudouin III, son beau-frère, obtint, avant de partir, une récompense solennelle. Le roi et le patriarche de Jérusalem lui accordèrent de leurs saintes reliques la plus auguste, — le sang adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, recueilli de la blessure que lui avait faite au côté le coup de lance, et conservé, suivant la tradition constante, par Joseph d'Arimathie.

Ce sang révéré était enfermé dans une fiole de cristal, protégée par un cylindre transparent. On le couvrit d'un étui de velours lamé d'or ; et, dans l'église même du Saint-Sépulcre, Thierry d'Alsace reçut le précieux dépôt des mains du patriarche, qui le suspendit à son cou avec des cordons de soie.

Les mains mêmes du comte de Flandre n'osaient toucher une telle relique. Il s'embarqua entouré de respects, honoré dans toute la traversée comme un autel où Dieu était présent, servi à genoux par tous ses compagnons, seigneurs ou princes, religieux ou chevaliers, partageant avec l'abbé de Saint-Bertin son saint fardeau, qu'il n'osait garder ni pendant ses repas ni pendant son sommeil.

Le 1er mai de l'an 1149, après la traversée la plus heureuse, il aperçut les côtes de la Flandre.

Tout le peuple, apprenant les succès de son prince et le rare et divin trésor qu'il ramenait, accourut sur son passage. La foule immense se prosterna à la vue du sang de Notre-Seigneur. Le comte se dirigea vers

 Bruges , monté sur un cheval blanc que conduisaient par la bride deux religieux marchant les pieds nus. Tout le clergé suivait en procession. Le sang de F Homme-Dieu fut reçu à Bruges le 3 mai, au son de toutes les cloches, et déposé dans l'église de SaintBasile. Des chanoines furent institués pour le garder; et une procession de fête fut établie à perpétuité ce jour-là, afin de conserver la mémoire d'un si grand événement et d'honorer dignement un souvenir si sacré '. _ * Pendant cet autre voyage de Thierry, le comte Baudouin de Hainaut, bravant l'éclatante protection que le Saint-Siège accordait aux princes croisés, avait profité peu honorablement de l'absence du comte de Flandre pour envahir quelques portions de ses États. Il était entré à la tête d'une armée dans le quartier d'Arras, brûlant et détruisant tout ce qu'il trouvait en son chemin. La comtesse Sybille, indignée, avait levé des troupes et les avait envoyées dans le Hainaut , avec mission de le dévaster. Cette guerre , commencée d'une façon si cruelle, eût pu avoir des suites horribles , si l'évêque de Reims Samson ne se fût interposé dans le conflit. 11 avait obtenu des deux partis une trêve de six mois. Elle allait expirer, quand Thierry d'Alsace reparut en Flandre. Son premier soin fut de venger l'insulte que le comte de Hainaut avait faite à son pays. Selon les mœurs du temps , il ravagea les états de Baudouin IV et lui Cl offrir la bataille. Baudouin , redoutant le prince 1 Voyez, dans les douze Convives du chanoine de Tours , la légende intitulée Marie-Thérèse à Bruges. Digitized by Google

Bruges, monté sur un cheval blanc que conduisaient par la bride deux religieux marchant les pieds nus. Tout le clergé suivait en procession. Le sang de l'Homme-Dieu fut reçu à Bruges le 3 mai, au son de toutes les cloches, et déposé dans l'église de Saint-Basile. Des chanoines furent institués pour le garder; et une procession de fête fut établie à perpétuité ce jour-là, afin de conserver la mémoire d'un si grand événement et d'honorer dignement un souvenir si sacré [1].

Pendant cet autre voyage de Thierry, le comte Baudouin de Hainaut, bravant l'éclatante protection que le Saint-Siége accordait aux princes croisés, avait profité peu honorablement de l'absence du comte de Flandre pour envahir quelques portions de ses États. Il était entré à la tête d'une armée dans le quartier d'Arras, brûlant et détruisant tout ce qu'il trouvait en son chemin. La comtesse Sybille, indignée, avait levé des troupes et les avait envoyées dans le Hainaut, avec mission de le dévaster. Cette guerre, commencée d'une façon si cruelle, eût pu avoir des suites horribles, si l'évêque de Reims Samson ne se fût interposé dans le conflit. Il avait obtenu des deux partis une trève de six mois. Elle allait expirer, quand Thierry d'Alsace reparut en Flandre.

Son premier soin fut de venger l'insulte que le comte de Hainaut avait faite à son pays. Selon les mœurs du temps, il ravagea les états de Baudouin IV et lui fit offrir la bataille. Baudouin, redoutant le prince

[1] Voyez, dans les *douze Convives du chanoine de Tours*, la légende intitulée *Marie-Thérèse à Bruges.*

166 CROISADE DE PORTUGAL. croisé, n'osa venir contre lui qu’avec le secours de Henri de Leyen, prince des Liégeois, et de Henril’ Aveugle, comte de Namur. Une bataille se livra, dans laquelle il y eut , dit Oudegherst ', tant d’un côté que de l’autre, beaucoup de sang répandu. La victoire néanmoins demeura au comte Thierry, qui fit la paix et la consolida en fiançant sa fille Marguerite, encore enfant , à l’héritier du Hainaut, et en mariant sa sœur Laurette au turbulent comte de Namur. — CHAPITRE XX. CIIOISADF. DF. PO R TIHVA L. Le Dieu que nous invoquions nous a exaucés. Pxaumt 4. La Croisade prôchée par saint Bernard produisit d’autres résultats. Le Saint-Siège recommandant aux hommes vaillants non-seulement de délivrer l'Asie, mais d’étendre les bornes de l’Europe chrétienne, les Saxons et les Danois se croisèrent contre les Slaves, toujours païens, en même temps que des expéditions saintes avaient lieu en Espagne, en Sicile, en Portugal. Les Espagnols combattaient toujours les Maures établis parmi eux. Les Siciliens délivraient de jour en jour leur patrie des Sarasins qui en occupaient diverses contrées; ils les poursuivaient jusqu’en Afrique, et remportaient sur eux de fréquentes victoires , — dans 1 Annales de Flandre , cli. 75. Digitized by Google

Digitized b y Google

The text on this page is estimated to be only 26.35% accurate

] • ■ ■ Béton Le Prieurs Moriu).,*‘ài:fujs lmp de ' GodanJ Prise de Lisbonne parles Croisés Digilized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

CROISA l)K. 1)E PORTUGAL. I(i7 !e même temps que les Croisés de la Palestine échouaient devant Damas. Aux bords du Tage, Alphonse I", comte de Portugal, ayant défait cinq rois maures qui tenaient le pays avec des forces imposantes, s'était fait proclamer roi. Il fondait un état dont la durée devait être plus longue que celle du royaume de Jérusalem. Aidé du peuple, dont il assurait les libertés et les franchises, il savait en même temps captiver l'affection des seigneurs. Mais les Maures, quoique battus plusieurs fois par lui , demeuraient toujours , par leur nombre et par les places qu'ils occupaient, dominateurs du Portugal. Son titre de roi n'était encore qu'un mot, si une circonstance due aux Croisades n'était venue le rendre stable et assurer sa couronne. Alphonse cherchait depuis long-temps à s'emparer de Lisbonne, qui était restée au pouvoir des Maures, et que sa situation rendait pour lui d'une haute importance. Il assiégeait cette ville en 1147, avec tous ses chevaliers ; plusieurs mois d'efforts n'avaient produit que des échecs complets ; à chaque assaut , les Portugais repoussés perdaient courage; enfin, lorsqu'ils apprirent qu'une flotte des Croisés, qui allaient en Orient, venait d'être amenée par les vents dans les bouches du Tage ; — Alphonse courut à leur rencontre. — C'est Dieu même qui vous a conduits, dit-il aux soldats de la Croix. Les Infidèles , que vous allez chercher en Asie, sont là sous vos yeux. C'est ici une terre qu'il faut aussi délivrer. Aidez-nous, frères; vous fonderez un noble royaume; vous purgerez une Digitized by Google

le même temps que les Croisés de la Palestine échouaient devant Damas.

Aux bords du Tage, Alphonse Ier, comte de Portugal, ayant défait cinq rois maures qui tenaient le pays avec des forces imposantes, s'était fait proclamer roi. Il fondait un état dont la durée devait être plus longue que celle du royaume de Jérusalem. Aidé du peuple, dont il assurait les libertés et les franchises, il savait en même temps captiver l'affection des seigneurs. Mais les Maures, quoique battus plusieurs fois par lui, demeuraient toujours, par leur nombre et par les places qu'ils occupaient, dominateurs du Portugal. Son titre de roi n'était encore qu'un mot, si une circonstance due aux Croisades n'était venue le rendre stable et assurer sa couronne.

Alphonse cherchait depuis long-temps à s'emparer de Lisbonne, qui était restée au pouvoir des Maures, et que sa situation rendait pour lui d'une haute importance. Il assiégeait cette ville en 1147, avec tous ses chevaliers; plusieurs mois d'efforts n'avaient produit que des échecs complets; à chaque assaut, les Portugais repoussés perdaient courage; enfin, lorsqu'ils apprirent qu'une flotte des Croisés, qui allaient en Orient, venait d'être amenée par les vents dans les bouches du Tage; — Alphonse courut à leur rencontre.

— C'est Dieu même qui vous a conduits, dit-il aux soldats de la Croix. Les Infidèles, que vous allez chercher en Asie, sont là sous vos yeux. C'est ici une terre qu'il faut aussi délivrer. Aidez-nous, frères; vous fonderez un noble royaume; vous purgerez une

 patrie chrétienne , et de riches possessions récompenseront votre valeur. Ces Croisés étaient composés surtout de Français, de Flamands et de Brabançons , qui allaient rejoindre Louis VII et Thierry d'Alsace. Arnulphe, comte d'Arschot et sénéchal de Brabant, était un de leurs chefs. Arnoul, le prédicateur flamand, était avec lui. — Puisque les ennemis de la Croix sont ici , dit-il , c'est Dieu qui vous les livre. Les Croisés débarquèrent donc et se joignirent au roi de Portugal. Le siège de Lisbonne fut repris avec une grande vigueur ; et malgré la résistance furieuse des Maures , après quatre mois d'assauts et d'attaques, la ville fut emportée et la garnison passée au fil de l'épée. Les autres places que retenaient les Sarasins leur furent enlevées rapidement. Le Portugal entier se soumit au roi Alphonse, qui ne se montra pas ingrat. Il donna aux Croisés plusieurs villes, et beaucoup de ces vaillants auxiliaires se fixèrent dans son jeune royaume, croyant avoir assez fait pour la défense de la Croix. CHAPITRE XXL SUITE DE LA DEUXIÈME CROISADE. Domine...., desidero tuus perpétue permancre. De Imitât. Ckrisli , lib. IV, cap. 9. A côté des plus illustres guerriers de cette époque brille toujours Thierry d'Alsace, qui, se consacrant Digitized by Google

patrie chrétienne, et de riches possessions récompenseront votre valeur.

Ces Croisés étaient composés surtout de Français, de Flamands et de Brabançons, qui allaient rejoindre Louis VII et Thierry d'Alsace. Arnulphe, comte d'Arschot et sénéchal de Brabant, était un de leurs chefs. Arnoul, le prédicateur flamand, était avec lui.

— Puisque les ennemis de la Croix sont ici, dit-il, c'est Dieu qui vous les livre.

Les Croisés débarquèrent donc et se joignirent au roi de Portugal. Le siége de Lisbonne fut repris avec une grande vigueur; et malgré la résistance furieuse des Maures, après quatre mois d'assauts et d'attaques, la ville fut emportée et la garnison passée au fil de l'épée.

Les autres places que retenaient les Sarasins leur furent enlevées rapidement. Le Portugal entier se soumit au roi Alphonse, qui ne se montra pas ingrat. Il donna aux Croisés plusieurs villes, et beaucoup de ces vaillants auxiliaires se fixèrent dans son jeune royaume, croyant avoir assez fait pour la défense de la Croix.

CHAPITRE XXI.

SUITE DE LA DEUXIÈME CROISADE.

Domine...., desidero tuus perpetue permanere.
De Imitat. Christi, lib. IV, cap. 9.

A côté des plus illustres guerriers de cette époque brille toujours Thierry d'Alsace, qui, se consacrant

SUITE DE LA DEUXIÈME CROISADE. If»!> uniquement à la sainte cause de la Croisade , s'occupait des préparatifs d'un troisième pèlerinage armé en Terre-Sainte. Ayant fait reconnaître Philippe d'Alsace, son fils, comte souverain de Flandre, et l'ayant investi de la souveraineté , par une sorte d'abdication , en l'année 1157, il reprit le chemin de la Palestine avec une petite armée. 11 emmenait Sybille , sa femme chérie , qui brûlait du désir de revoir son frère , le roi de Jérusalem. Thierry débarqua en Asie au port de Béryte'. Son arrivée parut une faveur signalée de la Providence. Depuis son départ de la Terre-Sainte , les Croisés (en 1 1 55), après des efforts inouïs, avaient pris Ascalon ; mais ensuite ils n'avaient éprouvé que des revers. Le roi de Jérusalem venait d'être battu par Nonreddin , l'un des plus habiles chefs de l'Orient , et son armée avait été détruite près du fort de Séphet : le grand maître des Templiers et la plupart des seigneurs de la Palestine étaient prisonniers à Damas. Depuis deux ans , Baudouin III avait épousé une nièce de l'empereur Manuel. On avait espéré que cette alliance amènerait au jeune royaume les secours des Grecs. Mais ces secours ne venaient pas. L'arrivée de Thierry releva le cœur des chrétiens. Baudouin III marcha aussitôt contre ses ennemis. Il défit à son tour les Infidèles, dans le comté de Tripoli et dans la principauté d'Antioche. 11 repoussa Noureddin et alla mettre le siège devant Césarée. Cette ville était vaillamment défendue; le comte de Flandre 1 Aujourd'hui Beyrouth. Digitlzed by Google

uniquement à la sainte cause de la Croisade, s'occupait des préparatifs d'un troisième pèlerinage armé en Terre-Sainte. Ayant fait reconnaître Philippe d'Alsace, son fils, comte souverain de Flandre, et l'ayant investi de la souveraineté, par une sorte d'abdication, en l'année 1157, il reprit le chemin de la Palestine avec une petite armée. Il emmenait Sybille, sa femme chérie, qui brûlait du désir de revoir son frère, le roi de Jérusalem.

Thierry débarqua en Asie au port de Béryte[1]. Son arrivée parut une faveur signalée de la Providence. Depuis son départ de la Terre-Sainte, les Croisés (en 1153), après des efforts inouïs, avaient pris Ascalon; mais ensuite ils n'avaient éprouvé que des revers. Le roi de Jérusalem venait d'être battu par Noureddin, l'un des plus habiles chefs de l'Orient, et son armée avait été détruite près du fort de Séphet : le grand maître des Templiers et la plupart des seigneurs de la Palestine étaient prisonniers à Damas.

Depuis deux ans, Baudouin III avait épousé une nièce de l'empereur Manuel. On avait espéré que cette alliance amènerait au jeune royaume les secours des Grecs. Mais ces secours ne venaient pas. L'arrivée de Thierry releva le cœur des chrétiens.

Baudouin III marcha aussitôt contre ses ennemis. Il défit à son tour les Infidèles, dans le comté de Tripoli et dans la principauté d'Antioche. Il repoussa Noureddin et alla mettre le siége devant Césarée. Cette ville était vaillamment défendue; le comte de Flandre

[1] Aujourd'hui Beyrouth.

 la prit cependant ; et il fut décidé que la principauté lui ea serait donnée, pour prix de ses services et de son courage. Thierry consentait à la tenir sous la suzeraineté de Baudouin, son beau-frère. Mais les seigneurs rivaux, jaloux encore de l'éclat que cette autre investiture allait jeter sur le prince flamand, prétendirent que Césarée dépendait d'Antioche, et que par conséquent le devoir féodal la soumettait au prince de cette ville. Thierry répondit qu'il n'avait jamais fait hommage qu'à des rois. Il aima mieux renoncer à Césarée que de la tenir en arrière-fief, et d'être ainsi le vassal d'un vassal Ces circonstances ne l'empêchèrent pas de continuer à servir la cause de la Croix. On lui dut la prise de la forteresse de Harenc et la défaite du sultan de Damas qui , ayant traversé le Liban pour surprendre les chrétiens, fut battu dans une sanglante mêlée, entre le lac de Génesareth et le Jourdain. Après avoir réparé ainsi la honte des armées chrétiennes , et affermi de nouveau , pour un peu de temps du moins, le trône de Baudouin III , Thierry d'Alsace laissa en Palestine sa femme Sybille-, qui embrassa la vie religieuse au monastère de Saint-Lazare; et il s'en revint encore en Europe, où il espérait lever de nouvelles troupes : il y rentra en H 59, n'ayant plus d'autre soin en ce monde que d'exciter les chrétiens d'Occident à voler au secours de leurs frères d'Asie. En 1 1 63 , il retourna à Jérusalem. Baudouin III était mort regretté : son frère Amaury lui succédait; et la décadence du trône de Jérusalem accélérait sa mar1 Guillaume de Tyr, liv. XVIII, chap. xvm. Digitized by Google

la prit cependant ; et il fut décidé que la principauté lui en serait donnée, pour prix de ses services et de son courage. Thierry consentait à la tenir sous la suzeraineté de Baudouin, son beau-frère. Mais les seigneurs rivaux, jaloux encore de l'éclat que cette autre investiture allait jeter sur le prince flamand, prétendirent que Césarée dépendait d'Antioche, et que par conséquent le devoir féodal la soumettait au prince de cette ville. Thierry répondit qu'il n'avait jamais fait hommage qu'à des rois. Il aima mieux renoncer à Césarée que de la tenir en arrière-fief, et d'être ainsi le vassal d'un vassal [1].

Ces circonstances ne l'empêchèrent pas de continuer à servir la cause de la Croix. On lui dut la prise de la forteresse de Harenc et la défaite du sultan de Damas qui, ayant traversé le Liban pour surprendre les chrétiens, fut battu dans une sanglante mêlée, entre le lac de Génesareth et le Jourdain.

Après avoir réparé ainsi la honte des armées chrétiennes, et affermi de nouveau, pour un peu de temps du moins, le trône de Baudouin III, Thierry d'Alsace laissa en Palestine sa femme Sybille, qui embrassa la vie religieuse au monastère de Saint-Lazare ; et il s'en revint encore en Europe, où il espérait lever de nouvelles troupes : il y rentra en 1159, n'ayant plus d'autre soin en ce monde que d'exciter les chrétiens d'Occident à voler au secours de leurs frères d'Asie.

En 1163, il retourna à Jérusalem. Baudouin III était mort regretté : son frère Amaury lui succédait ; et la décadence du trône de Jérusalem accélérait sa mar-

[1] Guillaume de Tyr, liv. XVIII, chap. XVIII.

SUITE DE LA DEUXIEME CROISADE. 171 die. Noureddin venait d'enlever au nouveau Roi quelques forteresses et de faire prisonnier le prince d'Antioche, le comte de Tripoli et plusieurs autres chefs chrétiens. Thierry arriva, comme la dernière fois, à la joie de tout le peuple '. Mais malgré les nouveaux secours qu'il amenait, Amaury eut la douleur de se voir enlever la ville de Panéas, située au pied du Liban. Il est vrai que , à l'exception de Thierry, la plupart des princes de l'Europe avaient abandonné l'Asie chrétienne. Quoiqu'il n'eût que soixante-trois ans, épuisé par les longues fatigues, le comte de Flandre n'était plus que le Nestor des combats. On ne cite de lui dans ce quatrième voyage aucun coup de lance éclatant. Sa sagesse et son autorité cicatrisèrent seules les plaies d'Antioche, obtinrent de Noureddin la liberté du prince de cette ville , et ramenèreut quelques jours de sécurité en Palestine. Il reprit , pour la dernière fois, en 1 1 6ü , le chemin de la Flandre, où son fils et son peuple le reçurent comme un saint. Il se retira à l'abbaye de Guasline, pour se préparer à la mort. Lorsqu'il la sentit qui déjà le saisissait , il se fit porter à Gravelines , qu'il avait bûlie vingt ans auparavant. Là, il fit venir ses enfants et leur dit : — Je m'en vais encore; mais cette fois je ne reviendrai plus en Flandre. Souvenez-vous de moi. Restez soumis à Dieu ; soyez justes et doux pour vos sujets , et notre maison prospérera \ 1 Michaud, Histoire îles Croisades, liv. VU. * Dé celle maison descend la famille impériale d'Anlriche. Digitized b y Google

che. Noureddin venait d'enlever au nouveau Roi quelques forteresses et de faire prisonnier le prince d'Antioche, le comte de Tripoli et plusieurs autres chefs chrétiens. Thierry arriva, comme la dernière fois, à la joie de tout le peuple [1]. Mais malgré les nouveaux secours qu'il amenait, Amaury eut la douleur de se voir enlever la ville de Panéas, située au pied du Liban. Il est vrai que, à l'exception de Thierry, la plupart des princes de l'Europe avaient abandonné l'Asie chrétienne.

Quoiqu'il n'eût que soixante-trois ans, épuisé par les longues fatigues, le comte de Flandre n'était plus que le Nestor des combats. On ne cite de lui dans ce quatrième voyage aucun coup de lance éclatant. Sa sagesse et son autorité cicatrisèrent seules les plaies d'Antioche, obtinrent de Noureddin la liberté du prince de cette ville, et ramenèrent quelques jours de sécurité en Palestine.

Il reprit, pour la dernière fois, en 1165, le chemin de la Flandre, où son fils et son peuple le reçurent comme un saint. Il se retira à l'abbaye de Guastine, pour se préparer à la mort. Lorsqu'il la sentit qui déjà le saisissait, il se fit porter à Gravelines, qu'il avait bâtie vingt ans auparavant. Là, il fit venir ses enfants et leur dit :

— Je m'en vais encore; mais cette fois je ne reviendrai plus en Flandre. Souvenez-vous de moi. Restez soumis à Dieu; soyez justes et doux pour vos sujets, et notre maison prospérera [2].

[1] Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. VII.

[2] De cette maison descend la famille impériale d'Autriche.

 Après avoir dit ces paroles, il rendit l'esprit, au commencement de l'année 1169, âgé de soixantehuit ans ; il en avait régné quarante. Philippe, son fils, voyant ses états dans le calme, sûr qu'au besoin ils seraient protégés par Baudouin de Hainaut, devenu son beau-frère*, crut qu'il ne pouvait mieux honorer la mémoire de son père vénéré que par une expédition en Palestine : confiant donc la régence de la Flandre à sa sœur Marguerite , qu'il désignait pour son héritière en cas de mort, car il n'avait pas d'enfants d'Élisabeth de Vermandois, son épouse , il prit la Croix en 1173 avec le plus grand appareil, dans l'église de Saint-Pierre deGand. Comme il allait s'embarquer avec ses chevaliers , il lui fallut s'arrêter pour une de ces guerres étroites, mais sanglantes, qui troublaient cette cruelle époque. Robert , prévôt d' Aire et chancelier de Flandre, homme qui devait sa fortune à Philippe , dont il était le favori, ayant été nommé évêque de Cambrai , et s'en allant prendre possession de son diocèse , fut assassiné auprès de Condé par les satellites de Jacques d'Avesnes, seigneur très- puissant du Hainaut, qu'il avait offensé. Au bruit de ce meurtre , le comte de Flandre , résolu à différer son départ jusqu'à ce qu'il eût vengé son favori, réclama l'aide du comte de Hainaut. Les deux princes, unis dans leur colère, se mirent en marche contre Jacques d'Avesnes. Ils assiégèrent et prirent Condé, qu'ils démantelèrent. Ils allaient dépouiller le vaillant sire d'Avesnes de ses états dans le Hainaut

1 Par son mariage avec Marguerite d'Alsace. Digilized by Google

Après avoir dit ces paroles, il rendit l'esprit, au commencement de l'année 1169, âgé de soixante-huit ans ; il en avait régné quarante.

Philippe, son fils, voyant ses états dans le calme, sûr qu'au besoin ils seraient protégés par Baudouin de Hainaut, devenu son beau-frère[1], crut qu'il ne pouvait mieux honorer la mémoire de son père vénéré que par une expédition en Palestine : confiant donc la régence de la Flandre à sa sœur Marguerite, qu'il désignait pour son héritière en cas de mort, car il n'avait pas d'enfants d'Élisabeth de Vermandois, son épouse, il prit la Croix en 1173 avec le plus grand appareil, dans l'église de Saint-Pierre de Gand.

Comme il allait s'embarquer avec ses chevaliers, il lui fallut s'arrêter pour une de ces guerres étroites, mais sanglantes, qui troublaient cette cruelle époque. Robert, prévôt d'Aire et chancelier de Flandre, homme qui devait sa fortune à Philippe, dont il était le favori, ayant été nommé évêque de Cambrai, et s'en allant prendre possession de son diocèse, fut assassiné auprès de Condé par les satellites de Jacques d'Avesnes, seigneur très-puissant du Hainaut, qu'il avait offensé. Au bruit de ce meurtre, le comte de Flandre, résolu à différer son départ jusqu'à ce qu'il eût vengé son favori, réclama l'aide du comte de Hainaut. Les deux princes, unis dans leur colère, se mirent en marche contre Jacques d'Avesnes. Ils assiégèrent et prirent Condé, qu'ils démantelèrent. Ils allaient dépouiller le vaillant sire d'Avesnes de ses états dans le Hainaut

[1] Par son mariage avec Marguerite d'Alsace.

 et dans le Vermandois. L’archevêque de Reims intervint et réussit à réconcilier Jacques avec ses suzerains. Mais dès qu’ils 'se furent retirés, le sire d’Avesnes reprit les armes contre Baudouin de Hainaut. Le comte de Flandre revint au secours de son beau-frère ; les domaines du vassal insolent furent ravagés par le fer et le feu, et ses forteresses prises ou détruites. Alors seulement , comptant sur la paix , Philippe d'Alsace partit pour la Terre-Sainte, au printemps de l’année 1177, avec Rogier, châtelain de Courtrai; Gérard de Tournai ; Robert , avoué de Béthune ; Hugues d’Oisy; Henri, châtelain de Bourbourg; Rasse de Gavre; Henri de Morselle et un grand nombre d'autres seigneurs et barons. 11 emmenait une armée assez nombreuse fournie par toutes les cités. Ainsi, la ville d’Ypres avait envoyé cinq cents Croisés sous la bannière de son châtelain. Tous ces pèlerins armés .s’embarquèrent dans les porls de la Flandre. Les guerriers que conduisait Philippe débarquèrent à Ptolémaïs ou Saint-Jean-d’Acre, au mois d’août 1 177. Ils furent reçus par les chrétiens de la Palestine avec les plus vives démonstrations de joie. On n’avait pas oublié Thierry d’Alsace. Le roi Amaury était mort; son fils Baudouin IV régnait à Jérusalem. Mais ce prince était à peine en âge de gouverner (il avait dix-sept ans). Dévoré par une lèpre affreuse, qui lui a laissé le triste surnom du Roi lépreux, il ne pouvait régner que de nom. Effrayé par les armes menaçantes de Saladin, Soudan d'Égypte , alors le plus redoutable ennemi des chrétiens , Digitized by Google

 plein de vénération ponr le fils de Thierry, et connaissant trop son malheureux état , le jeune roi offrit à Philippe l'administration du royaume de Palestine. Le comte de Flandre refusa ces honneurs, disant qu'il était venu pour obéir et non pour commander, pour combattre les Infidèles et non pour gouverner la TerreSainte. Ce fut Raymond , comte de Tripoli, quatrième descendant de l'héroïque Raymond de Saint-Gilles , le compagnon de Godefroid , qui accepta cette régence. Les chrétiens rêvaient une grande expédition en Égypte; ils l'avaient déjà tentée et n'avaient essuyé de ce côté-là que des revers. On offrit au comte de Fkmdre le commandement général des armées, dans la guerre qu'on voulait entreprendre; Philippe le refusa aussi; il désapprouva l'expédition, comme s'il eût prévu les désastres dont l'Égypte était le foyer pour les soldats de la Croix. 11 pensa avec sagesse qu'il fallait garder une conquête mal assurée avant de chercher à l'étendre; et, en effet, bientôt on apprit' que Saladin amenait une armée formidable sur là Palestine. La flamme sur son passage dévastait les hameaux et les bourgs; les chrétiens fuyaient partout devant lui. Baudouin IV, tremblant, s'enferma dans Ascalon. Saladin , qui déjà partageait à- ses émirs les villes de la Terre-Sainte, vint assiéger les Croisés. -Suivant le conseil de Philippe , dans une circonstance aussi décisive, les chrétiens firent une sortie ', livrèrent bataille et défirent les Musulmans, dans les mêmes plaines où Godefroid de Bouillon les avait battus déjà. La vraie Digitized by Google

plein de vénération pour le fils de Thierry, et connaissant trop son malheureux état, le jeune roi offrit à Philippe l'administration du royaume de Palestine. Le comte de Flandre refusa ces honneurs, disant qu'il était venu pour obéir et non pour commander, pour combattre les Infidèles et non pour gouverner la Terre-Sainte.

Ce fut Raymond, comte de Tripoli, quatrième descendant de l'héroïque Raymond de Saint-Gilles, le compagnon de Godefroid, qui accepta cette régence.

Les chrétiens rêvaient une grande expédition en Égypte; ils l'avaient déjà tentée et n'avaient essuyé de ce côté-là que des revers. On offrit au comte de Flandre le commandement général des armées, dans la guerre qu'on voulait entreprendre; Philippe le refusa aussi; il désapprouva l'expédition, comme s'il eût prévu les désastres dont l'Égypte était le foyer pour les soldats de la Croix. Il pensa avec sagesse qu'il fallait garder une conquête mal assurée avant de chercher à l'étendre; et, en effet, bientôt on apprit que Saladin amenait une armée formidable sur la Palestine. La flamme sur son passage dévastait les hameaux et les bourgs; les chrétiens fuyaient partout devant lui.

Baudouin IV, tremblant, s'enferma dans Ascalon. Saladin, qui déjà partageait à ses émirs les villes de la Terre-Sainte, vint assiéger les Croisés. Suivant le conseil de Philippe, dans une circonstance aussi décisive, les chrétiens firent une sortie, livrèrent bataille et défirent les Musulmans, dans les mêmes plaines où Godefroid de Bouillon les avait battus déjà. La vraie

encore l'étendard des chevaliers , dans cette journée signalée par de grandes prouesses : Saladin fut mis en pleine déroute ; son armée entièrement exterminée, et lui-même obligé de s'enfuir seul et sans escorte sur un chameau, à travers le désert. Après cette victoire, Philippe, ayant eu quelques différends avec les Jempliers , dont on pouvait prévoir déjà les tendances despotiques, se joignit à Bohémond IV, prince d' Antioche, et alla mettrelesiége devant le fort de Harenc que les Infidèles avaient repris. On voit dans quelques chroniques qu'il battit et dispersa les corps de Sarasins venus au secours de cette place. Mais n'ayant pu l'enlever, attristé du peu d'union qu'il y avait entre les chefs chrétiens de l'Asie, le comte de Flandre jugea promptement qu'il ne pourrait seul sauver la Palestine, et se décida à regagner l'Europe. Il alla faire ses dévotions à Jérusalem, visita le tombeau de Sybille, sa mère, fit ses pàques de l'année 1178 dans l'église du Saint-Sépulcre, et reprit le chemin de ses états. Oudegherst raconte que, dans son voyage de retour, assailli par une nuée de Turcs, il les tailla en pièces, tua de sa main leur chef à la stature énorme, et prit son boucher qui portail le lion de sable en champ d'or ; d'où sont venues, ajoute-t-il, les armoiries des comtes de Flandre. Mais ces armoiries paraissent plus anciennes. Dix aDS plus tard, une nouvelle terrible se répandit dans le monde chrétien ; le pape Urbain III mourut de douleur en la recevant. Le ro\aume de Codefroid de
Digitized by Google

croix était encore l'étendard des chevaliers, dans cette journée signalée par de grandes prouesses : Saladin fut mis en pleine déroute; son armée entièrement exterminée, et lui-même obligé de s'enfuir seul et sans escorte sur un chameau, à travers le désert.

Après cette victoire, Philippe, ayant eu quelques différends avec les Templiers, dont on pouvait prévoir déjà les tendances despotiques, se joignit à Bohémond IV, prince d'Antioche, et alla mettre le siége devant le fort de Harenc que les Infidèles avaient repris. On voit dans quelques chroniques qu'il battit et dispersa les corps de Sarasins venus au secours de cette place. Mais n'ayant pu l'enlever, attristé du peu d'union qu'il y avait entre les chefs chrétiens de l'Asie, le comte de Flandre jugea promptement qu'il ne pourrait seul sauver la Palestine, et se décida à regagner l'Europe. Il alla faire ses dévotions à Jérusalem, visita le tombeau de Sybille, sa mère, fit ses pâques de l'année 1178 dans l'église du Saint-Sépulcre, et reprit le chemin de ses états.

Oudegherst raconte que, dans son voyage de retour, assailli par une nuée de Turcs, il les tailla en pièces, tua de sa main leur chef à la stature énorme, et prit son bouclier qui portait le lion de sable en champ d'or; d'où sont venues, ajoute-t-il, les armoiries des comtes de Flandre.

Mais ces armoiries paraissent plus anciennes.

Dix ans plus tard, une nouvelle terrible se répandit dans le monde chrétien; le pape Urbain III mourut de douleur en la recevant. Le royaume de Godefroid de

176 SUITE UE LA DEUXIÈME CROISADE. Bouillon n’existait plus. Jérusalem, prise par Saladin, était retombée au pouvoir des Infidèles. Et tandis que quelques petits souverains sauvages s’épuisaient encore en guerres odieuses de chrétiens à chrétiens, — les princes au noble cœur, déposant toutes leurs rancunes, — Philippe-Auguste, Richard Cœurde-Lion , Philippe d’Alsace, Henri de Brabant, et l’élite de la chevalerie ne s’occupaient que de voler au secours de la Palestine. C'était la troisième Croisade. Digilized by Google

Bouillon n'existait plus. Jérusalem, prise par Saladin, était retombée au pouvoir des Infidèles.

Et tandis que quelques petits souverains sauvages s'épuisaient encore en guerres odieuses de chrétiens à chrétiens, — les princes au noble cœur, déposant toutes leurs rancunes, — Philippe-Auguste, Richard Cœur-de-Lion, Philippe d'Alsace, Henri de Brabant, et l'élite de la chevalerie ne s'occupaient que de voler au secours de la Palestine.

C'était la troisième Croisade.

LA CHRONIQUE DU COMTE CHARLES-LE-BON. SCÈNES D'HISTOIRE ET DE MOEURS AU DOUZIÈME SIÈCLE. I. J'écris ce que j'ai tu. Tallemast. Charles-le-Bon ou le Saint, qui régnait sur la Flandre à celte époque agitée, fait une sorte de contraste avec les princes emportés de son temps. La vie de ce souverain a été écrite par Gualbert , notaire à Bruges , témoin oculaire des événements qu'il raconte. Ce document précieux nous a été conservé par les Bollandisles. Nous croyons devoir en donner ici l'abrégé textuel , comme une peinture exacte d'un siècle que nous connaissons trop peu *. ■» ' Nous nous sommes aidés, pour le travail qui suit, du volume publié par MM. Delepierre et Perneel, sous le titre d'IIistoire du règne de Charles-le-Bon. Bruxelles, 1830. Nous avons dù faire des transpositions pour ramener quelque méthode dans le récit un peu décousu du bon Gualbert. 12 Digitized by Google

478 LA CHRONIQUE Me préparant à écrire la vie de Charles-le-Bon, ce grand prince, je n'ai cherché, — dit le narrateur,— ni le style étincelant, ni les ornements de l'éloquence. Tai tâché uniquement d'être vrai dans mon récit. Quand j'eus la première idée de composer cet ouvrage, notre pays était si troublé, que mon esprit flottait sur la manière dont je devais écrire ; car tout le monde tremblait. Une étincelle de charité m'enflamma et me donna la force de parler avec liberté. Si on critique des formes qui sont dues au désordre, peu m'importe! Ce qui me rassure, c'est que la vérité de ce que j'écris est connue de tous, mes concitoyens ayant été exposés aux mêmes dangers que moi. Je recommande cet écrit à nos descendants. Lorsqu'ils liront ce qui est arrivé de nos jours, ils apprendront à ne pas mépriser et surtout à ne pas livrer à la mort les puissants de la terre, qui nous ont été donnés pour chefs par la volonté divine. Charles était fils de Knut ou Canutus (quatrième du nom) , roi de Danemark ; sa mère était du sang des comtes de Flandre. Les meilleurs et les plus puissants chefs qui aient existé depuis l'établissement du Christianisme en France, dans l'Empire, en Danemark et en Flandre, avaient été ses aïeux. Dès son enfance, il fut élevé parmi nous ; il acquit à la fois la force de l'âme et celle du corps, et montra les généreuses qualités des nobles personnages de qui il descendait. Il fit avec éclat ses premières armes , combattit les Normands , prit la Croix , et ne revint de Jérusalem qu'après avoir reçu maintes blessures en se mesurant contre les Sarasins. • Le grand renom qu'il obtint

par Digitized by Google

Me préparant à écrire la vie de Charles-le-Bon, ce grand prince, je n'ai cherché, — dit le narrateur, — ni le style étincelant, ni les ornements de l'éloquence. J'ai tâché uniquement d'être vrai dans mon récit.

Quand j'eus la première idée de composer cet ouvrage, notre pays était si troublé, que mon esprit flottait sur la manière dont je devais écrire ; car tout le monde tremblait. Une étincelle de charité m'enflamma et me donna la force de parler avec liberté. Si on critique des formes qui sont dues au désordre, peu m'importe ! Ce qui me rassure, c'est que la vérité de ce que j'écris est connue de tous, mes concitoyens ayant été exposés aux mêmes dangers que moi.

Je recommande cet écrit à nos descendants. Lorsqu'ils liront ce qui est arrivé de nos jours, ils apprendront à ne pas mépriser et surtout à ne pas livrer à la mort les puissants de la terre, qui nous ont été donnés pour chefs par la volonté divine.

Charles était fils de Knut ou Canutus (quatrième du nom), roi de Danemark ; sa mère était du sang des comtes de Flandre. Les meilleurs et les plus puissants chefs qui aient existé depuis l'établissement du Christianisme en France, dans l'Empire, en Danemark et en Flandre, avaient été ses aïeux. Dès son enfance, il fut élevé parmi nous ; il acquit à la fois la force de l'âme et celle du corps, et montra les généreuses qualités des nobles personnages de qui il descendait.

Il fit avec éclat ses premières armes, combattit les Normands, prit la Croix, et ne revint de Jérusalem qu'après avoir reçu maintes blessures en se mesurant contre les Sarasins. Le grand renom qu'il obtint par

DE CHARLES-LE-BON. 179 ses faits d’armes fut cause que les chevaliers de la Flandre témoignèrent plusieurs fois Tardent désir de l’avoir pour prince. C’est pourquoi le jeune et trèsvaillant comte Baudouin VII ' le choisit en mourant pour son héritier et le recommanda à la foi et à la fidélité des grands. — (Année IH9.) Charles commença par disposer toutes les choses à la paix ; il remit en vigueur les droits et les lois du pays ; et dès la quatrième année de son administration, la tranquillité s’était rétablie partout avec le bienêtre dans le comté florissant. Voyant que cet état de paix plaisait à tout le monde, il ordonna que, dans toute l’étendue de ses états , nul désormais , hors des camps , ne pourrait marcher armé dans les lieux publics, comme c’était l’usage auparavant. Ceux qui violaient cette loi devaient être châtiés par leurs propres armes. Dès lors les arcs, les flèches, les glaives de toute espèce ne furent plus portés sur les places et dans les rues. Il en résulta que les citoyens rassurés s'en rapportèrent aux lois et à la justice, et qu’on se remit à étudier les arts et les sciences. La rhétorique commença à former des disciples qui pouvaient ou déployer une nerveuse éloquence devant les juges, ou séduire l’ennemi par des paroles fleuries et des discours brillants. Mais les Fidèles s’abandonnèrent avec trop peu de réserve à ces agréments trompeurs ; et Dieu , 1 Voyez sur Baudouin VII , dans les IJgendes dts sept péchés capitaux, la Légende du cheval de l’huissier et les duels d’Ypres, et, dans les Légendes des commandements de Dieu, la Légende du Watergrave. * * 12. Digitized by Google

ses faits d'armes fut cause que les chevaliers de la Flandre témoignèrent plusieurs fois l'ardent désir de l'avoir pour prince. C'est pourquoi le jeune et très-vaillant comte Baudouin VII [1] le choisit en mourant pour son héritier et le recommanda à la foi et à la fidélité des grands. — (Année 1119.)

Charles commença par disposer toutes les choses à la paix; il remit en vigueur les droits et les lois du pays; et dès la quatrième année de son administration, la tranquillité s'était rétablie partout avec le bien-être dans le comté florissant. Voyant que cet état de paix plaisait à tout le monde, il ordonna que, dans toute l'étendue de ses états, nul désormais, hors des camps, ne pourrait marcher armé dans les lieux publics, comme c'était l'usage auparavant. Ceux qui violaient cette loi devaient être châtiés par leurs propres armes.

Dès lors les arcs, les flèches, les glaives de toute espèce ne furent plus portés sur les places et dans les rues. Il en résulta que les citoyens rassurés s'en rapportèrent aux lois et à la justice, et qu'on se remit à étudier les arts et les sciences. La rhétorique commença à former des disciples qui pouvaient ou déployer une nerveuse éloquence devant les juges, ou séduire l'ennemi par des paroles fleuries et des discours brillants. Mais les Fidèles s'abandonnèrent avec trop peu de réserve à ces agréments trompeurs; et Dieu,

[1] Voyez sur Baudouin VII, dans les *Légendes des sept péchés capitaux*, la Légende du cheval de l'huissier et les duels d'Ypres, et, dans les *Légendes des commandements de Dieu*, la Légende du Watergrave.

180 LA CHRONIQUE pour châtier ceux qui habitaient uotre pays, envoya deux fléaux, la famine et la peste. Un signe céleste les avait annoncés. L'an de Notre-Seigneur \ \ 24, au mois d'août, vers la neuvième heure du jour, il y eut une éclipse de soleil. Le disque de cet astre fut traversé par une tache obscure qui alla de l'orient à l'occident. Une famine subite ne tarda pas à suivre ce présage; elle frappa le seigneur et le serf ; une grande mortalité s'y joignit. L'extrême rareté des vivres fil que ceux qui en trouvaient l'occasion mangeaient, en un seul repas , ce qu'auparavant ils auraient consommé en plusieurs jours. Ceux-là mouraient étouffés; d'autres enflaient et sentaient leur estomac se fermer. On rencontrait de toutes parts des moribonds. Dans ces calamités, le comte Charles ne songeait qu'à soulager les pauvres, distribuant partout des aumônes. A Bruges , il nourrissait chaque jour cent personnes ; et il avait pris ses mesures pour que la même chose se fît dans ses autres villes. En même temps il rendit un édit qui enjoignait à tous ceux qui ensemençaient deux mesures de terre, de semer dans l'une des fèves et des pois, parce que, ce genre de légumes étant plus précoce , le peuple en serait soulagé plus tôt. Il défendit de brasser de la bière pendant la disette et voulut qu'on fît du pain avec l'avoine. Il fit distribuer aux malheureux des chemises , des tuniques , des peaux, des bonnets, des culottes, des souliers et des chausses. Après ces bonnes œuvres, il se rendait tous les jours à l'église , se mettait en prières et chantait des psaumes. L'empereur Henri V mourut alors (ent 1 25, à Utrecht) , Digitized by Google

pour châtier ceux qui habitaient notre pays, envoya deux fléaux, la famine et la peste. Un signe céleste les avait annoncés. L'an de Notre-Seigneur 1124, au mois d'août, vers la neuvième heure du jour, il y eut une éclipse de soleil. Le disque de cet astre fut traversé par une tache obscure qui alla de l'orient à l'occident. Une famine subite ne tarda pas à suivre ce présage; elle frappa le seigneur et le serf; une grande mortalité s'y joignit. L'extrême rareté des vivres fit que ceux qui en trouvaient l'occasion mangeaient, en un seul repas, ce qu'auparavant ils auraient consommé en plusieurs jours. Ceux-là mouraient étouffés; d'autres enflaient et sentaient leur estomac se fermer. On rencontrait de toutes parts des moribonds.

Dans ces calamités, le comte Charles ne songeait qu'à soulager les pauvres, distribuant partout des aumônes. A Bruges, il nourrissait chaque jour cent personnes; et il avait pris ses mesures pour que la même chose se fît dans ses autres villes. En même temps il rendit un édit qui enjoignait à tous ceux qui ensemençaient deux mesures de terre, de semer dans l'une des fèves et des pois, parce que, ce genre de légumes étant plus précoce, le peuple en serait soulagé plus tôt. Il défendit de brasser de la bière pendant la disette et voulut qu'on fît du pain avec l'avoine. Il fit distribuer aux malheureux des chemises, des tuniques, des peaux, des bonnets, des culottes, des souliers et des chausses. Après ces bonnes œuvres, il se rendait tous les jours à l'église, se mettait en prières et chantait des psaumes.

L'empereur Henri V mourut alors (en 1125, à Utrecht),

DE CHARLES-LE-BON. 18t laissant son empire sans héritier et dans la désolation. Les plus sages , parmi le clergé et le peuple teuton et germain, cherchaient à découvrir un homme qui rehaussât la noblesse de sa naissance par la noblesse que donnent les vertus , afin de lui confier le gouvernement de l'Empire. Ils se réunirent en grand nombre1; et, après un mûr examen, ils envoyèrent àCharles-IeJlon le noble comte Godefroid de Namur, avec le chancelier de l'archevêque de Cologne, pour lui demander solennellement, de la part de tous, et le prier d'accepter les honneurs de l'Empire. Lorsque Charles eut reçu l'ambassade, il tint conseil avec les pairs et les nobles de ses états. Quelques traîtres , qui eussent voulu l'éloigner , l'excitaient à revêtir la dignité impériale, vantant la gloire et la renommée qu'il allait acquérir. Mais le plus grand nombre, voyant en lui un père, se lamentaient au contraire à la seule pensée de son départ , disant que la ruine entière de la patrie était inévitable s'il l'abandonnait. Charles céda au vœu de ces derniers; il remercia les ambassadeurs qui s'en retournèrent très-aliligés. Dans ce même temps , il arriva aussi que, le roi de Jérusalem (Baudouin du Bourg) ayant été fait prisonnier par les Sarasins , l'état , privé de son roi , était dans une grande détresse. Les soldats chrétiens d'ailleurs n'aimaient guère ce roi captif, parce qu'il était avare et qu'il avait mal gouverné le peuple de Dieu. Après avoir délibéré entre eux ; les chefs des Croisés 1 A Mayence; on dit qu'il y avait à celte élection soixante mille voix, princes, ducs, prélats, comtes, margraves, barons et chevaliers.
Digitized by Google

laissant son empire sans héritier et dans la désolation. Les plus sages, parmi le clergé et le peuple teuton et germain, cherchaient à découvrir un homme qui rehaussât la noblesse de sa naissance par la noblesse que donnent les vertus, afin de lui confier le gouvernement de l'Empire. Ils se réunirent en grand nombre[1]; et, après un mûr examen, ils envoyèrent à Charles-le-Bon le noble comte Godefroid de Namur, avec le chancelier de l'archevêque de Cologne, pour lui demander solennellement, de la part de tous, et le prier d'accepter les honneurs de l'Empire.

Lorsque Charles eut reçu l'ambassade, il tint conseil avec les pairs et les nobles de ses états. Quelques traîtres, qui eussent voulu l'éloigner, l'excitaient à revêtir la dignité impériale, vantant la gloire et la renommée qu'il allait acquérir. Mais le plus grand nombre, voyant en lui un père, se lamentaient au contraire à la seule pensée de son départ, disant que la ruine entière de la patrie était inévitable s'il l'abandonnait. Charles céda au vœu de ces derniers; il remercia les ambassadeurs qui s'en retournèrent très-affligés.

Dans ce même temps, il arriva aussi que, le roi de Jérusalem (Baudouin du Bourg) ayant été fait prisonnier par les Sarasins, l'état, privé de son roi, était dans une grande détresse. Les soldats chrétiens d'ailleurs n'aimaient guère ce roi captif, parce qu'il était avare et qu'il avait mal gouverné le peuple de Dieu. Après avoir délibéré entre eux, les chefs des Croisés

[1] A Mayence; on dit qu'il y avait à cette élection soixante mille voix, princes, ducs, prélats, comtes, margraves, barons et chevaliers.

 envoyèrent aussi des lettres au comte Charles, l'invitant à se rendre à Jérusalem , pour recevoir dans la cité sainte la couronne de l'Empire Catholique. Charles, ayant de nouveau pris l'avis de ses fidèles conseillers, refusa encore ce nouvel honneur et ne voulut pas abandonner la Flandre, qui était l'objet de toute sa sollicitude. On ne saurait assez louer cet excellent prince. Il disait souvent qu'il avait appris dans ses voyages combien les pauvres ont de besoins , combien les riches ont d'orgueil, et combien de misères affligent le monde. Courageux dans l'adversité, humble dans la prospérité, il était plein de condescendance pour les malheureux et ne faisait rien d'important sans consulter les hommes sages. La clémence de Dieu nous ayant regardés en pitié , la terre redevint fertile, la famine disparut, les greniers se remplirent de nouveau ; et, l'aboudance étant partout, le Prince se remit à ses plus chers travaux, qui consistaient à ramener l'ordre dans ses états. 11 fit enquérir quels individus étaient nés serfs et quels étaient véritablement libres, ne devant hommage à personne ; car il s'était introduit des confusions. 11 était présent, toutes les fois qu'il le pouvait, aux débats qui s'élevaient sur ces matières ; il faisait droit aux serfs ; mais il revendiquait ceux qu'il trouvait lui appartenir. Le prévôt de Saint-Donal de Bruges, nommé Berlhulf, ses frères Haket et Robert, châtelains dans la même ville, leurs parents Bordsiard, Albert et autres, tâchaient par adresse de se soustraire à l'autorité du Comte dont ils étaient nés serfs; et ils voulaient se faire passer Digitized by Google

envoyèrent aussi des lettres au comte Charles, l'invitant à se rendre à Jérusalem, pour recevoir dans la cité sainte la couronne de l'Empire Catholique. Charles, ayant de nouveau pris l'avis de ses fidèles conseillers, refusa encore ce nouvel honneur et ne voulut pas abandonner la Flandre, qui était l'objet de toute sa sollicitude.

On ne saurait assez louer cet excellent prince. Il disait souvent qu'il avait appris dans ses voyages combien les pauvres ont de besoins, combien les riches ont d'orgueil, et combien de misères affligent le monde. Courageux dans l'adversité, humble dans la prospérité, il était plein de condescendance pour les malheureux et ne faisait rien d'important sans consulter les hommes sages.

La clémence de Dieu nous ayant regardés en pitié, la terre redevint fertile, la famine disparut, les greniers se remplirent de nouveau ; et, l'abondance étant partout, le Prince se remit à ses plus chers travaux, qui consistaient à ramener l'ordre dans ses états. Il fit enquérir quels individus étaient nés serfs et quels étaient véritablement libres, ne devant hommage à personne ; car il s'était introduit des confusions. Il était présent, toutes les fois qu'il le pouvait, aux débats qui s'élevaient sur ces matières ; il faisait droit aux serfs ; mais il revendiquait ceux qu'il trouvait lui appartenir. Le prévôt de Saint-Donat de Bruges, nommé Berthulf, ses frères Haket et Robert, châtelains dans la même ville, leurs parents Bordsiard, Albert et autres, tâchaient par adresse de se soustraire à l'autorité du Comte dont ils étaient nés serfs; et ils voulaient se faire passer

 pour émancipés, à cause de leur richesse et de leur puissance. Ce prévôt était un laïque. Comme Boldran était châtelain à Bruges, vers la fin du règne de Baudouin de Lille, les Flamands reçurent l'ordre de marcher pour une expédition. Boldran s'embarqua sur l'Escaut avec les troupes qu'il conduisait. Il avait auprès de lui Erembald , son homme d'armes et son intime confident. Cet Erembald était un traître qui méditait la mort de son chef. Tandis qu'ils naviguaient sur l'Escaut la nuit vint; on jeta l'ancre en attendant le jour. Le châtelain s'étant avancé au bord du navire pour quelques nécessités , Erembald vint derrière lui , le poussa violemment et le précipita dans le fleuve rapide. Ce forfait s'était commis durant le sommeil de l'équipage, et personne ne savait ce qu'était devenu le châtelain Boldran, qui ne laissait pas d'enfants. — A son retour, Erembald épousa Dedda, la veuve, — instruite du crime ; — et avec les richesses de son maître il acheta sa châtellenie. De ce mariage naquirent le prévôt Berthulf, Haket, Wilfrid Cnop et Lambert Nappin , père de Bordsiard , tous gens qu'on verra dans le complot qui sera bientôt exposé, i Berthulf, vain de son opulence, avait usurpé de force , dans le temple de Dieu irrité , les fonctions de prévôt , supplantant odieusement Ledbert , homme probe et pacifique. Puis on les avait vos , lui et les siens, se conduire en hommes religieux, traitant tout le monde avec égards et considération, comme s'ils eussent voulu faire oublier la source inique de leur pouvoir. Pais, retombant dans sa mauvaise nature, Digitlzed by Google

184 LA CHRONIQUE Berthulf avait trafiqué des prébendes ou bénéfices par une honteuse simonie , et il avait endurci ses parents à tous les crimes. Pendant trente-six ans, ce prévôt fut tellement entraîné tour à tour par les vertus et par les vices, que la chose parait inexplicable. A l'époque où nous sommes , Berthulf, plein d'audace et de présomption, était très-orgueilleux et trèsdur pour le clergé. Il avait coutume, lorsqu'il voyait une personne qu'il ne voulait pas reconnaître , de demander avec hauteur à ceux qui étaient près de lui : Quel est cet homme? Et alors, quand cela lui convenait, il saluait quelquefois la personne. Lorsqu'il avait vendu une prébende , sans respecter , même pour la forme , l'élection canonique , il donnait hardiment l'investiture. Aucun des clercs soumis à son autorité n'osait le critiquer, ni publiquement, ni en secret. Au commencement de l'entrée en fonctions de cet orgueilleux prévôt, il y avait dans l'église de Saint-Donat des ecclésiastiques pieux et instruits qui mettaient un frein à son ambition. Mais après eux, Berthulf fut abandonné à lui-même et à ses passions. Il tâchait, en toute occasion et partout, de pousser ses parents pour augmenter son influence. Élevé de la condition de serf aux plus hautes fonctions, il s'irritait de voir que le Comte songeât à reprendre ses droits ; et, pour conserver la liberté qu'il avait usurpée, il méditait de noirs projets. Ses amis lui ayant conseillé de marier ses nièces, qui avaient été nourries chez lui , à des hommes d'armes libres, il arriva qu'un chevalier, Robert de Racskerck , qui avait épousé l'une d'elles , appela en préDigitized by Google

Berthulf avait trafiqué des prébendes ou bénéfices par une honteuse simonie, et il avait endurci ses parents à tous les crimes.

Pendant trente-six ans, ce prévôt fut tellement entraîné tour à tour par les vertus et par les vices, que la chose paraît inexplicable.

A l'époque où nous sommes, Berthulf, plein d'audace et de présomption, était très-orgueilleux et très-dur pour le clergé. Il avait coutume, lorsqu'il voyait une personne qu'il ne voulait pas reconnaître, de demander avec hauteur à ceux qui étaient près de lui : Quel est cet homme? Et alors, quand cela lui convenait, il saluait quelquefois la personne. Lorsqu'il avait vendu une prébende, sans respecter, même pour la forme, l'élection canonique, il donnait hardiment l'investiture. Aucun des clercs soumis à son autorité n'osait le critiquer, ni publiquement, ni en secret. Au commencement de l'entrée en fonctions de cet orgueilleux prévôt, il y avait dans l'église de Saint-Donat des ecclésiastiques pieux et instruits qui mettaient un frein à son ambition. Mais après eux, Berthulf fut abandonné à lui-même et à ses passions. Il tâchait, en toute occasion et partout, de pousser ses parents pour augmenter son influence. Élevé de la condition de serf aux plus hautes fonctions, il s'irritait de voir que le Comte songeât à reprendre ses droits ; et, pour conserver la liberté qu'il avait usurpée, il méditait de noirs projets.

Ses amis lui ayant conseillé de marier ses nièces, qui avaient été nourries chez lui, à des hommes d'armes libres, il arriva qu'un chevalier, Robert de Racskerck, qui avait épousé l'une d'elles, appela en pré-

DE CHARLES-LE-BON. 185 sence dü Comte un autre homme libre en combat singulier. Celui-ci lui répondit qu'il n'était pas serf pour combattre avec lui. Il faisait allusion à une loi du comté qui statuait qu'un homme libre, après un an de mariage avec une femme qui ne l'était pas, rentrait dans la condition de la femme. Ce chevalier, qui avait cru en se mariant améliorer sa position , se plaignit amèrement de ce que sa femme était cause qu'il avait perdu son état d'homme libre. Le prévôt et les siens furent d'autant plus mortifiés de cet incident que , n'ayant jamais été troublés jusque-là relativement à leur condition native de serfs , qu'on paraissait avoir oubliée , la chose fut malheureusement éveillée à l'occasion de ce duel. Le comte Charles, par le conseil des anciens, ne voulant pas renoncer à ses droits sur cette famille , le prévôt et tous ses parents , par leurs richesses les plus puissants de l'état après le Comte, commencèrent à murmurer. — Ce Charles venu de Danemarck, disaient-ils, ne serait jamais monté au rang de comte, si nous ne l'avions appuyé; et maintenant, — au lieu de se rappeler les services que nous lui avons rendus, — il veut nous réduire en servage ; il demande à ses conseillers d'informer' si nous ne sommes pas des serfs ; mais nous sommes libres ; personne au monde ne nous ôtera cette qualité. Pour conserver la liberté qu'ils s'étaient procurée de fait, ils résolurent de mettre à mort le prince qui la leur contestait. Le moyen d'entamer cette odieuse affaire leur fut fourni par une querelle qui existait entre eux et la famille de Tancmar. Digitized by Google

m LA CHRONIQUE Ce Tancmar, qui était dans la faveur du Comte , vivait bien fortifié dans sa demeure. La famille du prévôt vint l'assiéger, brisa ses portes, coupa ses arbres fruitiers, tua et blessa plusieurs de ses serviteurs. Les parents du prévôt avaient fait ce coup avec cinq cents hommes d'armes. Berthuif n'était point parmi eux; mais, la nuit venue, il les régala tous, leur donna ses instructions et leur distribua de l'argent. Les hommes d'armes , enhardis, se mirent donc à piller les paysans et à enlever les troupeaux. L'épouvante régna dans la campagne. Comme le Comte allait à Ypres , deux cents paysants se portèrent à sa rencontre. Ils faisaient cette démarche avec une sorte de mystère, car ils étaient effrayés. Ils se mirent à genoux , coujurant le Prince de leur accorder sa protection paternelle et de leur faire rendre leurs bestiaux , leurs habits , leur argent et leurs meubles , qui avaient été enlevés par les parents du prévôt, aidés de ceux qui dans leurs querelles leur prêtaient main-forte jour et nuit. Charles, touché de ces plaintes, convoqua ses conseillers , dont quelques-uns étaient de la famille de Berthuif ; il leur demanda par quels châtiments il devait arrêter ces crimes. On lui dit que le plus sûr était de détruire par le feu la maison de Bordsiard , comme centre des brigandages qui désolaient le pays. Le Prince ayant approuvé un tel avis, la maison fut rasée de fond en comble. Dès lors Bordsiard , le prévôt et leurs complices se plaignirent avec tant d'aigreur, et proférèrent des paroles tellement sinistres, que ceux qui aimaient leCointe

Digitized by Google

Ce Tancmar, qui était dans la faveur du Comte, vivait bien fortifié dans sa demeure. La famille du prévôt vint l'assiéger, brisa ses portes, coupa ses arbres fruitiers, tua et blessa plusieurs de ses serviteurs. Les parents du prévôt avaient fait ce coup avec cinq cents hommes d'armes. Berthulf n'était point parmi eux; mais, la nuit venue, il les régala tous, leur donna ses instructions et leur distribua de l'argent.

Les hommes d'armes, enhardis, se mirent donc à piller les paysans et à enlever les troupeaux. L'épouvante régna dans la campagne. Comme le Comte allait à Ypres, deux cents paysants se portèrent à sa rencontre. Ils faisaient cette démarche avec une sorte de mystère, car ils étaient effrayés. Ils se mirent à genoux, conjurant le Prince de leur accorder sa protection paternelle et de leur faire rendre leurs bestiaux, leurs habits, leur argent et leurs meubles, qui avaient été enlevés par les parents du prévôt, aidés de ceux qui dans leurs querelles leur prêtaient main-forte jour et nuit.

Charles, touché de ces plaintes, convoqua ses conseillers, dont quelques-uns étaient de la famille de Berthulf; il leur demanda par quels châtiments il devait arrêter ces crimes. On lui dit que le plus sûr était de détruire par le feu la maison de Bordsiard, comme centre des brigandages qui désolaient le pays. Le Prince ayant approuvé un tel avis, la maison fut rasée de fond en comble.

Dès lors Bordsiard, le prévôt et leurs complices se plaignirent avec tant d'aigreur, et proférèrent des paroles tellement sinistres, que ceux qui aimaient le Comte

 lui conseillèrent de prendre ses précautions contre ces gens-là. Mais le prévôt, dissimulant ses projets, fit conjurer le Prince de le recevoir de nouveau, lui et ses parents, dans son amitié. Charles répondit avec bonté qu'il leur rendrait toute justice, si désormais ils voulaient s'abstenir de rapines. Il offrit même de donner à Bordsiard une maison plus grande que celle qu'il venait de perdre , pourvu qu'il consentît à s'éloigner du voisinage de Tancmar. Les envoyés du prévôt ne demandèrent rien de plus; et comme les serviteurs allaient apporter le vin du départ, ils prièrent le Comte de montrer qu'il était réconcilié, en leur faisant servir (selon les usages de ce temps) son vin d'honneur. Non-seulement le bon Prince accorda cette demande, mais il fit verser si abondamment les vins fins, que les gens du prévôt s'en allèrent à moitié ivres. La famille de Berthulf s'était assemblée pour attendre la réponse que rapporteraient les envoyés. Sans doute qu'ils étaient convenus d'avance de ce qu'ils devaient dire; ils déclarèrent, tout au contraire de ce qui s'était passé, qu'il n'y avait aucune grâce à espérer , ni pour eux, ni pour leurs complices. Là-dessus Bordsiard, Isaac, neveu du prévôt et qui était servant dans la chambre du Comte, Guillaume de Wervick et Ingran d'Esschen, s'enfermèrent dans une grande salle, avec ceux qu'ils voulaient faire entrer dans le complot. Là, Berthulf lui-même veillant à la porte, ils joignirent leurs mains en signe d'alliance et jurèrent la perte du Comte. Ils songèrent ensuite à s'adjoindre le jeune Robert, fils du châtelain et neveu du prévôt; et, sans lui expliquer d'abord leur projet, ils le forcèrent à Digitized by Google

lui conseillèrent de prendre ses précautions contre ces gens-là. Mais le prévôt, dissimulant ses projets, fit conjurer le Prince de le recevoir de nouveau, lui et ses parents, dans son amitié. Charles répondit avec bonté qu'il leur rendrait toute justice, si désormais ils voulaient s'abstenir de rapines. Il offrit même de donner à Bordsiard une maison plus grande que celle qu'il venait de perdre, pourvu qu'il consentît à s'éloigner du voisinage de Tancmar. Les envoyés du prévôt ne demandèrent rien de plus; et comme les serviteurs allaient apporter le vin du départ, ils prièrent le Comte de montrer qu'il était réconcilié, en leur faisant servir (selon les usages de ce temps) son vin d'honneur. Non-seulement le bon Prince accorda cette demande, mais il fit verser si abondamment les vins fins, que les gens du prévôt s'en allèrent à moitié ivres.

La famille de Berthulf s'était assemblée pour attendre la réponse que rapporteraient les envoyés. Sans doute qu'ils étaient convenus d'avance de ce qu'ils devaient dire; ils déclarèrent, tout au contraire de ce qui s'était passé, qu'il n'y avait aucune grâce à espérer, ni pour eux, ni pour leurs complices. Là-dessus Bordsiard, Isaac, neveu du prévôt et qui était servant dans la chambre du Comte, Guillaume de Wervick et Ingran d'Esschen, s'enfermèrent dans une grande salle, avec ceux qu'ils voulaient faire entrer dans le complot. Là, Berthulf lui-même veillant à la porte, ils joignirent leurs mains en signe d'alliance et jurèrent la perte du Comte. Ils songèrent ensuite à s'adjoindre le jeune Robert, fils du châtelain et neveu du prévôt; et, sans lui expliquer d'abord leur projet, ils le forcèrent à

188 LA CHRONIQUE donner sa main en signe d’adhésion. Dès qu’il eut été admis au nombre des conjurés, il demanda ce qu’on avait dessein de faire : — Le comte Charles, répondit-on, travaille de toute manière à notre perte. Nous voulons prévenir cette trahison, et tu dois prendre part à notre complot. Le jeune homme effrayé s’écria tout en larmes : — Loin de nous l’idée de nous lever contre notre seigneur! Si vous n’ abandonnez ce dessein, je vais moi-même le découvrir au Comte. Avec l’aide de Dieu, jamais je ne soutiendrai un pacte aussi affreux. Comme il voulait sortir les conjurés le retinrent : — Écoute, ami, lui dirent-ils, nous t’avons supposé ce complot pour t’essayer. Mais il s’agit d’une autre affaire pour laquelle ta foi nous est engagée; et nous ne pouvons nous découvrir qu'un peu plus tard. Ayant ainsi tourné la chose et rassuré le jeune homme, ils se séparèrent. Mais, dès qu’il fut nuit, Bordsiard et Isaac s’en allèrent secrètement dans une maison écartée, qui appartenait à un homme d’armes nommé Walter. Plusieurs conjurés étaient avec eux. Ils éteignirent le feu et les lampes, afin que personne ne vît qu’on était encore éveillé dans la maison , et ils firent leur plan pour le crime. Ils choisirent les plus animés et les plus audacieux de la famille de Bordsiard, promettant à ceux qui tueraient le Comte quatre marcs par homme et deux marcs à ceux qui aideraient les assassins... Ici nous devons, avant la catastrophe, quitter le récit de Gualbert, pour rapporter la légende populaire de Charles-le-Bon. Suivie par Oudegherst et par les Digitized by Google

donner sa main en signe d'adhésion. Dès qu'il eut été admis au nombre des conjurés, il demanda ce qu'on avait dessein de faire :

— Le comte Charles, répondit-on, travaille de toute manière à notre perte. Nous voulons prévenir cette trahison, et tu dois prendre part à notre complot.

Le jeune homme effrayé s'écria tout en larmes :

— Loin de nous l'idée de nous lever contre notre seigneur! Si vous n'abandonnez ce dessein, je vais moi-même le découvrir au Comte. Avec l'aide de Dieu, jamais je ne soutiendrai un pacte aussi affreux.

Comme il voulait sortir les conjurés le retinrent :

— Écoute, ami, lui dirent-ils, nous t'avons supposé ce complot pour t'essayer. Mais il s'agit d'une autre affaire pour laquelle ta foi nous est engagée; et nous ne pouvons nous découvrir qu'un peu plus tard.

Ayant ainsi tourné la chose et rassuré le jeune homme, ils se séparèrent. Mais, dès qu'il fut nuit, Bordsiard et Isaac s'en allèrent secrètement dans une maison écartée, qui appartenait à un homme d'armes nommé Walter. Plusieurs conjurés étaient avec eux. Ils éteignirent le feu et les lampes, afin que personne ne vît qu'on était encore éveillé dans la maison, et ils firent leur plan pour le crime. Ils choisirent les plus animés et les plus audacieux de la famille de Bordsiard, promettant à ceux qui tueraient le Comte quatre marcs par homme et deux marcs à ceux qui aideraient les assassins...

Ici nous devons, avant la catastrophe, quitter le récit de Gualbert, pour rapporter la légende populaire de Charles-le-Bon. Suivie par Oudegherst et par les

DF. CHARLES-LE-BON. 1S» compilateurs modernes, elle est en désaccord sur beaucoup de points avec la narration authentique du contemporain. Mais elle est riche de traditions qui méritent peut-être d'être conservées. Entrons donc en matière dans cette autre version, quoiqu'elle soit surchargée de contes bizarres. II. La ville d'Ypres , à cette époque , avait quelque chose d'imposant dans sa forme alors circulaire, dominée par trois hautes tours qu'on apercevait de loin, entourée déjà de riantes promenades , et protégée par son excellent château, que Suger, sous l'année 1127, appelle Peroptimum Castrum. Le 8 janvier de cette année-là, le château d'Ypres , masse de constructions pesantes, d'épaisses murailles, de tourelles à longues meurtrières, où l'on entrait par des portes qui eussent ressemblé à des entrées de cavernes, si les dents de trois herses de fer n'eussent indiqué la présence de l'homme; forteresse où deux ou trois vastes salles voûtées formaient ce qu'on rer gardait en ce temps-là comme une habitation royale, le château d'Ypres était animé par de grands apprêts. On attendait là un souverain. L'hiver était rigoureux, et une dure famine s'étendait comme une plaie dévorante sur la Flandre effrayée. Ce n'est pas ordinairement dans de telles saisons et par d'aussi tristes circonstances que les princes voyagent. Mais celui qui allait venir était plus qu'un prince, c'était un saint; c'était le comte Charles-IeBon. Digitized by Google

compilateurs modernes, elle est en désaccord sur beaucoup de points avec la narration authentique du contemporain. Mais elle est riche de traditions qui méritent peut-être d'être conservées. Entrons donc en matière dans cette autre version, quoiqu'elle soit surchargée de contes bizarres.

II.

La ville d'Ypres, à cette époque, avait quelque chose d'imposant dans sa forme alors circulaire, dominée par trois hautes tours qu'on apercevait de loin, entourée déjà de riantes promenades, et protégée par son excellent château, que Suger, sous l'année 1127, appelle *Peroptimum Castrum*.

Le 8 janvier de cette année-là, le château d'Ypres, masse de constructions pesantes, d'épaisses murailles, de tourelles à longues meurtrières, où l'on entrait par des portes qui eussent ressemblé à des entrées de cavernes, si les dents de trois herses de fer n'eussent indiqué la présence de l'homme; forteresse où deux ou trois vastes salles voûtées formaient ce qu'on regardait en ce temps-là comme une habitation royale, le château d'Ypres était animé par de grands apprêts. On attendait là un souverain.

L'hiver était rigoureux, et une dure famine s'étendait comme une plaie dévorante sur la Flandre effrayée. Ce n'est pas ordinairement dans de telles saisons et par d'aussi tristes circonstances que les princes voyagent. Mais celui qui allait venir était plus qu'un prince, c'était un saint; c'était le comte Charles-le-Bon.

«90 LA LÉGENDE Or le 8 janvier 1127, le chevalier Gervais (appelé dans des chroniques postérieures Servais Van Praet), l'abbé de Saint-Pierre de Gand , Théodoric ou Thierry de Dixmude et Ri kart van Woonoen (dit ailleurs Richard van Biest) , tous quatre nobles et dignes seigneurs, se trouvaient réunis dans la salle d'honneur du château d'Ypres, assis devant une immense cheminée de fer et de briques , dans laquelle brûlait un chêne entier. — Eh bien ! messires , dit l'abbé de Saint-Pierre, vos courses aux bords de la mer ont-elles été heureuses? Avez-vous pu acheter du grain? — Fort peu, dit Gervais. J^es contrées voisines sont encore plus affligées que la Flandre. Tous les greniers sont vides. — Oh! j'en sais qui ne le sont pas, dit le châtelain de Dixmude. Il y aurait moins de misère, si tout le monde imitait notre bon comte Charles. — C'est un père, ajouta Rikart; aussi je n'ai pas voulu traverser Ypres, sachant qu'il va s'y arrêter, sans profiter de l'heureuse rencontre pour lui renouveler hommage. — Le même motif, probablement, nous rassemble tous, dit Gervais. J'espère qu'il sera réjoui de nous voir , car il a besoin d'amis. — Aurait-il des ennemis en Flandre? fit l'abbé de Saint-Pierre. — Pouvez- vous le demander? Si le peuple le chérit, il y a des gens qui n'aiment ni ses vertus, ni sa piété, ni sa justice sévère. Son courage seul le préserve. On a vu en Palestine ce que pèse son épée. Digitized by Google

1)E CHARLES-LE-BON. 191 — S’il compte quelques ennemis secrets, dit Théodoric, il a aussi des serviteurs dévoués. Et puis, quand nous ne suffirons plus , le roi Louis , son suzerain , lui viendra en aide. Il le doit ; lorsque l’empereur Henri Y entra en France , avec une nombreuse armée d’Allemands , de Bavarois et de Saxons , Charles-le-Bon vola au secours de Louis-le-Gros ; et les dix mille braves Flamands qu’il commandait ne contribuèrent pas pea à mettre en déroute l’armée impériale. — Espérons, messires, répliqua en souriant l'abbé de Saint-Pierre , que nous n’aurons pas besoin d’assistance... Comme il achevait ce mot, de grandes clameurs qui s’élevaient au dehors annoncèrent l’arrivée du comte de Flandre. Les quatre seigneurs quittèrent aussitôt leurs escabeaux de cuir et s’en allèrent au-devant du Prince. Ils virent une foule ardente et pressée, entourant dans sa marche lente un très-grand cheval flamand, couvert d’une housse de drap rouge, qui lui enveloppait la tète et qui traînait jusqu’à terre. Sur ce palefroi se tenait avec noblesse un homme de haute .taille, coiffé sur son chaperon de la couronne de comte-souverain, entièrement vêtu de laine blanche, portant à son épaule la croix rouge des pèlerins armés de la Palestine , et à son côté la lourde épée à deux mains, longue de six pieds, mais moins haute, disaiton, que son maître*. Charles-Je-Bon , dont la stature colossale et la force 1 Dans plusieurs vieilles chroniques il est dit que le comte Charles « avait bien neuf pieds et demi de haut, ainsi qu'il se peut voir dans la sacristie de l’église Saiot-Donat, à Bruges. » Dgitzed by Google

492 LA LÉGENDE prodigieuse étaient encore surpassées par sa mansuétude, paraissait avoir cinquante ans. Austère dans sa vie, il était affable et gai, comme toutes les âmes vertueuses. Mais les émotions de son cœur compatissant avaient un peu vieilli ses traits. Des chariots chargés de grains le suivaient ; il les fit conduire aux greniers de la ville; et , pour donner patience aux nécessiteux qui mouraient de faim , il fit distribuer en sa présence sept mille huit cents pains d'une demi- livre, avant d'entrer dans le château. Après quoi, béni par le peuple, il salua les quatre seigneurs qui l'attendaient et les invita à sa table. Il amenait avec lui Wydo de Voorde (appelé dans divers annalistes Guy de Steenvorde), châtelain de Cassel, personnage à l'œil fauye, à la mine sinistre, son aumônier Tancmar ou Takmaert, et trois bons religieux très-savants , qui tous les soirs après souper lui expliquaient un chapitre des Saintes-Écritures, pieux délassement auquel il trouvait le plus grand charme. La conversation roula, pendant le frugal dîner, sur les affaires du pays. L'abbé de Saint-Pierre complimenta le comte de Flandre à l'occasion de la vigueur avec laquelle il maintenait la paix de Dieu 1 dans ses états. Ou parla ensuite des bonnes lois que Charles avait données. Elles prononçaient peine de mort contre ceux qui attaquaient de nuit une maison , contre les incendiaires , contre ceux qui enlevaient des enfants mineurs. Elles rendaient ceux qui logeaient les vagabonds responsables des dégâts que les vagabonds pou1 Voyez, dans les appendices, une note sur la paix de Dieu. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

Imprimé par Plon frère* CHAR/ÆS-LE-BOV A YPRES
Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

DE CHARLES-LE-BOX. <93 vaient faire. Elles protégeaient le faible contre le fort. Puis on en vint aux mesures que Charles avait prises pour soulager la misère publique. Il avait fixé le prix du blé, disposition qui avait excité des plaintes parmi les spéculateurs ; et voyant que ceux qui s'engraissaient de la détressé générale refusaient de vendre et fermaient leurs greniers , il les avait fait ouvrir. — C'est un grand acte d'autorité, dit Gervais. — Qu'en pensez -vous, châtelain de Cassel? demanda le Comte. Wydo de Yoorde fronça le sourcil. — Je crois, Sire, répondit-il , que l'action est inspirée par une pensée louable; mais elle est injuste. — Dieu l'absoudra, comte de Flandre ! s'écria l'abbé de Saint-Pierre. Les prières des pauvres , que vous empêchez de mourir de faim , couvriront bien haut les plaintes inhumaines de quelques hommes de fer à qui votre loi peut ôter un peu de gain criminel. — Mais toutefois , reprit le Comte , les ressources manqueront bientôt. Je crains surtout pour Bruges. — Il y a des grains à Bruges , répliqua Tancmar. Je viens d'apprendre tout à l'heure, de la bouche du châtelain de Dixmude , que quelques greniers de Bruges contiennent de quoi nourrir toute la ville jusqu'à la prochaine récolte. Le comte de Flandre et Wydo de Yoorde écoutaient avidement, tous deux dans un intérêt divers. Tancmar, appuyé par Théodoric de Dixmude, raconta alors comment Ber thulf1, qui prenait le titre de chancelier 1 Berlhulphe Van der Straelen , dans les compilateurs modernes. 13 Digitized by Googl

vaient faire. Elles protégeaient le faible contre le fort. Puis on en vint aux mesures que Charles avait prises pour soulager la misère publique. Il avait fixé le prix du blé, disposition qui avait excité des plaintes parmi les spéculateurs; et voyant que ceux qui s'engraissaient de la détresse générale refusaient de vendre et fermaient leurs greniers, il les avait fait ouvrir.

— C'est un grand acte d'autorité, dit Gervais.

— Qu'en pensez-vous, châtelain de Cassel? demanda le Comte.

Wydo de Voorde fronça le sourcil.

— Je crois, Sire, répondit-il, que l'action est inspirée par une pensée louable; mais elle est injuste.

— Dieu l'absoudra, comte de Flandre! s'écria l'abbé de Saint-Pierre. Les prières des pauvres, que vous empêchez de mourir de faim, couvriront bien haut les plaintes inhumaines de quelques hommes de fer à qui votre loi peut ôter un peu de gain criminel.

— Mais toutefois, reprit le Comte, les ressources manqueront bientôt. Je crains surtout pour Bruges.

— Il y a des grains à Bruges, répliqua Tancmar. Je viens d'apprendre tout à l'heure, de la bouche du châtelain de Dixmude, que quelques greniers de Bruges contiennent de quoi nourrir toute la ville jusqu'à la prochaine récolte.

Le comte de Flandre et Wydo de Voorde écoutaient avidement, tous deux dans un intérêt divers. Tancmar, appuyé par Théodoric de Dixmude, raconta alors comment Berthulf[1], qui prenait le titre de chancelier

[1] Berthulphe Van der Straeten, dans les compilateurs modernes.

m LA LÉGENDE de Flandre , parce que cette dignité était attachée à la prévôté de Saint-Donat, qu'il avait achetée ou usurpée , ayant fait une société de commerce avec plusieurs de sa famille, avait acheté secrètement tous les grains du pays , qu'il tenait cachés et qu'il refusait de vendre à aucun prix , jusqu'à ce que l'excès de la misère forçât le peuple à les payer au poids de l'or. Wydo de Voorde avait pâli ; il était allié du prévôt Berthulf et intéressé dans ses espérances. Le comte de Flandre se leva en faisant le signe de la croix. Il ordonna qu'on distribuât aux malheureux tout ce qui restait sur sa table ; puis il dit : — Demain matin nous retournons à Bruges. Deux jours après (le 10 janvier) Charles-le-Bon , de retour à Bruges , envoya son aumônier Tancmar, châtelain de Bourbourg et notable personnage , au prévôt Berthulf, pour le prier, au nom du Comte, de vouloir bien vendre du grain au pauvre peuple , moyennant le prix établi. Berthulf, dur et fier, refusa d'accéder à celte demande. Le Comte renvoya Tancmar, porteur d'une injonction formelle qui ordonnait au prévôt de vendre du grain au peuple; et l'ordre n'ayant pas été mieux accueilli que la prière, ce jour même les hommes d'armes du comte de Flandre allèrent ouvrir les greniers du prévôt. Sous la surveillance de quatre hommes de bien , on délivrait du grain à tout le peuple , selon le prix fixé. On le mesurait avec équité, et le soir on consignait l'argent provenant de ces ventes dans les mains de Berthulf, à qui on avait laissé, pour lui et pour les Digitized by Google

de Flandre, parce que cette dignité était attachée à la prévôté de Saint-Donat, qu'il avait achetée ou usurpée, ayant fait une société de commerce avec plusieurs de sa famille, avait acheté secrètement tous les grains du pays, qu'il tenait cachés et qu'il refusait de vendre à aucun prix, jusqu'à ce que l'excès de la misère forçât le peuple à les payer au poids de l'or.

Wydo de Voorde avait pâli ; il était allié du prévôt Berthulf et intéressé dans ses espérances. Le comte de Flandre se leva en faisant le signe de la croix. Il ordonna qu'on distribuât aux malheureux tout ce qui restait sur sa table ; puis il dit :

— Demain matin nous retournons à Bruges.

Deux jours après (le 10 janvier) Charles-le-Bon, de retour à Bruges, envoya son aumônier Tancmar, châtelain de Bourbourg et notable personnage, au prévôt Berthulf, pour le prier, au nom du Comte, de vouloir bien vendre du grain au pauvre peuple, moyennant le prix établi. Berthulf, dur et fier, refusa d'accéder à cette demande.

Le Comte renvoya Tancmar, porteur d'une injonction formelle qui ordonnait au prévôt de vendre du grain au peuple ; et l'ordre n'ayant pas été mieux accueilli que la prière, ce jour même les hommes d'armes du comte de Flandre allèrent ouvrir les greniers du prévôt.

Sous la surveillance de quatre hommes de bien, on délivrait du grain à tout le peuple, selon le prix fixé. On le mesurait avec équité, et le soir on consignait l'argent provenant de ces ventes dans les mains de Berthulf, à qui on avait laissé, pour lui et pour les

 siens, une provision suffisante. Le prévôt, qui était avare, recevait cet argent. Mais il frémissait intérieurement de haine et de colère ; et les mauvais sentiments qu'il nourrissait contre le Comte, son seigneur, étaient partagés par sa famille et ses intéressés. Charles ne s'occupait pas de leurs murmures. Le 1 5 janvier 1127, Charles partit pour Fûmes , où sa présence apporta, comme partout , du soulagement. Il était, de même qu'à Ypres, accompagné de Wvdo de Voorde. Il ne fut pas trois jours à Fûmes, où le peuple revoyait du pain, qu'il tomba malade tout à coup, aussi subitement que s'il eût été empoisonné. L'un de ses moines , qui lui servait de médecin , déclara même qu'il ne connaissait rien à la maladie; et ce prince robuste, s'affaissant dès le premier jour, devint rapidement si faible que l'on crut qu'il allait mourir. Il languit pourtant jusqu'au 1" février, toujours près d'expirer à chaque instant ; — et c'est ici qu'on place une tradition si singulière, que nous ne la rapporterons qu'en hésitant. Quelques-uns pensent que cette vision, qu'on n'explique pas, eut lieu en Palestine, pendant une maladie qui, dans ce pays, mit en danger les jours de Charles-le-Bon. Elle a , en effet, le cachet oriental. Charles, comme nous l'avons dit, s'éteignait. Quelques-uns de ses fidèles étaient venus entourer son lit. Marguerite de Clermont , sa femme , qui lui avait apporté en dot le comté d'Amiens, et qui l'aimait trèstendrement, ne le quittait pas. Mais le prince n'avait point de gardes, et une cour si modeste l'avait suivi 43. Digitized by Google

siens, une provision suffisante. Le prévôt, qui était avare, recevait cet argent. Mais il frémissait intérieurement de haine et de colère; et les mauvais sentiments qu'il nourrissait contre le Comte, son seigneur, étaient partagés par sa famille et ses intéressés. Charles ne s'occupait pas de leurs murmures.

Le 15 janvier 1127, Charles partit pour Furnes, où sa présence apporta, comme partout, du soulagement. Il était, de même qu'à Ypres, accompagné de Wydo de Voorde. Il ne fut pas trois jours à Furnes, où le peuple revoyait du pain, qu'il tomba malade tout à coup, aussi subitement que s'il eût été empoisonné. L'un de ses moines, qui lui servait de médecin, déclara même qu'il ne connaissait rien à la maladie; et ce prince robuste, s'affaissant dès le premier jour, devint rapidement si faible que l'on crut qu'il allait mourir.

Il languit pourtant jusqu'au 1er février, toujours près d'expirer à chaque instant; — et c'est ici qu'on place une tradition si singulière, que nous ne la rapporterons qu'en hésitant. Quelques-uns pensent que cette vision, qu'on n'explique pas, eut lieu en Palestine, pendant une maladie qui, dans ce pays, mit en danger les jours de Charles-le-Bon. Elle a, en effet, le cachet oriental.

Charles, comme nous l'avons dit, s'éteignait. Quelques-uns de ses fidèles étaient venus entourer son lit. Marguerite de Clermont, sa femme, qui lui avait apporté en dot le comté d'Amiens, et qui l'aimait très-tendrement, ne le quittait pas. Mais le prince n'avait point de gardes, et une cour si modeste l'avait suivi

19G LA LÉGENDE à Fûmes , que le peuple inquiet ne savait à qui demander de ses nouvelles. Suivant un accord qui se fît parmi les bonnes gens de la ville, un bourgeois, tous les soirs, faisait sentinelle en silence à la porte du château. La nuit de la Chandeleur, Guillaume Loek (car la tradition le nomme) se trouvant ainsi de garde , par une belle gelée, se promenait sans bruit devant le lourd portique, lorsqu'il vit dans l'éloignement comme une ombre qui venait à lui , mais qui semblait glisser et non marcher. On parlait des ennemis du Comte ; on avait fait circuler le soupçon d'empoisonnement ; Guillaume Loek redoubla d'attention ; il se blottit dans un renfoncement obscur pour mieux observer; et son cœur battit en remarquant que l'ombre , sans chercher à se cacher, venait toujours droit à lui. Il était deux heures du matin. Tout dormait dans le plus grand calme. L'ombre était vêtue de gris, et ses cheveux étaient flottants. Guillaume voyant qu'elle allait à la porte du palais, fit quelques pas au-devant d'elle : — Oui êtes-vous? dit-il en se signant. Son cœur palpitait , comme s'il eût voulu se rompre, lorsqu'elle lui dit : — Je suis la Mort — La Mort! balbutia-t-il d'une voix brisée; qui venez-vous chercher ici ? — Je viens chercher le comte Charles, répondit l'ombre avec douceur. Guillaume , pendant un moment , ne put trouver Digitized by Google

à Furnes, que le peuple inquiet ne savait à qui demander de ses nouvelles.

Suivant un accord qui se fit parmi les bonnes gens de la ville, un bourgeois, tous les soirs, faisait sentinelle en silence à la porte du château.

La nuit de la Chandeleur, Guillaume Loek (car la tradition le nomme) se trouvant ainsi de garde, par une belle gelée, se promenait sans bruit devant le lourd portique, lorsqu'il vit dans l'éloignement comme une ombre qui venait à lui, mais qui semblait glisser et non marcher. On parlait des ennemis du Comte; on avait fait circuler le soupçon d'empoisonnement; Guillaume Loek redoubla d'attention; il se blottit dans un renfoncement obscur pour mieux observer; et son cœur battit en remarquant que l'ombre, sans chercher à se cacher, venait toujours droit à lui.

Il était deux heures du matin. Tout dormait dans le plus grand calme.

L'ombre était vêtue de gris, et ses cheveux étaient flottants.

Guillaume voyant qu'elle allait à la porte du palais, fit quelques pas au-devant d'elle :

— Qui êtes-vous? dit-il en se signant.

Son cœur palpitait, comme s'il eût voulu se rompre, lorsqu'elle lui dit :

— Je suis la Mort.....

— La Mort! balbutia-t-il d'une voix brisée; qui venez-vous chercher ici?

— Je viens chercher le comte Charles, répondit l'ombre avec douceur.

Guillaume, pendant un moment, ne put trouver

DE CHARLES-LE-BON'. 497 de voix ; puis il songea que peut-être il attendrirait le fantôme. Il le regarda et vit avec surprise qu'il était noble et radieux comme les anges. — Vous êtes la Mort ! reprit-il , vous semblez plutôt un habitant du ciel. -> . — La Mort qui vient aux méchants est seule affreuse, répondit l'ombre; Dieu a plus d'un ministre; il les envoie selon les hommes. — Ah ! dit Guillaume un peu raffermi , si vous êtes l'ange que Dieu charge de recevoir les âmes des bons, serez-vous sans pitié ? ôterez- vous un père à tout un peuple? — Tu veux donc sauver le Comte ! répliqua l'ombre après une minute de silence. Alors, comme il faut un sacrifice, donne-moi ton fils qui t'est cher, et si Dieu y consent, j'accorderai un sursis à Charlesle-Bon. Guillaume soupira profondément; et, songeant que tous les cœurs en Flandre étaient prêts à immoler, pour un si digne prince, leurs affections les plus chères : — Je vais donc chercher mon pauvre enfant, dit-il en étouffant un sanglot. Pendant qu'il s'éloignait, l'ombre disparut aussi, allant exposer aux pieds du trône suprême l'amour du peuple pour le comte Charles. Et quand Guillaume, comme un autre Abraham, eut apporté sur le pont-levis du château son jeune enfant qu'il réchauffait de ses larmes , l'ombre radieuse vint : — Retourne à ta maison , dit-elle ; Charles-Ie-Bon Digitized by Google

de voix ; puis il songea que peut-être il attendrirait le fantôme. Il le regarda et vit avec surprise qu'il était noble et radieux comme les anges.

— Vous êtes la Mort ! reprit-il, vous semblez plutôt un habitant du ciel.

— La Mort qui vient aux méchants est seule affreuse, répondit l'ombre ; Dieu a plus d'un ministre ; il les envoie selon les hommes.

— Ah ! dit Guillaume un peu raffermi, si vous êtes l'ange que Dieu charge de recevoir les âmes des bons, serez-vous sans pitié ? ôterez-vous un père à tout un peuple ?

— Tu veux donc sauver le Comte ! répliqua l'ombre après une minute de silence. Alors, comme il faut un sacrifice, donne-moi ton fils qui t'est cher, et si Dieu y consent, j'accorderai un sursis à Charles-le-Bon.

Guillaume soupira profondément ; et, songeant que tous les cœurs en Flandre étaient prêts à immoler, pour un si digne prince, leurs affections les plus chères :

— Je vais donc chercher mon pauvre enfant, dit-il en étouffant un sanglot.

Pendant qu'il s'éloignait, l'ombre disparut aussi, allant exposer aux pieds du trône suprême l'amour du peuple pour le comte Charles.

Et quand Guillaume, comme un autre Abraham, eut apporté sur le pont-levis du château son jeune enfant qu'il réchauffait de ses larmes, l'ombre radieuse vint :

— Retourne à ta maison, dit-elle ; Charles-le-Bon

<98 LA LÉGENDE est guéri et ton cher enfant te reste; car Dieu aussi est un père. y Le lendemain , en effet , soit que cette vision fût réelle , soit que le médecin eût donné un remède heureux, Charles- le-Bon était debout. Il se montra au peuple, qui poussa des cris d'allégresse. Mais la nuit même de cette prodigieuse aventure (conte ou hallucination), une réunion avait lieu dans la maison de Wydo de Voorde à Fumes. Berthulf avait rassemblé là tous les chefs de ses parents et alliés Lambert, frère du prévôt; Isaac et Bouchard ou Burchard (Bordsiard), ses neveux; Ingran ou Engherrand van Esschen , son gendre ; Wydo de Voorde et plusieurs autres, au nombre de plus de trente, s'y trouvaient; ils n'étaient arrivés pour la plupart qu'à l'heure de minuit. — Vous savez les affronts que nous a faits le Comte, dit Berthulf. Si grands que nous -étions , nous voici devenus, par son injure, la risée de la Flandre. Le 90ulfrirons-nous? — Non! s'écrièrent les assistants; et tous mirent la main à leurs poignards. — On a ouvert de force nos maisons et nos greniers, reprit Berthulf. Comme cette iniquité a été dirigée par Tancmar, nous avons fait voir que nous connaissions nos ennemis, en dévastant ses biens. C'était justice. Mais le comte Charles s'est posé contre nous. — Nous devons tout attendre , si nous ne prenons nos mesures , ajouta Wydo. * Suivant Jacques Lernout ou Lernutius, cette assemblée aurait eu lieu à Ypres, le 2î janvier , jour de saint Vincent.
Digitlzed by Google

 — Mon bras est tout prêt, dit Bordsiard avec fiel. Toute l'assemblée se montra unanime dans sa haine. — Faites voir, reprit encore Berthulf , que vous êtes gens de cœur, si vous ne voulez pas qu'on vous humilie tous , comme on a humilié Engherrand van Esschen. Car vous n'ignorez pas qu'ayant eu querelle avec un chevalier de la cour, dans l'un des jours que la trêve du Seigneur laisse aux combats , Engherrand n'a pu entrer en lice, son adversaire disant effrontément qu'il était déchu de noblesse pour avoir épousé la fille d'un vilain ; — c'est de ma nièce qu'il parlait , mes bons alliés et amis ; — c'est à votre parenté même qu'on faisait outrage. — Et là-dessus qu'a jugé le comte Charles? — Qu'il fallait que ma nièce purgeât son servage, par le serment et l'attestation de douze hommes nobles. — Messires, j'ai de tout cela une telle douleur que j'en meurs cent fois le jour. Nous sommes riches en or, opulents en biens, forts en alliances; nous pouvons mettre sur pied deux mille hommes d'armes, et nous nous laissons outrager! Si le cœur vous pleure comme à moi , faites voir que vous êtes hommes libres. — Nous le ferons , dirent les conjurés ; mais conseillez-nous. Point de révolte ouverte, se hâta de dire Wydo. Ne nous fions pas aux chances d'une guerre difficile. Si nous voulons nous défaire de Charles, c'est par l'adresse qu'il faut lutter contre un homme si redoutable. Il se peut qu'il échappe à la mort dont nous le pensions frappé sur son lit de douleur. Dans ce cas , nous le suivrons, lorsqu'il partira d'ici pour retourner à Digitized by Google

— Mon bras est tout prêt, dit Bordsiard avec fiel.

Toute l'assemblée se montra unanime dans sa haine.

— Faites voir, reprit encore Berthulf, que vous êtes gens de cœur, si vous ne voulez pas qu'on vous humilie tous, comme on a humilié Engherrand van Esschen. Car vous n'ignorez pas qu'ayant eu querelle avec un chevalier de la cour, dans l'un des jours que la trêve du Seigneur laisse aux combats, Engherrand n'a pu entrer en lice, son adversaire disant effrontément qu'il était déchu de noblesse pour avoir épousé la fille d'un vilain; — c'est de ma nièce qu'il parlait, mes bons alliés et amis; — c'est à votre parenté même qu'on faisait outrage. — Et là-dessus qu'a jugé le comte Charles? — Qu'il fallait que ma nièce purgeât son servage, par le serment et l'attestation de douze hommes nobles. — Messires, j'ai de tout cela une telle douleur que j'en meurs cent fois le jour. Nous sommes riches en or, opulents en biens, forts en alliances; nous pouvons mettre sur pied deux mille hommes d'armes, et nous nous laissons outrager! Si le cœur vous pleure comme à moi, faites voir que vous êtes hommes libres.

— Nous le ferons, dirent les conjurés; mais conseillez-nous.

Point de révolte ouverte, se hâta de dire Wydo. Ne nous fions pas aux chances d'une guerre difficile. Si nous voulons nous défaire de Charles, c'est par l'adresse qu'il faut lutter contre un homme si redoutable. Il se peut qu'il échappe à la mort dont nous le pensions frappé sur son lit de douleur. Dans ce cas, nous le suivrons, lorsqu'il partira d'ici pour retourner à

200 LA LÉGENDE Bruges. Il est sans garde, et nous en aurons raison. — Avant de tomber, dit Isaac d'un air pensif, le comte Charles en abattra quelques-uns. — As- lu déjà peur de combattre! cria Bordsiard. — Point de querelles , mes neveux, dit Berthulf en s'interposant, et retrouvons-nous tous ici demain matin. Mais le lendemain matin , comme on l'a vu , le comte de Flandre était debout. Il se trouvait si complètement guéri , que ce même jour, 3 février, il se mit en route pour retourner lentement à Bruges. Les trente assassins ne purent le suivre que de loin , parce que , durant toute la route , plus de deux mille hommes du peuple se succédèrent sans relâche pour lui faire escorte, disposés tous à donner leur vie pour leur prince. Le 1" mars 1127, qui n'était pas en cette année-là un jour de carnaval , comme I on dit quelques historiens, mais un mardi de la deuxième semaine de carême, tous les conjurés se réunirent le soir chez Berthulf, lequel leur rappela la conférence de Fumes, et leur demanda si quelqu'un d'eux avait changé d'avis. — La haine ne meurt pas si vite, dit Isaac. — Indiquez- nous seulement, ajouta Bordsiard, l'heure et le lieu où il faut frapper. — J'ai donc bien calculé l'occasion , reprit Berthulf. Tous les matins, le Comte va prier à Saint-Donat avant de commencer «a journée. C'est là que nous devons le joindre. Il y est toujours à peu près seul. Demain surtout il y sera moins que jamais accompaDigitized by Google

Bruges. Il est sans garde, et nous en aurons raison.

— Avant de tomber, dit Isaac d'un air pensif, le comte Charles en abattra quelques-uns.

— As-tu déjà peur de combattre! cria Bordsiard.

— Point de querelles, mes neveux, dit Berthulf en s'interposant, et retrouvons-nous tous ici demain matin.

Mais le lendemain matin, comme on l'a vu, le comte de Flandre était debout. Il se trouvait si complétement guéri, que ce même jour, 3 février, il se mit en route pour retourner lentement à Bruges. Les trente assassins ne purent le suivre que de loin, parce que, durant toute la route, plus de deux mille hommes du peuple se succédèrent sans relâche pour lui faire escorte, disposés tous à donner leur vie pour leur prince.

Le 1^er^ mars 1127, qui n'était pas en cette année-là un jour de carnaval, comme l'on dit quelques historiens, mais un mardi de la deuxième semaine de carême, tous les conjurés se réunirent le soir chez Berthulf, lequel leur rappela la conférence de Furnes, et leur demanda si quelqu'un d'eux avait changé d'avis.

— La haine ne meurt pas si vite, dit Isaac.

— Indiquez-nous seulement, ajouta Bordsiard, l'heure et le lieu où il faut frapper.

— J'ai donc bien calculé l'occasion, reprit Berthulf. Tous les matins, le Comte va prier à Saint-Donat avant de commencer sa journée. C'est là que nous devons le joindre. Il y est toujours à peu près seul. Demain surtout il y sera moins que jamais accompa-

DE CHARLES-LE-BON, 20» gné, parce que c’est jour de jeûne et que la plupart des seigneurs sont partis ce soir pour leurs châteaux. — Demain donc! s’écria Bordsiard. — C’est à vous d’être habiles, poursuivit le prévôt. Après que vous l'aurez tué, emparez-vous du bourg fermez l’église et, sans perdre de temps, châtiez tous vos ennemis. Songez que vous deviendrez par là plus puissants et plus riches ; les joyaux du Prince et les trésors de ses courtisans seront votre butin. — Et comme il n’a ni fils ni parents qui puissent chercher à le venger, vous avez tout à gagner et rien à craindre. L’assemblée applaudit et se sépara, décidée au meurtre pour le lendemain. — Et maintenant , la chronique populaire et la narration officielle de Gualbert vont, dans la circonstance capitale, marcher d’accord. III. Le 2 mars \ 127, lendemain de la réunion que nous avons rapportée , le jour se leva sombre et chargé de brouillards si épais que personne, dit Gualbert, dont nous reprenons le récit, ne pouvait reconnaître un objet quelconque à la longueur d’une pique. Quand l’obscurité se dissipa à demi, on dit que l’eau des fossés qui environnent la ville de Bruges parut ensanglantée. Le Comte avait passé une nuit très-agitée , comme le rapportèrent ses chapelains. Fatigué d’un repos plus cruel que l’insomnie , il se rendit à l’église 1 Burg; c’est le château ou palais des Comtes. Digitized by Google

gné, parce que c'est jour de jeûne et que la plupart des seigneurs sont partis ce soir pour leurs châteaux.

— Demain donc ! s'écria Bordsiard.

— C'est à vous d'être habiles, poursuivit le prévôt. Après que vous l'aurez tué, emparez-vous du bourg [1], fermez l'église et, sans perdre de temps, châtiez tous vos ennemis. Songez que vous deviendrez par là plus puissants et plus riches ; les joyaux du Prince et les trésors de ses courtisans seront votre butin. — Et comme il n'a ni fils ni parents qui puissent chercher à le venger, vous avez tout à gagner et rien à craindre.

L'assemblée applaudit et se sépara, décidée au meurtre pour le lendemain. — Et maintenant, la chronique populaire et la narration officielle de Gualbert vont, dans la circonstance capitale, marcher d'accord.

III.

Le 2 mars 1127, lendemain de la réunion que nous avons rapportée, le jour se leva sombre et chargé de brouillards si épais que personne, dit Gualbert, dont nous reprenons le récit, ne pouvait reconnaître un objet quelconque à la longueur d'une pique. Quand l'obscurité se dissipa à demi, on dit que l'eau des fossés qui environnent la ville de Bruges parut ensanglantée. Le Comte avait passé une nuit très-agitée, comme le rapportèrent ses chapelains. Fatigué d'un repos plus cruel que l'insomnie, il se rendit à l'église

[1] Burg; c'est le château ou palais des Comtes.

202 LA CHRONIQUE deSaint-Donat, selon sa coutume. Des espions, apostés par les conjurés, allèrent aussitôt leur annoncer que le Comte était monté à la galerie 1 où il se plaçait ordinairement, et que peu de personnes l'accompagnaient. Bordsiard y courut avec ses complices, tous cachant leur glaive nu sous leurs manteaux. Hs se divisèrent en deux bandes et se postèrent à chacune des deux entrées de la galerie, afin qu'aucun de ceux à qui ils en voulaient ne pût leur échapper. Le Comte s'était mis à genoux , à peu de distance de l'autel. En attendant la première messe, il distribuait, la main étendue, des aumônes, en même temps qu'il récitait les psaumes. Son chapelain disposait devant lui les pièces d'argent, qu'il donnait aux pauvres sans interrompre ses prières. Au moment où l'on commençait le Pater , que le Comte disait toujours à voix haute, les assassins se jetèrent sur lui : Bordsiard et un autre nommé Georges le perçant de leurs glaives à coups redoublés, ne le laissèrent que lorsqu'ils reconnurent qu'il était mort. Ainsi lavé de ses péchés dans son propre sang et terminant sa vie au milieu des bonnes œuvres , le comte Charles reçut de Dieu la palme du martyre *. 1 Cette galerie, devenue célèbre, existait encore au dernier -siècle, dans la vieille église de Saint-Donat, aujourd'hui démolie. On y montrait la place du meurtre, arrosée du sang de Charles-leBon, lequel, suivant les croyances du peuple, y avait laissé des traces indélébiles. — L'église de Saint-Donat, bâtie au milieu du neuvième siècle par Baudouin Bras-de-Fer, communiquait avec le palais des Comtes. 2 « C'est une chose digne de remarque que Guillaume, comte de la llaute-Bourgogne (généralement appelée Franche-Comté), fut asDigitized by Google

de Saint-Donat, selon sa coutume. Des espions, apostés par les conjurés, allèrent aussitôt leur annoncer que le Comte était monté à la galerie[1] où il se plaçait ordinairement, et que peu de personnes l'accompagnaient. Bordsiard y courut avec ses complices, tous cachant leur glaive nu sous leurs manteaux. Ils se divisèrent en deux bandes et se postèrent à chacune des deux entrées de la galerie, afin qu'aucun de ceux à qui ils en voulaient ne pût leur échapper. Le Comte s'était mis à genoux, à peu de distance de l'autel. En attendant la première messe, il distribuait, la main étendue, des aumônes, en même temps qu'il récitait les psaumes. Son chapelain disposait devant lui les pièces d'argent, qu'il donnait aux pauvres sans interrompre ses prières.

Au moment où l'on commençait le *Pater*, que le Comte disait toujours à voix haute, les assassins se jetèrent sur lui : Bordsiard et un autre nommé Georges le perçant de leurs glaives à coups redoublés, ne le laissèrent que lorsqu'ils reconnurent qu'il était mort. Ainsi lavé de ses péchés dans son propre sang et terminant sa vie au milieu des bonnes œuvres, le comte Charles reçut de Dieu la palme du martyre[2].

[1] Cette galerie, devenue célèbre, existait encore au dernier siècle, dans la vieille église de Saint-Donat, aujourd'hui démolie. On y montrait la place du meurtre, arrosée du sang de Charles-le-Bon, lequel, suivant les croyances du peuple, y avait laissé des traces indélébiles. — L'église de Saint-Donat, bâtie au milieu du neuvième siècle par Baudouin Bras-de-Fer, communiquait avec le palais des Comtes.

[2] « C'est une chose digne de remarque que Guillaume, comte de la Haute-Bourgogne (généralement appelée Franche-Comté), fut as-

 Tel est le récit du contemporain. Les chroniques populaires y ajoutent quelques détails. Ainsi on lit dans plusieurs annalistes du seizième siècle que les conjurés vinrent à la galerie , déguisés en mendiants. C'était le moyen de ne pas exciter les soupçons du Comte, tous les malheureux pouvant l'approcher librement, et l'aumône, qu'un pieux solitaire appelait l'échelle du paradis, étant de toutes les vertus chrétiennes celle que Charles-le-Bon affectionnait le plus. On lit encore que Bordsiard, au moment suprême, hésitait à frapper, connaissant la force extraordinaire du Comte. Mais une bonne femme s'étant approchée pour implorer une aumônè, Charles, sans se distraire de ses oraisons, et comme un homme dont la main est accoutumée à s'ouvrir, prit une pièce de monnaie et tendit le bras droit vers la pauvre femme, — ce bras formidable , qui avait renversé tant d'ennemis de la foi dans la Terre-Sainte. Bordsiard , profitant de ce mouvement, leva sa lourde épée qu'il tenait prête; il en laissa tomber un coup si violent, qu'il abattit le bras du Comte. La mendiante poussa un cri d'effroi. Mais au même instant, Isaac, Lambert, Engherrand et quelques autres étaient accourus. Un coup de hache fendit la tête de Charles-le-Bon ; son sang ruissela de sassiné la même année et le même jour que le comte de Flandre Charles-le-Bon , et ainsi que lui dans une église; — comme s'il y avait des jours qui fussent réellement destinés aux noirs attentats. » (LesbroussSrt, note sur Oudegberst.) — Ajoutons que Knut ou Canut, quatrième du nom, roi de Danemark et père du bon comte Charles, avait été tué comme son fils dans une église, le 2 juillet 1086 , à Oldensée. Digitized by Google

Tel est le récit du contemporain. Les chroniques populaires y ajoutent quelques détails. Ainsi on lit dans plusieurs annalistes du seizième siècle que les conjurés vinrent à la galerie, déguisés en mendiants. C'était le moyen de ne pas exciter les soupçons du Comte, tous les malheureux pouvant l'approcher librement, et l'aumône, qu'un pieux solitaire appelait l'échelle du paradis, étant de toutes les vertus chrétiennes celle que Charles-le-Bon affectionnait le plus.

On lit encore que Bordsiard, au moment suprême, hésitait à frapper, connaissant la force extraordinaire du Comte. Mais une bonne femme s'étant approchée pour implorer une aumône, Charles, sans se distraire de ses oraisons, et comme un homme dont la main est accoutumée à s'ouvrir, prit une pièce de monnaie et tendit le bras droit vers la pauvre femme, — ce bras formidable, qui avait renversé tant d'ennemis de la foi dans la Terre-Sainte. Bordsiard, profitant de ce mouvement, leva sa lourde épée qu'il tenait prête; il en laissa tomber un coup si violent, qu'il abattit le bras du Comte. La mendiante poussa un cri d'effroi. Mais au même instant, Isaac, Lambert, Engherrand et quelques autres étaient accourus. Un coup de hache fendit la tête de Charles-le-Bon; son sang ruissela de

sassiné la même année et le même jour que le comte de Flandre Charles-le-Bon, et ainsi que lui dans une église; — comme s'il y avait des jours qui fussent réellement destinés aux noirs attentats. » (Lesbroussart, note sur Oudegherst.)—Ajoutons que Knut ou Canut, quatrième du nom, roi de Danemark et père du bon comte Charles, avait été tué comme son fils dans une église, le 2 juillet 1086, à Oldensée.

204 LA CHRONIQUE toutes parts. Il n’avait poussé que ce seul cri : A vous, mon Dieu ! et il était mort. Les assassins, craignant encore qu’il ne se relevât’ pour les punir, soulevèrent son corps gigantesque, et, le lançant par-dessus la balustrade, le jetèrent du haut de la galerie sur les degrés de pierre qui entouraient l’autel. — On a vu que cette circonstance, trèsaccréditée pourtant , ne se trouve pas dans la narration de Gualbert. Les annalistes et les chroniqueurs présentent des détails si hasardés sur les faits qui suivirent immédiatement le meurtre du Comte , que nous allons désormais donner uniquement le récit du notaire de Bruges. Aussitôt que Charles fut mort , les conjurés tuèrent ceux qui l’entouraient. Thémard, châtelain de Broburg', blessé mortellement, fut entraîné par les pieds hors de la galerie et coupé en pièces à la porte de l’église, après qu’on lui eut laissé le temps de confesser ses péchés aux prêtres et de communier, comme c’est le devoir d’un chrétien. Avant d’expirer, il avait eu le temps aussi de donner son anneau à l’abbesse d’Origny, en la priant de le faire parvenir à sa femme, comme signe de sa mort. Ils poursuivirent alors les serviteurs du Prince, à travers le Bourg, pour les massacrer. Un homme d’armes , nommé Henri , que Bordsiard soupçonnait du meurtre de son frère Bobert, s’étant réfugié dans la maison du Comte, se jeta aux pieds du châtelain Haket, qui venait d’en prendre possession , et le pria de le * ' j 1 Brobonrg près de Gravelines. Digitized by Google

toutes parts. Il n'avait poussé que ce seul cri : A vous, mon Dieu ! et il était mort.

Les assassins, craignant encore qu'il ne se relevât pour les punir, soulevèrent son corps gigantesque, et, le lançant par-dessus la balustrade, le jetèrent du haut de la galerie sur les degrés de pierre qui entouraient l'autel. — On a vu que cette circonstance, très-accréditée pourtant, ne se trouve pas dans la narration de Gualbert.

Les annalistes et les chroniqueurs présentent des détails si hasardés sur les faits qui suivirent immédiatement le meurtre du Comte, que nous allons désormais donner uniquement le récit du notaire de Bruges.

Aussitôt que Charles fut mort, les conjurés tuèrent ceux qui l'entouraient. Thémard, châtelain de Broburg[1], blessé mortellement, fut entraîné par les pieds hors de la galerie et coupé en pièces à la porte de l'église, après qu'on lui eut laissé le temps de confesser ses péchés aux prêtres et de communier, comme c'est le devoir d'un chrétien. Avant d'expirer, il avait eu le temps aussi de donner son anneau à l'abbesse d'Origny, en la priant de le faire parvenir à sa femme, comme signe de sa mort.

Ils poursuivirent alors les serviteurs du Prince, à travers le Bourg, pour les massacrer. Un homme d'armes, nommé Henri, que Bordsiard soupçonnait du meurtre de son frère Robert, s'étant réfugié dans la maison du Comte, se jeta aux pieds du châtelain Haket, qui venait d'en prendre possession, et le pria de le

[1] Brobourg près de Gravelines.

DE CHARLES-LE-BON. 205 soustraire aux assassins. Haket le reçut, ainsi que son frère Walter de Lokeren, et pour le moment leur sauva la vie. Les deux fds du châtelain Thémard, s'étant échappés de la galerie, deux jeunes gens pleins de courage et de noblesse, beaux de corps, brillants d'esprit, chéris de tous ceux qui les connaissaient, furent atteints par les meurtriers à la place dite Harenœ l'un d'eux fut renversé de son cheval par un certain Eric et tué sur la place ; l'autre fut percé de coups; et un habitant de la ville , nommé Berakin , le voyant tomber, lui coupa la tôle avec sa hache, comme il eût cpupé un morceau de bois. Rikard de Woomen , près de Dixmude , étant venu ce jour-là au palais du Comte pour lui faire hommage avec ses chevaliers, fut poursuivi plus d une lieue par les assassins-, qui voulaient le tuer aussi, parce que sa fdle avait épouséun neveu de'i'ancmar. Maisiléchappa, devant son salut à la bonté de son cheval. La frayeur était grande dans Bruges. Tous ceux qui avaient été attachés au Comte s'enfuyaient. En ce moment, des marchands de tous les pays qui environnent la Flandre allluaient dans l'enceinte de SaintPierre de Bruges , où l'on tenait une foire. Il y avait parmi eux des Lombards , auxquels Charles avait acheté un vase d'argent du poids de vingt et un marcs, si artistement fait, que la liqueur qu'il renfermait disparaissait aux yeux de celui qui le prenait à la main. Ils étaient venus là sous la protection du Comte. Aussitôt qu'on eut annoncé sa mort, tous, emballant à la hâte leurs marchandises, quittèrent la ville et partirent, 1 A présent le Marché-au-Yendrcdi. Digitized by Google

206 LA CHRONIQUE annonçant partout l’affreux événement. Quelques-uns qui se rendaient à Vpres furent attendus sur le chemin et dépouillés. Mais, chose étonnante! le bruit de cette rnort impie parvint dès le lendemain matin dans la cité de Londres en Angleterre, et le soir du même jour aux habitants de Laon en France, bien éloignés de nous; ce que noos avons appris par nos compatriotes, qui faisaient alors leurs études en cette ville, et par ceux des négociants de notre pays , qui en ce même temps se trouvaient à Londres. Cependant Bord si a fd et les parents du prévôt voulaient absolument découvrir Walter de Lokeren pour le mettre à mort ; — car c’était lui qui , an conseil du Comte, l’avait engagé à faire rentrer la lignée du prévôt dans son ancienne condition. Walter, dominé par la peur, s’était réfugié dans les orgues de l’église, sous un vieux manteau que lui avait donné un gardien. Troublé par les imprécations que proféraient autour de lui ceux qui le cherchaient, il crut pouvoir se sauver par la fuite. Mais Bordsiard et Isaac le saisirent et levèrent sur lui leurs glaives dégouttants de sang. Vainement à l’aspect de ses deux ennemis , grands de taille, louches, aux traits durs et féroces et tels qu’on ne pouvait les regarder sans terreur, le pauvre Walter invoqua à grands cris, d’une voix lamentable, Dieu et les saints; vainement les clercs intercédèrent pour lui. Bordsiard le tenait par les cheveux; tout ce qu’il accorda, ce fut de ne pas le tuer dans l’église ; il le traîna dans la cour du Bourg, et là, le repoussant loin de luU il le livra à ses serviteurs , qui l’assoflnmèrent à coups de pierre et à coups de bâton.
Digitized by Google

annonçant partout l'affreux événement. Quelques-uns qui se rendaient à Ypres furent attendus sur le chemin et dépouillés. Mais, chose étonnante! le bruit de cette mort impie parvint dès le lendemain matin dans la cité de Londres en Angleterre, et le soir du même jour aux habitants de Laon en France, bien éloignés de nous; ce que nous avons appris par nos compatriotes, qui faisaient alors leurs études en cette ville, et par ceux des négociants de notre pays, qui en ce même temps se trouvaient à Londres.

Cependant Bordsiard et les parents du prévôt voulaient absolument découvrir Walter de Lokeren pour le mettre à mort; — car c'était lui qui, au conseil du Comte, l'avait engagé à faire rentrer la lignée du prévôt dans son ancienne condition. Walter, dominé par la peur, s'était réfugié dans les orgues de l'église, sous un vieux manteau que lui avait donné un gardien. Troublé par les imprécations que proféraient autour de lui ceux qui le cherchaient, il crut pouvoir se sauver par la fuite. Mais Bordsiard et Isaac le saisirent et levèrent sur lui leurs glaives dégouttants de sang. Vainement à l'aspect de ses deux ennemis, grands de taille, louches, aux traits durs et féroces et tels qu'on ne pouvait les regarder sans terreur, le pauvre Walter invoqua à grands cris, d'une voix lamentable, Dieu et les saints; vainement les clercs intercédèrent pour lui. Bordsiard le tenait par les cheveux; tout ce qu'il accorda, ce fut de ne pas le tuer dans l'église; il le traîna dans la cour du Bourg, et là, le repoussant loin de lui, il le livra à ses serviteurs, qui l'assommèrent à coups de pierre et à coups de bâton.

DE CHAKLES-LE-BON. 207 Lee conjurés rentrèrent ensuite dans l'église; iis trouvèrent blottis sous des lapis ou sous des branches de buis, dans le premier sanctuaire , Baudouin et Godebert, l'un chapelain et l'autre clerc du Comte; dans le deuxième sanctuaire, le clerc Olger, le jeune notaire Fromold, Arnold le cainérier, Eustache, autre frère de Walter de Lokeren , et divers serviteurs.de la maison du Prince. Tous offrirent de l'argent pour racheter leur vie. Mais Bordsiard et lsaac en voulaient surtout à Fromold, qu'ils accusaient de les avoir desservis auprès du Comte, et ils se consultaient sur ce qu'il y avait de mieux à faire , ou de le tuer sur la place , ou de le laisser vivre jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à lui arracher , ainsi qu'au camérier Arnold , le secret du lieu où se trouvait le trésor de Charles. Pendant que ces choses se passaient , les chanoines de Saint-Donat pressaient l'oncle de Fromold d'aller intercéder auprès du prévôt pour la vie de son neveu. Le vieillard y courut, accompagné de plusieurs ecclésiastiques; il se jeta aux pieds de Berthulf et le supplia d'épargner les jours de son jeune parent. Berthulf envoya un messager pour enjoindre aux siens de ne faire aucun mal à Fromold. Mais ceux-ci renvoyèrent le messager, en disant qu'ils ne pouvaient rien accorder. Alors le vieux oncle , embrassant les genoux du prévôt, le conjura d'aller lui- même empêcher le meurtre. Berthulf y alla, sans'se presser et d'un air indifférent, comme un homme qui met peu d'intérêt à ce qu'il fait; car il soupçonnait fortement le jeune Fromold d'avoir cherché à le perdre dans l'esprit du Comte. Arriyé dans l'église, il y trouva tout en agitation. Digitized by Google

208 LA CHRONIQUE Mais personne de ceux que nous venons dé nommer n’avait encore péri. A la prière des clercs , il les prit tous sous sa garde , s’obligeant à les rendre aussitôt que ceux dont ils étaient les captifs les réclameraient. Il les enferma dans une chambre de sa maison et dit à Fromold : — Tu vois présentement qu’aux prochaines fêtes de Pâques tu ne seras pas revêtu de mes fonctions de prévôt, comme tu l’avais espéré. Le jeune homme jura qu’il avait agi, en toutes circonstances, avec franchise et loyauté. 11 est toutefois vrai de dire que les soupçons de Berthulf n’étaient pas sans fondement ; car personne n’était plus aimé du Comte que Fromold. Les conjurés, n’ayant plus rien à faire dans l’église, se répandirent alors dans la campagne, où ils dévastèrent les biens de Tancmar et de sa famille, que la terreur avait dispersée. Le corps sanglant du Comte était néanmoins depuis le matin à la place où il avait rendu le dernier soupir. Les frères qui desservaient l’église demandèrent avec sollicitude ce qu'on en voulait faire et quelles obsèques on lui préparait; car personne, même en secret, n’eût osé célébrer le service divin dans une église souillée d’un meurtre. Avec la permission du prévôt et le consentement du clergé, Fromold l’aîné enveloppa le corps dn Prince dans un linceul, le fit déposer sur une estrade au milieu du chœur, mit des cierges aux quatre coins, comme c’est notre coutume, et plaça autour des femmes qui veillèrent pendant le jour et toute la nuit suivante dans de pieuses lamentations. Digitized by Google

DE CHARLES-LF-BON. 209 Durant cette nuit qui suivit l'ensevelissement du Comte, Bordsiard et ses complices firent apporter, selon les usages des païens et des sorciers , un vase plein de cervoise et du pain. Ils s'assirent autour de l'estrade, placèrent cette boisson et ce pain sur le linceul sépulcral , buvant et mangeant sur le cadavre , dans la confiance que par là ils empêcheraient qui que ce fût de venger le mort. Le lendemain matin, les meurtriers envoyèrent prier l'abbé de Saint-Pierre de Gand de venir prendre le corps, pour l'inhumer dans son territoire. Guillaume de Loo, vicomte d'Ypres, qui avait disputé à Charles de Danemark la couronne de Flandre , fut engagé par secrètes missives à se hâter de s'en saisir. Un autre exprès fut expédié à notre évêque Simon de Vermandois, qui, alors absent de sa ville de Tournai, se trouvait à Nimègue. On le suppliait de venir réconcilier avec Dieu l'église où le comte Charles avait été assassiné. Après s'être acquitté de tous ces soins, Berthulf ordonna d'environner l'église et sa tour de soldats armés, se proposant, si par hasard il était attaqué par les bourgeois,' de s'y réfugier avec ses partisans. Le 3 mars, lendemain du meurtre, l'abbé de SaintPierre de Gand , ayant chevauché toute la nuit , arriva au Bourg et demanda le corps du comte Charles, comme on lui avait dit de le faire. Le prévôt fit fermer le cercueil où l'on avait mis le mort ; et des hommes d'armes l'apportèrent à l'entrée de l'église. Mais le peuple en tumulte et les chanoines de Saint-Donat s'opposèrent à cet enlèvement. Tout le monde regardait déjà le bienheureux prince comme un saint martyr n Digitized by Google

Durant cette nuit qui suivit l'ensevelissement du Comte, Bordsiard et ses complices firent apporter, selon les usages des païens et des sorciers, un vase plein de cervoise et du pain. Ils s'assirent autour de l'estrade, placèrent cette boisson et ce pain sur le linceul sépulcral, buvant et mangeant sur le cadavre, dans la confiance que par là ils empêcheraient qui que ce fût de venger le mort.

Le lendemain matin, les meurtriers envoyèrent prier l'abbé de Saint-Pierre de Gand de venir prendre le corps, pour l'inhumer dans son territoire. Guillaume de Loo, vicomte d'Ypres, qui avait disputé à Charles de Danemark la couronne de Flandre, fut engagé par secrètes missives à se hâter de s'en saisir. Un autre exprès fut expédié à notre évêque Simon de Vermandois, qui, alors absent de sa ville de Tournai, se trouvait à Nimègue. On le suppliait de venir réconcilier avec Dieu l'église où le comte Charles avait été assassiné. Après s'être acquitté de tous ces soins, Berthulf ordonna d'environner l'église et sa tour de soldats armés, se proposant, si par hasard il était attaqué par les bourgeois, de s'y réfugier avec ses partisans.

Le 3 mars, lendemain du meurtre, l'abbé de Saint-Pierre de Gand, ayant chevauché toute la nuit, arriva au Bourg et demanda le corps du comte Charles, comme on lui avait dit de le faire. Le prévôt fit fermer le cercueil où l'on avait mis le mort; et des hommes d'armes l'apportèrent à l'entrée de l'église. Mais le peuple en tumulte et les chanoines de Saint-Donat s'opposèrent à cet enlèvement. Tout le monde regardait déjà le bienheureux prince comme un saint martyr

S10 LA CHRONIQUE de la charité. Berthulf toutefois ayant donné l'ordre qu'on emportât le cercueil , aussitôt le tocsin rassembla tous les bourgeois en armes; un boiteux s'était trouvé guéri pour avoir touché le corps ; tous les assistants jurèrent qu'ils périraient avant de laisser dépouiller la ville des reliques saintes de Charles. Le prévôt fut obligé de céder au peuple. _ Les frères qui servaient l'église creusèrent une fosse pour enterrer le mort au lieu même où il avait succombé ; on fit le lendemain son service funèbre à l'église de Saint-Pierre, hors des murs de la ville; on le déposa ensuite dans le sépulcre, aussi convenablement que le permettaient les circonstances. Le 5 mars, Fromold le jeune, par l'intercession de ses parents, fut délivré de sa prison , sous la condition que, dans les huit jours qui devaient suivre, il se réconcilierait avec ses ennemis, ou que, s'exilant, il abjurerait sa patrie. U rentra chez lui , donna un repas d'adieu à ses amis; et, laissant à ses serviteurs du froment , de la viande et des fromages pour leurs provisions pendant un certain temps, il sortit de la ville le lendemain matin , décidé à n'y rentrer que lorsqu'il pourrait l'habiter en sûreté. Ce même jour, un envoyé de Guillaume de Loo arriva à Bruges , apportant au prévôt ces paroles : — Mon maître et votre intime ami, Guillaume d'Ypres, vous envoie à vous et aux vôtres salut et amitié, avec l'assurance d'un prompt secours en tout ce qui peut vous être utile et autant qu'il est en son pouvoir. L'envoyé fut bien traité par les conjurés; le prévôt manda à Guillaume qu'il le reconnaissait pour Comte Digitized by Google

de la charité. Berthulf toutefois ayant donné l'ordre qu'on emportât le cercueil, aussitôt le tocsin rassembla tous les bourgeois en armes; un boiteux s'était trouvé guéri pour avoir touché le corps; tous les assistants jurèrent qu'ils périraient avant de laisser dépouiller la ville des reliques saintes de Charles. Le prévôt fut obligé de céder au peuple.

Les frères qui servaient l'église creusèrent une fosse pour enterrer le mort au lieu même où il avait succombé; on fit le lendemain son service funèbre à l'église de Saint-Pierre, hors des murs de la ville; on le déposa ensuite dans le sépulcre, aussi convenablement que le permettaient les circonstances.

Le 5 mars, Fromold le jeune, par l'intercession de ses parents, fut délivré de sa prison, sous la condition que, dans les huit jours qui devaient suivre, il se réconcilierait avec ses ennemis, ou que, s'exilant, il abjurerait sa patrie. Il rentra chez lui, donna un repas d'adieu à ses amis; et, laissant à ses serviteurs du froment, de la viande et des fromages pour leurs provisions pendant un certain temps, il sortit de la ville le lendemain matin, décidé à n'y rentrer que lorsqu'il pourrait l'habiter en sûreté.

Ce même jour, un envoyé de Guillaume de Loo arriva à Bruges, apportant au prévôt ces paroles:

— Mon maître et votre intime ami, Guillaume d'Ypres, vous envoie à vous et aux vôtres salut et amitié, avec l'assurance d'un prompt secours en tout ce qui peut vous être utile et autant qu'il est en son pouvoir.

L'envoyé fut bien traité par les conjurés; le prévôt manda à Guillaume qu'il le reconnaissait pour Comte

DE CHARLES-LE-BON. 211 et qu'il l'exhortait à exiger de tous les Flamands, par argent ou par force , le serment de foi et hommage. Il fit dire aux Furnois, qui lui étaient attachés, de se soumettre au pouvoir de Guillaume. Tous les marchands flamands qui se trouvaient à Ypres pour la foire furent contraints de jurer fidélité à Guillaume et de le saluer Comte. S'il fût venu à Bruges aussitôt et qu'il eût pris en main la vengeance de la mort de Charles, il est certain qu'il eût été élu comte de Flandre. Mais sa connivence avec Berthulf ne permit pas qu'il en fût ainsi. Les nouvelles qu'on eut de notre évêque étaient plus fâcheuses. Simon de Vermandois, prélat de Tournai et de Noyon , du sang royal de France, de qui le comte Charles avait épousé la sœur, n'eut pas plutôt appris le forfait, qu'il frappa du glaive de l'anathème l'église du Bourg de Bruges, ainsi que les sacrilèges auteurs du meurtre, et défendit sévèrement qu'aucun fidèle leur prêfât le moindre secours , vouant à la damnation tous ceux qui le feraient, de quelque manière que ce fût. Berthulf avait envoyé à Thérouenne un autre messager auprès de Jean, évêque des Morins, qui ne lui répondit point. Commençantà craindre sérieusement pour lui même, il manda par un valet à Walter de Vlaersloo (près de Dixmude) qu'il se hâtât de venir avec toutes ses forces à son secours. Pour l'y engager davantage, il lui envoyait quatre cents marcs d'argent. Celui-ci les prit, disant qu'il arriverait bientôt; mais il ne devait venir qu'avec les vengeurs du Comte. u. Digitized by Google

et qu'il l'exhortait à exiger de tous les Flamands, par argent ou par force, le serment de foi et hommage. Il fit dire aux Furnois, qui lui étaient attachés, de se soumettre au pouvoir de Guillaume. Tous les marchands flamands qui se trouvaient à Ypres pour la foire furent contraints de jurer fidélité à Guillaume et de le saluer Comte. S'il fût venu à Bruges aussitôt et qu'il eût pris en main la vengeance de la mort de Charles, il est certain qu'il eût été élu comte de Flandre. Mais sa connivence avec Berthulf ne permit pas qu'il en fût ainsi.

Les nouvelles qu'on eut de notre évêque étaient plus fâcheuses. Simon de Vermandois, prélat de Tournai et de Noyon, du sang royal de France, de qui le comte Charles avait épousé la sœur, n'eut pas plutôt appris le forfait, qu'il frappa du glaive de l'anathème l'église du Bourg de Bruges, ainsi que les sacriléges auteurs du meurtre, et défendit sévèrement qu'aucun fidèle leur prêtât le moindre secours, vouant à la damnation tous ceux qui le feraient, de quelque manière que ce fût.

Berthulf avait envoyé à Thérouenne un autre messager auprès de Jean, évêque des Morins, qui ne lui répondit point.

Commençant à craindre sérieusement pour lui même, il manda par un valet à Walter de Vlaersloo (près de Dixmude) qu'il se hâtât de venir avec toutes ses forces à son secours. Pour l'y engager davantage, il lui envoyait quatre cents marcs d'argent. Celui-ci les prit, disant qu'il arriverait bientôt; mais il ne devait venir qu'avec les vengeurs du Comte.

 Berthulf prévint aussi Robert de Racskerck, ce chevalier qui avait épousé sa nièce et dont le duel avait amené le différend entre le Comte et la famille du prévôt , de fortifier sa demeure et ses alentours , et de se tenir sur ses gardes jusqu'à ce qu'on eût généralement reconnu Comte Guillaume d'Ypres. IL avertit les Flamands qui habitaient près de la mer de venir à son aide avec toutes leurs forces. Il recommanda aux Brugeois de fortifier, par des haies et des fossés , les environs de la ville; ce qu'ils firent, mais non dans l'intention de servir le prévôt, comme on le verra. Ils fabriquèrent des tours et des forts ; tout le monde mit la main à l'œuvre, les clercs aussi bien que le peuple. On établit des gardes à toutes les portes, afin qu'aucun inconnu ne sortit de la ville et que personne n'y entrât, excepté les bourgeois. IV. Le 7 mars , Gervais , l'un des plus fidèles serviteurs du Comte, dont il avait été camérier, commença la guerre qui devait venger la mort de son maître. Avec une troupe de fantassins bien armés , il s'en alla assiéger la petite ville de Ravenschot, qui était fortifiée et que les relielles occupaient. II commença par enlever les troupeaux du voisinage , chose qui lui fut aisée ; car tout ce qui était sous la protection des révoltés se croyait dans une sécurité complète, n'imaginant pas qu'on osât attaquer des gens qui avaient eu assez d'audace pour tuer leur seigneur. Les assiégés, troublés et se voyant inférieurs en nombre à ceux qui les enveDigitized by Google

Berthulf prévint aussi Robert de Racskerck, ce chevalier qui avait épousé sa nièce et dont le duel avait amené le différend entre le Comte et la famille du prévôt, de fortifier sa demeure et ses alentours, et de se tenir sur ses gardes jusqu'à ce qu'on eût généralement reconnu Comte Guillaume d'Ypres. Il avertit les Flamands qui habitaient près de la mer de venir à son aide avec toutes leurs forces. Il recommanda aux Brugeois de fortifier, par des haies et des fossés, les environs de la ville; ce qu'ils firent, mais non dans l'intention de servir le prévôt, comme on le verra. Ils fabriquèrent des tours et des forts; tout le monde mit la main à l'œuvre, les clercs aussi bien que le peuple. On établit des gardes à toutes les portes, afin qu'aucun inconnu ne sortît de la ville et que personne n'y entrât, excepté les bourgeois.

IV.

Le 7 mars, Gervais, l'un des plus fidèles serviteurs du Comte, dont il avait été camérier, commença la guerre qui devait venger la mort de son maître. Avec une troupe de fantassins bien armés, il s'en alla assiéger la petite ville de Ravenschot, qui était fortifiée et que les rebelles occupaient. Il commença par enlever les troupeaux du voisinage, chose qui lui fut aisée; car tout ce qui était sous la protection des révoltés se croyait dans une sécurité complète, n'imaginant pas qu'on osât attaquer des gens qui avaient eu assez d'audace pour tuer leur seigneur. Les assiégés, troublés et se voyant inférieurs en nombre à ceux qui les enve-

DE CHARLES-LE-BON. 213 loppaienl, se rendirent, sous la condition qu'ils auraient la vie sauve. Ils regagnèrent Bruges et portèrent l'épouvante dans la maison du prévôt. Le lendemain 8 mars, Gervais, ayant détruit Ravenschot de fond en comble , brûla auprès de Bruges la maison de Wilfrid Cnop, frère du prévôt et l'un des conjurés. Après cela , il s'approcha de Bruges pour en faire le siège. Les bourgeois lui envoyèrent en secret des émissaires pour lui assurer fidélité et amitié , et pour lui promettre de faire entrer ses troupes le jour suivant dans les faubourgs , de les recevoir dans leurs fortifications comme des frères et de partager tout avec eux. Gervais fut très-réjoui de ces offres ; il y reconnut uüe marque de la protection de Dieu. Et le 9 mars, d'après l'accord en question , il fut admis dans les faubourgs. Il mit le feu en même temps à la maison de Bordsiard et à deux autres qui appartenaient à ses complices. A la vue des flammes qui dévoraient en tourbillonnant ces trois hautes maisons, Bordsiard et Isaac sor^ tirent de la ville avec leurs hommes d'armes pour tomber sur l'ennemi. Ils ignoraient l'accord fait entre les citoyens et les assiégeants. Les soldats des deux partis se trouvant bientôt en présence , ceux des conjurés, moins nombreux, prirent la fuite et se replièrent sur les faubourgs , où Gervais était entré par un autre chemin. C'était vers la fin du jour; les citoyens, qui n'étaient pas au courant de ce qui se passait, s'étaient mis à table pour le repas du soir. Il y eut un tumulte horrible; et, parmi les cris et le fracas, tous coururent aux armes , les uns pour défendre la place et les fauDigitized by Google

loppaient, se rendirent, sous la condition qu'ils auraient la vie sauve. Ils regagnèrent Bruges et portèrent l'épouvante dans la maison du prévôt.

Le lendemain 8 mars, Gervais, ayant détruit Ravenschot de fond en comble, brûla auprès de Bruges la maison de Wilfrid Cnop, frère du prévôt et l'un des conjurés. Après cela, il s'approcha de Bruges pour en faire le siége. Les bourgeois lui envoyèrent en secret des émissaires pour lui assurer fidélité et amitié, et pour lui promettre de faire entrer ses troupes le jour suivant dans les faubourgs, de les recevoir dans leurs fortifications comme des frères et de partager tout avec eux. Gervais fut très-réjoui de ces offres; il y reconnut une marque de la protection de Dieu. Et le 9 mars, d'après l'accord en question, il fut admis dans les faubourgs. Il mit le feu en même temps à la maison de Bordsiard et à deux autres qui appartenaient à ses complices.

A la vue des flammes qui dévoraient en tourbillonnant ces trois hautes maisons, Bordsiard et Isaac sortirent de la ville avec leurs hommes d'armes pour tomber sur l'ennemi. Ils ignoraient l'accord fait entre les citoyens et les assiégeants. Les soldats des deux partis se trouvant bientôt en présence, ceux des conjurés, moins nombreux, prirent la fuite et se replièrent sur les faubourgs, où Gervais était entré par un autre chemin. C'était vers la fin du jour; les citoyens, qui n'étaient pas au courant de ce qui se passait, s'étaient mis à table pour le repas du soir. Il y eut un tumulte horrible; et, parmi les cris et le fracas, tous coururent aux armes, les uns pour défendre la place et les fau-

214 LA CHltUNIQCK bourgs contre Gervais, les autres pour s’uuir à lui. Mais lorsque la convention faite entre Gervais et les citoyens fut connue de tous , les Brugeois se précipitèrent unanimement sur les conjurés et les repoussèrent jusqu’au delà d un des ponts du Bourg. Sur un autre pont, qui conduisait à la maison du prévôt, il y eut un grand combat corps à corps. Un troisième pont , placé à l’orient et qui protégeait les portes du château, fut le théâtre d’une si terrible lutte , que ceux qui étaient dans le Bourg ' , incapables de résister plus longtemps, furent réduits à rompre ce pont et à fermer les portes sur eux. On combattait de tous côtés avec grande fureur, et les conjurés, coupés de toutes parts, durent se retrancher partout à la hâte. Isaac, n’ayant pu regaguer le Bourg, se réfugia dans sa propre maison, qui était trèstbrtifiée. Après avoir franchi le pont qui la séparait du faubourg, il le fit rompre pour arrêter ceux qui le poursuivaient; ce qui fut cause qu’on prit un de ses gens nommé Georges , le môme qui avait aidé Bordsiard à tuer le Comte. Un certain Désiré , frère même d’isaac, mais qui passait pour n'avoir point fait partie de la rébellion , renversa Georges de son cheval et lui trancha les deux poignets. Ce misérable s’enfuyait, les mains coupées ; il fut abattu par un soldat, qui lo noya ensuite dans un égout. Plusieurs autres furent traités aussi mal. Fromalde, l’un des plus méchants parmi les serviteurs de Bordsiard, s’était caché dans uue maison, tra1 II faut toujours entendra par le Bourg, l’enceinte du château des Comtes. Digitized by Google

bourgs contre Gervais, les autres pour s'unir à lui. Mais lorsque la convention faite entre Gervais et les citoyens fut connue de tous, les Brugeois se précipitèrent unanimement sur les conjurés et les repoussèrent jusqu'au delà d'un des ponts du Bourg. Sur un autre pont, qui conduisait à la maison du prévôt, il y eut un grand combat corps à corps. Un troisième pont, placé à l'orient et qui protégeait les portes du château, fut le théâtre d'une si terrible lutte, que ceux qui étaient dans le Bourg[1], incapables de résister plus longtemps, furent réduits à rompre ce pont et à fermer les portes sur eux.

On combattait de tous côtés avec grande fureur, et les conjurés, coupés de toutes parts, durent se retrancher partout à la hâte. Isaac, n'ayant pu regagner le Bourg, se réfugia dans sa propre maison, qui était très-fortifiée. Après avoir franchi le pont qui la séparait du faubourg, il le fit rompre pour arrêter ceux qui le poursuivaient; ce qui fut cause qu'on prit un de ses gens nommé Georges, le même qui avait aidé Bordsiard à tuer le Comte. Un certain Désiré, frère même d'Isaac, mais qui passait pour n'avoir point fait partie de la rébellion, renversa Georges de son cheval et lui trancha les deux poignets. Ce misérable s'enfuyait, les mains coupées; il fut abattu par un soldat, qui le noya ensuite dans un égout. Plusieurs autres furent traités aussi mal.

Fromalde, l'un des plus méchants parmi les serviteurs de Bordsiard, s'était caché dans une maison, tra-

[1] Il faut toujours entendre par le Bourg, l'enceinte du château des Comtes.

DE CH A H LES- LE-BON. 215 vesti en femme et blotti entre deux matelas. Arraehé de sa cachette, il fut amené sur les remparts et pendu par les pieds, le derrière tourné vers le Bourg, ea signe de mépris pour ceux qu'on assiégeait. Ceux-ci, du haut des murs, lançaient des flèches, des pierres et toutes sortes de traits. Ils faisaient pendant la nuit de violentes sorties , déployant alors un courage qu'ils n'osaient pas montrer dans le jour} comme si déjà ils fussent devenus honteux de leur - crime. Ils entamèrent une capitulation. Les chefs de l'armée assiégeante leur promirent de les sauver s'ils livraient les trésors du comte Charles. Mais quand ils eurent reçu ces trésors et une multitude d'autres dons, ils ne tinrent pas parole aux rebelles ; et « c'est avec «droit qu'ils faussèrent leur promesse; car nulle foi «n'était due, nul serment n'engageait à l'égard de » serviteurs impies qui avaient trahi leur seigneur » légitime et naturel '. » Le 10 mais on vit accourir, pour soutenir le siège, Zegher, châtelain deGand, avec ses soldats. Il amenait aussi Ivvan, frère de Baudouin d'Alost, célèbre daus la Croisade. Isaac , effrayé de tant d'ennemis , abandonna sa maison et s'enfuit au loin avec sa famille. Les Gantois aussitôt pillèrent ce manoir et y mirent le feu. Le lendemain, Daniel de Termonde, Rikart de Woomen, Théodoric, châtelain de Dixmude, Walter, autrefois échanson du Comte, vinrent avec toutes leurs forces se joindre aux assiégeants ; et le samedi 1 2 mars, 1 C'est du moins la doctrine textuelle du notaire Gualbert, que nous traduisons fidèlement. Digitized by Google

vesti en femme et blotti entre deux matelas. Arraché de sa cachette, il fut amené sur les remparts et pendu par les pieds, le derrière tourné vers le Bourg, en signe de mépris pour ceux qu'on assiégeait.

Ceux-ci, du haut des murs, lançaient des flèches, des pierres et toutes sortes de traits. Ils faisaient pendant la nuit de violentes sorties, déployant alors un courage qu'ils n'osaient pas montrer dans le jour, comme si déjà ils fussent devenus honteux de leur crime. Ils entamèrent une capitulation. Les chefs de l'armée assiégeante leur promirent de les sauver s'ils livraient les trésors du comte Charles. Mais quand ils eurent reçu ces trésors et une multitude d'autres dons, ils ne tinrent pas parole aux rebelles; et « c'est avec » droit qu'ils faussèrent leur promesse; car nulle foi » n'était due, nul serment n'engageait à l'égard de » serviteurs impies qui avaient trahi leur seigneur » légitime et naturel [1]. »

Le 10 mars on vit accourir, pour soutenir le siége, Zegher, châtelain de Gand, avec ses soldats. Il amenait aussi Iwan, frère de Baudouin d'Alost, célèbre dans la Croisade. Isaac, effrayé de tant d'ennemis, abandonna sa maison et s'enfuit au loin avec sa famille. Les Gantois aussitôt pillèrent ce manoir et y mirent le feu.

Le lendemain, Daniel de Termonde, Rikart de Woomen, Théodoric, châtelain de Dixmude, Walter, autrefois échanson du Comte, vinrent avec toutes leurs forces se joindre aux assiégeants; et le samedi 12 mars,

[1] C'est du moins la doctrine textuelle du notaire Gualbert, que nous traduisons fidèlement.

316 LA CHRONIQUE à midi , on ordonna une attaque générale du Bourg, après avoir fait jurer à tout le monde que tout bon citoyen serait épargné, mais qu'on ne ferait grâce à aucun des coupables. Avant d'assaillir les principales portes, les assiégeants y avaient amassé des monceaux de paille et de foin auxquels un soldat devait mettre le feu. Mais les rebelles firent pleuvoir du haut des murs une masse de pierres, de pieux pointus durcis au feu, de dards et de flèches. Ceux qui étaient chargés de commencer l'incendie se cachèrent sous l'arche des portes; et ils eurent beaucoup de peine à sauver leur vie par la fuite. Les pierres lancées des remparts écrasaient tant de monde , que les assiégeants se retirèrent hors de la portée du trait. Cet avantage ranima le courage des rebelles. Le 1 3 mars , qui était un dimanche , fut chômé des -deux côtés comme jour de paix. Le 14 et le 15, de nouvelles troupes arrivèrent au siège. Le châtelain Zegher avait engagé les Gantois à réunir leur commune et à s'armer, pour que seuls ils allassent livrer un assaut, eux qui avaient déjà été victorieux dans plus d'un combat et qui connaissaient l'art de réduire les places. Ils avaieut associé à leur entreprise des archers , des ingénieurs , d'audacieux aventuriers , tous les brigands des lieux voisins, des voleurs de grand chemin et des bandits instruits dans les crimes de la guerre. Ils amenaient trente chariots chargés d'armes , et ils accouraient, les uns à pied, les autres à cheval , poussés par l'espoir d'amasser beaucoup d'argent, s'ils parvenaient à enlever le Bourg. Cette armée était Digitized by Google

à midi, on ordonna une attaque générale du Bourg, après avoir fait jurer à tout le monde que tout bon citoyen serait épargné, mais qu'on ne ferait grâce à aucun des coupables.

Avant d'assaillir les principales portes, les assiégeants y avaient amassé des monceaux de paille et de foin auxquels un soldat devait mettre le feu. Mais les rebelles firent pleuvoir du haut des murs une masse de pierres, de pieux pointus durcis au feu, de dards et de flèches. Ceux qui étaient chargés de commencer l'incendie se cachèrent sous l'arche des portes; et ils eurent beaucoup de peine à sauver leur vie par la fuite. Les pierres lancées des remparts écrasaient tant de monde, que les assiégeants se retirèrent hors de la portée du trait. Cet avantage ranima le courage des rebelles.

Le 13 mars, qui était un dimanche, fut chômé des deux côtés comme jour de paix. Le 14 et le 15, de nouvelles troupes arrivèrent au siége. Le châtelain Zegher avait engagé les Gantois à réunir leur commune et à s'armer, pour que seuls ils allassent livrer un assaut, eux qui avaient déjà été victorieux dans plus d'un combat et qui connaissaient l'art de réduire les places. Ils avaient associé à leur entreprise des archers, des ingénieurs, d'audacieux aventuriers, tous les brigands des lieux voisins, des voleurs de grand chemin et des bandits instruits dans les crimes de la guerre. Ils amenaient trente chariots chargés d'armes, et ils accouraient, les uns à pied, les autres à cheval, poussés par l'espoir d'amasser beaucoup d'argent, s'ils parvenaient à enlever le Bourg. Cette armée était

 nombreuse et pleine de résolu lion. Dès qu'elle arriva aux portes du faubourg occupé par les assiégeants , elle eut l'audace de vouloir y entrer de force. Une sérieuse collision allait s'engager entre gens qui s'étaient armés pour la même cause, si les plus sages ne les eussentmis d'accord. Il fut résolu que les Gantois ne garderaient sous leurs bannières que leurs compatriotes et les plus habiles combattants, et qu'ils renverraient tous les autres. Alors ils furent admis. Leurs ingénieurs et leurs ouvriers préparèrent aussitôt les échelles pour monter aux murailles. Un nouveau renfort fut amené encore par Raze de Gavre, le grand-bouteiller de Charles; il venait de Saint-Gillis au pays de Waes , où il avait appris avec une juste douleur la mort de son seigneur le Comte. Le 16 mais, la noble comtesse de Hollande (Pétronille de Saxe , veuve de Florent II et tutrice de son jeune fils Thierry VI, femme qui gouvernait d'une main ferme et avec une grande habileté ses états de Hollande) vint aussi se joindre aux assiégeants. Elle amenait son fils et une suite très-nombreuse. Elle avait l'espoir que ceux qui dirigeaient le siège choisiraient son fils pour Comte; les citoyens et plusieurs d'entre les chefs le lui avaient laissé entrevoir. Elle était trèsa fiable à tous, et, pour gagner à son fils les affections des seigneurs, elle n'épargnait ni la bienveillance , ni les présents. Mais presque en même temps que Pétronille , et comme pour paralyser les efforts de cette princesse , deux hommes d'armes , Baudouin de Somerghem et Froolsus , arrivèrent se disant envoyés par Guillaume

Digitized by Google

nombreuse et pleine de résolution. Dès qu'elle arriva aux portes du faubourg occupé par les assiégeants, elle eut l'audace de vouloir y entrer de force. Une sérieuse collision allait s'engager entre gens qui s'étaient armés pour la même cause, si les plus sages ne les eussent mis d'accord. Il fut résolu que les Gantois ne garderaient sous leurs bannières que leurs compatriotes et les plus habiles combattants, et qu'ils renverraient tous les autres. Alors ils furent admis. Leurs ingénieurs et leurs ouvriers préparèrent aussitôt les échelles pour monter aux murailles.

Un nouveau renfort fut amené encore par Raze de Gavre, le grand-bouteiller de Charles; il venait de Saint-Gillis au pays de Waes, où il avait appris avec une juste douleur la mort de son seigneur le Comte.

Le 16 mars, la noble comtesse de Hollande (Pétronille de Saxe, veuve de Florent II et tutrice de son jeune fils Thierry VI, femme qui gouvernait d'une main ferme et avec une grande habileté ses états de Hollande) vint aussi se joindre aux assiégeants. Elle amenait son fils et une suite très-nombreuse. Elle avait l'espoir que ceux qui dirigeaient le siége choisiraient son fils pour Comte; les citoyens et plusieurs d'entre les chefs le lui avaient laissé entrevoir. Elle était très-affable à tous, et, pour gagner à son fils les affections des seigneurs, elle n'épargnait ni la bienveillance, ni les présents.

Mais presque en même temps que Pétronille, et comme pour paralyser les efforts de cette princesse, deux hommes d'armes, Baudouin de Somerghem et Froolsus, arrivèrent se disant envoyés par Guillaume

218 LA CHRONIQUE d’Ypres. Ils déclarèrent secrètement aux chefs que Guillaume venait d’être investi du comté par le roi de France. C’était un mensonge inventé pour retarder l’élection; ce stratagème, en effet, inquiéta ceux qui avaient promis leur voix au fds de la comtesse de Hollande. Plusieurs s’indignèrent , jurant de ne porter jamais les armes si la Flandre tombait au pouvoir de Guillaume d’Ypres, allié des traîtres et suspect à tout le monde. Le 17 mars, les chanoines de Saint-Donat, avec la permission des chefs , assiégés et assiégeants , montèrent sur les murailles, à l’aide d’échelles, du côté méridional du lîourg, pour enlever par là les châsses, les reliques et autres objets précieux de l'église. Ils les transportèrent dans l’église.de Saint-Christophe, située au milieu de la place. Ainsi l’église de Samt-Donat se trouva vide et déserte , abandonnée aux conjurés ; et le corps du ban comte Charles n’eut plus de gardiens que ceux qui l’avaient assassiné. C’était une cérémonie étrange et pénible à voir que cette procession silencieuse de vieillards et de jeunes clercs qui emmenaient les choses saintes, pour les préserver de la profanation et du pillage. La croix était portée par Alger, un servant de la chambre du prévôt, qui, sous un habit semblable à ceux du clergé, s’était réfugié parmi les prêtres, comptant ainsi, dans les dangers qui grondaient, mettre sa vie en sûreté. Au milieu de tout ce tumulte et de l’incendie de tant de maisons occasionné par les flèches ardentes que l'on jetait sur les toits, au milieu des vols continuels qui se commettaient , environné de tant de danDigitized by Google

d'Ypres. Ils déclarèrent secrètement aux chefs que Guillaume venait d'être investi du comté par le roi de France. C'était un mensonge inventé pour retarder l'élection ; ce stratagème, en effet, inquiéta ceux qui avaient promis leur voix au fils de la comtesse de Hollande. Plusieurs s'indignèrent, jurant de ne porter jamais les armes si la Flandre tombait au pouvoir de Guillaume d'Ypres, allié des traîtres et suspect à tout le monde.

Le 17 mars, les chanoines de Saint-Donat, avec la permission des chefs, assiégés et assiégeants, montèrent sur les murailles, à l'aide d'échelles, du côté méridional du Bourg, pour enlever par là les châsses, les reliques et autres objets précieux de l'église. Ils les transportèrent dans l'église de Saint-Christophe, située au milieu de la place. Ainsi l'église de Saint-Donat se trouva vide et déserte, abandonnée aux conjurés ; et le corps du bon comte Charles n'eut plus de gardiens que ceux qui l'avaient assassiné.

C'était une cérémonie étrange et pénible à voir que cette procession silencieuse de vieillards et de jeunes clercs qui emmenaient les choses saintes, pour les préserver de la profanation et du pillage. La croix était portée par Alger, un servant de la chambre du prévôt, qui, sous un habit semblable à ceux du clergé, s'était réfugié parmi les prêtres, comptant ainsi, dans les dangers qui grondaient, mettre sa vie en sûreté.

Au milieu de tout ce tumulte et de l'incendie de tant de maisons occasionné par les flèches ardentes que l'on jetait sur les toits, au milieu des vols continuels qui se commettaient, environné de tant de dan-

DE CHARLES -LH- BOX. _ 210 gers pendant la nuit, troublé par tant de combats pendant le jour, on concevra facilement, — dit Gualbert en faisant ici une pause dans son récit, — que je n’avais guère le temps d écrire. J’annotais sur mes tablettes le sommaire des principaux événements ; et ce ne fut que quand la paix fut un peu rétablie que je parvins à coordonner cette relation. A cause de la confusion des faits et de leur multiplicité, je n'ai pas voulu rapporter les actions de chacun en particulier ; j’ai uniquement recueilli ce qui était publiquement connu et d’un intérêt général , dans le siège , les combats et leurs causes. Voici comment on construisait les échelles. D’abord on en faisait une , armée de ses ferrements , et assez large pour que plusieurs pussent monter de front. On lui donnait la hauteur des murs qu’on voulait emporter. On fixait en haut de cette première échelle de grandes claies, faites de branches fortes solidement entrelacées, qui protégeaient les assaillants. On plaçait au sommet une seconde échelle , plus longue et plus étroite, disposée de telle sorte que, lorsqu’on dressait la grosse échelle, l'autre glissait en dessous, le long de la muraille. On en fit plusieurs de cette façon et on apprêta tout pour un assaut général. Les assiégés avaient parmi eux quelques hommes redoutables. L’un était Benkin , surnommé Coterellus ou le Boutiquier, homme dur et cruel, mais archer intelligent et adroit. Il parcourait en tout sens les murailles, toujours combattant et lançant des traits. Par le grand nombre de blessures qu’il faisait, il semblait se multiplier; et , à la profondeur des plaies, tout le

Digitized by Googte

gers pendant la nuit, troublé par tant de combats pendant le jour, on concevra facilement, — dit Gualbert en faisant ici une pause dans son récit, — que je n'avais guère le temps d'écrire. J'annotais sur mes tablettes le sommaire des principaux événements; et ce ne fut que quand la paix fut un peu rétablie que je parvins à coordonner cette relation. A cause de la confusion des faits et de leur multiplicité, je n'ai pas voulu rapporter les actions de chacun en particulier; j'ai uniquement recueilli ce qui était publiquement connu et d'un intérêt général, dans le siége, les combats et leurs causes.

Voici comment on construisait les échelles. D'abord on en faisait une, armée de ses ferrements, et assez large pour que plusieurs pussent monter de front. On lui donnait la hauteur des murs qu'on voulait emporter. On fixait en haut de cette première échelle de grandes claies, faites de branches fortes solidement entrelacées, qui protégeaient les assaillants. On plaçait au sommet une seconde échelle, plus longue et plus étroite, disposée de telle sorte que, lorsqu'on dressait la grosse échelle, l'autre glissait en dessous, le long de la muraille. On en fit plusieurs de cette façon et on apprêta tout pour un assaut général.

Les assiégés avaient parmi eux quelques hommes redoutables. L'un était Benkin, surnommé Coterellus ou le Boutiquier, homme dur et cruel, mais archer intelligent et adroit. Il parcourait en tout sens les murailles, toujours combattant et lançant des traits. Par le grand nombre de blessures qu'il faisait, il semblait se multiplier; et, à la profondeur des plaies, tout le

220 LA CHRONIQUE monde reconnaissait les flèches qui venaient de sa main. Avec lui il faut citer aussi un homme d'armes appelé Wériot , qui dès sa jeunesse avait été un voleur et un méchant homme. Il écrasait les assaillants à coups de pierres lancées du haut des murs. Pour les lancer, quelque grosses qu'elles fussent, il ne se servait que de sa seule main gauche. Le siège était donc plein de périls. Les rebelles occupaient l'église de Saint-Donat , qui était de forme ronde, couverte de tuiles solides, la grosse tour, qui se divisait vers le haut en deux flèches , la maison du prévôt , le dortoir des frères du couvent, le cloître, ainsi que tout le Bourg ou château. Ces bâtiments étaient environnés d'un bon rempart; les assiégés le fortifiaient tous les jours de plus en plus, l'exhaussaient et l'armaient de machines de guerre. Comme il y avait des innocents enfermés dans le Bourg en compagnie des traîtres , avant de livrer l'assaut général, les chefs du siège firent publier que ceux qui n'avaient pas participé au meurtre du Comte pouvaient sortir, promettant la vie à tout homme dont l'innocence serait prouvée, mais déclarant de nouveau que les coupables ne devaient s'attendre à aucune grâce. Pendant que tous ceux dont la conscience était pure se retiraient, le prévôt, découragé, vint à la conférence, avec le châtelain Haket son frère. Ce dernier portait la parole : — S'il reste encore à nos seigneurs et amis quelque souvenir de l'ancienne affection qui nous unissait , ils doivent prendre pitié de nous, dit-il humblement, et nous montrer leur commisération autant qu'ils le peuDigitized by Google

monde reconnaissait les flèches qui venaient de sa main. Avec lui il faut citer aussi un homme d'armes appelé Wériot, qui dès sa jeunesse avait été un voleur et un méchant homme. Il écrasait les assaillants à coups de pierres lancées du haut des murs. Pour les lancer, quelque grosses qu'elles fussent, il ne se servait que de sa seule main gauche. Le siége était donc plein de périls.

Les rebelles occupaient l'église de Saint-Donat, qui était de forme ronde, couverte de tuiles solides, la grosse tour, qui se divisait vers le haut en deux flèches, la maison du prévôt, le dortoir des frères du couvent, le cloître, ainsi que tout le Bourg ou château. Ces bâtiments étaient environnés d'un bon rempart; les assiégés le fortifiaient tous les jours de plus en plus, l'exhaussaient et l'armaient de machines de guerre.

Comme il y avait des innocents enfermés dans le Bourg en compagnie des traîtres, avant de livrer l'assaut général, les chefs du siége firent publier que ceux qui n'avaient pas participé au meurtre du Comte pouvaient sortir, promettant la vie à tout homme dont l'innocence serait prouvée, mais déclarant de nouveau que les coupables ne devaient s'attendre à aucune grâce. Pendant que tous ceux dont la conscience était pure se retiraient, le prévôt, découragé, vint à la conférence, avec le châtelain Haket son frère. Ce dernier portait la parole :

— S'il reste encore à nos seigneurs et amis quelque souvenir de l'ancienne affection qui nous unissait, ils doivent prendre pitié de nous, dit-il humblement, et nous montrer leur commisération autant qu'ils le peu-

 vent et que le permet l'honneur. Nous vous prions donc et vous conjurons , ô chefs de ce pays , de considérer que nous pleurons aussi la mort de notre seigneur le Comte ; que nous la regrettons amèrement ; que nous vouons les coupables à la damnation ; et que nous les aurions repoussés loin de nous si , à cause de notre commune parenté , nous n'avions été entraînés à les secourir contre notre gré. Que votre bienveillance ne refuse pas de nous écouter dans notre intercession pour eux ! Qu'il leur soit permis de sortir du Bourg ; et qu'ensuite l'évèque et les magistrats , leur infligeant la peine que mérite l'énormité de leur crime, les envoient dans un exil perpétuel, où ils tâcheront, par la pénitence et le repentir, de se réconcilier avec Dieu. Quant à nous, le prévôt, le jeune Robert et moi, nous sommes prêts avec nos gens , chacun d'après son rang et son état, à nous laver par jugement, les gens d'armes suivant le droit séculier, les clercs suivant le droit canonique, et à prouver que nous sommes innocents de la trahison , en volonté comme en œuvre. Mon frère le prévôt offre de subir, devant le clergé assemblé, toute épreuve qu'on exigera, parce qu'il a la conscience de la pureté de ses intentions. Mais, si vous repoussez notre demande, nous aimons mieux courir avec les coupables les chances de la guerre , que de nous rendre pour souffrir une mort honteuse. Walter, l'échanson du Comte et l'un des chefs de l'autre parti, répondit au discours de Haket : — Nous n'avons aucun souvenir de l'affection qui nous a liés. Nous ne vous devons rien , à vous qui avez violemment arraché du milieu de nous notre Digitized b y Google

vent et que le permet l'honneur. Nous vous prions donc et vous conjurons, ô chefs de ce pays, de considérer que nous pleurons aussi la mort de notre seigneur le Comte; que nous la regrettons amèrement; que nous vouons les coupables à la damnation; et que nous les aurions repoussés loin de nous si, à cause de notre commune parenté, nous n'avions été entraînés à les secourir contre notre gré. Que votre bienveillance ne refuse pas de nous écouter dans notre intercession pour eux! Qu'il leur soit permis de sortir du Bourg; et qu'ensuite l'évêque et les magistrats, leur infligeant la peine que mérite l'énormité de leur crime, les envoient dans un exil perpétuel, où ils tâcheront, par la pénitence et le repentir, de se réconcilier avec Dieu. Quant à nous, le prévôt, le jeune Robert et moi, nous sommes prêts avec nos gens, chacun d'après son rang et son état, à nous laver par jugement, les gens d'armes suivant le droit séculier, les clercs suivant le droit canonique, et à prouver que nous sommes innocents de la trahison, en volonté comme en œuvre. Mon frère le prévôt offre de subir, devant le clergé assemblé, toute épreuve qu'on exigera, parce qu'il a la conscience de la pureté de ses intentions. Mais, si vous repoussez notre demande, nous aimons mieux courir avec les coupables les chances de la guerre, que de nous rendre pour souffrir une mort honteuse.

Walter, l'échanson du Comte et l'un des chefs de l'autre parti, répondit au discours de Haket :

— Nous n'avons aucun souvenir de l'affection qui nous a liés. Nous ne vous devons rien, à vous qui avez violemment arraché du milieu de nous notre

 Comle chéri et nous avez empêchés de l'ensevelir avec les honneurs dus à sa dignité. Vous avez armé contre vous tous ceux qui professent le nom chrétien-, nous vous repoussons dans l'anathème qui est sur vous. Après ce discours , on saisit les baguettes nommées festucœ; en signe d' exécration pour les assiégés, on les rompit , et on leur refusa dorénavant sécurité et appui. Ainsi les deux partis se séparèrent irrités, les uns pour attaquer, les autres pour se défendre. On apprit ce môme jour, par les écuyers de l'abbesse d'Origny , ce qui était arrivé à Isaac. La nuit de sa fuite, se croyant parvenu aux portes de Gand , il avait reconnu qu'il s'était égaré et qu'il se trouvait auprès d'Ypres. Il avait pris aussitôt un autre chemin , s'était réfugié daus le steen ou château de Voorde, occupé par VVydo, son beau-frère, qui lui avait conseillé d'aller de nuit jusqu'à Thérouenne et d'y prendre l'habit monastique. Mais une sorte de vengeance céleste poursuivit le fugitif. Il ne pouvait se cacher nulle part qu'on ne le sût à l'instant. On le découvrit à Thérouenne, caché dans une cellule de l'église , où il faisait semblant de méditer les psaumes ; on le fit sortir, on l'attacha avec des cordes ; on le battit de verges; on lui fit confesser son crime; — et il fut pendu. Le 1 8 mars , on amena les échelles sous les murailles; ceux qui les portaient s'avançaient protégés par les grands boucliers des Gantois et couverts de cuirasses. Les grosses échelles étaient larges de douze pieds et hautes de soixante. Pendant qu'on les traînait, avec des battements de mains, anx lieux où elles deDigitized by Google

 voient être plantées , les jeunes gens les plus déterminés dressaient de petites échelles, que dix hommes pouvaient porter, et voulaient devancer l'assaut livré par les grandes. Mais le premier qui monta fut renversé d'un coup de hache ; et personne n'osa le suivre ce jour-là. Le lendemain 19 mars, à la pointe du jour, tandis que les assiégés, rassurés par l'attaque qu'ils avaient heureusement soutenue la veille, se reposaient de leurs travaux, les sentinelles, engourdies par le vent d'hiver, étant entrées un moment dans la maison du Comte pour se chauffer, les assiégeants profitèrent de l'occasion. Au moyen d'autres petites échelles qu'un seul homme portait , ils escaladèrent le mur méridional , à l'endroit où les chanoines avaient passé pour enlever les reliques des saints. Entrés un à un , ils se formèrent sans bruit en petites troupes et coururent aux portes pour les ouvrir. Ils en trouvèrent une qui n'étaitpas encombrée, mais fermée seulement d'une forte serrure de fer. Ils la brisèrent à coups de hache; et une grande partie des assiégeants se précipita dans le Bourg par cette voie, les uns pour combattre, les autres pour piller, quelques Gantois pour aller dans l'église enlever le corps du bon comte Charles et l'emporter à Gand. Les assiégés , frappés tout à coup du tumulte, sautèrent sur leuré armes et accoururent , ne s'attendant qü'à une attaque. Ils furent si surpris de voir les portes enlevées que plusieurs se rendirent à merci. D'autres, désespérant de leur vie si on les prenait, se jetèrent en bas des murs. Gislebert , l'un de ceux-là , Digitized by Google

vaient être plantées, les jeunes gens les plus déterminés dressaient de petites échelles, que dix hommes pouvaient porter, et voulaient devancer l'assaut livré par les grandes. Mais le premier qui monta fut renversé d'un coup de hache; et personne n'osa le suivre ce jour-là.

Le lendemain 19 mars, à la pointe du jour, tandis que les assiégés, rassurés par l'attaque qu'ils avaient heureusement soutenue la veille, se reposaient de leurs travaux, les sentinelles, engourdies par le vent d'hiver, étant entrées un moment dans la maison du Comte pour se chauffer, les assiégeants profitèrent de l'occasion. Au moyen d'autres petites échelles qu'un seul homme portait, ils escaladèrent le mur méridional, à l'endroit où les chanoines avaient passé pour enlever les reliques des saints. Entrés un à un, ils se formèrent sans bruit en petites troupes et coururent aux portes pour les ouvrir. Ils en trouvèrent une qui n'était pas encombrée, mais fermée seulement d'une forte serrure de fer. Ils la brisèrent à coups de hache; et une grande partie des assiégeants se précipita dans le Bourg par cette voie, les uns pour combattre, les autres pour piller, quelques Gantois pour aller dans l'église enlever le corps du bon comte Charles et l'emporter à Gand.

Les assiégés, frappés tout à coup du tumulte, sautèrent sur leurs armes et accoururent, ne s'attendant qu'à une attaque. Ils furent si surpris de voir les portes enlevées que plusieurs se rendirent à merci. D'autres, désespérant de leur vie si on les prenait, se jetèrent en bas des murs. Gislebert, l'un de ceux-là,

224 LA CHRONIQUE se tua en se précipitant ainsi. Des femmes du faubourg l'emportaient pour l'enterrer, quand Thierry de Dixmude, l'ayant vu, l'attacha à la queue de son cheval et l'entraîna dans un bourbier. Les rebelles se barricadaient à la hâte dans la maison du Comte; mais les assiégeants, après avoir brisé les portes à coups de hache, parvinrent jusqu'aux conjurés , et les forcèrent à battre en retraite à travers le palais. Dans le passage voûté par où le Comte avait coutume de se rendre à Saint-Donat , il y eut un grand combat corps à corps ; les assiégeants ne se servant que de la hache et de l'épée , les assiégés croyant indigne d'eux de fuir plus loin. La masse puissante qui les pressait les fit pourtant reculer encore. Bordsiard lui-même , si audacieux , remarquable par sa force et dont les coups de sabre abattaient comme des coups de massue, Bordsiard tourna le dos. Le jeune Robert le suivait , on eût pu mettre la main sur lui ; mais personne ne le fit , parce qu'on avait appris qu'il était innocent du crime, et parce qu'il était demeuré cher à tout le monde. On dit même que, si ce n'eût été à cause de lui , on eût fait prisonniers là Bordsiard et ses hommes d'armes, ainsi que tous les traîtres. Les rebelles s'étant retirés dans l'église , où ils se retranchèrent , on ne les poursuivit pas plus loin. Mais nos soldats aussitôt se mirent à piller. Ils enlevèrent , dans la maison du Comte, les matelas, les tapis, le linge , les vases, les chaudières, les chaînes, les grilles, les menottes et les liens qu'on mettait aux mains et aux pieds des criminels, les carcans qui servaient aux prisonniers, les gouttières de plomb. Ils dépouilDigitized b y Google

se tua en se précipitant ainsi. Des femmes du faubourg l'emportaient pour l'enterrer, quand Thierry de Dixmude, l'ayant vu, l'attacha à la queue de son cheval et l'entraîna dans un bourbier.

Les rebelles se barricadaient à la hâte dans la maison du Comte; mais les assiégeants, après avoir brisé les portes à coups de hache, parvinrent jusqu'aux conjurés, et les forcèrent à battre en retraite à travers le palais. Dans le passage voûté par où le Comte avait coutume de se rendre à Saint-Donat, il y eut un grand combat corps à corps; les assiégeants ne se servant que de la hache et de l'épée, les assiégés croyant indigne d'eux de fuir plus loin. La masse puissante qui les pressait les fit pourtant reculer encore. Bordsiard lui-même, si audacieux, remarquable par sa force et dont les coups de sabre abattaient comme des coups de massue, Bordsiard tourna le dos. Le jeune Robert le suivait, on eût pu mettre la main sur lui; mais personne ne le fit, parce qu'on avait appris qu'il était innocent du crime, et parce qu'il était demeuré cher à tout le monde. On dit même que, si ce n'eût été à cause de lui, on eût fait prisonniers là Bordsiard et ses hommes d'armes, ainsi que tous les traîtres.

Les rebelles s'étant retirés dans l'église, où ils se retranchèrent, on ne les poursuivit pas plus loin. Mais nos soldats aussitôt se mirent à piller. Ils enlevèrent, dans la maison du Comte, les matelas, les tapis, le linge, les vases, les chaudières, les chaînes, les grilles, les menottes et les liens qu'on mettait aux mains et aux pieds des criminels, les carcans qui servaient aux prisonniers, les gouttières de plomb. Ils dépouil-

 lurent pareillement les demeures des chanoines, le cloître et la maison du prévôt, faisant un riche butin d' habillements précieux , de vases et de meubles, de grains , de viande et de cervoise. L'église de Saint-Donat était donc le seul lieu de retraite laissé aux assiégés. C'était le lieu de leur crime. Ils l'avaient approvisionné de vivres et possédaient pour quelque temps du vin , de la viande , de la farine et des fromages. Les principaux chefs qui se trouvaient là étaient Bordsiard, le châtelain Haket, le jeune Robert, Walter deReddenburg 1 et Wilfrid Cnop. Quant au prévôt Berthulf, avant la prise du Bourg, il avait gagné, moyennant quarante marcs d'argent , la protection de Walter l'Échanson; à l'aide de cordes auxquelles il s'était suspendu, il avait pu s'échapper seul par le balcon extérieur de sa maison ; et personne 'alors ne savait ce qu'il était devenu. Walter l'Échanson, qui avait reçu ses quarante marcs, l'avait conduit dans des marais impraticables; et sans lui dire où il se trouvait, ni ce qu'il avait à craindre, ni par où il pouvait fuir, il l'avait abandonné là. Nous le retrouverons un peu plus tard. Pour se rendre formidables , les assiégés montèrent à la grosse tour et jetèrent des pierres qui blessèrent mortellement plusieurs personnes. Ils lancèrent aussi des brandons enflammés sur les toits des écoles qui touchaient à l'église et sur les maisons voisines. Les assiégeants irrités dirigèrent aussitôt leurs traits vers 1 Reddenburch • ou encore Rodenburg, maintenant Ardenbourg près du Sas-de-Gand. - <5

Digitized by Google

lèrent pareillement les demeures des chanoines, le cloître et la maison du prévôt, faisant un riche butin d'habillements précieux, de vases et de meubles, de grains, de viande et de cervoise.

L'église de Saint-Donat était donc le seul lieu de retraite laissé aux assiégés. C'était le lieu de leur crime. Ils l'avaient approvisionné de vivres et possédaient pour quelque temps du vin, de la viande, de la farine et des fromages. Les principaux chefs qui se trouvaient là étaient Bordsiard, le châtelain Haket, le jeune Robert, Walter de Reddenburg[1] et Wilfrid Cnop. Quant au prévôt Berthulf, avant la prise du Bourg, il avait gagné, moyennant quarante marcs d'argent, la protection de Walter l'Échanson; à l'aide de cordes auxquelles il s'était suspendu, il avait pu s'échapper seul par le balcon extérieur de sa maison; et personne alors ne savait ce qu'il était devenu. Walter l'Échanson, qui avait reçu ses quarante marcs, l'avait conduit dans des marais impraticables; et sans lui dire où il se trouvait, ni ce qu'il avait à craindre, ni par où il pouvait fuir, il l'avait abandonné là. Nous le retrouverons un peu plus tard.

Pour se rendre formidables, les assiégés montèrent à la grosse tour et jetèrent des pierres qui blessèrent mortellement plusieurs personnes. Ils lancèrent aussi des brandons enflammés sur les toits des écoles qui touchaient à l'église et sur les maisons voisines. Les assiégeants irrités dirigèrent aussitôt leurs traits vers

[1] Reddenburch ou encore Rodenburg, maintenant Ardenbourg près du Sas-de-Gand.

226 LA CHRONIQUE les croisées de la tour, et ils y envoyèrent tant de flèches, que personne n'osa plus y mettre la tète. Un jeune Gantois, montant alors par une échelle à la principale fenêtre du sanctuaire , en brisa les barreaux et le vitrage , entra hardiment et ouvrit un des coffres de l'église, cherchant du butin. Comme il fouillait avec ses mains , la lourde porte du coffre retomba sur lui et le tua. Ses compagnons , sous prétexte d'aller à sa recherche, voulurent pénétrer dans le temple. Leur but était d'enlever le corps du Comte. Mais nos concitoyens les arrêtèrent. On tira l'épée des deux côtés, et la désunion allait amener les plus tristes combats. Les Gantois, avouant leur projet, prétendaient avoir droit d'emporter chez eux le corps de Charles, parce que leurs échelles avaient fait prendre le Bourg. Les Brugeois, au contraire , disaient que ces échelles n'avaient été d'aucune aide , et que ceux de Gand n'avaient fait autre chose que voler et piller depuis qu'ils étaient venus. Les plus sages d'entre les chefs apaisèrent cette querelle , en disant : — Ne réjouissez pas vos ennemis par votre mésintelligence ; mais attendons que Dieu nous ait accordé un comte bon et légitime , qui nous indiquera , de son avis et de celui de notre évêque , ce que nous devons faire du corps du défunt. Ce langage ayant tout calmé, les Gantois et les Brugeois réunis se précipitèrent sur la porte de l'église, du côté du couvent, l'enfoncèrent et, y pénétrant, chassèrent les assiégés jusque dans la partie supérieure, à la galerie même où avait .été commis le meurtre. Ces méchantes gens se trouvèrent ainsi enDigitized by Google

les croisées de la tour, et ils y envoyèrent tant de flèches, que personne n'osa plus y mettre la tête.

Un jeune Gantois, montant alors par une échelle à la principale fenêtre du sanctuaire, en brisa les barreaux et le vitrage, entra hardiment et ouvrit un des coffres de l'église, cherchant du butin. Comme il fouillait avec ses mains, la lourde porte du coffre retomba sur lui et le tua. Ses compagnons, sous prétexte d'aller à sa recherche, voulurent pénétrer dans le temple. Leur but était d'enlever le corps du Comte. Mais nos concitoyens les arrêtèrent. On tira l'épée des deux côtés, et la désunion allait amener les plus tristes combats. Les Gantois, avouant leur projet, prétendaient avoir droit d'emporter chez eux le corps de Charles, parce que leurs échelles avaient fait prendre le Bourg. Les Brugeois, au contraire, disaient que ces échelles n'avaient été d'aucune aide, et que ceux de Gand n'avaient fait autre chose que voler et piller depuis qu'ils étaient venus. Les plus sages d'entre les chefs apaisèrent cette querelle, en disant :

— Ne réjouissez pas vos ennemis par votre mésintelligence ; mais attendons que Dieu nous ait accordé un comte bon et légitime, qui nous indiquera, de son avis et de celui de notre évêque, ce que nous devons faire du corps du défunt.

Ce langage ayant tout calmé, les Gantois et les Brugeois réunis se précipitèrent sur la porte de l'église, du côté du couvent, l'enfoncèrent et, y pénétrant, chassèrent les assiégés jusque dans la partie supérieure, à la galerie même où avait été commis le meurtre. Ces méchantes gens se trouvèrent ainsi en-

DE CHARLES -LE- BON. 2J7 fermés dans le même lieu que le cadavre de leur seigneur. On ne saurait dire combien de pierres furent lancées, combien d'hommes furent écrasés ou meurtris. Les cloisons, les vitrages, les stalles, les sièges, tout fut brisé. L'église n'avait plus rien de son aspect solennel; rien n'y était plus entier. Les rebelles s'étaient barricadés dans la galerie, avec les armoires, les tables des autels, les bancs et autres objets, que les cordes des cloches attachaient ensemble. Ils avaient coupé en morceaux les plombs du toit et rompu les cloches mêmes, pour en faire des projectiles trèsmeurtriers. Chacun plantait ses insignes ou bannières au sommet du lieu qu'il occupait ; les rebelles sur la tour de l'église, les assiégeants sur les maisons où ils avaient leurs quartiers. Désiré , frère d'Isaac, qui avait toujours paru faire cause commune avec les citoyens, ayant arboré son enseigne à la maison du Comte , le jeune Robert lui cria du haut de la tour : — Tu oublies donc, Désiré, que tu as conseillé la perte du comte Charles? Tu l'as trahi, et ensuite tu nous as trahis nous-mêmes. S'il m'était permis de sortir, je t'appellerais au combat singulier; car j'atteste que lu es plus traître que nous. Ces paroles surprirent d'autant plus tout le monde, que Désiré les supporta patiemment et ne répondit rien. D'un autre côté , les parents de Tancmar ayant aussi attaché leurs armes à la maison du prévôt, dont ils s'étaient emparés , on en murmura si haut, qu'il y eut à ce sujet une sédition. Chacun s'élevait contre Tancmar et les siens , parce que c'était à cause d'eux que 15. Digitized by Google

fermés dans le même lieu que le cadavre de leur seigneur. On ne saurait dire combien de pierres furent lancées, combien d'hommes furent écrasés ou meurtris. Les cloisons, les vitrages, les stalles, les siéges, tout fut brisé. L'église n'avait plus rien de son aspect solennel; rien n'y était plus entier. Les rebelles s'étaient barricadés dans la galerie, avec les armoires, les tables des autels, les bancs et autres objets, que les cordes des cloches attachaient ensemble. Ils avaient coupé en morceaux les plombs du toit et rompu les cloches mêmes, pour en faire des projectiles très-meurtriers. Chacun plantait ses insignes ou bannières au sommet du lieu qu'il occupait; les rebelles sur la tour de l'église, les assiégeants sur les maisons où ils avaient leurs quartiers. Désiré, frère d'Isaac, qui avait toujours paru faire cause commune avec les citoyens, ayant arboré son enseigne à la maison du Comte, le jeune Robert lui cria du haut de la tour :

— Tu oublies donc, Désiré, que tu as conseillé la perte du comte Charles? Tu l'as trahi, et ensuite tu nous as trahis nous-mêmes. S'il m'était permis de sortir, je t'appellerais au combat singulier; car j'atteste que tu es plus traître que nous.

Ces paroles surprirent d'autant plus tout le monde, que Désiré les supporta patiemment et ne répondit rien.

D'un autre côté, les parents de Tancmar ayant aussi attaché leurs armes à la maison du prévôt, dont ils s'étaient emparés, on en murmura si haut, qu'il y eut à ce sujet une sédition. Chacun s'élevait contre Tancmar et les siens, parce que c'était à cause d'eux que

lit LA CHRONIQUE le bon Comte avait été tué. On arracha leurs armes , et les cris devinrent si menaçants, que Tancmar s'enfuit tout effrayé et que sa famille se dispersa , abandonnant tout. La nuit vint; les assiégeants la passèrent dans la vigilance. Les sentinelles des assiégés sonnaient de la trompette à tout instant ; ils attendaient les secours que des hommes puissants du pays leur avaient promis , dans des lettres attachées à des flèches et lancées aux fenêtres de la tour. y. Le 20 mars, qui était un dimanche, les chefs du siège reçurent des lettres du roi de France Louis VI, datées d'Arras. Il leur envoyait son salut, avec promesse de secours , et les remerciait d'avoir pris en main la vengeance de son neveu Charles. « Je ne puis me rendre auprès de vous aussi vite que je le voudrais, écrivait-il. Drs que l'événement m'a été annoncé , je suis venu ici à la hâte avec peu de monde ; je vois qu'il serait imprudent de nous exposer à tomber dans les mains des traîtres. Nous savons que ces criminels ont de nombreux partisans, et qu'une faction voudrait donner le comté à Guillaume d' Ypres ; ce qui ne peut pas être , car ce Guillaume est un bâtard , né d'un père noble et d'une mère de vile naissance , qui durant sa vie était fileuse de son état. Je souhaite donc que vous vous rendiez promptement devant moi , pour choisir un comte qui convienne , la Flandre ne pouvant qu'avec grand danger demeurer long-temps sans prince. » Digitized by Google

le bon Comte avait été tué. On arracha leurs armes ; et les cris devinrent si menaçants, que Tancmar s'enfuit tout effrayé et que sa famille se dispersa, abandonnant tout.

La nuit vint ; les assiégeants la passèrent dans la vigilance. Les sentinelles des assiégés sonnaient de la trompette à tout instant ; ils attendaient les secours que des hommes puissants du pays leur avaient promis, dans des lettres attachées à des flèches et lancées aux fenêtres de la tour.

V.

Le 20 mars, qui était un dimanche, les chefs du siége reçurent des lettres du roi de France Louis VI, datées d'Arras. Il leur envoyait son salut, avec promesse de secours, et les remerciait d'avoir pris en main la vengeance de son neveu Charles.

« Je ne puis me rendre auprès de vous aussi vite que je le voudrais, écrivait-il. Dès que l'événement m'a été annoncé, je suis venu ici à la hâte avec peu de monde ; je vois qu'il serait imprudent de nous exposer à tomber dans les mains des traîtres. Nous savons que ces criminels ont de nombreux partisans, et qu'une faction voudrait donner le comté à Guillaume d'Ypres ; ce qui ne peut pas être, car ce Guillaume est un bâtard, né d'un père noble et d'une mère de vile naissance, qui durant sa vie était fileuse de son état. Je souhaite donc que vous vous rendiez promptement devant moi, pour choisir un comte qui convienne, la Flandre ne pouvant qu'avec grand danger demeurer long-temps sans prince. »

DE CHARLES-LE-BON. 229 Quittons encore un instant le notaire chroniqueur, pour mentionner une circonstance merveilleuse dont il ne parle pas, mais qui est rapportée dans plusieurs légendes et qui nous apprend , selon les traditions populaires , comment le roi Louis-le-Gros fut informé du meurtre de Charles-le-Bon. On lit donc dans ces légendes que le 2 mars , à huit heures du matin, c'est-à-dire peu d'instants après sa mort, l'Ame de Charles-le-Bon apparut au roi de France. Le monarque étonné allait au-devant du Comte pour le recevoir, quand l'ombre lui fit un igné: — Je ne suis plus vivant , — dit-elle , — quoique vous voyiez ici mon image. Vous pouvez voir aussi mes plaies. Et le fantôme ouvrit son manteau. C'était la fidèle et terrible représentation du corps meurtri. — Aux jours du danger, reprit l'ombre , je suis venu à vous, comme vous devant hommage et service. Ne viendrez-vous pas en aide à la Flandre , que votre suzeraineté protège?... Nous ne donnons cette aventure surnaturelle que comme nous la trouvons : nous pensons que Louisle-Gros put bien être informé par d'autres avis; et nous nous hâtons de rentrer dans le récit de Gualbert. On achevait à peine de lire les lettres du Roi , en présence de tous , et personne ne savait encore ce qu'il fallait y répondre, lorsqu'il survint un autre message, de la part d' un parent du comte Charles. (C'était ThéoDigitized by Google

230 LA CH-HONIQVE doric ou Thierry d'Alsace1, cousin de Charles-le-Bon, tous deux étant nés de deux sœurs , filles de Robert le Frison.) III mandait aux chefs qui dirigeaient le siège, qu'il les saluait, offrant son amitié sincère à tous les habitants du pays. « Vous devez savoir tous, écrivait-il, qu' après la mort de monseigneur le Comte, le gouvernement de Flandre me revient, par droit de parenté. Je pense donc que vous agirez avec réflexion et prudence , quant à l'élection de ma personne. Mais je vous prie de ne pas m'écarter sans égards pour mes droits. Si vous me nommez, je m'efforcerai d'être un comte juste, pacifique, facile à aborder; je veillerai au salut et à l'utilité publique. » Les chefs et tous ceux qui entendirent ce message apporté d'Alsace, pensèrent que la lettre pouvait être supposée pour amener de nouveaux embarras ; — et ils n'y répondirent point. D'ailleurs ils prévoyaient que l'élection de ce parent du Comte serait longue; le pays en danger demandant que l'on prit le parti le plus prompt, ils se préparèrent à se rendre devant le roi de France. Mais ne voulant pas quitter les assiégés sans leur donner l'assaut qu' ils s'étaient promis pour le lendemain, les chefs, quoique ce fût un dimanche, convoquèrent les citoyens, coururent aux armes et se jetèrent sur l'église. Le combat fut acharné. Le lendemain les chefs partirent pour Arras, après avoir recommandé que l'on veillât jour et nuit. Peu de temps néanmoins après leur départ, Lambert d'Arche, 1 L'illustre Croisé dont on a lu les faits. Mais ce n'est que plus lard qu'il devint l'un des héros de la deuxième croisade. Digitized by Google

doric ou Thierry d'Alsace[1], cousin de Charles-le-Bon, tous deux étant nés de deux sœurs, filles de Robert le Frison.) Il mandait aux chefs qui dirigeaient le siége, qu'il les saluait, offrant son amitié sincère à tous les habitants du pays.

« Vous devez savoir tous, écrivait-il, qu'après la mort de monseigneur le Comte, le gouvernement de Flandre me revient, par droit de parenté. Je pense donc que vous agirez avec réflexion et prudence, quant à l'élection de ma personne. Mais je vous prie de ne pas m'écarter sans égards pour mes droits. Si vous me nommez, je m'efforcerai d'être un comte juste, pacifique, facile à aborder; je veillerai au salut et à l'utilité publique. »

Les chefs et tous ceux qui entendirent ce message apporté d'Alsace, pensèrent que la lettre pouvait être supposée pour amener de nouveaux embarras; — et ils n'y répondirent point. D'ailleurs ils prévoyaient que l'élection de ce parent du Comte serait longue; le pays en danger demandant que l'on prît le parti le plus prompt, ils se préparèrent à se rendre devant le roi de France. Mais ne voulant pas quitter les assiégés sans leur donner l'assaut qu'ils s'étaient promis pour le lendemain, les chefs, quoique ce fût un dimanche, convoquèrent les citoyens, coururent aux armes et se jetèrent sur l'église. Le combat fut acharné.

Le lendemain les chefs partirent pour Arras, après avoir recommandé que l'on veillât jour et nuit. Peu de temps néanmoins après leur départ, Lambert d'Arche,

[1] L'illustre Croisé dont on a lu les faits. Mais ce n'est que plus tard qu'il devint l'un des héros de la deuxième croisade.

 un des conseillers de Bordsiard, trouva moyen de s'échapper de la tour. Il s’enfuyait dans un petit bateau, lorsque Bordsiard l’aperçut. Furieux de se voir abandonné ainsi, il cria aux assiégeants de courir à la poursuite du fugitif, indiquant vers quel lieu il se dirigeait. Les citoyens entourèrent le village où il venait de se cacher, le relancèrent dans sa retraite et le ramenèrent au Bourg. C’était un méchant homme, odieux à tous. Les chefs étant absents, on le remit à la garde d’un de nos concitoyens, nommé Gerbert, dont il était parent. Celui-ci le lia étroitement et le surveilla sans relâche. On verra pourtant qu'il s'échappa. Le 2i mars, un nommé Woltra-Kruval vint compliquer encore la situation , en annonçant que le roi d'Angleterre avait fait un accord avec Guillaume d’ Apres, lui fournissant une grande quantité d’argent et trois cents soldats pour appuyer et soutenir ses prétentions sur le comté de Flandre. Cette nouvelle était fausse ; mais certaines circonstances lui donnaient une apparence de vérité. Guillaume d'Ypres, dans les présents qu'il avait reçus du prévôt, avait trouvé cinq cents livres de monnaie anglaise, prise aux trésors du comte défunt; et là-dessus il avait imaginé la fable d’un secours accordé par- le roi d’Angleterre, pour cacher la source de cet argent. Le 25 mars, jour de l’Annonciation, les Gantois, qui n’avaient pas abandonné l’espoir d’eai§ver le corps du comte Charles, convinrent avec le grand chantre, qu’ils entreraient dans l’église pendant la nuit, et qu’ils recevraient le précieux corps par le jubé. Mais cette nouvelle tentative fut déjouée comme les autres. Digitized by Google

un des conseillers de Bordsiard, trouva moyen de s'échapper de la tour. Il s'enfuyait dans un petit bateau, lorsque Bordsiard l'aperçut. Furieux de se voir abandonné ainsi, il cria aux assiégeants de courir à la poursuite du fugitif, indiquant vers quel lieu il se dirigeait. Les citoyens entourèrent le village où il venait de se cacher, le relancèrent dans sa retraite et le ramenèrent au Bourg. C'était un méchant homme, odieux à tous. Les chefs étant absents, on le remit à la garde d'un de nos concitoyens, nommé Gerbert, dont il était parent. Celui-ci le lia étroitement et le surveilla sans relâche. On verra pourtant qu'il s'échappa.

Le 24 mars, un nommé Woltra-Kruval vint compliquer encore la situation, en annonçant que le roi d'Angleterre avait fait un accord avec Guillaume d'Ypres, lui fournissant une grande quantité d'argent et trois cents soldats pour appuyer et soutenir ses prétentions sur le comté de Flandre. Cette nouvelle était fausse ; mais certaines circonstances lui donnaient une apparence de vérité. Guillaume d'Ypres, dans les présents qu'il avait reçus du prévôt, avait trouvé cinq cents livres de monnaie anglaise, prise aux trésors du comte défunt ; et là-dessus il avait imaginé la fable d'un secours accordé par le roi d'Angleterre, pour cacher la source de cet argent.

Le 25 mars, jour de l'Annonciation, les Gantois, qui n'avaient pas abandonné l'espoir d'enlever le corps du comte Charles, convinrent avec le grand chantre, qu'ils entreraient dans l'église pendant la nuit, et qu'ils recevraient le précieux corps par le jubé. Mais cette nouvelle tentative fut déjouée comme les autres.

 Le lendemain, tous les Flamands, rassemblés dans une plaine voisine, firent serment sur les reliques des saints, en ces termes : — « Nous jurons de n'élire pour comte de ce pays que celui qui pourra bien gouverner et soutenir nos droits contre les ennemis de la patrie, qui sera religieux , doux, bienfaisant , marchant dans le chemin droit, un homme tel enfin qu'il ait la volonté et la puissance de se consacrer au bien général. » Tous les principaux citoyens firent ce serment, le juge Folpert, Alard d' Ysendick, échevin, Haïol d'Oostbourg, Hugues Berlens d'Ardenbourg avec les plus puissants de ses compatriotes, et tous les meilleurs habitants de Lapscheure, d'Oostkerke, d'Uilkerke, de Lisweghe, de Slipen, de Ghistelles , d'Oldenbourg, de Lichtervelde, de Jabbeke, etc. Le 30 mars , au son des cloches , nos chefs rentrèrent dans la ville, revenant d'Arras. Ils étaient joyeux et rassurés. Ils nous apportaient le message suivant : « Louis VI, roi de France, à tous les fidèles enfants du pays de Flandre, salut et amitié. Ils peuvent compter sur l'appui de notre puissance royale, soutenue par la force des armes et la protection de Dieu. « Après la trahison à laquelle a succombé le Comte, prévoyant la triste ruine de votre patrie, j'ai partagé votre douleur et résolu de poursuivre le châtiment de ce crime, avec une sévérité inouïe jusqu'à ce jour. Afin que le pays soit pacifié et reprenne son ancienne splendeur sous le .nouveau comte que nous choisirons, obéissez à tout ce que contiennent les lettres ci-jointes ; et exécutez-le. » Walter l'Échanson montra alors à la multitude les

Digitized by Google

Le lendemain, tous les Flamands, rassemblés dans une plaine voisine, firent serment sur les reliques des saints, en ces termes : — « Nous jurons de n'élire pour comte de ce pays que celui qui pourra bien gouverner et soutenir nos droits contre les ennemis de la patrie, qui sera religieux, doux, bienfaisant, marchant dans le chemin droit, un homme tel enfin qu'il ait la volonté et la puissance de se consacrer au bien général. »

Tous les principaux citoyens firent ce serment, le juge Folpert, Alard d'Ysendick, échevin, Haïol d'Oostbourg, Hugues Berlens d'Ardenbourg avec les plus puissants de ses compatriotes, et tous les meilleurs habitants de Lapscheure, d'Oostkerke, d'Uitkerke, de Lisweghe, de Slipen, de Ghistelles, d'Oldenbourg, de Lichtervelde, de Jabbeke, etc.

Le 30 mars, au son des cloches, nos chefs rentrèrent dans la ville, revenant d'Arras. Ils étaient joyeux et rassurés. Ils nous apportaient le message suivant :

« Louis VI, roi de France, à tous les fidèles enfants du pays de Flandre, salut et amitié. Ils peuvent compter sur l'appui de notre puissance royale, soutenue par la force des armes et la protection de Dieu.

« Après la trahison à laquelle a succombé le Comte, prévoyant la triste ruine de votre patrie, j'ai partagé votre douleur et résolu de poursuivre le châtiment de ce crime, avec une sévérité inouïe jusqu'à ce jour. Afin que le pays soit pacifié et reprenne son ancienne splendeur sous le nouveau comte que nous choisirons, obéissez à tout ce que contiennent les lettres ci-jointes; et exécutez-le. »

Walter l'Échanson montra alors à la multitude les

DE CHARLES-EE-BON. 233 leUres revêtues du sceau du Roi ; il en fit lecture ; puis il dit à haute voix : — Écoutez, mes concitoyens, ce qui s’est passé auprès du Roi et de ses barons, et ce qui a été déterminé après un examen approfondi. Sur l’ordre et l’avis du Roi, les premiers d’entre nous, d’accord avec les seigneurs français, ont choisi pour votre comte le jeune Guillaume , né en Normandie , noble de race , élevé parmi vous depuis son enfance et devenu un jeune homme plein de courage. 11 lui sera facile de s’habituer à vos usages, et vous pourrez, avec un peu d’adresse , doux et docile comme il est , le plier aux moeurs et coutumes établies. Moi-même , je lui ai donné ma voix. Robert de Béthune', Baudouin d’Alost, Iwan son frère, le châtelain de Lille et les autres barons l’ont proclamé aussi. Nous lui avons fait l’hommage de foi et de fidélité, comme il s’est toujours pratiqué à l’égard de ses prédécesseurs les comtes de Flandre. Pour nous récompenser de nos travaux, il nous a fait don des terres et des propriétés des traîtres, qui n’ont plus rien à attendre qu’une mort cruelle, au milieu des supplices. Je vous recommande donc , poursuivit Walter , de recevoir comme votre prince et seigneur Guillaume de Normandie, élu de l’agrément du Roi ; et s’il est quelque chose qu’il puisse vous accorder, je vous le promets de sa part. U vous exemptera des droits de péage et vous cédera le terrain de vos habitations au delà du faubourg, sous la condition d'en payer le cens. 1 Robert IV, dit le Gros, dont les faits célèbres sont rapportés par Duchesne, De la Famille de Bethune, liv. H, chap. iv. Digitized by Google

234 LAr CHRONIQUE Les citoyens différèrent de répondre jusqu'à ce qu'ils eussent convoqué les autres habitants de la Flandre. Ils envoyèrent de toutes parts des messagers, et, s'étant réunis encore le lendemain , ils décidèrent que vingt hommes d'armes et douze sages bourgeois iraient jusqu'à Ravenschot au devant des envoyés du Roi , pour s'entendre avec eux, de concert avec les Gantois. Ils partirent la veille de Pâques. Ayant joint le Roi et le nouveau comte à Deynze, ils firent le serment de foi et hommage, et le môme jour Gervais fut établi châtelain du bourg de Bruges, en récompense des services qu'il avait rendus. Le matin du saint jour de Pâques, les traîtres enfermés dans la tour communièrent, dit- on ; mais- on ignore quel prêtre leur administra la sainte Eucharistie. Car ensuite, sans respect pour un jour si sacré, ils lancèrent des flèches sur tous ceux qui passaient par le Bourg. On voyait que dans l'attente d'une mort honteuse, ils ne ménageaient plus rien. Le soir de ce même jour, le roi de France entra dans le faubourg de Bruges, accompagné du nouveau comte Guillaume. Les chanoines de Saint -Donat allèrent au-devant d'eux, portant solennellement les reliques des saints, et les reçurent avec grands signes de joie. Le 5 avril , le Roi et le Comte , leurs chevaliers et les nôtres, et un grand nombre de citoyens se rendirent au champ où l'on avait coutume de tenir les délibérations. On y plaça les coffrets et les châsses contenant les reliques. On fit lecture de la charte des libertés de Saint-Donat, afin que personne ne pût, sous préDigitized by Google

Les citoyens différèrent de répondre jusqu'à ce qu'ils eussent convoqué les autres habitants de la Flandre. Ils envoyèrent de toutes parts des messagers, et, s'étant réunis encore le lendemain, ils décidèrent que vingt hommes d'armes et douze sages bourgeois iraient jusqu'à Ravenschot au devant des envoyés du Roi, pour s'entendre avec eux, de concert avec les Gantois. Ils partirent la veille de Pâques. Ayant joint le Roi et le nouveau comte à Deynze, ils firent le serment de foi et hommage, et le même jour Gervais fut établi châtelain du bourg de Bruges, en récompense des services qu'il avait rendus.

Le matin du saint jour de Pâques, les traîtres enfermés dans la tour communièrent, dit-on; mais on ignore quel prêtre leur administra la sainte Eucharistie. Car ensuite, sans respect pour un jour si sacré, ils lancèrent des flèches sur tous ceux qui passaient par le Bourg. On voyait que dans l'attente d'une mort honteuse, ils ne ménageaient plus rien.

Le soir de ce même jour, le roi de France entra dans le faubourg de Bruges, accompagné du nouveau comte Guillaume. Les chanoines de Saint-Donat allèrent au-devant d'eux, portant solennellement les reliques des saints, et les reçurent avec grands signes de joie.

Le 5 avril, le Roi et le Comte, leurs chevaliers et les nôtres, et un grand nombre de citoyens se rendirent au champ où l'on avait coutume de tenir les délibérations. On y plaça les coffrets et les châsses contenant les reliques. On fit lecture de la charte des libertés de Saint-Donat, afin que personne ne pût, sous pré-

DE CHARLES-LE-BON. 238. texte d'ignorance, porter atteinte à ces privilèges, approuvés par les pontifes romains et respectés par tous les rois et comtes catholiques. Les chanoines réclamèrent ensuite la liberté d'élire le prévôt, selon la concession du Pape, disant que, si le Roi était présent, il confirmerait la nomination faite sans simonie; que s'il était absent, le Comte remplirait cette fonction d'après la coutume. On lut aussi la petite charte accordée par le nouveau Comte , laquelle nous exemptait de payer désormais les droits de péage et de cens. Le Roi et le Comte jurèrent sur les reliques des saints d'observer ces clauses. — Guillaume , pour s'attirer davantage l'affection des citoyens, leur accorda encore le pouvoir de corriger leur législation coutumière et de l'améliorer. Tout étant ainsi réglé, le Roi et le Comte retournèrent au lieu où ils logeaient. Là on leur présenta des lettres des principaux personnages d'Ardenbourg qui avaient pris part au siège : ■ « Nous aussi, écrivaient-ils , nous choisissons celui qui a été nouvellement élu comte de Flandre , sous la condition que les nouveaux droits de péage soient également abolis pour nous; que nos paysans puissent faire sortir et paître leurs troupeaux sur les polders *, sans payer la redevance nouvellement établie ; que le droit de douze écus , exigé des enfants à la mort de leurs parents , récemment élevé à seize , soit remis à douze comme par le passé. En retour, dans chaque expédition qui sera annoncée par ordre du Comte , 1 Polder ou Marais; terrains inolidés l'hiver.
Digitized by Google

texte d'ignorance, porter atteinte à ces priviléges, approuvés par les pontifes romains et respectés par tous les rois et comtes catholiques. Les chanoines réclamèrent ensuite la liberté d'élire le prévôt, selon la concession du Pape, disant que, si le Roi était présent, il confirmerait la nomination faite sans simonie; que s'il était absent, le Comte remplirait cette fonction d'après la coutume. On lut aussi la petite charte accordée par le nouveau Comte, laquelle nous exemptait de payer désormais les droits de péage et de cens. Le Roi et le Comte jurèrent sur les reliques des saints d'observer ces clauses. — Guillaume, pour s'attirer davantage l'affection des citoyens, leur accorda encore le pouvoir de corriger leur législation coutumière et de l'améliorer.

Tout étant ainsi réglé, le Roi et le Comte retournèrent au lieu où ils logeaient. Là on leur présenta des lettres des principaux personnages d'Ardenbourg qui avaient pris part au siége :

« Nous aussi, écrivaient-ils, nous choisissons celui qui a été nouvellement élu comte de Flandre, sous la condition que les nouveaux droits de péage soient également abolis pour nous; que nos paysans puissent faire sortir et paître leurs troupeaux sur les polders [1], sans payer la redevance nouvellement établie; que le droit de douze écus, exigé des enfants à la mort de leurs parents, récemment élevé à seize, soit remis à douze comme par le passé. En retour, dans chaque expédition qui sera annoncée par ordre du Comte,

[1] Polder ou Marais; terrains inondés l'hiver.

Ï16 LA CHRONIQUE nous nous obligeons à lui payer vingt sous pour toute personne de notre commune qui refusera de marcher sans excuse légitime. # Lorsque cette lettre eut été lue, le Comte jura qu'il accordait de plein gré ce qu'on lui demandait. Après quoi , ceux qui auparavant avaient été attachés à Charles-le-Bon reprirent l'exercice des charges qu'ils avaient légitimement possédées. Le 7 avril, on continua de faire les hommages; ce qui avait lieu de la manière suivante. Le Comte demandait si le féal voulait être franchement et sincèrement à lui, c'est-à-dire devenir son vassal ; et celuici répondait : — Je le veux. Alors le Comte, prenant les mains jointes du féal dans les siennes, donnait l'accolade, et l'on était inféodé. Ceux qui avaient déjà prêté hommage renouvelaient leur serment en ces termes : — « Je promets , sur ma foi et mon honneur, que je serai fidèle au comte Guillaume, et que j'observerai pleinement , envers et contre tous, avec bonne foi et sans fraude, ma prestation d'hommage. » Il répétait encore ce serment sur les reliques des saints, et le Comte, avec une baguette qu'il avait à la main, donnait 1‘ investiture, en les touchant, à tous ceux qui avaient juré. Quand les hommages furent terminés, le Comte gratifia Baudouin d'Alost de 420 livres, parce qu'après le Roi , c'était à lui qu'il devait le plus, à cause de ses puissants secours et de ses bons conseils. Le 1 0 avril , le roi de France alla à Wynendaele, où se trouvait Guillaume de Loo , qui se donnait le titre Digitized by Google

nous nous obligeons à lui payer vingt sous pour toute personne de notre commune qui refusera de marcher sans excuse légitime. »

Lorsque cette lettre eut été lue, le Comte jura qu'il accordait de plein gré ce qu'on lui demandait. Après quoi, ceux qui auparavant avaient été attachés à Charles-le-Bon reprirent l'exercice des charges qu'ils avaient légitimement possédées.

Le 7 avril, on continua de faire les hommages; ce qui avait lieu de la manière suivante. Le Comte demandait si le féal voulait être franchement et sincèrement à lui, c'est-à-dire devenir son vassal; et celui-ci répondait : — Je le veux. Alors le Comte, prenant les mains jointes du féal dans les siennes, donnait l'accolade, et l'on était inféodé.

Ceux qui avaient déjà prêté hommage renouvelaient leur serment en ces termes : — « Je promets, sur ma foi et mon honneur, que je serai fidèle au comte Guillaume, et que j'observerai pleinement, envers et contre tous, avec bonne foi et sans fraude, ma prestation d'hommage. »

Il répétait encore ce serment sur les reliques des saints, et le Comte, avec une baguette qu'il avait à la main, donnait l'investiture, en les touchant, à tous ceux qui avaient juré.

Quand les hommages furent terminés, le Comte gratifia Baudouin d'Alost de 420 livres, parce qu'après le Roi, c'était à lui qu'il devait le plus, à cause de ses puissants secours et de ses bons conseils.

Le 10 avril, le roi de France alla à Wynendaele, où se trouvait Guillaume de Loo, qui se donnait le titre

I)E CHARLES-LE-BON. 237 de comte de Flandre. Il voulait établir la paix et la concorde entre lui et le véritable chef. Mais le faux comte refusa d'entrer en arrangement et ne fit aucun accord de paix , comptant toujours qu'il obtiendrait le pouvoir. Le Roi le quitta indigné. Le vicomte d'Ypres suivait en effet son projet. Depuis quelques jours , il ne s'occupait que de découvrir la retraite du prévôt Berthulf. Quoiqu'il eût été son complice, puisqu'il l'avait envoyé saluer après le crime, il espérait, en se chargeant du supplice de ce traître, rétablir sa réputation. Or, le lendemain de la visite du Roi, Rerthulf fut livré entre les mains de Guillaume. Ce misérable , si déchu , expiait cruellement son crime. Du marécage où Walter l'avait abandonné , il était arrivé péniblement à Keyens. Bientôt poursuivi, il avait dû continuer de marcher la nuit ; il avait rejoint sa femme à Fumes '. Mais, ne pouvant se cacher là, il avait gagné Warneton, marchant pieds nus, et n'attendant de compassion nulle part. Ses complices n'avaient pas été plus heureux. Isaac, comme on l'a vu, avait été pendu. Eustache de Yoorde , frère de ce Wydo qui avait épousé la sœur d'Isaac , attaqué à Saint-Omer, avait été brûlé dans sa maison. Plusieurs autres attendaient leur jugement. Berthulf, pris, fut amené à Ypres. II était conduit par une multitude forcenée qui, sautant et battant des mains , le tirait à droite et à gauche par de longues cordes attachées à son cou. On l'avait dépouillé de ses vêtements , ne lui laissant rien que son haut-de-chausses; et tout le monde lui jetait de la boue et des pier• Nous avons noté qu'il était laïque. \ Digitized by Google

de comte de Flandre. Il voulait établir la paix et la concorde entre lui et le véritable chef. Mais le faux comte refusa d'entrer en arrangement et ne fit aucun accord de paix, comptant toujours qu'il obtiendrait le pouvoir. Le Roi le quitta indigné. Le vicomte d'Ypres suivait en effet son projet. Depuis quelques jours, il ne s'occupait que de découvrir la retraite du prévôt Berthulf. Quoiqu'il eût été son complice, puisqu'il l'avait envoyé saluer après le crime, il espérait, en se chargeant du supplice de ce traître, rétablir sa réputation. Or, le lendemain de la visite du Roi, Berthulf fut livré entre les mains de Guillaume.

Ce misérable, si déchu, expiait cruellement son crime. Du marécage où Walter l'avait abandonné, il était arrivé péniblement à Keyens. Bientôt poursuivi, il avait dû continuer de marcher la nuit; il avait rejoint sa femme à Furnes[1]. Mais, ne pouvant se cacher là, il avait gagné Warneton, marchant pieds nus, et n'attendant de compassion nulle part. Ses complices n'avaient pas été plus heureux. Isaac, comme on l'a vu, avait été pendu. Eustache de Voorde, frère de ce Wydo qui avait épousé la sœur d'Isaac, attaqué à Saint-Omer, avait été brûlé dans sa maison. Plusieurs autres attendaient leur jugement.

Berthulf, pris, fut amené à Ypres. Il était conduit par une multitude forcenée qui, sautant et battant des mains, le tirait à droite et à gauche par de longues cordes attachées à son cou. On l'avait dépouillé de ses vêtements, ne lui laissant rien que son haut-de-chausses; et tout le monde lui jetait de la boue et des pier-

[1] Nous avons noté qu'il était laïque.

' 238 LA CHRONIQUE res. Accablé d'opprobre et de coups, il reconnaissait qu'il ne pouvait plus éviter son supplice. Le visage immobile , les yeux tournés vers le ciel , il invoquait sans doute, dans le secret de son cœur, l'assistance de ce Dieu qui prit pitié de l'humaine nature, et qui , s'en couvrant lui-même comme d'un manteau, vint nous servir de guide ici-bas. Alors un de ceux qui suivaient Berthulf , le frappant d'un coup de bâton à la tête , lui dit : — Homme orgueilleux, pourquoi dédaignes-tu d'implorer la compassion des chefs et la nôtre? Ta vie est en nos mains. Mais le prévôt garda le silence. Arrivé au milieu de la grande place d'Ypres, on lui arracha son haut-de-chausses, afin d'augmenter son ignominie en le mettant tout à fait nu. On le suspendit à un gibet, les bras étendus en croix. Sa tête était passée dans une ouverture pratiquée à la partie supérieure du gibet, en manière de carcan ; ses mains fixées des deux côtés. Au moment où il était ainsi suspendu, cherchant encore à soutenir son corps sur l'instrument du supplice, en s'appuyant de l'extrémité de ses pieds contre un rebord qu'il avait senti, dans cette lutte horrible de l'homme à l'agonie contre la mort violente, — au milieu de la foule effrénée , on vit venir à lui Guillaume de Loo. 11 imposa silence à tous et parla ainsi : — Dis-moi , prévôt , sur le salut de ton âme , quels sont avec toi , avec Isaac et les traîtres publiquement reconnus comme tels, les autres auteurs ignorés de la mort du comte Charles? Digitized by Google

DE CHARLES-LE-BON. 2.19 ' Le patient , faisant un effort pour ouvrir la bouche , répondit : — Toi-même, aussi coupable que moi, tu lé sais. Guillaume alors, transporté de fureur, donna l'ordre de jeter des pierres et de la boue au prévôt , et de le tuer. Ceux qui étaient venus sur la place pour vendre du poisson accablèrent Berthulf de coups, se servant de leurs crocs de fer, de leurs bâtons et d'autres instruments. Dans ces affreuses tortures, on ne l'entendit plus proférer que quelques mots, parmi lesquels on reconnut qu'il reprochait sa mort à Walter, qui avait promis de le sauver et l'avait trahi. Ses bourreaux, l'ayant empêché de soutenir l'extrémité de ses pieds sur l'appui du gibet, virent qu'il allait expirer. Ils prirent un pauvre chien, qu'ils éventrèrent ; ils tordirent autour du cou du mourant les boyaux de l'innocent animal et appliquèrent la gueule du Chien contre la figure de l'homme , pour recevoir son dernier soupir... Après cette affreuse exécution , un autre spectacle attendait le peuple d'Ypres. Wydo de Voorde, beaufrère d'Isaac, pour avoir trempé aussi dans la conspiration contre le comte Charles, avait été appelé en combat singulier, devant Guillaume de Loo , par un chevalier de noble race, Herman, que l'on appelait Herman-de-Fer, à cause de sa force inouïe. Wydo, qui n'était pas moins robuste, avait accepté le défi, et l'on avait fixé le duel au jour même que venait de signaler le supplice du prévôt. Aussi , dès qu'il eut expiré, la foule nombreuse se rendit -elle avec empressement au champ-clos où devait avoir lieu le Digitized by Google

Le patient, faisant un effort pour ouvrir la bouche, répondit :

— Toi-même, aussi coupable que moi, tu le sais.

Guillaume alors, transporté de fureur, donna l'ordre de jeter des pierres et de la boue au prévôt, et de le tuer. Ceux qui étaient venus sur la place pour vendre du poisson accablèrent Berthulf de coups, se servant de leurs crocs de fer, de leurs bâtons et d'autres instruments. Dans ces affreuses tortures, on ne l'entendit plus proférer que quelques mots, parmi lesquels on reconnut qu'il reprochait sa mort à Walter, qui avait promis de le sauver et l'avait trahi.

Ses bourreaux, l'ayant empêché de soutenir l'extrémité de ses pieds sur l'appui du gibet, virent qu'il allait expirer. Ils prirent un pauvre chien, qu'ils éventrèrent ; ils tordirent autour du cou du mourant les boyaux de l'innocent animal et appliquèrent la gueule du chien contre la figure de l'homme, pour recevoir son dernier soupir...

Après cette affreuse exécution, un autre spectacle attendait le peuple d'Ypres. Wydo de Voorde, beau-frère d'Isaac, pour avoir trempé aussi dans la conspiration contre le comte Charles, avait été appelé en combat singulier, devant Guillaume de Loo, par un chevalier de noble race, Herman, que l'on appelait Herman-de-Fer, à cause de sa force inouïe. Wydo, qui n'était pas moins robuste, avait accepté le défi, et l'on avait fixé le duel au jour même que venait de signaler le supplice du prévôt. Aussi, dès qu'il eut expiré, la foule nombreuse se rendit-elle avec empressement au champ-clos où devait avoir lieu le

210 LA CHRONIQUE combat à outrance entre Herman-de-Fer et Wydo. Une grande valeur fut déployée des deux côtés. Mais les deux champions étaient si solidement couverts de fer et semblaient si redoutables tous les deux, que l'affaire devait être longue. Wydo désarçonna son adversaire, le jeta sur l'arène, et il le terrassait de sa lance chaque fois qu'il s'efforçait de se relever. Celuici néanmoins, parvenant à s'approcher, perça de son fer l'énorme cheval de son ennemi et l'éventra. Wydo, se dégageant, tira son glaive et attaqua impétueusement Herman , qui se retrouvait debout. Des deux parts, les coups se précipitèrent de nouveau avec acharnement et sans interruption jusqu'à ce que tous deux, fatigués du poids de leurs armes, jetèrent leurs boucliers pour hâter la victoire par une lutte corps à corps. Herman derechef fut renversé; Wydo, tombant sur lui , écrasait sa figure de ses gantelets de fer. Ainsi terrassé, comme l'Antée de Virgile, Herman sentait que peu à peu la terre lui rendait ses forces. Mais il resta immobile quelques instants, pour faire croire à son ennemi qu'il était vaincu. Alors, passant adroitement la main à l'extrémité inférieure de la cuirasse , vers le bas du corps , qui en cet endroit n'est plus défendu par l'armure, Herman saisit Wydo par le bas-ventre, et, réunissant toutes ses forces, l'attira ainsi violemment et subitement à lui. Par cette secousse Wydo tomba, le bas - ventre ouvert et déchiré, s'écriant qu'il était mort. Le vicomte d'Ypres, juge principal de ce combat furieux , voulant aussi le faire tourner au profit de sa réputation , ordonna que Wydo fût suspendu au gibet Digitized by Google

 du prévôt , dont il avait été le complice. Après qu'il y eut expiré, les deux cadavres furent attachés à une roue de chariot, qu'on fixa sur le haut d'un mât très-élevé, pour les offrir en spectacle aux passants. On les avait placés de manière que les bras de l'un étaient passés autour du cou de l'autre et qu'ils paraissaient se tenir embrassés. Il y avait trois jours qu'ils étaient là , que le peuple impitoyable disait encore qu'ils se consultaient sur le meurtre du Comte. Un héraut d' armes vint exprès d'Ypres annoncer tous ces détails au Roi. On cria aussitôt à ceux qui étaient encore dans la tour de quelle manière était mort leur maître le prévôt, en ajoutant qu'un sort pareil leur était réservé; et Louis-le-Gros , les sachant abattus par la terreur, ordonna qu'on se disposât à les attaquer le lendemain. Pour qu'ils ne pussent apprendre quels moyens on allait mettre en œuvre contre eux , on défendit que personne, sous aucun prétexte, s'approchât de la tour. Un des nôtres, ayant contrevenu à l'édit pour parler à son beau-frère, qui était parmi les assiégés , fut poursuivi et arrêté par les hommes d'armes de Gervais , qui le conduisirent de force à la maison du Comte. 11 y eut à ce sujet une sédition ; la multitude voulait qu'on lui rendît le prisonnier. Mais le Roi parvint à faire comprendre aux citoyens le langage de la raison et à rétablir la bonne intelligence. On prépara tout, le lendemain matin, pour l'assaut. Comme on cherchait l'endroit par où il fallait attaquer, le jeune Robert , passant la tète à travers une des fenêtres, s'adressa aux gens du Roi , les conjurant Digitized by Google

du prévôt, dont il avait été le complice. Après qu'il y eut expiré, les deux cadavres furent attachés à une roue de chariot, qu'on fixa sur le haut d'un mât très-élevé, pour les offrir en spectacle aux passants. On les avait placés de manière que les bras de l'un étaient passés autour du cou de l'autre et qu'ils paraissaient se tenir embrassés.

Il y avait trois jours qu'ils étaient là, que le peuple impitoyable disait encore qu'ils se consultaient sur le meurtre du Comte.

Un héraut d'armes vint exprès d'Ypres annoncer tous ces détails au Roi. On cria aussitôt à ceux qui étaient encore dans la tour de quelle manière était mort leur maître le prévôt, en ajoutant qu'un sort pareil leur était réservé; et Louis-le-Gros, les sachant abattus par la terreur, ordonna qu'on se disposât à les attaquer le lendemain. Pour qu'ils ne pussent apprendre quels moyens on allait mettre en œuvre contre eux, on défendit que personne, sous aucun prétexte, s'approchât de la tour. Un des nôtres, ayant contrevenu à l'édit pour parler à son beau-frère, qui était parmi les assiégés, fut poursuivi et arrêté par les hommes d'armes de Gervais, qui le conduisirent de force à la maison du Comte. Il y eut à ce sujet une sédition ; la multitude voulait qu'on lui rendît le prisonnier. Mais le Roi parvint à faire comprendre aux citoyens le langage de la raison et à rétablir la bonne intelligence.

On prépara tout, le lendemain matin, pour l'assaut.

Comme on cherchait l'endroit par où il fallait attaquer, le jeune Robert, passant la tête à travers une des fenêtres, s'adressa aux gens du Roi, les conjurant

212 LA CHRONIQUE d'être ses intercesseurs auprès de lui, et disant qu'il se soumettait au jugement des chefs du pays , du Roi et de ses barons , et au. supplice le plus affreux s'il ne parvenait à prouver son innocence. Mais Louis-le-Gros montrait une si grande indignation contre les rebelles, que personne n'osa se charger de lui porter cette prière. Les assiégés annoncèrent alors une autre nouvelle. On disait déjà que le châtelain Haket s'était échappé ; il s'était réfugié à Lisweghe , où il était caché dans la maison de sa fille mariée à un puissant chevalier. On fit savoir de la tour que Bordsiard venait de s'évader aussi; ce qui était vrai. Mais quelques-uns de ses anus, voulant empêcher qu'on le poursuivît, dirent qu'une querelle s'était élevée entre les assiégés, et que Bordsiard avait été tué par le jeune Robert. Cette contradiction fit croire au Roi qu'il n'y avait rien que la peur et le désordre parmi les rebelles. L'attaque commença donc avec fureur; c'était le 1 1 avril. On amena le bélier construit pour battre les murs de l'église; on en dressa les degrés ou marches sous une grande fenêtre. On avait décidé de diriger là les coups de la machine, pour ouvrir une espèce de porte par laquelle on pourrait entrer librement. Les marches du bélier étaient fort larges, dix hommes pouvant s'y tenir de front, prêts à combattre ; ceux qui imprimaient le mouvement à la grosse poutre, étaient à l'abri sous une claie solide. La tête de cette poutre était armée de ferrements très-forts. Au * premier coup, il se fit une brèche qui s'agrandit rapidement. En dépit des traits, des pierres, de la poix Digitized by Google

DE CHARLES-LE-BON. 2i3 fondue et des tisons enflammés que lançaient les assiégés, nos citoyens pénétrèrent bientôt avec fracas et tumulte , se ruant , au milieu des débris qui croulaient encore, dans la galerie où était enseveli le comte Charles. A la tète du cercueil était placé un flambeau de cire, que les traîtres avaient toujours entretenu allumé; et pendant que les nôtres tuaient les rebelles , qui n'avaient plus de refuge que le haut de la tour, le jeune Fromold était tombé à genoux tout eu pleurs devant la tombe , autour de laquelle le Roi plaça une garde. Le 1 5 avril , les bourgeois vinrent se jeter aux pieds du Roi et le supplièrent d'accorder au jeune Robert la liberté de se retirer du milieu des assiégés et de prouver son innocence. Zegher, châtelain de Gand , et Arnold de Grammont firent la même demande. Le Roi répondit qu'il y consentait, si c'était l'avis des chefs du pays, sans le conseil desquels il ne voulait rien faire. Mais il ne convoqua pas les chefs à ce sujet et montra que son intention n'était pas de sauver ce jeune homme. Le 1 9 avril , le bélier se mit à battre en ruine le pied de la tour, dernière retraite des assassins. Une crainte mortelle les saisit alors; et personne d'entre eux ne savait plus quel parti prendre. La machine continua à battre tout le jour; le lendemain , malgré l'extrôme épaisseur des murs, la chute de la tour devenait imminente. A chaque coup que frappaient en bas les assiégeants, le contre-coup se faisait sentir jusqu'au sommet et lui donnait une secousse. Les assiégés se décidèrent enfin à se livrer au Roi , plutôt ic. Digitized by Google

fondue et des tisons enflammés que lançaient les assiégés, nos citoyens pénétrèrent bientôt avec fracas et tumulte, se ruant, au milieu des débris qui croulaient encore, dans la galerie où était enseveli le comte Charles. A la tête du cercueil était placé un flambeau de cire, que les traîtres avaient toujours entretenu allumé; et pendant que les nôtres tuaient les rebelles, qui n'avaient plus de refuge que le haut de la tour, le jeune Fromold était tombé à genoux tout en pleurs devant la tombe, autour de laquelle le Roi plaça une garde.

Le 15 avril, les bourgeois vinrent se jeter aux pieds du Roi et le supplièrent d'accorder au jeune Robert la liberté de se retirer du milieu des assiégés et de prouver son innocence. Zegher, châtelain de Gand, et Arnold de Grammont firent la même demande. Le Roi répondit qu'il y consentait, si c'était l'avis des chefs du pays, sans le conseil desquels il ne voulait rien faire. Mais il ne convoqua pas les chefs à ce sujet et montra que son intention n'était pas de sauver ce jeune homme.

Le 19 avril, le bélier se mit à battre en ruine le pied de la tour, dernière retraite des assassins. Une crainte mortelle les saisit alors; et personne d'entre eux ne savait plus quel parti prendre. La machine continua à battre tout le jour; le lendemain, malgré l'extrême épaisseur des murs, la chute de la tour devenait imminente. A chaque coup que frappaient en bas les assiégeants, le contre-coup se faisait sentir jusqu'au sommet et lui donnait une secousse. Les assiégés se décidèrent enfin à se livrer au Roi, plutôt

 que d'être écrasés dans les débris. Le jeune Robert cria que lui et ses compagnons se rendaient, sous la condition cependant que, lors même qu'on mettrait les autres en prison , lui ne serait pas enfermé. Après avoir recueilli l'avis des chefs sur cette proposition , le Roi l'accepta , parce qu'il était bien plus avantageux qu'ils se rendissent ainsi que de mettre en danger avec eux les assiégeants qui sapaient la tour. Ils sortirent donc un à un , au nombre de vingt-sept , et furent mis en prison, à l'exception du jeune Robert, que le Roi donna en garde , lié et garrotté , aux citoyens , en attendant le jugement des chefs. Mais il manquait un des traîtres : c'était Benkin , surnommé Coterellus ou le Boutiquier; s'étant laissé glisser à terre au moyen d'une corde , il s'était échappé dans la cohue et avait disparu. On le cherchait de toutes parts , même dans les égouts ; mais il était parvenu à s'enfuir et à se cacher dans la petite île de Wlpem (jrès de F île de Cadsand). VI. Pendant que ces choses se passaient à Bruges sous les yeux du Roi , le nouveau comte allait recevoir les hommages dans les autres contrées de la Flandre , que divers partis agitaient. Il avait repoussé de SaintOmer Arnold-le-Danois, parent du comte défunt, qui venait réclamer son héritage. Il avait fait son entrée dans cette ville avec une circonstance digne de remarque. Les enfants de la cité s'étant armés d'arcs et de flèches , sans en rien dire à leurs parents , étaient venus en troupe au-devant de lui. Le Comte étonné Digitized by Google

U > « / . ■> *■ 1 r * Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Belin Le Prieur et Morizot éditeurs

Imp de A Godard

Entrée du jeune Comte Guillaume de Normandie dans Saint Omer

DE CHARLES-LE-BON. ' 215 leur avait envoyé un messager pour s’informer de ce qu’ils demandaient Ils avaient répondu qu’ils réclamaient pour eux les privilèges dont avaient joui leurs devanciers, de courir dans les bois aux fêtes des Saints, d’errer librement çà et là au printemps, de prendre des oiseaux et de tuer les renards à coups de flèches. Le comte Guillaume, qui était encore tout jeune , joyeux de ce badinage et s’y prêtant volontiers, avait accordé aux enfants les divertissements qu’ils souhaitaient. Il s'amusait de leurs applaudissements et marchait au milieu d’eux , ayant pris le drapeau qu'ils portaient, lorsque survinrent les parents, accourus pour s’opposer à l’étourderie de leurs enfants et bientôt ravis de l’accueil qui leur était fait. Guillaume de Normandie entra ainsi dans SaintOmer, au milieu de l’enthousiasme public. Le clergé le reçut en procession , avec des flambeaux allumés, des nuages d’encens , des chants et de la musique. II fut conduit à l’église; après quoi il reçut les prestations de foi et hommage. Dans ce même temps , Hugues Champ-d’Avaine et Walter de Vlaersloo attaquaient le château d’Aire, où Guillaume d’ Ypres avait mis des troupes. Cet homme , qui n’abandonnait pas son dessein, s’était emparé ainsi par la violence de plusieurs villes et places fortes de la Flandre. Indépendamment d’Ypres, il dominait à Fûmes, à Aire, à Bergheset dans beaucoup d’autres lieux. Quoique bâtard, comme il était par son père du sang des Comtes , il croyait toujours parvenir à saisir l’héritage de Charles-le-Bon. Un nouveau concurrent se présentait encore, et il Digitized by Google

246 LA CHRONIQUE faisait valoir également des titres sérieux ; c'était Baudouin IV (dit le Bâtisseur), comte de Hainaut, qui descendait du comte de Flandre Baudouin-à-la-BelleBarbe. 11 avait pris Audenarde et s! y était fortifié Baudouin d'Alost et Raze de GaVre, dévoués à Guillaume de Normandie, allèrent avec une forte armée de Gantois assiéger Audenarde. Mais le comte Baudouin, dans une sortie impétueuse, mit en fuite les Gantois, blessa les uns, tua les autres, fit de nombreux prisonniers et resta maître de la victoire. Il possédait aussi Ninove, où il avait posté de braves guerriers; et ce ne fut qu'un peu plus tard que l'on parvint à le repousser dans son pays. Il fallait alors s'emparer de Lambert, l'un des traîtres, qui s'était fortifié dans Ardenbourg, et faire raison de Guillaume d'Ypres. Mais avant d'entreprendre ces expéditions, le Roi voulut rendre au comte Charles les honneurs funèbres. On prépara , le 21 avril, une peau de cerf, pour y mettre le corps du défunt dans un cercueil honorable. On fut surpris de cette merveille que h* corps du bienheureux Comte, quoique mort depuis sept semaines, n'exhalait aucune mauvaise odeur. On l'ensevelit pieusement, et le clergé que présidait notre évêque , venu pour réconcilier l'église de Saint-Donat, alla au-devant du cercueil et du Roi sur le pont du Bourg. Le cercueil, devant lequel on portait les châsses de saint Donat , de saint Basile et de saint Maxime, fut déposé dans Téglise de Saint-Christophe, où l'évêque et tous les prêtres célébrèrent la messe pour l'âme du'bon Comte, au milieu d'un concours immense de fidèles. Digitized by Google

faisait valoir également des titres sérieux ; c'était Baudouin IV (dit le Bâtisseur), comte de Hainaut, qui descendait du comte de Flandre Baudouin-à-la-Belle-Barbe. Il avait pris Audenarde et s'y était fortifié Baudouin d'Alost et Raze de Gavre, dévoués à Guillaume de Normandie, allèrent avec une forte armée de Gantois assiéger Audenarde. Mais le comte Baudouin, dans une sortie impétueuse, mit en fuite les Gantois, blessa les uns, tua les autres, fit de nombreux prisonniers et resta maître de la victoire. Il possédait aussi Ninove, où il avait posté de braves guerriers ; et ce ne fut qu'un peu plus tard que l'on parvint à le repousser dans son pays.

Il fallait alors s'emparer de Lambert, l'un des traîtres, qui s'était fortifié dans Ardenbourg, et faire raison de Guillaume d'Ypres. Mais avant d'entreprendre ces expéditions, le Roi voulut rendre au comte Charles les honneurs funèbres. On prépara, le 21 avril, une peau de cerf, pour y mettre le corps du défunt dans un cercueil honorable. On fut surpris de cette merveille que le corps du bienheureux Comte, quoique mort depuis sept semaines, n'exhalait aucune mauvaise odeur. On l'ensevelit pieusement, et le clergé que présidait notre évêque, venu pour réconcilier l'église de Saint-Donat, alla au-devant du cercueil et du Roi sur le pont du Bourg. Le cercueil, devant lequel on portait les châsses de saint Donat, de saint Basile et de saint Maxime, fut déposé dans l'église de Saint-Christophe, où l'évêque et tous les prêtres célébrèrent la messe pour l'âme du bon Comte, au milieu d'un concours immense de fidèles.

I)E CHARLES-LE-BON. 347 L’église profanée par le meurtre fat purifiée le 25 avril. On y ramena le corps de Charles en grande pompe et on l’enferma dans son tombeau. Le soir de ce jour-là , le Roi s’avança avec une forte armée vers Staden et Ypres , que le faux comte Guillaume occupait. Le châtelain Gervais commandait nos concitoyens. Ypres le lendemain fut assiégée-; il y eut snr-le-champ une attaque , où Guillaume de Loo combattit vaillamment avec trois cents de ses gens d'armes. Mais, tandis qu’il défendait une porte, les bourgeois en livraient une autre aux assiégeants. Le roi de France et Guillaume de Normandie y entrèrent. Le vicomte d’ Ypres, fait prisonnier, fut envoyé à Lille, pour y être détenu. La ville d’Ypres fut châtiée; Fumes le fut également; les autres places furent réduites; et nos concitoyens s’en revinrent avec un riche butin. On s’occupa enfin de l’exécution des meurtriers , qui subirent divers supplices. Benkin-le-Boutiquier avait été pris; lié à une roue, exposé ainsi au haut d’un mât sur les Hareme (Marché-au-Vendredi à Bruges), il se mourait là misérablement. On apprit que Bordsiard , découvert à Lille , avait subi le même supplice et que son agonie sur la roue avait duré un jour et une nuit. Le Roi , le Comte et les Seigneurs décidèrent que ceux qui étaient entassés dans la prison du Comte seraient précipités du haut de la tour du palais. Les soldats chargés de les conduire leur annoncèrent, selon les instructions qu’ils avaient reçues , que le Roi allait leur donner des marques de sa clémence. Tous Digitized by Google

L'église profanée par le meurtre fut purifiée le 25 avril. On y ramena le corps de Charles en grande pompe et on l'enferma dans son tombeau.

Le soir de ce jour-là, le Roi s'avança avec une forte armée vers Staden et Ypres, que le faux comte Guillaume occupait. Le châtelain Gervais commandait nos concitoyens. Ypres le lendemain fut assiégée; il y eut sur-le-champ une attaque, où Guillaume de Loo combattit vaillamment avec trois cents de ses gens d'armes. Mais, tandis qu'il défendait une porte, les bourgeois en livraient une autre aux assiégeants. Le roi de France et Guillaume de Normandie y entrèrent. Le vicomte d'Ypres, fait prisonnier, fut envoyé à Lille, pour y être détenu. La ville d'Ypres fut châtiée; Furnes le fut également; les autres places furent réduites; et nos concitoyens s'en revinrent avec un riche butin.

On s'occupa enfin de l'exécution des meurtriers, qui subirent divers supplices. Benkin-le-Boutiquier avait été pris; lié à une roue, exposé ainsi au haut d'un mât sur les *Harenæ* (Marché-au-Vendredi à Bruges), il se mourait là misérablement. On apprit que Bordsiard, découvert à Lille, avait subi le même supplice et que son agonie sur la roue avait duré un jour et une nuit.

Le Roi, le Comte et les Seigneurs décidèrent que ceux qui étaient entassés dans la prison du Comte seraient précipités du haut de la tour du palais. Les soldats chargés de les conduire leur annoncèrent, selon les instructions qu'ils avaient reçues, que le Roi allait leur donner des marques de sa clémence. Tous

218 LA CHRONIQUE se levèrent aussitôt. Mais on leur dit qu'ils ne pouvaient sortir que l'un après l'autre. On emmena d'abord Wilfrid Cnop, les mains liées derrière le dos, vêtu seulement de sa chemise et de son haut-dechausses; on le conduisit jusqu'à la partie haute de la tour, d'où les soldats le précipitèrent. Sou corps fut brisé et fracassé. Walter de Reddenburg (Ardenbourg) lui succéda; lorsque ce beau jeune homme, aux formes élégantes, vit le sort qu'on lui destinait, il se mit à frissonner et pria ses bourreaux de lui laisser le temps de faire ses prières. Émus de compassion, les soldats lui accordèrent quelques instants ; après quoi il subit sa triste sentence. Un homme d'armes, nommé Eric, brisa, en tombant , les marches d'un solide escalier de bois ; comme il palpitait encore, des femmes voulurent s'approcher de lui ; mais un soldat jeta entre elles une grande pierre qui les força à se retirer , et le patient expira en faisant le signe de la croix. Tous les prisonniers furent mis à mort de la même manière '. Le 6 mai, le roi de France quitta Bruges pour retourner dans ses Etats. 11 emmenait avec lui , malgré les prières des bourgeois, le jeune Robert, qu'il lit lier sur un cheval. Il ne voulait pas lui faire grâce, quoiqu'il n'eût pas trempé dans le crime. Mais il avait connu la trahison et, au lieu de la révéler, il était 'Tous les traîtres ayant été excommuniés ne purent être enterrés dans les cimetières. Lernutius rapporte, dans ses Annales, qu'ils furent transportés hors de la ville, dans les champs et les carrefours, où ils servirent long-temps de hideux spectacle aux passants. Digitized by Google

se levèrent aussitôt. Mais on leur dit qu'ils ne pouvaient sortir que l'un après l'autre. On emmena d'abord Wilfrid Cnop, les mains liées derrière le dos, vêtu seulement de sa chemise et de son haut-de-chausses; on le conduisit jusqu'à la partie haute de la tour, d'où les soldats le précipitèrent. Son corps fut brisé et fracassé.

Walter de Reddenburg (Ardenbourg) lui succéda; lorsque ce beau jeune homme, aux formes élégantes, vit le sort qu'on lui destinait, il se mit à frissonner et pria ses bourreaux de lui laisser le temps de faire ses prières. Émus de compassion, les soldats lui accordèrent quelques instants; après quoi il subit sa triste sentence. Un homme d'armes, nommé Eric, brisa, en tombant, les marches d'un solide escalier de bois; comme il palpitait encore, des femmes voulurent s'approcher de lui; mais un soldat jeta entre elles une grande pierre qui les força à se retirer, et le patient expira en faisant le signe de la croix. Tous les prisonniers furent mis à mort de la même manière [1].

Le 6 mai, le roi de France quitta Bruges pour retourner dans ses Etats. Il emmenait avec lui, malgré les prières des bourgeois, le jeune Robert, qu'il fit lier sur un cheval. Il ne voulait pas lui faire grâce, quoiqu'il n'eût pas trempé dans le crime. Mais il avait connu la trahison et, au lieu de la révéler, il était

[1] Tous les traîtres ayant été excommuniés ne purent être enterrés dans les cimetières. Lernutius rapporte, dans ses Annales, qu'ils furent transportés hors de la ville, dans les champs et les carrefours, où ils servirent long-temps de hideux spectacle aux passants.

I)E CHARLES-LE-BON. il9 resté avec les traîtres. C’est pourquoi , lorsqu’il fut hors du pays, il le fit décapiter. Le 7 mai, le nouveau comte s’occupa de rechercher ce qui pouvait être sauvé encore des trésors de Charlesle-Bon. 11 ne retrouva guère, en fait d’objets précieux, qu’une coupe d’or avec son couvercle et un vase en argent , que le prévôt Berthulf s’était appropriés, et qu'il avait donnés en garde à Hélie, son doyen. Hélie, pendant le siège, avait mis ces vases parmi les objets saints, dans l’espoir de les sauver ; et en effet le jour où l’on transporta les reliques dans l’église de Saint-Christophe, les deux vases, enfermés dans une cassette, passèrent entre les choses révérées. On ajoute même que le bon prêtre Eggard, à qui on avait recommandé cette cassette comme précieuse, lui adressa ses prières et l’entoura de cierges allumés, se donnant assez de soins pour mériter, lorsque ces vases furent rendus au nouveau prince, qu’on lui permît d’y boire un bon coup (c’est la réflexion de Gualbert). Quelques faibles restitutions , qui furent obtenues encore, découvrirent de nouveaux coupables. Tant de châtiments amenèrent ensuite des dissensions et des haines violentes. En vain le nouveau comte s’efforçat-il de faire jurer à tous la paix publique ; une loi avait été portée pendant le siège, qui statuait que quiconque aurait fait échapper, contre la volonté des chefs, quelqu’un des assiégés , serait puni du supplice réservé à celui qu’il aurait sauvé. Or plusieurs des assiégés étant parvenus à fuir en secret, moyennant de bonnes sommes d’argent, les parents de ceux qui avaient été tués par les rebelles durant le siège , vinrent se jeter Digitized by Google

resté avec les traîtres. C'est pourquoi, lorsqu'il fut hors du pays, il le fit décapiter.

Le 7 mai, le nouveau comte s'occupa de rechercher ce qui pouvait être sauvé encore des trésors de Charles-le-Bon. Il ne retrouva guère, en fait d'objets précieux, qu'une coupe d'or avec son couvercle et un vase en argent, que le prévôt Berthulf s'était appropriés, et qu'il avait donnés en garde à Hélie, son doyen. Hélie, pendant le siége, avait mis ces vases parmi les objets saints, dans l'espoir de les sauver; et en effet le jour où l'on transporta les reliques dans l'église de Saint-Christophe, les deux vases, enfermés dans une cassette, passèrent entre les choses révérées. On ajoute même que le bon prêtre Eggard, à qui on avait recommandé cette cassette comme précieuse, lui adressa ses prières et l'entoura de cierges allumés, se donnant assez de soins pour mériter, lorsque ces vases furent rendus au nouveau prince, qu'on lui permît d'y boire un bon coup (c'est la réflexion de Gualbert).

Quelques faibles restitutions, qui furent obtenues encore, découvrirent de nouveaux coupables. Tant de châtiments amenèrent ensuite des dissensions et des haines violentes. En vain le nouveau comte s'efforça-t-il de faire jurer à tous la paix publique; une loi avait été portée pendant le siége, qui statuait que quiconque aurait fait échapper, contre la volonté des chefs, quelqu'un des assiégés, serait puni du supplice réservé à celui qu'il aurait sauvé. Or plusieurs des assiégés étant parvenus à fuir en secret, moyennant de bonnes sommes d'argent, les parents de ceux qui avaient été tués par les rebelles durant le siége, vinrent se jeter

 aux genoux du Comte, le conjurant d'abandonner. à leur merci ceux qui avaient fait échapper à la dérobée et traîtreusement quelques-uns des coupables, prétendant qu'ils avaient droit de les tuer ou de las expulser du pays. La justice obligeant le Comte à ne pas repousser celte demande, il cita devant lui ceux qu'on accusait, dont la plupart prirent la fuite. VII. Mais le comte Guillaume, surnommé Courte-Cuisse, n'était pas possesseur pai-ible de la Flandre. Arnoldle-Danois, Thierry d'Alsace et Guillaume de Loo, descendaient au même degré que lui de Baudouin V, et ils en descendaient par Bobert-le^Frison , tandis que lui ne tenait son titre que de Mathilde , sœur de Robert, laquelle avait été reine d'Angleterre. Arnold-le-Danois , n'étant presque pas connu en Flandre, avait été facilement repoussé. Thierry d'Alsace, habile et loyal, gagnait peu à peu tous les partisans que Guillaume perdait par sa prédilection exclusive pour les Normands. Guillaume de Loo eût tout rallié , sans l'horreur que le meurtre de Charles-leBon avait causée, meurtre dont on le croyait complice. Il était appuyé par sa tante Clémence de Bourgogne, veuve de Robert de Jérusalem, l'héroïque compagnon de Godefroid , mère du comte Baudouin-à-la-Hache. Mais malgré toute sa puissance, la Comtesse -Douairière * ne put même parvenir à obtenir la liberté de 1 Clémence avait eu pour douaire douze villes de Flandre; mais elle en avait déjà perdu quaire dans son opposition à l'avénement de Cliarles-le-Uon. Digitized by Google

aux genoux du Comte, le conjurant d'abandonner à leur merci ceux qui avaient fait échapper à la dérobée et traîtreusement quelques-uns des coupables, prétendant qu'ils avaient droit de les tuer ou de les expulser du pays. La justice obligeant le Comte à ne pas repousser cette demande, il cita devant lui ceux qu'on accusait, dont la plupart prirent la fuite.

VII.

Mais le comte Guillaume, surnommé Courte-Cuisse, n'était pas possesseur paisible de la Flandre. Arnold-le-Danois, Thierry d'Alsace et Guillaume de Loo, descendaient au même degré que lui de Baudouin V, et ils en descendaient par Robert-le-Frison, tandis que lui ne tenait son titre que de Mathilde, sœur de Robert, laquelle avait été reine d'Angleterre.

Arnold-le-Danois, n'étant presque pas connu en Flandre, avait été facilement repoussé. Thierry d'Alsace, habile et loyal, gagnait peu à peu tous les partisans que Guillaume perdait par sa prédilection exclusive pour les Normands. Guillaume de Loo eût tout rallié, sans l'horreur que le meurtre de Charles-le-Bon avait causée, meurtre dont on le croyait complice. Il était appuyé par sa tante Clémence de Bourgogne, veuve de Robert de Jérusalem, l'héroïque compagnon de Godefroid, mère du comte Baudouin-à-la-Hache. Mais malgré toute sa puissance, la Comtesse-Douairière [1] ne put même parvenir à obtenir la liberté de

[1] Clémence avait eu pour douaire douze villes de Flandre; mais elle en avait déjà perdu quatre dans son opposition à l'avénement de Charles-le-Bon.

I)E CHATU.ES-LE-BON. 25* Guillaume de Loo, que quand il eut promis de reconnaître le prince normand et de le défendre contre Thierry. « Il faut convenir, dit M. le chanoine de Smet qu'on lui faisait là une position difficile; mais il est impossible de ne pas le blâmer de l'avoir acceptée et surtout de s'être fait un jeu de la sainteté du serment, en désertant dès le lendemain une cause qu'il avait juré de défendre la veille. » Nous trouvons les détails qui vont suivre , dans la narration de Gualbert; c'est l'exposé des causes qui détachèrent les Flamands de Guillaume -le - Normand : A la fête de saint Pierre, le comte Guillaume voulut faire prendre, pour le châtier, un de ses serviteurs qui se réjouissait dans la foire de Lille. Les Lillois s'y opposèrent ; il s'éleva rapidement un conflit ; les citoyens coururent aux armes ; ils chassèrent le Comte et ses Normands. Guillaume aussitôt cerna la ville et força les habitants à lui payer quatorze cents marcs d'argent. I)e là naquit l'inimitié entre eux et le Comte., Le 8 février de l'année suivante (1129) , les bourgeois de Saint-Omer se révoltèrent à cause de leur châtelain, qu'ils accusaient d'avoir volé et dilapidé leurs revenus et d'exercer sur eux une rapacité impunie. Le Comte faisant voir, comme on le lui reprochait, qu'il préférait le châtelain aux bourgeois, vint mettre le siège devant Saint-Omer avec une forte armée ; il força les habitants à lui payer six cents marcs 1 Notice sur Guillaume d'Ypres ou de Loo. Digitized by Google

Guillaume de Loo, que quand il eut promis de reconnaître le prince normand et de le défendre contre Thierry.

« Il faut convenir, dit M. le chanoine de Smet [1], qu'on lui faisait là une position difficile; mais il est impossible de ne pas le blâmer de l'avoir acceptée et surtout de s'être fait un jeu de la sainteté du serment, en désertant dès le lendemain une cause qu'il avait juré de défendre la veille. »

Nous trouvons les détails qui vont suivre, dans la narration de Gualbert; c'est l'exposé des causes qui détachèrent les Flamands de Guillaume-le-Normand :

A la fête de saint Pierre, le comte Guillaume voulut faire prendre, pour le châtier, un de ses serviteurs qui se réjouissait dans la foire de Lille. Les Lillois s'y opposèrent; il s'éleva rapidement un conflit; les citoyens coururent aux armes; ils chassèrent le Comte et ses Normands. Guillaume aussitôt cerna la ville et força les habitants à lui payer quatorze cents marcs d'argent. De là naquit l'inimitié entre eux et le Comte.

Le 8 février de l'année suivante (1129), les bourgeois de Saint-Omer se révoltèrent à cause de leur châtelain, qu'ils accusaient d'avoir volé et dilapidé leurs revenus et d'exercer sur eux une rapacité impunie. Le Comte faisant voir, comme on le lui reprochait, qu'il préférait le châtelain aux bourgeois, vint mettre le siége devant Saint-Omer avec une forte armée; il força les habitants à lui payer six cents marcs

[1] *Notice sur Guillaume d'Ypres ou de Loo.*

 d’argent. De là se forma une grande défiance entre eux et le Comte. Huit jours après , les Gantois s’insurgèrent aussi contre leur châtelain, qui les traitait iniquement. Celuici alla trouver le Comte et l’amena pour rétablir la concorde. Guillaume voulant mettre les citoyens sous le joug et leur préférant encore son châtelain, les Gantois se réunirent, réclamèrent la protectiou de Daniel de Termonde et d’hvan d'Alost; et Iwan porta à Guillaume ces paroles : — Seigneur Comte, si vous aviez voulu traiter justement vos bourgeois et nous leurs amis , vous auriez dû empêcher les dures exactions dont on se plaint. Mais au mépris du bon droit et des serments, vous avez brisé vous-même le pacte juré; vous avez violé votre foi et trompé la nôtre. On sait les violences que vous avez fait subir aux Lillois et vos injustices perverses à Saint-Omer. A présent, si vous le pouviez, vous ne traiteriez pas mieux les Gantois. Mais puisque vous êtes seigneur de ce pays, vous devez le gouverner justement. Tenez votre cour à Vpres, si vous voulez, puisque cette ville est au centre du Comté; que les seigneurs et les plus sages du clergé et du peuple s’y assemblent en paix et sans armes, et que tous nous jugent. Si vous pouvez nous gouverner selon les intérêts et l’honneur du pays, nous consentons à vous maintenir. Mais si vous cherchez à vous mettre audessus des lois, si vous êtes sans foi, si vous devenez parjure, quittez le Comté; nous ne serons pas empêchés de le confier à quelque autre qui saura bien l’administrer. Nous sommes les médiateurs entre le roi de Digilized by GoogI

DE CHARLES-LE-BON. 253 France et vous , seigneur Comte; et vous ne pouvez rien faire d'important sans prendre notre conseil. Il paraît que vous l'oubliez. A cette harangue, le jeune Comte furieux s'élançant se fût précipité sur Iwan , s'il l'eût osé devant la multitude. Il lui cria : — Je rejette, pour devenir ton égal, la foi et l'hommage que tu m'as prêtés ; et je veux te prouver par un combat singulier que j'ai raison. Mais Iwan , qui était sage , refusa le duel et fixa le jour prochain d'une réunion paisible à Vpres. Au jour dit, le Comte remplit la ville d' Vpres de gens d'armes, de soldats et d'hommes sans aveu qu'il savait disposés à faire un coup demain. Iwan et Daniel, l'ayant appris, ne s'avancèrent que jusqu'à lloulers. De là ils envoyèrent à Guillaume des hérauts chargés de lui dire : — Seigneur Comte , comme le jour de notre réunion a été fixé dans le saint temps du jeûne, vous auriez dû venir en paix, sans fraude et sans armes. Vous ne l'avez pas fait; et vous nous tendez des pièges. C'est pourquoi Iwan, Daniel et les Gantois vous font savoir qu'ils renoncent actuellement à l'hommage qu'ils vous ont prêté et qu'ils retirent la foi qu'ils vous avaient gardée jusqu'à présent. C'est dans ces entrefaites que Thierry d'Alsace se présenta. Iwan, Daniel et les Gantois se rallièrent à lui. Les Brugeois, à cette nouvelle, fermèrent leurs portes à Guillaume; la guerre éclata de toutes parts. Revenons toutefois au vicomte d'Ypres. Les chroniqueurs exposent diversement les points sur lesquels Digitized by Google

France et vous, seigneur Comte; et vous ne pouvez rien faire d'important sans prendre notre conseil. Il paraît que vous l'oubliez.

A cette harangue, le jeune Comte furieux s'élançant se fût précipité sur Iwan, s'il l'eût osé devant la multitude. Il lui cria :

— Je rejette, pour devenir ton égal, la foi et l'hommage que tu m'as prêtés; et je veux te prouver par un combat singulier que j'ai raison.

Mais Iwan, qui était sage, refusa le duel et fixa le jour prochain d'une réunion paisible à Ypres.

Au jour dit, le Comte remplit la ville d'Ypres de gens d'armes, de soldats et d'hommes sans aveu qu'il savait disposés à faire un coup de main. Iwan et Daniel, l'ayant appris, ne s'avancèrent que jusqu'à Roulers. De là ils envoyèrent à Guillaume des hérauts chargés de lui dire :

— Seigneur Comte, comme le jour de notre réunion a été fixé dans le saint temps du jeûne, vous auriez dû venir en paix, sans fraude et sans armes. Vous ne l'avez pas fait; et vous nous tendez des piéges. C'est pourquoi Iwan, Daniel et les Gantois vous font savoir qu'ils renoncent actuellement à l'hommage qu'ils vous ont prêté et qu'ils retirent la foi qu'ils vous avaient gardée jusqu'à présent.

C'est dans ces entrefaites que Thierry d'Alsace se présenta. Iwan, Daniel et les Gantois se rallièrent à lui. Les Brugeois, à cette nouvelle, fermèrent leurs portes à Guillaume; la guerre éclata de toutes parts.

Revenons toutefois au vicomte d'Ypres. Les chroniqueurs exposent diversement les points sur lesquels

 on l’accuse. Les uns disent bien que Guillaume de Loo n’eut pas plutôt vu tomber ses fers (vincula), qu’au lieu de soutenir son rival heureux, comme il l’avait promis, il ne chercha qu’à relever son parti contre Guillaume-le-Normand et contre Thierry d’Alsace; qu’il parvint à reprendre quelques-unes de ses places fortes, et en particulier celle de L’Écluse, que lui avait donnée la comtesse Clémence ; que de là il fit des courses continuelles dans le pays , et commit pendant plusieurs années des brigandages sans nombre. Mais d’autres annalistes présentent sous une autre face cette partie de sa vie. Peu après qu'on eut obtenu sa liberté, disent-ils, un nouveau rival de Guillaume-le-Normand se présenta : c’était Étienne de Blois, neveu du roi d’Angleterre. Il fondait, du chef de sa mère, des prétentions qui avaient aussi leurs partisans. Ayant ouï le récit qu’on faisait des hautes qualités de Guillaume de Loo, Étienne l’alla visiter. — Très-assurément , lui dit-il , le Normand ne restera pas une longue vie sur le trône où l’a assis la violence. On le chassera. Mais, comme on dit qu’il ambitionne autre chose et qu’il veut conquérir la Normandie, je le surveille. — Il vise plus haut, répondit le vicomte d’Ypres. Il n’oublie pas que son père a été roi d’Angleterre. Aussi il écrase d’impôts les bonnes gens de Flandre ; il amasse des trésors, il équipe des vaisseaux. — S’il s’embarque, la Flandre lui échappe pour tomber dans vos mains, seigneur de Loo. Mais l'Angleterre.... Henri Ier n’a qu’une fille , dont la hauteur
Digitized by Google

 et les emportements sont redoutés. Je suis le proche parent du Roi , qui me comble de faveurs. Nous pourrions nous entr'aider. Soyez à moi , je serai à vous. Allons dans les sentiers de la palience. Le temps est un grand conducteur. Demeurons seulement sur nos gardes. Après que ces deux ambitions se furent entendues, Étienne et Guillaume se lièrent par une sorte d'alliance et ils partirent ensemble pour l'Angleterre. En cédant la Flandre si disputée au vicomte d'Ypres, Étienne comptait s'en faire un soutien. Il devait lui fournir une armée pour renverser le protégé de Louis-le-Gros ; et ensuite Guillaume de Loo devait se tenir prêt à soutenir son ami , quand le moment serait venu de saisir la couronne d'Angleterre. Le vicomte d'Ypres reconnut bientôt qu'Étienne ne s'abusait pas dans ses espérances. Le roi Henri l'idolâtrait ; les barons estimaient sa bravoure et son activité ; sa libéralité , ses manières affables lui avaient gagné l'amour du peuple anglais. Il cachait si adroitement ses pensées ambitieuses , qu'elles échappaient aux regards pénétrants du vieux monarque. Il y avait peu de jours que les deux amis étaient à Londres, et déjà, dans l'intimité, Guillaume de Loo saluait tout bas Étienne du titre de roi d'Angleterre. Mais, pour le devenir, Étienne voulait attendre la mort paisible du Roi , son bienfaiteur. Et d'abord il obtint une bonne flotte, à la tête de laquelle Guillaume de Loo s'embarqua pour aller combattre le Normand. Pendant le temps rapide de son absence , tout en Flandre était bien changé. Gand , Bruges, Lille et Digitized by Google

et les emportements sont redoutés. Je suis le proche parent du Roi, qui me comble de faveurs. Nous pourrions nous entr'aider. Soyez à moi, je serai à vous. Allons dans les sentiers de la patience. Le temps est un grand conducteur. Demeurons seulement sur nos gardes.

Après que ces deux ambitions se furent entendues, Étienne et Guillaume se lièrent par une sorte d'alliance et ils partirent ensemble pour l'Angleterre.

En cédant la Flandre si disputée au vicomte d'Ypres, Étienne comptait s'en faire un soutien. Il devait lui fournir une armée pour renverser le protégé de Louis-le-Gros; et ensuite Guillaume de Loo devait se tenir prêt à soutenir son ami, quand le moment serait venu de saisir la couronne d'Angleterre.

Le vicomte d'Ypres reconnut bientôt qu'Étienne ne s'abusait pas dans ses espérances. Le roi Henri l'idolâtrait; les barons estimaient sa bravoure et son activité; sa libéralité, ses manières affables lui avaient gagné l'amour du peuple anglais. Il cachait si adroitement ses pensées ambitieuses, qu'elles échappaient aux regards pénétrants du vieux monarque.

Il y avait peu de jours que les deux amis étaient à Londres, et déjà, dans l'intimité, Guillaume de Loo saluait tout bas Étienne du titre de roi d'Angleterre. Mais, pour le devenir, Étienne voulait attendre la mort paisible du Roi, son bienfaiteur. Et d'abord il obtint une bonne flotte, à la tête de laquelle Guillaume de Loo s'embarqua pour aller combattre le Normand.

Pendant le temps rapide de son absence, tout en Flandre était bien changé. Gand, Bruges, Lille et

2.J6 LA CHRONIQUE d’autres villes , ne pouvant plus supporter le gouvernement de Guillaume-le-Normand, lui avaient obstinément fermé leurs portes, et avaient engagé Thierry d’Alsace à lui faire bonne guerre, promettant de le seconder, Iwan d’Alost et Daniel de Termonde l’appuyaient. La moitié du pays s’était soulevée. On avait battu le Normand à Saint-Omer. Une autre affaire s’était livrée auprès d’Alost, entre toutes les forces de Guillaume de Normandie et toutes celles de Thierry d’Alsace. Obligé de céder au nombre, Thierry s’était réfugié dans Alost. Guillaume se présente aux portes ; il somme la ville de le recevoir, Pour toute réponse, un arbalétrier alostois, nommé Nicaise, lui décocha, du haut d’un bastion , une lourde flèche qui l’atteignit à l’épaule; le bras s’enflamma , ainsi que la poitrine; Guillaume de Normandie mourut cinq jours après ', au bout d’un règne orageux de dix-huit mois ; et Thierry d’Alsace venait d’être reconnu comte de Flandre, lorsque le vicomte d’Ypres voulut aborder. Il fut repoussé à Damme; et il sentit, à l’enthousiasme qui saluait le nouveau règne, que son parti maintenant était perdu : il s’en retourna en Angleterre, où le vieux roi le consola par des dignités et des richesses ; c’était en l’année 1 129. La vie de Guillaume de Loo se détache alors de ' C'est depuis celte époque, dit-on , que la confrérie dès arbalétriers d’Alost conduit dans ses processions un géant, qu'on appelle le Tyran d’Alost. — On voit, dans Gualbert, contemporain des faits, que Guillaume de Normandie fut percé d’un coup de lance qui lui cloua la main dans la poitrine et qu’il en mouruÇquelques heures après. Digitized by Google

DE CHARLES-LE-BON. 257 l’histoire que nous suivons. Nous la retracerons rapidement. En H 35, le vieux roi d’Angleterre Henri I" mourut. Étienne , qui s’était préparé , se fit proclamer roi à Londres; il fut sacré par l’archevêque de Cantorbéry, au détriment de Mathilde , fille du feu roi , qui avait peu de partisans. Pour se consolider, Étienne donna des privilèges et abolit des coutumes oppressives ; il s'allia avec le roi de France et fit reconnaître son fils duc de Normandie. Les grands du royaume , profitant du besoin que le nouveau prince avait de leur concours, fortifièrent leurs châteaux , firent battre monnaie et voulurent régner indépendants sur leurs seigneuries. Étienne n’eut pas la force de résister avec modération à ces envahissements; il crut devoir reculer sur les privilèges qu’il avait octroyés. Aussitôt la guerre éclata ; le parti de Mathilde s'accrut de tous les mécontents. David, roi d'Écosse, entra en Angleterre pour soutenir les droits de la princesse , dont il était l’oncle. Etienne donna le commandement de ses armées à Guillaume de Loo, qu’il savait vaillant et habile. Le vicomte d’Ypres battit trois fois les Écossais et les força à la paix avec Etienne. On lit que, dans ses guerres en Angleterre, Guillaume de Loo était secondé par une troupe formidable de ces aventuriers que les historiens appellent Brabançon# , sortes de compagnies-franches , formées de vétérans de la première Croisade et d’hommes endurcis de tous les pays, à qui le nom de Brabançons fut donné sans doute, parce que, dans* le commence17
Digitized by Google

l'histoire que nous suivons. Nous la retracerons rapidement.

En 1135, le vieux roi d'Angleterre Henri Ier mourut. Étienne, qui s'était préparé, se fit proclamer roi à Londres; il fut sacré par l'archevêque de Cantorbéry, au détriment de Mathilde, fille du feu roi, qui avait peu de partisans. Pour se consolider, Étienne donna des priviléges et abolit des coutumes oppressives; il s'allia avec le roi de France et fit reconnaître son fils duc de Normandie.

Les grands du royaume, profitant du besoin que le nouveau prince avait de leur concours, fortifièrent leurs châteaux, firent battre monnaie et voulurent régner indépendants sur leurs seigneuries. Étienne n'eut pas la force de résister avec modération à ces envahissements; il crut devoir reculer sur les priviléges qu'il avait octroyés. Aussitôt la guerre éclata; le parti de Mathilde s'accrut de tous les mécontents. David, roi d'Écosse, entra en Angleterre pour soutenir les droits de la princesse, dont il était l'oncle. Etienne donna le commandement de ses armées à Guillaume de Loo, qu'il savait vaillant et habile. Le vicomte d'Ypres battit trois fois les Écossais et les força à la paix avec Etienne.

On lit que, dans ses guerres en Angleterre, Guillaume de Loo était secondé par une troupe formidable de ces aventuriers que les historiens appellent *Brabançons*, sortes de compagnies-franches, formées de vétérans de la première Croisade et d'hommes endurcis de tous les pays, à qui le nom de Brabançons fut donné sans doute, parce que, dans le commence-

 ment, ceux de ce pays faisaient le plus grand «ombre. Mais Robert de Glocester, fils naturel du feu roi, s'étant déclaré le champion de Mathilde, s'avança à son tour avec une puissante armée. Une grande et célèbre bataille se livra à Lincoln. Étienne, qui avait jugé à propos de se mettre en personne à la tête de ses armées, fit des prodiges de valeur, qui ne l'empêchèrent pas d'essuyer une rude défaite. Dans ce moment de calamité, lui-même fut pris par ses ennemis, chargé de fers et conduit à Glocester, où il se vit enfermé dans une étroite prison. Les courtisans du roi Étienne l'abandonnèrent dès qu' ils le surent dans les fers , et portèrent leurs hommages à Mathilde. Guillaume de Loo, qui seul lui restait fidèle, ayant réuni à la hâte les débris de son armée, se retourna fièrement contre Robert de Glocester, l'attaqua, sans s'effrayer des avantages que lui donnait sa victoire, le battit, le fit prisonnier à son tour, et courut assiéger Mathilde , qui était dans Winchester : il mena l'assaut si chaudement que la Princesse, pour ne pas tomber au pouvoir d'un ennemi qui avait repris le dessus, fut obligée de consentir à l'échange de Robert de Glocester contre le roi Etienne. Ce prince remonta donc sur son trône; il récompensa les services signalés du guerrier flamand , en lui donnant le comté de Kent. Mais, en LI54, Henri H, fils de Mathilde, ayant succédé à Étienne , Guillaume de Loo , qui avait perdu la vue, sentit qu'il n'était plus à son aise chez les Anglais; il revint en Flandre. Il fit un pieux retour sur lui-même, renonça aux vieilles idées d'ambition, se Digitized by Google

DE C11 A R LES- LE- BON. 259 réconcilia avec Thierry d’Alsace, et vécut dix ans encore, pratiquant les bonnes œuvres , dans son château de Loo, au territoire de Fûmes. Ce qu’on vient de lire est étranger aux Croisades. Mais peut-être est-il utile de connaître les temps et les mœurs à travers lesquels brillèrent les guerres saintes, qui ramenèrent la civilisation. il. Digitized by Google

réconcilia avec Thierry d'Alsace, et vécut dix ans encore, pratiquant les bonnes œuvres, dans son château de Loo, au territoire de Furnes.

Ce qu'on vient de lire est étranger aux Croisades. Mais peut-être est-il utile de connaître les temps et les mœurs à travers lesquels brillèrent les guerres saintes, qui ramenèrent la civilisation.

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

Digitized by Google

APPENDICES. I. i'AIX DK DIEU. TRÊVE DU SEIGNEUR.

Parmi les décrets du concile de Clermont, il faut citer ceux qui concernent l'établissement de la paix de Dieu et de la trêve du Seigneur. « D'horribles désordres régnaient en ce temps-là. 11 y avait si peu de respect pour les lois et tant de faiblesse dans la justice, que chaque particulier prétendait qu'il lui était permis de se la faire à soi môme par la voie des armes, en s'attribuant très -injustement un droit qui n'appartenait qu'aux souverains. De sorte que la plupart des états de l'Europe étaient misérablement déchirés par les inimitiés particulières; chacun, pour tirer raison des injures qu'il croyait avoir reçues, n'hésitant pas à employer le fer et le feu. Pour apporter quelque remède à de tels excès, qu'on ne put d'abord entièrement abolir, les évêques et les barons, dans les contrées conquises par les Francs, firent des règlements par lesquels on mettait absolument à couDigitized by Google

 vert des violences les églises, les clercs, les monastères, les religieux , les femmes, les marchands , les laboureurs et les moulins ; ce qui fut compris sous le nom de paix de Dieu. » A l'égard des personnes et des choses non protégées par cette paix, il était défendu d'agir par les voies de la violence, depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, pour le respect particulier que l'on doit à ces jours que Jésus-Christ a consacrés par les derniers mystères de sa vie; c'est ce qu'on appela trêve du Seigneur. » Le concile de Clermont confirma ces dispositions. Il déclara excommuniés les violateurs de la paix de Dieu ou de la trêve du Seigneur; ensuite de quoi, ils devaient être bannis ou punis de mort, selon les violences plus ou moins criminelles qu'ils avaient commises. Les trois conciles qui suivirent celui de Clermont appuyèrent ces règles de leur sanction. » Ainsi, pourvu qu'on respectât la paix de Dieu, et qu'à l'égard des personnes et des choses qui n'en étaient pas formellement protégées, on gardât religieusement la trêve du Seigneur aux jours marqués, la guerre des particuliers était tolérée et passait même pour permise et légitime , quand on l'avait déclarée à son ennemi par un défi en règle. Cet état de choses durait encore sous saint Louis, qui fit de grands efforts pour le réformer. Il ne fut aboli que par l'édit de Philippe IV, donné à Toulouse en 1303. » (MaImbourg.) Digitized by Google

vert des violences les églises, les clercs, les monastères, les religieux, les femmes, les marchands, les laboureurs et les moulins; ce qui fut compris sous le nom de *paix de Dieu.*

» A l'égard des personnes et des choses non protégées par cette paix, il était défendu d'agir par les voies de la violence, depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, pour le respect particulier que l'on doit à ces jours que Jésus-Christ a consacrés par les derniers mystères de sa vie; c'est ce qu'on appela *trêve du Seigneur.*

» Le concile de Clermont confirma ces dispositions. Il déclara excommuniés les violateurs de la paix de Dieu ou de la trêve du Seigneur; ensuite de quoi, ils devaient être bannis ou punis de mort, selon les violences plus ou moins criminelles qu'ils avaient commises. Les trois conciles qui suivirent celui de Clermont appuyèrent ces règles de leur sanction.

» Ainsi, pourvu qu'on respectât la paix de Dieu, et qu'à l'égard des personnes et des choses qui n'en étaient pas formellement protégées, on gardât religieusement la trêve du Seigneur aux jours marqués, la guerre des particuliers était tolérée et passait même pour permise et légitime, quand on l'avait déclarée à son ennemi par un défi en règle. Cet état de choses durait encore sous saint Louis, qui fit de grands efforts pour le réformer. Il ne fut aboli que par l'édit de Philippe IV, donné à Toulouse en 1303. » (MAIMBOURG.)

LE ROMAN DE GODEFROID. 263 IL LE ROMAN DE GODEFROID DE BOUILLON. Nous croyons devoir donner ici l'analyse du roman célèbre dit le ko inan, la Chronique ou V Histoire merveilleuse de Godefroid de Bouillon *. Il était en vers flans la bibliothèque du roi Charles VL On l'a imprimé en prose, accommodé par Pierre Desray, en I i99 ; et c'est sur ce texte que le marquis de Paulmy a fait un travail dont nous allons profiter. Le Roman de Godefroid de Bouillon est divisé en deux parties très-distinctes. La première, qu'on pourrait appeler l'avant-scène, est du roman outre mesure dans le sens d'aujourd'hui : d'un fabuleux plus que déraisonnable, ce morceau donnera une idée bizarre. du goût de nos pères. La féerie ne les étonnait pas. La seconde partie est une histoire à demi véritable , un récit populaire de la vie de Godefroid de bouillon. Ne nous étonnons pas qu'on l'ait traité comme Charlemagne^ et qu'on ait chargé son origine de circonstances extravagantes : on croyait, dans ces siècles enfants, couvrir de lustre les héros par de tels contes. On peut regarder ce roman comme le dernier de ceux qui composent la classe dont Charlemagne ouvre la longue série. Depuis, on a cessé de faire entrer la magie, les enchanteurs, les fées et les prodiges dans l'histoire véritable des princes de l'Europe. PREMIÈRE PARTIE. Eq un riche pays, que l'on nommait l' Ile-Forte, régnait le prince Piéron, qui épousa la princesse Matabrune, héritière d'un puissant roi voisin. Ce mariage fit cesser des guerres sanglantes entre les deux souverains. Les habitants de l' Ile-Forte en furent quelque temps plus tranquilles ; mais les malheurs qui accaG 1 Roman autrefois n'avait pas le sens qu'on lui donne aujourd'hui. Il signifiait récit en langue romane.
Digitized b y Google

 blèrent par la suite la famille du roi Piéron, prouvèrent que son union avec Matabrune avait été faite sous de funestes auspices; l'intérêt seul avait présidé à celte alliance. La reine était grande , forte , trèsbrune; les traits de son visage étaient plutôt durs qu'agréables; son regard était fier, hautain, rude; sa démarche et sa contenance hardies ; son caractère ne démentait rien de tout ce que sa figure annonçait. Le roi Piéron supporta son humeur aussi long-temps qu'il put. Il en eut un fils que l'on nomma Oriant. Fière d'avoir mis au monde un héritier, Matabrune n'èn devint que plus insupportable. A la fin, elle fit mourir son époux de chagrin, et gouverna ses États pendant la minorité de son fils. File se faisait craindre du moins, si elle ne se faisait pas aimer. Elle grondait souvent le petit roi, et si c'était avec quelques ménagements, elle n'en avait aucun pour tous les autres. En grandissant , Oriant laissait entrevoir qu'il aurait quelque mérite. Mais il était mal élevé : on ne lui avait donné ni principes de la politique , ni éléments de l'art de la guerre : on lui permettait de faire de l'exercice et surtout d'aller à la chasse. A dix-huit ans, il épousa la fille d'un chevalier, avec laquelle il déclara qu'il voulait partager son trône. Elle était un peu fée et se nommait Biétris. La Reine blanche 1 dissimula , semblant approuver le * C'èsl ainsi que l'on appelait encore au quatorzième siècle toutes les reines douairières, soit en mémoire de la reine Blanche, ntere de saint Louis, soit parce qu'elles étaient loujours entourées de guimpes, voiles ou crêpes blancs, et qu'elles portaient un deuil perpétuel pendant leur veuvage. Digitized by Google

blèrent par la suite la famille du roi Piéron, prouvèrent que son union avec Matabrune avait été faite sous de funestes auspices ; l'intérêt seul avait présidé à cette alliance. La reine était grande, forte, très-brune ; les traits de son visage étaient plutôt durs qu'agréables ; son regard était fier, hautain, rude ; sa démarche et sa contenance hardies ; son caractère ne démentait rien de tout ce que sa figure annonçait. Le roi Piéron supporta son humeur aussi long-temps qu'il put. Il en eut un fils que l'on nomma Oriant.

Fière d'avoir mis au monde un héritier, Matabrune n'en devint que plus insupportable. A la fin, elle fit mourir son époux de chagrin, et gouverna ses États pendant la minorité de son fils. Elle se faisait craindre du moins, si elle ne se faisait pas aimer. Elle grondait souvent le petit roi, et si c'était avec quelques ménagements, elle n'en avait aucun pour tous les autres.

En grandissant, Oriant laissait entrevoir qu'il aurait quelque mérite. Mais il était mal élevé : on ne lui avait donné ni principes de la politique, ni éléments de l'art de la guerre : on lui permettait de faire de l'exercice et surtout d'aller à la chasse.

A dix-huit ans, il épousa la fille d'un chevalier, avec laquelle il déclara qu'il voulait partager son trône. Elle était un peu fée et se nommait Bétris. La Reine blanche [1] dissimula, semblant approuver le

[1] C'est ainsi que l'on appelait encore au quatorzième siècle toutes les reines douairières, soit en mémoire de la reine Blanche, mère de saint Louis, soit parce qu'elles étaient toujours entourées de guimpes, voiles ou crêpes blancs, et qu'elles portaient un deuil perpétuel pendant leur veuvage.

ORIGINES FABULEUSES. 265 choix de son fils , après lui avoir représenté cependant qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'épouser quelque héritière d'un grand royaume, qui eût augmenté le sien : mais elle vit bien qu'il était épris de Biétris , et que l'on perdrait son crédit auprès de lui si on cherchait à le contredire. Elle se contenta de grommeler entre ses dents, et attendit quelque occasion de jouer un tour à la jeune et innocente femme qu'elle voyait monter sur son trône : elle trouva bientôt cette occasion. Oriant et Biétris désiraient une nombreuse postérité. La jeune Reine était avancée dans sa grossesse, lorsque les nouvelles d'une irruption, faite sur les frontières de l' Ile-Forte , obligèrent le Roi à se mettre en campagne à la tête de ses troupes. 11 partit, en recommandant Biétris à sa mère, et la priant d'avoir grand soin d'elle. Matabrune promit tout ce qu'on voulut; mais le roi son fils ne fut pas plutôt parti qu'elle prit ses mesures pour faire réussir le plus abominable projet. Elle corrompit une vieille sage-femme qui devait accoucher la jeune Reine; elle l'engagea à soustraire l'enfant qu'elle mettrait au monde, en lui promettant le secret. Biétris, étant à son terme, donna le jour à sept enfants, savoir : six garçons et une fille. Ils étaient tous d'une beauté parfaite, et portaient chacun en naissant une chaîne d'or au cou. Mais l'infortunée Reine n'eut pas la satisfaction de savoir tout son bonheur : elle était tombée en syncope. Lorsqu'elle reprit connaissance, la fausse sage-femme, plantée auprès de son lit,, lui présenta, au lieu de ses

Digitized by Google

choix de son fils, après lui avoir représenté cependant qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'épouser quelque héritière d'un grand royaume, qui eût augmenté le sien : mais elle vit bien qu'il était épris de Biétris, et que l'on perdrait son crédit auprès de lui si on cherchait à le contredire. Elle se contenta de grommeler entre ses dents, et attendit quelque occasion de jouer un tour à la jeune et innocente femme qu'elle voyait monter sur son trône : elle trouva bientôt cette occasion.

Oriant et Biétris désiraient une nombreuse postérité. La jeune Reine était avancée dans sa grossesse, lorsque les nouvelles d'une irruption, faite sur les frontières de l'Ile-Forte, obligèrent le Roi à se mettre en campagne à la tête de ses troupes. Il partit, en recommandant Biétris à sa mère, et la priant d'avoir grand soin d'elle. Matabrune promit tout ce qu'on voulut; mais le roi son fils ne fut pas plutôt parti qu'elle prit ses mesures pour faire réussir le plus abominable projet. Elle corrompit une vieille sage-femme qui devait accoucher la jeune Reine; elle l'engagea à soustraire l'enfant qu'elle mettrait au monde, en lui promettant le secret.

Biétris, étant à son terme, donna le jour à sept enfants, savoir : six garçons et une fille. Ils étaient tous d'une beauté parfaite, et portaient chacun en naissant une chaîne d'or au cou.

Mais l'infortunée Reine n'eut pas la satisfaction de savoir tout son bonheur : elle était tombée en syncope. Lorsqu'elle reprit connaissance, la fausse sage-femme, plantée auprès de son lit, lui présenta, au lieu de ses

 enfants, de petits chiens nouveau-nés, que Matabrone fit jeter, et l'on va voir ce que devinrent les six petits Princes et la petite Princesse. Matabrune avait un écuyer nommé Marquès , sur la fidélité duquel elle comptait ; il n'avait pas cependant l'âme tout à fait noire. Elle l'envoya chercher, et, supposant devant lui que les sorcières lui avaient prédit que les sept enfants dont la Reine était accouchée la feraient périr, elle le chargea de les aller noyer, ou du moins de les porter dans la forôt, et de les y exposer si bien qu'ils fussent la proie des bêtes féroces. Marquès, craignant que cette affreuse commission ne fut confiée à d'autres, n'hésita pas de l'accepter et promit de l'exécuter fidèlement. Il enveloppa les sept enfants dans son manteau, et partit monté sur un bon cheval. 11 s'enfonça dans la forêt, non avec l'intention d'abandonner les nouveau-nés et de les perdre, mais de leur sauver la vie et de les faire élever. Ayant aperçu de loin un ermitage, il se détermina à les déposer sur l'herbe, de manière qne l'ermite, qu'il vit sortir de sa cabane, pût les trouver. 11 les laissa couchés sur le même manteau dans lequel il les avait apportés. Ces petits innocenls paraissaient lui sourire, lui tendre les bras, et le remercier de sa clémence. Il s'en éloigna en pleurant et ne pouvant s'empêcher de maudire la vieille Reine. Marquès n'eut pas plutôt quitté les enfants, que l'ermite s'en approcha : on juge bien qu'il ne fut pas moins compatissant que l'écuyer; son embarras ne fut que de pouvoir les élever; il n'avait pouf cela aucune ressource. Il se mit à gènoux, adressant au ciel Digitized by Google

enfants, de petits chiens nouveau-nés, que Matabrune fit jeter, et l'on va voir ce que devinrent les six petits Princes et la petite Princesse.

Matabrune avait un écuyer nommé Marquès, sur la fidélité duquel elle comptait; il n'avait pas cependant l'âme tout à fait noire. Elle l'envoya chercher, et, supposant devant lui que les sorcières lui avaient prédit que les sept enfants dont la Reine était accouchée la feraient périr, elle le chargea de les aller noyer, ou du moins de les porter dans la forêt, et de les y exposer si bien qu'ils fussent la proie des bêtes féroces. Marquès, craignant que cette affreuse commission ne fût confiée à d'autres, n'hésita pas de l'accepter et promit de l'exécuter fidèlement. Il enveloppa les sept enfants dans son manteau, et partit monté sur un bon cheval. Il s'enfonça dans la forêt, non avec l'intention d'abandonner les nouveau-nés et de les perdre, mais de leur sauver la vie et de les faire élever. Ayant aperçu de loin un ermitage, il se détermina à les déposer sur l'herbe, de manière que l'ermite, qu'il vit sortir de sa cabane, pût les trouver. Il les laissa couchés sur le même manteau dans lequel il les avait apportés. Ces petits innocents paraissaient lui sourire, lui tendre les bras, et le remercier de sa clémence. Il s'en éloigna en pleurant et ne pouvant s'empêcher de maudire la vieille Reine.

Marquès n'eut pas plutôt quitté les enfants, que l'ermite s'en approcha : on juge bien qu'il ne fut pas moins compatissant que l'écuyer; son embarras ne fut que de pouvoir les élever; il n'avait pour cela aucune ressource. Il se mit à genoux, adressant au ciel

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

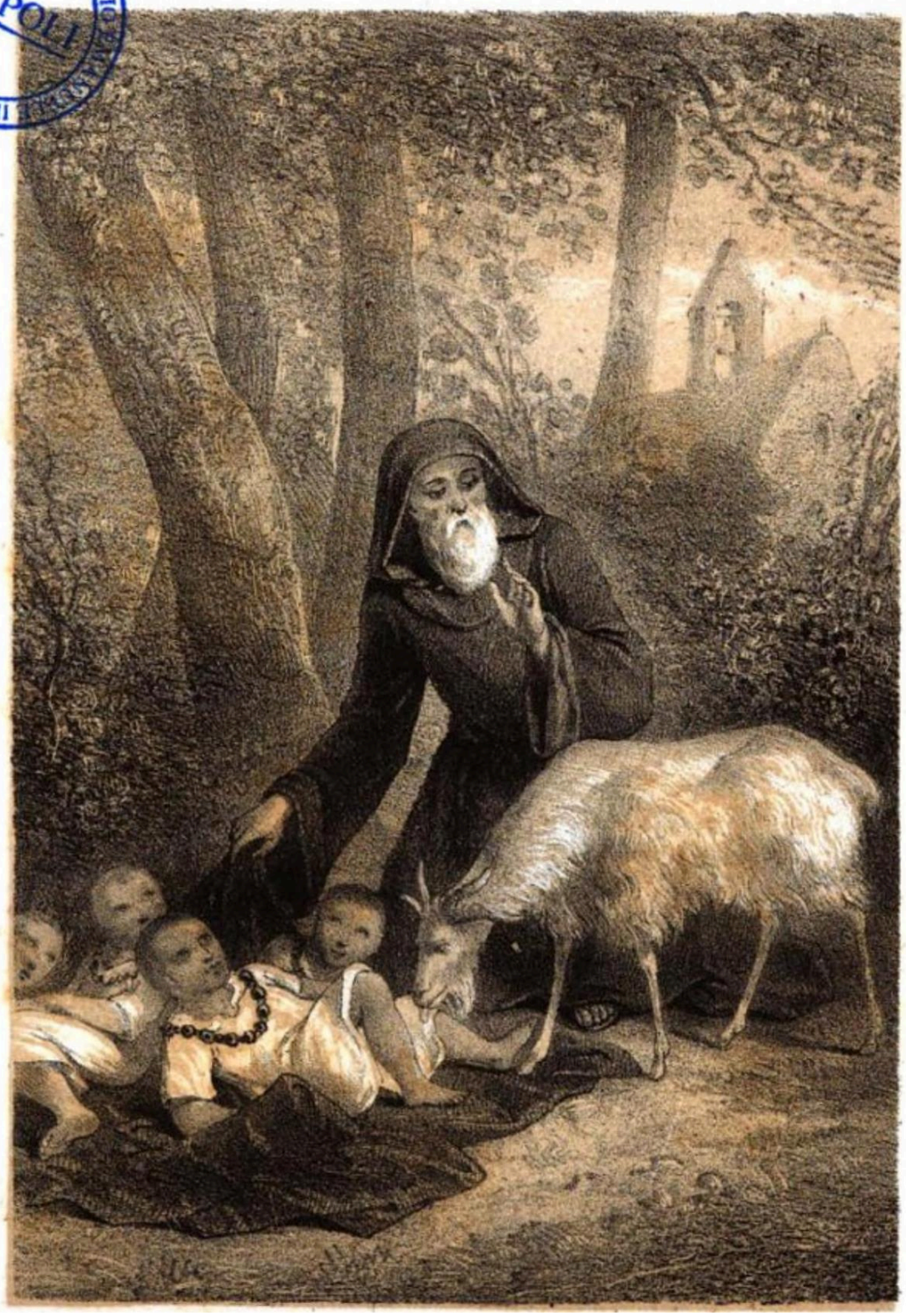
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.35% accurate

fttlui Le Prieur ci liuruol ailleurs itrç> de A Godard Origine fabuleuse de Godefronl de Bouillon Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

P.ti 267
O



ORIGINES FABULEUSES, 267 de vives et ferventes prières, en faveur de ces innocents, qui portaient à leur cou des marques brillantes d'une race illustre; car on leur avait laissé leurs chaînes d'or. L'ermite s'appelait Hélias; dès qu'il eut baptisé les sept beaux enfants , il vit approcher d'eux une chèvre blanche comme la neige; elle se mil à les caresser et à les allaiter. Le bon homme l'emmena dans sa cabane avec ses chers nourrissons, et les y établit de son mieux. Il ne lui fut pas difficile de pourvoir à la subsistance de l'obligeante Irête, qui eut grand soin des enfants et ne les quitta qu'au bout de quelques années , lorsqu'ils furent en état de se passer de son lait. Hélias alors les nourrit de ce que lui procurait la quête qu'il allait faire dans les villages. Il rapportait toujours des vivres en abondance, et les enfants ne manquaient de rien ; l'ermite avait même trouvé de quoi les habiller. Ils parvinrent ainsi à l'âge de jeunesse. Pendant ce temps, le roi Oriant était revenu victorieux de la guerre, et la cruelle Matabrune l'avait désolé. La pauvre reine Biétris était malade d'abandon et de douleur. Ses enfants ne s'en doutaient guère; ils couraient dans la forêt autour de l'ermitage, cherchant des châtaignes et des fruits sauvages, qu'ils mangeaient joyeusement avec le pain que l'ermite leur donnait. Le plus fort et le plus beau d'entre eux s'appelait Hélias, comme le bon homme leur parrain. Un jour, un chasseur de la cour de l'Ile Forte, nommé Savari, pénétra dans la forêt et fut étonné de voir ces sept jolis enfants grimpant sur les arbres autour de l'ermitage. Ayant aperçu l'ermite lui-même, il l'interDigitized by Google

4G8 LE ROMAN DE GODE FR Ol D. rogea. Celui-ci lui raconta avec simplicité comment et depuis quel temps il avait trouvé et élevé ses petits compagnons. Le chasseur, en retournant à la cour, ne manqua pas de faire part à la vieille reine de sa rencontre. Matabrune ne put douter, d'après son récit, que ce ne fussent ses petits-fils; elle l'engagea par menaces et par présents à. retourner dans la forêt poulies chercher et les tuer. Après cela, outrée de fureur, elle envoya chercher Marquès, à qui elle creva les yeux ; elle le fit jeter ensuite dans un cachot, où pendant long-temps on le crut mort. Savari se disposait à exécuter l'ordre affreux qui lui avait été donné, et il entrait dans la forêt, lorsqu'il aperçut une femme que des paysans traînaient au supplice : il demanda quel était son crime ; on lui répondit qu'elle avait donné la mort à un enfant innocent. Cette réponse lui fit faire des réflexions sur le meurtre qu'il allait lui-même commettre. Il résolut de ne pas tuer non plus ceux de l'ermitage, mais de leur enlever seulement les chaînes d'or qu'ils avaient au cou, afin qu'en les présentant à la Reine elle crût qu'il avait exécuté ses ordres. 11 arriva aux environs de la cabane. Le bon homme ne s'y trouvait pas; il était allé à la quête dans les villages voisins, et celle fois il s'était fait accompagner par le petit Hélias, son favori. Savari ne trouva par conséquent que les cinq autres garçons et la petite Princesse. Ils furent effrayés de la manière dont il les aborda; mais il les tranquillisa en leur disant qu'il n'en voulait qu'à leurs colliers. Ils se les laissèrent prendre doucement ; mais, dans le moment où ils en furent dépouillés , ils se chanDigitized by Google

ORIGINES FABULEUSES. 209 gèrent tous six en cygnes blancs comme la neige. Par un instinct naturel à ces oiseaux, ils s'envolèrent du côté de la forêt où il y avait de l'eau. Le chasseur étonné sentit bien que le ciel ' se déclarait pour ces innocentes victimes de la fureur de Matabrune ; il comprit en même temps qu'on ne pourrait plus découvrir qu'il n'avait point commis le crime auquel il s'était engagé. Il se contenta donc des colliers; mais il lui manquait le septième; il déclara qu'il l'avait perdu en chemin. Matabrune en parut inquiète; pourtant elle se contenta de ce qu'on lui apportait et donna les six colliers à un orfèvre pour lui en faire un lingot. Celuici n'eut pas plutôt travaillé, que, la matière croissant prodigieusement sous ses doigts, de la première chaîne qu'il fondit, il composa un lingot plus considérable que ce qui devait résulter des six chaînes ensemble. Frappé de cette merveille, il jugea à propos de garder les cinq autres et même une partie du lingot; il remit seulement le reste à Matabrune. On voit que le roman de Godefroid de Bouillon , qui est encore loin, est un vrai conte de fées. II n'en sera pas ainsi dans la seconde partie. Quand le bon ermite et son filleul Hélias furent revenus de la quête, ils furent bien étonnés de ne plus trouver les autres enfants ; ils les cherchèrent inutilement le reste du jour : mais le lendemain, leur frère, ayant continué ses poursuites, découvrit sur les eaux d'un étang, non loin de l'ermitage, six beaux cygnes 1 Dans les romans de chevalerie , le ciel est toujours d'accord avec les boiuies fées.
Digitized by Google

 blancs qui, dès qu'ils le virent, s'approchèrent de lui et se mirent à le caresser, Le petit Hélias, sans les connaître, prit pour eux de F affection et de l'attachement; il leur donna du pain, et ils parurent le remercier avec tant de grâces, qu'il continua à leur en porter tous les jours-. L'ermite, à qui il fit part de sa découverte, y entrevit quelque chose de mystérieux : il continua à se charger de la même provision qu'il prenait autrefois' pour les sept enfants ; ce qui mit en état celui qui était resté sous la forme humaine d'exercer sa charité envers les cygnes. Tandis qu' Hélias grandissait et devenait en âge de porter les armes, Matabrune était furieuse de ce que Biétris ne mourait point et qu'elle supportait avec résignation et patience l'espèce de prison où elle vivait confinée. Voulant consommer son crime, la méchante femme suscita un chevalier félon, nommé Mauquaire, qui osa déclarer au Roi que la reine Biétris était sorcière, ajoutant qu'il était prêt à soutenir celte accusar tion envers tous dans un combat à outrance. Le faible Roi ouvrit la carrière et déclara qu'il ferait brûler la Reine, s'il ne se trouvait personne pour combattre et vaincre l'accusateur. Tandis que les délais qui devaient précéder le combat couraient très-vite, Dieu exauçait las vœux et les prières de la jeune Reine de l'He-Forte. Une révélation fit connaître à l'ermite Hélias toute l'histoire de la naissance des sept enfants , la méchanceté de Matabrune , le danger de Biétris et la conduite qu'il devait tenir. Il lui fut même donné d'entrevoir dans l'avenir que du jeune Hélias devait naître une postérité ilDigitized by Google

blancs qui, dès qu'ils le virent, s'approchèrent de lui et se mirent à le caresser. Le petit Hélias, sans les connaître, prit pour eux de l'affection et de l'attachement; il leur donna du pain, et ils parurent le remercier avec tant de grâces, qu'il continua à leur en porter tous les jours. L'ermite, à qui il fit part de sa découverte, y entrevit quelque chose de mystérieux : il continua à se charger de la même provision qu'il prenait autrefois pour les sept enfants; ce qui mit en état celui qui était resté sous la forme humaine d'exercer sa charité envers les cygnes.

Tandis qu'Hélias grandissait et devenait en âge de porter les armes, Matabrune était furieuse de ce que Biétris ne mourait point et qu'elle supportait avec résignation et patience l'espèce de prison où elle vivait confinée. Voulant consommer son crime, la méchante femme suscita un chevalier félon, nommé Mauquaire, qui osa déclarer au Roi que la reine Biétris était sorcière, ajoutant qu'il était prêt à soutenir cette accusation envers tous dans un combat à outrance. Le faible Roi ouvrit la carrière et déclara qu'il ferait brûler la Reine, s'il ne se trouvait personne pour combattre et vaincre l'accusateur.

Tandis que les délais qui devaient précéder le combat couraient très-vite, Dieu exauçait les vœux et les prières de la jeune Reine de l'Ile-Forte. Une révélation fit connaître à l'ermite Hélias toute l'histoire de la naissance des sept enfants, la méchanceté de Matabrune, le danger de Biétris et la conduite qu'il devait tenir. Il lui fut même donné d'entrevoir dans l'avenir que du jeune Hélias devait naître une postérité il-

-• r ORIGINES FABULEUSES. 271 lustre, et qu'un dô ses petits-fils aurait la gloire de conquérir la Terre-Sainte sur les Infidèles et de porter ld couronne de Jérusalem. Le jour qui suivit ce songe prophétique, l'ermite appela son cher filleul. * — Mon fils, lui dit-il, ou plutôt mon seigneur, car je dois dès respects à la graqdeur de votre naissance autant que vous devez à mes soins de reconnaissance et d'amitié ; il m'a été révélé d'importants secrets sur vous et vos frères. Allez donc, dans l'habillement simple et agreste que vous portez, et sans autre arme que le bâton que vous tenez à la main , allez dans la capitale, voyez ce qui s'y passe, et prenez le parti que le ciel vous inspirera : pendant votre absence, j'aurai soin de nourrir les cygnes du vivier ; ces oiseaux me sont aussi chers qu'à vous. Le jeune Hélias obéit au vieillard; il partit. En arrivant dans la ville où son père tenait sa cour, le peuple lui parut ému et agité comme dans l'attente d'un grand événement. Il s'informa de quoi il était question ; ayant appris que la Reine allait être condamnée injustement, le filleul de l'ermite monte au palais , écarte les huissiers et les gardes qui voulaient l'empêcher d'y pénétrer à cause de la singularité de son habillement , et parvient à la salle où la malheureuse Reine ne se défendait que par ses larmes, Mauquaire persistait a soutenir son accusation avec audace. Hélias fond sur lui , et d'un coup de poing l'abat à ses pieds : il l'eût assommé, si on ne l'eût enlevé à sa vengeance. Digitized by Google

 Se retournant aussitôt vers la Reine accusée, et se jetant à ses pieds — Madame, dit-il, permettez-moi d'être votre chevalier, et de défendre votre honneur et votre vie. Eh! qui pourrait prendre vos intérêts plus que moi, puisque je suis votre fils! Et vous , seigneur, poursuivit-il en s'adressant à Oriant , vous êtes mon roi et mon père ; je vous honore à ces deux litres ; mais je ne peux vous rendre un plus grand service qu'en vous faisant connaître la vérité. Le premier mouvement du Roi et de toute l'assemblée fut de croire que ce jeune homme était fou. Comme pourtant il continua de s'exprimer avec noblesse et avec raison, le Roi ordonna qu'on lui fournil une armure et un cheval , et décida qu'il combattrait le lendemain contre Mauquaire. Celui-ci, qui était si brave avant d'avoir trouvé un adversaire, montra toute la répugnance possible à se battre contre un champion jeune , déterminé , plein de confiance. Cependant il fallut bien en courir les risques. Le lendemain, la lice fut appareillée; les deux champions y étant entrés , Mauquaire , quoique fort expérimenté au métier des armes , succomba , et fut renversé en présence de toute la cour. Hélias lui fit avouer, l'épée sur la gorge , qu'il était un traître et un calomniateur. On lui fit subir le supplice de la potence. Biétris, rétablie dans sa gloire et ses honneurs, reprit sa place sur le trône. Le vainqueur ayant donné de nouveaux éclaircissements sur sa naissance et sur celui qui l'avait élevé, le Roi alla chercher le Digitized by Google

ORIGINES FABULEUSES. 273 bon ermite dans sa retraite. Le saint homme ne lui refusa aucun des éclaircissements qu'il lui demanda ; et toutes les circonstances dont nous avons parlé furent alors parfaitement connues du roi de l' Ile-Forte. Étonné de tant de merveilles, le monarque ne put trop les admirer : il donna les ordres et l'argent nécessaire pour bâtir une belle église auprès de l'ermitage, et retourna à la cour avec son fils. Le premier soin dont il s'occupa fut d'envoyer chercher l'orfévre à qui l'on avait confié les chaînes d'or. Nous avons dit qu'il avait gardé cinq de ces chaînes , et que la sixième lui avait servi à faire un lingot , dont même le reste était entre ses mains. 11 rapporta tout, et fit l'aveu sincère de ce qui lui était arrivé. Le Roi le récompensa ; puis il voulut voir Marquès , lequel raconta avec franchise tout ce qui le concernait. Hélias sentit l'obligation qu'il lui avait; et il s'affligeait de le voir aveugle , lorsque tout d'un coup, par une inspiration divine , il fait le signe de la croix sur ses yeux, et le pauvre homme recouvre la vue... Furieuse de voir ses complots découverts, Matabrune s'était retirée dans son château de Maubruiant. Il ne restait à désirer au roi Oriant , à la reine Biétris et à leur fils Hélias , que de revoir les six autres enfants transformés en cygnes reprendre leur figure et paraître à la cour. Leur frère se disposait à les aller chercher dans le vivier, lorsqu'ils parurent sur la belle rivière qui entourait les jardins du palais. Hélias, après les avoir caressés, avertit le Roi et la Reine, qui accoururent; on apporta les cinq colliers conservés par l'orfévre ; on les mit au cou de cinq de ces six
48 Digitized by Google

bon ermite dans sa retraite. Le saint homme ne lui refusa aucun des éclaircissements qu'il lui demanda ; et toutes les circonstances dont nous avons parlé furent alors parfaitement connues du roi de l'Ile-Forte. Étonné de tant de merveilles, le monarque ne put trop les admirer : il donna les ordres et l'argent nécessaire pour bâtir une belle église auprès de l'ermitage, et retourna à la cour avec son fils.

Le premier soin dont il s'occupa fut d'envoyer chercher l'orfévre à qui l'on avait confié les chaînes d'or. Nous avons dit qu'il avait gardé cinq de ces chaînes, et que la sixième lui avait servi à faire un lingot, dont même le reste était entre ses mains. Il rapporta tout, et fit l'aveu sincère de ce qui lui était arrivé. Le Roi le récompensa ; puis il voulut voir Marquès, lequel raconta avec franchise tout ce qui le concernait. Hélias sentit l'obligation qu'il lui avait ; et il s'affligeait de le voir aveugle, lorsque tout d'un coup, par une inspiration divine, il fait le signe de la croix sur ses yeux, et le pauvre homme recouvre la vue...

Furieuse de voir ses complots découverts, Matabrune s'était retirée dans son château de Maubruiant.

Il ne restait à désirer au roi Oriant, à la reine Biétris et à leur fils Hélias, que de revoir les six autres enfants transformés en cygnes reprendre leur figure et paraître à la cour. Leur frère se disposait à les aller chercher dans le vivier, lorsqu'ils parurent sur la belle rivière qui entourait les jardins du palais. Hélias, après les avoir caressés, avertit le Roi et la Reine, qui accoururent ; on apporta les cinq colliers conservés par l'orfévre ; on les mit au cou de cinq de ces six

 oiseaux merveilleux. Quatre des Princes et la jeune Princesse reprirent aussitôt leur forme humaine. Mais il en restait un sixième qui se désespérait d'être encore enchanté ou ensorcelé sous le plumage d'un cygne. Hélias le consola de son mieux. Il était important de se saisir de Matabrune et de lui faire avouer son crime avec toutes ses circonstances, afin qu'il ne restât plus aucun doute; il était juste aussi de lui faire subir le dernier supplice. Oriant chargea son fils Hélias d'aller assiéger sa mère dans Maubruiant. Il y courut avec quelques troupes, qui prirent le cMteau d'assaut. La méchante Reine fut arrêtée avec la sage-femme, sa complice ; elles furent conduites dans la capitale. Le roi de l'Ile-Forte, ne voulant point prononcer le jugement à mort de sa mère, céda sa couronne à Hélias. Celui-ci ordonna les préparatifs nécessaires pour le supplice, et fit dresser dans la place publique deux bûchers. Matabrune et son associée y furent attachées; là elles eurent la honte de déclarer devant le peuple les affreuses circonstances de leur complot. Mais après delà, le nouveau Roi, faisant grâce à sa grand'mère, se contenta de l'enfermer pour le reste de ses jours dans un couvent de femmes repenties; sa complice fut seule brûlée. Tout était tranquille à la cour de l' Ile-Forte. On avait grand soin du seul des frères du Roi qui était resté sous la figure de cygne : il venait souvent sur la rivière; mais il se tenait plus habituellement dans le vivier de l'ermitage. Un jour on le vit arriver nageant devant un bateau bien équipé , monté par des Digitized by Google

oiseaux merveilleux. Quatre des Princes et la jeune Princesse reprirent aussitôt leur forme humaine. Mais il en restait un sixième qui se désespérait d'être encore enchanté ou ensorcelé sous le plumage d'un cygne. Hélias le consola de son mieux.

Il était important de se saisir de Matabrune et de lui faire avouer son crime avec toutes ses circonstances, afin qu'il ne restât plus aucun doute; il était juste aussi de lui faire subir le dernier supplice. Oriant chargea son fils Hélias d'aller assiéger sa mère dans Maubruiant. Il y courut avec quelques troupes, qui prirent le château d'assaut. La méchante Reine fut arrêtée avec la sage-femme, sa complice; elles furent conduites dans la capitale. Le roi de l'Ile-Forte, ne voulant point prononcer le jugement à mort de sa mère, céda sa couronne à Hélias. Celui-ci ordonna les préparatifs nécessaires pour le supplice, et fit dresser dans la place publique deux bûchers. Matabrune et son associée y furent attachées; là elles eurent la honte de déclarer devant le peuple les affreuses circonstances de leur complot. Mais après cela, le nouveau Roi, faisant grâce à sa grand'mère, se contenta de l'enfermer pour le reste de ses jours dans un couvent de femmes repenties; sa complice fut seule brûlée.

Tout était tranquille à la cour de l'Ile-Forte. On avait grand soin du seul des frères du Roi qui était resté sous la figure de cygne: il venait souvent sur la rivière; mais il se tenait plus habituellement dans le vivier de l'ermitage. Un jour on le vit arriver nageant devant un bateau bien équipé, monté par des

ORIGINES FABULEUSES. 273 mariniers inconnus ; il s'arrêta vis-à-vis du palais , et par plusieurs cris appela son frère. Le jeune Roi se rendit sur le rivage ; le cygne sembla l'inviter à monter dans le bateau. Hélias l'entendit si bien, qu'il alla prendre congé de son père et de sa mère ; et , s'étant fait armer, il s'embarqua sous la conduite du prince cygne. Le bateau suivit le cours de la rivière , entra dans le Rhin et aborda à Nimègue. L'empereur Othon y tenait cour plénière ; il y écoutait les plaintes de ses sujets et de ses grands vassaux. Un comte de Franquebourg s'y trouvait entre autres, y portait l'accusation la plus grave contre la duchesse de Bouillon , douairière, sa belle-sœur, et demandait qu'on dépouillât la fille de cette princesse du duché dont elle était en possession , sous prétexte qu'elle était supposée et non fille du duc de Bouillon. La Duchesse était prête à succomber sous cette accusation , faute de défenseur, lorsque Hélias arriva : il sonna de son cor, et demanda à soutenir la validité des droits des deux Princesses par un combat. Cette grâce lui fut accordée; la carrière ayant été ouverte, il vainquit le comte de Franquebourg , lui enleva son épée; et, lui ayant en vain proposé de reconnaîlre que son accusation était injuste, sur son refus, il lui trancha la tête. Un si brillant exploit excita l'admiration de toute la cour, et surtout la reconnaissance de la duchesse de Bouillon et de sa fille : celle-ci conçut même tant d'estime pour son libérateur, qu'elle témoigna à l'Empereur et à sa mère l'obligation où elle croyait être 18. Digitized by Google

mariniers inconnus : il s'arrêta vis-à-vis du palais, et par plusieurs cris appela son frère. Le jeune Roi se rendit sur le rivage ; le cygne sembla l'inviter à monter dans le bateau. Hélias l'entendit si bien, qu'il alla prendre congé de son père et de sa mère ; et, s'étant fait armer, il s'embarqua sous la conduite du prince cygne.

Le bateau suivit le cours de la rivière, entra dans le Rhin et aborda à Nimègue. L'empereur Othon y tenait cour plénière ; il y écoutait les plaintes de ses sujets et de ses grands vassaux. Un comte de Franquebourg s'y trouvait entre autres, y portait l'accusation la plus grave contre la duchesse de Bouillon, douairière, sa belle-sœur, et demandait qu'on dépouillât la fille de cette princesse du duché dont elle était en possession, sous prétexte qu'elle était supposée et non fille du duc de Bouillon. La Duchesse était prête à succomber sous cette accusation, faute de défenseur, lorsque Hélias arriva : il sonna de son cor, et demanda à soutenir la validité des droits des deux Princesses par un combat. Cette grâce lui fut accordée ; la carrière ayant été ouverte, il vainquit le comte de Franquebourg, lui enleva son épée ; et, lui ayant en vain proposé de reconnaître que son accusation était injuste, sur son refus, il lui trancha la tête.

Un si brillant exploit excita l'admiration de toute la cour, et surtout la reconnaissance de la duchesse de Bouillon et de sa fille : celle-ci conçut même tant d'estime pour son libérateur, qu'elle témoigna à l'Empereur et à sa mère l'obligation où elle croyait être

 de le mettre en possession de ses États. Hélias, trouvant de son côté Clarice (c'était le nom de l'héritière de Bouillon) très-gracieuse, profita avec plaisir de ces dispositions; et, ne voulant point faire connaître qu'il possédait ailleurs un royaume , plus considérable sans doute que le duché de Bouillon , il accepta la main de la fille de la Duchesse, comme aurait pu faire un chevalier sans nom et sans fortune. L'Empereur consentit à lui accorder l'investiture du duché , sans autres informations que sa bonne mine , son air noble et doux , ses propos décents et honnêtes , et la valeur qu'il avait fait paraître. Les noces furent célébrées à Nimègue avec magnificence , et les nouveaux époux prirent ensemble le chemin du pays des Ardennes, dont Bouillon était la capitale. Ils s'y établirent et y régnèrent tranquillement pendant sept années. La duchesse douairière s'était faite religieuse, et avait abandonné l'administration et le revenu de ses États à sa fille. Clarice avait demandé plusieurs fois à son époux quel était le lieu de sa naissance, son origine, et s'il avait eu quelques aventures avant qu'elle l'eût rencontré? Il avait toujours refusé de lui répondre , et l'avait même priée instamment de ne plus le questionner là-dessus. Elle n'en avait conclu autre chose, sinon qu'Hélias était d'une naissance obscure ; et, craignant de le mortifier, elle ne lui en parla plus. Le cygne était toujours avec son frère , qui paraissait le chérir tendrement : mais, comme il conservait sa figure d'oiseau, la Duchesse ne le regardait que comme un animal que son mari aimait; elle le caDigitized by Go<5gle

de le mettre en possession de ses États. Hélias, trouvant de son côté Clarice (c'était le nom de l'héritière de Bouillon) très-gracieuse, profita avec plaisir de ces dispositions; et, ne voulant point faire connaître qu'il possédait ailleurs un royaume, plus considérable sans doute que le duché de Bouillon, il accepta la main de la fille de la Duchesse, comme aurait pu faire un chevalier sans nom et sans fortune. L'Empereur consentit à lui accorder l'investiture du duché, sans autres informations que sa bonne mine, son air noble et doux, ses propos décents et honnêtes, et la valeur qu'il avait fait paraître. Les noces furent célébrées à Nimègue avec magnificence, et les nouveaux époux prirent ensemble le chemin du pays des Ardennes, dont Bouillon était la capitale. Ils s'y établirent et y régnèrent tranquillement pendant sept années. La duchesse douairière s'était faite religieuse, et avait abandonné l'administration et le revenu de ses États à sa fille.

Clarice avait demandé plusieurs fois à son époux quel était le lieu de sa naissance, son origine, et s'il avait eu quelques aventures avant qu'elle l'eût rencontré? Il avait toujours refusé de lui répondre, et l'avait même priée instamment de ne plus le questionner là-dessus. Elle n'en avait conclu autre chose, sinon qu'Hélias était d'une naissance obscure; et, craignant de le mortifier, elle ne lui en parla plus.

Le cygne était toujours avec son frère, qui paraissait le chérir tendrement : mais, comme il conservait sa figure d'oiseau, la Duchesse ne le regardait que comme un animal que son mari aimait; elle le ca-

ORIGINES FABULEUSES. 277 ressait aussi ; mais elle était loin d'imaginer que ce fût son beau-frère. Dès la première année de leur mariage , Clarice mit au monde une fille que l'on appela Yde; ils n'eurent point d'autres enfants. Yde avait déjà atteint sa septième année, lorsque Clarice , qui avait pendant si long-temps résisté à la curiosité de savoir quelle était la naissance de son mari, n'v put plus tenir, et le pressa un jour si vivement qu'il lui déclara qu'il était obligé de l'abandonner, puisqu'elle redoublait ses instances sur une question qu'il ne lui était pas permis d'expliquer ; que dès le lendemain il s'embarquerait avec son cygne pour aller prendre congé de l'Empereur à Nimègue, que de là il retournerait dans son pays. La Duchesse fut au désespoir; et le lendemain, présentant sa fille au cruel père qui voulait les abandonner, elle fit son possible pour le retenir. Mais tout ce qu'elle put obtenir de lui fut qu'elles pourraient venir à Nimègue, et qu'il les recommanderait aux bontés de l'Empereur. Il fallut bien que la famille désolée du duc de Bouillon le laissât partir dans son bateau , sous la conduite de son cygne. Les dames arrivèrent à Nimègue par terre. Hélias leur tint la parole qu'il leur avait donnée de les recommander instamment à l'Empereur : mais quelque instance que ce monarque môme lui lit, il ne voulut point différer son voyage ; il remonta le fleuve, et il arriva à l'IJeForte. Au son de son cor, son père et sa mère, qui étaient à table, le reconnurent et coururent au-devant de lui. Digitized b y Google

ressait aussi ; mais elle était loin d'imaginer que ce fût son beau-frère.

Dès la première année de leur mariage, Clarice mit au monde une fille que l'on appela Yde ; ils n'eurent point d'autres enfants.

Yde avait déjà atteint sa septième année, lorsque Clarice, qui avait pendant si long-temps résisté à la curiosité de savoir quelle était la naissance de son mari, n'y put plus tenir, et le pressa un jour si vivement qu'il lui déclara qu'il était obligé de l'abandonner, puisqu'elle redoublait ses instances sur une question qu'il ne lui était pas permis d'expliquer ; que dès le lendemain il s'embarquerait avec son cygne pour aller prendre congé de l'Empereur à Nimègue, que de là il retournerait dans son pays.

La Duchesse fut au désespoir ; et le lendemain, présentant sa fille au cruel père qui voulait les abandonner, elle fit son possible pour le retenir. Mais tout ce qu'elle put obtenir de lui fut qu'elles pourraient venir à Nimègue, et qu'il les recommanderait aux bontés de l'Empereur. Il fallut bien que la famille désolée du duc de Bouillon le laissât partir dans son bateau, sous la conduite de son cygne. Les dames arrivèrent à Nimègue par terre. Hélias leur tint la parole qu'il leur avait donnée de les recommander instamment à l'Empereur : mais quelque instance que ce monarque même lui fît, il ne voulut point différer son voyage ; il remonta le fleuve, et il arriva à l'Ile-Forte.

Au son de son cor, son père et sa mère, qui étaient à table, le reconnurent et coururent au-devant de lui.

278 LE ROMAN DE GODEFROID. Ils lui demandèrent ce qui lui était arrivé depuis plus de sept ans qu'ils ne l'avaient vu. Mais ils n'en tirèrent d'autre réponse , sinon que son frère le cygne , qui ne l'avait pas quitté, le leur dirait. Rien n'avait plus l'air d'une négative : cependant la bonne reine Biétris, qui n'avait plus peur d'être accusée de sorcellerie, dit qu'elle avait vu en songe son fils le cygne reprendre la forme humaine. Peu après, en effet, Hélias ayant placé son frère enchanté entre deux autels devant lesquels on priait, le maléfice fut rompu, le plumage de cygne disparut, et le Prince reprit la figure et l'ajustement d'un beau chevalier : on le nomma Émery. Il raconta alors tout ce qui était arrivé à Hélias ; il en avait été témoin. La famille, tout d'une voix , pressa le Roi de retourner à Bouillon auprès de sa femme et de l'amener à File-Forte; mais il répondit que la volonté du ciel sur son compte n'était point telle : au contraire, il se rendit dans l'ermitage où il avait été élevé ; il y trouva encore le bon vieil ermite , il se remit sous sa direction , et se rangea parmi les religieux du couvent qui avait été fondé par Oriant et dont le vieil Hélias était le supérieur. Cette résolution étonna ses parents ; mais ils étaient trop pieux pour la blâmer. En mémoire du pays qu'il venait d'abandonner, il donna au couvent et au petit château qu'il y fit bâtir le nom de Bouillon, et à la forêt qui était auprès celui des Ardennes. Digitized by Google

Ils lui demandèrent ce qui lui était arrivé depuis plus de sept ans qu'ils ne l'avaient vu. Mais ils n'en tirèrent d'autre réponse, sinon que son frère le cygne, qui ne l'avait pas quitté, le leur dirait. Rien n'avait plus l'air d'une négative : cependant la bonne reine Biétris, qui n'avait plus peur d'être accusée de sorcellerie, dit qu'elle avait vu en songe son fils le cygne reprendre la forme humaine. Peu après, en effet, Hélias ayant placé son frère enchanté entre deux autels devant lesquels on priait, le maléfice fut rompu, le plumage de cygne disparut, et le Prince reprit la figure et l'ajustement d'un beau chevalier : on le nomma Émery. Il raconta alors tout ce qui était arrivé à Hélias; il en avait été témoin. La famille, tout d'une voix, pressa le Roi de retourner à Bouillon auprès de sa femme et de l'amener à l'Ile-Forte; mais il répondit que la volonté du ciel sur son compte n'était point telle : au contraire, il se rendit dans l'ermitage où il avait été élevé; il y trouva encore le bon vieil ermite, il se remit sous sa direction, et se rangea parmi les religieux du couvent qui avait été fondé par Oriant et dont le vieil Hélias était le supérieur. Cette résolution étonna ses parents; mais ils étaient trop pieux pour la blâmer.

En mémoire du pays qu'il venait d'abandonner, il donna au couvent et au petit château qu'il y fit bâtir le nom de Bouillon, et à la forêt qui était auprès celui des Ardennes.

HISTOIRE POPULAIRE. 279 DEUXIÈME PARTIE. L'empereur Othon , qui avait pris sous sa protection la jeune Yde, songea à la marier convenablement aussitôt qu'elle fut en âge. Parmi les princes, chevaliers et damoiseaux qui étaient à sa cour, aucun n'était plus parfait que le jeune Eustache, cpmte de Boulogne ; ce fut lui cpi'Othon se proposa de lui donner pour époux. Il fut accepté, et le mariage se fit avec beaucoup de magnificence. Pendant que la jeune Comtesse était enceinte de son premier enfant , elle eut un songe qui lui annonçait quelle accoucherait d'un fils, qu'elle donnerait le jour successivement à deux autres ; et que, si elle les nourrissait exactement de son lait, sans souffrir que celui d'aucune femme étrangère s'y mêlât, ils porteraient tous trois la couronne royale. Effectivement Yde donna d'abord le jour à un prince auquel on conféra au baptême le nom de Godefroid ; on y ajouta celui de Bouillon, parce que ce fut dans cette ville qu'il naquit. La Comtesse l'allaita seule et sans partage pendant un an. Elle donna le jour à un second enfant qui fut baptisé sous le nom de Baudouin. Après que celui-ci eut reçu la même éducation, le comte et la comtesse de Boulogne eurent un troisième enfant, qui naquit à Boulogne, et fut nommé Eustache, comme son père. Celui-ci n'avait encore que quelques mois lorsque , sa mère l'ayant laissé pendant quelle assistait aux offices de l'église, l'enfant cria et parut désirer ardemment de teter. Une
Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

L'empereur Othon, qui avait pris sous sa protection la jeune Yde, songea à la marier convenablement aussitôt qu'elle fut en âge. Parmi les princes, chevaliers et damoiseaux qui étaient à sa cour, aucun n'était plus parfait que le jeune Eustache, comte de Boulogne; ce fut lui qu'Othon se proposa de lui donner pour époux. Il fut accepté, et le mariage se fit avec beaucoup de magnificence.

Pendant que la jeune Comtesse était enceinte de son premier enfant, elle eut un songe qui lui annonçait qu'elle accoucherait d'un fils, qu'elle donnerait le jour successivement à deux autres; et que, si elle les nourrissait exactement de son lait, sans souffrir que celui d'aucune femme étrangère s'y mêlât, ils porteraient tous trois la couronne royale.

Effectivement Yde donna d'abord le jour à un prince auquel on conféra au baptême le nom de Godefroid; on y ajouta celui de Bouillon, parce que ce fut dans cette ville qu'il naquit. La Comtesse l'allaita seule et sans partage pendant un an.

Elle donna le jour à un second enfant qui fut baptisé sous le nom de Baudouin. Après que celui-ci eut reçu la même éducation, le comte et la comtesse de Boulogne eurent un troisième enfant, qui naquit à Boulogne, et fut nommé Eustache, comme son père. Celui-ci n'avait encore que quelques mois lorsque, sa mère l'ayant laissé pendant qu'elle assistait aux offices de l'église, l'enfant cria et parut désirer ardemment de teter. Une

 femme qui était restée au château, et qui avait du lait, s'avisa de lui en donner. Yde, à qui l'on raconta cette aventure, au moment qu'elle revenait, en fut au désespoir : elle comprit que son troisième fils ne serait point roi. Elle en parut si affligée, que son époux, qui ne savait pas la cause de son chagrin , l'ayant pressée de la lui déclarer, la prit pour une folle aussitôt qu'il l'eut appris. Yde ne put s'excuser que sur un esprit prophétique qui ne lui avait, dit-elle, jamais manqué. Cependant la duchesse Clarice de Bouillon avait envoyé de tous côtés pour savoir des nouvelles de son époux ; elle avait fait partir entre autres son écuyer Ponce, celui de tous ses serviteurs en qui elle avait le plus de confiance. Ayant parcouru inutilement la France, il s'imagina qu'Hélias aurait pu passer en Terre-Sainte. Il s'embarqua pour s'y rendre , y arriva et visita les saints lieux. Il assista ensuite aux fêtes qui se donnèrent à l'occasion du couronnement du jeune roi Cornumarant , auquel son père Corbadas abandonnait le royaume de Jérusalem. Ce fut au milieu de ces'fôtes qu'il trouva Girard, abbé de Saincteron, monastère situé aux environs de Bouillon ; ils renouèrent connaissance et revinrent en France ensemble. Ces voyageurs passèrent à Rome, dans l'espérance d'avoir quelques nouvelles d'Hélias; n'en ayant aucune , ils continuèrent leur chemin par l'Allemagne ; mais ils s'égarèrent, et ne sachant plus, où ils étaient, ils entrèrent dans une forêt, au milieu de laquelle ils aperçurent un château , une abbaye et quelques maisons. Ils demandèrent où ils étaient. On leur répondit que la forêt où ils se trouvaient s'appelait Ar^ Digitized by Google

femme qui était restée au château, et qui avait du lait, s'avisa de lui en donner. Yde, à qui l'on raconta cette aventure, au moment qu'elle revenait, en fut au désespoir : elle comprit que son troisième fils ne serait point roi. Elle en parut si affligée, que son époux, qui ne savait pas la cause de son chagrin, l'ayant pressée de la lui déclarer, la prit pour une folle aussitôt qu'il l'eut appris. Yde ne put s'excuser que sur un esprit prophétique qui ne lui avait, dit-elle, jamais manqué.

Cependant la duchesse Clarice de Bouillon avait envoyé de tous côtés pour savoir des nouvelles de son époux; elle avait fait partir entre autres son écuyer Ponce, celui de tous ses serviteurs en qui elle avait le plus de confiance. Ayant parcouru inutilement la France, il s'imagina qu'Hélias aurait pu passer en Terre-Sainte. Il s'embarqua pour s'y rendre, y arriva et visita les saints lieux. Il assista ensuite aux fêtes qui se donnèrent à l'occasion du couronnement du jeune roi Cornumarant, auquel son père Corbadas abandonnait le royaume de Jérusalem. Ce fut au milieu de ces fêtes qu'il trouva Girard, abbé de Saincteron, monastère situé aux environs de Bouillon; ils renouèrent connaissance et revinrent en France ensemble. Ces voyageurs passèrent à Rome, dans l'espérance d'avoir quelques nouvelles d'Hélias; n'en ayant aucune, ils continuèrent leur chemin par l'Allemagne; mais ils s'égarèrent, et ne sachant plus où ils étaient, ils entrèrent dans une forêt, au milieu de laquelle ils aperçurent un château, une abbaye et quelques maisons. Ils demandèrent où ils étaient. On leur répondit que la forêt où ils se trouvaient s'appelait Ar-

HISTOIRE POPULAIRE. 281 dennes, et le château Bouillon. Leur étonnement fut grand de rencontrer les noms de leur pays dans une contrée qu'ils savaient bien en être fort éloignée. Ayant poussé plus loin leurs questions, ils apprirent que c'était Hélias qui leur avait donné ces noms. Ponce découvrit ainsi par hasard ce qu'il cherchait. Il apprit en même temps que le roi , la reine , les princes et la princesse de l' Ile-Forte venaient souvent dans ce château, pour être plus à portée de voir leur cher Hélias ; que dans ce moment ils y étaient tous réunis. Dès le lendemain, Ponce et l'abbé de Saincteron se rendirent aujnonastère où Hélias vivait en simple religieux. Ils parvinrent à le voir; lorsqu'il aperçut son ancien écuyer, il l'embrassa en fondant en larmes. Emery , qui , étant cygne , avait vu Ponce à Bouillon , le reconnut aussi et le présenta à Oriant , à Biétris et au reste de sa famille. Ce fut par lui qu'Hélias apprit le mariage de sa fille Yde et la naissance de ses trois petits-fils. Ces éclaircissements firent verser bien des larmes à tous ceux qui les reçurent. Le Roi devenu moine permit au serviteur de sa femme d'aller l'avertir, et trouva bon qu'elle et sa fille vinssent le visiter encore une fois. Ponce, étant retourné dans l'ancien Bouillon, y reçut un accueil aussi bon et aussi touchant que méritaient les nouvelles qu'il apportait : Clariee et Yde se préparèrent à aller voir leur époux et leur père ; la dernière recommanda ses trois enfants au comte de Boulogne. Pendant queues dames étaient en chemin, les nouvelles qu'avait reçues Hélias , l'espérance de revoir bientôt sa femme et sa fille, lui causèrent tant de Digitized by Google

dennes, et le château Bouillon. Leur étonnement fut grand de rencontrer les noms de leur pays dans une contrée qu'ils savaient bien en être fort éloignée. Ayant poussé plus loin leurs questions, ils apprirent que c'était Hélias qui leur avait donné ces noms. Ponce découvrit ainsi par hasard ce qu'il cherchait. Il apprit en même temps que le roi, la reine, les princes et la princesse de l'Ile-Forte venaient souvent dans ce château, pour être plus à portée de voir leur cher Hélias; que dans ce moment ils y étaient tous réunis.

Dès le lendemain, Ponce et l'abbé de Saincteron se rendirent au monastère où Hélias vivait en simple religieux. Ils parvinrent à le voir; lorsqu'il aperçut son ancien écuyer, il l'embrassa en fondant en larmes. Emery, qui, étant cygne, avait vu Ponce à Bouillon, le reconnut aussi et le présenta à Oriant, à Biétris et au reste de sa famille. Ce fut par lui qu'Hélias apprit le mariage de sa fille Yde et la naissance de ses trois petits-fils. Ces éclaircissements firent verser bien des larmes à tous ceux qui les reçurent. Le Roi devenu moine permit au serviteur de sa femme d'aller l'avertir, et trouva bon qu'elle et sa fille vinssent le visiter encore une fois.

Ponce, étant retourné dans l'ancien Bouillon, y reçut un accueil aussi bon et aussi touchant que méritaient les nouvelles qu'il apportait : Clarice et Yde se préparèrent à aller voir leur époux et leur père; la dernière recommanda ses trois enfants au comte de Boulogne.

Pendant que ces dames étaient en chemin, les nouvelles qu'avait reçues Hélias, l'espérance de revoir bientôt sa femme et sa fille, lui causèrent tant de

 trouble, qu’il tomba sérieusement malade. Lorsque ces personnes qui lui étaient si chères arrivèrent, elles le trouvèrent en grand danger. Leur présence, en satisfaisant son cœur, augmenta sa maladie, et il expira entre leurs bras. Clarice ne put long-temps lui survivre; elle mourut aussi au château de l’Ile-Forte et au milieu de te famille de son époux. Yde fut reconduite avec honneur dans son pays, où elle ne s’occupa plus que de sa tendresse pour son mari et de l’éducation de ses enfants. Elle remontrait souvent à ceux-ci qu’ils étaient descendus, tant de père que de mère, d’un grand nombre de héros, dont ils devaient lécher d’égaler les prouesses et imiter la sage conduite. Lorsque les trois jeunes Princes eurent atteint l’âge de porter les armes, leur père et leur mère les conduisirent à Nimègue , où l'Empereur leur conféra avec éclat l’ordre de chevalerie. Pendant qu’ils croissaient en force et en sagesse, les Mahométans célébraient de grandes fêtes en l’honneur de Mahomet. Un jour, ils étaient assemblés à la Mecque ; le Soudan de Perse s’y trouvait avec quantité de rois de sa religion , entre autres le roi Corbaran , lorsqu'on y vit arriver la reine Calabre, mère de ce dernier monarque. Elle avait la réputation d’être trèssavante en astrologie. Après avoir long-temps observé le ciel, elle avait lu dans ce grand livre que trois jeunes princes qui demeuraient sur les frontières de France devaient conquérir le royaume de Jérusalem. Calabre les désigna et les nomma même par leurs noms : c’étaient Godefroid, Baudouin et Eustache, fils Digitized by Google

trouble, qu'il tomba sérieusement malade. Lorsque ces personnes qui lui étaient si chères arrivèrent, elles le trouvèrent en grand danger. Leur présence, en satisfaisant son cœur, augmenta sa maladie, et il expira entre leurs bras. Clarice ne put long-temps lui survivre; elle mourut aussi au château de l'Ile-Forte et au milieu de la famille de son époux. Yde fut reconduite avec honneur dans son pays, où elle ne s'occupa plus que de sa tendresse pour son mari et de l'éducation de ses enfants. Elle remontrait souvent à ceux-ci qu'ils étaient descendus, tant de père que de mère, d'un grand nombre de héros, dont ils devaient tâcher d'égaler les prouesses et imiter la sage conduite.

Lorsque les trois jeunes Princes eurent atteint l'âge de porter les armes, leur père et leur mère les conduisirent à Nimègue, où l'Empereur leur conféra avec éclat l'ordre de chevalerie.

Pendant qu'ils croissaient en force et en sagesse, les Mahométans célébraient de grandes fêtes en l'honneur de Mahomet. Un jour, ils étaient assemblés à la Mecque; le soudan de Perse s'y trouvait avec quantité de rois de sa religion, entre autres le roi Corbaran, lorsqu'on y vit arriver la reine Calabre, mère de ce dernier monarque. Elle avait la réputation d'être très-savante en astrologie. Après avoir long-temps observé le ciel, elle avait lu dans ce grand livre que trois jeunes princes qui demeuraient sur les frontières de France devaient conquérir le royaume de Jérusalem. Calabre les désigna et les nomma même par leurs noms : c'étaient Godefroid, Baudouin et Eustache, fils

HISTOIRE POPULAIRE. 283 du comte de Boulogne et de la duchesse de Bouillon. La réputation de la Reine astrologue était si bien établie, que les rois infidèles se tinrent pour assurés de ce qu'elle leur avait prédit, et prirent des mesures en conséquence. Cornumarant, comme le plus intéressé à prévenir les malheurs dont son royaume de Jérusalem était menacé, conçut une résolution hardie et singulière: ce fut de passer en Europe déguisé et de tuer les trois frères qui voulaient lui enlever sa couronne. Il communiqua son dessein à son père Corbadas, qui vivait encore, lui laissa le soin de son royaume, se déguisa en pèlerin, s'embarqua à Joppé et se rendit à Rome : il y demanda où était situé le pays et le duché de Bouillon. Les informations qu'il reçut l'ayant mis à peu près sur la voie, il s'y rendit, toujours déguisé en pèlerin chrétien, demandant l'aumône do ville en ville, non pas assurément qu'il en eût besoin, mais pour mieux cacher son jeu. Enfin il arriva dans la forêt des Ardennes, et justement à la porte de l'abbaye de Saincteron, où vivait encore le bon abbé Girard, le même qui était revenu de la Terre -Sainte avec l'écuyer Ponce. L'abbé reconnut aisément le roi mahométan et fut très-étonné de le voir ainsi déguisé dans son pays. Cornumarant l'avait traité avec indulgence et bonté en Palestine; il lui avait accordé des passe-ports pour revenir en Europe ; de sorte que, se voyant découvert, mais par un homme qui lui avait des obligations , il ne lui dissimula que ce qu'il y avait de plus odieux dans son entreprise. — J'ai appris, lui dit-il, qu'il y Digitized by Google

 a dans la forêt des Ardennes trois jeunes seigneurs , héritiers du duché de Bouillon, qui sont destinés à faire les plus éclatantes prouesses, et même des conquêtes dans l'Orient; je suis curieux de connaître la puissance et le mérite personnel de ces princes : tel est le motif de mon voyage. Le bon abbé n'en demanda pas davantage au sultan ; il l'engagea à se reposer dans son abbaye, et lui promit de le conduire à la cour de Bouillon. Cornumarant y consentit. L'abbé envoya donc le prieur de ses religieux au duc Godefroid, avec une lettre par laquelle il le prévenait de la visite du sultan et des raisons pour lesquelles il lui avait dit qu'il désirait le connaître. Le Duc et ses frères furent très-aises d'apprendre qu'ils étaient destinés à de si grands exploits. Leur courage et leur zèle en augmentèrent. Mais, en attendant , le Duc voulut recevoir avec éclat le roi de Jérusalem, et lui donner telle opinion de ses forces qu'il ne le crût pas un ennemi à mépriser. Pour cet effet, Godefroid envoya inviter les plus illustres de ses voisins à venir le visiter et à accepter une fête qu'il voulait leur donner. L'archevêque de Cologne, l'évêque de Liège, le duc de Brabant, les comtes de Flandre et d'Artois , les palatins de Hainaut et de Hollande, le marquis de Namur, Bambaut, seigneur de Frise , et plusieurs autres se firent un plaisir de s'y rendre, chacun avec une suite nombreuse. Dès qu'ils furent arrivés, le Duc, après les avoir traités de son mieux, leur fit part des lettres qu'il avait reçues de l'abbé, de la visite qu'il attendait, et il concerta avec eux la façon dont tout devait se passer. Digitized b y Google

a dans la forêt des Ardennes trois jeunes seigneurs, héritiers du duché de Bouillon, qui sont destinés à faire les plus éclatantes prouesses, et même des conquêtes dans l'Orient; je suis curieux de connaître la puissance et le mérite personnel de ces princes : tel est le motif de mon voyage.

Le bon abbé n'en demanda pas davantage au sultan; il l'engagea à se reposer dans son abbaye, et lui promit de le conduire à la cour de Bouillon. Cornumarant y consentit. L'abbé envoya donc le prieur de ses religieux au duc Godefroid, avec une lettre par laquelle il le prévenait de la visite du sultan et des raisons pour lesquelles il lui avait dit qu'il désirait le connaître. Le Duc et ses frères furent très-aises d'apprendre qu'ils étaient destinés à de si grands exploits. Leur courage et leur zèle en augmentèrent. Mais, en attendant, le Duc voulut recevoir avec éclat le roi de Jérusalem, et lui donner telle opinion de ses forces qu'il ne le crût pas un ennemi à mépriser. Pour cet effet, Godefroid envoya inviter les plus illustres de ses voisins à venir le visiter et à accepter une fête qu'il voulait leur donner. L'archevêque de Cologne, l'évêque de Liége, le duc de Brabant, les comtes de Flandre et d'Artois, les palatins de Hainaut et de Hollande, le marquis de Namur, Rambaut, seigneur de Frise, et plusieurs autres se firent un plaisir de s'y rendre, chacun avec une suite nombreuse.

Dès qu'ils furent arrivés, le Duc, après les avoir traités de son mieux, leur fit part des lettres qu'il avait reçues de l'abbé, de la visite qu'il attendait, et il concerta avec eux la façon dont tout devait se passer.

HISTOIRE POPULAIRE. ?85 Ils approuvèrent le plan réglé pour en imposer au roi mahométan de Jérusalem. L'abbé, averti secrètement, partit de son monastère, accompagné de Cornumarant, qui ne croyait passer tout au plus que pour un seigneur syrien connu de l'abbé. Cheminant tous deux à cheval, lorsqu'ils furent à deux lieues de la capitale de Bouillon, ils rencontrèrent un chevalier de bonne mine, superbement vêtu , suivi d'un cortège nombreux et magnifique. Le Mahométan demanda à son guide si c'était là le duc de Bouillon. — Non, lui répondit-on, ce n'est que son grand veneur, qui se promène en chassant dans les plaines qui environnent le château. Le seigneur salua l'abbé d'un air de connaissance, et dit à l'étranger qu'il serait le bienvenu, et que le Duc le traiterait avec sa politesse ordinaire : ce seigneur était le duc de Brabant. Un peu plus loin parurent deux ecclésiastiques vêtus magnifiquement en prélats, ayant une suite de plus de quatre cents personnes. — Quels sont ceux-ci? dit Cornumarant. — Ce sont les chapelains du Prince, répondit fabbé. En même temps il les salua, reçut leur bénédiction, et ils passèrent. Enfin , près de la ville se trouvèrent les comtes de Flandre et d'Artois, représentant les premiers écuyers du Duc. Le roi de Jérusalem entra enfin dans Bouillon; il fut conduit, toujours incognito, à la salle d'honneur, oh le Duc parut environné de ses grands officiers, vrais ou prétendus. Rambaut de Frise portait son épée, comme son connétable ; les palatins de Hainaut et de Hollande passaient pour ses chambellans; le Digitized by Google

Ils approuvèrent le plan réglé pour en imposer au roi mahométan de Jérusalem. L'abbé, averti secrètement, partit de son monastère, accompagné de Cornumarant, qui ne croyait passer tout au plus que pour un seigneur syrien connu de l'abbé. Cheminant tous deux à cheval, lorsqu'ils furent à deux lieues de la capitale de Bouillon, ils rencontrèrent un chevalier de bonne mine, superbement vêtu, suivi d'un cortége nombreux et magnifique. Le Mahométan demanda à son guide si c'était là le duc de Bouillon. — Non, lui répondit-on, ce n'est que son grand veneur, qui se promène en chassant dans les plaines qui environnent le château. Le seigneur salua l'abbé d'un air de connaissance, et dit à l'étranger qu'il serait le bienvenu, et que le Duc le traiterait avec sa politesse ordinaire : ce seigneur était le duc de Brabant.

Un peu plus loin parurent deux ecclésiastiques vêtus magnifiquement en prélats, ayant une suite de plus de quatre cents personnes. — Quels sont ceux-ci? dit Cornumarant. — Ce sont les chapelains du Prince, répondit l'abbé. En même temps il les salua, reçut leur bénédiction, et ils passèrent.

Enfin, près de la ville se trouvèrent les comtes de Flandre et d'Artois, représentant les premiers écuyers du Duc.

Le roi de Jérusalem entra enfin dans Bouillon; il fut conduit, toujours *incognito*, à la salle d'honneur, où le Duc parut environné de ses grands officiers, vrais ou prétendus. Rambaut de Frise portait son épée, comme son connétable; les palatins de Hainaut et de Hollande passaient pour ses chambellans; le

 marquis de Namur pour son écuyer tranchant. Les trois frères de Bouillon étaient parés avec une si grande magnificence , leurs tètes et leurs habits étaient chargés de tant' de pierres précieuses et de broderies, qu'ils brillaient comme des soleils. Us étaient entourés de chevaliers et de gardes , et la ville était pleine de troupes qui avaient l'air si bien équipées , que la cour et l'armée de l'Empereur môme ne pouvaient être plus imposantes. — Ah ! dit assez bas, mais de façon que l'abbé pût l'entendre, Cornumarant , en voyant toutes ces magnificences, malheureuse Syrie ! mal heureux royaume de Jérusalem! tout est perdu pour moi, puisqu'un prince aussi puissant est résolu de m'attaquer. La reine Calabre a bien dit que mes États seraient la proie de ce vainqueur ; je dois désespérer de me défendre. Cependant l'abbé de Saincteron dit à Cornumarant qu'il lui ferait voir le banquet que le Duc donnait à sa cour : il le conduisit et lui fit remarquer que les trois frères avaient les places d'honneur; après eux éiaiebt assis les deux prélats, puis le duc de Brabant, le comte de Flandre, etc., qui ne passaient que pour des barons et grands vassaux du duc de Bouillon. Le marquis de Namur faisait les fonctions d'écuyer tranchant devant lui , et le comte de Frise celles d'échanson. A une table séparée, mais à la droite du Duc, était la düchesse Yde, aussi magnifiquement parée et • servie que ses fils; on fit placer l'abbé et l'étranger à une autre petite table , mais où ils firent si bonne chère, quë le sultan môme n'avait fait de sa vie un, si excellent repas. Digitized by Google

marquis de Namur pour son écuyer tranchant. Les trois frères de Bouillon étaient parés avec une si grande magnificence, leurs têtes et leurs habits étaient chargés de tant de pierres précieuses et de broderies, qu'ils brillaient comme des soleils. Ils étaient entourés de chevaliers et de gardes, et la ville était pleine de troupes qui avaient l'air si bien équipées, que la cour et l'armée de l'Empereur même ne pouvaient être plus imposantes.

— Ah! dit assez bas, mais de façon que l'abbé pût l'entendre, Cornumarant, en voyant toutes ces magnificences, malheureuse Syrie! malheureux royaume de Jérusalem! tout est perdu pour moi, puisqu'un prince aussi puissant est résolu de m'attaquer. La reine Calabre a bien dit que mes États seraient la proie de ce vainqueur; je dois désespérer de me défendre.

Cependant l'abbé de Saincteron dit à Cornumarant qu'il lui ferait voir le banquet que le Duc donnait à sa cour : il le conduisit et lui fit remarquer que les trois frères avaient les places d'honneur; après eux étaient assis les deux prélats, puis le duc de Brabant, le comte de Flandre, etc., qui ne passaient que pour des barons et grands vassaux du duc de Bouillon. Le marquis de Namur faisait les fonctions d'écuyer tranchant devant lui, et le comte de Frise celles d'échanson. A une table séparée, mais à la droite du Duc, était la duchesse Yde, aussi magnifiquement parée et servie que ses fils; on fit placer l'abbé et l'étranger à une autre petite table, mais où ils firent si bonne chère, que le sultan même n'avait fait de sa vie un si excellent repas.

HISTOIRE POPULAIRE. 2S7 Après le festin , l’abbé présenta le roi de Jérusalem au Duc, en continuant de ne l’annoncer que comme un étranger qui voulait voyager dans l'Europe , et lui demandait un passe-port. — Sire, lui dit l’abbé, j’ai une obligation de ce genre au noble Asiatique que vous voyez ; je fis connaissance avec lui à la Terre-Sainte, lors du couronnement du roi Cornumarant. Il me procura un passeport de ce prince qui me fit traverser en sûreté toute l’Asie : le vôtre ne lui sera pas moins utile pour traverser toute l’Europe. — Je le lui accorderai à votre considération, dit le Duc; mais, dom abbé, demandez- lui si ce Cornumarant vit et règne encore à Jérusalem. — Je le sais de lui-même, reprit l’abl>é; ce souverain est encore en possession de sa couronne et la porte avec gloire. — Tant mieux , reprit Godefroid, car je compte incessamment me rendre dans son pays à la tête de tous ces seigneurs, mes grands vassaux, que vous voyez ici présents , et d’une nombreuse armée; et j’espère bien conquérir le royaume de Jérusalem, ainsi qu’il m’a été prédit par certains astrologues, et même attaquer le Soudan de Perse , et détruire la puissance de Mahomet en Asie. Le roi mahométan n’entendit pas ce discours sans frémir; mais il dissimula. On le remit au lendemain pour l’expédition du passe-port qu’il désirait. Cependant on lui fit plusieurs questions sur son pays. Le Duc même lui dit qu’il lui trouvait la physionomie noble et heureuse, et que, s’il voulait se faire baptiser,
Digitized by Google

 il l’attacherait à son service. On juge bien que la proposition ne fut pas acceptée. Le lendemain , le passeport lui fut remis, expédié avec emphase et magnificence, et l’abbé reconduisit l’étranger dans son monastère, pour qu’il s’y reposât encore quelques jours avant de partir. Il repassa la mer, retourna à Jérusalem, rendit compte de son voyage à son père Corbadas, lui raconta comment il avait été reçu du duc de Bouillon, quelles étaient la magnificence et la grandeur de sa cour, et lui annonça en même temps les projets de conquête de ce grand prince. On se prépara en Asie à se défendre contre lui. Effectivement ces terreurs ne furent pas vaines; car, les princes assemblés à Bouillon ayant raisonné ensemblô sur la peur qu’ils avaient faite au foi sarasin de Jérusalem , ils résolurent de réaliser l’alarme qu’ils lui avaient donnée; et ce qui n’avait été d’abord qu’une espèce de jeu devint une réalité. Le duc de Bouillon, que l’on avait fait passer pour le plus puissant prince de la chrétienté, devint effectivement le chef d’une armée considérable de Croisés qui partirent pour la Palestine. On fit la proposition au pape Urbain , au roi de France Philippe I" et à l’empereur Henri d’approuver cette entreprise : ils y consentirent , et elle fut résolue. 'Tandis qu’on s’y préparait, le duc de Lorraine, oncle de Godefroid , mourut sans enfants ; cette belle province fut dévolue de droit à notre héros : il en prit possession. Mais un de ses cousins lui en disputa une partie. L’Empereur était juge naturel de ce différend : la cause fut portée devant lui. Après plusieurs débats, Digitized by Google

HISTOIRE POPULAIRE. 289 le monarque décida que Godefroid et son cousin combattraient en présence de sa Cour. Ce jugement fut exécuté. L'adversaire de Godefroid tomba sous ses coups. Il était le maître de sa vie; mais il se contenta de la déclaration qu'il fit, qu'il ne prétendrait plus rien dans la Lorraine. La cour impériale admira la générosité du héros, et on le jugea d'autant plus digne d'être le chef d'une grande expédition. Avant que de s'y rendre, il eut encore une occasion de se signaler. Les Saxons se révoltèrent contre l'Empereur et se choisirent un roi nommé Arnoul . Le chef de l'empire appela ses grands vassaux à son secours ; le duc de Lorraine y accourut; il fut élu par les autres pour porter l'étendard impérial, ce qui était l'emploi le plus honorable de l'armée. Il s'en acquitta si bien, qu'il ne quitta cet étendard qu'un moment, et ce fut pour courir au-devant du rebelle Arnoul qui venait pour l'attaquer. Il le perça de sa lance, et la mort de ce chef mit fin à la rébellion '. Enfin l'ermite Pierre arriva de Rome. Il avait fait au Saint-Père un portrait si touchant des maux que souffraient les pèlerins qui allaient visiter les saints lieux , que le Pape , instruit d'ailleurs des dispositions d'un grand nombre de princes, autorisa ce bon ermite à aller prêcher la croisade. Le Pape vint lui-même en France , y tint deux conciles , le premier à Clermont , le second à Tours , et promit la rémission de leurs péchés à ceux qui prendraient la croix et passeraient ett Palestine. Ces promesses déterminèrent un grand nom1 Nous n'avons pas besoin do faire remarquer que celte histoire populaire est altérée à chaque pas. 19 Digitized by Google

le monarque décida que Godefroid et son cousin combattraient en présence de sa Cour. Ce jugement fut exécuté. L'adversaire de Godefroid tomba sous ses coups. Il était le maître de sa vie; mais il se contenta de la déclaration qu'il fit, qu'il ne prétendrait plus rien dans la Lorraine. La cour impériale admira la générosité du héros, et on le jugea d'autant plus digne d'être le chef d'une grande expédition.

Avant que de s'y rendre, il eut encore une occasion de se signaler. Les Saxons se révoltèrent contre l'Empereur et se choisirent un roi nommé Arnoul. Le chef de l'empire appela ses grands vassaux à son secours; le duc de Lorraine y accourut; il fut élu par les autres pour porter l'étendard impérial, ce qui était l'emploi le plus honorable de l'armée. Il s'en acquitta si bien, qu'il ne quitta cet étendard qu'un moment, et ce fut pour courir au-devant du rebelle Arnoul qui venait pour l'attaquer. Il le perça de sa lance, et la mort de ce chef mit fin à la rébellion [1].

Enfin l'ermite Pierre arriva de Rome. Il avait fait au Saint-Père un portrait si touchant des maux que souffraient les pèlerins qui allaient visiter les saints lieux, que le Pape, instruit d'ailleurs des dispositions d'un grand nombre de princes, autorisa ce bon ermite à aller prêcher la croisade. Le Pape vint lui-même en France, y tint deux conciles, le premier à Clermont, le second à Tours, et promit la rémission de leurs péchés à ceux qui prendraient la croix et passeraient en Palestine. Ces promesses déterminèrent un grand nom-

[1] Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que cette histoire populaire est altérée à chaque pas.

 hre de chevaliers et de gentilshommes. Ils vendirent leurs châteaux, et abandonnèrent tout jxtur faire le voyage d'outre mer. Godefroid lui-même céda pour une somme son duché de Bouillon à l'évêque de Liège, et il fut reconnu par tous les Croisés , tant de France que des Pays-Bas et d'Allemagne, pour leur général. Mais Pierre-1' Ermite était leur conducteur et leur oracle. Les principaux princes et seigneurs qui marchèrent en personne furent : les deux frères de Godefroid , Baudouin et Eustache; Hugues, frère du roi de France; Robert, duc de Normandie, frère du roi d'Angleterre; les comtes de Flandre, de Toulouse, de Blois, du Perche, d'Évreux; Baudouin du Bourg, comte de Réthel, cousin de Godefroid; Bohémond, fils de Robert Guiscard, qui avait conquis le royaume de Naples, et Tancrède, son neveu. A la tête des seigneurs et chevaliers français était encore le sire de Garlande , sénéchal de France. Les Croisés se donnèrent rendez-vous général à Constantinople, dont l'empire appartenait à un prince grec; ils croyaient qu'ils seroicnt à salveté en la terre des Grecs, qui sont espèce de Chrétiens, combien qii ils consacrent le précieux corps de Jésus-Christ de pain levé, au contraire que l'Église romaine Va ordonné, et ne croient pas le Saint-Esprit procéder du Père et du Fils, en quoi ils errent grandement. La division de l'armée, qui avait passé par Naples ■et l'Italie et était arrivée la première à Constantinople, fut fort mal reçue d'Alexis, sous prétexte de quelques désordres que les Croisés avaient commis aux environs. Cet empereur fit mettre en prison le prince Digitized by Google

bre de chevaliers et de gentilshommes. Ils vendirent leurs châteaux, et abandonnèrent tout pour faire le voyage d'outre-mer. Godefroid lui-même céda pour une somme son duché de Bouillon à l'évêque de Liége, et il fut reconnu par tous les Croisés, tant de France que des Pays-Bas et d'Allemagne, pour leur général. Mais Pierre-l'Ermite était leur conducteur et leur oracle. Les principaux princes et seigneurs qui marchèrent en personne furent : les deux frères de Godefroid, Baudouin et Eustache; Hugues, frère du roi de France; Robert, duc de Normandie, frère du roi d'Angleterre; les comtes de Flandre, de Toulouse, de Blois, du Perche, d'Évreux; Baudouin du Bourg, comte de Réthel, cousin de Godefroid; Bohémond, fils de Robert Guiscard, qui avait conquis le royaume de Naples, et Tancrède, son neveu. A la tête des seigneurs et chevaliers français était encore le sire de Garlande, sénéchal de France.

Les Croisés se donnèrent rendez-vous général à Constantinople, dont l'empire appartenait à un prince grec; ils croyaient *qu'ils seroient à salveté en la terre des Grecs, qui sont espèce de Chrétiens, combien qu'ils consacrent le précieux corps de Jésus-Christ de pain levé, au contraire que l'Église romaine l'a ordonné, et ne croient pas le Saint-Esprit procéder du Père et du Fils, en quoi ils errent grandement.*

La division de l'armée, qui avait passé par Naples et l'Italie et était arrivée la première à Constantinople, fut fort mal reçue d'Alexis, sous prétexte de quelques désordres que les Croisés avaient commis aux environs. Cet empereur fit mettre en prison le prince

HISTOIRE POPULAIRE. 30< Hugues, frère du roi de France, et plusieurs autres chevaliers. Peu de temps après, Pierre-1’ Ermite arriva d’un autre côté à la tête des restes de la seconde division. Elle était composée bien moins de seigneurs, chevaliers et militaires que de gens de toute espèce, la plupart sans aveu ; aussi , en passant par la Bavière et la Hongrie, avait-elle été fort diminuée, et de cinquante mille hommes réduite à dix. L’Empereur, qui ne craignit pas cette troupe , chercha seulement à s’en débarrasser promptement : il les fît passer de l’autre côté de la mer, et leur indiqua le pays d’un Sarasin , dont ils pouvaient, disait-il, s’emparer et faire un grand butin. Ils suivirent ce perfide conseil ; mais, étant fort mal disciplinés , et le Sarasin se trouvant le plus fort , ils furent totalement détruits. Pierre-1’ Ermite revint seul à Constantinople attendre Godefroid de Bouillon , qui devait y arriver à la tète de la troisième division. Notre héros s’approcha effectivement de la capitale de l’empire d’Orient, et la première chose qu’il fit demander à l’Empereur fut la délivrance du prince français. Alexis, voyant que les troupes commandées par Godefroid étaient plus redoutables que les précédentes, usa avec eux de politique ; mais il fut obligé de céder à Godefroid , qui ravageait les environs de sa capitale, soutenu par les princes normands, arrivés d’un autre côté avec le comte de Toulouse et l’évêque du Puy. Pour se débarrasser promptement des Croisés , Alexis les fit passer de l’autre côté du Bosphore, et les fit conduire par un officier grec, nommé Tatin, jusque dans le pays d’un Sarasin nommé Soliman , le même qui avait défait la troupe de Pierre-1’ Ermite. Mais il 49.
Digitized by Google

Hugues, frère du roi de France, et plusieurs autres chevaliers. Peu de temps après, Pierre-l'Ermite arriva d'un autre côté à la tête des restes de la seconde division. Elle était composée bien moins de seigneurs, chevaliers et militaires que de gens de toute espèce, la plupart sans aveu; aussi, en passant par la Bavière et la Hongrie, avait-elle été fort diminuée, et de cinquante mille hommes réduite à dix. L'Empereur, qui ne craignit pas cette troupe, chercha seulement à s'en débarrasser promptement: il les fit passer de l'autre côté de la mer, et leur indiqua le pays d'un Sarasin, dont ils pouvaient, disait-il, s'emparer et faire un grand butin. Ils suivirent ce perfide conseil; mais, étant fort mal disciplinés, et le Sarasin se trouvant le plus fort, ils furent totalement détruits. Pierre-l'Ermite revint seul à Constantinople attendre Godefroid de Bouillon, qui devait y arriver à la tête de la troisième division.

Notre héros s'approcha effectivement de la capitale de l'empire d'Orient, et la première chose qu'il fit demander à l'Empereur fut la délivrance du prince français. Alexis, voyant que les troupes commandées par Godefroid étaient plus redoutables que les précédentes, usa avec eux de politique; mais il fut obligé de céder à Godefroid, qui ravageait les environs de sa capitale, soutenu par les princes normands, arrivés d'un autre côté avec le comte de Toulouse et l'évêque du Puy. Pour se débarrasser promptement des Croisés, Alexis les fit passer de l'autre côté du Bosphore, et les fit conduire par un officier grec, nommé Tatin, jusque dans le pays d'un Sarasin nommé Soliman, le même qui avait défait la troupe de Pierre-l'Ermite. Mais il

 ne lui fut pas si aisé de se défendre contre Godefroid , il ne put l'empêcher de faire le siège de Nicée, sa capitale; il perdit une bataille qu'il donna pour secourir cette place , et il en fut dépouillé. Les Croisés , ne désirant que de s'avancer vers Jérusalem, cédèrent ce pays à l'empereur grec, traversèrent toute l'Asie, et, se rendant maîtres d'un grand nombre de villes jusqu'au bord du fleuve de l'Euphrate , Godefroid donna partout les plus belles preuves de valeur et de prudence. Tout le pays s'étant alors soumis , Baudouin , frère de Godefroid, eut le comté d'Ëdesse. Mais les Chrétiens, possesseurs d'Antioche, furent bientôt attaqués par les Sarasins , qui mirent le siège devant cette ville , où la plus grande partie de l'armée des Croisés s'était rassemblée. Le général des assiégeants était Corboran, grand-amiral du Soudan de Perse. Le siège fut long et terrible. La ville était réduite à la dernière extrémité ; la famine et le découragement y étaient extrêmes, lorsqu'un simple croisé vint avertir l'évêque du Puy que l'apôtre saint André lui était apparu , et lui avait fait connaître le lieu où était cachée et enterrée la lance qui avait percé le côté de Notre-Seigneur sur la croix. L'évêque ayant rendu cette révélation publique , les Croisés et les habitants d'Antioche ne s'occupèrent plus que de cette heureuse découverte : on alla en procession au lieu indiqué , on y trouva la sainte lance , et dès ce moment tout reprit courage dans la ville assiégée. On envoya défier Corboran et ses Sarasins ; Pierre l'Ermite , chargé de cette harangue, lui proposa la bataille. L'amiral de Perse n'hésita pas à l'accepter : elle se donna le lendemain. Digitized by Google

ne lui fut pas si aisé de se défendre contre Godefroid, il ne put l'empêcher de faire le siége de Nicée, sa capitale; il perdit une bataille qu'il donna pour secourir cette place, et il en fut dépouillé. Les Croisés, ne désirant que de s'avancer vers Jérusalem, cédèrent ce pays à l'empereur grec, traversèrent toute l'Asie, et, se rendant maîtres d'un grand nombre de villes jusqu'au bord du fleuve de l'Euphrate, Godefroid donna partout les plus belles preuves de valeur et de prudence. Tout le pays s'étant alors soumis, Baudouin, frère de Godefroid, eut le comté d'Édesse.

Mais les Chrétiens, possesseurs d'Antioche, furent bientôt attaqués par les Sarasins, qui mirent le siége devant cette ville, où la plus grande partie de l'armée des Croisés s'était rassemblée. Le général des assiégeants était Corboran, grand-amiral du soudan de Perse. Le siége fut long et terrible. La ville était réduite à la dernière extrémité; la famine et le découragement y étaient extrêmes, lorsqu'un simple croisé vint avertir l'évêque du Puy que l'apôtre saint André lui était apparu, et lui avait fait connaître le lieu où était cachée et enterrée la lance qui avait percé le côté de Notre-Seigneur sur la croix. L'évêque ayant rendu cette révélation publique, les Croisés et les habitants d'Antioche ne s'occupèrent plus que de cette heureuse découverte : on alla en procession au lieu indiqué, on y trouva la sainte lance, et dès ce moment tout reprit courage dans la ville assiégée. On envoya défier Corboran et ses Sarasins; Pierre l'Ermite, chargé de cette harangue, lui proposa la bataille. L'amiral de Perse n'hésita pas à l'accepter : elle se donna le lendemain.

HISTOIRE POPULAIRE. 293 L’évêque du Puy commandait un gros bataillon , à la tète duquel il portait la sainte lance Les Chrétiens prirent si bien courage à cette vue , que les Mahométans furent vaincus, leur camp fut pillé et la ville d’Antioche complètement délivrée. Les vivres et les richesses devinrent également abondants dans l’armée des Chrétiens , qui se préparèrent à pousser plus loin leurs conquêtes , et à se rendre maîtres de la cité de Jérusalem. Enfin, ils mirent le siège devant cette place l’an de Notre Seigneur 1099. L’armée des Croisés n’était composée que de quarante mille hommes , dont vingt mille seulement en état de combattre, et il n’y en avait que cinq cents à cheval. Cependant le zèle qui animait les assiégeants , et surtout le grand Godefroid de Bouillon , firent qu’ils vinrent en peu de jours à bout d’emporter la place. Les Sarasins se retirèrent dans le château situé sur le lieu où avait été autrefois bâti le Temple de Salomon. On les y suivit, et ils furent obligés de capituler et de l’abandonner, moyennant qu’on leur promît de leur laisser la vie et leur bagage: - ■ . Dès que les Croisés furent maîtres de Jérusalem , ils s’empressèrent d’élire un roi de cette ville et de la Palestine : tous les princes assemblés dans l’église du Saint-Sépulcre se promirent les uns aux autres de reconnaître celui que le plus grand nombre choisirait, et ' Nous le répétons, nous ne devons pas relever les nombreuses inexactitudes qui émaillent ce récit. Le lecteur les discernera en comparant le roman à l’histoire. Digitized by Google

L'évêque du Puy commandait un gros bataillon, à la tête duquel il portait la sainte lance [1]. Les Chrétiens prirent si bien courage à cette vue, que les Mahométans furent vaincus, leur camp fut pillé et la ville d'Antioche complétement délivrée. Les vivres et les richesses devinrent également abondants dans l'armée des Chrétiens, qui se préparèrent à pousser plus loin leurs conquêtes, et à se rendre maîtres de la cité de Jérusalem.

Enfin, ils mirent le siége devant cette place l'an de Notre Seigneur 1099. L'armée des Croisés n'était composée que de quarante mille hommes, dont vingt mille seulement en état de combattre, et il n'y en avait que cinq cents à cheval. Cependant le zèle qui animait les assiégeants, et surtout le grand Godefroid de Bouillon, firent qu'ils vinrent en peu de jours à bout d'emporter la place. Les Sarasins se retirèrent dans le château situé sur le lieu où avait été autrefois bâti le Temple de Salomon. On les y suivit, et ils furent obligés de capituler et de l'abandonner, moyennant qu'on leur promît de leur laisser la vie et leur bagage.

Dès que les Croisés furent maîtres de Jérusalem, ils s'empressèrent d'élire un roi de cette ville et de la Palestine : tous les princes assemblés dans l'église du Saint-Sépulcre se promirent les uns aux autres de reconnaître celui que le plus grand nombre choisirait, et

[1] Nous le répétons, nous ne devons pas relever les nombreuses inexactitudes qui émaillent ce récit. Le lecteur les discernera en comparant le roman à l'histoire.

291 LE ROMAN DE GODEFROID. le lendemain les suffrages se réunirent en faveur de Godefroid de Bouillon. Le nouveau monarque ne négligea rien pour maintenir le bon ordre; il rétablit l'esprit de justice, de piété et d'humanité dans l'armée des Croisés. Il n' était pas encore marié ; il épousa la belle Florie , fille de cette même reine Calabre d'Holophernie, que l'on nous a dit avoir été si habile dans l'astrologie. On doit se rappeler quelle avait prédit que Godefroid et ses frères régneraient à Jérusalem. Cornumarant, dépouillé de son royaume, s'était réfugié vers le calife de Babylone; il l'excita à tenter de recouvrer l'importante place qu'il venait de perdre. Le calife n'hésita pas à assembler encore une armée; le Soudan d'Égypte de son côté en amena une autre. L'armée chrétienne était très-affaiblie , tant à causo des garnisons qu'elle avait été obligée de laisser à Antioche et à Édesse, que parce que de grands princes, tels que le comte de Flandre et le duc de Normandie, étaient retournés en Europe. Cependant Godefroid soutint les attaques des Infidèles ; il leur enleva même les villes de Jéricho et de Samarie : mais il apprit avec peine que Bohémond, prince d'Antioche, avait été fait prisonnier par l'amiral Danimas , qui vint serrer de près la capitale de son nouveau royaume. Ce bon roi ne cessait de se défendre contre ses ennemis , et de bien gouverner ses sujets, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie dangereuse à laquelle il succomba. La douleur que sa mort causa aux chrétiens fut extrême. Il fut honorablement enterré sur la sainte montagne du Calvaire. Digitlzed by Google

le lendemain les suffrages se réunirent en faveur de Godefroid de Bouillon.

Le nouveau monarque ne négligea rien pour maintenir le bon ordre; il rétablit l'esprit de justice, de piété et d'humanité dans l'armée des Croisés.

Il n'était pas encore marié; il épousa la belle Florie, fille de cette même reine Calabre d'Holophernie, que l'on nous a dit avoir été si habile dans l'astrologie. On doit se rappeler qu'elle avait prédit que Godefroid et ses frères régneraient à Jérusalem. Cornumarant, dépouillé de son royaume, s'était réfugié vers le calife de Babylone; il l'excita à tenter de recouvrer l'importante place qu'il venait de perdre. Le calife n'hésita pas à assembler encore une armée; le soudan d'Égypte de son côté en amena une autre. L'armée chrétienne était très-affaiblie, tant à cause des garnisons qu'elle avait été obligée de laisser à Antioche et à Édesse, que parce que de grands princes, tels que le comte de Flandre et le duc de Normandie, étaient retournés en Europe. Cependant Godefroid soutint les attaques des Infidèles; il leur enleva même les villes de Jéricho et de Samarie : mais il apprit avec peine que Bohémond, prince d'Antioche, avait été fait prisonnier par l'amiral Danimas, qui vint serrer de près la capitale de son nouveau royaume. Ce bon roi ne cessait de se défendre contre ses ennemis, et de bien gouverner ses sujets, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie dangereuse à laquelle il succomba. La douleur que sa mort causa aux chrétiens fut extrême. Il fut honorablement enterré sur la sainte montagne du Calvaire.

295 LlîS CHRONIQUES DE JÉRUSALEM. Les chrétiens ne purent se consoler de sa perte qu'en appelant son frère Baudouin d'Édesse, et le mettant en possession du trône de Jérusalem. Ainsi le second frère de Godefroid de Bouillon porta la couronne, comme il avait été prédit à la duchesse Yde, sa mère , qui avait seule nourri ces deux frères de son lait. Mais Eustache, le troisième, qui avait goûté du lait d'une autre femme, n'eut point l'honneur d'être roi ; il revint en France et fut obligé de se contenter du comté de Boulogne, quoiqu'il eût autant de mérite que ses frères, et qu'il eût eu part à tous leurs exploits en Palestine. C'est ainsi que finit le Roman de Godefroid de Bouillon dans les anciens manuscrits . tels que ceux qui se trouvaient dans la bibliothèque des rois Charles V, Charles VI et Charles VII. Lorsqu'il a été imprimé en 1 499, Pierre Desray y a ajouté une suite assez considérable, dont nous donnerons un résumé très-sommaire : III. LES CHRONIQUES DE JÉRUSALEM. Les Chroniques de Jérusalem contiennent l'histoire de cette ville et de ce royaume, tant avant qu après que Godefroid de Bouillon en a porté la couronne. Elles remontent jusques à l'Histoire Sainte. Les Juifs étant sortis de l'Égypte, après avoir traversé la mer Rouge, entrèrent dans la Terre Promise. Josué, leur chef, successeur de Moïse , s'empara du pays des Jébuséens. Ces peuples avaient une forteresse nommée Jébus , située au lieu même où est aujourd'hui JéruDigitized by Google

Les chrétiens ne purent se consoler de sa perte qu'en appelant son frère Baudouin d'Édesse, et le mettant en possession du trône de Jérusalem. Ainsi le second frère de Godefroid de Bouillon porta la couronne, comme il avait été prédit à la duchesse Yde, sa mère, qui avait seule nourri ces deux frères de son lait. Mais Eustache, le troisième, qui avait goûté du lait d'une autre femme, n'eut point l'honneur d'être roi ; il revint en France et fut obligé de se contenter du comté de Boulogne, quoiqu'il eût autant de mérite que ses frères, et qu'il eût eu part à tous leurs exploits en Palestine.

C'est ainsi que finit le Roman de Godefroid de Bouillon dans les anciens manuscrits, tels que ceux qui se trouvaient dans la bibliothèque des rois Charles V, Charles VI et Charles VII. Lorsqu'il a été imprimé en 1499, Pierre Desray y a ajouté une suite assez considérable, dont nous donnerons un résumé très-sommaire :

III.

LES CHRONIQUES DE JÉRUSALEM.

Les Chroniques de Jérusalem contiennent l'histoire de cette ville et de ce royaume, tant avant qu'après que Godefroid de Bouillon en a porté la couronne. Elles remontent jusques à l'Histoire Sainte. Les Juifs étant sortis de l'Égypte, après avoir traversé la mer Rouge, entrèrent dans la Terre Promise. Josué, leur chef, successeur de Moïse, s'empara du pays des Jébuséens. Ces peuples avaient une forteresse nommée Jébus, située au lieu même où est aujourd'hui Jéru-

 salem. On y substitua une ville qui s'appela d'abord Salem ou Solime , et ensuite Jérusalem Tout le monde sait que David en fit sa capitale; que Salomon 'l'embellit considérablement, et y édifia un temple magnifique en l'honneur du vrai Dieu; ce temple et la ville furent détruits par les Assyriens, lorsqu'ils emmenèrent les Juifs captifs à Babylone. Ils furent ensuite rétablis sous Zorobabel et Esdras. Le temple fut encore profané par Antiochus , purifié par les Machabées , et enfin rebâti par Hérode, à peu près dans le temps de la naissance de Notre Seigneur. L'an 70 de notre ère, Jérusalem fut détruite et ruinée par Titus, fils de l'empereur Vespasien , qui fut ensuite empereur lui-même. Adrien la fit rebâtir en partie , et lui donna le nom d'*Ælia* ; enfin Constantin remit les saints lieux en honneur. Les empereurs d'Orient ses successeurs en furent en possession , et le christianisme y régna avec eux pendant 300 ans : mais en 61 i Jérusalem fut prise par Cosroës, roi de Perse, adorateur du feu. Il n'y domina pas long-temps. Les Sarasins en chassèrent bientôt les chrétiens qui l'avaient reprise. Dès 636 , quatre ans après la mort de Mahomet , les Mahométans en furent les maîtres , et ne la perdirent que lors de la conquête de Godefroid de Bouillon. Les Chroniques de Jérusalem , qui sont exactes jusqu'au règne de Charlemagne, deviennent fabuleuses dans cet endroit ; car elles supposent que ce ne fut que du temps que cet empereur régnait en France , c'est-à-dire vers 780, que les Sarasins prirent celte ville. Le chroniqueur dit qu'alors le patriarche de Jérusalem se retira vers Constantin Y, empereur grec, Digitized by GoogI

297 DE JÉRUSALEM, et lui fit, ainsi qu'à sa mère Irène, un tableau si touchant de l'état de la -Terre-Sainte, qu'ils en furent pénétrés. Heureusement ils eurent une vision dans laquelle un ange leur montra celui qui devait les secourir; c'était Charlemagne. Aussitôt ils firent passer le patriarche, avec d'autres ambassadeurs, en France auprès de ce monarque , qui , n'ayant pas été moins touché qu'eux de l'état de la chrétienté en Asie, n'hésita pas à assembler une armée pour voler au secours des chrétiens de la Palestine. Il arriva à Constantinople. L'empereur d'Orient lui fit un accueil tel qu'il devait l'attendre; ils se mirent ensemble à îa tète de leurs armées, se portèrent devant Jérusalem, l'assiégèrent, la prirent, en chassèrent les Sarasins, et y rétablirent la religion chrétienne. De retour à Constantinople , Constantin offrit à Charlemagne des vases d'or et d'argent, et de riches étoffes ; mais ce prince refusa de les accepter ; il préféra de précieuses reliques qu'il apporta en France, et qu'il plaça ensuite à Aix-la-Chapelle. Le chroniqueur raconte avec complaisance les miracles qui se firent lors de cette translation. Mais les gens instruits savent que le voyage de Charlemagne à Constantinople, et sa conquête de la Terre-Sainte sont des erreurs historiques; que cet empereur, qui a tant parcouru l'Europe, n'est jamais sorti des bornes de cette partie du monde ; et que, s'il a reçu de l'impératrice Irène et de son fils de précieuses reliques, on lui évita la peine de les aller chercher. Les Chroniques de Jérusalem passent enfin aux expéditions d'outre-mer, qui ont véritablement eu lieu. Digitized by Google

et lui fit, ainsi qu'à sa mère Irène, un tableau si touchant de l'état de la Terre-Sainte, qu'ils en furent pénétrés. Heureusement ils eurent une vision dans laquelle un ange leur montra celui qui devait les secourir; c'était Charlemagne. Aussitôt ils firent passer le patriarche, avec d'autres ambassadeurs, en France auprès de ce monarque, qui, n'ayant pas été moins touché qu'eux de l'état de la chrétienté en Asie, n'hésita pas à assembler une armée pour voler au secours des chrétiens de la Palestine. Il arriva à Constantinople. L'empereur d'Orient lui fit un accueil tel qu'il devait l'attendre; ils se mirent ensemble à la tête de leurs armées, se portèrent devant Jérusalem, l'assiégèrent, la prirent, en chassèrent les Sarasins, et y rétablirent la religion chrétienne.

De retour à Constantinople, Constantin offrit à Charlemagne des vases d'or et d'argent, et de riches étoffes; mais ce prince refusa de les accepter; il préféra de précieuses reliques qu'il apporta en France, et qu'il plaça ensuite à Aix-la-Chapelle. Le chroniqueur raconte avec complaisance les miracles qui se firent lors de cette translation. Mais les gens instruits savent que le voyage de Charlemagne à Constantinople, et sa conquête de la Terre-Sainte sont des erreurs historiques; que cet empereur, qui a tant parcouru l'Europe, n'est jamais sorti des bornes de cette partie du monde; et que, s'il a reçu de l'impératrice Irène et de son fils de précieuses reliques, on lui évita la peine de les aller chercher.

Les Chroniques de Jérusalem passent enfin aux expéditions d'outre-mer, qui ont véritablement eu lieu.

 Après que les Sarasins eurent été pendant près de 400 ans en possession de dominer en Terre-Sainte sous les califes de Babylone , l'empire de ces premiers califes ayant été détruit par les Tartares, ceux d'Égypte les remplacèrent pendant quelque temps; mais les Turcs leur enlevèrent bientôt leur conquête. Ces deux révolutions se passèrent pendant le onzième siècle , à la fin duquel les princes chrétiens s'armèrent et entreprirent la première Croisade. Nous ne répéterons point ici comment Pierre-l'Ermite la prêcha, ni les faits de Godefroid de Bouillon. Nous avons dit qu'après sa mort ce fut lé comte Baudouin d'Édesse, son frère, (jui lui succéda, et qui donna sa comté à Baudouin du Bourg, son cousin. Baudouin, premier du nom, frère de Godefroid, régna dix -huit ans, après avoir essuyé quelques échecs qui furent suivis de succès; et ce fut en 1118 que Baudouin du Bourg succéda à Baudouin 1er. La plupart des ordres militaires et hospitaliers qui ont fleuri dans la Terre-Sainte, l'ordre des Templiers, celui de Malte, celui de Saint-Lazare, et l'ordre Teutonique, prirent naissance en 1 1 23, sous ce second Baudouin. 11 fut fait prisonnier par les Turcs , délivré l'année suivante , et eut des succès contre les Infidèles, jusquesen 1131 qu'il mourut. Foulques d'Anjou, qui avait épousé sa fille Melisende, lui succéda, régna dix ans, et se tua en tombant de cheval à la chasse. Soa fils Baudouin III fut son successeur ; il continua de défendre avec courage et habileté son royaume contre les Turcs et les soudans d'Égypte. Digitized by Google

299 DE JERUSALEM. Ce fut pendant le cours de son règne que la seconde croisade fut prêchée en Europe, et que l'empereur Conrad et le roi de France Louis-le-leune passèrent en Orient. En 1163 Baudouin III mourut, empoisonné, diton, par son médecin. Son frère Amaury lui succéda. Celui-ci s'engagea mal à propos dans deux expéditions contre l'Égypte ; il mourut eû 1 173. Baudouin IV, son fils, était encore dans l'enfance. Raymond , comte de Tripoli , son oncle maternel , fut son tuteur. Parvenu à l'âge de gouverner par luimême, Baudouin se trouva malheureusement atteint de l'affreuse maladie de la lèpre. Le gouvernement d'un prince réduit dans cet état ne pouvant être que très-faible, il l'abandonna presque entièrement à sa sœur Sibille, qui avait épousé en premières noces un comte de Montferrat, dont elle avait un fils, et en secondes noces Guy de Lusignan, seigneur français. Baudouin, fils du premier lit de cette princesse, fut d'abord couronné roi de Jérusalem, du vivant même de son oncle, qui y consentit, et auquel il succéda en H 83; mais étant mort dès l'année suivante, Guy de Lusignan , second mari de sa mère, porta la couronne du grand Godefroid de Bouillon : ce fut avec bien de la honte et bien des embarras. Saladin le serrait de très près, les troubles intérieurs du royaume de Jérusalem favorisant ce conquérant; en vain Guy envoya demander du secours en Europe. Tandis qu'on se préparait à lui en donner, ce malheureux roi ayant perdu une grande bataille à Tibériade , fut fait prisonnier par ses ennemis, et obligé de remettre Jérusalem enDigitized by Google

 tre leurs mains. La reine Sibille sortit avec deux princesses ses filles; le patriarche et les principaux d'entre les chrétiens furent traités par Saladin avec plus d'humanité qu'on n'en devait attendre d'un barbare. Mais enfin ce fut à cette époque (H 87) que la Ville Sainte rentra sous le joug des Mahométans , quatre-vingt-huit ans après la conquête deGodefroid de Bouillon. Le comte de Tripoli , qui avait été régent , et qui avait ensuite trahi sa religion , sa nation et son souverain , en livrant Jérusalem au Soudan , voyant que pour toute récompense il n'en recevait que des reproches, en fut si frappé qu'il en mourut. Saladin fit son entrée dans Jérusalem avec tout le faste des triomphes romains. Le Roi vaincu y fut conduit en état de captif derrière son char; à cela près, il fut traité avec humanité : sa captivité fut aussi adoucie qu'elle pouvait l'être ; elle finit même au bout de quelques années. Soit dit en passant, c'est ce même Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, que Voltaire a présenté dans sa tragédie de Zaïre, et qu'il fait mourir au troisième acte, accablé d'infirmités et de vieillesse. On ne peut douter que le principal personnage de la pièce que Voltaire a nommé Orosmane, ne soit Saladin : mais les faits sont sûrement très-altérés dans cette tragédie, car Guy de Lusignan ne mourut qu'en 1 194, à Nicosie, capitale de l'ile de Chypre, dont il devint Roi. En 1190, l'empereur Frédéric I" (Barberousse) , le roi de France Philippe-Auguste elle roi d'Angleterre Digitized by Google

DE JÉRUSALEM. 301 Richard Cœur-de-Lion passèrent dans la Palestine. On sait que le premier se noya dans le fleuve Cydnus ; les deux autres assiégèrent de concert la ville d'Acre, la prirent en 1191, et en mirent en possession le roi Guy, qui était sorti de sa prison , mais qui essuyait de grandes humiliations , même de la part de ses anciens sujets de la Palestine. Ces monarques ne purent reprendre la ville de Jérusalem : on disputa même à Guy le vain titre de ce royaume. Sa femme Sibille étant morte , et aucun des quatre enfants qu'elle avait eus ne lui ayant survécu, on prétendit que comme Guy n'avait droit au trône de Jérusalem que par sa femme, fille du foi Amaury, le trône appartenait de droit à Isabeau, sœur de Sibille. Elle était veuve d'un marquis de Montferrat, et avait épousé en secondes noces Henri de Champagne. Henri et sa femme prirent donc le titre de roi et de reine de Jérusalem , du vivant même de Guy, qui passa dans l'île de Chypre, que les Templiers lui vendirent : il en fut reconnu roi , et il y vécut jusqu'en 1 1 9i. Henri de Champagne régna avec Isabeau jusqu'en 1197, n'étant maître que de la ville d'Acreet d'une petite partie du royaume de Jérusalem. Après sa mort, Isabeau se remaria à Amaury de Lusignan , qui avait succédé à son frère Guy au royaume de Chypre. Ainsi Amaury porta en même temps ces deux couronnes jusqu'en 1 205, qu'il mourut. Sa veuve ne conserva que celle de Jérusalem jusqu'en 1 209. A sa mort, on proposa à Jean de Briénne, chevalier français d'une naissance , d'une valeur et d'un mérite distingués , qui était passé en Orient avec l'agrément Digitlzed by Google

Richard Cœur-de-Lion passèrent dans la Palestine. On sait que le premier se noya dans le fleuve Cydnus; les deux autres assiégèrent de concert la ville d'Acre, la prirent en 1191, et en mirent en possession le roi Guy, qui était sorti de sa prison, mais qui essuyait de grandes humiliations, même de la part de ses anciens sujets de la Palestine. Ces monarques ne purent reprendre la ville de Jérusalem : on disputa même à Guy le vain titre de ce royaume. Sa femme Sibille étant morte, et aucun des quatre enfants qu'elle avait eus ne lui ayant survécu, on prétendit que comme Guy n'avait droit au trône de Jérusalem que par sa femme, fille du roi Amaury, le trône appartenait de droit à Isabeau, sœur de Sibille. Elle était veuve d'un marquis de Montferrat, et avait épousé en secondes noces Henri de Champagne. Henri et sa femme prirent donc le titre de roi et de reine de Jérusalem, du vivant même de Guy, qui passa dans l'île de Chypre, que les Templiers lui vendirent : il en fut reconnu roi, et il y vécut jusqu'en 1194.

Henri de Champagne régna avec Isabeau jusqu'en 1197, n'étant maître que de la ville d'Acre et d'une petite partie du royaume de Jérusalem. Après sa mort, Isabeau se remaria à Amaury de Lusignan, qui avait succédé à son frère Guy au royaume de Chypre. Ainsi Amaury porta en même temps ces deux couronnes jusqu'en 1205, qu'il mourut. Sa veuve ne conserva que celle de Jérusalem jusqu'en 1209.

A sa mort, on proposa à Jean de Brienne, chevalier français d'une naissance, d'une valeur et d'un mérite distingués, qui était passé en Orient avec l'agrément

302 DÉCOUVERTE du roi Philippe-Auguste, d’épouser Marie de Montferrat , fille aînée d’Isabeau , et de porter la couronne de Jérusalem. Le mariage s’accomplit, et Jean de Brienne fut couronné à Acre en 1209. Il fut aussi régent de l'empire de Constantinople pendant la minorité de Baudouin de Courtenai , second du nom , dernier des empereurs latins d’Orient. Il n’eut de Marie de Montferrat qu’une fille, Yolande de Brienne, qui transmit tous ses droits sur le royaume de Jérusalem à l’empereur Frédéric 11 de la maison de Souabe. Cet empereur fut le dernier roi de Jérusalem qui eut quelques possessions dans l’Orient; car en 1291 la ville d’Acre fut reprise par les Infidèles. La ville sainte est restée entre les mains des califes et des soudans d’Égypte jusqu’en 1517, que Selim, premier empereur des Turcs, détruisit leur empire. C’est ainsi que finissent les Chroniques de Jérusalem'.
IV. DÉCOUVERTE DE LA SAINTE LANCE. • * Comment l’apôtre saint André apparut au comte do Flandre Robert , et comment par son secours les Croisés assiégés dans Antioche furent délivrés et remportèrent la victoire } — avec autres choses *. Nous avons parlé d’une autre version sur la sainte lance. Nous la donnons ici : « Les Croisés, réduits dans Antioche à Ja dernière extrémité, n’espéraient plus en aucun secours hu* Extrait de la Chronique de l'abbaye de, Saint-André lez-Bruyes, publiée par M. Octave Delepierre. Digitized by Google

du roi Philippe-Auguste, d'épouser Marie de Montferrat, fille aînée d'Isabeau, et de porter la couronne de Jérusalem. Le mariage s'accomplit, et Jean de Brienne fut couronné à Acre en 1209. Il fut aussi régent de l'empire de Constantinople pendant la minorité de Baudouin de Courtenai, second du nom, dernier des empereurs latins d'Orient. Il n'eut de Marie de Montferrat qu'une fille, Yolande de Brienne, qui transmit tous ses droits sur le royaume de Jérusalem à l'empereur Frédéric II de la maison de Souabe. Cet empereur fut le dernier roi de Jérusalem qui eut quelques possessions dans l'Orient; car en 1291 la ville d'Acre fut reprise par les Infidèles.

La ville sainte est restée entre les mains des califes et des soudans d'Égypte jusqu'en 1517, que Selim, premier empereur des Turcs, détruisit leur empire. C'est ainsi que finissent les Chroniques de Jérusalem.

IV.

DÉCOUVERTE DE LA SAINTE LANCE.

Comment l'apôtre saint André apparut au comte de Flandre Robert, et comment par son secours les Croisés assiégés dans Antioche furent délivrés et remportèrent la victoire; — avec autres choses [1].

Nous avons parlé d'une autre version sur la sainte lance. Nous la donnons ici :

« Les Croisés, réduits dans Antioche à la dernière extrémité, n'espéraient plus en aucun secours hu-

[1] Extrait de la *Chronique de l'abbaye de Saint-André lez-Bruges*, publiée par M. Octave Delepierre.

DE LA SAINTE LANCE. 303 main, quand le Dieu très-bon et très-puissant vint à leur aide. » Une nuit, le glorieux apôtre du Christ, celui qui des premiers suivit les traces du Fils de Dieu et fut son fidèle disciple, saint André apparut au très-noble et invincible prince le comte Robert de Flandre, lui révéla le lieu où se trouvait enterrée, dans l'église de Saint-Pierre, la lance avec laquelle le centurion Longin perça le flanc de Notre-Seigneur, et l'engagea à l'aller prendre, accompagné des autres princes chrétiens, ajoutant qu'il devait ensuite attaquer les ennemis , qui seraient vaincus. Ayant dit ces paroles, il dispârut. » Le comte Robert , à qui cette vision rendait la joie et l'espérance, se leva au point du jour, remercia le Seigneur tout-puissant et son saint apôtre de la faveur qui lui était faite; puis il assembla tous les chefs de l'armée et leur exposa ce qui lui était arrivé. Tous, ayant fait le signe de la croix, coururent en bénissant Dieu an lieu indiqué; et la terre ayant été creusée, on trouva la lance du Christ, ainsi que la vision l'avait révélé. » Une grande confiance se répandit alors dans toute la ville; on ne songea plus qu'à combattre et on s'y prépara avec ardeur. Chacun confessa ses péchés, puis s'avança pour recevoir le précieux corps de JésusChrist ; ce qui acheva de relever leur énergie. Dès le point du jour, les prêtres, vêtus de leurs habits sacerdotaux , célébfaient de tous côtés le service divin , même au milieu des rues, et donnaient la bénédiction à tous. » Il résulta de là , pour les Croisés , une telle conDigitized by Google

main, quand le Dieu très-bon et très-puissant vint à leur aide.

» Une nuit, le glorieux apôtre du Christ, celui qui des premiers suivit les traces du Fils de Dieu et fut son fidèle disciple, saint André apparut au très-noble et invincible prince le comte Robert de Flandre, lui révéla le lieu où se trouvait enterrée, dans l'église de Saint-Pierre, la lance avec laquelle le centurion Longin perça le flanc de Notre-Seigneur, et l'engagea à l'aller prendre, accompagné des autres princes chrétiens, ajoutant qu'il devait ensuite attaquer les ennemis, qui seraient vaincus. Ayant dit ces paroles, il disparut.

» Le comte Robert, à qui cette vision rendait la joie et l'espérance, se leva au point du jour, remercia le Seigneur tout-puissant et son saint apôtre de la faveur qui lui était faite; puis il assembla tous les chefs de l'armée et leur exposa ce qui lui était arrivé. Tous, ayant fait le signe de la croix, coururent en bénissant Dieu au lieu indiqué; et la terre ayant été creusée, on trouva la lance du Christ, ainsi que la vision l'avait révélé.

» Une grande confiance se répandit alors dans toute la ville; on ne songea plus qu'à combattre et on s'y prépara avec ardeur. Chacun confessa ses péchés, puis s'avança pour recevoir le précieux corps de Jésus-Christ; ce qui acheva de relever leur énergie. Dès le point du jour, les prêtres, vêtus de leurs habits sacerdotaux, célébraient de tous côtés le service divin, même au milieu des rues, et donnaient la bénédiction à tous.

» Il résulta de là, pour les Croisés, une telle con-

304 DÉCOUVERTE fiance, et une telle grâce leur fut inspirée d'en haut, que l'on vit s'élancer courageusement ceux qui, la veille , abattus et consternés , pouvaient à peine lever leurs yeux éteints par la souffrance ; car la famine les assiégeait depuis vingt->six jours. » Invoquant donc le secours divin , ils se formèrent en douze bataillons et s'avancèrent vers l'armée ennemie. Comme ils sortaient de la ville, une suave rosée descendit du ciel et se répandit sur les Croisés ; ils reconnurent là encore une bénédiction du Seigneur; et les ennemis s'étant rangés en bataille, les chrétiens se précipitèrent sur eux avec l'énergie et le courage du lion , et en firent un tel carnage que , de cette multitude innombrable, quelques-uns à peine, cherchant leur salut dans la fuite , parvinrent à s'échapper. » Après ce triomphe , le très-illustre comte de Flandre Robert fit vœu que , dans l'enceinte de ses domaines , il bâtirait un monastère de moines, en l'honneur du glorieux apôtre saint André, le protecteur de la milice sacrée. Mais comme l'amour du Christ le retenait sur la terre étrangère, et que néanmoins une si grande ferveur l'animait pour le saint apôtre de Dieu, qu'il ne voulait pas attendre son retour en Flandre pour exécuter son vœu , il donna des lettres à quelques-uns des plus nobles et des plus fidèles seigneurs de ses amis , qui retournaient eu Flandre, pour informer sa douce et noble épouse Clémence , qu'elle devait sans retard faire construire un monastère en l'honneur de saint André, dans le lieu qui s'appelait Bethferkerke , de Bethferd, son fondateur, et qu'elle Digitized by Google

 était priée d’y établir des moines remplis de religion et de vertus. » Comme le lieu était soumis à la juridiction de l’évêque de Tournai , la pieuse comtesse se rendit elle même auprès du prélat, qui s’empressa de lui assurer son appui. » Lorsque Robert fut revenu de la Palestine , il reçut à Bruges la visite de l’évêque de Tournai , lequel lui accorda le privilège suivant : » Balderic, par la grâce de Dieu , évêque de Tournai et de Noyon , à tous ceux qui ces présentes verront , ici et en tous lieux, allégresse et bénédiction. » Il n’est presque aucun fidèle, dans tout l’univers, qui ignore que Robert-le-Jeune , marquis 1 de Flandre, a été l’un des plus vaillants chefs de l’armée de Jérusalem , et que , pour la plus grande gloire du nom du Christ, il a constamment et avec énergie combattu les Païens. Parvenu à Antioche, après mille dangers, et assiégé dans cette ville , ainsi que les autres chrétiens, par une multitude d’ennemis survenus tout à coup, il fut animé du souffle de l’ Esprit-Saint. Plein d’amour pour saint André , dont Dieu se servit , dit- on , pour le visiter et sauver les Croisés , il fit vœu de fonder près de Bruges une abbaye , en l’honneur de cet apôtre , et d’y établir des moines en mémoire des secours qu’il avait reçus d’en haut. » Mais sachant qu’un pareil vœu ne pouvait recevoir son exécution sans notre assentiment , il envoya à son épouse bien-aimée la comtesse Clémence des lettres par lesquelles il lui enjoignait qu’elle eût à ' Marquis, enrdirn dos frontières. 20 Digitized by Google

était priée d'y établir des moines remplis de religion et de vertus.

» Comme le lieu était soumis à la juridiction de l'évêque de Tournai, la pieuse comtesse se rendit elle-même auprès du prélat, qui s'empressa de lui assurer son appui.

» Lorsque Robert fut revenu de la Palestine, il reçut à Bruges la visite de l'évêque de Tournai, lequel lui accorda le privilége suivant :

» Baldéric, par la grâce de Dieu, évêque de Tournai et de Noyon, à tous ceux qui ces présentes verront, ici et en tous lieux, allégresse et bénédiction.

» Il n'est presque aucun fidèle, dans tout l'univers, qui ignore que Robert-le-Jeune, marquis [1] de Flandre, a été l'un des plus vaillants chefs de l'armée de Jérusalem, et que, pour la plus grande gloire du nom du Christ, il a constamment et avec énergie combattu les Païens. Parvenu à Antioche, après mille dangers, et assiégé dans cette ville, ainsi que les autres chrétiens, par une multitude d'ennemis survenus tout à coup, il fut animé du souffle de l'Esprit-Saint. Plein d'amour pour saint André, dont Dieu se servit, dit-on, pour le visiter et sauver les Croisés, il fit vœu de fonder près de Bruges une abbaye, en l'honneur de cet apôtre, et d'y établir des moines en mémoire des secours qu'il avait reçus d'en haut.

» Mais sachant qu'un pareil vœu ne pouvait recevoir son exécution sans notre assentiment, il envoya à son épouse bien-aimée la comtesse Clémence des lettres par lesquelles il lui enjoignait qu'elle eût à

[1] Marquis, gardien des frontières.

300 DÉCOUVERTE consulter de sa part notre prudence , et à nous demander la permission de faire consacrer l'autel du susdit monastère (car l'emplacement en appartient à notre diocèse), afin qu' ensuite on pût y établir des moines. » La vénérable comtesse Clémence, toujours prête à remplir les pieuses intentions de son époux Robert , marquis de Flandre, l'un des chefs de la milice sainte, vint nous trouver, et , à l'effet d'exécuter ce qui lui était prescrit, nous demanda humblement et pieusement l'église de Bethferkerke. Du consentement donc de l'archidiacre Lambert et de nos autres clercs, après avoir aussi entendu Reignier, qui desservait cette église de notre autorité, nous avons fait don de ce terrain et confirmé cette donation de notre pouvoir pontifical, à condition que des moines y seront établis. De plus, le comte Robert , revenu de la Terre-Sainte , vainqueur des Païens , désirant , de l'avis de son conseil et avec notre consentement, que le nouveau monastère soit placé sous la direction de l'abbé d'Afîlighem, nous accordons ceci , à la condition que l'abbé du nouveau monastère obéisse , avec la soumission convenable , à nous et à nos successeurs, et que tout étant régulièrement organisé , les moines demeurent libres et servent Dieu tranquillement , sans que personne puisse les inquiéter, ni les soumettre à aucune exaction. » Nous autorisons aussi l'abbé ou les moines à établir au même lieu un prêtre , qui devra recevoir de l'évêque ou de ses ministres le soin de diriger les paroissiens, et rendre compte tant pour-lui que pour eux. Digitized by Google

DE LA SAINTE LANCE. 307 » Afin que personne ne tente de violer les pouvoirs accordés par le présent privilège , nous menaçons d'anathème celui qui l'essaierait; et après l'apposition de notre sceau , nous avons signé , en présence de ceux dont les noms suivent. Sù/né Balderic, évêque; Lambert, archidiacre; Désiré, doyen; Bertulf, prévôt; Tancard; Walbert; Blitron; Guy, chancelier; la comtesse Clémence ; le châtelain Robert ; Conon ; Lambert Nappin; Tagrnar ; Frédebald. Fait à Bruges, l'an 1106 de l'Incarnation de Noire-Seigneur. » Nous avons rapporté toute cette pièce, parce qu'elle peint quelques aspects de l'époque. Le comte de Flandre l'accompagna d'un privilège, dont voici le début : . « Moi Robert , après Dieu souverain de toutes les Flandres, suivant le conseil divin qui dit : Amassez des trésors dans le Ciel , où ni la rouille ni la corruption ne les détruiront; considérant en outre que la richesse et la gloire de ce monde sont périssables, j'ai jugé nécessaire de faire exécuter, par les fidèles, un projet dont le résultat demeurera intact à ma mort. J'ai donc obtenu du seigneur Balderic , dans l'intérêt de mon salut et des miens, qu'il déclarât libre et m'accordât en don, en l'honneur de saint André, l'église de Bethferkerke, qui est aussi appelée Straten. » Il ajoute que le nouveau monastère sera exempt de deux parts des dîmes , et ne pourra être opprimé par aucun pouvoir temporel; il en confie la direction à l'abbé d'Alïlighem, et il appuie son seing des signatures d'Étienne de Becelar, d'Amaury de Ninove , de Gauthier Flament, de Temard, châtelain de Borbourg; 20. Digitized by Google

» Afin que personne ne tente de violer les pouvoirs accordés par le présent privilége, nous menaçons d'anathème celui qui l'essaierait; et après l'apposition de notre sceau, nous avons signé, en présence de ceux dont les noms suivent. *Signé* Balderic, évêque; Lambert, archidiacre; Désiré, doyen; Bertulf, prévôt; Tancard; Walbert; Blitron; Guy, chancelier; la comtesse Clémence; le châtelain Robert; Conon; Lambert Nappin; Tagmar; Frédebald. Fait à Bruges, l'an 1106 de l'Incarnation de Notre-Seigneur. »

Nous avons rapporté toute cette pièce, parce qu'elle peint quelques aspects de l'époque. Le comte de Flandre l'accompagna d'un privilége, dont voici le début :

« Moi Robert, après Dieu souverain de toutes les Flandres, suivant le conseil divin qui dit : Amassez des trésors dans le Ciel, où ni la rouille ni la corruption ne les détruiront; considérant en outre que la richesse et la gloire de ce monde sont périssables, j'ai jugé nécessaire de faire exécuter, par les fidèles, un projet dont le résultat demeurera intact à ma mort. J'ai donc obtenu du seigneur Balderic, dans l'intérêt de mon salut et des miens, qu'il déclarât libre et m'accordât en don, en l'honneur de saint André, l'église de Bethferkerke, qui est aussi appelée Straten. »

Il ajoute que le nouveau monastère sera exempt de deux parts des dîmes, et ne pourra être opprimé par aucun pouvoir temporel; il en confie la direction à l'abbé d'Afflighem, et il appuie son seing des signatures d'Étienne de Becelar, d'Amaury de Ninove, de Gauthier Flament, de Temard, châtelain de Borbourg;

308 ASSISES deFroiofe, châtelain de Bergues; de Thierry de Esne, de Haket , fils du châtelain ; de Radulphe , de Renemar et de Kate. Mais cette chronique de l'abbaye de Saint- André n'est pas très-exacte. L'auteur s'appuie sur des traditions et sur des titres dont les originaux ont été détruits , comme il le dit à la fin du chapitre V. fl avoue aussi que le monastère de Saint-André-lez-Bruges était commencé avant les Croisades, sous l'évèque Radbod. II paraît certain , toutefois, que le comte Robert s'en oecupa et le dota de privilèges. Dans tous les cas , on ne peut contester à Pierre Barthélemi la découverte de la sainte lance. Le récit que nous avons donné , et qui est adopté aussi par Michaud , s'appuie sur Raymond d' Agiles, l'un des historiens de la Croisade , qui écrivait comme témoin oculaire et qui porta lui-même la sainte lance dans la bataille. Vraie ou douteuse , cette relique rendit un service immense aux Croisés ; elle les sauva. Nous ne croyons pas qu'il soit utile à notre sujet de parler ici des querelles qui s'élevèrent sur son authenticité. Nous devons nous borner à exposer les faits. Assez d'autres se consument en folles et vaines disputes qui , comme dit Bulwer, ne font diminuer ni le larif des patentes ni le prix du pain. V. ASSISES DU ROYAUME DE JÉRUSALEM. M. Victor Foucher, avocat-général à Rennes, a publié, il n'y a pas long-temps , ces Assîtes Célèbres , sur Digitized by Google

de Frolofe, châtelain de Bergues; de Thierry de Esne, de Haket, fils du châtelain; de Radulphe, de Renemar et de Kate.

Mais cette chronique de l'abbaye de Saint-André n'est pas très-exacte. L'auteur s'appuie sur des traditions et sur des titres dont les originaux ont été détruits, comme il le dit à la fin du chapitre V. Il avoue aussi que le monastère de Saint-André-lez-Bruges était commencé avant les Croisades, sous l'évêque Radbod. Il paraît certain, toutefois, que le comte Robert s'en occupa et le dota de priviléges. Dans tous les cas, on ne peut contester à Pierre Barthélemi la découverte de la sainte lance. Le récit que nous avons donné, et qui est adopté aussi par Michaud, s'appuie sur Raymond d'Agiles, l'un des historiens de la Croisade, qui écrivait comme témoin oculaire et qui porta lui-même la sainte lance dans la bataille.

Vraie ou douteuse, cette relique rendit un service immense aux Croisés; elle les sauva. Nous ne croyons pas qu'il soit utile à notre sujet de parler ici des querelles qui s'élevèrent sur son authenticité. Nous devons nous borner à exposer les faits. Assez d'autres se consument en folles et vaines disputes qui, comme dit Bulwer, ne font diminuer ni le tarif des patentes ni le prix du pain.

V.

ASSISES DU ROYAUME DE JÉRUSALEM.

M. Victor Foucher, avocat-général à Rennes, a publié, il n'y a pas long-temps, ces *Assises Célèbres*, sur

DU ROYAUME DE JÉRUSALEM. 30'J un manuscrit tiré de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise. Voici ce que disait à ce propos M. Édouard Laboulaye dans le Journal des Débats : « Ces barons fougueux , ces chevaliers qui ne se plaisent qu'au milieu du danger, le livre publié par M. Foucher nous les peint sous un jour tout nouveau, non plus comme guerriers, mais comme législateurs. Et , chose remarquable , ces hommes ne nous paraissent pas moins grands dans les œuvres de la paix que dans les exploits de la guerre. Je dirai plus , il règne en général dans les Assises un bon sens si exquis, une dignité si calme, une douceur si chrétienne, qu'on se refuserait à attribuer tant de sagesse à ces hardis courages, si la naïveté du langage et l'étrangeté de certaines institutions ne nous reportait au milieu de ces anciens jours , si enfin tous les monuments contemporains n'étaient unanimes à nous attester que les Godefroid, les Baudouin, les Amaury, les Lusignan n'étaient pas moins fiers du titre de chevaliers ès lois que du renom de preux combattants. » Aussi , dès que la sainte cité de Jérusalem eut été conquise sur les ennemis de la Croix et remise au pouvoir des fidèles de Jésus-Christ , le vendredi 1 5 juillet 1099 , le premier soin de Godefroid fut d'instituer deux cours laïques : l'une pour les nobles et les feudataires, la haute cour; l'autre pour le menu peuple et la bourgeoisie , la cour basse ; la première , composée des barons du royaume et présidée par le Roi ; la seconde , composée de bourgeois et présidée par le vicomte de Jérusalem. » En même temps et pour donner à ces tribunaux Digitized by Google

un manuscrit tiré de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise. Voici ce que disait à ce propos M. Édouard Laboulaye dans le *Journal des Débats :*

« Ces barons fougueux, ces chevaliers qui ne se plaisent qu'au milieu du danger, le livre publié par M. Foucher nous les peint sous un jour tout nouveau, non plus comme guerriers, mais comme législateurs. Et, chose remarquable, ces hommes ne nous paraissent pas moins grands dans les œuvres de la paix que dans les exploits de la guerre. Je dirai plus, il règne en général dans les *Assises* un bon sens si exquis, une dignité si calme, une douceur si chrétienne, qu'on se refuserait à attribuer tant de sagesse à ces hardis courages, si la naïveté du langage et l'étrangeté de certaines institutions ne nous reportait au milieu de ces anciens jours, si enfin tous les monuments contemporains n'étaient unanimes à nous attester que les Godefroid, les Baudouin, les Amaury, les Lusignan n'étaient pas moins fiers du titre de *chevaliers ès lois* que du renom de preux combattants.

» Aussi, dès que la sainte cité de Jérusalem eut été conquise sur les ennemis de la Croix et remise au pouvoir des fidèles de Jésus-Christ, le vendredi 15 juillet 1099, le premier soin de Godefroid fut d'instituer deux cours laïques : l'une pour les nobles et les feudataires, LA HAUTE COUR ; l'autre pour le menu peuple et la bourgeoisie, LA COUR BASSE ; la première, composée des barons du royaume et présidée par le Roi ; la seconde, composée de bourgeois et présidée par le vicomte de Jérusalem.

» En même temps et pour donner à ces tribunaux

310 ASSISES une règ'e à suivre dans leurs décisions, Godefroid rassembla ce qu'il put réunir de chevaliers et de prud'hommes versés dans les coutumes de la patrie, fit rédiger par écrit ces usages , les présenta au patriarche et aux barons , choisit de leur avis les dispositions les plus utiles et les plus sages , et dressa ainsi un Code officiel destiné à devenir la loi du nouvel empire. Ce Code, si précieux pour l'étude de la législation du moyen âge, puisqu'il renferme en quelque façon la fleur des coutumes françaises , c'est ce qüe nous nommons les Assises. » Destiné à deux tribunaux, et je dirais presque à deux peuples différents, ce recueil fut composé de deux parties bien distinctes : l'Assise de la haute Cour, qui fut la loi des barons; l'Assise de la Cour inférieure, qui fut la loi de la bourgeoisie. Précieux à plus d'un titre pour les Croisés , puisqu'il leur rappelait sur la terre étrangère celte patrie toujours si chère au cœur des exilés, le Code des deux Assises fut l'objet d'une vénération presque religieuse. L'original, écrit avec tout le luxe imaginable, en majuscules, avec des initiales d'or et des rubriques de couleur, signé en outre et scellé à chaque feuille par le Roi , le patriarche et le vicomte, fut renfermé dans le SaintSépulcre. Il fut défendu de sortir du saint tombeau ce palladium des libertés franques, hormis lorsque les Coins étaient en désaccord; et, dans ce cas même, il fallut que les trois garants de la paix publique, le Roi et ses hommes liges , le patriarche et ses chanoines , le vicomte et les jurés de la bourgeoisie, assistassent au déplacement de ces précieuses écritures. On voit que Digitized by Google

une règ'e à suivre dans leurs décisions, Godefroid rassembla ce qu'il put réunir de chevaliers et de prud'hommes versés dans les coutumes de la patrie, fit rédiger par écrit ces usages, les présenta au patriarche et aux barons, choisit de leur avis les dispositions les plus utiles et les plus sages, et dressa ainsi un Code officiel destiné à devenir la loi du nouvel empire. Ce Code, si précieux pour l'étude de la législation du moyen âge, puisqu'il renferme en quelque façon la fleur des coutumes françaises, c'est ce que nous nommons les *Assises*.

» Destiné à deux tribunaux, et je dirais presque à deux peuples différents, ce recueil fut composé de deux parties bien distinctes : l'Assise de la haute Cour, qui fut la loi des barons; l'Assise de la Cour inférieure, qui fut la loi de la bourgeoisie. Précieux à plus d'un titre pour les Croisés, puisqu'il leur rappelait sur la terre étrangère cette patrie toujours si chère au cœur des exilés, le Code des deux Assises fut l'objet d'une vénération presque religieuse. L'original, écrit avec tout le luxe imaginable, en majuscules. avec des initiales d'or et des rubriques de couleur, signé en outre et scellé à chaque feuille par le Roi, le patriarche et le vicomte, fut renfermé dans le Saint-Sépulcre. Il fut défendu de sortir du saint tombeau ce palladium des libertés franques, hormis lorsque les Cours étaient en désaccord; et, dans ce cas même, il fallut que les trois garants de la paix publique, le Roi et ses hommes liges, le patriarche et ses chanoines, le vicomte et les jurés de la bourgeoisie, assistassent au déplacement de ces précieuses écritures. On voit que

 nos aïeux comprenaient l'importance d'une Charte tout aussi bien que nous. » Malheureusement ces magnifiques autographes se perdirent lors de la prise de Jérusalem par Saladin, en l'an 1187; il n'en resta pas môme de copie, et dès lors , si l'on doit croire le texte des Assises qui nous reste, pour constater la coutume on fut réduit au Record, c'est-à-dire au souvenir des juges, jusqu'à ce que le roi Amaury, grand jurisconsulte, au rapport de Guillaume de Tyr, eût donné, vers la fin du douzième siècle, une rédaction nouvelle destinée à remplacer le précieux manuscrit qu'on avait perdu. » La conquête de Constantinople par les Francs , les Belges et les Vénitiens porta les Assises dans la Romanie , et ce fut même sur ce nouveau territoire qu'elles régnèrent avec le plus d'éclat et de durée. Toutefois elles furent remaniées à diverses reprises, jusqu'à ce que Jehan , seigneur d'Ibelin , comte de Joppé et d'Ascalon , en eût donné une édition qui effaça toutes les autres, et qui, de l'aveu de tous les prud'hommes, fut adoptée comme le plu* irai livre de* A*si*es qui se pût trouver. Cette rédaction est celle qui , grâce au dévouement de M. Foucher, vient d'être imprimée en français pour la première fois. » C'est un vrai conte de fée que l'histoire de ce manuscrit. Déposé aux archives des Dix, à Venise, en 1536, on oublie son existence, et ce n'est qu'en 1789, en le transférant à la bibliothèque publique de Saint-Marc, qu'on apprend que ce trésor n'est pas perdu. Louis XVI témoigne le désir d'en avoir une Digitized by Google

nos aïeux comprenaient l'importance d'une Charte tout aussi bien que nous.

» Malheureusement ces magnifiques autographes se perdirent lors de la prise de Jérusalem par Saladin, en l'an 1187; il n'en resta pas même de copie, et dès lors, si l'on doit croire le texte des Assises qui nous reste, pour constater la coutume on fut réduit au *Record*, c'est-à-dire au souvenir des juges, jusqu'à ce que le roi Amaury, grand jurisconsulte, au rapport de Guillaume de Tyr, eût donné, vers la fin du douzième siècle, une rédaction nouvelle destinée à remplacer le précieux manuscrit qu'on avait perdu.

» La conquête de Constantinople par les Francs, les Belges et les Vénitiëns porta les Assises dans la Romanie, et ce fut même sur ce nouveau territoire qu'elles régnèrent avec le plus d'éclat et de durée. Toutefois elles furent remaniées à diverses reprises, jusqu'à ce que Jehan, seigneur d'Ibelin, comte de Joppé et d'Ascalon, en eût donné une édition qui effaça toutes les autres, et qui, de l'aveu de tous les prud'hommes, fut adoptée *comme le plus vrai livre des Assises qui se pût trouver*. Cette rédaction est celle qui, grâce au dévouement de M. Foucher, vient d'être imprimée en français pour la première fois.

» C'est un vrai conte de fée que l'histoire de ce manuscrit. Déposé aux archives des Dix, à Venise, en 1536, on oublie son existence, et ce n'est qu'en 1789, en le transférant à la bibliothèque publique de Saint-Marc, qu'on apprend que ce trésor n'est pas perdu. Louis XVI témoigne le désir d'en avoir une

312 ASSISES copie ; elle est dressée par le savant Morelli , avec tout le soin et le luxe possibles , et remise au Roi dans le mois de février 1791. Pendant la révolution, cette copie est soustraite; elle passe de France en Russie, de Russie en Pologne et de Pologne revient en France, sans qu'aucun de ses possesseurs ait compris l'importance de ce manuscrit, attestée cependant par un certificat de Morelli, joint aux Assise*. Croyez maintenant aux bibliophiles ! En 1 828 , au moment où M. Pardessus fait collationner l'original enlevé de Venise en 1797, pour enrichir la bibliothèque de Paris, et en 1815 retourné de Paris à Venise, tout à coup, après trente-sept années d'exil , cette copie magique se retrouve; Charles X la fait acheter, M. Pardessus est chargé de la publier et l'imprimerie royale est mise à la disposition du savant académicien : une seconde révolution vient ajourner les espérances de la science; la publication des Assises échappe aux mains si dignes de M. Pardessus, et il semble qu'un malin génie recule indéfiniment l'apparitiou du livre, lorsque, plus hardi et plus heureux que ses prédécesseurs, M. Foucher a la gloire enfin d'imprimer le manuscrit de Venise. Et c'est une heureuse idée que d'avoir mis en regard du texte français la traduction italienne, que fit faire, en 1535, le conseil de Venise. La souplesse de l'italien , qui rend à merveille la grâce et la naïveté du vieux français , permet ainsi de se familiariser avec l'étude de notre ancien langage; c'est un mérite qui n'est pas à dédaigner dans un livre destiné aux jurisconsultes , classe d'antiquaires souvent un peu novice , et que les formes étranges de la Digitized by Google

copie; elle est dressée par le savant Morelli, avec tout le soin et le luxe possibles, et remise au Roi dans le mois de février 1791. Pendant la révolution, cette copie est soustraite; elle passe de France en Russie, de Russie en Pologne et de Pologne revient en France, sans qu'aucun de ses possesseurs ait compris l'importance de ce manuscrit, attestée cependant par un certificat de Morelli, joint aux *Assises*. Croyez maintenant aux bibliophiles! En 1828, au moment où M. Pardessus fait collationner l'original enlevé de Venise en 1797, pour enrichir la bibliothèque de Paris, et en 1815 retourné de Paris à Venise, tout à coup, après trente-sept années d'exil, cette copie magique se retrouve; Charles X la fait acheter, M. Pardessus est chargé de la publier et l'imprimerie royale est mise à la disposition du savant académicien : une seconde révolution vient ajourner les espérances de la science; la publication des Assises échappe aux mains si dignes de M. Pardessus, et il semble qu'un malin génie recule indéfiniment l'apparition du livre, lorsque, plus hardi et plus heureux que ses prédécesseurs, M. Foucher a la gloire enfin d'imprimer le manuscrit de Venise. Et c'est une heureuse idée que d'avoir mis en regard du texte français la traduction italienne, que fit faire, en 1535, le conseil de Venise. La souplesse de l'italien, qui rend à merveille la grâce et la naïveté du vieux français, permet ainsi de se familiariser avec l'étude de notre ancien langage; c'est un mérite qui n'est pas à dédaigner dans un livre destiné aux jurisconsultes, classe d'antiquaires souvent un peu novice, et que les formes étranges de la

 langue du treizième siècle effraient trop facilement. » Les notes que M. Foucher a jointes au texte sont nombreuses et riches, trop riches peut-être en droit romain. Il y a si loin de Caïus au seigneur d'Ibelin, que le lecteur, ce nous semble, s'aventure avec peine dans ce périlleux voyage de dix siècles de législation ; nous aurions préféré que l'éditeur se fût tenu dans une sphère plus étroite, se bornant, par exemple, au droit canonique et aux vieux auteurs coutumiers. Nous aurions désiré encore (les antiquaires sont insatiables) que l'éditeur eût conféré le texte du comte d'Ibelin avec d'autres remaniements des Assises , par exemple avec le manuscrit grec que possède la bibliothèque royale, manuscrit dont M. Hase nous avait fait espérer la publication. » Il y a encore un manuscrit grec moderne du seizième siècle que M. Zacharie a retrouvé au mont Athos, et dont il a publié une partie; et ce texte est d'autant plus curieux qu'il offre des variantes importantes, et semble se rapprocher du manuscrit de Munich que vient de publier M. Kausler. Les Usances et Assises de Bornante , publiées par Canesani , sont encore un point curieux de comparaison dontM. Foucher ne nous paraît pas avoir tiré tout le parti possible. Il nous semble que de cette façon l'édition eût été plus savante et plus complète; mais peut-être plus d'un lecteur ne sera-t-il pas de notre opinion , et trouverat-il même que l'édition, telle qu'elle est, est plus usuelle, et que ces références au droit romain sont un moyen ingénieux de faire adopter notre vieux droit coutumier par les jurisconsultes infatués des idées roDigitized by Google

langue du treizième siècle effraient trop facilement.

» Les notes que M. Foucher a jointes au texte sont nombreuses et riches, trop riches peut-être en droit romain. Il y a si loin de Caïus au seigneur d'Ibelin, que le lecteur, ce nous semble, s'aventure avec peine dans ce périlleux voyage de dix siècles de législation; nous aurions préféré que l'éditeur se fût tenu dans une sphère plus étroite, se bornant, par exemple, au droit canonique et aux vieux auteurs coutumiers. Nous aurions désiré encore (les antiquaires sont insatiables) que l'éditeur eût conféré le texte du comte d'Ibelin avec d'autres remaniements des *Assises*, par exemple avec le manuscrit grec que possède la bibliothèque royale, manuscrit dont M. Hase nous avait fait espérer la publication.

» Il y a encore un manuscrit grec moderne du seizième siècle que M. Zacharie a retrouvé au mont Athos, et dont il a publié une partie; et ce texte est d'autant plus curieux qu'il offre des variantes importantes, et semble se rapprocher du manuscrit de Munich que vient de publier M. Kausler. Les *Usances et Assises de Romanie*, publiées par Canesani, sont encore un point curieux de comparaison dont M. Foucher ne nous paraît pas avoir tiré tout le parti possible. Il nous semble que de cette façon l'édition eût été plus savante et plus complète; mais peut-être plus d'un lecteur ne sera-t-il pas de notre opinion, et trouvera-t-il même que l'édition, telle qu'elle est, est plus usuelle, et que ces références au droit romain sont un moyen ingénieux de faire adopter notre vieux droit coutumier par les jurisconsultes infatués des idées ro-

31 4 TOMBEAU maines. De ce point de vue, H y a quelque chose de spécieux dans le système suivi par M. Foucher. » VI. TOMBEAU DE GODEFROID DE BOUILLON. La Revue de Bruxelles (volume de mars 1 839) a publié une lettre datée d'Alexandrie en Égypte (22 janvier même année), et adressée aux illustres directeurs de ce recueil, MM. Ad. Dechamps et P. Dedecker, par M. l'abbé P. -J. Claes. Nous citerons les principaux passages de cette lettre. « De retour en cette ville, d'un voyage que je viens de terminer en Palestine et en Syrie, il m'est tombé entre les mains , chez M. Blondel van Ceulebrouk , notre consul-général, un numéro de la Revue de Bruxelles (avril \ 838) contenant un abrégé de la vie de Godefroid de Bouillon. Tout Belge jaloux de la gloire de son pays partagera sans doute les nobles sentiments qui ont engagé l'auteur à consacrer quelques belles pages à la mémoire d'un de nos plus grands capitaines : mais , après avoir retracé les exploits et raconté la fin de Godefroid de Bouillon , j'aurais désiré que Pauteur eût jugé à propos d'y ajouter quelques mots sur la déplorable destruction du monument qui lui avait été érigé à Jérusalem. Son zèle lui aurait certainement inspiré de vifs accents de regret, en rappelant que , dans l'église du Saint-Sépulcre , où les dépouilles morDigitized'by Google

maines. De ce point de vue, il y a quelque chose de spécieux dans le système suivi par M. Foucher. »

VI.

TOMBEAU DE GODEFROID DE BOUILLON.

La *Revue de Bruxelles* (volume de mars 1839) a publié une lettre datée d'Alexandrie en Égypte (22 janvier même année), et adressée aux illustres directeurs de ce recueil, MM. Ad. Dechamps et P. Dedecker, par M. l'abbé P.-J. Claes. Nous citerons les principaux passages de cette lettre.

« De retour en cette ville, d'un voyage que je viens de terminer en Palestine et en Syrie, il m'est tombé entre les mains, chez M. Blondel van Ceulebrouk, notre consul-général, un numéro de la *Revue de Bruxelles* (avril 1838) contenant un abrégé de la vie de Godefroid de Bouillon. Tout Belge jaloux de la gloire de son pays partagera sans doute les nobles sentiments qui ont engagé l'auteur à consacrer quelques belles pages à la mémoire d'un de nos plus grands capitaines: mais, après avoir retracé les exploits et raconté la fin de Godefroid de Bouillon, j'aurais désiré que l'auteur eût jugé à propos d'y ajouter quelques mots sur la déplorable destruction du monument qui lui avait été érigé à Jérusalem. Son zèle lui aurait certainement inspiré de vifs accents de regret, en rappelant que, dans l'église du Saint-Sépulcre, où les dépouilles mor-

 (elles de (lodefroid de Bouillon avaient été déposées, le héros est maintenant privé de son tombeau, et la patrie se serait empressée, j'en suis sûr, de réparer les torts de l'indifférence et de l'oubli. » Aujourd'hui il n'existe plus rien du tombeau de (lodefroid de Bouillon. Les Grecs schismatiques , dont la jalousie contre les Latins est aussi vive que leur haine est profonde, ont profité de l'incendie de 1808 pour confondre dans le même désastre et le Saint-Sépulcre et la tombe qui couvrait les cendres de son illustre conquérant. L'époque malheureusement ne favorisait que trop leurs coupables projets; la politique, qui absorbait alors toute l'attention de l'Europe, privait les Pères de la Terre-Sainte de l'appui nécessaire des puissances chrétiennes. Ces Pères, oubliés de leurs frères d'Occident, n'ayant rien à offrir au GrandSeigneur, les Grecs lui présentèrent de fortes sommes d'argent, en retour desquelles ils obtinrent un firman qui les autorisait à rebâtir le Saint-Sépulcre sur ses débris négligés , et à célébrer leurs erreurs à côté des saints mystères des catholiques. Alors leurs mains jalouses, qui avaient renversé la tombe de Godefroid de Bouillon , construisirent sur l'emplacement un pan de muraille pour en faire disparaître jusqu'à la moindre trace. Ainsi, en rebâtissant le Saint-Sépulcre (181 0— 1 81 1), ils y supplantèrent en partie les catholiques, et, en brisant la tombe, ils détruisirent leur plus beau titre de possession. * » Ce fut donc devant une muraille muette que je m'arrêtai d'abord avec respect ; mais je sentis bientôt mon cœur navré de douleur en songeant que les restes Digitized by Google

31 fi TOMBEAU du héros, qui reposaient^ mes pieds, avaient été traités d'une manière si barbare. » Ce n'est pas qu'il soit à craindre que la mémoire de Godefroid de Bouillon puisse jamais périr, ou que le pèlerin , en visitant le Saint-Sépulcre, ne se rappelle pas le touchant souvenir du pieux guerrier qui en fut le libérateur; ce qui doit nous occuper, c'est qu'on tombera avant peu dans une grande incertitude sur la place qui couvre ses dépouilles. Déjà la mémoire commence tellement à s'affaiblir à ce sujet que , parmi les jeunes Pères gardiens , les renseignements sont à peine d'accord, et que, quand les Pères Clément et Tryphon, qui sont aujourd'hui les seuls qui aient vu le monument, ne seront plus de ce monde, la tradition sur l'exacte position de la place qu'il occupait deviendra de plus en plus confuse et obscure; et certes ce ne seront pas les Grecs qui l'éclairciront. Alors le zèle pourra échouer devant ces nouvelles difficultés; et l'on ne recouvrera peut-être plus ce petit mais précieux espace dans les saints lieux , où chaque pouce de terrain est disputé avec acharnement aux catholiques par les différentes sectes qui les ont envahis. » Le supérieur de la Terre-Sainte m'a dit que son prédécesseur avait adressé, il y a deux ans, une supplique au roi des Français , tendante à obtenir, par son intercession , un firman de la Porte qui remît les Pères en possession de la place dont ils ont été injustement dépouillés, et un secours pour les aider à remplacer le monument détruit. Jusqu'ici rien n'a été décidé. » Ainsi l'épitaphe de Godefroid de Bouillon ne se voit même plus. Digitized by Google

du héros, qui reposaient à mes pieds, avaient été traités d'une manière si barbare.

» Ce n'est pas qu'il soit à craindre que la mémoire de Godefroid de Bouillon puisse jamais périr, ou que le pèlerin, en visitant le Saint-Sépulcre, ne se rappelle pas le touchant souvenir du pieux guerrier qui en fut le libérateur; ce qui doit nous occuper, c'est qu'on tombera avant peu dans une grande incertitude sur la place qui couvre ses dépouilles. Déjà la mémoire commence tellement à s'affaiblir à ce sujet que, parmi les jeunes Pères gardiens, les renseignements sont à peine d'accord, et que, quand les Pères Clément et Tryphon, qui sont aujourd'hui les seuls qui aient vu le monument, ne seront plus de ce monde, la tradition sur l'exacte position de la place qu'il occupait deviendra de plus en plus confuse et obscure; et certes ce ne seront pas les Grecs qui l'éclairciront. Alors le zèle pourra échouer devant ces nouvelles difficultés; et l'on ne recouvrera peut-être plus ce petit mais précieux espace dans les saints lieux, où chaque pouce de terrain est disputé avec acharnement aux catholiques par les différentes sectes qui les ont envahis.

» Le supérieur de la Terre-Sainte m'a dit que son prédécesseur avait adressé, il y a deux ans, une supplique au roi des Français, tendante à obtenir, par son intercession, un firman de la Porte qui remît les Pères en possession de la place dont ils ont été injustement dépouillés, et un secours pour les aider à remplacer le monument détruit. Jusqu'ici rien n'a été décidé. »

Ainsi l'épitaphe de Godefroid de Bouillon ne se voit même plus.

DE GODEFROID DE BOUILLON. 317 Nous la reproduisons ici : HIC JACET INCLYTUS DUX GODEFRIDUS DE BULION , QUI TOT AM ISTAM TERRAM ACQUISIVIT CIILTLI CHRISTIANO ; CUJUS ANIMA REGNET CUM CHR1STO ! AMEN. Voici celle de son frère Baudouin. Il a le titre de roi , que Godefroid s'est interdit jusque dans son épitaphe : REX BALDU1NCS , JUDAS ALTER MACHABEES , SPES PATRIÆ, V1GOR ECCLESIÆ , VIRTUS UTRIUSQUE, QU EM FORMIDAUANT, CUI DONA TR1UITA FEREBANT CF.DAR ET ÆGYPTUS, DAN AC HOMICIDA DAMASCUS PROII D01.0R 1 IN MODICO CLAID1TUR HOC TUMULO. Ces sépulcres et ces inscriptions ont disparu , connue on l'a dit. Il ne reste des monuments de ces grands hommes que les éperons de chevalier et l'épée de combat de Godefroid de Bouillon. Cette épée est fort lourde et très-longue ; la poignée de fer en était jadis dorée , on aperçoit encore quelque trace de dorure. Les Pères de la Terre-Sainte conservent cette épée qui a délivré le Saint-Sépulcre et la considèrent comme un précieux trésor. Digitized by Google

Nous la reproduisons ici :

HIC JACET INCLYTUS DUX GODEFRIDUS DE BULION,
QUI TOTAM ISTAM TERRAM ACQUISIVIT CULTUI CHRISTIANO;
CUJUS ANIMA REGNET CUM CHRISTO! AMEN.

Voici celle de son frère Baudouin. Il a le titre de roi, que Godefroid s'est interdit jusque dans son épitaphe :

REX BALDUINUS, JUDAS ALTER MACHABEUS,
SPES PATRIÆ, VIGOR ECCLESIÆ, VIRTUS UTRIUSQUE,
QUEM FORMIDABANT, CUI DONA TRIBUTA FEREBANT
CEDAR ET ÆGYPTUS, DAN AC HOMICIDA DAMASCUS,
PROH DOLOR! IN MODICO CLAUDITUR HOC TUMULO.

Ces sépulcres et ces inscriptions ont disparu, comme on l'a dit. Il ne reste des monuments de ces grands hommes que les éperons de chevalier et l'épée de combat de Godefroid de Bouillon. Cette épée est fort lourde et très-longue; la poignée de fer en était jadis dorée, on aperçoit encore quelque trace de dorure. Les Pères de la Terre-Sainte conservent cette épée qui a délivré le Saint-Sépulcre et la considèrent comme un précieux trésor.

 Nous avons traité si rapidement la deuxième Croisade, jusqu'à la chute de Jérusalem dans les mains de Saladin , que nous croyons devoir compléter notre esquisse par les récits qui suivent et que nous empruntons au P. Maimbourg. I.E PASSAGE DE LA MONTAGNE ET LE SIÈGE DE DAMAS. Le glorieux passage du Méandre affligea les Grecs, qui ne pouvaient souffrir la gloire des Croisés. Ils se déclarèrent plus ouvertement contre eux ef se joignirent aux Turcs, auxquels ils donnèrent retraite dans Antioche. Ceux-ci y rassemblèrent en peu de temps leurs troupes dispersées. Le Roi, n'étant pas en état de les attaquer dans cette place , gagna Laodicée , qu'il trouva vide, par la méchanceté de celui qui y commandait pour l'Empereur. Cet homme, faisant semblant d'escorter une partie des Allemands, les avait conduits dans une embuscade de Turcs qui les massacrèrent ; il avait partagé le butin avec eux. Soit qu'il craignît que les Français ne le punissent de sa perfidie, soit qu'il leur voulût nuire ; après avoir fait retirer dans les bois tous les habitants avec ce qu'ils avaient de vivres, il s'était jeté parmi les Turcs. Il fallut donc s'arrêter là, jusqu'à ce qu'on eût trouvé les fugitifs et qu'on eût chargé les chariots de l'armée de leurs provisions, que le Roi voulut qu'on payât. On prit alors le Digitized by Google

VII.

DÉTAILS DE LA SECONDE CROISADE APRÈS LE PASSAGE DU MÉANDRE.

Nous avons traité si rapidement la deuxième Croisade, jusqu'à la chute de Jérusalem dans les mains de Saladin, que nous croyons devoir compléter notre esquisse par les récits qui suivent et que nous empruntons au P. Maimbourg.

LE PASSAGE DE LA MONTAGNE ET LE SIÉGE DE DAMAS.

Le glorieux passage du Méandre affligea les Grecs, qui ne pouvaient souffrir la gloire des Croisés. Ils se déclarèrent plus ouvertement contre eux et se joignirent aux Turcs, auxquels ils donnèrent retraite dans Antioche. Ceux-ci y rassemblèrent en peu de temps leurs troupes dispersées. Le Roi, n'étant pas en état de les attaquer dans cette place, gagna Laodicée, qu'il trouva vide, par la méchanceté de celui qui y commandait pour l'Empereur. Cet homme, faisant semblant d'escorter une partie des Allemands, les avait conduits dans une embuscade de Turcs qui les massacrèrent; il avait partagé le butin avec eux. Soit qu'il craignît que les Français ne le punissent de sa perfidie, soit qu'il leur voulût nuire; après avoir fait retirer dans les bois tous les habitants avec ce qu'ils avaient de vivres, il s'était jeté parmi les Turcs. Il fallut donc s'arrêter là, jusqu'à ce qu'on eût trouvé les fugitifs et qu'on eût chargé les chariots de l'armée de leurs provisions, que le Roi voulut qu'on payât. On prit alors le

 chemin de la Pamphilie ; et bien qu'on sût que les Turcs et les Grecs joints ensemble côtoyaient l'armée, on eut tant de mépris pour eux qu'on rriontra peu de soin de se tenir sur ses gardes. Cette présomption devint funes t. , L'armée était divisée en deux corps, dont l'un composait l'avant-garde et l'autre l'arrière-garde. Deux des principaux seigneurs les commandaient, sous les ordres du Roi, qui se trouvait tantôt dans un corps et tantôt dans l'autre. Tous les soirs on arrêtait en conseil le chemin qu'on ferait le lendemain et le lieu où l'armée devait camper. Or il y avait sur la route que l'on tenait une montagne difficile, qu'il fallait traverser par de dangereux défilés. Le Roi avait donné ordre que l'on campât sur le sommet de cette montagne pour passer la nuit. L'avant-garde ce jourlà était sous la conduite de Geoffroy de Rançon , seigneur de Taillebourg , qui portait la bannière royale. Le comte de Morienne , oncle du Roi , était avec lui , ainsi que la Reine et toutes les dames. Louis VII était resté à l'arrière-garde pour faire tête aux ennemis , s'ils entreprenaient de le harceler, comme ils avaient fait avant la bataille du Méandre. Geoffroy, arrivé de bonne heure sur la montagne , voyant que le soleil était encore très-haut, et ses guides lui disant qu'il pourrait camper commodément dans la plus belle vallée de toute l'Asie, où il trouverait des rafraîchissements, il oublia les ordres du Roi, descendit et s'avança, supposant que l'arrière-garde, ne le trouvant pas sur la montagne, le suivrait. Mais il prit de fausses mesures , et fut cause de la perte de

Digitized by Google

chemin de la Pamphilie; et bien qu'on sût que les Turcs et les Grecs joints ensemble côtoyaient l'armée, on eut tant de mépris pour eux qu'on montra peu de soin de se tenir sur ses gardes. Cette présomption devint funeste.

L'armée était divisée en deux corps, dont l'un composait l'avant-garde et l'autre l'arrière-garde. Deux des principaux seigneurs les commandaient, sous les ordres du Roi, qui se trouvait tantôt dans un corps et tantôt dans l'autre. Tous les soirs on arrêtait en conseil le chemin qu'on ferait le lendemain et le lieu où l'armée devait camper. Or il y avait sur la route que l'on tenait une montagne difficile, qu'il fallait traverser par de dangereux défilés. Le Roi avait donné ordre que l'on campât sur le sommet de cette montagne pour passer la nuit. L'avant-garde ce jour-là était sous la conduite de Geoffroy de Rancon, seigneur de Taillebourg, qui portait la bannière royale. Le comte de Morienne, oncle du Roi, était avec lui, ainsi que la Reine et toutes les dames. Louis VII était resté à l'arrière-garde pour faire tête aux ennemis, s'ils entreprenaient de le harceler, comme ils avaient fait avant la bataille du Méandre.

Geoffroy, arrivé de bonne heure sur la montagne, voyant que le soleil était encore très-haut, et ses guides lui disant qu'il pourrait camper commodément dans la plus belle vallée de toute l'Asie, où il trouverait des rafraîchissements, il oublia les ordres du Roi, descendit et s'avança, supposant que l'arrière-garde, ne le trouvant pas sur la montagne, le suivrait. Mais il prit de fausses mesures, et fut cause de la perte de

320 DÉTAILS HISTORIQUES l’autre partie de l’armée; car la même raison qui l’avait fait avancer pour gagner la vallée fit que les autres, qui voyaient qu’ils avaient encore beaucoup de soleil , ne se hâtèrent point. De sorte que les Turcs, s'apercevant que les deux corps étaient tellement séparés qu’il devenait impossible que l’un fût secouru par l’autre, coururent se saisir du sommet de la montagne, où ils taillèrent en pièces les gens de pied, la plupart sans armes , qui n’avaient pu suivre le gros de l’avant-garde; puis, s’étant rendus maîtres des passages , ils attendirent le second corps. Ce fut à cette autre troupe une surprise étrange, lorsque, s’étant engagée dans les chemins étroits pour gagner le haut de la montagne , elle trouva les ennemis qui déchargèrent sur elle une nuée de flèches, et qui, fondant de haut en bas sur des gens embarrassés , les renversaient avant qu’ils eussent le loisir de se mettre en défense. Les premiers étaient rejetés sur ceux du milieu ; les bêtes de charge, les chariots chargés d’armes et de bagages les arrêtaient. Les plus vaillants de l’armée qui les suivaient ne pouvaient pénétrer au travers de cet embarras pour aller aux ennemis. Les hommes, les mulets et les chevaux , entraînés par la foule de ceux qu’on repoussait , tombaient sur les derniers. Enfin les seigneurs, suivis de leurs meilleurs soldats et le Roi à leur tête , firent de si puissants efforts qu’ils parvinrent aux Turcs. Il y eut dès lors un combat réglé. Les Français se jetaient comme des lions au milieu des ennemis. Mais, comme les Turcs envoyaient toujours de nouvelles troupes , et que les Croisés en petit nombre n’en pouvaient plus, il fallut Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.33% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.52% accurate

îtyr 7'2I lmp de A Godard BelmLr Pneur «tMoruoUédileurs Louis VII assailli par les Turcs au passage de la montagne . Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO E... III" - NAPOLI

 enfin succomber-; presque tous ces braves furent tués, ou demeurèrent prisonniers. Le comte de Varennes, son frère Éverard de Breteuil, Renaud de Tonnerre, Gauthier de Montjay, Ithier de Magny, Manassés de Bully et trente-cinq autres des plus grands seigneurs périrent là glorieusement. Le Roi combattait toujours , environné des corps de scs guerriers étendus à ses pieds , lorsque quelquesuns de, ses cavaliers , prenant son cheval par la bride et se faisant jour à grands coups d'épée au travers des Turcs , l'enlevèrent et parvinrent à le sauver à la faveur de la nuit qui approchait. Louis VH, demeuré presque seul, grimpa sur un rocher en s'attachant aux racines et aux branches d'un arbre; les Turcs qui l'environnaient lui tiraient des tlèches pour l'obliger à descendre; d'autres cherchaient à grimper après lui pour le tuer ou pour le prendre. Par une protection de Dieu , il échappa de ce danger. Sa cuirasse le garantit des coups de flèches, et, fendant la tète à grands coups de sabre à ceux qui s' efforçaient de monter sur son rocher, il se défendit avec une force si incroyable, que les Turcs, qui le prenaient pour un simple cavalier, surpris de sa valeur et craignant de perdre leur part du butin , le laissèrent là pour courir au pillage. Quelques soldats qui , à la faveur des ténèbres , tâchaient de se sauver parmi les rochers, passant auprès du Roi, le reconnurent, le mirent sur un de leurs chevaux ; et, après avoir marché une partie de la nuit par des chemins dangereux , ils aperçurent enfin les feux de l'avant-garde et rencontrèrent bientôt les 21 Digilized by Google

enfin succomber; presque tous ces braves furent tués, ou demeurèrent prisonniers. Le comte de Varennes, son frère Éverard de Breteuil, Renaud de Tonnerre, Gauthier de Montjay, Ithier de Magny, Manassés de Bully et trente-cinq autres des plus grands seigneurs périrent là glorieusement.

Le Roi combattait toujours, environné des corps de ses guerriers étendus à ses pieds, lorsque quelques-uns de ses cavaliers, prenant son cheval par la bride et se faisant jour à grands coups d'épée au travers des Turcs, l'enlevèrent et parvinrent à le sauver à la faveur de la nuit qui approchait. Louis VII, demeuré presque seul, grimpa sur un rocher en s'attachant aux racines et aux branches d'un arbre; les Turcs qui l'environnaient lui tiraient des flèches pour l'obliger à descendre; d'autres cherchaient à grimper après lui pour le tuer ou pour le prendre. Par une protection de Dieu, il échappa de ce danger. Sa cuirasse le garantit des coups de flèches, et, fendant la tête à grands coups de sabre à ceux qui s'efforçaient de monter sur son rocher, il se défendit avec une force si incroyable, que les Turcs, qui le prenaient pour un simple cavalier, surpris de sa valeur et craignant de perdre leur part du butin, le laissèrent là pour courir au pillage.

Quelques soldats qui, à la faveur des ténèbres, tâchaient de se sauver parmi les rochers, passant auprès du Roi, le reconnurent, le mirent sur un de leurs chevaux; et, après avoir marché une partie de la nuit par des chemins dangereux, ils aperçurent enfin les feux de l'avant-garde et rencontrèrent bientôt les

 compagnies de cavalerie qui venaient au-devant d’eux. Car le Roi, durant le combat, avait commandé à son chapelain Eudes, moine de Saint-Denis, de se sauver comme il pourrait et de courir au camp du premier corps réclamer du secours. Ce secours ne servit qu'à ramener le Roi au camp. La consternation des troupes fut grande , quand on vit le monarque si peu accompagné, et qu’on sut la perte de l’avant-garde. 11 n’y avait personne qui n’eût quelque part à ce désastre. L’un pleurait son père, l’antre son fils, celui-ci son frère, celui-là son parent ou son ami. Tous néanmoins soulageaient leur douleur extrême par la joie qu’on avait du salut du Roi après un tel danger. Tous aussi demandaient en tumulte la mort de Geoffroy, qui était cause d'une si horrible perte; on était si furieusement irrité contre lui que l’on voulait qu’il fût pendu. Mais la bonté naturelle du Roi et la considération du comte de Morienne, (fui avait part à sa faute , lui sauvèrent la vie. Le lendemain, quand il fallut partir, on se trouva réduit à de grandes extrémités. On voyait les ennemis sur les montagnes, prêts à suivre encore ce reste d’armée. Les vivres commençaient à manquer; il y avait douze jours de marche jusqu’au lieu où l’on préfendait aller; on n’avait que de mauvais guides, et l’on devait traverser des pays occupés par les Turcs et par lés Grecs, qui étaient également nos ennemis. Ces difficultés ne firent que rendre les Croisés plus sages. Le Roi divisa de nouveau ce qui lui restait de troupes en deux corps, dont l’un fit l’arrièregarde. Il en donna le commandement au grahd-maîDigitized by Google

compagnies de cavalerie qui venaient au-devant d'eux. Car le Roi, durant le combat, avait commandé à son chapelain Eudes, moine de Saint-Denis, de se sauver comme il pourrait et de courir au camp du premier corps réclamer du secours. Ce secours ne servit qu'à ramener le Roi au camp.

La consternation des troupes fut grande, quand on vit le monarque si peu accompagné, et qu'on sut la perte de l'avant-garde. Il n'y avait personne qui n'eût quelque part à ce désastre. L'un pleurait son père, l'autre son fils, celui-ci son frère, celui-là son parent ou son ami. Tous néanmoins soulageaient leur douleur extrême par la joie qu'on avait du salut du Roi après un tel danger. Tous aussi demandaient en tumulte la mort de Geoffroy, qui était cause d'une si horrible perte; on était si furieusement irrité contre lui que l'on voulait qu'il fût pendu. Mais la bonté naturelle du Roi et la considération du comte de Morienne, qui avait part à sa faute, lui sauvèrent la vie.

Le lendemain, quand il fallut partir, on se trouva réduit à de grandes extrémités. On voyait les ennemis sur les montagnes, prêts à suivre encore ce reste d'armée. Les vivres commençaient à manquer; il y avait douze jours de marche jusqu'au lieu où l'on prétendait aller; on n'avait que de mauvais guides, et l'on devait traverser des pays occupés par les Turcs et par les Grecs, qui étaient également nos ennemis. Ces difficultés ne firent que rendre les Croisés plus sages. Le Roi divisa de nouveau ce qui lui restait de troupes en deux corps, dont l'un fit l'arrière-garde. Il en donna le commandement au grand-maî-

 Ire du Temple, Éverard des Barres, vaillant homme, qui s'était venu joindre à lui avec une troupe de ses chevaliers. Il confia la conduite de l'autre corps à un vieux capitaine appelé Gilbert , auquel tous les autres jurèrent de se soumettre, à l'exemple du Roi, qui voulut lui-mème lui obéir. Gilbert supplia Louis VII de se mettre entre les deux troupes, avec un corps de cavalerie pour envoyer du secours à ceux qui seraient le plus pressés. L'armée continua sa marche vers la Pamphilie, avec tant d'ordre que les ennemis, qui l'attaquèrent quatre fois, furent toujours repoussés. Le plus fâcheux qu'on eut à combattre fut la faim. Tout le pays était stérile ou ruiné ; on fut réduit à manger les chevaux. D'ailleurs on n'avait pas assez de fourrage pour les nourrir. On arriva le 20 janvier auprès d'Atlalie, située dans un golfe, à l'embouchure du fleuve Cestius. Le gouverneur de cette ville, qui était encore à l'Empereur grec, craignant de ne pouvoir résister à celte armée, offrit au Roi des vivres et des vaisseaux pour passer en Syrie. Mais il fallut attendre cinq semaines que le vent fût propre à naviguer; et alors on fournit si peu de navires que le Roi fut contraint de s'embarquer sans son infanterie. Les Grecs s'obligèrent, pour une grosse somme, à recevoir les malades dans leur ville; mais ils les firent périr de misère et de pauvreté. De sorte que de tant de braves gens il ne s'en sauva que très-peu, avec le comte de Flandre et Archambaud de Bourbon, qui s'étaient généreusement offerts à les conduire. On vit alors que le vain 21. Digitized by Google

tre du Temple, Éverard des Barres, vaillant homme, qui s'était venu joindre à lui avec une troupe de ses chevaliers. Il confia la conduite de l'autre corps à un vieux capitaine appelé Gilbert, auquel tous les autres jurèrent de se soumettre, à l'exemple du Roi, qui voulut lui-même lui obéir. Gilbert supplia Louis VII de se mettre entre les deux troupes, avec un corps de cavalerie pour envoyer du secours à ceux qui seraient le plus pressés. L'armée continua sa marche vers la Pamphilie, avec tant d'ordre que les ennemis, qui l'attaquèrent quatre fois, furent toujours repoussés.

Le plus fâcheux qu'on eut à combattre fut la faim. Tout le pays était stérile ou ruiné; on fut réduit à manger les chevaux. D'ailleurs on n'avait pas assez de fourrage pour les nourrir.

On arriva le 20 janvier auprès d'Attalie, située dans un golfe, à l'embouchure du fleuve Cestius. Le gouverneur de cette ville, qui était encore à l'Empereur grec, craignant de ne pouvoir résister à cette armée, offrit au Roi des vivres et des vaisseaux pour passer en Syrie. Mais il fallut attendre cinq semaines que le vent fût propre à naviguer; et alors on fournit si peu de navires que le Roi fut contraint de s'embarquer sans son infanterie. Les Grecs s'obligèrent, pour une grosse somme, à recevoir les malades dans leur ville; mais ils les firent périr de misère et de pauvreté. De sorte que de tant de braves gens il ne s'en sauva que très-peu, avec le comte de Flandre et Archambaud de Bourbon, qui s'étaient généreusement offerts à les conduire. On vit alors que le vain

 scrupule qu'on avait opposé si mal à propos au sage avis de l'évéque de Langres, qui voulait que l'on se saisit d'abord de Constantinople, avait été la cause de la perte d'une si belle armée, qui, en commençant par cette exécution juste, facile et nécessaire, eût glorieusement triomphé de tout l'Orient et assuré la domination des chrétiens dans la Terre-Sainte. Le Roi cependant vint heureusement surgir au port de Saint-Siméon, à l'embouchure de l'Oronte, à quatre ou cinq lieues d'Antioche, où il fil son entrée le 19 mars. Il fut reçu avec magnificence par le prince Raymond , qui était oncle paternel de la reine Eléonore. Comme ce Prince désirait que le Roi fît d'abord la guerre en Syrie , pour lui conquérir Alep et d'autres places encore occupées par les Turcs, il n'y a sorte d'artifice qu'il ne mît en usage pour l'y obliger. Mais il s'aperçut qu'il travaillait en vain. Le Roi lui répondit toujours qu'il voulait aller avant tout rendre ses vœux au Saint-Sépulcre. Alors, comme une ardente passion fait passer aisément d'une extrémité à l'autre, Raymond, irrité, conçut une si furieuse haine contre Louis VII qu'il n'y a rien qu'il ne se résolût de faire pour s'en venger. Le Roi, craignant tout d'un esprit si emporté, s'échappa la nuit de la ville, et, emmenant la Reine, s'en alla joindre ses troupes, qui étaient campées sous les murailles. Il prit le chemin de Jérusalem, où l'empereur Conrad avait passé l'hiver. Le roi Baudouin , craignant que le comte de Tripoli ne fît ses efforts pour retenir aussi Louis VII , envoya au-devant de lui le patriarche Toucher, qui le pressa de se rendre au plus tôt à Jérusalem, où l'Empereur Digitized by Google

scrupule qu'on avait opposé si mal à propos au sage avis de l'évêque de Langres, qui voulait que l'on se saisît d'abord de Constantinople, avait été la cause de la perte d'une si belle armée, qui, en commençant par cette exécution juste, facile et nécessaire, eût glorieusement triomphé de tout l'Orient et assuré la domination des chrétiens dans la Terre-Sainte.

Le Roi cependant vint heureusement surgir au port de Saint-Siméon, à l'embouchure de l'Oronte, à quatre ou cinq lieues d'Antioche, où il fit son entrée le 19 mars. Il fut reçu avec magnificence par le prince Raymond, qui était oncle paternel de la reine Eléonore. Comme ce Prince désirait que le Roi fît d'abord la guerre en Syrie, pour lui conquérir Alep et d'autres places encore occupées par les Turcs, il n'y a sorte d'artifice qu'il ne mît en usage pour l'y obliger. Mais il s'aperçut qu'il travaillait en vain. Le Roi lui répondit toujours qu'il voulait aller avant tout rendre ses vœux au Saint-Sépulcre. Alors, comme une ardente passion fait passer aisément d'une extrémité à l'autre, Raymond, irrité, conçut une si furieuse haine contre Louis VII qu'il n'y a rien qu'il ne se résolût de faire pour s'en venger. Le Roi, craignant tout d'un esprit si emporté, s'échappa la nuit de la ville, et, emmenant la Reine, s'en alla joindre ses troupes, qui étaient campées sous les murailles. Il prit le chemin de Jérusalem, où l'empereur Conrad avait passé l'hiver.

Le roi Baudouin, craignant que le comte de Tripoli ne fît ses efforts pour retenir aussi Louis VII, envoya au-devant de lui le patriarche Foucher, qui le pressa de se rendre au plus tôt à Jérusalem, où l'Empereur

DE 1,A DEUXIÈME CROISADE. 323 l'attendait. Louis continua donc son chemin sans s’arrêter. Arrivé à la Sainte-Cité, il y fut reçu avec des honneurs extraordinaires. Les princes, les prélats, le clergé en procession, suivi de tout le peuple, sortirent au-devant de lui en chantant les mêmes paroles qu'on dit au Fils de Dieu quand il fit son entrée dans cette ville au jour de son triomphe. Après que les princes et les prélats l’eurent accompagné à la visite des saints lieux, on résolut que l'on tiendrait une assemblée générale à Ptolémaïs , où les évêques et les comtes de la Palestine et de la Syrie pourraient se rendre facilement par mer, et où l’on prendrait une résolution sur ce qu’il fallait faire pour la sûreté des chrétiens en Orient. Jamais la Palestine n’avait vu une plus illustre réunion. L’empereur Conrad était accompagné du cardinal Théodin, évêque de Porto, et des grands de l’empire restés auprès de lui : Otton de Frising , son frère utérin ; Frédéric de Souabe, son neveu ; les évêques de Metz, de Toul, de Bâle; Henri, son frère, duc d’Autriche; Berthold, qui fut duc de Bavière; Guillaume, marquis de Montferrat ; Guy, comte de Blandras ; Herman, marquis de Véronne. Le Roi était accompagné du cardinal Guy de Florence, légat du Pape; des évêques de Langres et de Lizieux, du comte de Dreux, son frère : de Thierry d’Alsace, le brave comte de Flandre; de Henri, comte de Troyes , fils de Thibaud de Champagne ; d’ Yves deNéle et d’une foule d’autres seigneurs. Le jeune roi Baudouin et la reine Mélisande y assistaient avec le patriarche de Jérusalem, les archevêques de Césarée et de Nazareth , les évêques de Digitized by Google

l'attendait. Louis continua donc son chemin sans s'arrêter. Arrivé à la Sainte-Cité, il y fut reçu avec des honneurs extraordinaires. Les princes, les prélats, le clergé en procession, suivi de tout le peuple, sortirent au-devant de lui en chantant les mêmes paroles qu'on dit au Fils de Dieu quand il fit son entrée dans cette ville au jour de son triomphe. Après que les princes et les prélats l'eurent accompagné à la visite des saints lieux, on résolut que l'on tiendrait une assemblée générale à Ptolémaïs, où les évêques et les comtes de la Palestine et de la Syrie pourraient se rendre facilement par mer, et où l'on prendrait une résolution sur ce qu'il fallait faire pour la sûreté des chrétiens en Orient.

Jamais la Palestine n'avait vu une plus illustre réunion. L'empereur Conrad était accompagné du cardinal Théodin, évêque de Porto, et des grands de l'empire restés auprès de lui : Otton de Frising, son frère utérin ; Frédéric de Souabe, son neveu ; les évêques de Metz, de Toul, de Bâle ; Henri, son frère, duc d'Autriche ; Berthold, qui fut duc de Bavière ; Guillaume, marquis de Montferrat ; Guy, comte de Blandras ; Herman, marquis de Véronne. Le Roi était accompagné du cardinal Guy de Florence, légat du Pape ; des évêques de Langres et de Lizieux, du comte de Dreux, son frère ; de Thierry d'Alsace, le brave comte de Flandre ; de Henri, comte de Troyes, fils de Thibaud de Champagne ; d'Yves de Néle et d'une foule d'autres seigneurs. Le jeune roi Baudouin et la reine Mélisande y assistaient avec le patriarche de Jérusalem, les archevêques de Césarée et de Nazareth, les évêques de

 Ptolémaïs , de Sidon , de Beyrouth , de Panéade et de Bethléem; les comtes de Napoli, de Tibériade, de Sh don, de Césarée ; le connétable Manassés et les grands maîtres du Temple et des Hospitaliers. On examina ce qu'il serait utile de faire pour le bien commun ; et l'on conclut enfin qu'il fallait assiéger Damas, qui était au centre des quatre principautés chrétiennes. On donna le rendez-vous des troupes pour le 25 mai à Tibériade; et, la revue générale étant faite, l'armée, devant laquelle le patriarche portait la vraie Croix, s'avança jusqu'à Panéade,' près de la source du Jourdain. On prit là des mesures pour le siège; on traversa le Liban ; on descendit dans la belle campagne de Damas. L'armée vint camper à Darie, petit village à deux lieues de la ville , qu'on pouvait découvrir de là. Comme on avait arrêté qu'on attaquerait Damas du côté des jardins, afin d'avoir la commodité du fleuve, des fruits et du fourrage qu'on y trouvait en abondance , l'armée , divisée en trois corps , marcha dès le lendemain en ordre sur la ville. Le roi de Jérusalem, Baudouin III , commandait le premier corps, composé de ses propres troupes et de celles des princes de Syrie, qui avaient le même intérêt que lui dans ce siège. Les Français faisaient le second corps, ayant à leur tête le roi Louis-le-Jeune. L'Empereur avec ses Allemands tenait l'arrière-garde. Baudouin était ravi d'avoir une occasion de faire éclater son courage sous les yeux des Français et des Allemands. C'était un prince dans la fleur de sa jeunesse (entre dix-huit et dix-neuf ans) , d'une taille très -élevée, mais bien proDigitized by Google

Ptolémaïs, de Sidon, de Beyrouth, de Panéade et de Bethléem; les comtes de Napoli, de Tibériade, de Sidon, de Césarée; le connétable Manassés et les grands maîtres du Temple et des Hospitaliers.

On examina ce qu'il serait utile de faire pour le bien commun; et l'on conclut enfin qu'il fallait assiéger Damas, qui était au centre des quatre principautés chrétiennes. On donna le rendez-vous des troupes pour le 25 mai à Tibériade; et, la revue générale étant faite, l'armée, devant laquelle le patriarche portait la vraie Croix, s'avança jusqu'à Panéade, près de la source du Jourdain. On prit là des mesures pour le siége; on traversa le Liban; on descendit dans la belle campagne de Damas. L'armée vint camper à Darie, petit village à deux lieues de la ville, qu'on pouvait découvrir de là.

Comme on avait arrêté qu'on attaquerait Damas du côté des jardins, afin d'avoir la commodité du fleuve, des fruits et du fourrage qu'on y trouvait en abondance, l'armée, divisée en trois corps, marcha dès le lendemain en ordre sur la ville. Le roi de Jérusalem, Baudouin III, commandait le premier corps, composé de ses propres troupes et de celles des princes de Syrie, qui avaient le même intérêt que lui dans ce siége. Les Français faisaient le second corps, ayant à leur tête le roi Louis-le-Jeune. L'Empereur avec ses Allemands tenait l'arrière-garde. Baudouin était ravi d'avoir une occasion de faire éclater son courage sous les yeux des Français et des Allemands. C'était un prince dans la fleur de sa jeunesse (entre dix-huit et dix-neuf ans), d'une taille très-élevée, mais bien pro-

 portionnée. Il était vif, facile, prompt et pénétrant, cultivé par l'étude des lettres; il avait, dit-on, un des plus beaux naturels qu'on ait vus.. Voulant acquérir de la gloire, en combattant devant l'Empereur et le roi de France, il alla donner d'abord tête baissée dans ce grand labyrinthe de jardins qui semblaient rendre la ville inaccessible de ce côté-là. Mais il trouva que l'entreprise était plus diflicile qu'on ne se l'était figuré. Les Turcs, qui voyaient que leur salut dépendait de la conservation de ce poste, avaient fait sortir une partie de leur garnison pour le défendre. Les uns s'étaient retranchés dans les chemins étroits où l'on ne pouvait aller que deux à deux ; ils repoussaient à coups de pique ceux qui en approchaient pour les forccr^Les autres, ayant percé les murailles qui séparaient les jardins, lançaient des javelines à droite et à gauche. Une grande partie était montée sur les tourelles et sur le faîte des maisons , d'où ils lançaient une multitude de flèches et de grosses pierres. De sorte que les soldats, ne pouvant ni avancer ni reculer dans ces détours, périssaient sans joindre l'ennemi, qui les attaquait à couvert. Le jeune Roi, frémissant de colère, fait changer l'ordre de l'attaque , et commande à ses gens , qui avaient enfilé deux à deux les petits chemins, de se tourner contre les murailles et d'y faire ouverture pour entrer dans les clos. Ces murailles fort basses n'étaient que de terre; les soldats, avec leurs épées et leurs poignards, eurent bientôt fait des brèches par lesquelles ils entrèrent dans ces jardins. Alors les Turcs, qui s'y étaient eux-mêmes enfermés, ne se

Digitized by Google

 pouvant sauver , on en fit un si grand massacre , que ceux qui étaient dans les vergers et dans les clos qu'on n'avait pas encore gagnés, en ayant pris l'épouvante, se sauvèrent dans la ville. Les chemins étant libres, toute l'avant-garde passa et s'avança ; mais la cavalerie des ennemis, soutenue de leur meilleure infanterie, se doutant bien que les chrétiens, après avoir emporté les jardins, courraient en désordre vers la rivière, s'était mise en bataille sur le bord pour en défendre les approches. Le jeune Roi , qui voulait avoir l'honneur de cette journée, rallie promptement ses soldats et va donner au milieu de ces escadrons. Comme ils étaient frais et que ses gens n'eu pouvaient presque plus, quelque effort qu'il pét faire, il fut repoussé en désordre. 11 fallut qu'il s'arrêtât quelque temps et qu'il attendît le second corps de bataille. Ce fut alors que l'empereur Conrad fil une action qui, téméraire assurément et peu régulière, le dut consoler de toute la mauvaise fortune qu'il avait eue en cette seconde Croisade. Car, ayant demandé pourquoi les corps qui marchaient devant le sien s'arrêtaient si long-temps , comme il apprit que c'était à cause que l'avant-garde était aux mains avec les ennemis, il se laissa tellement emporter à l'ardeur de combattre que, courant à toute bride, suivi de tous ses Allemands, il s'alla mêler, le sabre à la main, parmi les Turcs , qui plièrent à une charge si peu attendue. On dit même qu'il fit un coup tout semblable à celui de Godefroid de Bouillon, et qu'il acheva ainsi la victoire <jue ce premier choc avait ébauchée. Un géant turc, armé d!une cuirasse, l'ayant attaqué, il lui déDigitized by Google

329 DE LA DEUXIÈME CROISADE, chargea de toute sa force un si grand coup à l'endroit où l'épaule gauche se joint au col, que le sabre ayant traversé la poitrine et étant sorti par le côté droit, cette partie du corps tomba par terre avec la tôle , et laissa l'autre à gauche, qui faisait une épouvantable ligure. Ce coup effraya tellement les Turcs, déjà ébranlés, qu'ils prirent la fuite, laissant la campagne et les rives du fleuve aux chrétiens. Les habitants de Damas, connaissant bien qu'ils seraient emportés au premier assaut, ne songèrent plus qu'à se retirer. Damas en effet allait tomber sous la puissance des chrétiens, si l'avarice, la haine et l'envie ne les eussent tout à coup, par une infâme trahison, précipités d'une espérance si certaine dans un abîme de confusion, d'où ils ne purent jamais se relever. Depuis que les chrétiens avaient conquis la TerreSainte, plusieurs de l'un et de l'autre sexe, non-seulement du peuple, mais aussi de la noblesse, s'étaient mariés dans la Palestine et dans la Syrie. Les grands seigneurs qui étaient dans l'armée du roi Baudouin étaient nés de ces mariages, conséquemment Syriens de naissance et d'origine, du côté de leur père ou de leur mère. Or plusieurs de ces demi-Français demiSyriens tenaient des défauts du pays, et singulièrement de la convoitise et de l'avarice, qui est encore aujourd'hui la passion dominante des Orientaux. Les premiers de la ville*, qui connaissaient ce faible, envoyèrent secrètement d'entre eux les plus adroits vers ceux de ces princes et de ces barons métis, qu'ils savaient les plus âpres et les plus capables d'une traDigitized by Google

 hison ; ils leur donnèrent toutes les assurances qu'ils purent souhaiter de leur faire toucher des sommes considérables , pourvu qu'ils fissent en sorte qu'on changeât l'attaque et que l'on transportât le siège de l'autre côté de la ville. Le prince Raymond , qui haïssait mortellement Louis VII, depuis l'affaire d'Antioche, avait déjà corrompu quelques-uns de ces gens-là. Les autres ne pouvaient souffrir que le vaillant comte de Flandre , comme on l'assurait, eût déjà obtenu de l'Empereur et des deux Rois la principauté de Damas; ils aimaient mieux qu elle demeurât aux Turcs que de la voir entre les mains d'un homme qu'ils regardaient comme étranger, parce qu'il n'était pas né comme eux en Syrie. Contrefaisant les zélés pour le bien public, les traîtres remontrèrent au conseil, « que l'on avait pris de fausses mesures; que les jardins empêchaient qu'on pût disposer les machines ; qu'ainsi le siège tirant en longueur, il y avait danger que les soldats s'en dégoûtassent ou que les chaleurs de l'été, qui commençaient à devenir insupportables, ne le fissent lever; qu'ils étaient donc d'avis qu'on allât camper de l'autre côté de la ville, entre l'orient et le midi ; qu'il n'y avait là ni jardins, ni rivière, ni fossés qui empêchassent qu'on allât jusqu'au pied des murailles, qui étaient basses, faibles et sans terrasses; que les assiégés, qui ne s'attendaient pas à cette attaque, n'avaient fait nul retranchement en cet endroit ; qu'on emporterait ainsi la ville au premier assaut, sans même qu'il fût nécessaire d'employer les machines. . . » Il y a lieu de s'étonner ici de la conduite de trois

Digitized by Google

DE LA DEUXIÈME CROISADE. 331 grands princes qui ne manquaient ni d'esprit, ni de jugement, ni d'expérience. Mais, soit que le grand désir qu'ils avaient de prendre au plus tôt la ville les aveuglât, soit qu'ils crussent qu'on ne pouvait agir plus sûrement, ils donnèrent dans le piège qu'on leur tendait. Sans examiner les suites que pouvait avoir une résolution si précipitée , sans même envoyer quelqu'un de leurs gens reconnaître la nature du terrain, ils ordonnèrent sur-le-champ qu'on allât camper de l'autre côté de la ville, au lieu où ces traîtres avaient résolu de mener l'armée , afin de l'y faire périr de faim, pour peu qu'elle s'y arrêtât. En effet, on s'aperçut bientôt que l'on avait été trompé; que les murailles étaient fortes, flanquées de bonnes tours; que l'armée, qui n'avait de provisions que pour peu de jours, ne pouvait subsister là ; que les vivres ne lui sauraient venir des environs, qui fiaient au pouvoir des ennemis ; qu'on ne pouvait retourner dans le premier camp, où les ennemis s'étaient jetés , et si bien fortifiés qu'il eût été plus difficile de s'en rendre maître que de forcer la ville. Les Français et leh Allemands, se voyant trahis, levèrent le siège et s'en retournèrent à Jérusalem, en reprochant publiquement aux Syriens leur perfidie. Après cela, comme les esprits étaient aigris, il n'y eut pas moyen de faire conclure le siège d'Ascalou, qu'on proposa dans une assemblée générale. La plupart des seigneurs français et allemands s'y opposèrent. L'empereur Conrad, ayant pris congé du roi de France et du jeune roi Baudouin, se rembarqua et retourna en Allemagne , -où il mourut trois ans après , Digitized by Google

grands princes qui ne manquaient ni d'esprit, ni de jugement, ni d'expérience. Mais, soit que le grand désir qu'ils avaient de prendre au plus tôt la ville les aveuglât, soit qu'ils crussent qu'on ne pouvait agir plus sûrement, ils donnèrent dans le piége qu'on leur tendait. Sans examiner les suites que pouvait avoir une résolution si précipitée, sans même envoyer quelqu'un de leurs gens reconnaître la nature du terrain, ils ordonnèrent sur-le-champ qu'on allât camper de l'autre côté de la ville, au lieu où ces traîtres avaient résolu de mener l'armée, afin de l'y faire périr de faim, pour peu qu'elle s'y arrêtât.

En effet, on s'aperçut bientôt que l'on avait été trompé; que les murailles étaient fortes, flanquées de bonnes tours; que l'armée, qui n'avait de provisions que pour peu de jours, ne pouvait subsister là; que les vivres ne lui sauraient venir des environs, qui étaient au pouvoir des ennemis; qu'on ne pouvait retourner dans le premier camp, où les ennemis s'étaient jetés, et si bien fortifiés qu'il eût été plus difficile de s'en rendre maître que de forcer la ville. Les Français et les Allemands, se voyant trahis, levèrent le siége et s'en retournèrent à Jérusalem, en reprochant publiquement aux Syriens leur perfidie.

Après cela, comme les esprits étaient aigris, il n'y eut pas moyen de faire conclure le siége d'Ascalon, qu'on proposa dans une assemblée générale. La plupart des seigneurs français et allemands s'y opposèrent. L'empereur Conrad, ayant pris congé du roi de France et du jeune roi Baudouin, se rembarqua et retourna en Allemagne, où il mourut trois ans après,

332 DÉTAILS HISTORIQUES, laissant l'empire à Frédéric de Souabe , son neveu , qui avait partagé avec lui les travaux de cette seconde Croisade. Quant au roi de France , après avoir encore demeuré jusqu'après Pâques à Jérusalem , comme il vit qu'un plus long séjour y serait inutile en l'état où il se trouvait, parce (pie le comte de Dreux, son frère, et la plupart des princes et grands seigneurs s'en étaient déjà retournés, il résolut aussi de se rendre incessamment en son royaume, où le rappelaient les pressantes sollicitations de Suger. S'étant donc embarqué au port de Ptolémaïs, il aborda enfin le 29 juillet en Calabre , où il fut magnifiquement reçu par les officiers que Roger, roi de Sicile, lui avait envoyés. Car je ne crois pas qu'on doive ajouter foi à ce que dit le continuateur de Sigebert, que le Roi fut pris sur mer par les gens de Manuel qui assiégeait Corfou , et qu'il fut délivré par le général de la flotte du roi de Sicile. Comment cela pourrait-il être , puisque le Roi , qui écrivit exactement à l'abbé Suger les moindres particularités de son retour, ne dit rien de cet accident? Il attendit trois semaines en Calabre l'arrivée de la Reine et de plusieurs seigneurs, qui n'eurent pas une si heureuse navigation que lui. Après avoir conféré avec le roi Roger, il prit son chemin par Rome, où il traita pareillement avec le pape Eugène. I)e là il revint enfin dans son royaume, n'ayant rapporté d'un si long voyage, pour ce qui regarde la vie présente, que le regret d'y avoir perdu sans fruit une des plus belles armées qu'on ait jamais levées eu France. Digitized by Google

laissant l'empire à Frédéric de Souabe, son neveu, qui avait partagé avec lui les travaux de cette seconde Croisade.

Quant au roi de France, après avoir encore demeuré jusqu'après Pâques à Jérusalem, comme il vit qu'un plus long séjour y serait inutile en l'état où il se trouvait, parce que le comte de Dreux, son frère, et la plupart des princes et grands seigneurs s'en étaient déjà retournés, il résolut aussi de se rendre incessamment en son royaume, où le rappelaient les pressantes sollicitations de Suger. S'étant donc embarqué au port de Ptolémaïs, il aborda enfin le 29 juillet en Calabre, où il fut magnifiquement reçu par les officiers que Roger, roi de Sicile, lui avait envoyés. Car je ne crois pas qu'on doive ajouter foi à ce que dit le continuateur de Sigebert, que le Roi fut pris sur mer par les gens de Manuel qui assiégeait Corfou, et qu'il fut délivré par le général de la flotte du roi de Sicile. Comment cela pourrait-il être, puisque le Roi, qui écrivit exactement à l'abbé Suger les moindres particularités de son retour, ne dit rien de cet accident? Il attendit trois semaines en Calabre l'arrivée de la Reine et de plusieurs seigneurs, qui n'eurent pas une si heureuse navigation que lui.

Après avoir conféré avec le roi Roger, il prit son chemin par Rome, où il traita pareillement avec le pape Eugène. De là il revint enfin dans son royaume, n'ayant rapporté d'un si long voyage, pour ce qui regarde la vie présente, que le regret d'y avoir perdu sans fruit une des plus belles armées qu'on ait jamais levées en France.

JUSTIFICATION DE SAINT BERNARD. 333 JUSTIFICATION DF. SAINT BERNARD. Mais, après les revers qu'on venait d'éprouver, on n'entendait plus que la plainte et le blâme. On s'en prenait particulièrement à saint Bernard, contre lequel on s'emportait, en le traitant de faux prophète qui avait trompé tant de princes et tant de peuples. Comme ce grand saint, qui ne fut pas l'auteur, mais seulement le prédicateur de la Croisade , avait promis en effet qu'elle aurait un heureux succès, ce fut pour lui un sujet de mortification d'autant plus sensible, qu'il semblait que ces plaintes eussent quelque fondement. Mais, s'il fut pénétré d'une douleur qu'il ne put pas entièrement dissimuler, il se justifia pourtant dans son apologie, qu'il adressa au pape Eugène. C'est là que, toujours détaché de lui-même et uniquement attaché à Dieu, il dit : « Que, s'il faut que les hommes, » qui jugent ordinairement des choses par les événe» ments, murmurent en celte rencontre, il aime bien » mieux que ce soit contre lui que contre Dieu. Qu'il » se tient heureux de ce que Dieu daigne se servir de » lui comme d'un bouclier, en l'exposant à la fureur » des langues médisantes et aux dards empoisonnés » des malédictions, qu'il reçoit volontiers afin qu'ils » n'arrivent pas jusqu'à Dieu. Qu'il ne refuse pas » d'être déshonoré par ceux qui le déchirent, pourvu » que par son propre déshonneur la gloire de Dieu » demeure à couvert. Qu'il souhaite de se pouvoir » glorifier avec David, en disant comme lui : C'est » pour l'amour de vous , mon Dieu , qu'on m'a chargé Digitized by Google

JUSTIFICATION DE SAINT BERNARD.

Mais, après les revers qu'on venait d'éprouver, on n'entendait plus que la plainte et le blâme. On s'en prenait particulièrement à saint Bernard, contre lequel on s'emportait, en le traitant de faux prophète qui avait trompé tant de princes et tant de peuples. Comme ce grand saint, qui ne fut pas l'auteur, mais seulement le prédicateur de la Croisade, avait promis en effet qu'elle aurait un heureux succès, ce fut pour lui un sujet de mortification d'autant plus sensible, qu'il semblait que ces plaintes eussent quelque fondement. Mais, s'il fut pénétré d'une douleur qu'il ne put pas entièrement dissimuler, il se justifia pourtant dans son apologie, qu'il adressa au pape Eugène. C'est là que, toujours détaché de lui-même et uniquement attaché à Dieu, il dit : « Que, s'il faut que les hommes, » qui jugent ordinairement des choses par les événe- » ments, murmurent en cette rencontre, il aime bien » mieux que ce soit contre lui que contre Dieu. Qu'il » se tient heureux de ce que Dieu daigne se servir de » lui comme d'un bouclier, en l'exposant à la fureur » des langues médisantes et aux dards empoisonnés » des malédictions, qu'il reçoit volontiers afin qu'ils » n'arrivent pas jusqu'à Dieu. Qu'il ne refuse pas » d'être déshonoré par ceux qui le déchirent, pourvu » que par son propre déshonneur la gloire de Dieu » demeure à couvert. Qu'il souhaite de se pouvoir » glorifier avec David, en disant comme lui : C'est » pour l'amour de vous, mon Dieu, qu'on m'a chargé

 » d’opprobres , et que mon visage est couvert de » honte et de confusion (psaume G8). Qu’il lui est » enfin Irès-glorieux d’être en cela semblable au fils » de Dieu, qui dit à son père , par la voix, du même » prophète : Les injures et les opprobres que vous » font ceux qui vous insultent par cet emportement » sont retombés sur moi. » Moïse, ajoute-t-il, pour persuader au peuple d’Is» rael de sortir de l’Égypte, lui promit solennellement » que Dieu le conduirait lui-même dans un pays très» abondant où il serait heureux. Et cependant ces » gens-là périrent dans les déserts et ne virent point » cette heureuse terre qui ne fut que pour leurs en» fants. Un événement si contraire à une si belle pro» messe ne se peut pas attribuer à la témérité ou à la » malice de celui qui la fit, puisqu’il n’agit et ne dit » rien que par les ordres de Dieu même , qui voulut » confirmer par des miracles ce que Moïse disait au » peuple de sa part. D’où vient donc que le succès de » ce voyage fut si malheureux pour ceux qu’il avait » tirés de l’Égypte? C’est, comme tout le monde en » convient , que ce peuple , durant ce voyage , fit » mille choses contre Dieu ; et l’on ne peut pas dire » que la punition qu’il exerça fût contre ses promesses, » parce que ses promesses, qui viennent uniquement » de sa bonté, ne peuvent jamais préjudicier aux y> droits de sa justice. » 11 n’y eut plus qu’à faire l’application de cet exemple à saint Bernard. Il prêcha la Croisade par l’ordre de Dieu, puisque ce fut par l’ordre exprès du SaintSiège. Il promit qu’elle serait heureuse, et il le proDigitized by Google

» d'opprobres, et que mon visage est couvert de » honte et de confusion (psaume 68). Qu'il lui est » enfin très-glorieux d'être en cela semblable au fils » de Dieu, qui dit à son père, par la voix du même » prophète : Les injures et les opprobres que vous » font ceux qui vous insultent par cet emportement » sont retombés sur moi.

» Moïse, ajoute-t-il, pour persuader au peuple d'Is- » raël de sortir de l'Égypte, lui promit solennellement » que Dieu le conduirait lui-même dans un pays très- » abondant où il serait heureux. Et cependant ces » gens-là périrent dans les déserts et ne virent point » cette heureuse terre qui ne fut que pour leurs en- » fants. Un événement si contraire à une si belle pro- » messe ne se peut pas attribuer à la témérité ou à la » malice de celui qui la fit, puisqu'il n'agit et ne dit » rien que par les ordres de Dieu même, qui voulut » confirmer par des miracles ce que Moïse disait au » peuple de sa part. D'où vient donc que le succès de » ce voyage fut si malheureux pour ceux qu'il avait » tirés de l'Égypte? C'est, comme tout le monde en » convient, que ce peuple, durant ce voyage, fit » mille choses contre Dieu; et l'on ne peut pas dire » que la punition qu'il exerça fût contre ses promesses, » parce que ses promesses, qui viennent uniquement » de sa bonté, ne peuvent jamais préjudicier aux » droits de sa justice. »

Il n'y eut plus qu'à faire l'application de cet exemple à saint Bernard. Il prêcha la Croisade par l'ordre de Dieu, puisque ce fut par l'ordre exprès du Saint-Siége. Il promit qu'elle serait heureuse, et il le pro-

DH SAINT BERNARD. 33S mit de la part de Dieu. « Si vous me demandez , » dit-il encore , quels miracles j'ai faits pour le prou» ver; c'est à quoi je ne dois pas répondre; c'est à » vous , Saint-Père , de le faire , selon les choses que » vous avez vues et selon celles que vous avez » ouïes. » T,a conclusion naturelle qu'il tire de ce discours, c'est que le revers se doit attribuer aux crimes des Croisés, et qu'il n'est nullement contre les promesses de Dieu, qui sont conditionnelles, et qui ne peuvent priver sa justice du droit qu'elle a de les punir; non plus que la promesse que le Roi fait à un de ses sujets, de lui donner un office de la couronne, n'empêche pas que, s'il le trahit avant ce temps-là , on ne puisse justement le faire passer par la rigueur des lois. Otton de Frising, qui était de ce voyage avec l'Empereur son frère, avoue qu'il y avait parmi les Croisés de très-grands désordres, qui méritaient celte punition. Les autres ajoutent que l'armée chrétienne était souillée de tant de vices, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils attirèrent la colère de Dieu. Que sera-ce donc si l'on considère que les désordres des chrétiens de l'Orient étaient encore plus grands que ceux de cette armée? Certainement on sera contraint d'avouer que, comme la vengeance que Dieu voulut tirer de tous ces crimes fut très-juste, ce ne put être aussi qu'avec une extrême injustice que le monde s'en prît à saint Bernard, qui n'avait fait, en prêchant la Croisade, que ce qu'on devait attendre de lui. N Digitized by Google

mit de la part de Dieu. « Si vous me demandez, » dit-il encore, quels miracles j'ai faits pour le prou- » ver; c'est à quoi je ne dois pas répondre; c'est à » vous, Saint-Père, de le faire, selon les choses que » vous avez vues et selon celles que vous avez » ouïes. »

La conclusion naturelle qu'il tire de ce discours, c'est que le revers se doit attribuer aux crimes des Croisés, et qu'il n'est nullement contre les promesses de Dieu, qui sont conditionnelles, et qui ne peuvent priver sa justice du droit qu'elle a de les punir; non plus que la promesse que le Roi fait à un de ses sujets, de lui donner un office de la couronne, n'empêche pas que, s'il le trahit avant ce temps-là, on ne puisse justement le faire passer par la rigueur des lois.

Otton de Frising, qui était de ce voyage avec l'Empereur son frère, avoue qu'il y avait parmi les Croisés de très-grands désordres, qui méritaient cette punition. Les autres ajoutent que l'armée chrétienne était souillée de tant de vices, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils attirèrent la colère de Dieu. Que sera-ce donc si l'on considère que les désordres des chrétiens de l'Orient étaient encore plus grands que ceux de cette armée? Certainement on sera contraint d'avouer que, comme la vengeance que Dieu voulut tirer de tous ces crimes fut très-juste, ce ne put être aussi qu'avec une extrême injustice que le monde s'en prit à saint Bernard, qui n'avait fait, en prêchant la Croisade, que ce qu'on devait attendre de lui.

336 PRISE PltlSE DE JÉRUSALEM. Cependant les affaires des chrétiens en Orient, après le départ des Français et des Allemands, furent bientôt réduites en un état très-pitoyable. Noureddin, étant entré avec une puissante armée dans la principauté d'Antioche, y défit et tua le prince Raymond en bataille (année 1150); se rendit maître de la forteresse d llarenc et ensuite de la plupart des places ; prit dans une embuscade Josselin, comte d'Edesse, qu'il fit mourir dans les fers à Alep (1152); s'empara de tout le comté, en ayant chassé par force les Grecs, auxquels le roi Baudouin et la comtesse l'avaient résigné pour le défendre; puis il conquit la ville et l'état de Damas, tandis que le roi Baudouin, avec toutes les forces du royaume, assiégeait Ascalon', qu'il contraignit enfin de se rendre , après sept mois de siège (1 1 5i). Ce jeune et vaillant Roi s'opposa toujours courageusement aux progrès de Noureddin , et il le vainquit même plus d'une fois avec gloire ; mais enfin la bonne fortune du prince turc l'emporta sur tous les efforts que l'on fit pour arrêter le cours de ses conquêtes. 11 les poussa encore plus avant par la prise de Panéade, après la mort de Baudouin, qui mourut empoisonné par son médecin , en la trente-deuxième année de son âge et la vingt et unième de son règne (1 103). Comme il élait mort sans enfants, son frère Amaury lui succéda; jeune prince de vingt-sept ans, qui, avec Digitized by Google

PRISE DE JÉRUSALEM.

Cependant les affaires des chrétiens en Orient, après le départ des Français et des Allemands, furent bientôt réduites en un état très-pitoyable. Noureddin, étant entré avec une puissante armée dans la principauté d'Antioche, y défit et tua le prince Raymond en bataille (année 1150); se rendit maître de la forteresse d'Harenc et ensuite de la plupart des places; prit dans une embuscade Josselin, comte d'Edesse, qu'il fit mourir dans les fers à Alep (1152); s'empara de tout le comté, en ayant chassé par force les Grecs, auxquels le roi Baudouin et la comtesse l'avaient résigné pour le défendre; puis il conquit la ville et l'état de Damas, tandis que le roi Baudouin, avec toutes les forces du royaume, assiégeait Ascalon, qu'il contraignit enfin de se rendre, après sept mois de siége (1154). Ce jeune et vaillant Roi s'opposa toujours courageusement aux progrès de Noureddin, et il le vainquit même plus d'une fois avec gloire; mais enfin la bonne fortune du prince turc l'emporta sur tous les efforts que l'on fit pour arrêter le cours de ses conquêtes. Il les poussa encore plus avant par la prise de Panéade, après la mort de Baudouin, qui mourut empoisonné par son médecin, en la trente-deuxième année de son âge et la vingt et unième de son règne (1163).

Comme il était mort sans enfants, son frère Amaury lui succéda; jeune prince de vingt-sept ans, qui, avec

DE JÉRUSALEM. 337 plusieurs bonnes qualités, avait aussi de grands défauts, surtout l'avarice. Celte passion lui fit entreprendre dans l'Égypte une guerre, heureuse en ses commencements , mais à la fin la cause de la perte de Jérusalem. L'Égypte alors était sous la domination des Sarasins de la secte d'Ali , dont le souverain monarque, menant une vie molle dans son palais du Caire, laissait l'administration à celui qui commandait sous son autorité, et qu'on appelait le Soudan d'Égypte : c'était Sanar. Ayant été dépossédé par Dorgan son rival, il alla implorer le secours de Noureddin, le plus puissant de tous les Turcs. Dorgan, de son côté, eut recours au jeune roi de Jérusalem. Celui-ci, ébloui de l'apparence d'un tribut qu'on lui promet, descend en Égypte avec toutes ses troupes, mais trop tard pour Dorgan, qui, tué par un traître, laissait sa place à Sanar, son rival. Il eût pu obtenir quelque chose de ce dernier; son avarice le perdit. Aveuglé par l'ardente passion de posséder les trésors de l'Egypte, après avoir traité pour ce dessein avec l'empereur Manuel, dont il épousa la nièce, Amaury rompit, contre la foi donnée, la paix qu'il venait de faire avec le Soudan, prit de force Pelusium, qui fut mis au pillage, et s'alla présenter avec son armée victorieuse devant le Caire , qu'il eût pris aussi, dans l'étonnementoù il avait jeté les Egyptiens, si le même amour de l'or , qui lui avait fait entreprendre cette injuste guerre , ne lui en eût fait perdre tout le fruit. Craignant, s'il prenait la ville, que l'armée seule n'en profitât, comme elle avait fait à Pelusium, il aima mieux traiter avec le Soudan; celui-ci , qui connaisîî Digitized by Google

 sait la lâche passion de ce prince, l'amusa si longtemps, sous prétexte de lui amasser deux millions d'or, que l'armée de Noureddin, qu'il attendait, eut le temps d'arriver à son secours. Amaury alla au-devant de cette armée pour la combattre. Mais il trouva que le capitaine, plus fin que lui, avait passé par un autre chemin pour se joindre aux Égyptiens. Et comme il n'avait pas de quoi répondre à deux si puissants ennemis, il fut contraint de s'en retourner sans argent, avec la honte et le regret d'avoir perdu ses peines, son honneur et le tribut que les Égyptiens lui payaient (H 68). Sanar , assassiné peu après , laissa pour successeur son neveu Saladin, qui, dans la force de l'âge, avec l' expérience de la guerre, possédait toutes les qualités qui vont faire de lui le plus grand et le plus glorieux conquérant de son siècle. Mais, comme l'ambition, principalement dans les Infidèles, ne trouve point de crimes qui l'arrêtent, ce prince, ne pouvant soufiTrir une ombre de souveraineté au-dessus de lui , massacra le Calife et sa race , sous prétexte que ce calife avait eu dessein de le prévenir. Ensuite il fit de son trésor des largesses à ses soldats, qui le chérissaient et s'exposaient à tout pour lui ; s'étant ainsi établi seul monarque dans l'Égypte , qu'il ne regardait que comme le commencement de sa grandeur , il commença à prendre des mesures pour la conquête de tout l'Orient. Les chrétiens se virent donc enfermés entre deux ennemis redoutables : Noureddin du côté de l'orient, du septentrion et de l'occident, et Saladin du côté du midi. Ils envoyèrent Frédéric, archevêque de Tyr, imDigitized by Google

sait la lâche passion de ce prince, l'amusa si long-temps, sous prétexte de lui amasser deux millions d'or, que l'armée de Noureddin, qu'il attendait, eut le temps d'arriver à son secours. Amaury alla au-devant de cette armée pour la combattre. Mais il trouva que le capitaine, plus fin que lui, avait passé par un autre chemin pour se joindre aux Égyptiens. Et comme il n'avait pas de quoi répondre à deux si puissants ennemis, il fut contraint de s'en retourner sans argent, avec la honte et le regret d'avoir perdu ses peines, son honneur et le tribut que les Égyptiens lui payaient (1168).

Sanar, assassiné peu après, laissa pour successeur son neveu Saladin, qui, dans la force de l'âge, avec l'expérience de la guerre, possédait toutes les qualités qui vont faire de lui le plus grand et le plus glorieux conquérant de son siècle. Mais, comme l'ambition, principalement dans les Infidèles, ne trouve point de crimes qui l'arrêtent, ce prince, ne pouvant souffrir une ombre de souveraineté au-dessus de lui, massacra le Calife et sa race, sous prétexte que ce calife avait eu dessein de le prévenir. Ensuite il fit de son trésor des largesses à ses soldats, qui le chérissaient et s'exposaient à tout pour lui; s'étant ainsi établi seul monarque dans l'Égypte, qu'il ne regardait que comme le commencement de sa grandeur, il commença à prendre des mesures pour la conquête de tout l'Orient.

Les chrétiens se virent donc enfermés entre deux ennemis redoutables : Noureddin du côté de l'orient, du septentrion et de l'occident, et Saladin du côté du midi. Ils envoyèrent Frédéric, archevêque de Tyr, im-

 plorer le secours des princes de l’Occident ; et l’on résolut d’attaquer Saladin par terre et par mer , avant qu’il fût bien établi dans sa nouvelle domination. Mais rien de tout cela ne réussit. Amaury, soutenu d’une flotte de l’Empereur grec, ayant mis le siège trop tard devant Damiette, sur la seconde embouchure du Nil, vis-à-vis de Pelusium , fut contraint par les pluies et la famine de le lever (1 169). L’armée navale périt par le feu 'et par le naufrage. L’archevêque Frédéric, après avoir inutilement travaillé deux ans en Occident pour en obtenir des secours , ne put rapporter de son ambassade que des promesses sans effet. Cependant Saladin , étant entré dans la Palestine avec une armée de quarante mille chevaux , y prit Gaza , qui en était la clef du côté de l'Égypte et de la mer (1 170). Quelque temps après, il se jeta dans le pays qui est au delà du Jourdain : il y fit un horrible ravage. L’armée de Noureddin en faisait autant vers Antioche et dans la Phœnicie, renversant les tours et ruinant les murailles de la plupart des villes, comme pour en faciliter la prise à Saladin, qui était le fléau de Dieu et P Attila de ce temps-là, destiné à punir les crimes des chrétiens de la Syrie et de la Palestine. Le roi de Jérusalem, qui s’opposait aux efforts de tant d’ennemis, mourut en la trente-huitième année de son Age , lorsqu’il pouvait profiter de la mort de Noureddin, qu’une maladie avait emporté un peu auparavant . Cet événement fit naître dans le royaume de Jérusalem des troubles domestiques qui furent la dernière cause de sa ruine (1173)'. 11 laissait pour successeur son fils unique , Bau22. Digitized by Google

plorer le secours des princes de l'Occident ; et l'on résolut d'attaquer Saladin par terre et par mer, avant qu'il fût bien établi dans sa nouvelle domination. Mais rien de tout cela ne réussit. Amaury, soutenu d'une flotte de l'Empereur grec, ayant mis le siége trop tard devant Damiette, sur la seconde embouchure du Nil, vis-à-vis de Pelusium, fut contraint par les pluies et la famine de le lever (1169). L'armée navale périt par le feu et par le naufrage. L'archevêque Frédéric, après avoir inutilement travaillé deux ans en Occident pour en obtenir des secours, ne put rapporter de son ambassade que des promesses sans effet.

Cependant Saladin, étant entré dans la Palestine avec une armée de quarante mille chevaux, y prit Gaza, qui en était la clef du côté de l'Égypte et de la mer (1170). Quelque temps après, il se jeta dans le pays qui est au delà du Jourdain : il y fit un horrible ravage. L'armée de Noureddin en faisait autant vers Antioche et dans la Phœnicie, renversant les tours et ruinant les murailles de la plupart des villes, comme pour en faciliter la prise à Saladin, qui était le fléau de Dieu et l'Attila de ce temps-là, destiné à punir les crimes des chrétiens de la Syrie et de la Palestine. Le roi de Jérusalem, qui s'opposait aux efforts de tant d'ennemis, mourut en la trente-huitième année de son âge, lorsqu'il pouvait profiter de la mort de Noureddin, qu'une maladie avait emporté un peu auparavant. Cet événement fit naître dans le royaume de Jérusalem des troubles domestiques qui furent la dernière cause de sa ruine (1173).

Il laissait pour successeur son fils unique, Bau-

PRISE 3S0 douia IV, qui , outre la faiblesse de son âge de treize ans, était atteint d'trne fâcheuse maladie, la lèpre. Raymond, comte de Tripoli, son plus proche parent, eut la régence durant son bas âge. Saladin, profitant d' une si belle occasion, s'empara de Damas. Il prit ensuite la plupart des places de la Syrie, dont il dépouilla le jeune Prince, fils de Noureddin, après avoir défait son oncle , le Soudan de Ninive , qui était venu à son secours. Il traita môme avec le comte de Jripoli, qui s'obligea de ne.pas secourir ses ennemis dans cette guerre, pourvu qu'il lui rendît ses otages, que l'on gardait dans le château d'Ëmesse. Le Prince infidèle, à la faveur de ce traité, conquit tous les États de Noureddin, au deçà de l'Euphrate et au delà de ce fleuve. Le roi Baudouin IV, étant devenu majeur, fit ce qu'il put dans les intervalles que lui donnait sa maladie pour s'opposer aux progrès de Saladin; il eut même quelquefois de grands avantages sur lui. Mais son mal, qui croissait tous les jours, l'ayant obligé de choisir quelqu'un qui gouvernât sous son autorité , il fit un choix qui mit la division dans tout son royaume et qui acheva de tout perdre. Un souverain malade est pour l'ordinaire soupçonneux; Baudouin eut peur que le jeune Bohémond, prince d'Antioche, et le comte Raymond de Tripoli n'entreprissent de le déposséder. Il donna Sibylle sa sœur, veuve de Guillaume LongueÉpée, marquis de Montferrat , en mariage à Guy de Lusignan, jeune seigneur français, troisième fils de IIugues-le-Brun , comte de la Marche et seigneur de Lusignan, qui avait fait le vojage d'outre-mer avec le roi Louis-le-Jeune. Ensuite, l'ayant créé comte de Digitized by Google

douin IV, qui, outre la faiblesse de son âge de treize ans, était atteint d'une fâcheuse maladie, la lèpre. Raymond, comte de Tripoli, son plus proche parent, eut la régence durant son bas âge. Saladin, profitant d'une si belle occasion, s'empara de Damas. Il prit ensuite la plupart des places de la Syrie, dont il dépouilla le jeune Prince, fils de Noureddin, après avoir défait son oncle, le soudan de Ninive, qui était venu à son secours. Il traita même avec le comte de Tripoli, qui s'obligea de ne pas secourir ses ennemis dans cette guerre, pourvu qu'il lui rendît ses otages, que l'on gardait dans le château d'Émesse. Le Prince infidèle, à la faveur de ce traité, conquit tous les États de Noureddin, au deçà de l'Euphrate et au delà de ce fleuve.

Le roi Baudouin IV, étant devenu majeur, fit ce qu'il put dans les intervalles que lui donnait sa maladie pour s'opposer aux progrès de Saladin; il eut même quelquefois de grands avantages sur lui. Mais son mal, qui croissait tous les jours, l'ayant obligé de choisir quelqu'un qui gouvernât sous son autorité, il fit un choix qui mit la division dans tout son royaume et qui acheva de tout perdre. Un souverain malade est pour l'ordinaire soupçonneux; Baudouin eut peur que le jeune Bohémond, prince d'Antioche, et le comte Raymond de Tripoli n'entreprissent de le déposséder. Il donna Sibylle sa sœur, veuve de Guillaume Longue-Épée, marquis de Montferrat, en mariage à Guy de Lusignan, jeune seigneur français, troisième fils de Hugues-le-Brun, comte de la Marche et seigneur de Lusignan, qui avait fait le voyage d'outre-mer avec le roi Louis-le-Jeune. Ensuite, l'ayant créé comte de

nrc JÉRUSALEM. 341 Jaffa et d’ Ascalon, il le déclara gou\ crneur du royaume, au mécontentement de la plupart des grands , qui s’estimaient plus dignes que lui de cet honneur (1 1 80). Il s’en repentit bientôt, ayant reconnu par expérience que Lusignan avait peu de capacité et môme peu de cœur; il l’avait fait paraître dans une occasion où il pouvait défaire les ennemis s'il eût osé combattre (1182). C’est pourquoi, passant d’une extrémité à l’autre, Baudouin lui ôta le pouvoir qu’il lui avait donné, fit couronner le petit Baudouin V, son neveu, enfant de cinq ans , que la comtesse Sibylle sa sœur avait eu du marquis de Montferrat, son premier mari, et laissa la conduite du royaume au comte de Tripoli , (ju’il avait peu auparavant disgracié, et qui était l’ennemi déclaré du comte Guy. Ce dernier en fut tellement irrité, qu’il prit les armes pour s’en venger. Mais enfin , les choses s’étant adoucies par la prudence de Guillaume, archevêque de Tyr et grand-chancelier du royaume , on résolut d’envoyer au plus tôt une ambassade en Occident pour demander un prompt secours contre Saladin. On choisit pour cette mission le patriarche de Jérusalem Héraclius et les deux grands-maîtres du Temple et de l’Hôpital , alors les deux hommes les plus consi-, dérables de la Terre-Sainte. Ils arrivèrent au port de Bl indes ; mais leur négociation ne fut pas aussi heureuse que leur voyage. Les intérêts des princes en ce temps-là ne leur permettaient pas de s’engager dans une aussi grande entreprise que celle de conduire une armée de Croisés dans la Palestine , comme le prétendaient ces ambassadeurs. Guillaume, roi de Sicile, faiDigitized by Google

Jaffa et d'Ascalon, il le déclara gouverneur du royaume, au mécontentement de la plupart des grands, qui s'estimaient plus dignes que lui de cet honneur (1180).

Il s'en repentit bientôt, ayant reconnu par expérience que Lusignan avait peu de capacité et même peu de cœur; il l'avait fait paraître dans une occasion où il pouvait défaire les ennemis s'il eût osé combattre (1182). C'est pourquoi, passant d'une extrémité à l'autre, Baudouin lui ôta le pouvoir qu'il lui avait donné, fit couronner le petit Baudouin V, son neveu, enfant de cinq ans, que la comtesse Sibylle sa sœur avait eu du marquis de Montferrat, son premier mari, et laissa la conduite du royaume au comte de Tripoli, qu'il avait peu auparavant disgracié, et qui était l'ennemi déclaré du comte Guy. Ce dernier en fut tellement irrité, qu'il prit les armes pour s'en venger. Mais enfin, les choses s'étant adoucies par la prudence de Guillaume, archevêque de Tyr et grand-chancelier du royaume, on résolut d'envoyer au plus tôt une ambassade en Occident pour demander un prompt secours contre Saladin.

On choisit pour cette mission le patriarche de Jérusalem Héraclius et les deux grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital, alors les deux hommes les plus considérables de la Terre-Sainte. Ils arrivèrent au port de Brindes; mais leur négociation ne fut pas aussi heureuse que leur voyage. Les intérêts des princes en ce temps-là ne leur permettaient pas de s'engager dans une aussi grande entreprise que celle de conduire une armée de Croisés dans la Palestine, comme le prétendaient ces ambassadeurs. Guillaume, roi de Sicile, fai-

342 PK1SE sait la guerre à Andronic , afin de venger le massacre que ce tyran avait fait des Latins à Constantinople pour usurper l'empire. L'Empereur, qui voulait rétablir son autorité , que la guerre qu'il avait faite au Saint-Siège durant le schisme avait fort affaiblie , ne fit aussi que donner de belles paroles. En France, ils présentèrent au roi Philippe:Auguste les clefs de la sainte Sité, de la tour de David et du Saint-Sépulcre , avec la bannière royale, pour se mettre sous sa protection et pour l'obliger à secourir, comme son propre royaume, celui de la Terre-Sainte. L'assemblée générale des prélats et des grands du royaume, qui fut convoquée à Paris pour délibérer sur cette affaire, n'ayant pas trouvé que le Roi, qui n'avait que dix-huit ans et point encore d'enfants, dût entreprendre ce voyage, Philippe promit aux ambassadeurs qu' il ferait exhorter ses peuples dans tout son royaume à s'enrôler pour cette guerre, et qu'il fournirait libéralement de son épargne ce qui serait nécessaire à ceux qui prendraient les armes pour une si sainte et si juste cause. Les ambassadeurs allèrent trouver le roi d'Angleterre. C'était Henri II, fils de Geoffroy d'Anjou , qui avait épousé Mathilde , fille de Henri I" ; de sorte que ce roi Henri II était petit-fils et de Henri I" et de Fouques d'Anjou (père d'Amaury, roi de Jérusalem) ; il était cousin germain de Baudouin IV : ce, qui sans doute l'obligeait plus particulièrement que les autres princes à défendre un royaume qui lui pouvait un jour appartenir. De plus, on savait que, pour expier le crime qu'il avait commis en donnant lieu aux assassins de saint Thomas de Cantorbery de le massacrer, il avait Digitized by Google

sait la guerre à Andronic, afin de venger le massacre que ce tyran avait fait des Latins à Constantinople pour usurper l'empire. L'Empereur, qui voulait rétablir son autorité, que la guerre qu'il avait faite au Saint-Siége durant le schisme avait fort affaiblie, ne fit aussi que donner de belles paroles. En France, ils présentèrent au roi Philippe-Auguste les clefs de la sainte Cité, de la tour de David et du Saint-Sépulcre, avec la bannière royale, pour se mettre sous sa protection et pour l'obliger à secourir, comme son propre royaume, celui de la Terre-Sainte. L'assemblée générale des prélats et des grands du royaume, qui fut convoquée à Paris pour délibérer sur cette affaire, n'ayant pas trouvé que le Roi, qui n'avait que dix-huit ans et point encore d'enfants, dût entreprendre ce voyage, Philippe promit aux ambassadeurs qu'il ferait exhorter ses peuples dans tout son royaume à s'enrôler pour cette guerre, et qu'il fournirait libéralement de son épargne ce qui serait nécessaire à ceux qui prendraient les armes pour une si sainte et si juste cause.

Les ambassadeurs allèrent trouver le roi d'Angleterre. C'était Henri II, fils de Geoffroy d'Anjou, qui avait épousé Mathilde, fille de Henri I^er^; de sorte que ce roi Henri II était petit-fils et de Henri I^er^ et de Fouques d'Anjou (père d'Amaury, roi de Jérusalem); il était cousin germain de Baudouin IV : ce qui sans doute l'obligeait plus particulièrement que les autres princes à défendre un royaume qui lui pouvait un jour appartenir. De plus, on savait que, pour expier le crime qu'il avait commis en donnant lieu aux assassins de saint Thomas de Cantorbery de le massacrer, il avait

 accepté du Pape, comme pénitence, l’obligation de mener lui -même dans trois ans un secours considérable à la Terre-Sainte. Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis ce terme échu , sans qu il se fût mis encore en état d’accomplir sa promesse. Tout cela faisait croire au patriarche que sa négociation serait heureuse, et que le Roi irait en personne dans la Palestine, ou du moins y enverrait l’un de ses trois fils. Henri , qui savait bien qu’on ne ferait point ce que les ambassadeurs prétendaient, alla toutefois au-devant d’eux jusqu’à Rheding, Il écouta avec grands témoignages de bonté le discours que le patriarche Héraclius lui fit sur le pitoyable état où se trouvaient réduites les affaires de la chrétienté d'Orient, qui lui tendait les bras. Il mena les ambassadeurs à Londres pour y attendre une réponse, qu’il promit de leur faire, après avoir pris l'avis des prélats et des seigneurs de son Parlement, qu’il assemblerait le premier dimanche de carême. 11 le fit, et consulta l'illustre conseil sur la question de savoir si , dans l étal présent de ses affaires, il était obligé d’accomplir cette partie de la pénitence à laquelle il s’était solennellement obligé. Pour montrer qu’il procédait nettement et de bonne foi , Henri II voulut que le patriarche et le grand-maître des Hospitaliers assistassent à cette délibération, avec pleine liberté d’y proposer tout ce qu’ils jugeraient convenable ; il conjura tous les assistants de lui dire fidèlement et sans complaisance ce qu’ils croyaient le plus expédient pour le salut de son âme, protestant qu’il était résolu d’exécuter ce qui serait déterminé à la pluralité des voix par l’assemblée. Digitized by Google

accepté du Pape, comme pénitence, l'obligation de mener lui-même dans trois ans un secours considérable à la Terre-Sainte. Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis ce terme échu, sans qu'il se fût mis encore en état d'accomplir sa promesse. Tout cela faisait croire au patriarche que sa négociation serait heureuse, et que le Roi irait en personne dans la Palestine, ou du moins y enverrait l'un de ses trois fils.

Henri, qui savait bien qu'on ne ferait point ce que les ambassadeurs prétendaient, alla toutefois au-devant d'eux jusqu'à Rheding. Il écouta avec grands témoignages de bonté le discours que le patriarche Héraclius lui fit sur le pitoyable état où se trouvaient réduites les affaires de la chrétienté d'Orient, qui lui tendait les bras. Il mena les ambassadeurs à Londres pour y attendre une réponse, qu'il promit de leur faire, après avoir pris l'avis des prélats et des seigneurs de son Parlement, qu'il assemblerait le premier dimanche de carême. Il le fit, et consulta l'illustre conseil sur la question de savoir si, dans l'état présent de ses affaires, il était obligé d'accomplir cette partie de la pénitence à laquelle il s'était solennellement obligé. Pour montrer qu'il procédait nettement et de bonne foi, Henri II voulut que le patriarche et le grand-maître des Hospitaliers assistassent à cette délibération, avec pleine liberté d'y proposer tout ce qu'ils jugeraient convenable ; il conjura tous les assistants de lui dire fidèlement et sans complaisance ce qu'ils croyaient le plus expédient pour le salut de son âme, protestant qu'il était résolu d'exécuter ce qui serait déterminé à la pluralité des voix par l'assemblée.

314 PKI SK L’opinion la plus sévère était assurément que le Roi gardât sa parole, qu’il accomplit sa pénitence et qu’il allât au secours de la Terre- Sainte. Le patriarche ne manquait pas de raisons très-plausibles pour l’appuyer. Néanmoins le Parlement conclut, d’un commun consentement , pour l’opinion la plus douce, et soutint que le Roi n’était point obligé présentement de faire le voyage de la Palestine; que, pour ce qui regardait un de ses fils, qu'on demandait à son défaut, l’assemblée ne pouvait rien déterminer sur cela, puisqu’ils étaient absents, et que la résolution qu’ils devaient prendre dépendait absolument d’eux. Le patriarche Héraclius, qui était violent, fut tellement irrité de ces décisions, qu’il traita fort mal le Roi. Ce prince, pour adoucir les ambassadeurs, leur remontra en particulier que ce qui avait obligé l’assemblée à parler comme elle l’avait fait, c’était la crainte qu’on avait que les Français, avec lesquels on n’avait jamais une longue paix, ne tirassent avantage de son absence, et que ses propres enfants, dont il n’était nullement assuré, ne troublassent son royaume. Il ajouta qu’il leur offrait de bon cœur cinquante mille marcs d argent pour cette guerre, et qu’il s’obligeait d’entretenir tous ses sujets qui y voudraient aller. Cela était avantageux; mais le patriarche, rejetant ses offres, lui répondit brusquement, « Qu’ils n’avaient pas affaire de son argent, mais de lui-même; qu’ils avaient de l’or et de l’argent; qu’ils n’étaient venus de si loin que pour chercher un homme. Au reste, ajouta-t-il, vous avez régnéjusqu’à présent; mais sachez (pie Pieu, dont vous abandonnez la cause, vous abandonnera aussi. Digitized by Google

L'opinion la plus sévère était assurément que le Roi gardât sa parole, qu'il accomplît sa pénitence et qu'il allât au secours de la Terre-Sainte. Le patriarche ne manquait pas de raisons très-plausibles pour l'appuyer. Néanmoins le Parlement conclut, d'un commun consentement, pour l'opinion la plus douce, et soutint que le Roi n'était point obligé présentement de faire le voyage de la Palestine; que, pour ce qui regardait un de ses fils, qu'on demandait à son défaut, l'assemblée ne pouvait rien déterminer sur cela, puisqu'ils étaient absents, et que la résolution qu'ils devaient prendre dépendait absolument d'eux.

Le patriarche Héraclius, qui était violent, fut tellement irrité de ces décisions, qu'il traita fort mal le Roi. Ce prince, pour adoucir les ambassadeurs, leur remontra en particulier que ce qui avait obligé l'assemblée à parler comme elle l'avait fait, c'était la crainte qu'on avait que les Français, avec lesquels on n'avait jamais une longue paix, ne tirassent avantage de son absence, et que ses propres enfants, dont il n'était nullement assuré, ne troublassent son royaume. Il ajouta qu'il leur offrait de bon cœur cinquante mille marcs d'argent pour cette guerre, et qu'il s'obligeait d'entretenir tous ses sujets qui y voudraient aller. Cela était avantageux; mais le patriarche, rejetant ses offres, lui répondit brusquement, « Qu'ils n'avaient pas affaire de son argent, mais de lui-même; qu'ils avaient de l'or et de l'argent; qu'ils n'étaient venus de si loin que pour chercher un homme. Au reste, ajouta-t-il, vous avez régné jusqu'à présent; mais sachez que Dieu, dont vous abandonnez la cause, vous abandonnera aussi.

DE JÉRUSALEM. .iCi Pour en être persuadé, vous n’avez qu’à comparer les biens qu’il vous a faits avec les crimes dont vous l’avez payé. » Le Roi, que l’âge, l’expérience et les suites de la mort de saint Thomas avaient rendu plus modéré, fit un effort sur soi-même ; et quoique le patriarche lui eût dit des choses fâcheuses, il ne laissa pas néanmoins, quand la mauvaise humeur.du prélat fut passée, de le traiter avec civilité; il le conduisit dans son vaisseau jusqu’à Rouen, d’où, après y avoir célébré la fête de Pâques, il le mena sur la frontière, afin qu’il y fût témoin de la conférence qu’il y eut durant trois jours avec le roi Philippe, au sujet de la Guerre Sainte. Les deux Rois demeurèrent fermes dans leur résolution : ils répétèrent tous deux que leurs affaires ne leur permettaient pas de s'éloigner de leurs États, mais qu’ils étaient prêts à donner un grand secours d’ hommes et d’argent, avec lequel on pourrait se défendre de Saladin. Héraclius , qui s’était fait fort dans la Palestine d’y amener ou le roi d’Angleterre ou quelqu’un des trois princes ses enfants, s’en retourna sans avoir obtenu ce qu’il prétendait, et même sans le secours qu’on lui offrait et que son dépit lui fit maladroitement mépriser, au grand préjudice des affaires de son maître. Toutefois, les archevêques de Cantorbéry et de Rouen et la plupart des évêques et des seigneurs d’Angleterre, de Normandie, de Guyenne et des autres provinces que l’Anglais possédait en France, prirent la Croix, aussi bien que les gens de guerre que PhilippeAuguste avait levés pour les envoyer au secours de la Terre-Sainte (1185). Ce commencement de Croisade Digitized by Google

Pour en être persuadé, vous n'avez qu'à comparer les biens qu'il vous a faits avec les crimes dont vous l'avez payé. »

Le Roi, que l'âge, l'expérience et les suites de la mort de saint Thomas avaient rendu plus modéré, fit un effort sur soi-même ; et quoique le patriarche lui eût dit des choses fâcheuses, il ne laissa pas néanmoins, quand la mauvaise humeur du prélat fut passée, de le traiter avec civilité ; il le conduisit dans son vaisseau jusqu'à Rouen, d'où, après y avoir célébré la fête de Pâques, il le mena sur la frontière, afin qu'il y fût témoin de la conférence qu'il y eut durant trois jours avec le roi Philippe, au sujet de la Guerre Sainte. Les deux Rois demeurèrent fermes dans leur résolution : ils répétèrent tous deux que leurs affaires ne leur permettaient pas de s'éloigner de leurs États, mais qu'ils étaient prêts à donner un grand secours d'hommes et d'argent, avec lequel on pourrait se défendre de Saladin. Héraclius, qui s'était fait fort dans la Palestine d'y amener ou le roi d'Angleterre ou quelqu'un des trois princes ses enfants, s'en retourna sans avoir obtenu ce qu'il prétendait, et même sans le secours qu'on lui offrait et que son dépit lui fit maladroitement mépriser, au grand préjudice des affaires de son maître. Toutefois, les archevêques de Cantorbéry et de Rouen et la plupart des évêques et des seigneurs d'Angleterre, de Normandie, de Guyenne et des autres provinces que l'Anglais possédait en France, prirent la Croix, aussi bien que les gens de guerre que Philippe-Auguste avait levés pour les envoyer au secours de la Terre-Sainte (1185). Ce commencement de Croisade

346 PIUSE n’eut pas pourtant grand effet, non-seulement parce que les deux Rois n’en furent pas, mais aussi principalement à cause que la paix qu’ils avaient faite fut bientôt rompue. Ainsi la Terre-Sainte, attaquée par un ennemi aussi redoutable que Saladin, demeura sans secours. Et ce qu’il y eut de plus déplorable fut que celte triste nouvelle, rapportée dans la Palestine par le patriarche, mit tout le monde dans la consternation et qu’elle produisit ensuite de funestes elfets. Un Anglais, chevalier du Temple, nommé Robert de Saint-Alban, méchant homme, sans religion, sans conscience et sans honneur, croyant que tout était perdu pour les chrétiens et qu’il n’y avait plus de fortune à faire parmi des gens ruinés, songea à se créer parmi les Sarasins un établissement considérable, qu’il voulut mériter de Saladin par le plus horrible de tous les crimes. Il s’alla rendre à ce prince et lui offrit ses services contre les chrétiens , lui promettant de les détruire en peu de temps et même d’emporter Jérusalem. Pour lui donner assurance de la foi qu’il lui promettait, il ajouta qu’il était prêt à se faire mahométan. Saladin , qui le connaissait de réputation pour l’un des plus vaillants de son ordre, accepte ses offres, lui donne sa nièce en mariage et le met à la tète d’nne armée, avec laquelle f apostat fit d’horribles désordres dans la Palestine. Mais, comme il s’approchait de Jérusalem , qu’il croyait surprendre avec uae partie de ses troupes, tandis que les autres désolaient la campagne depuis Samarie jusqu’à Jéricho, le peu de gens.de guerre qu’il y avait dans la ville, étant sortis par les

Digitized by Google

n'eut pas pourtant grand effet, non-seulement parce que les deux Rois n'en furent pas, mais aussi principalement à cause que la paix qu'ils avaient faite fut bientôt rompue.

Ainsi la Terre-Sainte, attaquée par un ennemi aussi redoutable que Saladin, demeura sans secours. Et ce qu'il y eut de plus déplorable fut que cette triste nouvelle, rapportée dans la Palestine par le patriarche, mit tout le monde dans la consternation et qu'elle produisit ensuite de funestes effets. Un Anglais, chevalier du Temple, nommé Robert de Saint-Alban, méchant homme, sans religion, sans conscience et sans honneur, croyant que tout était perdu pour les chrétiens et qu'il n'y avait plus de fortune à faire parmi des gens ruinés, songea à se créer parmi les Sarasins un établissement considérable, qu'il voulut mériter de Saladin par le plus horrible de tous les crimes. Il s'alla rendre à ce prince et lui offrit ses services contre les chrétiens, lui promettant de les détruire en peu de temps et même d'emporter Jérusalem. Pour lui donner assurance de la foi qu'il lui promettait, il ajouta qu'il était prêt à se faire mahométan.

Saladin, qui le connaissait de réputation pour l'un des plus vaillants de son ordre, accepte ses offres, lui donne sa nièce en mariage et le met à la tête d'une armée, avec laquelle l'apostat fit d'horribles désordres dans la Palestine. Mais, comme il s'approchait de Jérusalem, qu'il croyait surprendre avec une partie de ses troupes, tandis que les autres désolaient la campagne depuis Samarie jusqu'à Jéricho, le peu de gens de guerre qu'il y avait dans la ville, étant sortis par les

 poternes, lorsque le traître ne pensait à rien moins, le surprirent, taillèrent en pièces la plupart de ses gens et le contraignirent de prendre la fuite. Ce fut là du moins une légère consolation que le roi Baudouin put goûter à la mort, qui l'emporta peu de jours après, en la vingt-cinquième année de son âge et la douzième de son règne, moins peut-être par la violence de son mal, que par la douleur qu'il eut de voir abandonné son pauvre royaume, qu'il laissait entre les mains d'un enfant de huit à neuf ans. Aussitôt après la mort de ce prince , on vit renaître les contestations qui avaient existé entre le comte de Tripoli et Guy de Lusignan pour la régence. Elles s'allumèrent bien davantage par le décès du petit Roi, qui, sept mois après la mort de son oncle, mourut à son tour d'un poison lent. Cette mort fut le coup fatal porté au royaume de Jérusalem. Le roi Baudouin IV avait deux sœurs: Sibylle, mère du petit roi Baudouin V, et Isabeau, seconde femme d' Amaury, mariée à Aufrov de Tlioron. Raymond, qui était le plus proche parent des rois défunts , prétendait qu'en l'état où étaient les affaires , il devait succéder à l'exclusion des femmes; il avait pour lui la milice , le peuple et le jugement du roi Baudouin IV, qui lui avait confié la tutèle du petit Roi son neveu. D'autre part, les grands du royaume, qui voulaient conserver la succession aux sœurs du roi Baudouin, étaient résolus de reconnaître Sibylle pour leur reine, mais à condition qu'on trouvât moyen de rompre son mariage avec le comte Guy de Lusignan, dont ils ne voulaient -point, parce qu'il n'était estimé ni brave ni habile.
Digitized by Google

poternes, lorsque le traître ne pensait à rien moins, le surprirent, taillèrent en pièces la plupart de ses gens et le contraignirent de prendre la fuite. Ce fut là du moins une légère consolation que le roi Baudouin put goûter à la mort, qui l'emporta peu de jours après, en la vingt-cinquième année de son âge et la douzième de son règne, moins peut-être par la violence de son mal, que par la douleur qu'il eut de voir abandonné son pauvre royaume, qu'il laissait entre les mains d'un enfant de huit à neuf ans.

Aussitôt après la mort de ce prince, on vit renaître les contestations qui avaient existé entre le comte de Tripoli et Guy de Lusignan pour la régence. Elles s'allumèrent bien davantage par le décès du petit Roi, qui, sept mois après la mort de son oncle, mourut à son tour d'un poison lent. Cette mort fut le coup fatal porté au royaume de Jérusalem.

Le roi Baudouin IV avait deux sœurs: Sibylle, mère du petit roi Baudouin V, et Isabeau, seconde femme d'Amaury, mariée à Aufroy de Thoron. Raymond, qui était le plus proche parent des rois défunts, prétendait qu'en l'état où étaient les affaires, il devait succéder à l'exclusion des femmes; il avait pour lui la milice, le peuple et le jugement du roi Baudouin IV, qui lui avait confié la tutèle du petit Roi son neveu. D'autre part, les grands du royaume, qui voulaient conserver la succession aux sœurs du roi Baudouin, étaient résolus de reconnaître Sibylle pour leur reine, mais à condition qu'on trouvât moyen de rompre son mariage avec le comte Guy de Lusignan, dont ils ne voulaient point, parce qu'il n'était estimé ni brave ni habile.

348 PRISE Sibylle néanmoins, adroite et ambitieuse, sut si bien gagner le patriarche et les grands-maîtres du Temple et des Hospitaliers, qui faisaient le plus puissant parti, qu'elle se fit couronner avec son mari , presque en même temps que l'on apprit la mort du petit Roi. Ses ennemis, dans le dépit qu'ils eurent de cette surprise, offrirent à Aufroy de Tlioron de le déclarer roi : mais soit qu'il eût peu d'ambition ou peu de cœur , il rejeta cette offre et s'en alla sur-le-champ reconnaître Guy de Lusignan et lui faire hommage : ce que les autres firent après lui , détestant dans leur cœur sa lûcheté, comme ils l'appelaient , et se réservant dans un autre temps de renverser du trône celui auquel ils se soumettaient alors par nécessité. Il n'en fut pas ainsi du comte de Tripoli, qui, ne pouvant ni souffrir, ni dissimuler son injure, se retira dans ses états, et fitpours'en venger l'action la plus noire et la plus détestable dont l'histoire ait jamais parlé. Ce comte était Raymond III , descendu en droite ligue de ce fameux Raymond, comte de Toulouse, son trisaïeul, qui , après avoir fait tant de belles choses à la première Croisade , mourut en l'année 1105. Étant d'un sang si illustre , il avait encore des qualités qui répondaient à la grandeur de sa naissance : il était sage et judicieux dans les conseils, prudent, modéré, grave, sérieux, sobre, parlant peu et fort retenu, quoiqu'il eût l'esprit vif et pénétrant ; au reste très-adroit, civil, populaire, complaisant, mais par artifice, fier et peu affable dans son domestique , où il agissait sans contrainte, selon son tempérament atrabilaire, qui se faisait connaître par toute l'habitude de son corps, qu'il Digitized by Google

Sibylle néanmoins, adroite et ambitieuse, sut si bien gagner le patriarche et les grands-maîtres du Temple et des Hospitaliers, qui faisaient le plus puissant parti, qu'elle se fit couronner avec son mari, presque en même temps que l'on apprit la mort du petit Roi. Ses ennemis, dans le dépit qu'ils eurent de cette surprise, offrirent à Aufroy de Thoron de le déclarer roi : mais soit qu'il eût peu d'ambition ou peu de cœur, il rejeta cette offre et s'en alla sur-le-champ reconnaître Guy de Lusignan et lui faire hommage : ce que les autres firent après lui, détestant dans leur cœur sa lâcheté, comme ils l'appelaient, et se réservant dans un autre temps de renverser du trône celui auquel ils se soumettaient alors par nécessité. Il n'en fut pas ainsi du comte de Tripoli, qui, ne pouvant ni souffrir, ni dissimuler son injure, se retira dans ses états, et fit pour s'en venger l'action la plus noire et la plus détestable dont l'histoire ait jamais parlé.

Ce comte était Raymond III, descendu en droite ligne de ce fameux Raymond, comte de Toulouse, son trisaïeul, qui, après avoir fait tant de belles choses à la première Croisade, mourut en l'année 1105. Étant d'un sang si illustre, il avait encore des qualités qui répondaient à la grandeur de sa naissance : il était sage et judicieux dans les conseils, prudent, modéré, grave, sérieux, sobre, parlant peu et fort retenu, quoiqu'il eût l'esprit vif et pénétrant; au reste très-adroit, civil, populaire, complaisant, mais par artifice, fier et peu affable dans son domestique, où il agissait sans contrainte, selon son tempérament atrabilaire, qui se faisait connaître par toute l'habitude de son corps, qu'il

 avait grêle, grand, décharné, avec un visage mélancolique, le teint basané, les cheveux noirs et plats, le nez aquilin, les yeux ardents. Joignez à cela une certaine physionomie sombre et féroce. Saladin , qui ne cherchait que les moyens de profiter de la division des princes chrétiens , ayant su le bruit que faisait cette rupture, envoya secrètement vers le comte Raymond, pour le solliciter de joindre ses armes aux siennes contre Guy de Lusignan, lui promettant de le mettre à sa place sur le trône de Jérusalem, si, pour gage assuré de sa fidélité , il voulait embrasser sa loi. Raymond , résolu à perdre son rival, accepta ce parti et promit tout à Saladin, pourvu qu'il entrât avec une puissante armée dans le royaume, quand il en serait temps et par l'endroit qu'on lui dirait. Dès lors il lit semblant d'être revenu de son emportement et de s'en repentir. 11 agit ensuite avec tant d'adresse et de dissimulation, qu'il fit sa paix avec le Roi. Raymond avait épousé Eschine , princesse de Galilée, fille de Hugues de Saint-Omer, à qui le roi Baudouin avait donné cette principauté : il y était donc maître. N'y ayant mis exprès qu'une faible garnison, aussitôt après son traité secret avec Saladin, il l'avait averti d'entrer par là dans le royaume. Le conquérant n'y manqua pas ; et d'abord, ayant défait le 1 " mai les Templiers et les Hospitaliers, dans un combat où le maître de l'Hospital et soixante de ses plus braves chevaliers demeurèrent sur la place , il s'empara de la plupart des places, qui étaient sans défense. Puis, suivant l'avis qu'il reçut du comte Raymond, il alla Digitized by Google

avait grêle, grand, décharné, avec un visage mélancolique, le teint basané, les cheveux noirs et plats, le nez aquilin, les yeux ardents. Joignez à cela une certaine physionomie sombre et féroce.

Saladin, qui ne cherchait que les moyens de profiter de la division des princes chrétiens, ayant su le bruit que faisait cette rupture, envoya secrètement vers le comte Raymond, pour le solliciter de joindre ses armes aux siennes contre Guy de Lusignan, lui promettant de le mettre à sa place sur le trône de Jérusalem, si, pour gage assuré de sa fidélité, il voulait embrasser sa loi. Raymond, résolu à perdre son rival, accepta ce parti et promit tout à Saladin, pourvu qu'il entrât avec une puissante armée dans le royaume, quand il en serait temps et par l'endroit qu'on lui dirait. Dès lors il fit semblant d'être revenu de son emportement et de s'en repentir. Il agit ensuite avec tant d'adresse et de dissimulation, qu'il fit sa paix avec le Roi.

Raymond avait épousé Eschine, princesse de Galilée, fille de Hugues de Saint-Omer, à qui le roi Baudouin avait donné cette principauté : il y était donc maître. N'y ayant mis exprès qu'une faible garnison, aussitôt après son traité secret avec Saladin, il l'avait averti d'entrer par là dans le royaume. Le conquérant n'y manqua pas; et d'abord, ayant défait le 1^er^ mai les Templiers et les Hospitaliers, dans un combat où le maître de l'Hospital et soixante de ses plus braves chevaliers demeurèrent sur la place, il s'empara de la plupart des places, qui étaient sans défense. Puis, suivant l'avis qu'il reçut du comte Raymond, il alla

350 PRISE mettre le siège, avec une armée de quatre-vingt mille chevaux et d'un plus grand nombre de fantassins, devant Tibériade, que l'on appelait alors Tabarie, capitale de la province (1 KS7). C'était une grande ville, sur la partie occidentale du lac de Génésareth ou mer de Galilée. Hérode le Tétrarque, après l'avoir magnifiquement rebâtie et entourée de bonnes murailles , l'avait appelée Tibériade, du nom de l'empereur Tibère. Comme le Comte n'y avait laissé que peu de gens de guerre , Saladin l'insulta sans peine. Tout ce que put foire la princesse Eschine, qui ne savait rien de la trahison de son mari , fut de se sauver dans la forteresse avec le peu qu'elle avait de soldats pour la défendre, en attendant le secours qu'elle envoya promptement demander au Roi. Il y eut sur cela deux avis différents dans le conseil de guerre. Les plus sages ne voulaient pas qu'on entreprît de secourir la place de vive force, parce qu'on ne le pouvait faire qu'en tirant les garnisons des autres villes; c'était exposer tout le royaume à une ruine inévitable, au cas qu'on perdît la bataille. Le comte de Tripoli , qui craignait de perdre une si belle occasion, soutint fortement au contraire qu'il fallait secourir la forteresse de Tibériade; que c'était tout perdre que d'y laisser périr la princesse sa femme, qui la défendait; que toutes les villes, désespérant de pouvoir jamais être secourues après un tel exemple, se rendraient désormais ; qu'en prenant ce que l'on avait de gens de guerre dans les villes, on ferait une si bonne armée, qu'il n'y aurait pas lieu de craindre un ennemi que l'on avait battu plus d'une fois avec de Digitized by Google

 moindres forces. La reine Sibylle et la plupart des seigneurs ayant appuyé cet avis, on résolut qu'on irait droit aux ennemis, avec tout ce que l'on avait pu tirer des villes , oh l'on ne laissa que les personnes incapables de servir. Avec ces troupes, où il y avait beaucoup d'hommes et peu de soldats, l'armée, qui était de douze mille chevaux et de vingt mille fantassins, sans compter les bourgeois des villes qu'on avait emmenés par force, s'avança vers Tibériade. Comme le comte Raymond^ étant, par la princesse sa femme, prince de Galilée, savait mieux le pays que tous les autres, qu'il était grand homme de guerre, et qu'il semblait avoir le plus vif intérêt dans la victoire , on lui confia la conduite de cette armée. Le perfide, qui donnait secrètement avis de tout aux ennemis, l'alla engager dans un pays rùde et stérile, dans des détroits de rochets où il n'y avait ni eau ni fourrage. Les Sarasins n'attendaient que ce moment; ils arrivèrent avec leurs troupes, beaucoup plus nombreuses. On était au plus fort de l'été, au commencement du mois de juillet , où les chaleurs deviennent insupportables dans un climat si chaud. Les hommes et les chevaux, mourant de soif, n'en pouvaient plus. La nécessité fit résoudre sur-le-champ le combat, quoiqo'avec un extrême désavantage, parce qu'il était impossible de ranger l'armée en bataille et qu'on ne pouvait aller à l'ennemi que par des défilés. L'armée fut divisée en plusieurs corps, qui devaient se suivre les uns les autres. Les ennemis les attendaient en bon ordre , pour les tailler en pièces au sortir Digitized by Google

moindres forces. La reine Sibylle et la plupart des seigneurs ayant appuyé cet avis, on résolut qu'on irait droit aux ennemis, avec tout ce que l'on avait pu tirer des villes, où l'on ne laissa que les personnes incapables de servir.

Avec ces troupes, où il y avait beaucoup d'hommes et peu de soldats, l'armée, qui était de douze mille chevaux et de vingt mille fantassins, sans compter les bourgeois des villes qu'on avait emmenés par force, s'avança vers Tibériade.

Comme le comte Raymond, étant, par la princesse sa femme, prince de Galilée, savait mieux le pays que tous les autres, qu'il était grand homme de guerre, et qu'il semblait avoir le plus vif intérêt dans la victoire, on lui confia la conduite de cette armée. Le perfide, qui donnait secrètement avis de tout aux ennemis, l'alla engager dans un pays rude et stérile, dans des détroits de rochers où il n'y avait ni eau ni fourrage. Les Sarasins n'attendaient que ce moment; ils arrivèrent avec leurs troupes, beaucoup plus nombreuses. On était au plus fort de l'été, au commencement du mois de juillet, où les chaleurs deviennent insupportables dans un climat si chaud. Les hommes et les chevaux, mourant de soif, n'en pouvaient plus. La nécessité fit résoudre sur-le-champ le combat, quoiqu'avec un extrême désavantage, parce qu'il était impossible de ranger l'armée en bataille et qu'on ne pouvait aller à l'ennemi que par des défilés. L'armée fut divisée en plusieurs corps, qui devaient se suivre les uns les autres. Les ennemis les attendaient en bon ordre, pour les tailler en pièces au sortir

353 PRISÉ de ces défilés, avant qu'ils eussent le loisir de former dans la plaine ni leurs escadrons ni leurs bataillons. Le grand-maître du Temple, avec ses vaillants chevaliers , sortit le premier, et donna d'abord si furieusement sur les ennemis qu'il-eut en tête , qu'il les renversa sur ceux qui suivaient , et les mit en désordre : de sorte que, si ces braves eussent été soutenus des autres corps, on eût pu du moins se tirer d'un poste si désavantageux et combattre en rase campagne avec espérance de vaincre. Mais le comte de Tripoli commandait le corps qui devait suivre les Templiers, et il avait disposé les troupes en sorte que tous les seigneurs qui étaient de son intelligence venaient après lui ; ces traîtres ne voulurent pas avancer, sous prétexte que c'était mener leurs gens à la boucherie. De sorte que les chevaliers du Temple, abandonnés et investis de tous côtés , furent tous tués sur la place ou faits prisonniers, sans qu'il en échappât un seul. Après cette défaite , Saladin , voyant que personne n'osait plus sortir pour combattre, s'approcha du camp des chrétiens; et, n'osant encore attaquer, il fit mettre le feu dans les bois qui environnaient ces rochers , et garda toutes les issues, pour combattre avec plus d'avantage tous ceux qui se résoudraient à sortir. Mais six transfuges, qui passèrent dans son armée et qui lui offrirent de se faire Sarasins , l'assurèrent que tous les soldats chrétiens étaient à demi morts de soif, et si accablés de lassitude et de désespoir, qu'ils ne pouvaient presque se remuer. Cet avis le fit résoudre à les attaquer sur-le-champ; il le fit avec tant de succès , que ce ne fut pas un combat , mais un horrible Digitized by Google

de ces défilés, avant qu'ils eussent le loisir de former dans la plaine ni leurs escadrons ni leurs bataillons. Le grand-maître du Temple, avec ses vaillants chevaliers, sortit le premier, et donna d'abord si furieusement sur les ennemis qu'il eut en tête, qu'il les renversa sur ceux qui suivaient, et les mit en désordre: de sorte que, si ces braves eussent été soutenus des autres corps, on eût pu du moins se tirer d'un poste si désavantageux et combattre en rase campagne avec espérance de vaincre. Mais le comte de Tripoli commandait le corps qui devait suivre les Templiers, et il avait disposé les troupes en sorte que tous les seigneurs qui étaient de son intelligence venaient après lui; ces traîtres ne voulurent pas avancer, sous prétexte que c'était mener leurs gens à la boucherie. De sorte que les chevaliers du Temple, abandonnés et investis de tous côtés, furent tous tués sur la place ou faits prisonniers, sans qu'il en échappât un seul.

Après cette défaite, Saladin, voyant que personne n'osait plus sortir pour combattre, s'approcha du camp des chrétiens; et, n'osant encore attaquer, il fit mettre le feu dans les bois qui environnaient ces rochers, et garda toutes les issues, pour combattre avec plus d'avantage tous ceux qui se résoudraient à sortir. Mais six transfuges, qui passèrent dans son armée et qui lui offrirent de se faire Sarasins, l'assurèrent que tous les soldats chretiens étaient à demi morts de soif et si accablés de lassitude et de désespoir, qu'ils ne pouvaient presque se remuer. Cet avis le fit résoudre à les attaquer sur-le-champ; il le fit avec tant de succès, que ce ne fut pas un combat, mais un horrible

DK JÉRUSALEM. 353 massacie. Presque lous les chefs et les soldats chréliens périrent en cetle fatale journée , ou demeurèrent prisonniers. Peu se sauvèrent par la fuite , excepté Raymond et les complices de sa trahison , que les Turcs laissèrent évader. Le Roi, voyant que tout était perdu , voulut aussi prendre la fuite ; mais Tokedin , neveu de Saladin , le poursuivit si vivement qu'il le fit prisonnier; il prit aussi la vraie Croix, que Rufin , évêque de Ptolémaïs , portait ce jour là , selon la coutume, dans la bataille. Cet évêque s'étant armé d'une cuirasse, contre la coutume de tous les autres prélats qui avaient porté avant lui ce bois sacré sans que pas un d'eux eût été blessé, reçut au travers du corps un grand coup de flèche qui lui fit perdre la vie et la Croix. Tokedin la prit donc; et, en amenant le Roi prisonnier à son oncle, il la lui présenta comme le plus glorieux trophée de sa victoire. 11 n'y en eut jamais ni de plus funeste pour les vaincus, ni de plus avantageuse pour le vainqueur, qui se rendit maître de lous les riches équipages de tant de princes et de grands seigneurs tués ou pris à la bataille. Comme il portait une haine mortelle aux chevaliers des deux ordres du Temple et de l'Hôpital de Jérusalem, il fit trancher la tête en sa présence à tous ceux qu'on put trouver parmi les prisonniers , excepté au grand-maître. Il tua même de sa propre main le brave Renaud de Châtillon , qui , après avoir gouverné long-temps la principauté d'Antioche, dont il avait épousé la princesse Constance, était alors gouverneur des pays qui sont au delà du Jourdain, et avait souvent 23 Digitized by Google

massacre. Presque tous les chefs et les soldats chrétiens périrent en cette fatale journée, ou demeurèrent prisonniers. Peu se sauvèrent par la fuite, excepté Raymond et les complices de sa trahison, que les Turcs laissèrent évader. Le Roi, voyant que tout était perdu, voulut aussi prendre la fuite; mais Tokedin, neveu de Saladin, le poursuivit si vivement qu'il le fit prisonnier; il prit aussi la vraie Croix, que Rufin, évêque de Ptolémaïs, portait ce jour-là, selon la coutume, dans la bataille.

Cet évêque s'étant armé d'une cuirasse, contre la coutume de tous les autres prélats qui avaient porté avant lui ce bois sacré sans que pas un d'eux eût été blessé, reçut au travers du corps un grand coup de flèche qui lui fit perdre la vie et la Croix. Tokedin la prit donc; et, en amenant le Roi prisonnier à son oncle, il la lui présenta comme le plus glorieux trophée de sa victoire.

Il n'y en eut jamais ni de plus funeste pour les vaincus, ni de plus avantageuse pour le vainqueur, qui se rendit maître de tous les riches équipages de tant de princes et de grands seigneurs tués ou pris à la bataille. Comme il portait une haine mortelle aux chevaliers des deux ordres du Temple et de l'Hôpital de Jérusalem, il fit trancher la tête en sa présence à tous ceux qu'on put trouver parmi les prisonniers, excepté au grand-maître. Il tua même de sa propre main le brave Renaud de Châtillon, qui, après avoir gouverné long-temps la principauté d'Antioche, dont il avait épousé la princesse Constance, était alors gouverneur des pays qui sont au delà du Jourdain, et avait souvent

354 PRISE arrêté le cours des victoires deSaladin. Ce Prince \iolent ne put souffrir que ce vaillant homme, qu'il avait brusquement interrogé avec quelque sorte d'insulte , lui répondît d'un air aussi fier et aussi hautain qu'il lui avait parlé. Cette liberté, qu'il devait admirer, l'irrita tellement et le fit si fort s'oublier lui-même, qu'il lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. En déshonorant sa victoire par une action si brutale et si indigne, il fit bien voir par cette lâcheté qu'il est plus difficile de se vaincre soi-même que de vaincre ses ennemis. Pour les autres prisonniers, soit qu'il se repentît d'un si honteux emportement, ou que son avarice s'opposât à sa cruauté , afin de ne pas perdre de grandes rançons qu'il en pourrait tirer, il les traita civilement, et principalement le Roi, le grand-maître du Temple, le vieux marquis de Montferrat, beau-père de la reine Sibylle, qui, étant venu peu auparavant visiter les saints lieux, s'était voulu trouver à la bataille. Mais ce ne fut là que le moindre fruit que Saladin tira d'une si mémorable journée. Il était grand capitaine, aussi habile, adroit et diligent pour profiter d'une victoire que vaillant et heureux pour la gagner; il savait que la plupart des villes , n'ayant plus de garnisons, étaient sans défense; il s'alla présenter devant Ptolémaïs, belle et florissante ville, dont le port lui était nécessaire pour recevoir sa flotte, qui devait venir de l'Égypte. If n'y avait plus de géns de guerre dans la ville; tous les soldats qu'elle avait fournis à l'armée avaient péri dans la bataille , et elle ne pouvait espérer aucun secours. Elle lui fut rendue en deux jours , sur l'assurance qu'il donna aux habitants naturels du pays Digitized by Google

arrêté le cours des victoires de Saladin. Ce Prince violent ne put souffrir que ce vaillant homme, qu'il avait brusquement interrogé avec quelque sorte d'insulte, lui répondît d'un air aussi fier et aussi hautain qu'il lui avait parlé. Cette liberté, qu'il devait admirer, l'irrita tellement et le fit si fort s'oublier lui-même, qu'il lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. En déshonorant sa victoire par une action si brutale et si indigne, il fit bien voir par cette lâcheté qu'il est plus difficile de se vaincre soi-même que de vaincre ses ennemis.

Pour les autres prisonniers, soit qu'il se repentît d'un si honteux emportement, ou que son avarice s'opposât à sa cruauté, afin de ne pas perdre de grandes rançons qu'il en pourrait tirer, il les traita civilement, et principalement le Roi, le grand-maître du Temple, le vieux marquis de Montferrat, beau-père de la reine Sibylle, qui, étant venu peu auparavant visiter les saints lieux, s'était voulu trouver à la bataille.

Mais ce ne fut là que le moindre fruit que Saladin tira d'une si mémorable journée. Il était grand capitaine, aussi habile, adroit et diligent pour profiter d'une victoire que vaillant et heureux pour la gagner; il savait que la plupart des villes, n'ayant plus de garnisons, étaient sans défense; il s'alla présenter devant Ptolémaïs, belle et florissante ville, dont le port lui était nécessaire pour recevoir sa flotte, qui devait venir de l'Égypte. Il n'y avait plus de gens de guerre dans la ville; tous les soldats qu'elle avait fournis à l'armée avaient péri dans la bataille, et elle ne pouvait espérer aucun secours. Elle lui fut rendue en deux jours, sur l'assurance qu'il donna aux habitants naturels du pays

DE JÉRUSALEM. 355 de les traiter favorablement, et de laisser même aux Latins la liberté de se retirer où il leur plairait, sans que l'on touchât ni à leurs personnes, ni à leurs biens qu'ils pourraient emporter. Il leur garda très-exactement sa parole; et la réputation qu'il acquit par là, jointe à l'impuissance où étaient les autres villes de se défendre, fit qu'en moins de trois mois toutes , excepté Tyr, Ascalon et Jérusalem , se rendirent à lui. Il fit quelque tentative pour insulter Ascalon; mais, comme il vit que cette place, le boulevard du royaume contre l'Égypte, était bien munie, il crut que s'il fallait employer la force contre ces trois villes qui lui restaient à prendre, il valait mieux commencer par la capitale. Il espéra même qu'après sa prise les deux autres, se voyant séparées de tout le reste aux deux extrémités du royaume , suivraient sa fortune. Ce fut donc environ la mi-septembre qu'il alla camper devant Jérusalem, avec la plus puissante et la plus nombreuse armée qu'il eût encore eue, fière de ses victoires, riche des dépouilles des vaincus, dont elle méprisait les restes. La reine Sibylle était dans la capitale, avec le patriarche Héraclius et Renaud, seigneur de Sidon ou Saïète, qui s'était sauvé de la bataille, et qu'on soupçonnait d'avoir été complice de la trahison du comte Raymond. Cétait déjà de mauvais présages pour cette pauvre ville, qui, outre les bourgeois épouvantés de voir à leur porte un si formidable ennemi , n'avait pour sa défense que peu de soldats échappés de la défaite , et les habitants des petites villes et bourgades voisines qui s'y étaient réfugiés. Saladin fit sommer les assiégés de lui rendre la ville, 23. Digitized by Google

de les traiter favorablement, et de laisser même aux Latins la liberté de se retirer où il leur plairait, sans que l'on touchât ni à leurs personnes, ni à leurs biens qu'ils pourraient emporter. Il leur garda très-exactement sa parole; et la réputation qu'il acquit par là, jointe à l'impuissance où étaient les autres villes de se défendre, fit qu'en moins de trois mois toutes, excepté Tyr, Ascalon et Jérusalem, se rendirent à lui.

Il fit quelque tentative pour insulter Ascalon; mais, comme il vit que cette place, le boulevard du royaume contre l'Égypte, était bien munie, il crut que s'il fallait employer la force contre ces trois villes qui lui restaient à prendre, il valait mieux commencer par la capitale. Il espéra même qu'après sa prise les deux autres, se voyant séparées de tout le reste aux deux extrémités du royaume, suivraient sa fortune.

Ce fut donc environ la mi-septembre qu'il alla camper devant Jérusalem, avec la plus puissante et la plus nombreuse armée qu'il eût encore eue, fière de ses victoires, riche des dépouilles des vaincus, dont elle méprisait les restes. La reine Sibylle était dans la capitale, avec le patriarche Héraclius et Renaud, seigneur de Sidon ou Saïète, qui s'était sauvé de la bataille, et qu'on soupçonnait d'avoir été complice de la trahison du comte Raymond. C'était déjà de mauvais présages pour cette pauvre ville, qui, outre les bourgeois épouvantés de voir à leur porte un si formidable ennemi, n'avait pour sa défense que peu de soldats échappés de la défaite, et les habitants des petites villes et bourgades voisines qui s'y étaient réfugiés.

Saladin fit sommer les assiégés de lui rendre la ville

356 PUISE en lui proposant l’exemple des aulres, qui avaient éprouvé sa démence et sa fidélité à garder sa parole; il promit qu’il leur conserverait les privilèges, les honneurs et les dignités dont ils jouissaient sous leurs Rois. Quoiqu’on n’eût guère de courage, on eut néanmoins quelque honte de se rendre sitôt. L’on répondit que l’on était résolu de se défendre jusqu’à la dernière extrémité. Mais cette bravoure ne dura pas : Saladin ayant fait de fausses attaques pendant dix jours du côté de l’Occident, pour y attirer les plus braves de ceux qui défendaient la ville, tandis qu’il faisait battre les murailles qui étaient faibles et demi-ruinées du côté du septentrion , sitôt qu’il y eut fait brèche et qu’on vit qu’on se préparait à l’assaut, les assiégés demandèrent à capituler. C'était le quatorzième jour du siège. Le Sarasin , qui ne voulait pas ruiner, mais prendre la ville, le leur accorda, à des conditions pourtant moins favorables que celles qu’il avait offertes. Il voulut que chacun rachetât sa liberté en payant une somme par tête, selon la différence des âges et des conditions; que tous les Francs ou Latins d'origine sortissent de la \ille, n’emmenant de leurs biens que ce que chacun en pourrait porter sur ses épaules, et qu’il n’y eût de Chrétiens que les Syriens, les Grecs, les Arméniens et les Jacobites qui la pussent habiter. On ne vit jamais de spectacle plus lamentable que celui de tant de gens, de toute sorte de conditions, contraints à quitter cette sainte ville, que leurs pères avaient si glorieusement conquise , et pour laquelle ils n’avaient jamais eu tant de tendresse. On n’entendait Digitized by Google

en lui proposant l'exemple des autres, qui avaient éprouvé sa clémence et sa fidélité à garder sa parole; il promit qu'il leur conserverait les priviléges, les honneurs et les dignités dont ils jouissaient sous leurs Rois. Quoiqu'on n'eût guère de courage, on eut néanmoins quelque honte de se rendre sitôt. L'on répondit que l'on était résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mais cette bravoure ne dura pas : Saladin ayant fait de fausses attaques pendant dix jours du côté de l'Occident, pour y attirer les plus braves de ceux qui défendaient la ville, tandis qu'il faisait battre les murailles qui étaient faibles et demi-ruinées du côté du septentrion, sitôt qu'il y eut fait brèche et qu'on vit qu'on se préparait à l'assaut, les assiégés demandèrent à capituler. C'était le quatorzième jour du siége. Le Sarasin, qui ne voulait pas ruiner, mais prendre la ville, le leur accorda, à des conditions pourtant moins favorables que celles qu'il avait offertes. Il voulut que chacun rachetât sa liberté en payant une somme par tête, selon la différence des âges et des conditions; que tous les Francs ou Latins d'origine sortissent de la ville, n'emmenant de leurs biens que ce que chacun en pourrait porter sur ses épaules, et qu'il n'y eût de Chrétiens que les Syriens, les Grecs, les Arméniens et les Jacobites qui la pussent habiter.

On ne vit jamais de spectacle plus lamentable que celui de tant de gens, de toute sorte de conditions, contraints à quitter cette sainte ville, que leurs pères avaient si glorieusement conquise, et pour laquelle ils n'avaient jamais eu tant de tendresse. On n'entendait

I)H JERUSALEM. 357 que des gémissements, des pleurs, des hurlements de désespoir, et les cris des femmes , des enfants , des vieillards, qui déploraient et l'infortune de la sainte cité et leur cruel exil. Ils ne pouvaient se séparer du Saint-Sépulcre, qu'ils arrosaient de leurs larmes et qu'ils baisaient pour la dernière fois en lui disant un éternel adieu. Les mères se chargeaient de leurs enfants qui n'étaient pas en état de marcher. Les plus robustes portaient sur leurs épaules ceux à qui ou la faiblesse ou la vieillesse n'avait pas laissé la force de les suivre. Saladin ne voulait pas faire son entrée dans la ville que tous les Latins n'en fussent sortis. Il fallut donc se hâter d'en partir, en présence de ce Prince victorieux, qui considéra ce spectacle comme une des plus belles parties de son triomphe. Le patriarche , avec tout le clergé de Jérusalem , marchait en tête ; la reine Sibylle venait après, accompagnée des deux petites Princesses scs filles et de tout ce qu'il y avait de gens de qualité. Saladin, civil au delà de tout ce qu'on pouvait attendre d'une nation qui n'avait alors nulle politesse, descendit de son trône, la reçut avec respect , la consola de son malheur par l'espérance qu'il lui fit concevoir de la liberté du Roi son mari , et lui donna une bonne escorte pour la conduire , avec toute sa suite , jhsqu'à Ascalon , où elle voulut se retirer. Il vit après cela passer le peuple, dont le triste équipage, la misère et les larmes le touchèrent; la compassion qu'il en eut lui fit faire en cette rencontre une action que les historiens romains eussent jugée digne de la vertu des héros de l'ancienne Rome. Digitized by Google

3c8 PUISE Comme parmi la douleur et la Iristesse générale il remarqua que des femmes et de jeunes filles le regardaient en jetant des cris lamentables et en tendant les mains jointes vers son trône en posture de suppliantes, il fit aussitôt arrêter toute la troupe pour savoir de ces femmes ce qu'elles désiraient de Ini. Elles répondirent qu'outre l'aflliction qui leur était commune avec tous les autres de leur nation, que l'on chassait de leurs maisons et de leur ville, elles en avaient une particulière, ayant perdu à la bataille de Tibériade, les unes leurs maris, les autres leurs pères, qui étaient peutêtre du nombre des captifs. Qu'elles le suppliaient donc humblement de ne les pas priver de cette dernière ressource, après la perte de leurs biens. Saladin commanda sur-le-champ qu'on cherchât soigneusement parmi les prisonniers ceux qu'elles réclamaient , et qu'on les leur rendît s'ils y étaient. Il eut même la générosité de leur parler avec humanité, en les exhortant à souffrir courageusement les disgrâces de la fortune. Et pour les consoler en prince, il accompagna ses paroles des effets d'une royale libéralité, en faisant à ces pauvres femmes des présents proportionnés à la condition de chacune , pour leur donner le moyen de se mettre un jour en un état où elles n'eussent pas tant sujet de se plaindre de leur détresse. C'est là sans doute une action qui éclate encore davantage par l'opposition de celle du comte de Tripoli. Ayant perdu tout sentiment de vertu et d'humanité avec sa religion, à laquelle il renonça, comme il l'avait promis à Saladin, cet homme fit ôter, par une extrême barbarie, à ces pauvres bannis, sitôt qu'ils furent arDigitized by Google

359 DE JÉRUSALEM, rivés dans ses Étais, tout ce que les Turcs leur avaient laissé , et les mit ensuite dans un si furieux désespoir qu'une femme entre autres, à qui l'on avait tout ravi, excepté son petit enfant qu'elle portait lié sur ses épaules, le prit, transportée de désespoir, et le jeta dans la mer, en présence de ce Comte apostat, qu'elle chargea de mille imprécations, appelant sur lui la vengeance de Dieu. Aussi ne différa-t-il pas long-temps après cela de punir les crimes que ce Prince avait commis, et auxquels ce dernier avait mis le comble. Peu après la prise de Jérusalem, voyant qu'il était en horreur à ses sujets, et que Saladin, loin de lui donner le royaume comme il le lui avait fait espérer, voulait encore être maître de Tripoli, il en conçut tant de rage, qu'il en perdit l'esprit, et aussitôt après la vie par une mort subite. Après qu'on eut chassé de Jérusalem tous les Francs, Saladin y voulut faire son entrée avec magnificence. Il y entra au milieu de son armée, enrichie des dépouilles des vaincus. Il était suivi du Roi captif, du grandmaître du Temple, du vieux marquis- de Montferrat, du Connétable, des autres grands du royaume et de vingt mille prisonniers, qu'il envoya dans les fers à Damas après son triomphe. La première chose qu'il fit, se voyant maître de Jérusalem, fut d'abolir toutes les marques de la religion chrétienne. Les églises furent horriblement profanées par les soldats, qui, après les avoir pillées, les changèrent en écuries, et firent mille outrages à la sainte Croix, qu'ils traînèrent par toutes les rues, depuis le Temple jusqu'à la Tour-de-David. Mais Saladin déDigitized by Google

 fendit que l’on touchât à l’église du Saint-Sépulcre, soit qu'il eût de la vénération pour Jèsus-Ciikist, que les Mahomélans révèrent comme un grand prophète, soit qu’il ne voulût pas se priver du profit qu’il espérait tirer de la dévotion des pèlerins; et il obligea sur-le-champ les Syriens à racheter d’une grosse somme d’argent ce saint temple, qu’il leur laissa libre après l’avoir dépouillé des riches ornements et des vases précieux que les princes chrétiens y avaient offerts. Il fit aussi publier ensuite un édit, par lequel il défendait d’inquiéter les Chrétiens, et de rien entreprendre contre l’honneur que l’on devait à cette Église. Ainsi Jérusalem, qui avait été si heureusement délivrée de la tyrannie des Sarasins par les premiers princes croisés, sous le pontificat d’Urbain II, et gouvernée par neufrois chrétiens, durant l’espace de quatre-vingt-huit ans, depuis Godefroid de Bouillon jusqu’à Guy de Lusignan , fut reprise par les Barbares sous le pontificat d’Urbain III , et réduite au pouvoir de Saladin. Peu de temps après, la reine Sibylle lui rendit encore la ville d’Ascalon, pour la délivrance du Roi son mari et du grand-maître des Templiers.
Digitized by Google

fendit que l'on touchât à l'église du Saint-Sépulcre, soit qu'il eût de la vénération pour Jésus-Christ, que les Mahométans révèrent comme un grand prophète, soit qu'il ne voulût pas se priver du profit qu'il espérait tirer de la dévotion des pèlerins; et il obligea sur-le-champ les Syriens à racheter d'une grosse somme d'argent ce saint temple, qu'il leur laissa libre après l'avoir dépouillé des riches ornements et des vases précieux que les princes chrétiens y avaient offerts. Il fit aussi publier ensuite un édit, par lequel il défendait d'inquiéter les Chrétiens, et de rien entreprendre contre l'honneur que l'on devait à cette Église.

Ainsi Jérusalem, qui avait été si heureusement délivrée de la tyrannie des Sarasins par les premiers princes croisés, sous le pontificat d'Urbain II, et gouvernée par neuf rois chrétiens, durant l'espace de quatre-vingt-huit ans, depuis Godefroid de Bouillon jusqu'à Guy de Lusignan, fut reprise par les Barbares sous le pontificat d'Urbain III, et réduite au pouvoir de Saladin.

Peu de temps après, la reine Sibylle lui rendit encore la ville d'Ascalon, pour la délivrance du Roi son mari et du grand-maître des Templiers.

FABLIAU DU CROISÉ ET DU NON-CROISÉ. 361 VIII. LE FABLIAU DU CROISÉ ET DU NON-CROISÉ, PAR RUTEBEl'F Nous avons dit, dans la rapide narration de cette Cro:sade, que If zèle avec lequel on l'entreprit fut si grand qu'on c'inoyait une quenouille au chevalier qui ne prenait pas la Croix. Les poètes ne chantaient plus autre chose. Un peu plus lard Rutebeuf, dans le fabliau qui suit, exprimait les idées du temps. Je me promenais à cheval l'aulre jour (c'était vers la saint Remi), et je marchais tout pensif, songeant à nos pauvres chrétiens d'Acre, que l'ennemi presse et que les chrétiens d'Europe abandonnent. Cette pensée douloureuse m'affecta si fort que , sans m'en apercevoir, je m'égarai. Revenu à moi, et cherchant quelqu'un qui pût me remettre dans ma route, je vis par hasard sortir d'une maison peu éloignée deux chevaliers qui, après leur souper, allaient respirer l'air de la campagne. Us s'assirent au pied d'une haie et causèrent avec assez de chaleur. Comme la haie nous séparait et que je pouvais tout entendre sans être vu, je m'approchai; j'écoutai un instant. L'un des deux avait pris la Croix ; il exhortait son compagnon à suivre son exemple, et lui parlait ainsi : Le Croisé. — Vous savez , mon ami , que Dieu vous a donné une ûme raisonnable, capable de discerner et le bien et le mal, et qu'il vous a promis, si vous 1 Nous nous aidons de lu version en style moderne publiée par Legrand d'Aus^-y. Digitized by Google

362 FABLIAU DU CKOISÈ pratiquez ce qu'il ordonne , une grande et magnifique récompense. Or il vous offre en ce moment l'occasion de la mériter. Vous n'ignorez pas en quel état se trouve la Terre-Sainte. Le royaume de Dieu est en proie aux Infidèles. Si nous avons quelque courage, verrons-nous de sang-froid une profanation pareille? et pouvons-nous mieux employer qu'à sa gloire la vie et les biens que sa main nous a donnés? Le Non-Croisé. — Je vous entends. Vous voulez, n'esl-ce pas, que, pour aller au prix de mon sang reconquérir un pays lointain, dont on ne me laissera rien quand on en sera le maître, j'abandonne ici et que je laisse en garde aux chiens mon héritage , ma femme et mes enfants? J'ai souvent entendu dire : Ce que h. tiens, i/nrde-le. Ce mot a un grand sens. Il me dit que ce serait folie de quitter cent sous pour aller en gaguer quarante en solde. Dieu ne nous enseigne nulle part à semer ainsi, et qui fait ce métier court grand risque de finir par avoir faim. Le Croisé. — Vous êtes sorti nu du sein de voire mère , et cependant vous voilà grand , fort et bien vêtu. La Providence a pourvu à tout. Oubliez-vous d'ailleurs que Dieu rend au centuple ce qu'on perd pour lui? et ignorez-vous que ce n'est pas gratuitement qu'il donne son paradis? Los princes des apôtres ne crurent pas trop faire eu mourant pour le mériter. Le Non Croisé. — Ami, je vois chaque jour des gens qui toute leur vie ont travaillé et sué sang et eau pour amasser quelque chose. On les envoie pour D^ilizod by Google

 leurs péchés à Rome, en Asturie', je ne sais où, et j'ignore ce qu'on leur fait dans ce pays-là ; mais je les vois tous en revenir pauvres. On peut servir Dieu ici comme à Rome, et mériter paradis sans courir si loin. Vous croyez, vous, qu'il faut pour cela passer la mer, et moi je tiens que ce n'est pas être sage que d'aller bien loin se faire le serviteur d'un autre, tandis qu'on peut de même chez soi gagner le ciel et vivre en paix dans son héritage. Le Croisé. — Ce que vous dites est tel que je ne dois pas y répondre sérieusement. Vous pensez donc vous sauver en riant et sans peine , tandis qu'il en a coûté la vie aux martyrs , et que tous les jours vous voyez des pénitents renoncer à tout, aller s'ensevelir dans des monastères, et ne croire jamais en faire assez pour mériter la récompense qu'ils attendent? Le Non-Croisé. — Sire, en honneur, vous parlez très-bien; mais que n'allez-vous prêcher ces abbés, ces dovens et ces prélats qui se sont voués à servir Dieu ? Le Croisé. — Laissez là les prélats, et considérez le roi de France qui, déposant ses enfants entre les mains de Dieu, va exposer sa vie pour sauver son âme. Il quitte bien plus que nous assurément, et néanmoins rien ne l'arrête. Le Non-Croisé. — Mon ami, je dors toutes les nuits en paix , je ne fais tort à personne , je vis bien avec tous mes voisins, et, par saint Pierre, si une telle vie 1 Non pas en Asliirie , mais on Galice, à Saint-Jacques-(le-r.ompostelle. Digitized by Google

36* FABLIAU DU CROISÉ F T DU NON-CROISÉ, vaut celle d'aller au loin obéir à un autre, je veux encore la mener quelque temps , et rire ici et chanter , avec eux. Pour vous qui, visant aux hauts faits d'armes, courez abattre outre-mer l'orgueil du Soudan, dites— lui, je vous conjure, que je Die ris de ses projets et de ses menaces. S'il vient me troubler dans mes foyers, oh! alors je saurai me défendre; mais, s'il reste chez lui, qu'il ne craigne rien, je n'irai certes pas l'attaquer. Le Croisé. — Vous ne parlez que de vie et de divertissements. Eh! croyez -vous donc vivre toujours? Peut-être votre terme est-il proche? Buvez, mangez, enivrez-vous ; demain , aujourd'hui peut-être, vous ne serez plus. La mort marche au milieu de nous, sa massue levée ; jeunes et vieux , elle renverse à ses pieds tout ce qu'elle rencontre. Si par hasard elle vous menaçait, que de reproches en ce moment votre conscience aurait à se faire ! Le Non-Croisé. — Sire Croisé , il y a des choses qui m'étonnent toujours. Beaucoup de gens, grands et petits, sages et honnêtes, vont dans ce pays que vous vantez tant, lis s y conduisent bien, je n'en doute pas; leur âme en est sanctifiée, assurément. Cependant (et je ne sais comment cela arrive), quand ils en reviennent ce sont encore des méchants. Au reste, je le répète, si Dieu est partout , il est aussi en France, et il ne s'y cachera pas exprès pour moi. D'ailleurs je vous dirai à l'oreille que je passe hardiment un ruisseau ; mais il y a tant d'eau depuis Acre jusqu'ici, et elle est si profonde que, si j'v plongeais par accident, j'aurais peur d'y rester. Digitized by Google

vaut celle d'aller au loin obéir à un autre, je veux encore la mener quelque temps, et rire ici et chanter avec eux. Pour vous qui, visant aux hauts faits d'armes, courez abattre outre-mer l'orgueil du Soudan, dites-lui, je vous conjure, que je me ris de ses projets et de ses menaces. S'il vient me troubler dans mes foyers, oh! alors je saurai me défendre; mais, s'il reste chez lui, qu'il ne craigne rien, je n'irai certes pas l'attaquer.

Le Croisé. — Vous ne parlez que de vie et de divertissements. Eh! croyez-vous donc vivre toujours? Peut-être votre terme est-il proche? Buvez, mangez, enivrez-vous; demain, aujourd'hui peut-être, vous ne serez plus. La mort marche au milieu de nous, sa massue levée; jeunes et vieux, elle renverse à ses pieds tout ce qu'elle rencontre. Si par hasard elle vous menaçait, que de reproches en ce moment votre conscience aurait à se faire!

Le Non-Croisé. — Sire Croisé, il y a des choses qui m'étonnent toujours. Beaucoup de gens, grands et petits, sages et honnêtes, vont dans ce pays que vous vantez tant. Ils s'y conduisent bien, je n'en doute pas; leur âme en est sanctifiée, assurément. Cependant (et je ne sais comment cela arrive), quand ils en reviennent ce sont encore des méchants. Au reste, je le répète, si Dieu est partout, il est aussi en France, et il ne s'y cachera pas exprès pour moi. D'ailleurs je vous dirai à l'oreille que je passe hardiment un ruisseau; mais il y a tant d'eau depuis Acre jusqu'ici, et elle est si profonde que, si j'y plongeais par accident, j'aurais peur d'y rester.

DESTRUCTION DE JÉRUSALEM. 305 Le Croisé. — Encore une fois , vous ne parlez que de vivre, et vous ne songez donc pas qu'on meurt? Que deviendrez-vous quand arrivera ce moment? Voulez-vous ressembler à l'animal de votre écurie, qui finit d'exister sur sa paille? Le Non-Croisé, après un silence. — Sire, vous m'avez convaincu. Je me rends et je consacre à Dieu ma vie et mes plaisirs. Au nom du roi de gloire qui, pour nous racheter, se fit une mère de sa créature, je veux prendre la Croix comme vous et mériter de voir là-haut tant de merveilles. Car qui ne ferait rien pour y entrer, il serait bien juste qu'il restât à la porte. IX. DESTRUCTION DE JÉRUSALEM PAR TITUS. « Titus, maître du second mur, résolut d'attaquer le troisième. La famine était déjà si grande parmi les assiégés, qu'ils ne pouvaient, malgré leurs vols, subsister long-temps... Il ne mettait point en doute de prendre la place; mais, comme il désirait de la conserver, il tâchait, en môme temps qu'il pressait le siège , de porter les Juifs à se repentir de leur révolte. Ainsi , parce qu'il savait que les raisons sont quelquefois plus puissantes que les armes , il crut devoir joindre les conseils aux actions en exhortant les assiégés à penser à leur salut sans s'opiniâtrer davantage... Il jeta , pour ce sujet , les yeux sur Josèphe , qu'il jugeait plus capable que nul autre de les persuader, parce qu'il était de leur nation et qu'il leur parlerait en leur Digitized by Google

LE CROISÉ. — Encore une fois, vous ne parlez que de vivre, et vous ne songez donc pas qu'on meurt? Que deviendrez-vous quand arrivera ce moment? Voulez-vous ressembler à l'animal de votre écurie, qui finit d'exister sur sa paille?

LE NON-CROISÉ, *après un silence.* — Sire, vous m'avez convaincu. Je me rends et je consacre à Dieu ma vie et mes plaisirs. Au nom du roi de gloire qui, pour nous racheter, se fit une mère de sa créature, je veux prendre la Croix comme vous et mériter de voir là-haut tant de merveilles. Car qui ne ferait rien pour y entrer, il serait bien juste qu'il restât à la porte.

IX.

DESTRUCTION DE JÉRUSALEM PAR TITUS.

« Titus, maître du second mur, résolut d'attaquer le troisième. La famine était déjà si grande parmi les assiégés, qu'ils ne pouvaient, malgré leurs vols, subsister long-temps... Il ne mettait point en doute de prendre la place; mais, comme il désirait de la conserver, il tâchait, en même temps qu'il pressait le siége, de porter les Juifs à se repentir de leur révolte. Ainsi, parce qu'il savait que les raisons sont quelquefois plus puissantes que les armes, il crut devoir joindre les conseils aux actions en exhortant les assiégés à penser à leur salut sans s'opiniâtrer davantage... Il jeta, pour ce sujet, les yeux sur Josèphe, qu'il jugeait plus capable que nul autre de les persuader, parce qu'il était de leur nation et qu'il leur parlerait en leur

.166 DESTRUCTION langue... Mais celui-ci ne put fléchir les factieux. Le peuple, au contraire, fut ému, et pensa à se sauver par la fuite. Plusieurs vendirent ce qu'ils avaient de plus précieux, pour une petite quantité de pièces d'or qu'ils avalaient de peur que les factieux ne les leur prissent, et ils s'enfuyaient vers les Romains. Mais Jean et Simon (chefs de la ville) mirent des corps- de-garde aux portes , avec ordre de ne laisser non plus sortir les Juifs qu'entrer les Romains 5 et, sur le moindre soupçon , l'on tuait à l'instant ceux qu'on croyait avoir dessein de s'en aller. » Il était également périlleux pour les riches de demeurer ou de vouloir s'enfuir, parce qu'il suffisait qu'ils eussent du bien pour donner sujet de les tuer. Cependant la famine croissant toujours, la fureur des factieux croissait aussi; et plus on allait en avant, plus ces deux maux joints ensemble produisaient des effets terribles. Comme on ne voyait plus de blé, ces ennemis de leur patrie, qui avaient allumé le feu de la guerre, entraient de force dans les maisons pour y en chercher. S'ils en trouvaient , ils battaient ceux à qui il appartenait pour punition de ne l'avoir pas déclaré. S'ils n'v en trouvaient point , ils les accusaient de l'avoir caché, leur faisaient mille maux pour les obliger à le confesser, et il suffisait de se bien porter pour être, dans leur esprit, coupable de ce cri me prétendu. Quant à ceux qu'ils voyaient réduits à la dernière extrémité, ils se délivraient de la peine de tuer ces malheureux en les abandonnant à la faim. Plusieurs Tiches vendaient secrètement tous leurs biens pour une mesure de froment, et les moins accommodés pour une mesure Digitized by Google

langue... Mais celui-ci ne put fléchir les factieux. Le peuple, au contraire, fut ému, et pensa à se sauver par la fuite. Plusieurs vendirent ce qu'ils avaient de plus précieux, pour une petite quantité de pièces d'or qu'ils avalaient de peur que les factieux ne les leur prissent, et ils s'enfuyaient vers les Romains. Mais Jean et Simon (chefs de la ville) mirent des corps-de-garde aux portes, avec ordre de ne laisser non plus sortir les Juifs qu'entrer les Romains; et, sur le moindre soupçon, l'on tuait à l'instant ceux qu'on croyait avoir dessein de s'en aller.

» Il était également périlleux pour les riches de demeurer ou de vouloir s'enfuir, parce qu'il suffisait qu'ils eussent du bien pour donner sujet de les tuer. Cependant la famine croissant toujours, la fureur des factieux croissait aussi; et plus on allait en avant, plus ces deux maux joints ensemble produisaient des effets terribles. Comme on ne voyait plus de blé, ces ennemis de leur patrie, qui avaient allumé le feu de la guerre, entraient de force dans les maisons pour y en chercher. S'ils en trouvaient, ils battaient ceux à qui il appartenait pour punition de ne l'avoir pas déclaré. S'ils n'y en trouvaient point, ils les accusaient de l'avoir caché, leur faisaient mille maux pour les obliger à le confesser, et il suffisait de se bien porter pour être, dans leur esprit, coupable de ce crime prétendu. Quant à ceux qu'ils voyaient réduits à la dernière extrémité, ils se délivraient de la peine de tuer ces malheureux en les abandonnant à la faim. Plusieurs riches vendaient secrètement tous leurs biens pour une mesure de froment, et les moins accommodés pour une mesure

 d'orge. Ils s’enfermaient ensuite dans les lieux les plus reculés de leurs maisons , où les uns mangeaient ce grain sans être moulu, et d’autres le mettaient en farine , selon que leur besoin ou leur crainte le leur permettait. On ne voyait en nul lieu de tables dressées ; mais chacun tirait de dessus les charbons de quoi manger, sans se donner le loisir de le laisser cuire. Vit-on jamais une misère aussi déplorable? Il n’y avait que ceux qui avaient là force à la main qui ne l’éprouvassent pas. Tous les autres plaignaient inutilement leur malheur ; et, comme il n’y a point de respect qu’un mal aussi pressant que la faim ne fasse perdre, les femmes arrachaient le pain des mains de leurs maris, les enfants des mains de leurs pères; et, ce qui surpasse toute croyance , les mères des mains de leurs enfants. » Ceux qui en usaient de la sorte ne pouvaient même si bien se cacher qu’on ne leur ôtât ce qu’ils venaient de prendre aux autres; car aussitôt qu’une maison était fermée , le soupçon que l’on avait que ceux qui étaient dedans avaient quelque chose à manger en faisait rompre les portes pour y entrer et pour leur ôter les morceaux de la bouche. On frappait les vieillards qui ne voulaient pas les rendre ; on prenait à la gorge les femmes qui cachaient ce qu’elles avaient dans les mains; et, sans avoir compassion des enfants même qui tetaient encore, on les jetait contre terre après les avoir arrachés à la mamelle de leurs mères. Ceux qui couraient pour ravir ainsi le pain des autres s’emportaient de colère contre ceux qui allaient plus vite qu’eux, comme s’ils les eussent cruellement ofDigitized by Google

d'orge. Ils s'enfermaient ensuite dans les lieux les plus reculés de leurs maisons, où les uns mangeaient ce grain sans être moulu, et d'autres le mettaient en farine, selon que leur besoin ou leur crainte le leur permettait. On ne voyait en nul lieu de tables dressées ; mais chacun tirait de dessus les charbons de quoi manger, sans se donner le loisir de le laisser cuire. Vit-on jamais une misère aussi déplorable? Il n'y avait que ceux qui avaient la force à la main qui ne l'éprouvassent pas. Tous les autres plaignaient inutilement leur malheur ; et, comme il n'y a point de respect qu'un mal aussi pressant que la faim ne fasse perdre, les femmes arrachaient le pain des mains de leurs maris, les enfants des mains de leurs pères; et, ce qui surpasse toute croyance, les mères des mains de leurs enfants.

» Ceux qui en usaient de la sorte ne pouvaient même si bien se cacher qu'on ne leur ôtât ce qu'ils venaient de prendre aux autres; car aussitôt qu'une maison était fermée, le soupçon que l'on avait que ceux qui étaient dedans avaient quelque chose à manger en faisait rompre les portes pour y entrer et pour leur ôter les morceaux de la bouche. On frappait les vieillards qui ne voulaient pas les rendre ; on prenait à la gorge les femmes qui cachaient ce qu'elles avaient dans les mains ; et, sans avoir compassion des enfants même qui tetaient encore, on les jetait contre terre après les avoir arrachés à la mamelle de leurs mères. Ceux qui couraient pour ravir ainsi le pain des autres s'emportaient de colère contre ceux qui allaient plus vite qu'eux, comme s'ils les eussent cruellement of-

 fensés, et il n’y avait point de tourments que l’on n’inventât pour trouver moyen de vivre. On pendait les hommes; on leur enfonçait dans la chair des bâtons pointus , et on leur faisait souffrir d’autres tourments inouïs , quand ce n’aurait été que pour leur faire confesser s’ils avaient seulement caché un pain ou quelque poignée de farine. Ces bourreaux trouvaient que dans une telle nécessité on pouvait sans cruauté exercer de si horribles inhumanités, et ils amassèrent par ce moyen de quoi vivre pour six jours. Ils ôtaient même aux pauvres les herbes qu’ils allaient cueillir de nuit, hors de la ville, au péril de leur vie, sans vouloir seulement écouter les conjurations qu’ils leur faisaient au nom de Dieu de leur en laisser quelque partie ; ils croyaient leur faire une grande grâce de ne pas les tuer après les avoir volés. » C’était ainsi que ces pauvres gens étaient traités par les soldats. Quant aux personnes de qualité , on les menait aux tyrans qui autorisaient tous ces crimes; et, sur de fausses accusations, ils faisaient mourir les uns. comme ayant trempé dans quelque conspiration pour livrer la ville aux Romains, et la plupart sous prétexte qu’ils voulaient s'enfuir vers eux. Simon envoyait à Jean ceux qu’il avait dépouillés de leurs biens, et Jean envoyait à Simon ceux qu’il avait traités de la même sorte. Ainsi , ils se jouaient du sang du peuple, et partageaient ensemble les dépouilles de ces misérables. Leur passion de dominer les divisait, mais la conformité de leurs actions les unissait; et celui d’eux passait pour méchant qui ne faisait point de part à l’autre de ses voleries, comme si c’était lui faire Digitized by Google

fensés, et il n'y avait point de tourments que l'on n'inventât pour trouver moyen de vivre. On pendait les hommes; on leur enfonçait dans la chair des bâtons pointus, et on leur faisait souffrir d'autres tourments inouïs, quand ce n'aurait été que pour leur faire confesser s'ils avaient seulement caché un pain ou quelque poignée de farine. Ces bourreaux trouvaient que dans une telle nécessité on pouvait sans cruauté exercer de si horribles inhumanités, et ils amassèrent par ce moyen de quoi vivre pour six jours. Ils ôtaient même aux pauvres les herbes qu'ils allaient cueillir de nuit, hors de la ville, au péril de leur vie, sans vouloir seulement écouter les conjurations qu'ils leur faisaient au nom de Dieu de leur en laisser quelque partie; ils croyaient leur faire une grande grâce de ne pas les tuer après les avoir volés.

» C'était ainsi que ces pauvres gens étaient traités par les soldats. Quant aux personnes de qualité, on les menait aux tyrans qui autorisaient tous ces crimes; et, sur de fausses accusations, ils faisaient mourir les uns comme ayant trempé dans quelque conspiration pour livrer la ville aux Romains, et la plupart sous prétexte qu'ils voulaient s'enfuir vers eux. Simon envoyait à Jean ceux qu'il avait dépouillés de leurs biens, et Jean envoyait à Simon ceux qu'il avait traités de la même sorte. Ainsi, ils se jouaient du sang du peuple, et partageaient ensemble les dépouilles de ces misérables. Leur passion de dominer les divisait, mais la conformité de leurs actions les unissait; et celui d'eux passait pour méchant qui ne faisait point de part à l'autre de ses voleries, comme si c'était lui faire

<0 DE JÉRUSALEM. 3f.9 un grand tort que de ne lui pas donner ce que la détestable société de leurs crimes ne lui faisait pas moins mériter qu'à lui. » Ce serait m'engager à une chose impossible que d'entreprendre de rapporter particulièrement toutes les cruautés de ces impies. Je me contente de dire que Je ne crois pas que depuis la création du monde on ait vu nulle autre ville tant souffrir, ni d'autres hommes dont la malice fût si féconde en toutes sortes de méchancetés. Ils donnaient même mille malédictions à ceux de leur propre pays, pour rendre plus supportables aux étrangers leur rage et leur fureur envers eux ; et comme la corruption infecte tellement l'air, lorsqu'elle est venue à son comble, qu'elle ne peut plus se cacher, mais se découvre elle-même, la vérité contraignit ces scélérats à confesser qu'ils n'étaient que des esclaves, des gens ramassés, des avortons, et comme la lie de notre nation. Ils ne peuvent avancer que la gloire leur est due d'avoir ruiné Jérusalem, d'avoir contraint les Romains à remporter une si funeste victoire, et d'avoir mérité qu'on les considère comme ayant mis le feu dans le temple, puisqu'on l'y a mis trop tard à leur gré. Ils virent lirûler la ville haute sans en témoigner la moindre douleur ni jeter une seule larme , quoiqu'il y eût des Romains touchés de ces sentiments d'humanité. » Cependant Titus faisait toujours avancer ses plates-formes, quoique ceux qui y travaillaient fussent fort incommodés par les Juifs qui défendaient les murailles ; il envoya une partie de sa cavalerie se mettre en embuscade dans les vallées , afin de prendre ceux 24 Digitized by Google

un grand tort que de ne lui pas donner ce que la détestable société de leurs crimes ne lui faisait pas moins mériter qu'à lui.

» Ce serait m'engager à une chose impossible que d'entreprendre de rapporter particulièrement toutes les cruautés de ces impies. Je me contente de dire que *je ne crois pas que depuis la création du monde on ait vu nulle autre ville tant souffrir*, ni d'autres hommes dont la malice fût si féconde en toutes sortes de méchancetés. Ils donnaient même mille malédictions à ceux de leur propre pays, pour rendre plus supportables aux étrangers leur rage et leur fureur envers eux; et comme la corruption infecte tellement l'air, lorsqu'elle est venue à son comble, qu'elle ne peut plus se cacher, mais se découvre elle-même, la vérité contraignit ces scélérats à confesser qu'ils n'étaient que des esclaves, des gens ramassés, des avortons, et comme la lie de notre nation. Ils ne peuvent avancer que la gloire leur est due d'avoir ruiné Jérusalem, d'avoir contraint les Romains à remporter une si funeste victoire, et d'avoir mérité qu'on les considère comme ayant mis le feu dans le temple, puisqu'on l'y a mis trop tard à leur gré. Ils virent brûler la ville haute sans en témoigner la moindre douleur ni jeter une seule larme, quoiqu'il y eût des Romains touchés de ces sentiments d'humanité.

» Cependant Titus faisait toujours avancer ses plates-formes, quoique ceux qui y travaillaient fussent fort incommodés par les Juifs qui défendaient les murailles; il envoya une partie de sa cavalerie se mettre en embuscade dans les vallées, afin de prendre ceux

370 DESTRUCTION qui sortaient pour aller chercher des vivres, entre lesquels il y avait des gens de guerre à qui ce qu'ils volaient dans la ville ne suffisait pas ; mais la plus grande partie était du pauvre peuple, que la crainte de laisser leurs femmes et leurs enfants exposés à la rage de ces furieux empêchait de s'enfuir, et que la faim contraignait de sortir. La nécessité et l'appréhension du supplice les obligeaient à se défendre, lorsqu'ils étaient découverts et attaqués; et, comme ils ne pouvaient espérer de miséricorde après s'être défendus , ils n'en demandaient point aussi , et on les crucifiait à la vue des assiégés . Titus trouvait qu'il y avait en cela d'autant plus de cruauté , qu'il ne se passait point de jour que l'on n'en prît jusqu'à cinq cents, et quelquefois davantage; mais il ne voyait point d'apparence de renvoyer des gens qui avaient été pris de force : il trouvait trop de difficulté de les faire garder à cause de leur grand nombre, et il espérait que la vue d'un spectacle si terrible pourrait toucher les assiégés par la crainte d'être traités de la même sorte ; car la haine et la colère dont les soldats romains étaient animés faisaient souffrir à ces misérables , avant de mourir, tout ce que l'on pouvait attendre de l'insolence des gens de guerre. A peine pouvait-on suffire à faire des croix et à trouver de la place pour les planter; mais tant s'en faut que les factieux changeassent pour cela de sentiment, qu'ils en devenaient au contraire plus furieux. Ils amenaient sur les murailles, attachés avec des cordes, les amis de ceux qui s'étaient enfuis et ceux du peuple qui témoignaient le plus, désirer la paix , et disaient que ceux qui étaient entre les mains Digitized by Google

DE JÉRUSALEM. 371 des Romains n’y étaient pas comme prisonniers, mais comme suppliants. Cet artifice arrêta durant quelque temps plusieurs de ceux qui avaient dessein de s'enfuir; mais il ne fut pas plutôt découvert, qu’un grand nombre s’en allèrent, sans que l’appréhension du supplice qu’ils ne doutaient point qui ne leur fût préparé pût les retenir, la mort qu’ils recevaient par les mains de leurs ennemis leur paraissant douce en comparaison de ce que la famine leur faisait souffrir. Titus fil couper les mains à plusieurs, et les renvoya en cet état à Jean et à Simon , pour faire voir par un si rude traitement qu’ils n’étaient pas des transfuges , et leur faire connaître qu’ils devaient au moins alors cesser de le vouloir contraindre à ruiner la ville, et penser plutôt, dans cette dernière extrémité, à sauver leur vie, à sauver leur patrie , et à sauver ce temple auquel nul autre n’était comparable. Mais en même temps ce grand prince pressait ses travaux pour réduire par la force ceux qu'il ne pouvait ramener par la raison. » Trouvant beaucoup de difficultés à empêcher les sorties, il prit le parti d’élever autour de la ville une muraille dont le circuit fiât de trente-cinq stades, avec treize forts de dix stades de tour, et, ce qui paraît incroyable , c'est que ce grand ouvrage fut commencé et achevé en trois jours. » Les Juifs, se voyant alors entièrement renfermés dans la ville , désespérèrent de leur salut. La famine , qui croissait toujours, dévorait des familles entières. Les maisons étaient pleines de corps morts-de femmes et d’enfants, et les rues l’étaient de ceux des vieillards. Les jeunes , tout enflés et tout languissants , allaient 2i. Digitized by Google

des Romains n'y étaient pas comme prisonniers, mais comme suppliants. Cet artifice arrêta durant quelque temps plusieurs de ceux qui avaient dessein de s'enfuir; mais il ne fut pas plutôt découvert, qu'un grand nombre s'en allèrent, sans que l'appréhension du supplice qu'ils ne doutaient point qui ne leur fût préparé pût les retenir, la mort qu'ils recevaient par les mains de leurs ennemis leur paraissant douce en comparaison de ce que la famine leur faisait souffrir. *Titus fit couper les mains à plusieurs*, et les renvoya en cet état à Jean et à Simon, pour faire voir par un si rude traitement qu'ils n'étaient pas des transfuges, et leur faire connaître qu'ils devaient au moins alors cesser de le vouloir contraindre à ruiner la ville, et penser plutôt, dans cette dernière extrémité, à sauver leur vie, à sauver leur patrie, et à sauver ce temple auquel nul autre n'était comparable. Mais en même temps ce grand prince pressait ses travaux pour réduire par la force ceux qu'il ne pouvait ramener par la raison.

» Trouvant beaucoup de difficultés à empêcher les sorties, il prit le parti d'élever autour de la ville une muraille dont le circuit fût de trente-cinq stades, avec treize forts de dix stades de tour, et, ce qui paraît incroyable, c'est que ce grand ouvrage fut commencé et achevé en trois jours.

» Les Juifs, se voyant alors entièrement renfermés dans la ville, désespérèrent de leur salut. La famine, qui croissait toujours, dévorait des familles entières. Les maisons étaient pleines de corps morts de femmes et d'enfants, et les rues l'étaient de ceux des vieillards. Les jeunes, tout enflés et tout languissants, allaient

372 DESTRUCTION en chancelant à chaque pas dans les places publiques; on les aurait plutôt pris pour des spectres que pour des personnes vivantes; la moindre chose qu'ils rencontraient les faisait tomber. Ainsi, ils n'avaient pas la force d'enterrer les morts ; et, quand ils l'auraient eue, ils n'auraient pu s'y résoudre, tant à cause de leur trop grand nombre, que parce qu'ils ne savaient combien il leur restait à eux-mêmes de temps à vivre. Que si quelques-uns s'efforçaient de rendre ce devoir dé piété, ils expiraient presque tous en s'en acquittant, et d'autres se traînaient comme ils pouvaient jusqu'au lieu de leur sépulture , pour y attendre le moment de leur mort,. qui était si proche. » Au milieu d'une si affreuse misère, en ne voyait point de pleurs, on n'entendait point de gémissements, parce que cette horrible faim dont l'âme était occupée étouffait tous les autres sentiments. Ceux qui vivaient encore regardaient les morts avec des yeux secs ; leurs lèvres tout enflées et toutes livides, faisaient voir la mort peinte sur leurs visages. Le silence était aussi grand par toute la ville que si elle eût été ensevelie dans une profonde nuit ou qu'il n'y fût resté personne. Dans une telle misère , ces scélérats , qui en étaient la principale cause , plus cruels que la faim et que les bêtes les plus furieuses, entraient dans ces maisons devenues des sépulcres, y dépouillaient les morts, leur ôtaient jusqu'à leur chemise, et, ajoutant la moquerie à une si épouvantable inhumanité, perçaient de coups ceux qui respiraient encore, pour éprouver si leurs épées étaient bien tranchantes; mais, par une autre cruauté toute contraire, ils refusaient avec mépris de Digitized by Google

en chancelant à chaque pas dans les places publiques; on les aurait plutôt pris pour des spectres que pour des personnes vivantes; la moindre chose qu'ils rencontraient les faisait tomber. Ainsi, ils n'avaient pas la force d'enterrer les morts; et, quand ils l'auraient eue, ils n'auraient pu s'y résoudre, tant à cause de leur trop grand nombre, que parce qu'ils ne savaient combien il leur restait à eux-mêmes de temps à vivre. Que si quelques-uns s'efforçaient de rendre ce devoir de piété, ils expiraient presque tous en s'en acquittant, et d'autres se traînaient comme ils pouvaient jusqu'au lieu de leur sépulture, pour y attendre le moment de leur mort, qui était si proche.

» Au milieu d'une si affreuse misère, on ne voyait point de pleurs, on n'entendait point de gémissements, parce que cette horrible faim dont l'âme était occupée étouffait tous les autres sentiments. Ceux qui vivaient encore regardaient les morts avec des yeux secs; leurs lèvres tout enflées et toutes livides, faisaient voir la mort peinte sur leurs visages. Le silence était aussi grand par toute la ville que si elle eût été ensevelie dans une profonde nuit ou qu'il n'y fût resté personne. Dans une telle misère, ces scélérats, qui en étaient la principale cause, plus cruels que la faim et que les bêtes les plus furieuses, entraient dans ces maisons devenues des sépulcres, y dépouillaient les morts, leur ôtaient jusqu'à leur chemise, et, ajoutant la moquerie à une si épouvantable inhumanité, perçaient de coups ceux qui respiraient encore, pour éprouver si leurs épées étaient bien tranchantes; mais, par une autre cruauté toute contraire, ils refusaient avec mépris de

373 DU JÉRUSALEM, tuer ceux qui les en priaient , ou de leur prêter leurs épées pour se tuer eux-mêmes , afin de se délivrer des maux que la famine leur faisait souffrir. Les mourants, en rendant l'âme, tournaient les yeux vers le temple, et avaient le cœur outré de douleur de laisser encore en vie ces scélérats qui le profanaient d'une manière si horrible. Ces monstres d'impiété faisaient au commencement enterrer les morts aux dépens du trésor public , pour se délivrer de leur puanteur ; mais , ne pouvant plus y suffire, ils les faisaient jeter par-dessus les murs dans les vallées. L'horreur qu'eut Titus de les en voir pleines , lorsqu'il faisait le tour de la place, et l'étrange pourriture qui sortait de tant de corps, Iqi firent jeter un profond soupir ; il leva les mains vers le ciel, et prit leu dieux à témoin qu'il n'en était pas la cause, » Une partie de ceux qui s'enfuyaient de Jérusalem pour se sauver se jetaient par-dessus les murailles; d'autres prenaient des pierres sous prétexte de vouloir s'en servir contre les Romains, et passaient ensuite de leur côté. Mais après avoir évité un mal ils tombaient dans un autre encore plus grand, parce que la nourriture qu'ils prenaient leur donnait une mort plus prompte que celle dont la faim les menaçait ; car étant enflés et comme hydropiques , ils mangeaient avec tant d'avidité pour remplir ce vide qui mettait la nature dans la défaillance, qu'ils crevaient presque à l'heure même. Ceux qui devenaient sages par leur exemple évitaient cet inconvénient en ne mangeant que peu à la fois, pour accoutumer leur estomac à ses fonctions ordinaires : mais ils se trouvaient alors dans

Digitized by Google

tuer ceux qui les en priaient, ou de leur prêter leurs épées pour se tuer eux-mêmes, afin de se délivrer des maux que la famine leur faisait souffrir. Les mourants, en rendant l'âme, tournaient les yeux vers le temple, et avaient le cœur outré de douleur de laisser encore en vie ces scélérats qui le profanaient d'une manière si horrible. Ces monstres d'impiété faisaient au commencement enterrer les morts aux dépens du trésor public, pour se délivrer de leur puanteur; mais, ne pouvant plus y suffire, ils les faisaient jeter par-dessus les murs dans les vallées. L'horreur qu'eut Titus de les en voir pleines, lorsqu'il faisait le tour de la place, et l'étrange pourriture qui sortait de tant de corps, lui firent jeter un profond soupir; il leva les mains vers le ciel, et *prit les dieux à témoin qu'il n'en était pas la cause.*

» Une partie de ceux qui s'enfuyaient de Jérusalem pour se sauver se jetaient par-dessus les murailles; d'autres prenaient des pierres sous prétexte de vouloir s'en servir contre les Romains, et passaient ensuite de leur côté. Mais après avoir évité un mal ils tombaient dans un autre encore plus grand, parce que la nourriture qu'ils prenaient leur donnait une mort plus prompte que celle dont la faim les menaçait; car étant enflés et comme hydropiques, ils mangeaient avec tant d'avidité pour remplir ce vide qui mettait la nature dans la défaillance, qu'ils crevaient presque à l'heure même. Ceux qui devenaient sages par leur exemple évitaient cet inconvénient en ne mangeant que peu à la fois, pour accoutumer leur estomac à ses fonctions ordinaires: mais ils se trouvaient alors dans

 un état plus déplorable qu'auparavant. Nous avons vu comment ceux qui voulaient se sauver avalaient de l'or, dont il y avait dans la ville une telle quantité , que ce qui valait auparavant vingt-cinq attiques n'en valait plus que douze. Il arriva qu'un des transfuges ayant été surpris au camp des Syriens, lorsqu'il cherchait dans ce dont la nature l'avait obligé de se décharger, cet or qu'il avait avalé, le bruit courut aussitôt dans le camp que ces transfuges avaient le corps tout rempli d'or; et plusieurs des Syriens et des Arabes leur fendirent le ventre pour chercher dans leurs entrailles de quoi satisfaire leur abominable avarice: ce qui peut passer, à mon avis, pour la plus horrible de toutes les cruautés que les Juifs aient éprouvées, quelque grandes et quelque extraordinaires qu'aient été les autres; car, dans une seule nuit, deux mille finirent leur vie de cette sorte. » Titus en conçut une telle horreur, qu'il résolut de faire environner par sa cavalerie tous les coupables pour les faire tuer à coups de dards ; et il l'aurait exécuté, s'il ne se fût trouvé que leur nombre surpassait de beaucoup celui des morts. Il assembla tous les chefs de ses troupes auxiliaires, et même de celles de l'empire, parce que quelques soldats romains avaient eu part à ce crime, et leur dit avec colère : « Est-il pos» sible qu'il se soit trouvé parmi vos soldats des hommes » qui, plus cruels que les bêtes les plus cruelles, n'aient» pas craint de commettre un si détestable crime par » l'espérance d'un gain incertain, et qui n'aient point » de honte de s'enrichir d'une manière si exécrable? » Quoi ! les Arabes et les Syriens auront l'audace Digitized by Google

un état plus déplorable qu'auparavant. Nous avons vu comment ceux qui voulaient se sauver avalaient de l'or, dont il y avait dans la ville une telle quantité, que ce qui valait auparavant vingt-cinq attiques n'en valait plus que douze. Il arriva qu'un des transfuges ayant été surpris au camp des Syriens, lorsqu'il cherchait dans ce dont la nature l'avait obligé de se décharger, cet or qu'il avait avalé, le bruit courut aussitôt dans le camp que ces transfuges avaient le corps tout rempli d'or; et plusieurs des Syriens et des Arabes *leur fendirent le ventre* pour chercher dans leurs entrailles de quoi satisfaire leur abominable avarice: ce qui peut passer, à mon avis, pour la plus horrible de toutes les cruautés que les Juifs aient éprouvées, quelque grandes et quelque extraordinaires qu'aient été les autres; car, dans une seule nuit, deux mille finirent leur vie de cette sorte.

» Titus en conçut une telle horreur, qu'il résolut de faire environner par sa cavalerie tous les coupables pour les faire tuer à coups de dards; et il l'aurait exécuté, s'il ne se fût trouvé que *leur nombre surpassait de beaucoup celui des morts*. Il assembla tous les chefs de ses troupes auxiliaires, et même de celles de l'empire, parce que quelques soldats romains avaient eu part à ce crime, et leur dit avec colère : « Est-il pos-
» sible qu'il se soit trouvé parmi vos soldats des hommes
» qui, plus cruels que les bêtes les plus cruelles, n'aient
» pas craint de commettre un si détestable crime par
» l'espérance d'un gain incertain, et qui n'aient point
» de honte de s'enrichir d'une manière si exécrable?
» Quoi! les Arabes et les Syriens auront l'audace

DK JÉRUSALEM. 375 » d’exercer de si horribles inhumanités dans une » guerre qui ne les regarde point , et de donner sujet » d'attribuer aux Romains ce que leur avarice, leur » cruauté et leur haine pour les Juifs leur font faire? » » Après que ce grand et juste prince eut parlé de la sorte, il déclara que, si quelqu’un était si méchant et si hardi que d’oser à l’avenir entreprendre rien de semblable, il lui en coûterait la vie, et commanda à tous les officiers des légions de faire une recherche trèsexacte de ceux que l’on en soupçonnerait. Mais nulle crainte du châtiment n’est capable de réprimer l’avarice : l’amour du gain est si naturel aux hommes, que cette passion, croissant toujours, au lieu que l’Age diminue les autres, il n’y en a pointqui l’égale; et Dieu, qui avait condamné ce misérable peuple à périr , permettait que tout ce qui aurait pu Contribuer à son salut tournât à sa perte. Ainsi, ce que la peine ordonnée par Titus empêchait de commettre publiquement , se commettait en secret. Ces barbares , après avoir pris garde s’ils n’étaient point aperçus des Romains, continuaient d’ouvrir le ventre de ceux de ces fugitifs qui tombaient entre leurs mains, pour y chercher de l’or, et satisfaire par un gain si abominable leur ardent désir de s’enrichir : mais le plus souvent ils ne trouvaient rien. La plupart de ces pauvres gens étaient les malheureuses victimes d’une trompeuse espérance, et cette horrible inhumanité empêcha plusieurs Juifs de sortir pour se rendre aux Romains. » Cependant la famine continuait à faire un tel ravage dans la ville, que le nombre de ceux qu’elle consumait était incalculable. Qui pourrait entreprendre Digitized by Google

» d'exercer de si horribles inhumanités dans une » guerre qui ne les regarde point, et de donner sujet » d'attribuer aux Romains ce que leur avarice, leur » cruauté et leur haine pour les Juifs leur font faire? »

» Après que ce grand et juste prince eut parlé de la sorte, il déclara que, si quelqu'un était si méchant et si hardi que d'oser à l'avenir entreprendre rien de semblable, il lui en coûterait la vie, et commanda à tous les officiers des légions de faire une recherche très-exacte de ceux que l'on en soupçonnerait. Mais nulle crainte du châtiment n'est capable de réprimer l'avarice : l'amour du gain est si naturel aux hommes, que cette passion, croissant toujours, au lieu que l'âge diminue les autres, il n'y en a point qui l'égale; et Dieu, qui *avait condamné ce misérable peuple à périr, permettait que tout ce qui aurait pu contribuer à son salut tournât à sa perte.* Ainsi, ce que la peine ordonnée par Titus empêchait de commettre publiquement, se commettait en secret. Ces barbares, après avoir pris garde s'ils n'étaient point aperçus des Romains, continuaient d'ouvrir le ventre de ceux de ces fugitifs qui tombaient entre leurs mains, pour y chercher de l'or, et satisfaire par un gain si abominable leur ardent désir de s'enrichir : mais le plus souvent ils ne trouvaient rien. La plupart de ces pauvres gens étaient les malheureuses victimes d'une trompeuse espérance, et cette horrible inhumanité empêcha plusieurs Juifs de sortir pour se rendre aux Romains.

» Cependant la famine continuait à faire un tel ravage dans la ville, que le nombre de ceux qu'elle consumait était incalculable. Qui pourrait entreprendre

 d'expliquer les horribles misères qu'elle causait? Sur le moindre soupçon qu'il restait quelque chose à manger dans une maison , on lui déclarait la guerre. Les meilleurs amis devenaient ennemis, pour tâcher de soutenir leur vie de ce qu'ils se ravissaient les uns aux autres. On n'ajoutait pas foi même aux mourants; lorsqu'ils disaient qu'il ne leur restait plus rien; mais par une inhumanité plus que barbare , on les fouillait pour savoir s'ils n'avaient point caché sur eux quelque morceau de pain. Quand ces hommes, à qui il restait à peine la figure humaine, se voyaient trompés dans leur espérance de trouver de quoi se rassasier, on les aurait pris pour des chiens enragés, et la moindre chose qu'ils rencontraient les faisait chanceler comme des gens ivres. Ils ne se contentaient pas de chercher une seule fois jusque dans tous les recoins d'une maison , ils recommençaient diverses fois : et leur faim enragée leur faisait ramasser, pour se nourrir , ce que les plus sales de tous les animaux fouleraient aux pieds. Ils mangeaient jusqu'au cuir do leurs souliers et de leurs lioucliers , et une poignée de foin pourri se vendait quatre atliques. Mais pourquoi m'arrêter à des choses inanimées, pourfaire connaître jusqu'à quelle extrémité allait cette épouvantable famine, puisque j'en ai une jMeuve qui est sans exemple parmi les Grecs et même parmi les nations les plus barbares? Celui-ci est si horrible, que, comme i! paraît incroyable, je n'aurais pu me résoudre à le rapporter, si je n'en avais plusieurs témoins, et si , dans les maux que ma patrie a soufferts, ce ne lui était qu'une faible consolation d'en supprimer la mémoire. Digitized by Google

d'expliquer les horribles misères qu'elle causait? Sur le moindre soupçon qu'il restait quelque chose à manger dans une maison, on lui déclarait la guerre. Les meilleurs amis devenaient ennemis, pour tâcher de soutenir leur vie de ce qu'ils se ravissaient les uns aux autres. On n'ajoutait pas foi même aux mourants, lorsqu'ils disaient qu'il ne leur restait plus rien; mais par une inhumanité plus que barbare, on les fouillait pour savoir s'ils n'avaient point caché sur eux quelque morceau de pain. Quand ces hommes, à qui il restait à peine la figure humaine, se voyaient trompés dans leur espérance de trouver de quoi se rassasier, on les aurait pris pour des chiens enragés, et la moindre chose qu'ils rencontraient les faisait chanceler comme des gens ivres. Ils ne se contentaient pas de chercher une seule fois jusque dans tous les recoins d'une maison, ils recommençaient diverses fois : et leur faim enragée leur faisait ramasser, pour se nourrir, ce que les plus sales de tous les animaux fouleraient aux pieds. Ils mangeaient jusqu'au cuir de leurs souliers et de leurs boucliers, et une poignée de foin pourri se vendait quatre attiques. Mais pourquoi m'arrêter à des choses inanimées, pour faire connaître jusqu'à quelle extrémité allait cette épouvantable famine, puisque j'en ai une preuve qui est sans exemple parmi les Grecs et même parmi les nations les plus barbares? Celui-ci est si horrible, que, comme il paraît incroyable, je n'aurais pu me résoudre à le rapporter, si je n'en avais plusieurs témoins, et si, dans les maux que ma patrie a soufferts, ce ne lui était qu'une faible consolation d'en supprimer la mémoire.

 » Une dame, nommée Marie, fille d'Éléazar, et fort riche, était venue avec d'autres du bourg de Bathéchor , c'est-à-dire maison d' Ilysope, se réfugier à Jérusalem, et s'y trouva assiégée. Les tyrans, sous la cruauté desquels cette malheureuse ville gémissait, ne se contentèrent pas de lui ravir tout ce qu'elle avait apporté de plus précieux; ils lui prirent aussi à diverses fois ce qu'elle avait caché pour vivre. La douleur de se voir traiter de la sorte la mit dans un tel désespoir, qn'après avoir fait mille imprécations contre eux, il n'y eut point de paroles outrageuses qu'elle n'employât pour les irriter, afin de les porter à la tuer. Mais il ne se trouva pas un seul de ces tigres qui, par son ressentiment de tant d'injures ou par compassion pour elle, voulût lui faire cette grâce. Lorsqu'elle se trouva ainsi réduite à cette dernière extrémité de ne pouvoir plus, de quelque côté qu'elle se tournât, espérer aucun secours, la faim qui la dévorait , et encore plus le feu que la colère avait allumé dans son cœur , lui inspirèrent une résolution qui fait horreur à la nature. Elle arracha son fils de la mamelle, et lui dit : « Enfant infortuné, et dont on ne » peut assez déplorer le malheur d'être né au milieu » de la guerre, de la famine, et des diverses factions » qui conspirent à T envi à la ruine de notre patrie, » pour qui te conserverais-je? serait-ce pour être es» clavc des Romains, quand môme ils voudraient nous » sauver la vie? Mais la faim ne nous l'ôterait elle pas » avant que nous pussions tomber entre leurs mains? » Et ces tyrans qui nous mettent le pied sur la gorge, » ne sont-ils pas encore plus redoutables et plus cruels » que les Romains et que la faim? Ne vaut-il donc pas Digitized by Google

» Une dame, nommée Marie, fille d'Éléazar, et fort riche, était venue avec d'autres du bourg de Bathéchor, c'est-à-dire *maison d'Hysope*, se réfugier à Jérusalem, et s'y trouva assiégée. Les tyrans, sous la cruauté desquels cette malheureuse ville gémissait, ne se contentèrent pas de lui ravir tout ce qu'elle avait apporté de plus précieux; ils lui prirent aussi à diverses fois ce qu'elle avait caché pour vivre. La douleur de se voir traiter de la sorte la mit dans un tel désespoir, qu'après avoir fait mille imprécations contre eux, il n'y eut point de paroles outrageuses qu'elle n'employât pour les irriter, afin de les porter à la tuer. Mais il ne se trouva pas un seul de ces tigres qui, par son ressentiment de tant d'injures ou par compassion pour elle, voulût lui faire cette grâce. Lorsqu'elle se trouva ainsi réduite à cette dernière extrémité de ne pouvoir plus, de quelque côté qu'elle se tournât, espérer aucun secours, la faim qui la dévorait, et encore plus le feu que la colère avait allumé dans son cœur, lui inspirèrent une résolution qui fait horreur à la nature. Elle arracha son fils de la mamelle, et lui dit : « Enfant infortuné, et dont on ne » peut assez déplorer le malheur d'être né au milieu » de la guerre, de la famine, et des diverses factions » qui conspirent à l'envi à la ruine de notre patrie, » pour qui te conserverais-je? serait-ce pour être es- » clave des Romains, quand même ils voudraient nous » sauver la vie? Mais la faim ne nous l'ôterait elle pas » avant que nous pussions tomber entre leurs mains? » Et ces tyrans qui nous mettent le pied sur la gorge, » ne sont-ils pas encore plus redoutables et plus cruels » que les Romains et que la faim? Ne vaut-il donc pas

DESTRUCTION 378 » mieux que tu meures et me serves de nourriture , » pour faire enrager ces factieux , et pour étonner la •» postérité par une action si tragique, qu'il ne manque » que cela seul pour combler la mesure des maux qui » rendent aujourd'hui les Juifs le plus malheureux » peuple qui soit sur la terre?. . . » Après avoir parlé de la sorte , elle tua son fils , le fit cuire , en mangea une partie, et cacha l'autre. » Ces impies, qui ne vivaient que de rapines, entrèrent aussitôt après dans la maison de cette dame, et, ayant senti l'odeur de cette viande abominable, la menacèrent de la tuer si elle ne leur montrait ce qu'elle avait préparé pour manger. Elle leur répondit qu'il lui en restait encore une partie, et leur montra ensuite les pitoyables restes du corps de son fils. Quoiqu'ils eussent des cœurs de bronze, une telle vue leur donna tant d'horreur, qu'ils semblaient être hors d'euxmêmes. Mais elle, dans le transport où la mettait sa fureur, leur dit avec un visage assuré : « Oui , c'est » mon propre fils que vous voyez, et c'est moi-même ■ y> qui ai trempé mes mains dans son sang. Vous pou» vez bien en manger , puisque j'en ai mangé la pre» mière. Êtes-vous moins hardis qu'une femme', et » avez-vous plus de compassion qu'une mère? Que si » votre pitié ne vous permet pas d'accepter cette vic» time, j'achèverai de la manger. » Ces gens, qui n'avaient jamais su jusqu'alors ce que c'était que l'humanité, s'en allèrent tout tremblants; et, quelque grande que fût leur avidité de trouver de quoi se nourrir, ils laissèrent le reste de cette détestable viande à cette malheureuse mère. Digitized by Google

» mieux que tu meures et me serves de nourriture, » pour faire enrager ces factieux, et pour étonner la » postérité par une action si tragique, qu'il ne manque » que cela seul pour combler la mesure des maux qui » rendent aujourd'hui les Juifs le plus malheureux » peuple qui soit sur la terre?... » Après avoir parlé de la sorte, elle tua son fils, le fit cuire, en mangea une partie, et cacha l'autre.

» Ces impies, qui ne vivaient que de rapines, entrèrent aussitôt après dans la maison de cette dame, et, ayant senti l'odeur de cette viande abominable, la menacèrent de la tuer si elle ne leur montrait ce qu'elle avait préparé pour manger. Elle leur répondit qu'il lui en restait encore une partie, et leur montra ensuite les pitoyables restes du corps de son fils. Quoiqu'ils eussent des cœurs de bronze, une telle vue leur donna tant d'horreur, qu'ils semblaient être hors d'eux-mêmes. Mais elle, dans le transport où la mettait sa fureur, leur dit avec un visage assuré : « Oui, c'est » mon propre fils que vous voyez, et c'est moi-même » qui ai trempé mes mains dans son sang. Vous pou- » vez bien en manger, puisque j'en ai mangé la pre- » mière. Êtes-vous moins hardis qu'une femme, et » avez-vous plus de compassion qu'une mère? Que si » votre pitié ne vous permet pas d'accepter cette vic- » time, j'achèverai de la manger. » Ces gens, qui n'avaient jamais su jusqu'alors ce que c'était que l'humanité, s'en allèrent tout tremblants; et, quelque grande que fût leur avidité de trouver de quoi se nourrir, ils laissèrent le reste de cette détestable viande à cette malheureuse mère.

DE JÉRUSALEM. 379 » Le bruit d’une action si funeste se répandit aussitôt par toute la ville; l’horreur que tous en conçurent ne fut pas moins grande que si chacun en particulier eut commis un semblable crime. Les plus pressés de la faim ne souhaitaient rien tant que d’être promptement délivrés de la vie, et estimaient heureux ceux qui étaient morts avant d’avoir pu voir ou entendre raconter une chose si exécrable. ' » Les Romains apprirent bientôt aussi la nouvelle de cet enfant sacrifié par sa propre mère au désir de se conserver elle-même. Quelques-uns ne la pouvaient croire , d’autres étaient touchés de compassion ; mais elle augmenta dans la ‘plupart la haine qu’ils avaient déjà contre les Juifs. Titus, pour se justifier devant les dieux sur ce sujet, protesta hautement : qu’il avait offert aux Juifs une amnistie générale de tout le passé, et que, puisqu’ils avaient préféré la révolte à l’obéissance, la guerre à la paix, la famine à l'abondance, et qu’ils avaient été les premiers à mettre de leurs propres mains le feu dans le temple, qu’il s’était efforcé de leur conserver, ils méritaient d’être réduits à se nourrir d’une viande Si détestable ; mais qu’il ensevelirait cet horrible forfait sous les ruines de la capitale, afin que le soleil, en faisant le tour du monde, ne fût pas obligé de cacher ses rayons par l’horreur de voir une ville où les mères se nourrissaient de la chair de leurs enfants, et où les pères n’étaient pas moins coupables qu’elles, puisque de si étranges misères ne pouvaient les faire résoudre à quitter les armes... Telles furent les paroles de ce grand prince, parce que, considérant jusqu’à quel excès allait la rage de ces facDigitized by Google

» Le bruit d'une action si funeste se répandit aussitôt par toute la ville; l'horreur que tous en conçurent ne fut pas moins grande que si chacun en particulier eût commis un semblable crime. Les plus pressés de la faim ne souhaitaient rien tant que d'être promptement délivrés de la vie, et estimaient heureux ceux qui étaient morts avant d'avoir pu voir ou entendre raconter une chose si exécrable.

» Les Romains apprirent bientôt aussi la nouvelle de cet enfant sacrifié par sa propre mère au désir de se conserver elle-même. Quelques-uns ne la pouvaient croire, d'autres étaient touchés de compassion; mais elle augmenta dans la plupart la haine qu'ils avaient déjà contre les Juifs. Titus, pour se justifier devant les dieux sur ce sujet, protesta hautement : qu'il avait offert aux Juifs une amnistie générale de tout le passé, et que, puisqu'ils avaient préféré la révolte à l'obéissance, la guerre à la paix, la famine à l'abondance, et qu'ils avaient été les premiers à mettre de leurs propres mains le feu dans le temple, qu'il s'était efforcé de leur conserver, ils méritaient d'être réduits à se nourrir d'une viande si détestable; mais qu'il ensevelirait cet horrible forfait sous les ruines de la capitale, afin que le soleil, en faisant le tour du monde, ne fût pas obligé de cacher ses rayons par l'horreur de voir une ville où les mères se nourrissaient de la chair de leurs enfants, et où les pères n'étaient pas moins coupables qu'elles, puisque de si étranges misères ne pouvaient les faire résoudre à quitter les armes... Telles furent les paroles de ce grand prince, parce que, considérant jusqu'à quel excès allait la rage de ces fac-

 lieux , il ne croyait pas qu'a près avoir souffert des maux dont la seule appréhension devait les ramener à leur devoir, rien pût jamais les faire changer. » Loin de demeurer en repos, ils firent encore une aulre sortie sur les assiégeants, et en vinrent aux mains avec eux. Les Romains les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'au temple. » Alors un soldat , sans avoir reçu aucun ordre et sans appréhender de commettre un horrible sacrilège , mais comme poussé par un mouvement de Dieu , se fit soulever par un de ses compagnons, et jeta par la fenêtre d'or une pièce de bois tout enflammée dans le lieu par où l'on allait aux lràtiments faits alentour du temple du côté du septentrion. Le feu s'y prit aussitôt ; et, dans un si extrême malheur, les Juifs jetèrent des cris effroyables. Ils coururent pour tâcher d'y remédier, rien ne pouvant plus les obliger d'épargner leur vie, lorsqu'ils voyaient périr devant leurs yeux ce temple qui les portait à la ménager par le désir ^le le conserver. » On en donné promptement avis à Titus , qui , au retour du combat, prenait un peu de repos dans sa tente., Il partit à l'instant pour aller faire éteindre le feu. Tous les chefs le suivirent, et les légions après eux, avec uue confusion, un tumulte, et des cris tels que l'on peut se l'imaginer lorsqne, dans une surprise, une si grande armée marche sans commandement et sans ordre. Titus criait de toutes ses forces, et faisait signe de la main pour obliger les siens à éteindre le feu; mais un plus grand bruit empêchait qu'on l'entendît, et l'ardeur et la colère dont les soldats étaient Digitized by Google

tieux, il ne croyait pas qu'après avoir souffert des maux dont la seule appréhension devait les ramener à leur devoir, rien pût jamais les faire changer.

» Loin de demeurer en repos, ils firent encore une autre sortie sur les assiégeants, et en vinrent aux mains avec eux. Les Romains les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'au temple.

» Alors un soldat, sans avoir reçu aucun ordre et sans appréhender de commettre un horrible sacrilége, mais comme poussé par un *mouvement de Dieu*, se fit soulever par un de ses compagnons, et jeta par la fenêtre d'or une pièce de bois tout enflammée dans le lieu par où l'on allait aux bâtiments faits alentour du temple du côté du septentrion. Le feu s'y prit aussitôt; et, dans un si extrême malheur, les Juifs jetèrent des cris effroyables. Ils coururent pour tâcher d'y remédier, rien ne pouvant plus les obliger d'épargner leur vie, lorsqu'ils voyaient périr devant leurs yeux ce temple qui les portait à la ménager par le désir de le conserver.

» On en donna promptement avis à Titus, qui, au retour du combat, prenait un peu de repos dans sa tente. Il partit à l'instant pour aller faire éteindre le feu. Tous les chefs le suivirent, et les légions après eux, avec une confusion, un tumulte, et des cris tels que l'on peut se l'imaginer lorsque, dans une surprise, une si grande armée marche sans commandement et sans ordre. Titus criait de toutes ses forces, et faisait signe de la main pour obliger les siens à éteindre le feu; mais un plus grand bruit empêchait qu'on l'entendît, et l'ardeur et la colère dont les soldats étaient

 animés dans cetle guerre ne leur permettaient pas de prendre garde aux signes qu'il leur faisait. Ainsi, ces légions qui entraient en foule ne pouvaient , dans leur impétuosité, être retenues ni par ses ordres, ni par ses menaces : leur seule fureur les conduisait. Ils se pressaient de telle sorte, que plusieurs étaient renversés et foulés aux pieds ; et d'autres, tombant dans les ruines des portiques et des galeries encore toutes brûlantes et toutes fumantes, n'étaient pas, quoique victorieux, moins malheureux que les vaincus. Lorsque tous ces gens de guerre furent arrivés au temple, ils feignirent de ne point entendre les ordres que leur donnait leur empereur; ceux qui étaient derrière exhortaient les plus avancés à mettre le feu, et il ne restait alors aux factieux nulle espérance de pouvoir l'empêcher. » De quelque côté qu'on jetât les yeux, on ne voyait que fuite et que carnage. On tua un très-grand nombre de pauvres gens qui étaient sans armes et incapables de se défendre. Le tour de l'autel était plein de monceaux de corps morts de eeux que l'on y jetait après les avoir égorgés sur ce lieu saint, qui n'était pas destiné à sacrifier de telles victimes , et des ruisseaux de sang coulaient tout le long des degrés. » Lorsque le feu dévorait ainsi ce superbe temple, les soldats, ardents au pillage, tuaient tous ceux qu'ils y rencontraient. Ils ne pardonnaient ni à l'âge ni à la qualité : les vieillards aussi bien que les enfants, et les prêtres comme les laïques , passaient par le tranchant de l'épée. Tous se trouvaient enveloppés dans ce carnage général , et ceux qui avaient recours aux prières n'étaient pas plus humainement traités que ceux qui Digitized by Google

animés dans cette guerre ne leur permettaient pas de prendre garde aux signes qu'il leur faisait. Ainsi, ces légions qui entraient en foule ne pouvaient, dans leur impétuosité, être retenues ni par ses ordres, ni par ses menaces : leur seule fureur les conduisait. Ils se pressaient de telle sorte, que plusieurs étaient renversés et foulés aux pieds ; et d'autres, tombant dans les ruines des portiques et des galeries encore toutes brûlantes et toutes fumantes, n'étaient pas, quoique victorieux, moins malheureux que les vaincus. Lorsque tous ces gens de guerre furent arrivés au temple, ils feignirent de ne point entendre les ordres que leur donnait leur empereur ; ceux qui étaient derrière exhortaient les plus avancés à mettre le feu, et il ne restait alors aux factieux nulle espérance de pouvoir l'empêcher.

» De quelque côté qu'on jetât les yeux, on ne voyait que fuite et que carnage. On tua un très-grand nombre de pauvres gens qui étaient sans armes et incapables de se défendre. Le tour de l'autel était plein de monceaux de corps morts de ceux que l'on y jetait après les avoir égorgés sur ce lieu saint, qui n'était pas destiné à sacrifier de telles victimes, et des ruisseaux de sang coulaient tout le long des degrés.

» Lorsque le feu dévorait ainsi ce superbe temple, les soldats, ardents au pillage, tuaient tous ceux qu'ils y rencontraient. Ils ne pardonnaient ni à l'âge ni à la qualité : les vieillards aussi bien que les enfants, et les prêtres comme les laïques, passaient par le tranchant de l'épée. Tous se trouvaient enveloppés dans ce carnage général, et ceux qui avaient recours aux prières n'étaient pas plus humainement traités que ceux qui

38ï DESTRUCTION avaient le courage de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les gémissements des mourants se mêlaient au bruit du pétillement du feu , qui gagnait toujours plus avant; et l'embrasement d'un si grand édifice, joint à la hauteur de son assiette, faisait croire à ceux qui ne le voyaient que de loin que toute la ville était en feu. » On ne saurait rien s'imaginer de plus terrible que le bruit dont l'air retentissait de toutes parts : car quel n'était pas celui que faisaient les légions romaines dans leur fureur! quels cris ne jetaient point les factieux qui se voyaient environnés de tous côtés du fer et du feu! quelles plaintes ne faisait point ce pauvre peuple , qui , se trouvant alors dans le temple , était dans une telle frayeur qu'il se jetait en fuyant au milieu des ennemis! et quelles voix confuses ne poussait point jusqu'au ciel la multitude de ceux qui, de dessus la montagne opposée au temple, voyaient un spectacle si affreux ! .Ceux mêmes que la faim avait réduits à une telle extrémité , que la mort était prête à leur fermer pour jamais les yeux, apercevant cet embrasement du temple, rassemblaient tout ce qui leur restait de force pour déplorer un si étrange malheur; et les échos des montagnes d'alentour et du pays qui est au delà du Jourdain redoublaient encore cet horrible bruit. Mais, quelque épouvantable qu'il fût , les maux qui le causaient l'étaient encore davantage. Ce feu qui dévorait le temple était si grand et si violent, qu'il semblait que la montagne même sur laquelle il était assis brûlât jusque dans ses fondements. Le sang coulait en telle altondance qu'il paraissait disputer avec le Digitized by Google

avaient le courage de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les gémissements des mourants se mêlaient au bruit du pétillement du feu, qui gagnait toujours plus avant; et l'embrasement d'un si grand édifice, joint à la hauteur de son assiette, faisait croire à ceux qui ne le voyaient que de loin que toute la ville était en feu.

» On ne saurait rien s'imaginer de plus terrible que le bruit dont l'air retentissait de toutes parts : car quel n'était pas celui que faisaient les légions romaines dans leur fureur! quels cris ne jetaient point les factieux qui se voyaient environnés de tous côtés du fer et du feu! quelles plaintes ne faisait point ce pauvre peuple, qui, se trouvant alors dans le temple, était dans une telle frayeur qu'il se jetait en fuyant au milieu des ennemis! et quelles voix confuses ne poussait point jusqu'au ciel la multitude de ceux qui, de dessus la montagne opposée au temple, voyaient un spectacle si affreux! Ceux mêmes que la faim avait réduits à une telle extrémité, que la mort était prête à leur fermer pour jamais les yeux, apercevant cet embrasement du temple, rassemblaient tout ce qui leur restait de force pour déplorer un si étrange malheur; et les échos des montagnes d'alentour et du pays qui est au delà du Jourdain redoublaient encore cet horrible bruit. Mais, quelque épouvantable qu'il fût, les maux qui le causaient l'étaient encore davantage. Ce feu qui dévorait le temple était si grand et si violent, qu'il semblait que la montagne même sur laquelle il était assis brûlât jusque dans ses fondements. Le sang coulait en telle abondance qu'il paraissait disputer avec le

DE JÉRUSALEM. 383 feu à qui s’étendrait le plus. La multitude de ceux qui étaient tués surpassait le nombre de ceux qui les sacrifiaient à leur colère et à leur vengeance. Toute la terre était couverte de corps morts ; et les soldats marchaient dessus pour poursuivre , par un chemin si effroyable, ceux qui s’enfuyaient. Mais enfin les factieux firent un si grand effort qu'ils poussèrent les Romains, gagnèrent le temple extérieur, et de là se retirèrent dans la ville. » Les soldats , s’y étant précipités , tuaient encore sans distinction ceux qui s’offraient sous leurs pas, brûlaient toutes les maisons et les personnes qui s’y étaient réfugiées. Ceux qui entraient dans quelquesunes pour piller les trouvaient pleines de corps de familles tout entières que la faim ÿ avait fait périr, et l’horreur d’un tel spectacle les en faisait sortir les mains vides. Mais ce qui semblait les toucher de quelque compassion pour les morts ne les rendait pas plus humains envers les vivants : ils tuaient tous ceux qu’ils rencontraient. Le nombre des corps entassés les uns sur les autres était si grand , qu’il bouchait les avenues des rues, et le sang dans lequel la ville nageait éteignait le feu en plusieurs endroits. Le meurtre cessait sur le soir, et l’embrasement s’augmentait la nuit. » Comme, à la fin, les Romains étaient las de tuer, et qu’il restait encore une grande multitude de peuple, Titus commanda de l’épargner, et de ne faire passer au fil de l’épée que ceux qui se mettraient en défense ; mais les soldats ne laissèrent pas de tuer contre son ordre les vieillards et les plus débiles. Ils gardèrent Digitized by Google

feu à qui s'étendrait le plus. La multitude de ceux qui étaient tués surpassait le nombre de ceux qui les sacrifiaient à leur colère et à leur vengeance. Toute la terre était couverte de corps morts ; et les soldats marchaient dessus pour poursuivre, par un chemin si effroyable, ceux qui s'enfuyaient. Mais enfin les factieux firent un si grand effort qu'ils poussèrent les Romains, gagnèrent le temple extérieur, et de là se retirèrent dans la ville.

» Les soldats, s'y étant précipités, tuaient encore sans distinction ceux qui s'offraient sous leurs pas, brûlaient toutes les maisons et les personnes qui s'y étaient réfugiées. Ceux qui entraient dans quelques-unes pour piller les trouvaient pleines de corps de familles tout entières que la faim y avait fait périr, et l'horreur d'un tel spectacle les en faisait sortir les mains vides. Mais ce qui semblait les toucher de quelque compassion pour les morts ne les rendait pas plus humains envers les vivants : ils tuaient tous ceux qu'ils rencontraient. Le nombre des corps entassés les uns sur les autres était si grand, qu'il bouchait les avenues des rues, et le sang dans lequel la ville nageait éteignait le feu en plusieurs endroits. Le meurtre cessait sur le soir, et l'embrasement s'augmentait la nuit.

» Comme, à la fin, les Romains étaient las de tuer, et qu'il restait encore une grande multitude de peuple, Titus commanda de l'épargner, et de ne faire passer au fil de l'épée que ceux qui se mettraient en défense ; mais les soldats ne laissèrent pas de tuer contre son ordre les vieillards et les plus débiles. Ils gardèrent

 seulement ceux qui étaient vigoureux et capables de servir, et les enfermèrent dans le temple destiné pour les femmes. Titus en donna le soin à l'un de ses affranchis nommé Fronton , en qui il avait une grande confiance , avec pouvoir d'ordonner de chacun d eux selon qu'il le jugerait à propos. Fronton fit mourir les voleurs et les séditieux qui s'accusaient les uns les autres, réserva pour le triomphe les pins jeunes, les plus robustes et les mieux faits, envoya enchaînés eu Égypte ceux qui ôtaient au-dessus de dix-sept ans pour travailler aux ouvrages publics ; et Titus en distribua un grand nombre par les provinces, pour servir à des spectacles de gladiateurs et de combats contre les bêtes. Quant à ceux qui étaient au-dessous de dix-sept ans , ils furent vendus. » Pendant que l'on ordonnait ainsi de ces misérables, onze mille moururent : les uns, parce que leurs gardes, qui les haïssaient, ne leur donnaient point à manger; les autres, à cause qu'ils le refusaient, par le dégoût qu'ils avaient de vivre, et aussi parce qu'il y avait de la peine à trouver du blé pour nourrir tant de personnes. » Le nombre de ceux qui furent faits prisonniers durant cette guerre montait à quatre-vingt- dix-sept mille , et le siège de Jérusalem coûta la vie à onze cent mille, dont la plupart, quoique Juifs de nation, n'étaient point nés dans la Judée , mais y étaient venus de toutes les provinces pour solenniser la fête de PAques , et s'étaient ainsi trouvés enveloppés dans cette guerre. Comme il n'y avait pas de lieu pour les loger tous, la peste s'y mil et fut bientôt suivie delà famine. Digitized by Google

seulement ceux qui étaient vigoureux et capables de servir, et les enfermèrent dans le temple destiné pour les femmes. Titus en donna le soin à l'un de ses affranchis nommé Fronton, en qui il avait une grande confiance, avec pouvoir d'ordonner de chacun d'eux selon qu'il le jugerait à propos. Fronton fit mourir les voleurs et les séditieux qui s'accusaient les uns les autres, réserva pour le triomphe les plus jeunes, les plus robustes et les mieux faits, envoya enchaînés en Égypte ceux qui étaient au-dessus de dix-sept ans pour travailler aux ouvrages publics; et Titus en distribua un grand nombre par les provinces, pour servir à des spectacles de gladiateurs et de combats contre les bêtes. Quant à ceux qui étaient au-dessous de dix-sept ans, ils furent vendus.

» Pendant que l'on ordonnait ainsi de ces misérables, onze mille moururent : les uns, parce que leurs gardes, qui les haïssaient, ne leur donnaient point à manger; les autres, à cause qu'ils le refusaient, par le dégoût qu'ils avaient de vivre, et aussi parce qu'il y avait de la peine à trouver du blé pour nourrir tant de personnes.

» Le nombre de ceux qui furent faits prisonniers durant cette guerre montait à quatre-vingt-dix-sept mille, et le siége de Jérusalem coûta la vie à onze cent mille, dont la plupart, quoique Juifs de nation, n'étaient point nés dans la Judée, mais y étaient venus de toutes les provinces pour solenniser la fête de Pâques, et s'étaient ainsi trouvés enveloppés dans cette guerre. Comme il n'y avait pas de lieu pour les loger tous, la peste s'y mit et fut bientôt suivie de la famine.

DE JÉRUSALEM. 385 Que si l'on a peine à croire que cette ville, étant si grande, fût tellement peuplée qu'elle n'eût pas de quoi loger ce nombre de Juifs venus du dehors, il n'en faut point de meilleure preuve que le dénombrement fait par Cestius; car ce gouverneur, voulant faire connaître à Néron , qui avait tant de mépris pour les Juifs, quelle était la force de Jérusalem , pria les sacrificateurs de trouver moyen de compter le peuple. Ils choisirent pour cela le temps de la fête de Pâques, auquel, depuis neuf heures jusqu à onze , on ne cessait d'immoler des victimes; on en mangeait ensuite la chair dans les familles , qui , ne pouvant être moindres que de dix personnes, l'étaient quelquefois de vingt, et il se trouva qu'il y avait eu deux cent cinquante-cinq mille six cents bêtes immolées : ce qui , à compter seulement dix personnes pour chaque bête, revenait à deux millions cinq cent cinquante-six mille individus tous purifiés et sanctifiés. » Ainsi, cette grande multitude, qui s'était rendue de tant de divers endroits à Jérusalem avant le siège, s'y trouva enfermée, comme dans une prison, lorsqu'il commença » Il paraît, par ce que je viens de dire, que nuis accidents humains , nuis fléaux envoyés de Dieu n'ont jamais causé la ruine d'un si grand nombre de peuple que celui-ci, qui périt parla peste, la famine, le fer et le feu dans ce grand siège , ou qui fut fait esclave des Romains. » (Josèphe.) •23 Digitized by Google

AUJOURD'HUI ET L'ANCIENNE JÉRUSALEM. « A un homme qui ne s'attache point à observer, il ne faut qu'une heure et peut-être moins pour faire le tour de Jérusalem. J'y mets d'ordinaire deux ou trois fois plus de temps. J'aime à m'arrêter devant ces murailles bâties avec les débris des monuments détruits , à contempler ces ruines des hommes et des âges. Je ne puis passer par tant d'endroits où mon Sauveur passait lui-même, il y a dix-huit siècles, en faisant du bien , sans que ce souvenir ne réveille en mon âme tous les sentiments dont elle fut émue la première fois , et quand le cœur est ainsi agité , il est difficile de marcher vite. » Les murs qui forment l'enceinte actuelle de Jérusalem, si l'on en croit plusieurs relations1, furent construits vers l'an 1534 par le sultan Soliman, fils unique de Sélim I". On y voit diverses inscriptions, qui sans doute se rapportent à cette époque ; mais je n'ai jamais pu en obtenir une explication qui me satisfit. 11 n'est peut être pas de ville au monde où l'on puisse moins se procurer certains renseignements sur Jérusalem qu'à Jérusalem même. Plus d'une fois j'ai eu à rectifier les interprétations de mon drogman , qui cependant passe pour érudit dans les sciences des inscriptions : il n'en a pas toujours une idée juste et * Voyez la dissertation de d'Anville sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem. Digitized by Google

X.

JÉRUSALEM AUJOURD'HUI ET L'ANCIENNE JÉRUSALEM.

« A un homme qui ne s'attache point à observer, il ne faut qu'une heure et peut-être moins pour faire le tour de Jérusalem. J'y mets d'ordinaire deux ou trois fois plus de temps. J'aime à m'arrêter devant ces murailles bâties avec les débris des monuments détruits, à contempler ces ruines des hommes et des âges. Je ne puis passer par tant d'endroits où mon Sauveur passait lui-même, il y a dix-huit siècles, en faisant du bien, sans que ce souvenir ne réveille en mon âme tous les sentiments dont elle fut émue la première fois, et quand le cœur est ainsi agité, il est difficile de marcher vite.

» Les murs qui forment l'enceinte actuelle de Jérusalem, si l'on en croit plusieurs relations [1], furent construits vers l'an 1534 par le sultan Soliman, fils unique de Sélim Ier. On y voit diverses inscriptions, qui sans doute se rapportent à cette époque; mais je n'ai jamais pu en obtenir une explication qui me satisfît. Il n'est peut être pas de ville au monde où l'on puisse moins se procurer certains renseignements sur Jérusalem qu'à Jérusalem même. Plus d'une fois j'ai eu à rectifier les interprétations de mon drogman, qui cependant passe pour érudit dans les sciences des inscriptions : il n'en a pas toujours une idée juste et

[1] Voyez la dissertation de d'Anville sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem.

 précise; il confond les choses. Une personne qui en ce point m’a rendu de véritables services, c’est le bon frère Élias, du monastère de Saint-Sauveur, qui, ayant demeuré (rente ans en Terre-Sainte, connaît à fond le pays. J’ai seulement à regretter que son âge et ses occupations ne lui aient pas permis de m’accompagner dans mes courses. -» D’Anville a prouvé , par de graves raisonnements et par les mesures qu'il a prises sur les lieux mêmes, que l’ancienne Jérusalem ne pouvait pa3 être plus grande que la nouvelle. Elle était située à peu près sur le même terrain avec la différence cependant qu’ alors le Calvaire ne se trouvait pas dans son enceinte, mais bien le mont Sion. Soliman , en apprenant que l’ architecte chargé de la construction de l’enceinte de la nouvelle Jérusalem n’y avait pas renfermé le mont Sion , lui fit trancher la tête. Les murs peuvent avoir cent vingt pieds de haut ; leur épaisseur ne m’a point paru proportionnée à leur élévation. On y voit des pierres qui appartenaient évidemment à l’ancien temple; elles sont d’une dimension extraordinaire. » L’ancienne Jérusalem avait douze portes : » 1" La porte du Troupeau, porta Grëgix , construite par le grand-prêtre Éliasib. On l’appelait ainsi parce que c’était par elle qu’entraient les troupeaux qui devaient être immolés dans le temple. » 2° La porte des Poissons , porta Pùcium , ainsi nommée parce qu’elle conduisait à la mer, et que par elle on introduisait le poisson destiné aux besoins de la ville. Elle fut bâtie par les enfants d’Asnaa, au retour de la captivité de Babylone. 35. Digitized by Google

précise; il confond les choses. Une personne qui en ce point m'a rendu de véritables services, c'est le bon frère Élias, du monastère de Saint-Sauveur, qui, ayant demeuré trente ans en Terre-Sainte, connaît à fond le pays. J'ai seulement à regretter que son âge et ses occupations ne lui aient pas permis de m'accompagner dans mes courses.

» D'Anville a prouvé, par de graves raisonnements et par les mesures qu'il a prises sur les lieux mêmes, que l'ancienne Jérusalem ne pouvait pas être plus grande que la nouvelle. Elle était située à peu près sur le même terrain, avec la différence cependant qu'alors le Calvaire ne se trouvait pas dans son enceinte, mais bien le mont Sion. Soliman, en apprenant que l'architecte chargé de la construction de l'enceinte de la nouvelle Jérusalem n'y avait pas renfermé le mont Sion, lui fit trancher la tête. Les murs peuvent avoir cent vingt pieds de haut; leur épaisseur ne m'a point paru proportionnée à leur élévation. On y voit des pierres qui appartenaient évidemment à l'ancien temple; elles sont d'une dimension extraordinaire.

» L'ancienne Jérusalem avait douze portes :

» 1° La porte du Troupeau, *porta Gregis*, construite par le grand-prêtre Éliasib. On l'appelait ainsi parce que c'était par elle qu'entraient les troupeaux qui devaient être immolés dans le temple.

» 2° La porte des Poissons, *porta Piscium*, ainsi nommée parce qu'elle conduisait à la mer, et que par elle on introduisait le poisson destiné aux besoins de la ville. Elle fut bâtie par les enfants d'Asnaa, au retour de la captivité de Babylone.

388 JÉRUSALEM AUJOURD'HUI » 3° La porte Ancienne , porta Vêtus, qu'on désigna sous ce nom parce que les Chaldéens la laissèrent subsister lorsqu'ils détruisirent toutes les autres. Elle fut rebâtie par Joïada , fils de Phaséa. » 4° La porte du Fumier, porta Sterquilinii , par laquelle sortaient toutes les ordures de la ville, du côté de l'occident. » 5° La porte de la Vallée, porta Vallin , qui conduisait à la vallée de Josaphat, où l'on jetait les corps de ceux qui avaient été exécutés sur la montagne du Calvaire. Cette porte fut construite par Hanun au retpur de Babylone. Dans la suite , elle fut appelée la porte d'Or ou Dorée, porta Aurea. » 6° La porte de- la Fontaine , porta Fontis, voisine de la fontaine de Siloé , et qui donnait sur les jardins du"Roi. Elle fut rebâtie par Sellum, fils de Choloza. » 7° La porte des Eaux , porta Aquarum , par où passaient les Nathinéens , qui portaient l'eau pour le service du temple. » 8° La porte des Chevaux , poi'ta Equorum , construite par les prêtres. C'était par là qu'on menait abreuver les chevaux. » 9° La porte du Jugement, porta Judicii ou Judicialis. C'était là qu'autrefois se rendait la justice. Elle ne conduisait point hors de la ville. »10° La porte d'Éphraïm , porta Ephraïm, par où entraient ceux de la tribu d'Éphraïm qui se rendaient à Jérusalem. >>11° La porte de Benjamin , porta Benjamin, qui conduisait à cette tribu. » 12° Enfin la porte de l'Angle ou du Coin, porta Digitized by Google

» 3° La porte Ancienne, *porta Vetus*, qu'on désigna sous ce nom parce que les Chaldéens la laissèrent subsister lorsqu'ils détruisirent toutes les autres. Elle fut rebâtie par Joïada, fils de Phaséa.

» 4° La porte du Fumier, *porta Sterquilinii*, par laquelle sortaient toutes les ordures de la ville, du côté de l'occident.

» 5° La porte de la Vallée, *porta Vallis*, qui conduisait à la vallée de Josaphat, où l'on jetait les corps de ceux qui avaient été exécutés sur la montagne du Calvaire. Cette porte fut construite par Hanun au retour de Babylone. Dans la suite, elle fut appelée la porte d'Or ou Dorée, *porta Aurea*.

» 6° La porte de la Fontaine, *porta Fontis*, voisine de la fontaine de Siloé, et qui donnait sur les jardins du Roi. Elle fut rebâtie par Sellum, fils de Choloza.

» 7° La porte des Eaux, *porta Aquarum*, par où passaient les Nathinéens, qui portaient l'eau pour le service du temple.

» 8° La porte des Chevaux, *porta Equorum*, construite par les prêtres. C'était par là qu'on menait abreuver les chevaux.

» 9° La porte du Jugement, *porta Judicii* ou *Judicialis*. C'était là qu'autrefois se rendait la justice. Elle ne conduisait point hors de la ville.

» 10° La porte d'Éphraïm, *porta Ephraïm*, par où entraient ceux de la tribu d'Éphraïm qui se rendaient à Jérusalem.

» 11° La porte de Benjamin, *porta Benjamin*, qui conduisait à cette tribu.

» 12° Enfin la porte de l'Angle ou du Coin, *porta*

ET L’ANCIENNE JERUSALEM. 38'* Anijuli, ainsi nommée parce quelle se trouvait au point où le mur septentrional formait un angle avec le mur occidental. » Aujourd’hui Jérusalem n’a que sept portes : » 1° La porte du Bien- Aimé, Bab-A-K znlil . Elle met sur le chemin de Bethléem et d’Hébron. C’est par cette porte qu’arrivent les pèlerins qui prennent leur route par Jaffa. » 2° La porte du Prophète-David , Bab-el-NahiDohoud. — Elle met sur le chemin du mont Sion , et se trouve presque en face du Cénacle et du tombeau de David. » 3° La porte des Maugrabins ou Barbaresques , Bab-él-Mauyrabé ; on l’appelle encore la porte du Fumier ou porte Sterquiline. Elle est presque à l’angle de l’ancien temple et vis-à-vis du village de Siloé. Cette porte est mémorable , parce que ce fut par là que les Juifs firent passer Jésus en le conduisant à Pilate, après l’avoir fait prisonnier au Jardin des Olives. Depuis l’invasion , cette porte est toujours fermée, la garnison n’étant pas assez forte pour placer partout des postes, et les habitants de Siloé inclinant fortement vers la ré volte. » i“ La porte d’Or (Aurea), Bab-el-Daraltie. Elle est au midi et conduit à la place du temple. Elle n’est jamais ouverte, parce que, d’après une ancienne tradition turque , ce sera par cette porte que les Chrétiens entreront un jour dans Jérusalem et s’en empareront. Ce fut encore par cette porte que notre Seigneur fit son entrée le jour des Rameaux dans Jérusalem. Le frontispice de la porte Bab-el-Darahie est d’nn beau travail. Digitized by Google

390 JÉRUSALEM AUJOURD'HUI » 5° La porte de Marie, Bab-el-Sidi- Mariant , qui conduit au tombeau de la très-sainte Vierge ; elle est à l'orient, et fait face au mont des Olives. Dans toutes les descriptions de la Terre-Sainte, on lui donne le nom de porte de Saint-Étienne, parce que ce fut par cette porte que passa ce saint , lorsqu'on le mena au martyre. Du temps des Juifs, c'était la porte des Troupeaux. » 6° La porte de l'Aurore, Bab-el-Zahara; on l'appelle aussi porte d'Hérode. — Elle est au nord , et met sur le chemin de la grotte de Jérémie. Elle se trouve entre la porte de Saint-Étienne et celle de Damas. » T La porte des Colonnes ou de Damas, Babel-Hamond ou Bab-el-Chapi • Elle ouvre la route des tombeaux des rois de Naplouse (l'ancienne Sichem), de Saint-Jean-d'Acre et de Damas. Simon le Cyrénéen venait par cette porte, lorsqu'il rencontra le Sauveur portant sa croix. » Je m'arrête surtout , mon cher ami , sur le mont Sion, « Mont fameux que Dieu même a long-temps habité , » et qui a été tour à tour l'objet des bénédictions et des lamentations des prophètes; « Où David exprimait ses saints ravissements, » Et bénissait son Dieu , son Seigneur et son père. » » C'est une colline dont l'élévation, à l'égard de Jérusalem , est à peu près celle du mont Aven lin sur le forum de Rome. Elle paraîtrait beaucoup plus Digitized by Google

» 5° La porte de Marie, *Bab-el-Sidi-Mariam*, qui conduit au tombeau de la très-sainte Vierge; elle est à l'orient, et fait face au mont des Olives. Dans toutes les descriptions de la Terre-Sainte, on lui donne le nom de *porte de Saint-Étienne*, parce que ce fut par cette porte que passa ce saint, lorsqu'on le mena au martyre. Du temps des Juifs, c'était la porte *des Troupeaux*.

» 6° La porte de l'Aurore, *Bab-el-Zahara;* on l'appelle aussi porte d'Hérode. — Elle est au nord, et met sur le chemin de la grotte de Jérémie. Elle se trouve entre la porte de Saint-Étienne et celle de Damas.

» 7° La porte des Colonnes ou de Damas, *Bab-el-Hamond* ou *Bab-el-Cham*. Elle ouvre la route des tombeaux des rois de Naplouse (l'ancienne Sichem), de Saint-Jean-d'Acre et de Damas. Simon le Cyrénéen venait par cette porte, lorsqu'il rencontra le Sauveur portant sa croix.

» Je m'arrête surtout, mon cher ami, sur le mont Sion,

« Mont fameux que Dieu même a long-temps habité, »

et qui a été tour à tour l'objet des bénédictions et des lamentations des prophètes;

« Où David exprimait ses saints ravissements,
» Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son père. »

» C'est une colline dont l'élévation, à l'égard de Jérusalem, est à peu près celle du mont Aventin sur le forum de Rome. Elle paraîtrait beaucoup plus

t ET L'ANCIENNE JÉRUSALEM. 391 élevée, si l'on voulait prendre sa hauteur de sa base dans la vallée de Géhennon. L’aspect en est jaunâtre et aride. 11 n’existe dans l’univers aucune montagne dont l’histoire soit plus glorieusement et depuis un plus grand nombre de siècles liée à celle de la Religion et de l’Église chrétienne , dont elle est toujours présentée comme la figure et l’image. Vers l’an du monde 12988, David l’enleva aux Jébuséens, qui , protégés par une forteresse , s’v croyaient invincibles. Il y construisit un palais; et, comme c’était la plus illustre de ses conquêtes, non-seulement il y fixa sa demeure, mais il voulut que la cité portât son nom. Salomon , son fils et les successeurs de ce prince y habitèrent, et déployèrent dans les établissements qu’ils y firent une pompe et une magnificence vraiment royale, en sorte que tout ce qu'il y a de remarquable et de grand dans la longue succession des événements à la suite desquels parut le Messie ,* rappelle le souvenir de Sion. » Mais ce qui en rehausse le plus l’honneur et la gloire , c’est que le Sauveur y fit de longs et fréqueuLs séjours, qu:il y réunit souvent ses apôtres, qu’il y manifesta son infinie puissance, autant que son infinie bonté, par le plus doux comme le plus ineffable des mystères, et que Sion fut en quelque sorte le berceau de son Église. » Les nombreux monuments qui couvraient cette montagne, ont disparu presque tous. Les seuls dont il reste des (races sont : » 1° La maison de Caïphe. Ce fut là que Jésus fut conduit, en sortant de chez Anne, et que saint Pierre le renia. Cest aujourd’hui une église arménienne. Digitized by Google

élevée, si l'on voulait prendre sa hauteur de sa base dans la vallée de Géhennon. L'aspect en est jaunâtre et aride. Il n'existe dans l'univers aucune montagne dont l'histoire soit plus glorieusement et depuis un plus grand nombre de siècles liée à celle de la Religion et de l'Église chrétienne, dont elle est toujours présentée comme la figure et l'image. Vers l'an du monde 2988, David l'enleva aux Jébuséens, qui, protégés par une forteresse, s'y croyaient invincibles. Il y construisit un palais; et, comme c'était la plus illustre de ses conquêtes, non-seulement il y fixa sa demeure, mais il voulut que la cité portât son nom. Salomon, son fils et les successeurs de ce prince y habitèrent, et déployèrent dans les établissements qu'ils y firent une pompe et une magnificence vraiment royale, en sorte que tout ce qu'il y a de remarquable et de grand dans la longue succession des événements à la suite desquels parut le Messie, rappelle le souvenir de Sion.

» Mais ce qui en rehausse le plus l'honneur et la gloire, c'est que le Sauveur y fit de longs et fréquents séjours, qu'il y réunit souvent ses apôtres, qu'il y manifesta son infinie puissance, autant que son infinie bonté, par le plus doux comme le plus ineffable des mystères, et que Sion fut en quelque sorte le berceau de son Église.

» Les nombreux monuments qui couvraient cette montagne, ont disparu presque tous. Les seuls dont il reste des traces sont :

» 1° La maison de Caïphe. Ce fut là que Jésus fut conduit, en sortant de chez Anne, et que saint Pierre le renia. C'est aujourd'hui une église arménienne.

 » 2° Le tombeau de David. » 3° Le saint Cénacle. Sainte Hélène en avait fait une église, et l’avait décorée des ornements les plus magnifiques. Les Sarasins, dans la suite des temps, l’ayant ruinée, Sancia, reine de Sicile, à force d’argent, la fit rendre aux Pères de Terre-Sainte. En 1561, les Turcs s’en emparèrent et la convertirent en mosquée. Ils en sont encore aujourd’hui les seuls possesseurs. » Désirant vivement de voir ce lieu auguste, je dis un jour à mon drogman de prendre à cet égard toutes les mesures nécessaires. La chose n’était pas autrefois très-difficile; mais elle l’est devenue depuis l’entrée des Égyptiens. Ma réputation de médecin vint à mon aide, et l’argent fit le reste. » En entrant , on aperçoit à gauche une petite porte qui conduit au tombeau de David. Je ne pus le visiter: il n’est permis à aucun chrétien'd’en franchir le seuil, offrît-il même une forte somme. Les Turcs, quoique habitués à vendre leur complaisance, sont inexorables sur ce point. Cependant quelques voyageurs assurent y avoir pénétré , et y avoir vu trois tombeaux creusés dans un rocher obscur. Je ne conteste point ce fait ; quant à moi , malgré la popularité dont je jouis, et malgré la protection d’un certain nombre d’amis, toutes les démarches que j’ai faites pour m’en convaincre par moimême ont été inutiles. » Après avoir monté du même côté un escalier d’une vingtaine de degrés, on se trouve dans une grande salle dont deux colonnes soutiennent la voûte. C’est le saint Cénacle. Ce fut là que le Sauveur fit la Digitized by Google

» 2° Le tombeau de David.

» 3° Le saint Cénacle. Sainte Hélène en avait fait une église, et l'avait décorée des ornements les plus magnifiques. Les Sarasins, dans la suite des temps, l'ayant ruinée, Sancia, reine de Sicile, à force d'argent, la fit rendre aux Pères de Terre-Sainte. En 1561, les Turcs s'en emparèrent et la convertirent en mosquée. Ils en sont encore aujourd'hui les seuls possesseurs.

» Désirant vivement de voir ce lieu auguste, je dis un jour à mon drogman de prendre à cet égard toutes les mesures nécessaires. La chose n'était pas autrefois très-difficile; mais elle l'est devenue depuis l'entrée des Égyptiens. Ma réputation de médecin vint à mon aide, et l'argent fit le reste.

» En entrant, on aperçoit à gauche une petite porte qui conduit au tombeau de David. Je ne pus le visiter: il n'est permis à aucun chrétien d'en franchir le seuil, offrît-il même une forte somme. Les Turcs, quoique habitués à vendre leur complaisance, sont inexorables sur ce point. Cependant quelques voyageurs assurent y avoir pénétré, et y avoir vu trois tombeaux creusés dans un rocher obscur. Je ne conteste point ce fait; quant à moi, malgré la popularité dont je jouis, et malgré la protection d'un certain nombre d'amis, toutes les démarches que j'ai faites pour m'en convaincre par moi-même ont été inutiles.

» Après avoir monté du même côté un escalier d'une vingtaine de degrés, on se trouve dans une grande salle dont deux colonnes soutiennent la voûte. C'est le saint Cénacle. Ce fut là que le Sauveur fit la

HT L’ANCIENNE JÉRUSALEM. 393 dernière pâque, et institua l’auguste sacrement de son amour, la divine Eucharistie. « Quand l’heure fut venue , il se mit à table, et les » douze Apôtres avec lui ; et il leur dit : J'ai souhaité » vivement de manger cette pâque avec vous avant de » souffrir. » Ayant pris le pain, il rendit grâces, le rompit, et » le leur donna en disant : Ceci est mon corps, qui est ' » donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi. » Il prit de même la coupe, après qu’il eut soupé, » disant : C’est ici le calice, la nouvelle alliance par » mon sang qui sera répandu pour vous .... » Et voilà la main de celui qui me trahit, qui est « avec moi à cette table. » » En réfléchissant que je me trouvais là môme où Jésus avait fait préparer le céleste banquet, où le disciple bien-aimé s’était reposé sur son sein, où les Apôtres avaient reçu le pain de vie des mains de celui qui bientôt allait mourir pour eux et pour nous, où ils avaient bu son sang adorable , où l’infâme qui voulait le trahir avait osé lui demander effrontément si c’était lut qui serait le traître , où ce malheureux avait mis le comble à son iniquité par le plus épouvantable des sacrilèges : j’étais touché , attendri ; je frissonnais , j’adorais , je pleurais d’amour, de reconnaissance, d’effroi, d’indignation, d’horreur. » Mais le saint Cénacle n'est pas seulement digne de nos respects parce (pie la première pâque chrétienne y fut célébrée : combien d’autres souvenirs non moins glorieux s’y rattachent encore! Ce fut là qu’après sa résurrection Jésus visita plus d'une fois ses disciples; là Digitized by Google

394 RELATION UE L’INCENDIE qu 'après son ascension il leur envoya son Saint-Esprit, qui se répandit sur eux en langues de feu; là que furent ordonnés les premiers diacres; là que fut célébré le premier de tous les conciles ; ce fut de là , enfin, qu’obéissant à la parole de leur divin Maître, les Apôtres partirent pour aller enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder toid ce qu’il leur avait 'confié, bien assurés qu’il serait avec eux tous les jours jusqu’à la consommation des siècles. » (Le P. de Géramb, Pèlerinage à Jérusalem.) XI. RELATION DE L’INCENDIE DU SAINT-SÉPULCRE, ARRIVE I.E 12 OCTOBRE 1808. h Si le prophète Jérémie revenait dans ce monde , aurait-il , en ces jours de désastre et de deuil , moins de raison qu' autrefois d’inviter le peuple à pleurer sur le malheur de Jérusalem désolée? Aurait-il à faire entendre des chants moins plaintifs sur la tristesse et l’abattement de l’infortunée fille de Sion?... Ah! il ne serait pas le seul dont les yeux fussent deux sources de larmes!... Partout il rencontrerait des compagnons de sa douleur !... » La matinée du 1 2 octobre fut alfreuse ; le souvenir de ce jour malheureux arrache un cri de douleur aux cœurs les plus indifférents , aux cœurs les plus endurcis. Les catholiques, les schismatiques, les hérétiques sont dans l’affliction; les Orientaux, les Occidentaux Digitized by Google

qu'après son ascension il leur envoya son Saint-Esprit, qui se répandit sur eux en langues de feu; là que furent ordonnés les premiers diacres; là que fut célébré le premier de tous les conciles; ce fut de là, enfin, qu'obéissant à la parole de leur divin Maître, les Apôtres partirent pour *aller enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce qu'il leur avait confié*, bien assurés *qu'il serait avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* » (Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem.*)

XI.

RELATION DE L'INCENDIE DU SAINT-SÉPULCRE, ARRIVÉ LE 12 OCTOBRE 1808.

« Si le prophète Jérémie revenait dans ce monde, aurait-il, en ces jours de désastre et de deuil, moins de raison qu'autrefois d'inviter le peuple à pleurer sur le malheur de Jérusalem désolée? Aurait-il à faire entendre des chants moins plaintifs sur la tristesse et l'abattement de l'infortunée fille de Sion?... Ah! il ne serait pas le seul dont les yeux fussent deux sources de larmes!... Partout il rencontrerait des compagnons de sa douleur!...

» La matinée du 12 octobre fut affreuse; le souvenir de ce jour malheureux arrache un cri de douleur aux cœurs les plus indifférents, aux cœurs les plus endurcis. Les catholiques, les schismatiques, les hérétiques sont dans l'affliction; les Orientaux, les Occidentaux

395 DU SAINT-SÉPULCRE, pleurent; les Juifs mêmes versent des larmes; il n’y a personne dans la cité sainte, de quelque nation qu’il soit , qui ne partage la douleur et la consternation générales. L’église du Saint-Sépulcre, ce monument bâti par sainte Hélène et Constantin avec une magnificence impériale, et conservé par la piété des chrétiens, ce temple, le plus auguste de l’univers, ce temple, qui faisait l'admiration des nations les plus éloignées, vient d’être consumé par las flammes! On ignore si c’est l’effet d'un accident ou de la malice; mais la rapidité du feu a été telle, que, dans l'espace de quelques heures, les galeries, les colonnes, les autels sont anéantis. Voici quelques détails sur ce déplorable événement : » Dans la nuit du 11 au I i octobre , vers les trois heures du matin, le feu commença à se manifester dans la chapelle des Arméniens , située sur la galerie ou terrasse de la grande église du Saint-Sépulcre. L'aide-sacristain des religieux de Saint-François, qui allait visiter les lampes et la chapelle du Calvaire , fut le premier à s'en apercevoir; et , comme il n’y avait là d’àme vivante qu’un pauvre prêtre arménien, vieillard dont la vue du feu avait comme altéré la raison, il courut aussitôt chercher des secours. Mais la rapidité de la flamme les rendit inutiles; lorsqu’on arriva, elle avait déjà embrasé la chapelle des Arméniens , même leur habitation , ain?i que celle des Grecs , dont une partie était construite en bois sec et peinte à l'huile. » Les Pères Franciscains, après l’office de minuit, étaient allés se reposer. Réveillés par le bruit étrange qu’ils entendent dans la grande église, ils se lèvent à Digitized by Google

pleurent; les Juifs mêmes versent des larmes; il n'y a personne dans la cité sainte, de quelque nation qu'il soit, qui ne partage la douleur et la consternation générales. L'église du Saint-Sépulcre, ce monument bâti par sainte Hélène et Constantin avec une magnificence impériale, et conservé par la piété des chrétiens, ce temple, le plus auguste de l'univers, ce temple, qui faisait l'admiration des nations les plus éloignées, vient d'être consumé par les flammes! On ignore si c'est l'effet d'un accident ou de la malice; mais la rapidité du feu a été telle, que, dans l'espace de quelques heures, les galeries, les colonnes, les autels sont anéantis. Voici quelques détails sur ce déplorable événement :

» Dans la nuit du 11 au 12 octobre, vers les trois heures du matin, le feu commença à se manifester dans la chapelle des Arméniens, située sur la galerie ou terrasse de la grande église du Saint-Sépulcre. L'aide-sacristain des religieux de Saint-François, qui allait visiter les lampes et la chapelle du Calvaire, fut le premier à s'en apercevoir; et, comme il n'y avait là d'âme vivante qu'un pauvre prêtre arménien, vieillard dont la vue du feu avait comme altéré la raison, il courut aussitôt chercher des secours. Mais la rapidité de la flamme les rendit inutiles; lorsqu'on arriva, elle avait déjà embrasé la chapelle des Arméniens, même leur habitation, ainsi que celle des Grecs, dont une partie était construite en bois sec et peinte à l'huile.

» Les Pères Franciscains, après l'office de minuit, étaient allés se reposer. Réveillés par le bruit étrange qu'ils entendent dans la grande église, ils se lèvent à

 la hâte. Quelle est leur épouvante! Malgré mille dangers, ils volent au feu... La porte est fermée; et, ce qui met le comble à leur désespoir, c'est que peu d'instants après , les flammes , qui sortent et du côté des Grecs et des Arméniens , et du côté des Syriens , des Messinéens et des Cophtes, menacent la coupole du grand temple, construite avec d'énormes poutres couvertes de plomb et élevée perpendiculairement snr le monument dans lequel se trouve le très-Saint-Sépulcre. Les poutres dont je viens de parler avaient été amenées à grands frais du mont Liban, au commencement du siècle passé, lorsque les princes chrétiens firent élever ce dôme , véritable chef-d'œuvre par sa hauteur et par la hardiesse de sa construction. » Tous ont fui... Les Pères Franciscains, restés seuls et privés d'instruments nécessaires , tâchent de passer par une petite fenêtre pour aller avertir le monastère du Saint-Sauveur et les ministres du gouvernement turc. Dans l'intervalle, les jeunes Arabes catholiques s'élancent du dehors à l'intérieur, et bravent les flammes pour sauver, s'il se peut, quelques objets. Mais en ce moment le feu gagne le dôme , les autels de la Sainte-Vierge, l'orgue; l'église ressemble à une fournaise. Bientôt les pilastres s'écroulent avec fracas, et avec ceux-ci les arcades et les colonnes qui entourent le Saint-Sépulcre ; il est inondé d'une pluie de plomb. Le feu est tel, que les plus grosses colonnes de marbre se fendent; il en est de même du pavé et du marbre qui recouvrent le monument. Enfin , entre cinq et six heures , le grand dôme tombe avec un bruit épouvantable, entraîne toutes les grosses colonnes et Digitized by Google

la hâte. Quelle est leur épouvante! Malgré mille dangers, ils volent au feu... La porte est fermée; et, ce qui met le comble à leur désespoir, c'est que peu d'instants après, les flammes, qui sortent et du côté des Grecs et des Arméniens, et du côté des Syriens, des Messinéens et des Cophtes, menacent la coupole du grand temple, construite avec d'énormes poutres couvertes de plomb et élevée perpendiculairement sur le monument dans lequel se trouve le très-Saint-Sépulcre. Les poutres dont je viens de parler avaient été amenées à grands frais du mont Liban, au commencement du siècle passé, lorsque les princes chrétiens firent élever ce dôme, véritable chef-d'œuvre par sa hauteur et par la hardiesse de sa construction.

» Tous ont fui... Les Pères Franciscains, restés seuls et privés d'instruments nécessaires, tâchent de passer par une petite fenêtre pour aller avertir le monastère du Saint-Sauveur et les ministres du gouvernement turc. Dans l'intervalle, les jeunes Arabes catholiques s'élancent du dehors à l'intérieur, et bravent les flammes pour sauver, s'il se peut, quelques objets. Mais en ce moment le feu gagne le dôme, les autels de la Sainte-Vierge, l'orgue; l'église ressemble à une fournaise. Bientôt les pilastres s'écroulent avec fracas, et avec ceux-ci les arcades et les colonnes qui entourent le Saint-Sépulcre; il est inondé d'une pluie de plomb. Le feu est tel, que les plus grosses colonnes de marbre se fendent; il en est de même du pavé et du marbre qui recouvrent le monument. Enfin, entre cinq et six heures, le grand dôme tombe avec un bruit épouvantable, entraîne toutes les grosses colonnes et

DU SAINT-SÉPULCRE. 397 les pilastres qui soutenaient encore la galerie des Grecs, ainsi que les habitations des Turcs près du dôme. » Le très-Sainl-Sépulcre se trouve enseveli sous une montagne de feu qui semble devoir l'anéantir à jamais; l'église offre le spectacle d'un volcan en fureur. » Après le récit d'une si grande infortune , je suis heureux de pouvoir consoler votre piété , en vous racontant les merveilles de l'assistance divine en faveur des religieux de Saint-François. » Le feu, ayant atteint la porte de bois qui sépare l'autel de Marie-Magdeleine de la chapelle du chœur de la grande église, a respecté la sacristie et tous les objets qu'elle contient ; rien n'a souffert, et le petit monastère de ces vénérables Pères, les cellules qu'il renferme, non plus que la chapelle, n'ont pas reçu la moindre atteinte. » Aucun marbre de l'endroit où Jésus-Christ, après sa résurrection, apparut à Marie-Magdeleine, n'a été endommagé , quoique le feu fût très-actif de ce côté , qu'il eût brûlé l'orgue, brisé et calciné le marbre qui l'entourait. » Celle des chapelles du Saint-Sépulcre qui est desservie par les Franciscains , quoique placée sous le dôme, et par conséquent au centre du feu et ensevelie dans les flammes, n'a point eu de mal dans son intérieur : on a retrouvé les soieries qui l'ornaient, et même les cordons des lampes ; l'excellent tableau sur toile de la Résurrection, qui ferme le très-Saint-SéDigitized by Google

RELATION DE L'INCENDIE .598 pulcre, était intact, quoique la chapelle de Notre-Daroedes-Douleurs, desCophtes, qui touchait au monument, ait été réduite en cendres. » La chapelle de l'Ange, qui est à l'entrée du trèsSaint -Sépulcre , n'a eu de brûlé que la moitié des velours qui lui servent d'ornement ; les murs et le pavé n'ont reçu aucun dommage. A la chapelle du Calvaire, on a pu sauver intacte la statue de la Sainte-Vierge-desDouleurs, qui se trouvait entre l'autel de la Purification et celui de l'Exaltation de la Croix. Cette statue est un don du roi de Portugal. » L'endroit où notre Seigneur fut crucifié appartient aux Catholiques : il a été peu endommagé. On ne peut en dire autant de celui où fut élevée la Croix, et dont les Grecs sont en possession. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que malgré l'orage violent qui soufflait, malgré le voisinage d'une fenêtre qui pouvait favoriser les ravages de l'incendie, la chapelle contiguë au dehots de Notre-Dame-des-Douleurs n'a eu aucun mal. » Cette chapelle , bâtie au lien où se trouvait la Sainte -Vierge avec les autres Maries lorsque les Juifs attachaient son Fils à la Croix , est restée intacte, et le tableau qui la représente , quoique si près du feu , est également demeuré sans atteinte. » A six heures, la violence du feu commença à se calmer ; et à neuf il n'était plus ni dangereux ni menaçant. » Le jour suivant , lorsqu'on put enlever les décombres, on s'aperçut avec un nouvel étonnement que Digitized by Google

pulcre, était intact, quoique la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, des Cophtes, qui touchait au monument, ait été réduite en cendres.

» La chapelle de l'Ange, qui est à l'entrée du très-Saint-Sépulcre, n'a eu de brûlé que la moitié des velours qui lui servent d'ornement; les murs et le pavé n'ont reçu aucun dommage. A la chapelle du Calvaire, on a pu sauver intacte la statue de la Sainte-Vierge-des-Douleurs, qui se trouvait entre l'autel de la Purification et celui de l'Exaltation de la Croix. Cette statue est un don du roi de Portugal.

» L'endroit où notre Seigneur fut crucifié appartient aux Catholiques : il a été peu endommagé. On ne peut en dire autant de celui où fut élevée la Croix, et dont les Grecs sont en possession. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que malgré l'orage violent qui soufflait, malgré le voisinage d'une fenêtre qui pouvait favoriser les ravages de l'incendie, la chapelle contiguë au dehors de Notre-Dame-des-Douleurs n'a eu aucun mal.

» Cette chapelle, bâtie au lieu où se trouvait la Sainte-Vierge avec les autres Maries lorsque les Juifs attachaient son Fils à la Croix, est restée intacte, et le tableau qui la représente, quoique si près du feu, est également demeuré sans atteinte.

» A six heures, la violence du feu commença à se calmer; et à neuf il n'était plus ni dangereux ni menaçant.

» Le jour suivant, lorsqu'on put enlever les décombres, on s'aperçut avec un nouvel étonnement que

399 •DU S A INT* SÉPULCRE, la sainte pierre qui couvre celle de l'Ouclion , et que l'on croyait calcinée , n'avait pas souffert. Personne n'a péri ; quelques frères ont été blessés ' » 1 Le journal de l'Empire donna, en 1809, In relation de cet événement funeste presque dans les mêmes termes qui sont ici rapportés ; mais il ajoutait quelques particularités sur la conservation du Saint-Sépulcre , que le lecteur nous saura sans doute gré de retrouver ici. a La chapelle du Saint-Sépulcre, se trouvant ensevelie sous les décombres ardentes, sous les débris des colonnes calcinées, et sous la masse des métaux fondus, était exposée sans défense à .faction violente d'un feu aussi terrible, 'll n'est pas un sent des habitants qui ne lu crût totalement consumée. Quel fut leur étonnement lorsque, le feu ayant cessé, la porte même qui était de bois se trouva froide et sans aucun dommage! l'intérieur du monument n'avait pas souffert la plus légère atteinte. L'autel de marbre et le tableau de la Résurrection n'étaient pas même altérés. Les flammes avaient également épargné les chapelles du Calvaire, du Crucifiement et de la Mère de Douleurs, desservies par les Catholiques. Les Turcs euxmêmes ont considéré ces circonstances comme miraculeuses. « Il n'y a en effet qu'une puissance surnaturelle qui ait su garantir le Saint-Sépulcre surtout au milieu des flammes qui le pressaient de toutes parts. Quarante-quatre lampes qui brûlent continuellement dans cet étroit espace y entretiennent une chaleur étouffante; trois trous percés û la voûte, pour en faire évaporer la fumée, laissaient un libre accès aux étincelles de feu et aux gerbes de flammes; le plomb fondu est tombé pendant plusieurs heures sans discontinuer sur la porte de bois , un fleuve de tous les métaux en fusion roulait sans cesse sur cette porte; mais ce fleuve, comme s'il eût été saisi par une main de glace, se figeait en la louchant. Elle est demeurée froide et la chapelle intacte au milieu des tourbillons ardents. » (Journal de l'Empire, 21 mars et H mai 1809). Digitized by Google

400 INAUGURATION XII. INAUGURATION DES ROIS DE JÉRUSALEM. Les Assises de Jérusalem présentent le tableau curieux de l'inauguration des rois de la Terre-Sainte. Quand le sceptre de Jérusalem passait dans la main d'un nouveau souverain, ce prince rassemblait , en aussi grand nombre qu'il lui était possible, les meilleurs hommes liges, et leur faisait savoir comment le royaume lui était échu, en leur exposant ses droits au trône. Ces hommes venaient se réunir tous en une assemblée; et s'ils étaient certains qu'il fût légitime seigneur (droit hcir) comme il l'avançait, ils devaient venir en sa présence et lui dire : « Nous reconnaissons que vous êtes tel que vous nous avez dit, et nous sommes prêts à faire ce qui est requis par vous. » Alors le Roi devait s'agenouiller et poser la main droite étendue sur l'Évangile. Un des hommes lui disait aussitôt : « Sire, vous jurez sur les saints Évangiles de Dieu , comme chrétien, que vous garderez, sauverez, aiderez, maintiendrez et défendrez, de tout votre loyal pouvoir, la sainte Église, les veuves et les orphelins, dans tout ce qui est juste et raisonnable, et que vous accomplirez les bons usages et coutumes de ce royaume, ainsi que les dons et privilèges que vos prédécesseurs ont accordés aux habitants. » Digifczsd by

DES ROIS DE JÉRUSALEM. 40< Après que le Roi avait juré, il devait s'asseoir ; et les hommes liges, l'un après l'atitre, lui faisaient hommage. Lorsque le Roi s'était fait reconnaître ainsi par ses féaux et vassaux liges, et qu'ils lui avaient fait hommage à raison de leurs fiefs , il devait se faire reconnaître aussi et recevoir par le peuple; et c'est alors que commençait la cérémonie du couronnement. Le Patriarche, avant de mettre la couronne sur la tète du Roi, s'adressait à tout le peuple , et lui criait : « Entre vous qui êtes assemblés, seigneurs, prélats, maîtres et officiers, barons, chevaliers, hommes liges, bourgeois, et toutes manières de gens et de peuple qui êtes ici , nous sommes pour couronner ce Roi , et nous voulons que vous nous disiez s'il est légitime seigneur (droit hoir) du royaume de Jérusalem. » Cette interpellation devait se répéter trois fois ; et il fallait que la masse des assistants répondît trois fois : Oui. Sur quoi on entonnait le Te üeum; le Prélat couronnait le Prince ; les assistants criaient trois fois : Vive le Roi! et le nouveau monarque donnait le baiser à tout le monde. Mais en terminant toutes ces notes, qui, bien qu'un peu confuses, feront connaître, nous l'espérons, le royaume franc de Jérusalem , nous devons arrêter encore l'attention du lecteur curieux sur ce qui fit la seule force de ce royaume. C'était au reste la force du moyen âge : nous voulons dire la chevalerie. Des digressions ne donneraient qu'une froide intel26
Digitized by Google

402 L'OR DK E ligence de celte grande institution , enfantée par le dévouement catholique , et stérile hors de l’ Église. Nous en ferons mieux comprendre l’importance, en nous bornant à rapporter ici le fabliau célèbre de Hugues de Tabarie (version de Legrand d’Aussy), intitulé : l’ordre de chevalerie. « Il est utile d’écouler un homme sage; on gagne toujours à l’entendre. C est ce què vous prouvera l’histoire que je vais dire, et qui arriva en Asie à un Sarasin loyal , à ce Saladin , roi puissant et guerrier si redoutable Long-temps il fit couler le sang chrétien et affligea notre sainte religion. Lassés enfin de leurs maux , nos pieux guerriers se réunirent contre lui. De toutes parts on les vit accourir pour le combattre ; et, si le courage donnait la victoire, ils l’eussent obtenue sans doute : mais le ciel, qui seul peut l’accorder, la leur refusa , et presque tous dans ce grand jour perdirent ou la liberté ou la vie. » Parmi les prisonniers se trouvait le brave prince Hugues de Tabarie, seigneur de Galilée ’. Il fut con1 Tous ceux qui ont lu l'histoire îles Croisades connaisse^ ce Salahcddin, qui , après avoir été au service des soudans d’Égvptc, usurpa leur trône, devint un conquérant célèbro , se fil pardonner en quelque sorte ces deux crimes et obtint le nom de grand, que la postérité lui a conservé. Les éloges qu’en fait ici le poète dans son fabliau, malgré l'horreur que les idées de son siècle devaient lui inspirer pour le plus redoutable ennomi qu’aient ou en Asie les Croisas , est une des plus fortes preuves de l’estime que ce héros avait su inspirer aux chrétiens. (Noie de Legrand <TAussy.) ’ Hugues,. châtelain de Saint-Omer , fut un des seigneurs franGoogle

DE CHEVALERIE. 403 duit au vainqueur, qui , plein d'estime pour son nom déjà célèbre, le salua avec amitié, se félicitant de tenir dans ses fers un tel guerrier ; mais qui lui annonça fièrement qu'il fallait ou payer une forte rançon, ou se résoudre à perdre la tête. Hugues ayant le choix,, vous devinez aisément celui qu'il fit. 11 demanda donc quelle serait cette rançon. Elle fut fixée à cent raille Lésants.* : et d'abord il désespéra de l'acquitter, eût-il même vendu jusqu'à sa principauté. » — Tu les fourniras sans la vendre, repartit Saladin. Brave chevalier et prince considéré, va demander ta liberté aux chrétiens de ces climats. Il n'est point parmi eux de guerrier estimable qui ne s'honore d'y avoir contribué. » D'après ce conseil , le Soudan permit à Hugues de partir dès le jour même pour en aller recueillir les fruits; et il n'exigea de lui qu'une seule condition, celle de venir dans deux ans , si la rançon n'était pas entière , se remettre entre les mains de son vainqueur'. Tabarie s'y engagea par serment; et, après avoir remercié Saladin , il se disposait à sortir, quand celui-ci, l'arrêtant par la main , le conduisit dans un apparteçais qui suivirent Godefroid de Bouillon à la première Croisade. Dans le partage qu'on fit du royaume de Jérusalem , après sa conquête, vers 4 402 , Hugues eut pour récompense de ses services la seigneurie de Galilée et la principauté de Tibériade, d'où il fui appelé par corruption Tabarie. Celui dont il s'agit dans le fabliau fut fait prisonnier en 4179. On voit encore dans Villehardouin un Raoul et un Hugues de ce nom, descendants des premiers , venir de la Terre-Sainte à Constantinople quand les Croisés, en 4204, sous la conduite de Baudouin, comte de Flandre, et du marquis de Montferrat, s'en emparèrent. [Idem.) 1 Un besant valait plus de 50 francs d'aujourd'hui.

duit au vainqueur, qui, plein d'estime pour son nom déjà célèbre, le salua avec amitié, se félicitant de tenir dans ses fers un tel guerrier; mais qui lui annonça fièrement qu'il fallait ou payer une forte rançon, ou se résoudre à perdre la tête. Hugues ayant le choix, vous devinez aisément celui qu'il fit. Il demanda donc quelle serait cette rançon. Elle fut fixée à cent mille besants.[1] : et d'abord il désespéra de l'acquitter, eût-il même vendu jusqu'à sa principauté.

» — Tu les fourniras sans la vendre, repartit Saladin. Brave chevalier et prince considéré, va demander ta liberté aux chrétiens de ces climats. Il n'est point parmi eux de guerrier estimable qui ne s'honore d'y avoir contribué.

» D'après ce conseil, le Soudan permit à Hugues de partir dès le jour même pour en aller recueillir les fruits; et il n'exigea de lui qu'une seule condition, celle de venir dans deux ans, si la rançon n'était pas entière, se remettre entre les mains de son vainqueur. Tabarie s'y engagea par serment; et, après avoir remercié Saladin, il se disposait à sortir, quand celui-ci, l'arrêtant par la main, le conduisit dans un apparte-

çais qui suivirent Godefroid de Bouillon à la première Croisade. Dans le partage qu'on fit du royaume de Jérusalem, après sa conquête, vers 1102, Hugues eut pour récompense de ses services la seigneurie de Galilée et la principauté de Tibériade, d'où il fut appelé par corruption *Tabarie*. Celui dont il s'agit dans le fabliau fut fait prisonnier en 1179. On voit encore dans Villehardouin un Raoul et un Hugues de ce nom, descendants des premiers, venir de la Terre-Sainte à Constantinople quand les Croisés, en 1204, sous la conduite de Baudouin, comte de Flandre, et du marquis de Montferrat, s'en emparèrent. (*Idem.*)

[1] Un besant valait plus de 50 francs d'aujourd'hui.

 ment retiré , et là, le questionnant sur cette chevalerie dont il avait si souvent entendu parler, il le pria , parla foi qu’il devait au Dieu de sa religion, de lui apprendre quelle était cette dignité, et de la lui conférer, avant son départ, de sa propre main V 1 II est certain que, soit par estime pour la chevalerie, soit pour ' se rendre plus respectables à des ennemis qui au delà de cèt honneur militaire no voyaient rien d’estimable , plusieurs généraux sarasins se sont fait armer chevaliers par des généraux chrétiens. Facardm, cet émir qu’eut à combattre en Égypte saint Louis, l’était des mains de l’empereur Frédéric (Choisy, Vie de saint Louis, page 15t). On lit aussi que, pendant la captivité du saint roi, un des chefs musnlmans entra dans sa tente en lui criant , le sabre levé : — « Fais-moi chevalier , -ou je te tue , » — et que le pieux monarque, d’un air intrépide, lui répondit : — « Fais-toi chrétien, et je te ferai chevalier » (Du Chesne , tome v, page $04). Saladin lui-méme , si l’on s’en rapporte sur ce fait à nos historiens (car on prétend que les historions orientaux n’en parlent pas) , se fit conférer la chevalerie , non par les mains de Tabarie, mais par celles de Humfroi de Thoron (Gesta Dei per Francos), qu’il fit prisonnier à la bataille de Tibériade. Ainsi, la fiction du fabliau , qui ne parait être qu’un cadre ingénieux pour amener l’éloge et les détails de cette cérémonie, est réellement fondée sur un fait véritable. Chevalier, dans l’origine, signifiait tout noble titré qui devait service de cheval pour un bénéfice militaire. On était chevalier par son fief, et c’est à ce titre qu’on voit des femmes chevaleresses quand ce fief était de nature à être possédé par une femme; comme on voit des femmes présider aux plaids et tenir les assises en qualité de comtesses et de vicomtesses (Histoire de Languedoc , tome n). Mais ce n’est pas de celte chevalerie qu’il s’agit ici et dans le cours de cet ouvrage : c’est de cette dignité guerrière inventée en France dans le onzième siècle, d’après quelques-uns de nos anciens usages militaires, adoptée par toute l'Europe, que les rois eux-mèmos se faisaient honneur de porter et comptaient parmi leurs titres, enfin qui donnait certains privilèges, certaines armes, et se conférait avec certaines cérémonies, dont les principales étaient de frapper le récipiendaire, de lui ceindre le baudrier avec l’épée et de lui chausser les éperons (Note de Legrand d'Aussy.) Digitized by Google

ment retiré, et là, le questionnant sur cette chevalerie dont il avait si souvent entendu parler, il le pria, par la foi qu'il devait au Dieu de sa religion, de lui apprendre quelle était cette dignité, et de la lui conférer, avant son départ, de sa propre main [1].

[1] Il est certain que, soit par estime pour la chevalerie, soit pour se rendre plus respectables à des ennemis qui au delà de cet honneur militaire ne voyaient rien d'estimable, plusieurs généraux sarasins se sont fait armer chevaliers par des généraux chrétiens. Facardin, cet émir qu'eut à combattre en Égypte saint Louis, l'était des mains de l'empereur Frédéric (Choisy, *Vie de saint Louis*, page 151). On lit aussi que, pendant la captivité du saint roi, un des chefs musulmans entra dans sa tente en lui criant, le sabre levé : — « Fais-moi chevalier, ou je te tue, » — et que le pieux monarque, d'un air intrépide, lui répondit : — « Fais-toi chrétien, et je te ferai chevalier » (*Du Chesne*, tome v, page 404). Saladin lui-même, si l'on s'en rapporte sur ce fait à nos historiens (car on prétend que les historiens orientaux n'en parlent pas), se fit conférer la chevalerie, non par les mains de Tabarie, mais par celles de Humfroi de Thoron (*Gesta Dei per Francos*), qu'il fit prisonnier à la bataille de Tibériade. Ainsi, la fiction du fabliau, qui ne paraît être qu'un cadre ingénieux pour amener l'éloge et les détails de cette cérémonie, est réellement fondée sur un fait véritable.

Chevalier, dans l'origine, signifiait tout noble titré qui devait service de *cheval* pour un bénéfice militaire. On était chevalier par son fief, et c'est à ce titre qu'on voit des femmes *chevaleresses* quand ce fief était de nature à être possédé par une femme; comme on voit des femmes présider aux plaids et tenir les assises en qualité de comtesses et de vicomtesses (*Histoire de Languedoc*, tome II). Mais ce n'est pas de cette chevalerie qu'il s'agit ici et dans le cours de cet ouvrage : c'est de cette dignité guerrière inventée en France dans le onzième siècle, d'après quelques-uns de nos anciens usages militaires, adoptée par toute l'Europe, que les rois eux-mêmes se faisaient honneur de porter et comptaient parmi leurs titres, enfin qui donnait certains priviléges, certaines armes, et se conférait avec certaines cérémonies, dont les principales étaient de frapper le récipiendaire, de lui ceindre le baudrier avec l'épée et de lui chausser les éperons. (*Note de Legrand d'Aussy.*)

DE CHEVALERIE. 405 » Hugues, qui eût craint de profaner le saint. ordre s'il l'avait prostitué à un infidèle, s'en défendit d'abord et s'excusa. Mais le Soudan irrité lui faisant remarquer dans quels lieux il osait braver le maître de son sort, Tabarie, devenu docile, commença à la fois et la cérémonie et l'enseignement. » D'abord il fit laver le visage, raser la barbe et couper les cheveux du Soudan ; et pendant ce temps il ordonna qu'on lui préparât un bain. Interrogé pourquoi ces préliminaires , il répondit qu'ils annonçaient, ainsi que le bain , symbole du premier baptême , la pureté de l'âme-, sans laquelle un chevalier doit craindre de se présenter ; et cette première explication saisit le Sarasin de respect pour une institution si sainte. Le lit dans lequel on le coucha au sortir du bain était, lui dit Hugues, l'emblème de ce paradis que Dieu destine à la récompense d'une vie pure et au repos d'un bras employé pour secourir les faibles et les opprimés. La chemise qu'on lui fit prendre ensuite devait le faire ressouvenir de tenir son cœur net et pur comme elle ; et la robe écarlate qu'il mit pardessus lui rappeler sans cesse qu'un vrai chevalier doit toujours être prêt à répandre son sang pour son Dieu et pour sa foi. » Il restait une dernière cérémonie * : c'était la cotée'; 1 L'auteur ne parle ni de la veille des armes dans une église, ni de la confession par laquelle on devait se préparer à la cérémonie, ni de la communion qu'on recevait le jour même ; et cela sans doute parce qu'il instruit un prince infidèle. On va voir cependant qu'il lui recommandera de jeûner le vendredi en l'honneur de la Passion et d'entendre tous les jours la messe. [Idem.) 1 On donnait un petit soufflet au chevalier, comme pour lui an- » Digitized by Google

» Hugues, qui eût craint de profaner le saint ordre s'il l'avait prostitué à un infidèle, s'en défendit d'abord et s'excusa. Mais le Soudan irrité lui faisant remarquer dans quels lieux il osait braver le maître de son sort, Tabarie, devenu docile, commença à la fois et la cérémonie et l'enseignement.

» D'abord il fit laver le visage, raser la barbe et couper les cheveux du Soudan ; et pendant ce temps il ordonna qu'on lui préparât un bain. Interrogé pourquoi ces préliminaires, il répondit qu'ils annonçaient, ainsi que le bain, symbole du premier baptême, la pureté de l'âme, sans laquelle un chevalier doit craindre de se présenter ; et cette première explication saisit le Sarasin de respect pour une institution si sainte. Le lit dans lequel on le coucha au sortir du bain était, lui dit Hugues, l'emblème de ce paradis que Dieu destine à la récompense d'une vie pure et au repos d'un bras employé pour secourir les faibles et les opprimés. La chemise qu'on lui fit prendre ensuite devait le faire ressouvenir de tenir son cœur net et pur comme elle ; et la robe écarlate qu'il mit pardessus lui rappeler sans cesse qu'un vrai chevalier doit toujours être prêt à répandre son sang pour son Dieu et pour sa foi.

» Il restait une dernière cérémonie [1] : c'était la *colée* [2] ;

[1] L'auteur ne parle ni de la veille des armes dans une église, ni de la confession par laquelle on devait se préparer à la cérémonie, ni de la communion qu'on recevait le jour même ; et cela sans doute parce qu'il instruit un prince infidèle. On va voir cependant qu'il lui recommandera de jeûner le vendredi en l'honneur de la Passion et d'entendre tous les jours la messe. (*Idem.*)

[2] On donnait un petit soufflet au chevalier, comme pour lui an-

4oe L ÜKIJRE mais comme il fallait frapper le monarque, Hugues le pria de ne la point exiger. Il y substitua quatre points d’instruction bien importants, recommandant au Sarasin : « 1° De ne jamais parler contre la vérité, et de haïr les menteurs au point de fuir l'air qu’ils respireraient; » 2" D’entendre chaque jour la messe et d’y faire une offrande; » 3° De jeûner tous les vendredis en l’honneur de la Passion, ou d'y suppléer par quelque œuvre pie; » 4° Enfin , de voler au secours des dames toutes les fois qu’elles auraient besoin de son bras : car quiconque , ajouta-t-il , prétend à l’honneur et à l’estime doit ne redouter, pour les servir, ni dangers ni fatigues. » Ces leçons suîtlimes enthousiasmaient Saladin. Pour témoigner à Hugues l’étendue de sa reconnaissance , il lui accorda en présent la liberté de dix chevaliers,. à choisir parmi ceux des siens qui avaient été pris dans le combat. Le prince le remercia; mais, enhardi par la bonté du Soudan , et toujours occupé de sa rançon : » — Sire, dit-il, vous m’ordonniez, il n’y a qu’un instant, de solliciter le prix de ma liberté, et vous me noncer que c’était là le dernier outrage qu’il devait recevoir, A ce soutllet, qu’on nomma colée, du latin colaphus, on substitua, par différents égards sans doute , trois coups de plat d’épée sur les épaules ou sur le col. On embrassait ensuite le chevalier, ce qui lit nommer cette cérémonie accolade. L'accolade était la seule réception qu’on employât dans les occasions pressantes où les autres étaient impraticables : par exemple, quand on conférait la chevalerie sur un champ de bataille. (Idem.)

DE CHEVALERIE. 407 flattiez que je ne trouverais point dans ces contrées de guerrier estimable qui ne se fît un honneur d'y contribuer. Je m'adresse à celui que j'estime le plus : et c'est vous-même , Sire , que je prie de me prêter ce que je dois au grand Saladin . » — Tu ne te seras pas conlié vainement en moi , répondit le Soudan, je t'en assure la moitié. Peut-être même, avant la fin du jour, te ferai-je obtenir l'autre : suis-moi. » Alors il passa dans une pièce voisine où l'attendaient, confondus en foule, cinquante amiraux. Il leur présenta Tabarie; et lui -même voulut bien les solliciter en sa faveur, et les prier de contribuer à la liberté d'un grand prince. Tous à l'instant, chacun selon sa puissance , s'engagèrent à l'envi pour une certaine somme. Malgré leur zèle cependant, ils ne purent former la rançon en entier, et il manquait encore treize mille besants, quand Saladin, déployant cette grande âme, l'âme d'un héros, déclara qu'il voulait seul les fournir. Il les fit en effet apporter à l'instant ; mais ce fut poulies donner à Hugues. » Ce n'est pas tout : non content de confirmer le don qu'il lui avait fait de la liberté de dix chevaliers, il lui accorda encore à lui-même, avec ces deux présents, la liberté sans rançon. » Rien n'aurait manqué au bonheur de Tabarie, s'il eût été libre de racheter avec cet or ceux des chrétiens qui restaient dans les fers des infidèles. Mais le Soudan avait juré par Mahomet qu'il ne recevrait plus aucune rançon ; Hugues n'osa donc insister, et il accepta malgré lui les bienfaits de son vainqueur. Digitized by Google

 » Après huit jours passés dans les plaisirs et dans les fêtes, il demanda un sauf-conduit. On lui fournit une escorte de cinquante hommes, avec laquelle lui et ses dix compagnons d’infortune arrivèrent heureusement en Galilée; et ce fut là qu’il distribua généreusement à son tour ce qu’on lui avait donné avec tant de magnificence. »

% A TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME. Avant-propos * 1 LA CHRONIQUE DE GODEFROID DE BOUILLON ET DE BAUDOUIN, SON FRÈRE. Chapitbe I. — De l'empereur Henri IV, du siège de Rome et du saint pape Grégoire VII. 5 Cbap. IL — De la famille de Godefroid et de ses premières années. . 9 Chap. III — Des pèlerins de la Terre-Sainte et de Pierrel'Ermite. . 19 Chap. IV. — Du concile qui fut tenu à Clermont et qui décida la Croisade 30 Chap. V. — Départ des premiers Croisés, Préparatifs de Godefroid de Bouillon 35 Chap. VL — Les Crpisés parviennent à Constantinople. Sagesse de Godefroid »... . ..... • Chap. VII. — Marche des Croisés en Asie. Ils assiègent Nicée, 48 Chap. VIII. — La grande bataille de Dorylée, ... 55 Chap. IX. — Aventure de Baudouin , frère de Godefroid. Légende des pirates. Principauté d'Èdesse 58 Chap. X. — Le long siège d'Antioche : 65 Chap. XL — Détresse des Croisés assiégés dans Antioche. Découverte de la sainte lance. • • H Chap. XII. — La prise de Jérusalem 84 Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Avant-propos. 1

LA CHRONIQUE DE GODEFROID DE BOUILLON ET DE BAUDOUIN, SON FRÈRE.

CHAPITRE I. — De l'empereur Henri IV, du siége de Rome et du saint pape Grégoire VII. 5

CHAP. II. — De la famille de Godefroid et de ses premières années. 9

CHAP. III — Des pèlerins de la Terre-Sainte et de Pierre-l'Ermite. 19

CHAP. IV. — Du concile qui fut tenu à Clermont et qui décida la Croisade. 30

CHAP. V. — Départ des premiers Croisés, Préparatifs de Godefroid de Bouillon. 35

CHAP. VI. — Les Croisés parviennent à Constantinople. Sagesse de Godefroid. 44

CHAP. VII. — Marche des Croisés en Asie. Ils assiégent Nicée. 48

CHAP. VIII. — La grande bataille de Dorylée. 55

CHAP. IX. — Aventure de Baudouin, frère de Godefroid. Légende des pirates. Principauté d'Édesse. 58

CHAP. X. — Le long siége d'Antioche. 65

CHAP. XI. — Détresse des Croisés assiégés dans Antioche. Découverte de la sainte lance. 77

CHAP. XII. — La prise de Jérusalem. 84

410 TABLE Chap. XIII. — De l’établissement du royaume de Jérusalem. Godefroid de Bouillon est élu roi 91 Cmap. XIV. — Le règne de Godefroid de Bouillon et sa mort. 97 Chap. XV. — LÉGENDE DU PÈLERINAGE D’OLIVIER LEEFDALE A LA RECHERCHE DE GODEFROID -LEBARBU. — Tableau de la Terre-Sainte à la fin du onzième siècle 104 Chap. XVI. — Le règne de Baudouin , frère de Godefroid et second roi de Jérusalem. . . . 127 • Chap. XVII. — Les successeurs de Baudouin 138 Chap. XVIII. — Du retour des Croisés, notamment de Robert de Flandre, et de la fin de l’empereur Henri IV 141 Chap. XIX. — LA CHRONIQUE DU ROYAUME DE JÉRUSALEM PENDANT LA DEUXIEME CROISADE GÉNÉRALE.— Saint Bernard , Louis. VU , Thierry d’Alsace. . . 152 Chap. XX. — Croisade de Portugal 166 Chap. XXI. — Suite de la deuxième Croisade 168 LA CHRONIQUE DU COMTE CHARLES -LE -BON, scènes d’histoire et de mœurs au douzième siècle ; récit d’un contemporain Ç7 APPENDICES. I. — Paix de Dieu. Trêve du Seigneur. 261 II. — LE ROMAN DE GODEFROID DE BOUILLON. Première partie : Origines fabuleuses 263 Deuxième partie : Histoire populaire 279 III. — Les vieilles chroniques de Jérusalem . 295 IV. — Découverte de la sainte lance. Extrait de la chronique de l'abbaye de Saint-André-lez-Bruges 302 V. — Notice sur les assises du royaume de Jérusalem 308 VL — Notes sur le tombeau de Godefroid de Bouillon 3Li VIL — DÉTAILS HISTORIQUES SUR LA SECONDE CROISADE après le passage du Méandre. Extrait du P. Maimbourg. Le passage de la montagne et le siège de Damas 318 Justification de saint Bernard 333 Prise de Jérusalem par Saladin 336

DES MATIÈRES il 1 « VIH. — 'Le fabliau du Croisé et du Non-Croisé, parRutebeuf. 361 IX. — La destruction de Jérusalem par Titus. Extrait de Josèphe 36S X. — Jérusalem aujourd’hui et l’ancienne Jérusalem. Extrait du pèlerinage du P. de Géramb 386 XI. — Relation de l’incendie du Saint-Sépulcre , arrivé le 12 octobre <808 39 i XII. — Note sur l'inauguration des rois de Jérusalem , réglée par les Assises 400 L’Ordre de chevalerie, fabliau de Hugues de Tabarie 402 UN DE LA TABLE.
Digitized by Google

VIII. — Le fabliau du Croisé et du Non-Croisé, par Rutebeuf. 361
IX. — La destruction de Jérusalem par Titus. Extrait de Josèphe. 365
X. — Jérusalem aujourd'hui et l'ancienne Jérusalem. Extrait du pèlerinage du P. de Géramb. 386
XI. — Relation de l'incendie du Saint-Sépulcre, arrivé le 12 octobre 1808. 394
XII. — Note sur l'inauguration des rois de Jérusalem, réglée par les Assises. 400
L'Ordre de chevalerie, fabliau de Hugues de Tabarie. 402

FIN DE LA TABLE.

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

Digitized by Googli

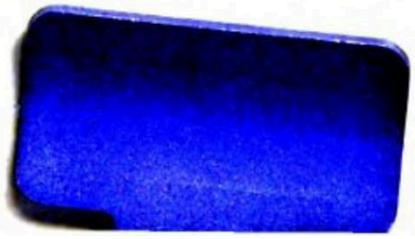
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 10.44% accurate

1 ! I !' '•t ■ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.29% accurate

> •/« A ♦ • '<



Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

Digitéed by